



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

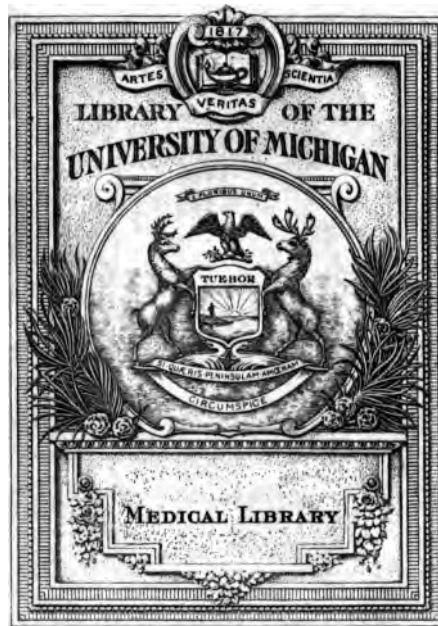
Nous vous demandons également de:

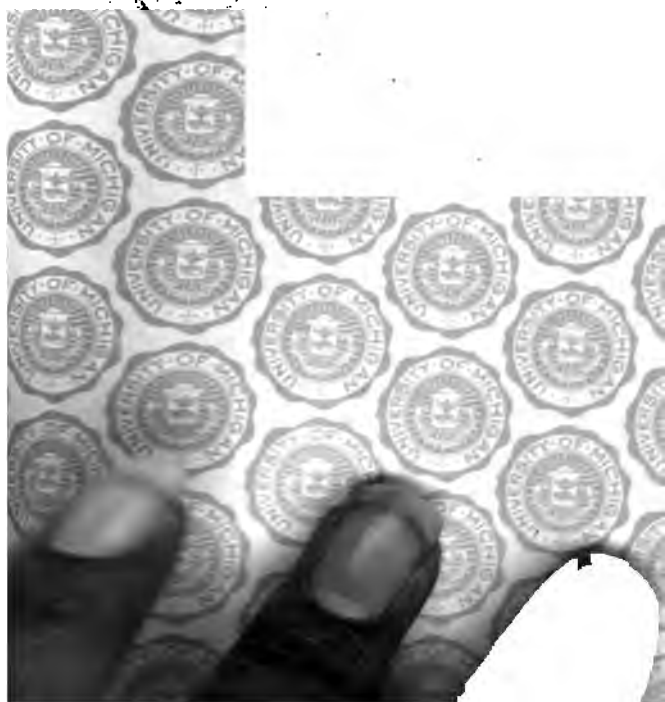
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>









541

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Tome XXIII — Année 1929



PARIS
CHEZ LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
3, Avenue Victoria, 3

20

23-24

MAY 22 1929

XXIII. Nos 1 et 2

Janvier-Février 1929.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE

HISTOIRE DE LA MÉDECINE



PARIS

CHEZ LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

3, Avenue Victoria (IV^e)

1929

SOMMAIRE

	Page
<i>Liste des Membres arrêtée au 1^{er} Janvier 1929</i>	
CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ	
D ^r P. DELAUNAY. — <i>Le docteur Claude-René Drouard (1772-1825) et les débuts de la vaccination dans la Sarthe</i> ...	
D ^r F. REGNAULT. — <i>Frans Hals vu par un médecin</i>	3
D ^r E. WICKERSHEIMER. — <i>Civilisation et maladie d'après un article récent</i>	3
P ^r E. DELORME. — <i>Pages de Curriculum vitæ</i>	3
D ^r BARBILLION. — <i>La Fontaine et le Quinquina</i>	3
DOCUMENTS	3
BIBLIOGRAPHIE	3

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Fondée en 1902

EXTRAIT DES STATUTS ET DU RÈGLEMENT

La Société comprend des Membres honoraires, des Membres perpétuels, des Membres donateurs et des Membres actifs.

Est membre perpétuel celui qui a versé une somme d'*au moins trois cent cinquante francs*.

Est Membre donateur celui qui a versé une somme d'*au moins six cents francs*. Il fait de droit partie du Conseil.

Pour devenir Membre actif, il suffit d'être élu, après présentation par deux Membres de la Société ; de payer une cotisation annuelle de 25 francs.

La Société tient ses séances le *premier samedi de chaque mois*, à 5 heures, au foyer des Professeurs de la Faculté de Médecine, sauf pendant les mois d'août et de septembre.

Elle publie un *Bulletin* qui est adressé à tous les Membres, sauf le cas de non-paiement de cotisation.



CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 5 janvier 1929.

Présidence de M. le P^r SIEUR.

Etaient présents. — MM. de Alcalde, Avalon, Barbillion, Brodier, Boulanger, Bugiel, Dardel, Dorveaux, Fosseyeux, Grimbert, Guisan, Hahn d'Irsay, Mauclaire, Menetrier, Mieli, Monthus, Neveu, Olivier, Sudhoff, Tanon, Tersian, Torkomian, Trenel, Tricot-Royer, Vinchon.

Candidats présentés :

MM. BIRE (D^r), 4, rue Lobau (4^e), par MM. Sieur et Fosseyeux ;

BONNET-ROY (D^r), 3, rue de Turin (8^e), par MM. Sieur et Le Gendre ;

FULTON (John), Magdalen College, Oxford, par MM. Sieur et d'Irsay ;

METZGER (M^{me} Hélène), 21, rue Pauquet (16^e), par MM. Mieli et Fosseyeux.

Compte-rendu financier. — M. Boulanger expose le compte-rendu financier de l'exercice 1928 qui se soldera par un excédent de recettes de 1200 fr. environ, au lieu de 1000 fr. l'an dernier. Les prévisions pour 1929 laissent espérer que cette situation favorable se maintiendra. M. Fosseyeux toutefois, annonce qu'il y aura une légère augmentation sur le prix de l'impression des Bulletins. La Société vote des félicitations unanimes à M. Boulanger et propose comme censeurs des comptes MM. Dardel et Brodier.

M. Neveu, archiviste-bibliothécaire rend compte à son tour de sa gestion et des efforts accomplis pour procurer à nos collections et à celles de la Faculté, le sort qu'elles méritent, notamment au legs de M. le P^r Gilbert.

Communications :

M. le D^r GUISAN, de Lausanne lit un très intéressant travail sur le *séjour de Tissot à Paris*, d'après sa correspondance inédite ; il rappelle en particulier ses relations avec J.-J. Rousseau.

Le D^r TRICOT-ROYER, a fait une communication sur *les caractères distinctifs imposés aux lépreux dans les provinces Belges*. Le travail comporte une trentaine d'uniformes, décrits d'après les régions étudiées : Alost, Anvers, Bruges, Bredit, Bruxelles, Enghien, Gand, Mons, Tournai, Beaumont, Huy, Louvain, etc. Le vêtement varie de couleur et de forme : il en est de blancs, de bleus, rouges, bruns, gris, noirs. Les plus intéressants sont ceux de Gand et Tournai qui sont de laine grise parcourue de minces fils rouges afin que l'on remarque moins les sanies qui tombent du nez ou de la bouche.

Le signe avertisseur de la présence du lépreux est une cliquette appelée aussi tartarelle ou cliquenotte, la crécelle, la clochette qui est en bois ou en bronze. Les chapeaux sont généralement de feutre noir à ganse de cuir ou de chanvre blanc. A Bruges, à Bredit et à Courtrai, les malheureux doivent avoir les jambes nues pour que le passant puisse se rendre compte des dévastations du mal.

A l'appui de ses affirmations le D^r Tricot-Royer, fait circuler une riche documentation, presque entièrement inédite, en partie empruntée à Breughel le vieux et à Bernard van Orley. Il cite aussi la fameuse bannière des lépreux de Bruges qui a pris place dans le bureau du conservateur des Estampes à la Bibliothèque Nationale de Paris.

L'une des conclusions les plus curieuses que l'on

• *peut retirer de la communication du Dr Tricot-Royer, c'est que les léproseries des provinces Belges étaient peuplées non seulement de lépreux, mais de galeux, scrofuleux, cancéreux, contagieux ou incurables de tout genre, à Tournai, aux Froides Paroïs, certainement depuis le XIII^e siècle, et ailleurs à partir des XV^e et XVI^e siècles.*

M. Fosseyeux estime que ce travail est d'autant plus intéressant, que les documents d'archives réunis à ce sujet pour la France par M. R. Chevalier dans son ouvrage sur *les signes d'infamie au moyen âge* (1891) sont peu nombreux ; il rappelle que dans diverses contrées, notamment à Romans et à Troyes, des signes distinctifs étaient imposés non seulement aux lépreux mais aux frères convers et aux chambrières chargés de les soigner ; il signale également qu'au cimetière de Dijon existent des tombes de lépreux représentés avec la cliquette.

M. Jeanselme indique que les cordes blanches qui figurent sur les chapeaux des lépreux tirent leur origine de ce qu'en Normandie, les lépreux étaient souvent des cordiers, et qu'ils devaient fournir la corde nécessaire aux bourreaux.

D'autre part, une discussion s'engage sur le sens du mot lèpre de la Bible qui désigne soit « l'éléphantiasis » (Jeanselme), le « vitiligo » (Trenel), soit l'ensemble de maladies impures, aussi bien du point de vue moral que physique (Menetrier).

M. le Dr BUGIEL lit un *compte-rendu du quatrième congrès d'Histoire de la Médecine polonaise* qui s'est tenu à Cracovie en Octobre 1928 ; M. Fosseyeux demande à ce sujet que les membres de la Société internationale veuillent bien envoyer chaque année pour être insérée au Bulletin, une chronique de tous les événements qui, dans leur pays, peuvent intéresser l'histoire de la médecine.

Séance du 2 Février 1929.

Présidence de M. le P^r SIEUR.

Etaient présents : MM. Avalon, Barbillion, Brodier, Boulanger, Dardel, Dorveaux, Fosseyeux, Genot, Grimbert, Guisan, Hahn, Maclaure, Menetrier, Mousson-Lanauze, Neveu, Olivier, Saint-Perier, Semelaigne, Rouvillois, Tanon, Vinchon.

Excusés : Le Gendre, Trenel, Variot.

Candidats présentés :

MM. BOUCHART (D^r A.), 25, rue de Diane, Argenteuil,
par MM. Laignel-Lavastine et Fosseyeux ;

CALAMIDA (P. UMBERTO), 22, Piazza Castello, Milan,
par MM. Capparoni et Fosseyeux ;

MERRILL (D^r Th. C.), 10 bis, rue Herran (16^e).

Comptes : MM. Dardel et Brodier, censeurs des comptes présentent leur rapport qui est adopté à l'unanimité.

Communications :

M. le D^r OLIVIER présente une collection intéressante à divers titres d'*ex libris médicaux anciens*, parmi lesquels ceux de Jean Schenck, Weiner de la Chenal, Thomas Burgraff, Woehsem, Ruhle, Tronchin, Lavater, Burckhard.

M. le Secrétaire général donne lecture des communications de M. le D^r CARRETTE sur le père *Poution de Manosque, guérisseur des fous*, contribution à l'histoire des efforts faits dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle pour améliorer l'hospitalisation des aliénés, et de M. le D^r VIDAL, de Castres, sur diverses matières *du droit médical*, tirées des œuvres du jurisconsulte montpelliérain, Antoine d'Espeisses, éditées en 4 vol., à Lyon (1685).



Les papiers d'un médecin Manoeau

LE DOCTEUR CLAUDE-RENÉ DROUARD (1772-1825)

et les débuts de la vaccination dans la Sarthe

Par le Dr Paul DELAUNAY.

I

Claude-René Drouard-La Brosse était né à Teloché (1) le 7 janvier 1772 (2). Son père, notaire et tabellion royal en ce riche canton du Belinois, où l'on comptait d'autres Drouard, marchands ou laboureurs, avait épousé à Changé-lès-Le Mans Marie-Anne Pouget, laquelle, en un temps où les ménages se montraient volontiers prolifiques, lui avait déjà donné six enfants (3).

(*) En-tête des actes officiels du préfet Auvray l'an XI.

(1) Teloché (Sarthe, auj. arr. du Mans, canton d'Ecommoy.

(2) L'an mil sept cent soixante-douze, le septième jour de janvier, a été par nous, vicaire de Teloché, soussigné baptisé (sic) Claude-René, né de ce jour du légitime mariage de M^r Jacques Drouard, notaire royal de cette paroisse, et de demoiselle Marie-Anne Pouget, son épouse. Le parrain a été le sieur Jacques Drouard, garçon de cette paroisse, et la marraine demoiselle Cécile Charles, fille demeurante paroisse de la Couture du Mans, lesquels ont signé avec nous.

Cécile CHARLES J. DROUARD DROUARD, L. DELAROCHE
Arch. dép. de la Sarthe, Etat-civil, Teloché, 1772, fo 2, v° 2.

(3) L'aîné semble avoir été Jacques. On trouve ensuite : Marie-Anne-Jacquine-Françoise, née à Teloché le 17 février 1763. — Michel Jean, né à Teloché le 19 février 1766. — Pierre-Jean, né à Teloché le 23 mars 1767. — Françoise-Marie, née le 22 octobre 1768. — Madeleine-Jeanne, née le 27 février 1770. — Véronique naquit plus tard, le 7 octobre 1773.

Le jeune Claude-René fut élevé au collège de l'Oratoire du Mans où son frère Jacques l'avait déjà précédé, et qui dispensait alors l'instruction aux futurs humanistes de la province; exil adouci par la présence de sa tante, Madeleine Drouard, qui avait épousé M^e Michel-Guillaume Anfray, secrétaire-greffier de l'hôtel commun de la ville du Mans. Nous le trouvons sur les bancs des petits (*minores*) dès 1780. Elève de quatrième, il obtenait en 1782 deux prix, deux accessits et une couronne de travail (1).

Le 29 juillet 1790, à deux heures trente de relevée, *Deo Duce et Auspice Deipará*, Claude-René Drouard et son camarade Guillaume-Jacques Nouet soutenaient dans la grande salle du collège de l'Oratoire leurs thèses de philosophie, *ex metaphysicâ, ex ontologiâ*, et dissertaient en beau latin sur la pneumatologie, autrement dit les attributs de Dieu et de l'âme. Mais le génie de la Révolution avait déjà rénové la scolastique, si j'en crois les annotations manuscrites que notre candidat consignait au dos de sa thèse : « *Ad cumulum accedit quod omnem moralitatem, id est actionem boni et mali tollat atheismus, et quod omnia fatali subjiciuntur necessitati. Sed quid diutius immorarer, in hac probandâ veritate, cum nostri sapientissimi legislatores eam tam apertè professi sint, cum nomina Dei, Patriæ, fratris, civis, legis ab omnibus pronuntiare velint, et cum jurejurando patriæ salutem obfirmaverunt. Nos quoque ad eam omnem conferemus operam, semper memores laborum ardoris fortitudinis quibus constitutiones beneficium nobis paraverunt.* » Notre philosophe ne prévoyait point alors que les défenseurs de la Constitution et de l'autel saperaient bientôt l'une et l'autre, et que le dernier apôtre de l'Etre Suprême serait M. de Robespierre !

Le récipiendaire fut chaleureusement applaudi par l'assistance, et le P. Fontenelle, son professeur de philosophie, attesta le 30 juillet 1790 que son élève

(1) REBUT. Répertoire alphabétique des lauréats du Collège-Séminaire de l'Oratoire du Mans de 1729 à 1791. Bull. de la Soc. d'Agric., Sc. Arts de la Sarthe, t. XXXIX, 1903-04, p. 80.

s'était montré « *optimis moribus, aureâ indole, et ingenio præditum adolescentem; assiduë, attentë, diligenter, et ubërë cum progressu cujus speramina exhibuit, in publicis Logices et Metaphysices thesibus cum plausu propugnatis.* »



Mais la logique et la métaphysique ne nourrissent point leur homme, et il fallait opter pour quelque profession. Drouard se décida pour la pharmacie et entra comme élève chez Maître Jean Franchet, apothicaire au Mans, paroisse Saint-Benoît (1). Mal lui en

(1) Jean, époux (1784) de Françoise Petit, fils de Louis Franchet, fermier général du marquisat de Vibraye, demeurant au Grez, et de Marie-Jeanne Avenant.

prit : il avala un jour, par ignorance, un gros d'onguent égyptiac, « mélange de verd-de-gris, de miel et de vinaigre », et en éprouva pendant huit jours, des accidents aigus gastro-intestinaux, dont il se souvint plus tard dans le choix du sujet de sa thèse inaugurale.

Cependant, la guerre, depuis 1792, décime les défenseurs de la Patrie. Le feu de l'ennemi, le typhus ne ménagent pas davantage les officiers de santé. On incorpore à force, et tout ce qui se présente, sur un vague examen probatoire prescrit par le règlement du 3 ventose, an II.

Le 29 thermidor, an II (16 août 1794), les membres de la Commission de santé avisent le citoyen Drouard que, sur leur proposition, le Comité de salut public l'a nommé pharmacien de 3^e classe à l'armée de la Moselle, avec solde de 200 # par mois, et l'invite à se rendre sans délai au quartier général, à Metz. Le jeune homme gagne d'abord la capitale où, le 28 fructidor, an II, la Trésorerie générale lui alloue la somme de 189 # 7 d. 5 c. pour frais de route du Mans à Metz. Arrivé dans cette ville le 5 vendémiaire, an III, il se présentait au commissaire ordonnateur et au pharmacien en chef Guéret, qui lui assignèrent un poste.

La solde promise se grossit de menus suppléments. Drouard reçut pour appointements et logement, pour germinal et floréal 676 # ; pour prairial 338 # ; pour messidor 338 # « n'ayant point touché de nourriture », de même en thermidor.

Le régime, évidemment, ne valait rien. Deux fois en six mois, Drouard fut atteint d'une fièvre putride et maligne vermineuse, dont la seconde attaque le prit à l'hôpital militaire de Saumur où il était alors employé. Le 22 fructidor, an III, les officiers de santé en chef dudit hôpital considérant que « la longueur [sic] d'une maladie aussy grave l'a[vait] épuisé, et qu'il a[vait] un pressant besoin d'aller respirer l'air natal » et « se restaurer dans le sein de sa famille », il convenait de lui octroyer un congé de neuf décades. Drouard se rendit au Mans et mit quelque temps à refaire une santé ébranlée : le 11 brumaire, an IV, le

citoyen Sadoul, chirurgien en chef de l'hôpital de l'Espérance au Mans atteste que « le dénommé cy-dessus est dans un état de dépuration des humeurs qui se manifeste par une exudation par la transpiration, et produit une affection dartreuse, pourquoi le déclarons en état de convalescence. »

A ce moment, on faisait dans le corps de santé des coupes sombres pour restreindre le nombre, devenu excessif, des carabins, Drouard en profita. Désormais réfractaire au métier des armes, il songea à parfaire son instruction pharmaceutique. Il entra chez le citoyen François, pharmacien à Paris, rue de la Harpe, division des Thermes, lequel certifiait le 4 frimaire, an V (24 novembre 1796) que le citoyen Drouard, son élève depuis le 13 prairial, an IV (1^{er} juin 1796), avait « rempli les fonctions de son état avec assiduité et intelligence », et fait preuve d'une « conduite irréprochable. »

Cependant, le jeune Drouard n'entendit point ensevelir son existence dans l'ombre d'une officine, et se décida, sur le tard, à sacrifier sur l'autel du Dieu d'Epidaure.

En vendémiaire et germinal, an VIII, il s'inscrivait sur les registres de l'Ecole de Santé de Paris; ce fut un élève modèle, et, plus tard, assidu aux séances de cette *Société d'Instruction Médicale* qui, fondée le 9 prairial, an X, groupait les plus laborieux des étudiants. Les adhérents devaient prendre les observations de leurs malades, rédiger les protocoles d'autopsie, dresser la statistique nosologique de leurs salles. Le tout était exposé, discuté, critiqué en séance; et il y avait là, à côté de la grande école, une petite Académie d'enseignement mutuel. Drouard y coudoya sans doute son compatriote Le Brun, et un autre, déjà brillant, qui devait illustrer à bref délai le nom de Laënnec.

Les feuilles de signature académiques attestent également, quant à la scolarité effective, que l'élève confirmé par divers certificats du comité d'administration de l'Ecole. Drouard suivit en l'an IX, le cours

théorique et pratique d'accouchements d'Antoine Du-
bois ; pendant les années IX^e et X^e, les cours d'ana-
tomie, chirurgie et opérations de Dupuytren, alors
chef des travaux anatomiques. Pendant trois ans
encore, de l'an VIII à l'an X, il assista aux visites et
conférences des professeurs de clinique interne, Le
Roux et Corvisart, lesquels certifièrent qu'il avait
« recueilli avec soin plusieurs observations ».

L. J^m

*Je soussigné, Chef des travaux Anatomiques à
l'École de médecine de Paris, certifie que le
Doyen (Claude René) a fait mes cours d'anatomie
et de Physiologie & d'opérations pendant les
ans IX & X et qu'il lui a été donné à tous les
exercices pratiques de l'anatomie et de l'opérations
Chirurgicales*

Les fleurs au X

Dupuytren
chef de trav. anatom.

Restait à obtenir le titre probatoire. Mais la régle-
mentation des études médicales était toujours en sus-
pens. Le projet de la Commission d'instruction pu-
blique, adopté en thermidor an V par le Conseil des
Cinq-Cents, avait échoué devant le Conseil des An-
ciens. Et le ministre de l'Intérieur n'avait pu que
sanctionner, le 30 fructidor an VI, un plan d'examens

provisaires devant l'Ecole de sante de Paris, comportant délivrance d'un certificat de capacite.

Drouard subit avec succès ces epreuves successives les 4 et 18 prairial, an X (1) et, le 5 fructidor de la même année 23 août 1802, il soutenait devant l'Ecole de Sante de Paris une dissertation inaugurale *sur l'empoisonnement par l'oxyde de cuivre... et par quelques sels cuivreux*. Elle était dediee à son frère, Jacques, juge de paix à Conlie.

Cette these, relatait les expériences par lui faites sous la direction et dans le laboratoire de Dupuytren, avec la collaboration de Bichat, pour la partie anatomo-pathologique. Drouard y démontrait, contrairement à l'opinion admise depuis Dubois (1751)¹, que le cuivre, à l'état métallique, ne produit sur l'économie animale aucun effet dangereux. Que, par contre, le vert-de-gris, et surtout les sels cuivreux ont des propriétés toxiques, contre lesquelles on ne possède aucun spécifique. Il étudiait, en terminant, les précautions à prendre à l'égard des robinets, conduites et ustensiles de cuivre couramment employés; et la valeur prophylactique, pour lui douteuse, de l'étamage ou de l'argenture de ces instruments.

La toxicologie moderne a confirmé avec Smith et Orfila, et cite encore le travail « devenu classique » de Drouard. « Le cuivre métallique n'est pas toxique », et la thérapeutique emploie couramment aujourd'hui contre le cancer, la cuprase, l'électro cuprol, etc. Par contre, ainsi que le rapporte Drouard, on eut jadis des déboires avec le vert-de-gris, préconisé comme spécifique des néoplasmes dès 1777 par Gerbier, qui l'administrait en pilules dosées à un grain, et poussait la dose jusqu'à 40 grains par jour. La Faculté de Paris fit expérimenter la méthode à l'Hôpital Saint-Louis par Sollier de la Romillais, sans autre résultat que des troubles gastro-intestinaux, même à des doses bien inférieures à celles conseillées par Gerbier. Et il

(1) Cf. A. PRÉVOST. *Les études médicales sous le Directoire et le Consulat*, Bibliothèque hist. de la France médicale, n° 16, Paris, Champion, 1907, in-4°, p. 27.

est avéré que l'oxyde de cuivre et ses sels (sulfate, chlorure, acétate, carbonate), sont vénéneux (1).

Reçu *cum plausu*, Drouard rapportait dans sa ville natale un certificat de capacité du 16 fructidor qu'il échangea le 23 messidor au XI contre un diplôme doctoral, signé des professeurs Chaussier, Lassus et Thouret. Il le fit enregistrer le 6 thermidor an XI à la Préfecture du Mans. Installé en l'an XI rue Thionville (aujourd'hui rue Jankowski), puis en l'an XII rue Saint-Benoît, il allait désormais déployer son activité dans les fonctions administratives, les missions relatives à l'assistance et à l'hygiène publiques, la pratique civile ou nosocomiale.

II

La Révolution, en supprimant les collèges de médecine et les Communautés chirurgicales ; en légitimant, après des études incomplètes, bon nombre d'élèves en médecine et d'apprentis chirurgiens, avait laissé le champ libre aux empiriques et aux insuffisants. L'art de guérir était en proie à l'anarchie. L'ordre rétabli, avec le Consulat, l'autorité se préoccupa d'y porter remède, et d'écheniller un personnel par trop hétéroclite.

Le 10 nivôse an XI (31 décembre 1802), le chef de brigade préfet de la Sarthe Auvray, considérant « que les troubles de la Révolution n'[avaient] pas toujours permis de surveiller l'insuffisance de certains particuliers qui, sans avoir justifié de leur capacité », s'arrogeaient « le droit d'exercer l'art de guérir, de composer et de vendre des médicamens » ; qu'en présence de ces « abus graves et multipliés », la sollicitude de l'Administration devait faire revivre sur ce point, les Lois et anciens réglemens de police, défendait à tout citoyen non diplômé ou sans études justifiées d'exercer la profession de médecin, chirurgien

(1) Cf. FONSSAGRIVES, art. *Cuivre Toxicologie*, du Dictionnaire Dechambre, t. XXIV, 1880. — VIBERT, *Précis de toxicologie*, Paris, Baillière, 1900, n-8°, p. 283 et suiv.

ou pharmacien ; enjoignait à tous les praticiens du département de présenter leurs diplômes ou certificats au chef-lieu de leur arrondissement à peine de répression. Et Auvray constituait le même jour un aréopage chargé d'examiner et de recevoir provisoirement et jusqu'à l'organisation définitive par le Gouvernement, d'un mode général d'admission, les individus qui, non munis des diplômes ou certificats requis des Ecoles spéciales ou du Conseil de santé, exerçaient et s'estimaient capables d'exercer la profession de médecin, chirurgien et pharmacien dans ce département. » Cette commission, « composée de citoyens qui par leurs talens avoués, et leur moralité, puissent inspirer aux candidats une confiance entière et rassurer l'administration sur l'intégrité de ses décisions », fut constituée par arrêté préfectoral du 29 pluviôse an XI. Elle comprenait les D^{rs} Liberge et Mallet, les chirurgiens Lavasseur et Jélin, le pharmacien Franchet et Drouard, à titre de suppléant.

La loi du 19 ventôse an XI (10 mars 1803) généralisa bientôt les dispositions prises par divers préfets relativement à la police de l'art de guérir. Des jurys médicaux, siégeant au chef-lieu de chaque département, et présidés par un professeur des Ecoles de Santé, devaient examiner les candidats à l'officiat de santé et les aspirantes sages-femmes, le doctorat n'étant conféré, après soutenance d'une thèse, que par les Ecoles de Santé.

Le 13 juillet 1812, le baron de l'Empire, colonel préfet de la Sarthe, Auvray, avisait Drouard que S. M. l'avait nommé, par décret du 27 juin 1811, membre du jury médical de la Sarthe. La Restauration confirma notre homme dans ces fonctions qu'il occupait encore en 1817.

III

Au lendemain de l'anarchie révolutionnaire, tout était à réorganiser dans le domaine de l'hygiène publique. La première Société de médecine du Mans, créée en floréal an X, joua officieusement le rôle d'un

Conseil d'hygiène, à tout le moins local, et Drouard, qui était au nombre des membres fondateurs de la compagnie, prit sa part des travaux qu'elle avait bénévolement assumés.

Ainsi signe-t-il avec ses collègues en thermidor an XI, un avis au public pour prévenir les maladies causées par la grande chaleur; et, corrobore-t-il leurs conclusions sur une épidémie diarrhéique dont le public accusait, à tort, les miasmes d'une amidonnerie (an XIII.)

Mais déjà l'administration avait reconnu la nécessité d'assurer à la santé publique, par une organisation officielle et permanente, les garanties que les initiatives individuelles ou collectives ne pouvaient lui fournir faute d'autorité et de stabilité. Et, de fait, la Société de médecine du Mans devait disparaître au cours de l'année 1807 (1).

Donc le 12 floréal an XIII (2 mai 1805), une décision de M. de Champagny, ministre de l'Intérieur, prescrivit à ses préfets de nommer, dans chaque arrondissement, un médecin des épidémies, le ministère, se réservant le droit de confirmation. Le colonel Auvray, après mûre réflexion, assigna à Drouard le 17 thermidor an XIII (5 août 1805), la surveillance de l'arrondissement du Mans (2). Beaucoup de ses collègues y mirent encore moins d'empressement, car Montalivet eut à renouveler, le 30 septembre 1813, ces instructions.

La petite vérole était la seule maladie épidémique que les progrès de la science permissent alors de prévenir.

Importée en Angleterre par lady Montague après 1718, prônée par la Condamine et Voltaire, propagée par Tronchin, Gatti et autres praticiens, l'inoculation de la petite vérole avait déjà donné des résultats,

(1) Cf. P. DELAUNAY, *Histoire de la Société de médecine du Mans et des Sociétés médicales de la Sarthe*, Le Mans, Monnoyer, de Saint-Denis 113, 1 vol. in-8°. — *Cent ans d'histoire de la Société de médecine du Mans 1827-1927*, Le Mans, Monnoyer, 1927, 20 p. in-8°.

(2) *Arch. nationales*, F⁸ 144.

lorsque la découverte de la vaccine y vint substituer un procédé plus simple et plus efficace encore.

Dès 1788, Jenner avait constaté que les vachers qui avaient contracté le *cow-pox* demeuraient réfractaires à l'inoculation de la variole. Poursuivant ses recherches il constata en mai 1796 que l'inoculation du *cow-pox* était positive chez un enfant encore indemne de petite vérole et en juillet 1797, que cet enfant était devenu réfractaire à l'inoculation de la variole. Jenner, pourtant, se tut, contrôla ses observations, et ne les divulgua qu'en 1798. Dès 1800, le duc de la Rochefoucauld-Liancourt, revenu de l'émigration, en apportait la nouvelle en France et fondait, pour la propagande, une Société par souscription. Un Comité créé à l'Ecole de médecine le 21 floréal an VIII, sous sa présidence, et dont Thouret fut un des protagonistes les plus actifs, se chargea d'étudier la nouvelle méthode immédiatement appliquée dans un Hospice de l'inoculation qu'inaugurait, le 7 février 1801, le préfet de la Seine Frochot. Soucieux d'actualité, un enfant de la Sarthe, le citoyen J. L. Moreau, sous-bibliothécaire à l'Ecole de médecine de Paris, se hâtait de publier un *Traité historique et pratique de la vaccine* (1), où des dialogues entre une jeune philosophe et une vieille dame réfutaient les objections de quelques misonéistes, ou de partisans attardés de l'inoculation tels que son compatriote le D^r Jean Verdier, lequel craignait « que le gouvernement glorieux de Bonaparte, qui promet la fin de nos maux avec de nouveaux bienfaits, ne [pût] être la date d'un nouveau fléau engendré et propagé par un zèle insuffisamment éclairé, par une bienveillance précipitée et par un charlatanisme assassin (2). »

(1) Par J. L. MOREAU DE LA SARTHE, Paris, Bernard, 1809, XVI-352 p. in. 8°. — Cf. P. DELAUNAY, *La médecine et les idéologues*, L. J. MOREAU DE LA SARTHE, in *Vieux médecins Sarthois*, 3^e série, Le Mans, Monnoyer, Vadé, Graffin. 1922, in-8°, p. 31-32.

(2) *Tableaux analytiques et critiques de la vaccine et de la vaccination* par J. VERDIER, Paris, Méquignon, Croullebois, Petit, etc., germiné an IX, 16 p. in-8°. — Cf. P. DELAUNAY, un médecin pédagogue, Jean Verdier, in *Vieux médecins Sarthois*, 2^e série, Mamers, Fleury, Le Mans, de Saint Denis 1912, in-8°, p. 247-248.

Sans souci de ces obscurs blasphémateurs, le Comité central continuait son œuvre, appuyé par le ministre de l'Intérieur Chaptal qui organisait la propagande auprès de ses préfets. C'est pourquoi le 15 floréal an XII (5 mai 1804), un arrêté du colonel préfet de la Sarthe, Auvray, créait au Mans une Société centrale devaccine. Dans le comité figuraient les D^{rs} Champion, président, Mallet, Liberge, Fiory, Jélin, Legoux et Drouard, secrétaire. Des comités d'arrondissement organisés dans les sous-préfectures, et en correspondance avec les officiers de santé de leur ressort, devaient se tenir en relations avec le Comité central pour la propagande, la statistique, etc. Dans l'hospice de chaque chef-lieu d'arrondissement, une salle serait mise à la disposition des membres du Comité pour leurs opérations et conférences, et les Enfants de la Patrie hospitalisés, ou placés à la campagne, seraient vaccinés dans le plus bref délai, à la diligence des Administrateurs des hospices (1).

Le 6 prairial an XII, le préfet convoqua en son hôtel les membres du Comité central, les harangua et déclara compter sur leur initiative, celle des officiers de santé, sages-femmes, instituteurs, ministres du culte, etc., pour éclairer les populations, dissiper les préjugés, et propager une si heureuse découverte. De son côté, Mgr. de Pidoll, évêque du Mans, docile aux intentions du gouvernement, adressait à MM. les Curés et desservants de son diocèse, le 29 messidor an XIII, une circulaire les engageant « à faire participer tous les habitants de ce vaste empire aux avantages aussi certains qu'inappréciables de l'inoculation de la vaccine ». Et cette lettre « vraiment pastorale » au jugement de M. le Préfet, eut l'honneur d'être reproduite dans le Journal de la Préfecture pour l'édification des Maires du département (2).

(1) *Extrait du registre des arrêtés de la Préfecture du Département de la Sarthe*, Le Mans, Imp. Monnoyer, an XII, 6 p. in-4°. Bibl. munic. du Mans, cote Maine 1468.

(2) *Département de la Sarthe, Journal de la Préfecture*, t. I, an XIII, 2^e semestre n° 13, p. 92-94.

Les D^r Drouard, Liberge, Mallet, les chirurgiens Jélin et Legoux, nommés vaccinateurs pour l'arrondissement du Mans par l'arrêté du 15 floréal (1), se mirent à l'œuvre.

Le 20 prairial, an XII, à la requête de Mallet et de Legoux, la Commission administrative des hospices du Mans donna ordre aux nourrices de son ressort, cantonnées dans un rayon de deux lieues d'apporter, à fins de vaccination, leurs élèves à l'hôpital, où un local était assigné aux médecins-vaccinateurs.

Drouard et Legoux se chargèrent d'aller vacciner sur place les nourrissons des cantons les plus éloignés, et parcoururent en messidor et thermidor La Suze, où ils en inoculèrent 180; Coulans et La Bazoge. Faute de vaccinifères, ils avaient dû recourir au vaccin sous verre, alors jugé d'efficacité douteuse. Il y avait lieu de vérifier les premiers résultats et de revacciner les réfractaires. A la demande de deux praticiens, un élève de confiance, le jeune Ambroise-François Mordret, alors élève en chirurgie des hospices, fut chargé de réinoculer les réfractaires de La Suze : on lui donna, pour sa tournée, un cheval dont la location revint à 16 fr. 45. Quant à Drouard et Legoux, chacun de leurs six voyages leur fut payé 12 francs (2).

Le Comité central avait son siège à l'Hôtel de Ville du Mans où ses membres se tenaient à la disposition des amateurs de vaccine. Et ses séances furent parfois troublées. Le 1^{er} messidor, an XII, Drouard et Mallet venaient de pratiquer cinq inoculations lorsque survint leur confrère Couriot, lequel mit véhémentement en doute les avantages de cette nouvelle découverte et ne balança point à faire part au public de ses appréhensions ; sur quoi le Comité, pénétré des obligations qu'il avait assumées envers « le gouvernement et le premier magistrat de ce département », protesta, en sa séance du 8 messidor, an XII, contre « les fausses

(1) *Arch. nationales*, F 8/144.

(2) *Arch. des hospices du Mans*, Délib. de la Commission administrative, F 9/21, f^o 109 et 119.

et ridicules allégations » de M. Couriot, dans une note qu'insérèrent les *Affiches du Mans* (1). D'autre part, le 1^{er} thermidor, an XII, le Comité assemblé réfuta, point par point, avec observations, à l'appui, les allégations du sieur Couriot, en un rapport qui fut publié par les soins de Drouard, dans les *Affiches du Mans* (2).

Ce Couriot était un jeune médecin, fort arriviste (3) qui avait jadis donné dans les remèdes secrets. Il pensa qu'un peu de bruit ne lui serait point sans profit, et rédigea en réponse au rapport du Comité, un factum où Drouard était véhémentement pris à partie. Il est vrai que Drouard avait comparé Couriot à Erostrate ! Et Couriot de riposter : « Quoi, c'est vous, vous à qui la nature a tout prodigué, qu'elle a entouré de formes séduisantes, embelli des traits les plus piquants, qu'elle a parsemé de grâces, vous dont l'éducation a formé l'esprit, agrandi la loquelle [*sic*] et formé le cœur, vous vous permettez des impostures ?... N'en avancez plus, car le mensonge salit la bouche d'un Adonis. »

Ces arguments une fois lancés *ad hominem*, Couriot se déclarait partisan d'une sage expectative, attendant, pour apprécier la vaccine, l'épreuve du temps. Il tenait, avec « beaucoup d'hommes instruits », la petite vérole, soit naturelle, soit acquise, pour une sorte d'effervescence humorale « utile, nécessaire, et même indispensable aux humains. » Il n'était point assuré que la vaccine garantit de la petite vérole, ni que les anciens varioleux fussent réfractaires à la vaccine, n'en voulant d'autre exemple que celui de son confrère, l'ex-conventionnel René Levasseur, jadis grêlé, et

(1) *Affiches du Mans*, n° 57, 15 messidor, an XII, p. 231.

(2) Annexe aux *Affiches du Mans*, n° 61, du 5 therm., an XII, paginé à part 1-4.

(3) Couriot Clément-Jean, né à Brûlon, breveté en l'an II par le ministre de la Guerre en qualité de chirurgien de 1^{re} classe à l'armée des Pyrénées occidentales : rebreveté comme chirurgien de 2^e classe à la même armée, puis repasse à la 1^{re} classe, dans l'armée de l'Océan, division du Sud, par décision du ministre Petiet. Il s'établit au Mans vers l'an V, rue de la Paille, où on le trouve jusqu'en l'an XII. Il disparaît de la liste en l'an XIII.

qui, s'étant piqué par mégarde avec une lancette chargée de vaccin, en éprouva de la fièvre et un bubon suppuré de l'aisselle (1). Enfin, il estimait que les réactions vaccinales pouvaient « devenir très dangereuses » et qu'on avait lieu de craindre des « maladies consécutives plus ou moins graves », engorgements glanduleux, ophtalmies rebelles, dépôts, etc. Les enfants d'un notaire, d'un commissaire de police, d'un inspecteur des contributions, et la femme de chambre de M^{me} de la Vingtrie, vaccinée par Drouard lui-même, avaient pâti de ces funestes effets. En conséquence de quoi il déclarait ne vouloir vacciner les siens, fût-ce pour mille louis ! (2).

Cependant, reflétant l'optimisme robuste que doit montrer, en ses rapports, un préfet soucieux de son avancement, le très officiel *Annuaire* de la Sarthe pour l'an XIII proclamait que « la petite vérole [avait] cessé de faire une partie de ses ravages dans nos contrées », grâce au zèle apporté par les membres du Comité de vaccine « à propager cette précieuse découverte » et déclarait que « les antagonistes de la vaccine s'[étaient] vus abandonnés de ceux même qui paraissaient avoir confiance dans leur opinion (3).

A la vérité, la propagande se heurtait, non seulement à l'opposition bien doctrinale, mais encore à l'insouciance de médecins mieux intentionnés sans doute, mais qui manifestaient par abstention leur horreur pour la paperasserie. Les préoccupations administratives étant avant tout d'ordre statistique, une circulaire d'Auvray avait engagé les maires, le 10 messidor, an XII, à solliciter des officiers de santé la liste des vaccinations effectuées. Un autre avis du 2 floréal, an XIII, pressa les gens de l'art de fournir leurs états

(1) Accidents d'infection secondaire où le virus-vaccin lui-même n'est point en cause. Levasseur n'en inocula pas moins sa femme et sa fille.

(2) Réponse de M. Couriot, chirurgien, docteur en médecine, membre de la Société de vaccine du Mans à MM. les membres composant le Comité de vaccine y établi, s. l. n. d., 8 p., in-8°, Bibl. munic. du Mans, cote Maine 1468.

(3) *Annuaire du département de la Sarthe pour l'an XIII*, Le Mans, Monnoyer, an XIII, in-8°, p. 83.

à la mairie de leur résidence ou au Comité d'arrondissement. Peine perdue ! Aussi, le ministre de l'Intérieur se plaignait de n'être point édifié sur les progrès que pouvait faire, dans le département de la Sarthe, une pratique si avantageuse à l'humanité. Le préfet, inquiet pour ses notes, en transmettait à son tour ses doléances, le 30 avril 1808, au Comité central du Mans, et promettait de petites médailles aux vaccinateurs les plus zélés.

Le 15 mai 1808, le président du Comité, D^r Mallet, invoquant l'appui de la Commission des hospices, demandait qu'on vaccinât d'office tout enfant admis à l'hôpital.

Le 16 janvier 1809, constatant « avec la plus vive amertume qu'il rencontrait sans cesse dans les préjugés et l'ignorance du peuple des obstacles insurmontables à la propagation de la vaccine », il sollicitait l'établissement dans un local nosocomial mis à la disposition des médecins et du chirurgien de la maison, de vaccinations régulières hebdomadaires. Deux enfants furent dès lors prélevés chez les nourrices et renouvelés tous les dix jours, afin d'entretenir à l'hôpital des sujets vaccinifères pour la vaccination de bras à bras. Mais il semble que dès 1814, cette sage mesure était tombée en désuétude (1).

Affaibli par l'âge et les infirmités, Drouard finit par abandonner la partie. Il ne figure plus sur la liste des vaccinateurs dressée en décembre 1821 par le préfet de Breteuil.

IV

A côté des maladies épidémiques sévissait cette maladie sociale plus incurable encore : le paupérisme. Les tentatives d'assistance par le travail au moyen d'ateliers de charité avaient échoué. Un arrêté consulaire du 12 messidor, an VIII, avait décidé de revenir à la méthode répressive, en autorisant le préfet de police à incarcérer les mendiants et vagabonds, et

(1) *Arch. des hospices du Mans*, Carton : médecins et chirurgiens.

l'on affecta à cet usage des bâtiments à Saint-Denis. Mais cette mesure limitée ne pouvait avoir de grands résultats. Un décret impérial du 5 juillet 1808 prohiba la mendicité et décida en principe l'établissement de dépôts de mendicité, sortes d'ateliers-prisons. Le décret de Madrid (22 décembre 1808) fixa à Villers-Cotterets le siège du dépôt de mendicité de la Seine, et des lettres d'érection du 18 avril 1812 assignèrent au dépôt de la Sarthe, les anciens bâtiments de la Mission ou de Coëffort, au Mans.

Le 27 juin 1812, le ministre de l'Intérieur, comte de l'Empire, Montalivet, nommait le sieur Drouard, médecin du dépôt de mendicité du département de la Sarthe, décision qui ne fut confirmée que par arrêté préfectoral du 29 mars 1813, le Dépôt n'étant point encore organisé.

Encore était-elle prématurée : car, à en croire un rapport du 19 mars 1814, la maison de la Mission était dans un état de « délabrement total » qui la rendait inhabitable. La Restauration ne donna point suite au projet. Le gouvernement des Cent-Jours fit de Coëffort une caserne et des magasins militaires, et la garnison n'en bougea plus (1). Le Dépôt départemental de mendicité ne fut définitivement créé que par le décret du 3 mai 1854.

V

Plût au Ciel que l'on n'eût embrigadé que les traîne-besace et mendiants ! Mais l'Empire était devenu une vaste caserne, où d'incessants appels de conscrits devaient combler les vides creusés par la guerre. Dès l'an XIV, Drouard était chargé par le colonel-préfet, conformément aux dispositions de l'art. 28 du décret du 8 fructidor an XIII, d'assister le Conseil de recrutement pour l'examen des conscrits escomptant de quelque infirmité le bénéfice d'une exemption. Et les exigences de Bellone allaient croissant.

(1) *Arch. dép. de la Sarthe.* Y³.

Un Sénatus-Consulte du 3 avril 1813 avait créé quatre régiments de gardes d'honneur à cheval, au total 10.000 hommes. Or, malgré le bel uniforme à la hussarde décrit par le décret impérial du 5 avril ; l'annonce d'une solde équivalente à celle des chasseurs de la garde ; la promesse des galons de sous-lieutenant après 12 mois de service et encore que dans le n° 20 de la correspondance administrative du département, le colonel-préfet Auvray se déclarât convaincu que les jeunes gens de 18 à 30 ans visés par l'art. 14 du décret, allaient « sûrement s'empres- ser d'entrer dans l'honorable carrière qui leur [était] ouverte », l'enthousiasme fut très modéré. Bon nombre d'éphèbes se découvrirent subitement d'irrémédiables infirmités. Aussi, le 26 mai 1813, le nouveau préfet de la Sarthe, chevalier Derville-Malécharde, « plein de confiance dans l'austérité [des] principes » du D^r Drouard, le chargeait de visiter les jeunes gens qui se déclareraient incapables, pour raisons de santé, de servir dans les gardes d'honneur. Il faut croire que plus d'un zélé recruteur fut en butte aux récriminations des réfractaires, car le préfet ajoutait : « Pour qu'on ne puisse pas s'en prendre à vous du résultat de cet examen, il sera fait également par deux autres hommes de l'art. » Et le rapport confidentiel, devait être remis *par une personne tierce*.

Le recrutement satisfait, il fallait aussi liquider les réformés.

La loi du 28 fructidor an VII stipulait, en son art. 38, que les militaires ayant obtenu la solde de retraite pour infirmités ne provenant pas de blessures, devaient produire chaque année dans le courant de vendémiaire un certificat de deux officiers de santé attestant la persistance des dites infirmités, sous peine de perdre le bénéfice de leur pension. Aux termes de la circulaire du 9 fructidor an IX, les officiers de santé experts étaient à la nomination des préfets. Dans la Sarthe, ces fonctions avaient été confiées pour l'arrondissement du Mans, à Fiory, lequel était depuis parti pour les armées, et à Liberge qui,

nommé le 5 frimaire an X, se plaignait que cette besogne l'empêchât de se consacrer à sa clientèle. Le 1^{er} octobre 1806, Auvray appela à leur succéder les D^{rs} Drouard et Legoux.

VI

Le service de l'hôpital du Mans était alors assuré à titre gratuit par quatre médecins par quartier, qui se succédaient de trimestre en trimestre. Le D^r Champion, l'un d'eux, étant mort le 18 nivose an XIII, Drouard fut appelé à lui succéder en vertu d'une délibération de la Commission administrative du 29 nivôse an XIII (19 janvier 1805), sur la présentation du doyen des médecins de l'établissement (1).

Drouard remplit scrupuleusement ses fonctions jusqu'en 1821, époque à laquelle sa santé commença d'être sérieusement éprouvée par la maladie. Devant les décrets du Destin, un de ses jeunes confrères, Le Pelletier de la Sarthe, arriviste qu'appuyaient la Préfecture, la Mairie et l'Evêché, se hâta de solliciter la survivance du *de cujus*, et se fit recommander à cet effet par le préfet, M. de Breteuil (12 avril 1821.) Drouard, offusqué, reprit sa démission, et, sur l'avis du D^r Mallet, doyen des médecins, la Commission des hospices lui donna pour suppléant, le 2 août 1822, le D^r Janin (2).

Drouard, qui avait passé son existence à déménager (il avait habité de 1809 à 1814 la rue des Chaplains, de 1815 à 1818 la rue Auvray, à l'angle de la rue de Rivoli, de 1819 à 1822 la rue Saint-Victor, de 1823 à 1825 le carrefour Saint-Nicolas), mourut au Mans, rue Marchande, le 5 janvier 1825, âgé de 65 ans (3), et trouva enfin au Grand Cimetière un repos que vint encore troubler la désaffectation de cette nécropole en 1834.

(1) *Arch. des hospices du Mans*, Reg. des délib., F 9/21, f° 188, v°.

(2) Janin lui succéda comme médecin titulaire en vertu d'un arrêté préfectoral du 18 janvier 1825. Le Pelletier avait obtenu le 22 février 1823 le poste de chirurgien en chef de l'hôpital.

(3) Il laissait une veuve, Eulalie René Huard. Témoins du décès René Voisin, pharmacien, et Julien Gagé, praticien (Etat civil du Mans, décès, 1825, section du Sud, n° 139).

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES DE C.-R. DROUARD.

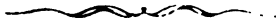
Deo optimo maximo. Theses philosophicæ, Ex metaphysicâ... ex ontologiâ... pneumatologiæ prima pars... pneumatologiæ secunda pars .. Cenomani, apud A. Pivron, Collegii typographum, 1790, in-plano.

Expériences et observations sur l'empoisonnement par l'oxyde de cuivre (verd-de-gris) et quelques sels cuivreux. Paris, Impr. Poignée, an X, 1802, 74 p. in-8°.

Avis aux habitants de la campagne et à la classe indigente par la Société de médecine du Mans pour prévenir les maladies qui pourraient être la suite de la grande chaleur et de la sécheresse (avec Champion, Liberge, Mallet et Chenon-Desvarennés), Arch. dép. de la Sarthe. M 108) — (an XI.) — (manuscrit). — Cf. Affiches du Mans, n° 70, 20 fructidor an XI, p. 278.

Observations sur une colique qui a régné ce printemps au Mans, et particulièrement dans la rue de Saint-Jean, Affiches du Mans, n° 69, 15 fruct. an XIII, p. 292-294.

Comité central de vaccine du Mans, Le Mans, Monnoyer, an XII, 4 p. in-4°, et annexe aux *Affiches du Mans*, n° 61, du 5 thermidor an XII.



FRANS HALS VU PAR UN MÉDECIN

Un portrait de paralysie faciale.
Ivrognerie de sa vieillesse due à la misère
comme pour Rembrandt.

Par le Docteur Félix REGNAULT.

Frans Hals a été l'objet de bien des travaux et de gloire a grandi depuis qu'en nettoyant les derniers tableaux qu'il peignit, on reconnut que sa facture était celle de l'école impressionniste actuelle. Tout fait nouveau à son sujet est donc digne d'intérêt.

En un voyage récent que je fis en Hollande, j'ai vu au Musée de Harlem une nouvelle acquisition : le portrait de Jacobus Zaffius, doyen archiépiscopal de cette ville, âgé de 77 ans, que Frans Hals peignit en 1664 alors qu'il avait 27 ans.

Son modèle présente une paralysie faciale gauche marquée par l'abaissement de la commissure de la bouche qu'accompagne l'obliquité des lèvres et la chute de la partie gauche de la lèvre inférieure : probablement, comme me le dit M. Variot, il s'agit d'une paralysie centrale à laquelle l'œil ne participe pas. Ce portrait est le seul exécuté par ce peintre, où on remarque des signes de maladie. Mais dans tous, il évite le soin de reproduire la symétrie des deux moitiés de la face. Il y arrive en plaçant son modèle de trois quarts ou légèrement de biais, ou en lui donnant une expression légèrement dissymétrique, comme un sourire un peu plus marqué d'un côté (1).

* *

Puisque nous parlons de Frans Hals, rappelons une particularité importante de sa vie, sur laquelle

(1) Voir, pour détails, E. W. Moes, Frans Hals, Bruxelles, et W. Valentiner, Frans Hals, Berlin.

les poëmes insistent : les habitudes d'ivrognerie
l'ont sur ses vieux jours. Le même vice exista dans
celle de Rembrandt et celle de plusieurs autres
peintres hollandais. Sans doute on sait que Frans Hals
Rembrandt ainsi que beaucoup d'autres peintres
leur époque, aimèrent dès leur jeunesse la divo
taille.

Comme le dit Richard Muthy pour Rembrandt :

Il doit avoir déjà beaucoup bu dans sa jeunesse.
Les quelques-uns de ses portraits de jeune homme.
plaisait à fixer sur la toile l'expression abasourdie
donne au visage l'ivresse du vin.

Rembrandt s'est représenté assis près d'une table
en bombance, il tient sur ses genoux sa première
femme; la figure avinée, il lève son verre rempli de
écumant.

Frans Hals aussi fut réputé, dès sa jeunesse, pour
l'écoulu de sa vie, son amour de la bonne chère et
l'usage de la bouteille.

Mais n'y a-t-il pas quelque exagération dans tous
les récits des biographes? On a fait le même reproche
à beaucoup de peintres hollandais et flamands. Une
note plus sévère a montré que souvent il était faux.
Les anciens biographes, les écrivains hollandais
et Campo Weyerman ont prétendu que plusieurs

des contemporains des peintres de la Hollande, Pappa
sens, etc. furent des ivrognes et des écoulés par
dans l'ivrognerie et la misère. Les écrivains et
poètes ont relé présentement ces accusations.

Hier Brauwer qui peignit son amour de vin et
pour un croquis et un dessin d'un homme
ouvre ses yeux et parle avec une portée de
l'œil. Mais il est si peu qu'on sait de lui, qu'on se

Brauwer paye régulièrement sa collection de
de de caractère qui l'est devenu. Le peintre
surprenant qu'il est, et qui est

et la saine. Il est si peu qu'on sait de lui, qu'on se
finement observé. Il est si peu qu'on sait de lui, qu'on se
le d'après. Il est si peu qu'on sait de lui, qu'on se
X. Qu'on se

qu'il ait abusé de la bière, on peut le supposer; mais de là à l'assimiler aux brutes ivres et querelleuses qu'il a représentées, il y a un abîme (Wauters).

La même réserve s'impose pour Frans Hals et Rembrandt durant leur jeunesse.

Mais quand ils atteignirent la vieillesse, il est notoire qu'ils furent de misérables alcooliques.

Rembrandt remplaça le vin par l'eau-de-vie. Weyermann le montre s'enivrant dans les bouges, et Sandrart l'a vu l'œil hagard, la démarche chancelante, errer entre les boutiques de fripier du quartier des pauvres. Les enfants le suivaient en se moquant.

La *National Gallery*, de Londres, conserve son portrait à l'âge de cinquante-huit ans : le visage est lourd et empâté, les paupières flasques et tuméfiées; enfin la tenue est fort négligée. On est loin du brillant cavalier, au port fier, vêtu d'habits somptueux, qu'il était vers la trentaine.

Malgré l'alcoolisme et la misère, Rembrandt conserva maîtrise et produisit encore des chefs-d'œuvre, le bon Samaritain, la Bethsabée, le Pèlerin d'Emmaüs, enfin le merveilleux portrait dont nous parlions tout à l'heure.

Ce n'est que dans les toutes dernières années de sa vie, qu'il devint incapable de réaliser des compositions compliquées : « Il ne pouvait plus graver, dit M. Richard Muther, ses yeux étaient devenus trop faibles. Mais il continuait à manier le pinceau, ou tout au moins le couteau à palette avec lequel il posait sur la toile des paquets de couleur. Ses derniers ouvrages sont modelés plutôt que peints. »

Il s'éteignit en 1669, à l'âge de soixante-trois ans. Il ne laissait à ses héritiers que ses grossiers vêtements et ses instruments de travail.

Frans Hals, lui, mourut trois ans avant, en 1666, à l'âge de 82 ans. Depuis 1664, il était tombé à la charge de la ville, qui le mit dans un asile de vieillards, au prix d'un sou et demi par jour; son dernier tableau lui fut commandé par les régents de l'hospice, et c'était de leur part un acte de charité. Il le peignit à 80 ans

et c'est son plus étonnant chef-d'œuvre. L'alcool n'avait pas altéré son génie.

Mais Frans Hals, comme Rembrandt (1) était méprisé par ses concitoyens qui ne voulaient plus que du genre français. Il n'était plus à la mode, paraissait d'un autre âge et pauvre hère humilié, ne peignait presque plus (A. Michel).

Ces grands peintres que nous admirons aujourd'hui n'avaient plus de commandes. Frans Hals et Rembrandt ne furent pas les seuls exemples, il en existe d'autres parmi leurs contemporains qui pouvaient encore produire des chefs-d'œuvre. D'où leur misère, qui s'accompagna d'une sombre ivrognerie.



CIVILISATION ET MALADIE

D'APRÈS UN ARTICLE RÉCENT

Par le D^r Ernest WICKERSHEIMER

Cet article récent est du professeur Henry E. Sigerist. Il est intitulé « Kultur und Krankheit » et a paru aux pages 60-63 du tome I^{er} (1928) de *Kyklos, Jahrbuch des Instituts für Geschichte der Medizin an der Universität Leipzig*.

Point de départ : la maladie est largement influencée par les conditions générales de l'existence. Idée très juste, sinon très neuve. Voici bientôt quatre-vingt-treize ans que Littré écrivait que l'origine des maladies épidémiques peut être recherchée parfois « dans

(1) A. Michel constate notamment (t. 2^e, pp. 866), que Rembrandt est mort dans l'isolement « et les graveurs qui ont vécu dans sa lumière se sont bien gardés d'imiter ses derniers procédés, c'est-à-dire sa façon sommaire d'indiquer les ombres par de gros traits noirs et entremêlés, ce qui les eut conduits à la ruine ». Ils ont fait des gravures correctes et appliquées.

des changemens que le genre de vie des hommes éprouve » (1). Ni la nourriture, ni les vêtements, ni l'habitation ne sont sans influence sur le corps humain et « comme tout cela change de pays à pays, et, pour un même lieu, de siècle à siècle, il n'est pas étonnant qu'il survienne des changemens dans la santé des hommes », et aussi dans leurs maladies.

Il est donc recommandable, il est même indispensable, quand on étudie la pathologie d'une époque, de connaître le genre de vie que menaient alors les diverses classes de la société. Inversement il peut être intéressant de rechercher les conséquences historiques d'une maladie; rappelons dans cet ordre d'idées les travaux de W. H. S. Jones, qui a voulu voir dans le paludisme une des causes de la décadence de la Grèce antique (2).

Littre a encore dit que « les maladies universelles sont tellement distinctes dans leurs formes, que l'on pourrait partager médicalement l'histoire de l'humanité en périodes qui caractériseraient la destinée des mortels d'après leurs souffrances corporelles » (3). C'est bien ce qu'a prétendu faire Sigerist et il est curieux de le voir poursuivre l'idée de Littre jusque dans ses dernières conséquences. Pour lui il y a un synchronisme nécessaire entre les faits de l'histoire des maladies et ceux de l'histoire générale.

C'est ainsi qu'il observe que l'Occident n'a connu que deux pandémies de peste bubonique, la Peste dite de Justinien au VI^e siècle, la Peste noire de 1348; dans l'intervalle et en dépit de la fréquence de plus en plus grande des échanges entre l'Orient et l'Occident, il n'y a eu dans ces contrées que des épidémies localisées. Pourquoi ? C'est, nous dit Sigerist, qu'au

(1) *Revue des deux Mondes*, 15 janvier 1836, p. 234.

(2) W. H. S. JONES, *Malaria and Greek history, to which is added the history of Greek therapeutics and the malaria theory* by E.T. Withington, Manchester, University Press, 1909, in-8°, 175 p.; Cf. Alexandre Cawadias. Le paludisme dans l'histoire de l'ancienne Grèce, *Bulletin de la Société française d'histoire de la médecine*, VIII (1909), p. 158-165.

(3) *Revue des deux Mondes*, 15 janvier 1836, p. 242.

xiv^e siècle comme au vi^e, l'Europe est arrivée à un tournant décisif de son histoire, c'est que le xiv^e siècle a vu la fin du moyen âge, comme le vi^e siècle en a vu le commencement.

L'exemple ne paraît pas très bien choisi. A supposer qu'une période nouvelle ait tout d'un coup commencé à la mort de Justinien (la vérité est que le monde antique a mis quatre cents ans à mourir (1), à supposer ce qu'il est encore plus difficile de soutenir, que l'époque médiévale ait pris fin aux environs de 1350, on voit mal les conclusions que l'historien peut tirer du fait que le moyen âge est encadré (2) par les deux plus grandes épidémies de peste. Ainsi, à huit siècles d'intervalle, le même phénomène aurait produit des effets diamétralement opposés : la Peste de Justinien aurait favorisé l'éclosion d'une forme de civilisation que la Peste noire aurait fait périr.

La préoccupation de découvrir à tout prix des concordances entre la nosographie et l'histoire, induit parfois Sigerist à des rapprochements inattendus.

La peste, assure-t-il, est par excellence la maladie des masses; elle convient donc à merveille à cette époque de civilisation collective qui est le moyen âge. Au contraire, la Renaissance, époque individualiste, s'il en fût, a trouvé son expression pathologique dans la syphilis, maladie individualiste comme chacun sait, puisque dans la majorité des cas, c'est par un acte délibérément volontaire qu'on va s'y exposer; « ce

(1) Voir le beau livre de Ferdinand Lot, *La fin du monde antique et le début du moyen âge*, publié il y a quelques mois dans la collection « L'Évolution de l'humanité ».


(2) « Umrahmt ». Le mot se trouve déjà (p.317) dans un travail précédent de Sigerist, « Sebastian-Apollo », présenté par lui en août 1927 au Congrès international d'histoire de la médecine de Leyde-Amsterdam et publié quelques semaines plus tard dans *l'Archiv für Geschichte der Medizin*, XIX (1927), p. 301-317, pl. I-VII. L'auteur y développe, avec une ingéniosité grande, la thèse qu'en tant que patron invoqué contre la peste, saint Sébastien est Apollon réincarné. La ressemblance du saint avec le dieu serait, il est vrai, moins frappante, si au beau jeune homme peint par le Corrège ou par le Sodoma, on substituait des représentations plus anciennes de saint Sébastien; les planches I et IV de l'étude de Sigerist en offrent d'ailleurs des exemples.

n'est sans doute pas par hasard qu'aujourd'hui, à la fin de cette époque [individualiste], la syphilis semble en voie d'extinction ». Individualistes ou non, nous souhaitons tous de voir ce pronostic se vérifier.

La bataille de Bosworth (1485), en mettant fin à la guerre des deux Roses, inaugure une période nouvelle de l'histoire d'Angleterre. Aussi Sigerist prend-il soin de noter que c'est après cette bataille que la suette anglaise fit sa première apparition. J'avoue ne pas bien saisir les rapports qui unissent les deux événements, mais j'engage notre savant confrère à ne pas s'arrêter en si bon chemin. Nul doute, pour s'en tenir à l'histoire d'Angleterre, qu'il ne découvre à propos quelque fait pathologique à mettre en regard de la grande Charte (1215), de la rupture de Henri VIII avec Rome (1533) et de l'exécution de Charles I^{er} (1649).

Autant de thèmes à proposer à ses élèves, puisque comme il veut bien nous en prévenir, c'est dans cette direction que se poursuit toute une série des recherches entreprises par l'Institut de Leipzig.

A parler franc, j'aime mieux le bon vieux Plin^e. S'il a cru qu'une comète a présagé la Guerre civile, du moins n'a-t-il pas prétendu qu'elle l'a causée; il n'a pas dit non plus que c'est la Guerre civile qui a engendré la comète.



PAGES DE CURRICULUM VITAE

Par le **P^r E. DELORME**,
de l'Académie de Médecine.

Comment, avec une vocation de peintre, je devins médecin militaire. La guerre de 1870 me sacre chirurgien. A l'armistice de 1871, réaction en faveur de la vocation première. En Algérie, retour à la chirurgie. Préparation à un Concours de Professeur agrégé du Val-de-Grâce. Comment j'appris mon anatomie.

Dès mon tout jeune âge, alors que les miens n'en avaient aucunement montré, je témoignai de très réelles dispositions pour le dessin. Pendant mon séjour au Collège, dans la classe de mon excellent maître COBUS, aucun de mes camarades ne put jamais me disputer un prix. Lorsqu'arrivé à l'âge où la réponse à la question de carrière à embrasser se pose décisive, bachelier ès lettres, j'affirmai à mes parents mon désir d'être peintre. N'avais-je pas toujours rêvé et témoigné de le devenir ? Ce fut pour eux un désespoir.

A l'époque où le fonctionnarisme sévissait, être peintre, c'était commencer par être rapin, c'est-à-dire être un déclassé, un débauché, un miséreux. Et puis les ressources de la famille ne permettaient guère d'assurer mon entretien dans une ville éloignée et un rachat à la conscription.

Quelques artistes locaux, mon maître lui-même, n'avaient-ils pas affirmé qu'avec les plus heureuses dispositions la vie d'un peintre restait toujours précaire ? Non sans de très vifs regrets, je m'inclinai pour ne pas désespérer mes parents.

C'est alors que sur le conseil d'un capitaine de cavalerie en garnison dans ma ville natale, lequel logeait dans la maison que nous habitions, il fut décidé que

je me préparerais à passer l'examen d'entrée à l'Ecole du Service de santé militaire de Strasbourg. Lui qui connaissait si bien les choses de l'armée, il avait fait du beau rôle du médecin militaire et des garanties de sa situation à deux fins, un tableau si précis, si brillant, que mes parents et moi n'avions plus à douter que ce ne fût la voie à suivre. Je me présentai, je fus reçu dans les premiers rangs, en 1866, mais au fond de moi-même, je conservais tous mes regrets.

La guerre de 1870-71 me prit élève de 4^e année, c'est-à-dire de la dernière promotion de l'Ecole de Strasbourg, n'ayant pas encore passé ma thèse et me fit, comme tous les camarades de mon année, envoyer dans les hôpitaux de la frontière du Nord-Est. L'hôpital militaire de Givet me fut assigné. J'y vis et eus à y soigner, sous l'œil de médecins instruits par la campagne d'Italie, un grand nombre de blessés évacués de Sedan. C'était le règne de la pourriture d'hôpital et de l'infection purulente. Jamais je n'ai autant vu que dans l'amphithéâtre de cet hôpital, où presque chaque jour, j'avais à pratiquer des autopsies, que je faisais suivre d'actes opératoires, vu autant d'articulations pleines d'un pus qu'on disait louable !

Au départ du 2^e bataillon de Mobiles des Ardennes qui s'était réuni dans la Place de Givet, je demandai et obtins de lui être attaché comme aide-major. A ce bataillon qui allait faire partie de l'extrême gauche de l'armée de Faidherbe, se joignirent bientôt un bataillon du 40^e de ligne et un autre du 3^e de ligne. Par la force des choses, j'étais le seul médecin de ce groupe et durant un seul mois je dus évacuer 80 varioleux en pleine éruption, en soigner temporairement combien d'autres pendant de courts séjours jusqu'au moment où sous Saint-Quentin, l'armée de Faidherbe eut, avec avantage d'abord, puis sans succès, à lutter contre des forces très supérieures. J'assistai à ces batailles, puis prisonnier à Saint-Quentin, j'eus sur les ordres du Médecin Inspecteur Laveran et du Médecin-major Baudouin, à assurer, avec des moyens de fortune, l'évacuation des grands blessés, réunis dans les villages

voisins de la ville, et de pourvoir à l'hospitalisation de près de deux cents d'entre eux dans une filature transformée en hôpital temporaire. Pendant deux mois, j'en soignai un bon nombre, me rapprochant d'un interne fort sérieux, de L. Labbé, Marchand, dont je fus l'ami et qui plus tard devint chirurgien des hôpitaux et agrégé de la Faculté de Médecine de Paris.

J'étais à bonne école. Il s'était réservé là le traitement d'une série de fractures de la cuisse des plus comminutives et, sans bruit, il obtenait de remarquables guérisons par des irrigations de solution d'hypo-sulfite de soude qui, à plus de quarante ans de distance, allaient être reprises et bruyamment prônées.

La désorganisation des cadres du Service de santé après nos défaites successives avait donc permis à un de ses éléments de grade infime de remplir des emplois qui n'étaient point en rapport avec celui-ci, et en lui laissant d'inoubliables et belles initiatives, elle lui avait témoigné d'une façon saisissante du rôle important du médecin de régiment pour la conservation des effectifs et de celui, bienfaisant, du médecin d'ambulance. Je me croyais sacré chirurgien d'armée.

Quelques mois après l'armistice, lorsque je fus appelé à servir à l'Hôpital militaire de Lille, où allait bientôt se réunir une partie des élèves de l'Ecole de Strasbourg, on ne cessait de parler du licenciement d'une partie de l'armée. Il faut croire que nous étions singulièrement menacés, puisque dans un admirable geste de ce que nous appellerions aujourd'hui solidarité, le Médecin-chef Goeury — qui pourtant n'était pas très favorisé de la fortune — avait proposé aux stagiaires de son service et à moi de nous avancer, si nous en avions besoin, les fonds nécessaires pour compléter d'urgence nos examens à Paris et y passer notre Thèse, proposition que nous ne crûmes pouvoir accepter, tout en manifestant à son auteur la plus vive des reconnaissances. Il fallait au plus tôt envisager l'avenir et penser à une autre carrière. C'est ce que je fis. Mon ve de toujours se représente à mon esprit, plus plivant, plus impérieux qu'il n'avait jamais été.

La vue des chefs-d'œuvre de l'admirable Musée de Lille, l'un des plus riches et des plus beaux de France, était bien fait pour faire naître chez moi un mélange d'enthousiasme et de confusion, mais celle-ci allait disparaître quand je vis un jeune garçon de 15 à 16 ans qui copiait, non sans mérite, la descente de Croix de Rubens. Je fus longtemps, à faible distance, à contempler sa toile, à l'analyser en la comparant au modèle, à étudier la marche hardie de son pinceau, puis m'adressant à ce jeune peintre, je lui demandai s'il ne voudrait pas consentir à me donner des leçons. Il me répondit gentiment que la chose lui était impossible, car durant ses matinées il peignait à l'Ecole des Beaux-Arts, d'après le modèle vivant ; l'après-midi au Musée, il exécutait des copies de commandes et à la fermeture du Musée, revenu à l'Ecole, il dessinait d'après le modèle vivant. J'allais le jalouser quand il ajouta : Il vous serait facile de faire comme moi, d'entrer à l'Ecole des Beaux-Arts. Notre « patron » est très accueillant ; il suffira que vous vous adressiez à lui, pour qu'il vous autorise à suivre nos exercices. Quant à la copie d'un tableau au Musée, le Conservateur que vous trouverez dans la salle qu'il me désignait, vous donnera, de son côté, l'autorisation de la faire. J'étais ravi.

Le lendemain matin, je voyais M. Colas, directeur de l'atelier à l'Ecole, j'étais autorisé à prendre part aux séances et bientôt, grâce à l'obligeance du Médecin-chef de l'Hôpital que l'arrivée d'un nombre considérable d'Elèves du service de santé venait d'embarrasser de personnel, je fus libre de disposer de mes journées à ma guise, en dehors de mes tours de garde. Un travail intensif à l'Ecole et au Musée m'amena bientôt, dans un concours, à être désigné pour la première place dans la 2^e division et mis, de façon fortuite, en rapport avec le maître Carolus Durand qui venait souvent à Lille, il m'incita, après avoir connu mes projets à les mettre à exécution, et il m'assura qu'il m'accueillerait dans son atelier si je venais à Paris. J'étais au comble de la joie, je venais de retrouver ma voie.

Rappelé bientôt à Paris, au Val-de-Grâce, j'étais pris dans un engrenage dont je ne pouvais me dégager. Dès lors, il ne pouvait plus être question de peinture. J'avais à passer devant la Faculté mes 4^e et 5^e examens, puis ma thèse, faire un stage à notre Ecole pour avoir, à la fin de 1871, à gagner l'Algérie, comme presque tous mes camarades de promotion. Je choisis la Province de Constantine, parce qu'on la disait la plus pittoresque, la plus riche en ruines romaines et je n'oubliais pas d'emporter un petit matériel de dessinateur et de peintre dans mes cantines.

A l'hôpital militaire de Constantine, le service de M. le Médecin-major de 1^{re} classe Dauvé, auquel j'étais attaché, comptait un grand nombre de blessés, d'hommes atteints d'affections chirurgicales et aussi de malades. C'était le plus important de cet hôpital régional. Préoccupé comme je l'étais de remplir mes devoirs avec zèle et dévouement, je fus vite en confiance dans l'esprit de mon chef. Il m'abandonna bientôt, sous sa surveillance, sa division de médecine et ses cas de fractures. J'aurais eu garde alors de distraire une minute de mon temps pour toute autre occupation que les soins à donner à ces malades ou celle de la lecture des ouvrages de la bibliothèque de l'hôpital, qui pouvaient compléter mon instruction sur les cas que j'observais.

J'en étais là quand s'ouvrirent les saisons de l'hôpital thermal d'Hammam Meskoutine que l'hôpital de Constantine desservait. La station était éminemment fiévreuse, à telle enseigne qu'on n'y envoyait que des médecins dont on avait obtenu le consentement. Je fus sollicité de m'y rendre, non sans avoir été averti des risques que j'encourais. J'acceptai néanmoins la proposition qui m'était faite. N'était-ce pas tentant en effet d'être, en raison du trouble apporté alors au fonctionnement du service de santé, appelé à diriger au lieu et place d'un médecin-major, un grand hôpital thermal qui, dans deux saisons mensuelles, allait réunir trois cent tirailleurs algériens, blessés de guerre, de séjourner dans l'un des postes les plus

pittoresques de la province, au milieu des ruines réputées, des bains romains, des *Aquae Tibilitanae* et à proximité de celles de l'ancienne cité de *Tibilis*.

Là, avec un service bien réglé et surtout fait de surveillance, j'eus des loisirs ; aussi, sur la toile comme sur le papier, les types arabes réunis sur place à plaisir, les sites agrestes avec de hautes montagnes boisées, une végétation luxuriante dans laquelle des oliviers plus que centenaires, des caroubiers et des lentisques ménageaient des oppositions saisissantes ; avec une rivière torrentueuse bordée de buissons épais, de lauriers-roses en fleurs, des cascades blanches comme la neige comme on n'en voit nulle part, les portes et les remparts de *Tibilis*, ses tombes couchées dans un ravin avec des inscriptions latines si nettes, si fraîches, qu'elles semblaient gravées de la veille, enfin des fortins romains dominant des crêtes, tant de motifs enchanteurs ne pouvaient que provoquer des études, inviter à la recherche de précieux souvenirs auxquels allaient se surajouter bientôt ceux que me ménageait un court séjour au cimetière mégalithique du Djebel Taïa. A la base de cette haute montagne s'étend sur près d'un kilomètre de longueur un ensemble des plus curieux de tombes anciennes et récentes ; des dolmens, des grottes à orifices ouverts ou fermés et des tombes arabes. Seul Faidherbe, alors capitaine ou commandant du génie, avait fait là quelques recherches archéologiques ; il me parut que ces tombes méritaient d'être explorées plus complètement par un médecin qui avait la bonne fortune de pouvoir être aidé par une équipe importante des zouaves campés autour de l'hôpital, dont ils assuraient la police et la garde.

Les dolmens, sous une couche de carapaces d'escargots de près de quarante centimètres d'épaisseur, me montrèrent des squelettes repliés à la façon péruvienne, ils me procurèrent des bijoux de bronze, des poteries de terre rouge grossièrement travaillées et sans ornement, que sur le conseil du médecin-major Reboul, archéologue à ses heures, j'adressai plus tard

au musée archéologique de Constantine. Et ce n'était pas tout.

A les rechercher avec quelque soin, je pouvais découvrir sur le sol, à peu de distance de l'hôpital, des lignes rouges de ciment romain. Je les faisais poursuivre par les zouaves, toujours prêts à me donner leur concours et nous mettions à jour une piscine profonde de dix mètres de long qu'un sol de ciment réparait et une autre en *forme de sein* de quinze mètres de base et d'autres encore (1).

Aussi, quant à la suite d'un tremblement de terre, l'hôpital se vida prématurément et que je regagnai Constantine, mon poste de base, j'étais à la fois riche de motifs picturaux de tous genres et, comme mes collaborateurs, en incubation d'une fièvre intermittente dont les accès, pour s'annoncer, n'avaient qu'à attendre une légère insolation. Je n'en ai été radicalement guéri qu'au bout de cinq ans. La station traversée par le ruisseau des sources était tellement infesté par les moustiques, qu'il était, surtout au temps d'orage, presque impossible d'y dormir.

Revenu à l'hôpital de Constantine dans le service de mon ancien chef, le Médecin major Dauvé, j'y retrouvai le même accueil bienveillant, la même sollicitude, les mêmes encouragements que ceux dont j'avais déjà été l'objet, hors d'une permission d'un mois qu'il passa en France, je restai attaché à ses divisions sous la surveillance indirecte d'un autre médecin traitant, et il me confia la charge de ses consultations et des soins de ses malades en ville. Quand il revint, approvisionné de livres de chirurgie dont il me combla, il me complimenta au sujet de quelques interventions chirurgicales heureuses et surtout au sujet d'une série de guérisons de malades appartenant presque tous à l'escadron du train des équipages caserné au Bardo, en bordure du Rummel, et apportés

(1) Les piscines de l'hôpital étaient encore, en 1871, celles des romains. Celles réservées aux hommes avaient la forme de seins, celles des femmes, la forme de phallus. A l'action excitante des eaux chaudes que la tradition conserve, s'ajoutait donc là, comme par une sorte d'en-gue, l'aspect excitant de la piscine.

à l'hôpital d'urgence, souvent nombreux à la fois, en pleine période d'accès comateux.

Grâce à des saignées, à des applications de sangsues, à l'utilisation de moyens externes dont Maillot m'avait fourni la description dans son livre, grâce à la flagellation, à des enveloppements froids suivis de frictions et d'électrisations excitantes des pieds, des organes génitaux, moyens employés successivement et sans arrêt, en ma présence, par moi et les infirmiers très dévoués et très entraînés, une respiration redevenue normale et un commencement de réveil étaient devenus des présages de guérison. J'avais constitué là une équipe de sauveteurs dont le rôle bienfaisant n'avait pas tardé à être connu en dehors de l'hôpital, d'autant qu'une très haute personnalité de la province, amenée dans le service, dans le même état que les soldats du train, avait été l'objet de la même sollicitude, et que lors de sa convalescence, la chambre qu'elle occupait était devenue une sorte de lieu de pèlerinage (1).

Avec le retour de mon chef affectionné qui me complimenta, je reprenais quelques loisirs. J'en avais besoin ; j'avais transformé en une sorte d'atelier, un petit local inutilisé, proche de l'amphithéâtre que j'avais orné de mes dessins et de mes toiles et où souvent des malades arabes me servaient de modèles. Mon chef en était-il averti, m'y trouva-t-il par hasard, toujours est-il que de sa rencontre inoubliable allait se décider la direction définitive de ma carrière ?

Après m'avoir exprimé ses regrets de me voir disperser mes efforts, et poursuivre deux buts, dont le médical n'avait peut-être pas toutes mes préférences, il m'avoua qu'il s'en étonnait. Bon prophète, il entrevoyait pour moi le brillant avenir qui s'est réalisé et après avoir paternellement cherché à me convaincre, il m'amena à lui dévoiler par le menu mes projets.

(1) Je m'étais fait attacher de garde en permanence à l'hôpital, pour ne pas interrompre le cours de ces cures inespérées et passionnantes, parce qu'il était évident que, dans l'espèce, il s'agissait d'une question de vie ou de mort.

J'aimerais sans doute, lui disais-je, me livrer, tout entier à la chirurgie, mais quand j'aurai quitté votre service, terminé les deux années de mon grade, quel sort me sera réservé ? Serai-je maître de mon milieu, de mes moyens d'actions ? Peintre, je n'ai besoin que de mon crayon et de mes pinceaux pour être moi dans tout milieu ; il sera mien ; il me fournira mes sujets d'études et je finirai bientôt par me faire connaître.

Je l'entends encore répliquer : votre milieu, mon ami, vous ne le connaissez pas ; je vais, d'un mot, vous le montrer. Un concours pour des places de professeurs agrégés du Val-de-Grâce s'ouvrira dans quelques années. Préparez-vous dès maintenant. A l'heure voulue, mettez-vous sur les rangs. Si vous êtes reçu, votre vie scientifique se passera dans les plus beaux services chirurgicaux de l'armée ; n'auriez-vous fait qu'approcher du but sans l'atteindre, si vos épreuves ont fait ressortir un savoir solide, vous occuperez des situations plus ou moins analogues, j'ai été dans ce cas et alors il entra en confidence.

Il m'ébranla sans me convaincre complètement. Je le remerciai de ses conseils et demandai à réfléchir quelques jours. Moins de vingt-quatre heures après, je prenais devant lui la détermination de me préparer au concours et, de ce moment, de cesser de m'arrêter à quoi que ce soit qui puisse m'en distraire et je tins parole.

En février 1877, j'étais reçu Professeur agrégé dans cette École du Val-de-Grâce, qui m'a non seulement procuré les plus belles satisfactions de carrière que je pouvais espérer, mais encore d'inoubliables joies scientifiques, en me permettant de doter la chirurgie de mon temps de conceptions et d'actes originaux qui ont marqué pour elle des étapes progressives.

C'était en octobre 1872 que ma détermination avait été prise ; je commençais à l'amphithéâtre de Constantine des dissections menées de front avec des atlas livresques, quand des accès de fièvre intermittente graves me forcèrent à revenir en France. Ce

n'était qu'en 1874 que j'allais pouvoir reprendre mon anatomie.

J'étais alors médecin aide-major au 18^e Régiment de Dragons à Versailles. L'importante garnison de cette ville et ses camps voisins, ceux de Satory et de Rocquencourt, fournissaient à l'endémie typhoïdique, en particulier, une mortalité effrayante qui, heureusement, ne s'est pas répétée dans la suite. Les tables de l'amphithéâtre de l'hôpital militaire restaient rarement libres. J'obtins du Médecin-chef F..., d'y faire des dissections, mais il me prévint que les corps étant le plus souvent réclamés, ces dissections devraient donc être rapides.

Je l'ai toujours devant les yeux la vaste salle de cet amphithéâtre éclairé, par le haut, par une verrière, dépourvu d'éclairage artificiel, devenant assez obscure dès la tombée de la nuit ou quand le ciel était couvert. Comme mobilier fixe, elle n'avait que ses tables et un massif de maçonnerie percé de foyers qui occupait un coin du local. Avec quelques bancs, un tonneau coupé en deux, percé, en bas, d'un trou par où s'échappait l'eau, qu'en surplus de sa contenance, lui versait constamment un robinet, puis deux seaux représentaient tout le mobilier mobile. Du dehors, on n'entendait aucun bruit, et du dedans le murmure cadencé de l'eau. On accédait à cet amphithéâtre en traversant une vaste cour sombre et triste, dominée par de grands murs, plantée d'arbres centenaires, disposés en quinconces, et entre elle et lui était une courette nue, circonscrite par des murs élevés. C'était dans cette courette qu'on faisait, aux familles, la présentation des corps.

Je travaillai dans l'amphithéâtre, pendant quinze mois, seul, durant toutes mes après-midi des jours de la semaine, de une heure jusqu'à la tombée de la nuit, et parfois au commencement de la soirée à la lumière d'une bougie, quand j'avais hâte de finir une préparation sur un sujet réclamé. C'est là que j'ai acquis mes solides connaissances anatomiques et une très grande habitude de la dissection.

Qui n'a pas entendu répéter qu'il faut apprendre et oublier dix fois son anatomie pour la savoir; l'affirmation ne saurait être acceptée qu'à titre conditionnel. Une préparation est *chose vue*, or, une mémoire visuelle normale et surtout aigüe n'est pas le lot de tout chirurgien. J'ai eu entre les mains des croquis d'objets d'usage commun dus à des hommes éminents, le trait est ferme et volontaire, le rendu des plus incorrects, infantile; on dirait qu'ils n'ont jamais vu une maison européenne, un arbre, une tête humaine: la mémoire visuelle a manqué à leurs auteurs. Chez d'autres, au contraire, le cerveau enregistre à la façon d'une plaque photographique les impressions reçues et les garde. Je suis tout particulièrement privilégié à ce point de vue, aussi n'ai-je pas eu à revenir dix fois sur la même région pour la bien connaître; mais, parfois j'ai repris à intervalles plus ou moins éloignés, une étude que j'avais poursuivie avec de multiples préparations faites de façon continue et cela quand j'avais la moindre crainte que ma mémoire puisse être quelque peu en défaut.

Certains, pour assurer leur instruction chirurgicale, se contentent de l'exécution de préparations régionales. Je n'ai pas suivi leur exemple. C'est que si l'anatomie des régions fixe bien les *rapports* des parties constituant d'un segment, elle ne pousse pas aussi loin et aussi minutieusement que l'anatomie descriptive la connaissance à la fois analytique et synthétique de certains tissus, de certains organes, de nerfs pour ne prendre que cet exemple; ainsi, pour le diagnostic localiste d'une paralysie partielle traumatique, le chirurgien aura-t-il plus souvent à faire appel aux connaissances que lui aura laissées la dernière plutôt qu'à celles de la première.

N'est-ce point aussi celle-là qui fait le mieux connaître, pour s'y être arrêté davantage, les branches collatérales des grosses artères et tout le système veineux quelque peu négligé par l'anatomie topographique. Ces réflexions m'amenèrent à reprendre mon anatomie descriptive, livre en main, et ce n'est qu'après

l'avoir revue à fond, que je passai à l'étude des régions. Pour elles, avec la même scrupuleuse attention et la même constance, je les travaillai toutes, marchant quasi à la découverte, sacrifiant sans regret des pièces laborieusement exécutées pour poursuivre une recherche même toute partielle, m'évertuant, avant tout, à conserver de façon indélébile un souvenir de toutes choses vues.

C'est ainsi que dans un périnée, je m'attachais à découvrir les glandes de Cooper, à poursuivre délicatement leur long canal excréteur, à énucléer ces glandes pour en examiner les loges, pressentant que plus tard j'aurais peut être à les atteindre pour l'ouverture de leurs abcès, ce qui m'est arrivé en effet deux fois; j'énucléais la prostaste pour bien mettre à découvert sa loge après ou sans l'injection des veines qui donnent de la résistance à ses parois latérales; puis, je m'acharnais, mais c'était en vain, à trouver le muscle classiquement décrit de Wilson. Un jour qu'au Val-de-Grâce le professeur d'anatomie Poulet faisait la démonstration d'un périnée, je lui demandai d'assister à son cours. Qu'auriez-vous à y apprendre, me dit-il? Je voudrais entendre votre description du muscle de Wilson, et le voir sur votre pièce. Vous ne serez pas satisfait. Je le décrirai pour me conformer à l'habitude, mais vous ne le verrez pas; il n'existe pas. J'étais heureux d'apprendre que c'était le muscle et non mon scalpel, qui, pas plus que le sien, avait été en défaut.

Trois incidents, trois macabres épisodes ont troublé mon labeur; le dernier l'a momentanément interrompu. Je ne puis résister à les signaler.

Un soir qu'à la lumière falote d'une bougie, dans l'amphithéâtre bondé de cadavres, je poursuivais sur un sujet réclamé la dissection basse des tendons fléchisseurs d'un avant-bras, je sentis, à un moment donné, la main qui tenait la pince caressée par les doigts du sujet. Terrifié je me lève de mon banc et je laisse à penser de quelles visions, en un instant,

mon cerveau ne fut pas traversé. Je jette un regard sur le corps et la figure de cet homme; il n'avait pas bougé et, toujours troublé; je jette un furtif coup d'œil sur ceux des cadavres voisins qui étaient dans la pénombre. Ils ne bougeaient pas plus que le premier. Petit à petit je me remis de mon émotion et trouvai l'explication toute banale de la sensation que j'avais éprouvée. La corde tendineuse sur laquelle j'avais tiré trop fort avait transmis la traction à son extrémité; au bout de quelques instants, je reprenais ma dissection; nouvelle traction, nouvelle sensation. J'avais eu beau en avoir supputé la raison; c'en était trop. Je repris ma bougie; à pas comptés, pour ne pas l'éteindre, je gagnai la porte, non sans jeter plusieurs fois, d'instinct, un regard en arrière; sans lumière je dus traverser la courette, puis la cour aux grands arbres, qui me parut plus triste que jamais; et ce ne fut que quelques jours après que je regagnai l'amphithéâtre. La préparation du concours l'exigeait.

A quelques temps de là, j'avais à injecter l'artère principale d'un membre inférieur. C'était à la fin d'une séance, la nuit tombait et comme toujours j'étais seul. J'étais éclairé par ma bougie et la flamme du bec de gaz, qui chauffait la casserole renfermant le mélange de cire et de suif colorés de l'injection. Celle-ci prend feu, le liquide se répand sur le sol; à plusieurs reprises je me vois obligé de chercher à l'extrémité de la salle de l'eau contenue dans le baquet. Le temps me parut long et mes impressions furent nombreuses. Je repris ma lumière, gagnai la porte, traversai la courette et la cour obscures, et après m'être fait une raison... je revins le lendemain.

Le troisième épisode tira à plus de conséquences. Il mit fin à tout travail d'amphithéâtre à l'hôpital militaire de Versailles.

J'ai dit qu'en m'autorisant à y faire des dissections, le médecin-chef m'avait averti que la plupart des sujets étaient réclamés. Ils étaient loin de l'être tous par leurs familles; c'était l'aumônier de l'hôpital, le père X, informé par l'infirmier qui cumulait les fonctions

de garçon d'amphithéâtre, de sacristain, de soldat d'ordonnance faisait le nécessaire pour le faire croire. Il avait horreur des travaux d'amphithéâtre; il ne reconnaissait par la nécessité. Un jour que, pour étudier à loisir les nerfs d'un orbite et les cavités d'une oreille fraîche, j'avais avec un soin méticuleux dégagé la peau de la face d'un sujet que je ne croyais pas réclamé, et fait une hémisection de cette face pour la remplacer par celle d'une tête de squelette et réappliquée, la peau conservée, mon manège éventé et quand le cadavre, mis en bière fut transporté à la chapelle, le Père X refusa de le recevoir et avertit le médecin-chef de son refus. Le lendemain à mon arrivée à l'hôpital, le médecin-chef me donna l'ordre de ne plus retourner à l'amphithéâtre.

J'étais, sans doute, arrivé presque à la fin de mes travaux de dissection. Je désirais néanmoins revenir sur certains, à plusieurs régions; j'étais désolé de l'arrêt que je subissais. A quelque temps de là, j'apprenais qu'à l'hôpital militaire du Gros-Caillou (1) le médecin-chef Champenois autorisait ses aide-majors à fréquenter l'amphithéâtre pour s'y exercer à la médecine opératoire; je vins lui demander de m'autoriser à partager, avec eux, cette faveur. Le fait que j'avais eu à venir de Versailles à Paris pour en profiter me rendit favorable et c'est dans cet hôpital, où l'endémie typhoïdique se montrait aussi meurtrière qu'elle l'était à Versailles, que je terminai mes études anatomiques et m'exerçai à la médecine opératoire avec un aide-major sorti dans les premiers rangs de l'Ecole du Val-de-Grâce, le futur médecin Inspecteur Martin.

Quand, plus tard, ma carrière s'affirma assez brillante pour susciter l'envie, et qu'avec moins de conviction sincère que de bonne grâce certains me félicitaient de ce qu'ils appelaient une heureuse chance à ma réponse : « mon Dieu, la carrière était ouverte pour tous; il suffisait, pour l'embellir d'un peu

(1) Cet hôpital a été démoli et remplacé par un énorme pâté de maisons à proximité de la rue de Grenelle.

constance et de courage », j'ajoutais mentalement, il fallait une constance de quinze mois et s'exposer, la nuit, à se faire gratter la main par les doigts d'un cadavre.

EPILOGUE.

L'intérêt passionné que j'avais apporté à l'étude de l'anatomie pour la préparation de mon concours devait être sollicité à nouveau, à plusieurs étapes de ma carrière.

Pendant mon agrégation, dans l'amphithéâtre du Val-de-Grâce, la dissection d'une quantité considérable de sujets m'a permis de consacrer aux ligatures des artères de la main et du pied une étude originale qui est devenue classique. L'Académie de médecine lui a accordé une de ses hautes récompenses et lui a fait l'honneur d'une publication dans le dernier tome de ses Mémoires (1882) (1). La direction des vaisseaux, leurs anomalies, les voies d'accès qui permettent de les découvrir avec le minimum de dégâts, ont été décrits là d'une façon que je puis dire définitive.

Au cours de mon professorat, incité par l'observation de plusieurs malades à reprendre l'anatomie du *péricarde* envisagée au point de vue opératoire, j'ai été amené à rechercher personnellement les rapports des plèvres avec la séreuse péricardique, les limites de leurs bords et à découvrir le rôle protecteur que la masse graisseuse peu adhérente qui double ces bords ménage à l'opérateur, pour lui permettre d'éviter l'ouverture et l'inoculation dangereuses de la cavité pleurale. La donnée est aujourd'hui classique (2).

Enfin lorsque, depuis longtemps, j'avais perdu tout contact hospitalier, à soixante six ans, je revenais dans le même amphithéâtre pour reprendre, en vue

(1) E. DELORME. *De la ligature des artères de la paume de la main et en particulier des artères profondes et des artères de la plante du pied*, avec 18 planches lithographiées. Mémoires de l'Académie de Médecine, 1882.

(2) E. DELORME et MIGNON. *Sur la ponction et l'incision du péricarde*. Revue de Chirurgie, 1896.

de la cardiolyse, opération qui porte mon nom, l'étude chirurgicale de la *cavité péricardique*. Cette étude m'amenait à décrire le diverticule que j'ai appelé *cavité péricardique postéro-supérieure*.

Quant à cet art passionnant auquel volontairement j'avais cru de mon devoir de ne réserver qu'une seconde place, il n'a cessé, mais pour un but d'utilité et de collaboration à mes œuvres chirurgicales, de m'être des plus précieux.

Au cours de mon enseignement, il m'a souvent servi à simplifier et à éclairer mes descriptions; un nombre considérable de croquis a remplacé des milliers de pièces de fractures par coup de feu, de conservation impossible, et a contribué à m'en faciliter la compréhension synthétique, à en établir les types et à fixer les lois de leur production.

Pendant la grande guerre où, comme chirurgien consultant, j'ai soigné un nombre considérable de blessés et en ai vu plusieurs centaines de mille, des croquis significatifs jetés à la hâte sur le papier m'ont souvent tenu lieu de descriptions; ils représentent la principale richesse de ma documentation et de mes souvenirs (blessures diverses, opérations sur les nerfs et la main, etc., etc.)

Mes ouvrages fourmillent de mes dessins, de mes lithographies, de gravures : ce sont, dans ma Thèse, des gravures et des chromo-lithographies; des lithographies de blessures de la face dans la Thèse de Dardignac (1871); une collection particulièrement intéressante de lithographies dans mon Mémoire sur les ligatures des artères de la main et du pied; les deux volumes de mon Traité de chirurgie de guerre; (Prix Montyon); mon livre sur les fractures par coup de feu; mes enseignements de la grande guerre, sont riches d'illustrations très fidèles, dont le nombre eût fait reculer mes éditeurs s'ils avaient été obligés de les confier à d'autres mains qu'aux miennes.

(1) E. DELORME, *Etudes de chirurgie Cardio-péricardique*, la Gazette des Hôpitaux 1914. Extrait, un fascicule en 1914.

Ce n'est qu'au cours d'une mission au Maroc (1908) et que, pour illustrer un historique de la région dévastée de ma ville natale, ou pour l'ornement du grand Musée régional que j'y ai fondé (1920-1928), que mon dessin a pris et conservé un pur caractère artistique.

J'ai, on le voit, tenu jusqu'au bout ma parole; la chirurgie y a gagné; il serait difficile de dire si l'art y a perdu.

LA FONTAINE ET LE QUINQUINA

Par le D^r BARBILLION

Le 13 janvier 1682 est achevé d'imprimer et paraît en librairie le poème *sur le Quinquina* de La Fontaine. Il n'ajoute rien à la gloire littéraire de notre grand fabuliste. La Fontaine nous est cher : ses fables ont meublé nos petites mémoires d'enfant et nous ont aidé à comprendre et à aimer la nature. Quant à sa langue, elle fait l'admiration des humanistes par cette heureuse fusion du langage naïf, familier et énergique à la fois du siècle de François I^{er} et de la noble élégance du siècle de Louis XIV.

Plaignons-le d'avoir à versifier sur le quinquina. C'est pour lui une pilule amère à avaler, aussi amère que l'écorce qu'il va chanter. Et ce n'est pas la première fois que pareille mésaventure lui arrive.

Déjà, en 1673, il a dû fournir à ces Messieurs de Port-Royal qui lui en ont fait la commande, un poème sur la captivité de Saint-Malc qui ne vaut pas mieux que celui sur le quinquina. Cette fois, c'est la délicate duchesse de Bouillon, au char de laquelle il est attelé, qui lui impose ce nouveau pensum. La Fontaine

est son fidèle servant : il déborde de reconnaissance pour sa protectrice qui a tant fait pour lui, et à laquelle il a déjà dédié son poème d'Adonis et son roman de Psyché.

C'est elle, cette exquise Anne-Marie Mancini, la plus jeune des filles de la sœur de Mazarin, c'est elle, la généreuse châtelaine de Château-Thierry, qui a mis dans sa charmante petite tête brune d'italienne, d'imposer à son cher et vieux poète le sujet botanique thérapeutique, pharmaceutique et antifièvreux du quinquina. Et pourquoi ? parce que tout le monde, depuis quelques années déjà, s'occupe du quinquina : parce que dans les salons, parce que, à la Cour comme à la Ville, le quinquina défraie les conversations comme les défrayaient hier le vin d'émétique, la saignée, la circulation du sang et la déchéance du foie ; comme les défraieront de nos jours les sérums, les vaccins et les rayons ultra-violets : pourquoi ? parce que suivant leur habitude, les médecins se querellent sur ce sujet comme sur tant d'autres : parce que la poudre des Jésuites qui coûte infiniment plus que son pesant d'or, fait souvent merveille ; parce que Colbert et Condé ont guéri avec elle : parce que le Roi lui-même s'est déclaré partisan de la nouvelle drogue et qu'il a acheté au chevalier anglais Talbot en 1679, après l'avoir expérimenté sur sa royale personne, le remède secret contre la fièvre, pour la somme rondelette de 48.000 liv., avec rente annuelle de 2.000 liv.

D'ailleurs, la duchesse de Bouillon n'est peut-être pas fâchée de se faire l'inspiratrice de cette propagande poétique pour un médicament si bien accueilli en haut lieu. Elle n'est plus très bien en cour, la pauvrete, et le temps est déjà loin où elle triomphait, à Versailles, avec toute sa grâce dans « le ballet des Saisons ». Ses relations avec la Voisin, sa curiosité pour les Sybilles qu'elle allait consulter chez la célèbre nécromancienne, l'ont compromise dans l'Affaire des Poisons ; ses démêlés avec la Chambre ardente de l'Arsenal, et les interrogatoires du lieutenant-général de police La Reynie, ont abouti à son exil à Nérac. Le

quinquina, après tout, est une drogue salutaire qui sera moins compromettante que la « Poudre de succession ».

La Fontaine accepte de chanter la panacée à la mode. Ce sera un moyen de se faire mieux connaître du public; peut-être le Roi daignera-t-il abaisser sur lui des regards moins sévères que ceux qu'il lui réserve d'habitude, et consentira-t-il à se montrer favorable le jour où, légitimement ambitieux d'entrer à l'Académie Française, le Chanteur du quinquina verra sa nomination soumise au bon plaisir du souverain, protecteur de l'auguste Compagnie.

C'est en ces termes que La Fontaine s'incline devant le désir d'Uranie :

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

Je ne voulais chanter que les héros d'Esope
Pour eux seuls en mes vers j'invoquais Calliope,
Même j'allais cesser et regardais le port.

La raison me disait que mes mains étaient lasses.
Mais un ordre est venu plus puissant et plus fort
Que la raison. Cet ordre, accompagné de grâce,
Ne laissant rien de libre au cœur ni à l'esprit,
M'a fait passer le but que je m'étais prescrit.

Vous vous reconnaissez à ces traits, Uranie !
C'est pour vous obéir et non point par mon choix
Qu'à des sujets profonds j'occupe mon génie,
Disciple de Lucrèce une seconde fois.

Ici, La Fontaine fait allusion au discours sur l'âme des bêtes, dédié à M^{me} de la Sablière. Mais si l'on nait poète, il faut devenir savant, botaniste ou thérapeute, et cela demande d'autres soins que de converser avec les loups et les agneaux, les chênes et les roseaux, les satyres et les nymphes, ou de paraphraser le Decameron. La Fontaine va donc faire son éducation médico-pharmaceutique. Il se documente dans un petit traité « de la guérison des fièvres par le quinquina », traité anonyme qui jouit d'une grande vogue et qui n'a pas eu moins de cinq éditions depuis la première parue à Lyon en 1679, et contemporaine de l'achat du remède de Talbot.

Ce n'est que dans une édition latine parue en 1682, après l'apparition du poème de La Fontaine, que l'auteur se dévoile : c'est François de Monginot. Son livre, très bien fait, clair, précis et judicieux, inclinant vers l'iatrochimisme va fournir au poète qui le suivra pas à pas, en bon élève qui craint de s'égarer, une teinture scientifique très suffisante. D'ailleurs, La Fontaine connaissait Monginot et le comptait au nombre de ses amis : il nous en avertit dans ces vers :

Je louerais l'auteur et l'ouvrage
L'amitié le défend et retient mon suffrage.

Comme la poésie même en terrain si austère ne perd jamais ses droits à la fantaisie, le bonhomme a la ressource de sortir de son armoire quelques oripeaux mythologiques, qui nous paraissent un peu défraîchis et suivant son habitude de doux rêveur et du flâneur incorrigible, il prend par le plus long et va faire un tour dans l'Olympe. Jupiter pour se venger de Prométhée envoie aux hommes une troupe fatale de maux. Bonne affaire pour nous, proclame le maître des Dieux, ce sera :

Une source de vœux, un fond pour nos autels.

Mais Phébus Apollon a pitié des humains; Phébus le seul Dieu qui trouve grâce devant le poète amoureux de la nature; Phébus, le grand animateur qui rayonne sur les êtres et les choses la lumière et la chaleur; Phébus qui nous donne la santé, la gaieté, les simples et leur emploi, la musique, les vers et l'or!

Si c'est un bien que l'or pour l'univers.

C'est aussi Phébus qui produit l'écorce du Kin la seconde panacée.

Inspirez-moi. Je veux qu'ici l'on étudie
D'un présent d'Apollon la force et les vertus.

Ce Kin, ou china-china, c'est l'écorce des écorces, l'écorce par excellence, et La Fontaine reste prudemment dans le vague sur son lieu d'origine et il se

contente d'envelopper dans une jolie formule poétique l'imprécision de cette indication topographique.

Entre elle et nous s'étend tout l'empire des flots.

Cela permet de porter son choix soit sur la Chine comme le pensent quelques-uns, soit comme le savent les gens bien informés sur le Pérou et plus exactement encore sur la montagne de Loxa, près de Quito. Le Quina, c'est le bois des fièvres, le Pala de Calenturas des Espagnols, c'est l'écorce rapportée en Espagne par la Comtesse d'El Cinchon, qui lui doit sa guérison : introduite plus tard à Rome en 1649 par les Jésuites, qui en monteront en Europe un commerce florissant.

Voilà l'écorce salvatrice : La Fontaine va nous décrire l'ennemi qu'elle est appelée à terrasser, la fièvre !

Pour nous, l'intérêt va se concentrer presque tout entier sur le conflit des idées humorales et des théories galéniques, encore très en vogue dans les milieux médicaux de l'époque, avec l'iatrochimisme vers lequel, en accord avec François de Monginot, le bon fabuliste croit devoir incliner.

La fièvre, disait-on, a son siège aux humeurs.

Il se fait un foyer qui pousse ses vapeurs jusqu'au cœur et celui-ci les distribue dans le sang, et ces amas enflammés vont infecter tout le corps.

Ainsi parle l'Ecole et tous ses sectateurs.

Et qu'ont-ils faits jusqu'ici contre la fièvre ? A cette question le poète répond par cet alexandrin vengeur.

On n'exterminait pas la fièvre, on la laissait !

On comptait sur le bon tempérament, sur le séné, sur la saignée ; la casse, la rhubarbe et la diète se chargeaient du reste des impuretés. Aussi, la guérison était-elle lente et l'affaiblissement se prolongeait.

Mais les choses ont bien changé. Ici, La Fontaine s'excuse de reprendre la question de plus haut, et

commence par nous donner une esquisse très sommaire de cette circulation du sang, si bien mise au point par Harvey, si mal comprise par Descartes, qui continue d'ignorer le rôle actif du myocarde, si âprement discutée par l'Ecole, si violemment combattue par Guy Patin et les vieux intransigeants, mais maintenant solidement installée dans la Science officielle.

Écoutons cette leçon d'anatomie et de physiologie :

Deux portes sont au cœur, chacune a sa valvule,
Le sang source de vie est par l'une introduit,
L'autre huisnière permet qu'il sorte et qu'il circule
Des veines, sans cesser, aux artères conduit.

On tombera d'accord que sous cette forme schématique et un peu trop simpliste, la circulation du sang manque sinon de clarté, du moins de précision. Ce qui suit est du Galien tout pur. Nous y retrouvons la géniale conception de cette fermentation sanguine analogue à celle du vin nouveau, avec ce décalage que ce n'est plus dans le foie comme l'enseignait le médecin de Pergame, mais dans le cœur que s'effectue l'opération.

Quand le cœur l'a reçu (le sang) la chaleur naturelle
En forme ces esprits qu'animaux on appelle
Ainsi qu'en un creuset il est raréfié ;
Le plus pur, le plus vif, le plus qualifié
En atomes extrait quitte la masse entière
S'exhale et sort enfin par le reste attiré.
Ce reste rentre encore, est encore épuré,
Le chyle y joint toujours matière sur matière.
Les atomes sont tout, par les uns nous croissons,
Les autres, des objets touchés de cent façons
Vont porter au cerveau les traits dont ils s'imprègnent,
Produisent la sensation.
Nulles prisons ne les contraignent
Ils sont toujours en action.
Du cerveau dans les nerfs ils entrent, les remuent,
C'est l'état de la veille et réciproquement
Sitôt que moins nombreux en force ils diminuent
Les fils des nerfs lâchés font l'assoupissement.

Ces vers ne méritent peut être pas l'immortalité, mais en revanche, nous y trouvons une théorie bien condensée des esprits animaux chers à Descartes, et de leur activité vitale épandue dans tout l'organisme par l'intermédiaire des nerfs. Quant à la théorie qui qui s'y rattache et qui explique le sommeil par le relâchement des nerfs, elle ne nous paraît valoir ni plus ni moins que les autres.

Continuons. En passant par le cœur, le sang cause un battement, c'est ce qu'on nomme le pouls. Esculape en fait sa boussole.

C'est le sûr et fidèle indice
Des degrés du fiévreux tourment.

Notre santé n'a point de plus certaine marque
Qu'un pouls égal et modéré,
Le contraire fait voir que l'être est altéré.
Le faible et l'étouffé confine avec la Parque
Et tout alors est déploré.

Voilà pour le pouls. Quant au frisson, ce froid avant-coureur qui vient nous annoncer que le chaud de la fièvre va passer aux membres, il est dû sans doute au défaut des esprits.

Des portions d'humeur grossière
Quelquefois compagnes du sang
Le suivent dans le cœur, sans pouvoir en passant
Se subtiliser de manière
Qu'il naisse des esprits en même quantité
Que dans le cours de la santé.

Enfin plus le sang est chargé et impur, plus il met de temps à brûler, tout en brûlant avec plus d'intensité.

Ainsi ce sang chargé, repassant par le cœur
S'embrase d'autant plus que c'est avec lenteur
Et regagne au degré ce qu'il perd par l'attente
Ce degré c'est la fièvre.

Ce point de physique transcendante défendu dans le livre de Monginot et accepté par La Fontaine prête à la discussion, il est peut-être préférable de ne pas insister.

Encore quelques vers sur les symptômes généraux de la fièvre, sécheresse de la bouche, oppression, délire, et sur les abominables méfaits qu'elle accomplit avant que s'installe pour toujours la grande paix de la Mort, et le bon La Fontaine à bout de souffle, s'étire les bras, pose sa plume heureux d'en avoir fini avec la première partie de sa tâche et s'écrie :

Mais c'est trop s'arrêter à ces sujets de pleurs,
Allons quelques moments dormir sur le Parnasse,
Nous en célébrerons avec plus de grâce
Le présent qu'Apollon oppose à ces malheurs.

*
* *

Le deuxième chant du poème débute par une cérémonie officielle : le poète dépose quelques gerbes de fleurs au pied du souverain, dont la bienfaisante sollicitude toujours en éveil quand il s'agit du bonheur de son peuple, vient de doter le royaume de France de l'inestimable écorce.

La fièvre exerce en vain ses fureurs impuissantes.
D'autres temps sont venus, Louis règne et les Dieux
Réservaient à son siècle un bien si précieux.
A son siècle ils gardaient l'heureuse découverte
D'un bois qui tous les jours cause au Styx quelque perte.

Ce premier couplet ne manque pas d'allure ; le suivant ne lui cède en rien :

Louis règne et la Parque
Sera lente à trancher nos jours sous ce monarque.

La fumée de l'encens n'est pas dissipée que le poète prosterné se redresse et se retournant vers les médecins, les cingle d'une ironie aussi mordante que celle dont son ami Molière poursuivait naguère Messieurs Purgon et Diafoirus.

J'ai fait voir ce que croît l'École et ses supôts.

Le quinquina a détruit leur erreur trop longtemps respectée. Arrière les humeurs ! Qu'elles pèchent ou non. La fièvre est un levain qui subsiste sans elles.

« C'est le sang qui se dilate et bout dans sa prison. »
Elle est causée par une fermentation produite dans le sang par un mauvais levain qui tient de l'aigre et l'âcre. Ce levain peut provenir de quelque portion de chyle corrompu, il peut provenir aussi des humeurs, mais pour produire la fièvre il faut qu'il circule dans le sang et avec le sang. Bien pénétré de cette pathogénie iatrochimique, notre poète se lance dans une comparaison avec les inondations du Nil qui d'après certains physiciens sont causées par les esprits nitreux d'un ferment supposé : d'où un bouillonnement et non une augmentation du volume des eaux.

C'est ainsi que le sang fermente dans nos veines,
Qu'il y bout, qu'il s'y meut dilaté par le cœur,
Dès qu'un certain acide en notre corps domine
Tout fermente, tout bout, les esprits, les liqueurs,
Et la fièvre de là tire son origine
Sans autre vice des humeurs

Aussi La Fontaine s'indigne qu'on ait tant saigné et qu'on saigne tant encore pour rendre le sang moins bouillant.

Ne voit-on pas que

L'eau qui reste en l'Eolypile
Ne se refroidit pas quand il devient moins plein.

Pourquoi la saignée ferait-elle diminuer le bouillonnement du sang ?

Du sentiment fiévreux on tranche ainsi le cours
Il cesse avec le sang, le sang avec nos jours.

heureusement que

Tout mal a son remède au sein de la nature.

Le Quin règne aujourd'hui pour notre bonheur :
Apollon qui nous l'a donné, l'a doué de cent vertus
plus précieuses les unes que les autres :

C'est un bois ondé d'aurore.

Il peut contribuer à l'ornementation et à l'ameublement de nos demeures.

La graine de son fruit est onctueuse. Elle a la douceur d'un baume et la propriété de guérir les blessures.

Sa feuille a la noblesse de celle du laurier.

Son écorce âpre, chaude, et amère, ennemie de l'acide,

Apaise les esprits de colère agités.

Peut-on nier un seul instant devant tant de surprenantes qualités que le Quin soit un digne fils du soleil ?

L'enthousiasme ne se supporte que s'il est sincère. Artificiel et de commande, il agace ou fait sourire. Aussi bien est-ce avec un certain soulagement qu'au sortir de ce milieu de convention nous découvrons tout à coup un coin inattendu de fraîcheur et d'aimable poésie. Nous y sommes accueillis par cette petite Centaurée que Talbot introduisait mêlée à de la graine de genièvre dans la formule de son remède secret. Ici le poète des fables et des contes se retrouve dans son élément. Pauvre petite Centaurée, fille d'une nymphe savante et du sage Chiron, ton sort était de te montrer bienfaisante aussi bien après ta mort que pendant ta courte existence ! Tendre vierge morte d'amour pour un berger insensible. Lui, en punition des Dieux, est changé en statue ; elle, à peine son dernier soupir exhalé, devient la douce et rougissante fleurette qui émaille nos prairies. Mais si elle renferme sous sa corolle délicate des propriétés fébrifuges, elle continue de rester impuissante devant la fièvre de l'amour et le Bonhomme retrouve un instant son sourire malicieux :

Il n'est bois, ni fleur, ni racine,
Qui dans les tourments amoureux
Puisse servir de médecine.

Et maintenant il ne reste plus au poète qu'à nous initier à tous les arcanes que comporte la préparation du quinquina avant d'être administré aux malades : associée ou non à la petite centaurée et à la graine de genièvre, l'écorce merveilleuse peut être donnée sous la forme solide, poudre ou extrait, ou sous la

forme liquide, teinture ou infusion. C'est en général sous cette dernière espèce que le quinquina se prescrit. Il est d'ailleurs de si bonne volonté qu'il s'accommode de toutes les sortes de boissons dans lesquelles on voudra l'incorporer.

L'onde insipide et la Cervoise amère
Tout s'en imbibe...
Même on pourrait ne le pas infuser
L'extrait suffit. Préférez l'autre voie.

Mais en réalité rien ne vaut le vin.

Bacchus toujours généreusement disposé à l'égard du genre humain qui le lui rend bien, ne demande qu'à prêter son concours à la drogue salulaire. Tous les vins lui sont bons; toutefois, si nous en croyons ce couplet que certes Labiche n'aurait pas désavoué :

Le plus léger convient mieux au remède
Il porte au sang un baume précieux
C'est le nectar que verse Ganymède
Dans le festin du monarque des Dieux !

Et il semble bien aussi que le quinquina acquiert sa plus merveilleuse efficacité s'il est mélangé au moût, dans le temps de la vendange, lorsque le bon Silène puise à pleine tasse dans la cuve bouillonnante.

Et dans un de ces retours philosophiques dont il est coutumier, devant ce hasard de peuplades primitives découvrant des trésors que notre raison seule ne nous aurait sans doute jamais révélés, le poète fait à l'instinct sa grande part quand il s'agit de faire face et de répondre à la nécessité.

Et qui sait si dans maint ouvrage
L'instinct des animaux précepteurs des humains
N'a point d'abord guidé notre esprit et nos mains

Le poème serait incomplets'il n'avait pas sa morale
Le fabuliste n'a pas ici failli à sa vieille habitude de faire participer le lecteur à son expérience de la vie.
Il termine son œuvre par un apologue que certains regrettent de ne pas voir figurer dans son fablier sous ce nom : « Les deux Tonneaux ».


En voici la substance. Autrefois dans son enfance
le monde vivait de peu.

L'homme ignorait les Dieux qu'il apprend au besoin
De nous les enseigner Pandore prit le soin.

Et les biens et les maux furent équitablement
répartis par Jupiter dans deux tonneaux : mais non
contents de puiser dans l'un deux l'inévitable part de
misère qui est hélas l'apanage de tout être vivant,
les humains en se gorgeant des biens contenus dans
l'autre transforment par leurs appétits déréglés en
un mal ce qui devait être un bien. Victimes d'eux
mêmes beaucoup plus que des Dieux, qu'ils méditent
donc et mettent en pratique les sages conseils par
lesquels se termine l'ouvrage.

Corrigez vous, humains ; que le fruit de mes vers
Soit l'usage réglé des dons de la nature.
Que si l'excès nous jette en ces ferments divers
Ne vous figurez pas que quelque humeur impure
Se doive avec le sang épuiser dans vos corps.
Le quina s'offre à vous, usez de ses trésors ;
Eternisez mon nom : qu'un jour on puisse dire
Le chantre de ce bois sut choisir son sujet.
Phoébus, ami des grands projets
Lui prêta son savoir aussi bien que sa lyre.

On ne peut faire autrement que d'applaudir à cette
conclusion à la fois si claire et si concise, où se résume
tout un gros et pénible effort de propagande théra-
peutique. Le chantre du quinquina a bien choisi son
sujet. Soyons lui reconnaissant d'avoir un des pre-
miers, célébré les vertus d'un médicament qui a rendu
et rend chaque jour tant de services, et dont le temps
n'a fait que sanctionner la grande valeur et multiplier
les bienfaits.



DOCUMENTS

Chez un Maître-chirurgien Briard du XVIII^e siècle.

A la mort d'Antoine Tavernier, de son vivant maître-chirurgien à Lésigny, hameau situé à deux lieues de Brie-Comte-Robert, fut fait, les 10 et 11 janvier 1764, un inventaire de ses biens. Je ne donnerai pas le détail de ses vêtements, de son linge, de ses meubles, etc. Il n'y a là rien de particulièrement intéressant pour nous. Je me bornerai à citer ce qui se rapporte à l'exercice de la profession médicale, dans un petit coin de la Brie, vers la fin du règne de Louis XV.

Dans une petite armoire de blanc, se trouvaient « quarante tomes de livres reliés en veau tant in-quarto qu'in-douze savoir : Quatre (tomes) d'Essais de morale ; deux concernant les accouchemens ; deux autres semblables ; un Dictionnaire de Botanique ; un de Cours d'opérations ; un de Rapports en chirurgie ; deux tomes : Le chirurgien complet ; deux tomes d'Observations d'anatomie ; deux tomes : Traité des Os ; un tome : Histoire des plantes ; deux tomes : Traité des maladies ; un tome : Principes de chirurgie ; un tome : Préceptes de médecine ; un tome : Essai sur les fièvres ; un tome : Réflexions sur les plaies d'armes à feu ; quatre tomes de livres de piété ; et quinze autres tomes de livres d'histoire de différents auteurs (non indiqués.) » Le tout fut prisé et estimé la somme de *trente livres*.

Antoine Tavernier avait, naturellement, quelques instruments professionnels : une seringue d'étain garnie de son canon, deux vieux rasoirs, deux paires de ciseaux, une paire de pinces, une spatule, une sonde, cinq instruments servant à tirer les dents, une petite seringue d'étain pour les plaies, un étui garni de six lancettes à manches d'écaille et clous d'argent, une autre lancette et un bistouri. Le tout fut évalué à la somme de *douze livres*.

Dans une autre armoire de bois blanc, grillée à deux vantaux, il y avait « nombre de bouteilles de pintes de Paris, dont les plus petites de verre blanc, et nombre de pots de faïence et terre qui contenaient des liqueurs, onguents et drogues servant à l'art de chirurgie. » Le tout fut prisé et estimé par le sieur Meignen, chirurgien à Brie, à la somme de *dix livres*.

Pour aller visiter ses malades, Antoine Tavernier se servait d'un petit cheval sous poil brun, âgé de six ou sept ans, et

comme, la nuit, les chemins de la campagne étaient peu sûrs : emportait avec lui une paire de pistolets de poche.

Dans les papiers du défunt, fut trouvé « un livre-journa relié en parchemin commençant le 5 septembre 1761, sur lequel Tavernier écrivait les pansements et médicaments par lui faits et les fournitures de remèdes et les visites qu'il faisoit aux malades. » Malheureusement, ce précieux petit document nous est pas parvenu.

Je termine, en disant que l'ensemble des biens mobiliers du maître-chirurgien de Lésigny fut estimé valoir la somme de 1826 livres 6 sols (1).

*
* *

Rapport médical pour coups et blessures.

(en 1714).

L'an mil sept cent-quatorze, le six juin, en vertu de l'ordonnance de Monsieur le Bailly de Grisy (2) en date du cinq du présent mois et sommation à moy faite le mesme jour par Léghuissier audict bailiage à la requeste de Jean de la Valet, je Guillaume Huré, maître-chirurgien juré demeurant à Tournan certifie de m'estre exprès transporté audict Grisy en la maison dudit Jean de la Valet ce jour d'huy neuf heures du matin pour voir et visiter sa femme laquelle m'a dict avoir esté batu et martelé et avoir receu plusieurs coups énormes sur la teste, colle, le bras droit et sur la poitrine, laquelle après l'avoir vu et visité laditte dame du signifiant et après m'avoir indiqué montré toutes ces parties sidesus mentionné et l'avoir vu visité je n'avois rien trouvé dans toutes ces parties sinon l'oreil gauche sur laquelle il m'avoit aparu une contusion considérable faisant équimose de toute la partie. A l'égard des douleurs dont elle se plaign, ne m'ayant rien aparu, il faut attendre que quelque accident arrivé pour en pouvoir faire un pronostique certain et pour les prévenir et les soigner. Et à l'égard de l'œil il est propos de poser médicament résolutif pour consommer le sang épanché et pour obvier aux accidents qui pourroit y arriver. Le malade pourra rester quelque jour sans vaquer à ses affaires, et que je certifie véritable et délivre le présent rapport pour servir en tout ce que de besoin le jour et an que dessus (3). G. HURÉ

Communiqué par le Dr R. GOULARD (de Brie-Comte-Robert)

(1) Minutier de M^r Roger Liébard, notaire à Coubert (S.-et-M.).

(2) Actuellement, canton de Brie-Comte-Robert (S.-et-M.).

(3) Collection particulière.

BIBLIOGRAPHIE

Comptes-Rendus

J. B. ROLLESTON. — *The history of scarlet fever* (paper read in the section of the history of medicine at the annual meeting of the British medical association at Cardiff, 1928).

Des auteurs comme Malfatti, Collier et Clifford Elbutt ont essayé d'identifier la scarlatine avec la fameuse épidémie qui dévasta Athènes en l'an 430 av. J.-C., mais, comme le fait très justement remarquer notre savant collègue M. Rolleston, la description donnée par Thucydide (livre II, chap. 47-54) indique le typhus plutôt qu'une autre maladie.

Sanné a cru voir dans certains passages d'Hippocrate une allusion à la fièvre scarlatine, mais rien ne justifie ce diagnostic. La même objection s'applique à des écrivains comme Willan, et d'autres qui pensent avoir trouvé dans Celse, dans Aurélien et dans Arétée de Cappadoce des descriptions de cette maladie.

Les médecins arabes Avicenne et Rhazes ont fait certaines allusions à une maladie ressemblant à la scarlatine sans toutefois que l'on puisse certifier qu'ils la connaissaient. Sa première description qui ne laisse pas de doute est celle qu'en fit John Philipp Ingrasias dans son livre « *De tumoribus pacta naturam* » édité à Naples en 1553.

Baillon sous le titre de Rubiolæ décrivit un peu plus tard les différentes variétés de la maladie, dans l'hiver de 1574-75, une grave épidémie sévit à Paris et fit de très grands ravages.

Jean Cotty de Poitiers, contemporains de Baillon, publia en 1578 un livre intitulé : « *De febre purpura epidemiae et contagiosa libri du* ».

Le nom « scarlatine » fut introduit dans la littérature médicale par Sydenham vers 1675.

« Scarlet fever may appear at any season » écrivait-il dans « *The medical observation* ».

La scarlatine fut connue pour la première fois en Ecosse à la fin du XVII^e siècle.

Durant le XVIII^e siècle il y eut en Europe et aux Etats-Unis de nombreuses épidémies. Il y avait une certaine tendance à confondre la scarlatine avec les angines malignes jusqu'au moment où Bretonneau en 1821 décrivit si brillamment la

diphthérie. « Bretonneau clearly differentiated scarlatinal angina from diphtheria », dit M. Rolleston.

En 1834 Miguel d'Amboise déclara obtenir d'excellents résultats par l'inoculation, mais il ne semble pas avoir eu des imitateurs.

Le travail de notre distingué collègue est intéressant au plus haut point. Il est fortement documenté et d'une lecture très agréable.

Dr Raymond NEVEU.

Jean VINCHON et Jacques VIE. — *Un maître de la neuropsychiatrie au XVII^e Siècle : Thomas Willis (1622-1675)*, in *Annales medico-psychologiques*, juillet 1928.

MM. Vinchon et Vie viennent de faire paraître dans les *Annales médico psychologiques* une étude fort intéressante sur Thomas Willis. Le nom de ce grand médecin domine de haut, comme le disent très justement les auteurs, toute la neuropsychiatrie du XVII^e siècle. Son œuvre, en effet, a été double, elle a été anatomique et clinique. Son imagination puissante, dépassait parfois les données de l'observation, mais on peut dire avec Calmeil que « ses écrits représentent presque un traité complet de pathologie encéphalique ».

MM. Vinchon et Jacques Vie ont étudié avec soin les œuvres complètes de Thomas Willis, éditées en 1686 à Lyon, — ainsi qu'un exemplaire de l'édition princeps du « *de anima Brutorum* » parue à Londres en 1672.

Ils se sont attachés surtout à ce dernier ouvrage, qui constitue une véritable synthèse de l'œuvre neuropsychiatrique.

Successivement, ils passent en revue la méthode et les théories de Willis, la pathologie où l'on voit que Willis faisait une large place au terrain et à l'hérédité, puis la thérapeutique qui est très étendue. Willis ne se contentait pas de conseiller des remèdes, mais il avait recours aussi aux régimes, aux moyens physiques et à la climatologie.

Ainsi donc, Willis fut l'un des plus grands représentants de la médecine au XVII^e siècle. On peut dire que c'est lui qui donna l'impulsion à la neuropsychiatrie et qu'il ouvrit dans de larges anticipations les voies de l'avenir.

Dr Raymond NEVEU.

WILHELM HABERLING. — *Du Bois-Reymond in Paris, 1850*, *Deutsche medizinische Wochenschrift*, 1926, n° 6.

En 1850, Émile du Bois-Reymond, alors âgé de 31 ans, se rendit à Paris afin d'y faire connaître ses travaux sur l'électricité animale. Avec son ami Siemens qui était venu présenter à

l'Académie des sciences des « Mémoires sur la télégraphie électrique », il descendit à l'hôtel du Jardin des Plantes, 8, rue Coppeau, où dix-neuf ans plus tôt avaient séjourné Johannes Müller et Henlé.

La lettre publiée par Haberling est précisément adressée par Du Bois-Reymond à l'épouse de son maître Johannes Müller. Le signataire dit avoir rencontré Arago, Regnault, Longet. Il constate que les Parisiens sont divisés par la politique et que la vie mondaine s'en ressent; pas de relations personnelles entre gens d'étude. Le jeune physiologiste déclare qu'à part des exceptions insignifiantes, il n'a encore pas adressé la parole à d'autre Parisienne, qu'à la poissarde à laquelle il achète des grenouilles pour ses expériences.

Dr Ernest WICKERSHEIMER.

CABANÈS. — *Esculape chez les artistes*. 1 vol. in-18 carré, de 401 pages avec 196 figures. Le François, 1928.

« Il viendra un jour où le grand artiste sera chose vieillie, presque inutile; le savant, au contraire, vaudra toujours de plus en plus. L'avènement de la science verra la fin du règne de la beauté. » Renan était jeune quand il écrivait ainsi. Cabanès n'a pas de mal à réfuter cette pensée en nous montrant, comme un bon cicerone dans les grands musées d'Europe, l'entr'aide réciproque de la science et de l'art et particulièrement de la médecine et de la peinture. Son livre fourmille de détails intéressants et une riche iconographie rappelle des œuvres typiques qu'on a toujours plaisir à revoir.

C'est Lordat, de Montpellier, qui dès 1833, inaugura la critique médicale des œuvres d'art en analysant la *Transfiguration* de Raphaël.

C'est Marc-Antoine della Torre, philosophe et savant, qui enseigna l'anatomie à Michel-Ange, et fut aidé dans ses figures anatomiques par Léonard. C'est Charcot, qui, retrouvant dans un mascarón grotesque de Santa Maria Formosa à Venise un spasme facial, s'éprit d'iconographie artistique médicale, d'où sortit son livre avec Paul Richer.

Un vase péruvien de la période incasique reproduit trait pour trait la leishmaniose mutilante de la face, comme les célèbres caricatures de Léonard à l'Ambrosienne des crétins et des goltreux.

Le lépreux de Masaccio a Santa Maria del Carmine me rappelle un matin de Florence, où j'avais longuement mesuré l'atrophie musculaire de sa jambe droite, comme le Saint Antoine de Mathias Grunewald dans le vieil hospice de Col-

mar évoque dans ma mémoire le diagnostic d'ergotisme discuté avec Truelle.

L'iconographie de la thyroïde méritait une étude d'ensemble, car elle est très riche. Cabanès reproduit le portrait classique d'Hélène Fourment, seconde femme de Rubens. Par une coquille à enlever dans la prochaine édition, elle est dite Suzanne Fourmat. Un bel exemple de thyroïde marquante est celle de Thétis dans le tableau de M. Ingre : Jupiter et Thétis. Je l'ajoute à la copieuse liste de M. Van Leersum, d'Amsterdam.

Enfin Cabanès clôt son livre, si riche de faits, par un croquis de Charcot représentant un Parkinsonnien, avant l'encéphalite.

Ces quelques grains, pris au hasard, montrent la variété du champ cultivé par Cabanès.

Dans ses études successives sur les difformités de la face, les déformations du cou, du rachis et de l'abdomen, les aveugles, les grandes épidémies, les sorcières et les possédées, les hystériques, les extatiques, les chirurgiens, pédicures et dentistes, il réunit des documents qui lui permettent facilement de conclure avec Taine que la parenté qui lie l'art à la science est un honneur pour lui comme pour elle. « C'est une gloire pour elle de fournir à la Beauté ses principaux supports ; c'est une gloire pour lui que d'appuyer ses plus hautes constructions sur la vérité... »

Je n'ai pas lu cette note le 5 mai dernier, parce que j'avais déjà parlé longtemps dans la séance.

Et voilà que quelques jours plus tard, Cabanès mourait et mon fils Bernard était tué.

Cependant aujourd'hui qu'un comité est formé, dont je fais partie, pour rendre hommage au grand travailleur que fut Cabanès, et perpétuer la mémoire de cet historien médical qui sut toucher le grand public, j'ai tenu à présenter, en son nom, le résumé de son dernier volume. D^r LAIGNEL-LAVASTINE.

Maurice DE FLEURY. *Les fous, les pauvres fous et la sagesse qu'ils enseignent*, 1 vol. in-18, Hachette, 1928.

Ce titre fait aussitôt songer à Erasme. Cette comparaison n'est pas pour déplaire au fin humaniste qu'est M. de Fleury.

Son livre clairement divisé — Initiation, accidents, destinées, à la recherche des facultés de l'âme, le problème moral — n'est pas qu'une simple vulgarisation de la psychiatrie élémentaire. C'est un résumé très ardent de la doctrine de Delmas et Boll, qui ramènent les psychoses constitutionnelles à cinq « maladies » (cyclothymie, psychose émotive, psychose perverse, mythomanie, paranoïa), qui ne se seraient elles-

mêmes que l'exagération pathologique de cinq « constitutions » mentales caractérisant le périodique, l'émotif, le pervers, le mythomane, le paranoïaque. On trouve aussi dans « les pauvres fous » une critique doucement enveloppée du bergsonisme dans ses applications immédiates à la psychologie normale et pathologique. Et comme on couronne de fleurs une belle statue, le livre se termine par une brassée de fleurs spirituelles, pensées philosophiques détachées qui portent la double empreinte littéraire et médicale de l'œuvre déjà considérable de M. Maurice de Fleury. D^r LAIGNEL-LAVASTINE.

Auguste MARIE. *La Psychanalyse et les nouvelles méthodes d'investigation de l'inconscient*. Bibliothèque de philosophie scientifique de Gustave Le Bon, 1 vol. in-18, Flammarion, 1928.

Il était utile d'avoir sur cette question si passionnément débattue un volume impartial. Dans la *première partie* consacrée à l'exposé du Freudisme, A. Marie décrit comment la psychanalyse entend explorer l'inconscient, résume la psychologie du rêveur, indique l'importance de la libido comme source des psychoses et la thérapeutique des psycho-névroses qui découle de cette conception.

Dans la *seconde partie* le critique du Freudisme porte successivement vers l'insuffisance psychiatrique du Freudisme, sur ses conséquences philosophiques, sur son influence littéraire, artistique et sociale, enfin sur la nécessité de la psychologie objective et de la réflexologie pour compléter l'œuvre de Freud. L'ouvrage se termine par une phrase de Freud qui rallierait tous les suffrages si elle n'était pas trop souvent lettre morte : « L'édifice théorique de la psychanalyse n'est en réalité qu'une superstructure que nous devons asseoir sur sa base organique. » D^r LAIGNEL-LAVASTINE.

Relevé bibliographique des travaux médico-historiques parus récemment dans les publications périodiques

D^r E. WICKERSHEIMER, *Recueil des plus célèbres astrologues et quelques hommes doctes, fait par Symon de Phares, au temps de Charles VIII*, publié d'après le manuscrit unique de la Bibliothèque Nationale, Paris, II. Champion, 1929, XII-303 p. in-8°. — Maître Simon de Phares, né probablement à Meung, étudia dans sa prime jeunesse à Châteaudun, puis suivit les écoles à Beaugency, à Orléans, à Paris, et entra au service du duc Jean de Bourbon auprès duquel il se trouvait

en 1470. Il fréquenta ensuite à l'Université d'Oxford, parcourut l'Ecosse et l'Irlande, repassa par Montpellier, visita l'Italie et l'Egypte, puis la Suisse et la Savoie où, quatre ans de suite, il herborisa. Rentré à Moulins auprès du duc de Bourbon, il se fixa, après la mort de son protecteur, à Lyon, où ses talents d'astrologue lui valurent une visite de Charles VIII. Mais ils lui attirèrent du même coup les foudres de l'Official. Inculpé d'hérésie, sortilège et magie, Simon fut condamné à renoncer aux sciences maudites, et fit, sans succès, appel de cette sentence au Parlement de Paris. C'est alors qu'il s'adressa à la personne du Roi, et lui dédia un « Elucidaire » destiné à justifier l'astrologie. Dans cette œuvre, dont le manuscrit, conservé à la Bibliothèque Nationale (fonds fr., 1357), était inédit jusqu'ici, l'auteur entend démontrer comment « astrologie est vraie science, l'un des sept arts libéraux » ; qu'elle « a été et prise, sceue, pratiquée et leue par plusieurs sains patriarches, prophètes, papes, cardinaulx, arcevesques, evesques, empereurs, roys, ducz », sans compter maints « nobles hommes, sages, graves personues et grans docteurs ». Et ces honnêtes références, qui commencent avec « Adam premier homme », Abel et Seth, se poursuivent *a progenie in progenies* jusqu'à l'an de grâce 1495, qui mentionne, au-dessous de Bonatus de Latis, « Juif provensal, astrologien de nostre... saint père », maître Guillaume, de Carpentras, « homme subtil et perspicu » autant qu'astronome distingué. Il est évident que cette série de biographies, absolument fantaisistes pour les époques primitives, renferme, pour les périodes contemporaines de Simon de Phares, de précieux renseignements sur les médecins astrologues, et aussi sur la médecine, l'épidémiologie, le folklore, etc. Nous devons remercier M. le Dr W. de les avoir mis à notre portée, et d'avoir facilité les recherches, en ce texte touffu, par une bonne table onomastique.

Walter LAWTON. *Charles Estienne et le théâtre*, Revue du xvi^e siècle, t. XIV, 1927, p. 336-347. — Médecin, botaniste, agriculteur, imprimeur, humaniste, Charles Estienne traduisit en français l'*Andrienne* de Térence, traduction publiée en 1541, rééditée en 1542 avec une épître sur le théâtre ancien qui est un véritable traité sur le théâtre classique, avec un véritable plan de réforme du théâtre français, opposant l'élégance et la construction des pièces de Térence à l'informe grossièreté de nos farces.

P. DELMAS. *L'obstétrique à Montpellier du Collège royal de chirurgie à l'actuelle Faculté*. Presse médicale, n° 28, 7 avril

1928, p. 443-444. — C'est le testament de La Peyronie qui créa dans le collège des chirurgiens de Montpellier la première chaire spécialisée d'accouchements ; institution confirmée et encouragée par La Martinière. Les professeurs, d'abord désignés par Sa Majesté à la présentation de son premier chirurgien, furent quelquefois, ultérieurement, nommés à la dispute. Ils abandonnaient l'exercice en boutique, mais gloire et fortune leur arrivaient avec la considération, et l'arrêt du Conseil d'Etat du 6 juillet 1755 déclara que les chirurgiens Montpelliérains de 1^{re} classe pourraient accéder au 2^e rang de consultants, dès lors avec préséance sur les notaires et procureurs relégués au 3^e rang. Les statuts promulgués à Versailles le 9 septembre 1770 pour les Collège et Ecole royale de chirurgie de Montpellier règlent derechef l'ordre des cours d'obstétrique et l'instruction des sages-femmes. De son côté, la Faculté de médecine s'intéresse à l'obstétrique, comme il appert d'assez nombreuses thèses, doctorales ou professorales, soutenues de 1606 à 1790. Et le premier traité d'obstétrique publié dans l'Ecole fut l'œuvre de Jean Astruc. (*L'art d'accoucher réduit à ses principes*, 1765). En 1787 même, la Faculté ressuscita l'institution des docteurs-chirurgiens, créés cinquante ans plus tôt par le testament de Chirac. Supprimés par la loi du 12 août 1792, Collège et Université se transformèrent en Ecole de Santé de par la loi du 14 frimaire an III. Le maintien de l'enseignement tocologique fut assuré, après la fusion des corps médical et chirurgical, par Senaux, A. Dugés, Delmas, I. et L. Dumas, Grynfeldt. Après ce dernier, on dédoubla la chaire en chaire de clinique gynécologique et chaire de clinique obstétricale, celle-ci actuellement occupée par Paul Delmas.

LEROUX. *Le livre de secrets de Gengolphe Bassot, maître chirurgien à Rigney*, Mém. de la Soc. d'émulation du Doubs, 9^e S., 7^e vol, 1927, p. 51-57. — D'une dynastie de chirurgiens de campagne, Gengolphe Bassot exerçait son art dans la vallée de l'Ognon. C'était un brave homme, et craignant Dieu ; un peu médecin, un peu chirurgien, un peu rebouteur, un peu pharmacien, un peu vétérinaire, et aussi un peu sorcier. Le petit livre de recettes où il inscrivait, vers 1743, d'une plume malhabile, les secrets éprouvés qui venaient à sa connaissance, recèle, à côté de notes sur les vertus de « la plante digitale » contre l'hydropisie, de la formule du sirop laxatif de M. de Montauban ou d'emplâtres à la fiente de cheval, des procédés qui sentent leur thaumaturge : avant d'appliquer

certaines topiques contre la morsure des serpents, il faut lier le membre avec un ruban ponceau. Et puis il y a la messe célébrée trois jours de suite, et pendant laquelle on dépose sur l'autel un phylactère où sont écrits successivement les phrases : — *Jesus Cristus natus est* — *Jesus Cristuse est mortuus* — *Jesus Cristuse resurexit* ; moyennant quoi l'on est guéri du mal caduc. On conjure le charbon en disant : « Sors, maudit, va-t-en, pourri, au nom du Père et du Fils. » Et à d'autres maux, plus mystérieux, s'oppose cette autre incantation : « *Entes superentes, este superentes.* » Gengolphe Bassot, comme on voit, pratiquait autant les *Secrets du grand Albert* que les prescriptions du *Guidon*.

H. BON. *Bonaparte en contravention sanitaire, Vendémiaire an VIII, ibid.*, p. 58-66. — Le 23 août 1799, Bonaparte s'embarquait à Alexandrie, où régnait la peste, sur la frégate *Muiron* ; trompant les croisières anglaises, il débarquait le 9 octobre à Fréjus, où, malgré les règlements sanitaires, un public enthousiaste l'arrachait à la quarantaine et lui permettait de courir à Paris. Les Parisiens eurent cette double chance que le général ne leur apporta point la peste, et les en débarrassa d'une autre, le 18 brumaire. Cependant, les omnipotents conservateurs de la santé à Toulon et à Marseille se plaignirent véhémentement auprès du ministre de l'Intérieur de l'infraction aux lois sanitaires commises par le délinquant Bonaparte, et le ministre invita le citoyen général à faire désinfecter ses bagages et ceux de sa suite ; formalité dont il fut dispensé par des brigands qui pillèrent ses malles aux environs d'Aix. Et le premier Consul échappa aux sanctions administratives qui menaçaient le général Bonaparte. Mais, le 11 frimaire, les Bureaux de la Santé ignoraient encore les événements de brumaire ; le ministre de la Marine engageait les conservateurs de Toulon et de Marseille à ne point se relâcher de leur rigueur à l'égard des arrivages de la Corse ; son collègue de la Guerre donnait au général commandant la 8^e division des instructions conformes pour le respect des prescriptions sanitaires dans sa circonscription. Et ce ministre n'était autre que le général Berthier, lequel s'était précisément mis en contravention, en vendémiaire, aux côtés du général Bonaparte.

CARDOT. *Aperçu sur l'évolution de la physiologie et sur l'œuvre des physiologistes Lyonnais*, Revue scientifique illustrée n° 1, 1928, p. 1-9. — Cl. Bernard, Chauveau, Arloing, Raphaël Dubois, E. Cuvreur ; résumé de leur œuvre.

THOUVEREZ. *Eloge du Docteur Parant*, Mém. de l'Acad. des Sc. Inscr. et B. L. de Toulouse, 12^e S., t.V, 1927, p. 85-104. — Né aux Ponts-de-Cé (M.-et L.) le 28 mai 1848, Parant fit à l'armée du Nord la campagne de 1870, soutint sa thèse doctorale en 1875 et s'établit à Toulouse à la suite de son mariage avec M^{lle} Censier, petite-fille de l'aliéniste Achille Foville. Il se consacra à la psychiatrie, et devint médecin-adjoint, puis médecin chef, puis médecin directeur de la maison de Garonne. Il était entré le 13 janvier 1887 dans les rangs de l'Académie de Toulouse. Les deuils de la Grande-Guerre, où il perdit un fils et un gendre, attristèrent ses dernières années. Il les supporta en chrétien et en patriote et mourut le 14 janvier 1924.

L. SAUVÉ. *Récamier, la vie, l'œuvre scientifique, l'homme*, Bull. de la Soc. médicale de Saint-Luc, Saint-Côme, Saint-Damien, juin 1928, p. 163-204. — Article intéressant, enrichi de quelques détails inédits communiqués par la famille. L'auteur montre que si Dupuytren fut un très grand chirurgien, et le premier de son époque, il fut « exclusivement un chirurgien de son époque. » Tandis que Récamier a sur lui l'avantage d'être un précurseur, et le véritable créateur de la gynécologie opératoire. On trouve dans son œuvre nombre d'« anticipations » : traitement des grandes pyrexies par les bains froids ; découverte du frémissement hydatique et traitement chirurgical des kystes parasitaires du foie ; traitement de l'empyème pleural par incision pariétale et aspiration au siphon ; réinvention du spéculum ; inauguration de la résection du col utérin, de l'hystérectomie vaginale, de la colpotomie postérieure, du curettage utérin ; idée du traitement des kystes ovariens par la laparotomie, etc. Mais être en avance, c'est être incompris ; et l'Académie le fit bien voir à Récamier.

A. CHAUSSADE, *Ambroise Paré, l'homme et son caractère*, Gazette médicale du Centre, 33^e année, n° 7, 15 juillet 1928, p. 401-406.

JAYLE. *Le sac de Mickulicz n'est que le sac de Dupuytren, et la tente de Maréchal n'est pas un sac*, Presse médicale, n° 37, 9 mai 1928, p. 587-588. — Le pansement au sac est un pansement profond, constitué par un sac de toile muni d'un fil de traction, et que l'on bourre intérieurement de compresses absorbantes. Le mot tente signifie proprement sonde, et, si l'on s'en rapporte au *Cours d'opérations* de Dionis, les tentes sont faites de « cinq sortes de matières » à savoir « de charpie, de linge, d'éponge préparée, d'argent et de plomb. »

DE LAPERSONNE. *Félix Lagrange, ibid.*, p. 588-589. — Notice nécrologique sur l'ophtalmologiste bordelais auquel on doit le grand *Traité des tumeurs de l'œil et de l'orbite* (1901-1904) et l'introduction de la méthode fistulisante dans le traitement du glaucome. Il est mort associé national de l'Académie de médecine (1921), correspondant de l'Institut (1924) et commandeur de la Légion d'honneur.

DE LAPERSONNE, *Marc Landolt, ibid.*, p. 589. — Eloge de Marc, fils d'Edmond, ophtalmotologiste distingué, mort prématurément au cours d'un accident.

CHAUSSADE, *Ambroise Paré, Bull. de la Commission hist. et archéol. de la Mayenne, 2^e s., t. XLIII, 1927, fasc. 156, p. 290-316.* — Etude critique de laquelle il appert qu'on ne sait rien d'exact des débuts d'Ambroise Paré : Est-il né au Bourg-Hersent, près de Laval ? Hypothèse gratuite ! En 1517, comme l'a dit Malgaigne d'après Bégin ? Ce fut plus probablement vers 1509 ou 1510. D'un père barbier ? Peut-être ; mais attaché aux seigneurs de Laval et huguenot ? La première assertion n'est pas prouvée ; la seconde, est chronologiquement invraisemblable. Ses débuts chez le chapelain Orsoy, sa vocation chirurgicale éveillée par l'exemple de Laurent Collot : Légendes ! Les seuls points indiscutables sont le passage de Paré par Angers en 1525, et son entrée à l'Hôtel-Dieu de Paris vers le début de 1534 au plus tard.

ACHARD. *Harvey et la découverte de la circulation du sang, Clinique et Laboratoire, n° 5, 20 mai 1925, p. 81-85.*

CHAUFFARD. *L'œuvre scientifique de W. Harvey, Presse médicale, n° 42, 26 mai 1928, p. 657-658.*

DESFOSSÉS, *Hideyo Noguchi, 1876-1928, Presse médicale, n° 45, 6 juin 1928, p. 717.* Notice biographique sur le célèbre bactériologiste japonais, qui fut, en son pays, élève de Kitasato, puis assistant de Flexner à l'Université de Pensylvanie, de Madsen en Danemark, entra en 1904, à l'Institut Rockefeller, et vient de mourir de la fièvre jaune contractée au cours d'une mission d'études sur la Côte-d'Or anglaise. Il fut le premier qui inocula la syphilis à l'animal au moyen de cultures pures de *Treponema pallidum* (1911) et de fragments de pulpe cérébrale de paralytiques généraux. On lui doit l'étude des réactions du liquide céphalo-rachidien au cours de diverses infections (réaction de Noguchi) et la *luetin-reaction* dans la syphilis. Il avait étudié avec Flexner la poliomyélite, la méningite.

gite cérébro-spinale, et récemment la fièvre jaune dont il crut, — à tort — trouver le microbe dans un certain *leptospira*.

R. PENEL. *Le cas Wagner*, *Le monde médical*, n° 730, 1-15 juin 1928, p. 558-566. — C'est Weir Mitchell de Philadelphie qui, suivi par Gould, montra le premier que l'asthénopie peut déclencher des troubles nerveux, épuisement, céphalée, troubles du sommeil, vertiges, troubles digestifs, syndrome pathologique qu'il nomma *eye strain*. L'auteur démontre que Wagner, certainement astigmat, sans doute anisométrope, probablement myope, dut au surmenage oculaire la plus grande partie de ses souffrances, et ne fut soulagé qu'après avoir consulté en 1877, — un peu tard — l'oculiste Critchett à Londres.

H. CARRION. *Ocytociques de jadis*, *Revue pratique de biologie appliquée*, 21^e année, n° 5, mai 1928, p. 137-143. — Etranges prescriptions, où les amulettes, comme l'aétite ou pierre d'aigle, pronée de Pline à Lemnius, et même Lémery (1737), voisinent avec des onguents, des poudres sternutatoires, des potions au dictame, la rôtie au vin et les clystères (Mauriceau, Astruc), les emménagogues comme l'armoise, et le sucre, seul ocytocique qui ne soit point périmé.

L. et A. LAUNOY. *G. Harvey et la circulation du sang*, *Biologie médicale de Billon*, 26^e année, n° 5, mai 1928, p. 193-209. C'est en 1628 que Harvey publia son *De motu cordis*, ouvrage jugé subversif par la Faculté de Paris, violemment critiqué par Riolan, si bien que pour divulguer « les veritez anatomiques », Louis XIV, poussé par Daquin, dut charger le chirurgien Dionis, en 1673, d'enseigner et démontrer au Jardin du Roi la circulation du sang. Aux critiques imprimées, de Riolan, l'Anglais répliqua par deux réponses, qui sont jointes, en appendice, à l'ouvrage de son adversaire (1652). A. Launoy nous donne ici le texte latin et la traduction française de l'*Exercitatio anatomica de circulatione sanguinis* que Harvey adressa, tout en le couvrant de fleurs, à son très illustre contradicteur.

G. DURAND et P.A. CABRIÉ. *Ed. Enriquez*, *Presse médicale*, n° 55, 11 juillet 1928, p. 876-877.

G. DURAND. *Ed. Enriquez, médecin de l'hôpital de la Pitié*, 1^{er} janvier 1865, 21 juin 1928 *L'Hôpital*, 16^e année, n° 240-241, août 1928, p. 469-471.

JILLARET et MOUTIER. *La place de Dutrochet dans l'édition de la théorie cellulaire*. *Presse médicale*, 13 juin 1928,

p. 747-748. — Né au château de Néon (Indre), le 14 novembre 1776, d'un père officier au régiment du Roi, René Joachim Henri Dutrochet traversa péniblement la Révolution. L'émigration de son père avait laissé la famille sans ressources, et le jeune homme pensa s'engager dans l'armée royaliste de Bourmont, qui opérait alors dans le Maine. Le coup d'Etat de brumaire et la pacification de l'Ouest l'en détournèrent, et il rentra dans son pays, à Chareau, où la rencontre du Dr Petitbeau, chirurgien de l'Hôpital des Enfants malades de Paris, l'orienta vers la médecine. Il gagna la capitale, fut reçu interne des hôpitaux dans la troisième promotion (19 Floréal an XII), soutint sa thèse inaugurale en 1806, et s'engagea dans les armées impériales. Médecin ordinaire à l'armée d'Espagne, il manqua périr du typhus à Burgos, démissionna, rentra au manoir familial, et seul en son coin de Touraine, dans un laboratoire de fortune, poursuivit des recherches physiologiques qui lui valurent en 1820 le titre de correspondant de l'Institut, et, par une exception unique, en 1831, un fauteuil à l'Académie des Sciences encore que non résidant. Il se fixa en 1833 à Paris où il mourut le 4 février 1847. « Faire sur l'embryogénie et la physiologie végétale des découvertes remarquables ; créer de toutes pièces en leur donnant leur nom l'endosmose et l'exosmose ; bâtir la théorie cellulaire à peine ébauchée avant lui », pour qu'une ingrate postérité en reportât l'honneur sur Schwann qui le plagia sans le nommer ; découvrir la diapédèse, bien avant Conheim ; pressentir les sécrétions internes, pour se voir ensuite oublié, et réhabilité seulement en 1926 par Rice Rich, telle fut l'œuvre, et telle fut la destinée de Dutrochet.

M. GILLE. *Les avatars d'un remède secret, les pilules de Belloste*, Revue pratique de biologie appliquée, 21^e année, n° 1, juin 1928, p. 167-172. — Né à Paris en 1654, Augustin Belloste fut chirurgien militaire, attaché aux armées du roi de France en Italie, et à divers hôpitaux militaires, en particulier à celui de Briançon. C'est alors qu'il publia son *Chirurgien de l'hôpital et manière de guérir promptement les playes*, ouvrage qui fut traduit en plusieurs langues. Le roi de Sardaigne, Victor Amédée de Savoie, lui offrit alors le titre de premier chirurgien de la reine sa mère, Madame Royale, douairière de Savoie, si bien que Belloste s'expatria, et mourut en 1733 à Turin. Il avait longuement étudié la thérapeutique mercurielle et lancé des pilules hydrargiques, qu'il débita jusqu'à sa mort. La formule, — secrète — passa à son fils Michel Antoine

rue moyennant une indemnité que les Belloste jugèrent sante. La Commission de revision, saisie par appel, porta me à 24.000 fr. Le Conseil d'Etat, à son tour consulté, ra à la Faculté de médecine qui proposa d'accorder aux ants soit un capital de 12.000 fr. soit 1200 fr. de rente e (1814). L'affaire traina jusqu'en 1830, date à laquelle mission des remèdes secrets de l'Académie de Médecine, nt que les Belloste avaient fait assez de bénéfices, opina ne rente viagère de 600 fr. seulement sur la tête des fils a-Baptiste Belloste. On ne sait si la rente fut versée ; formule fut sans doute livrée, puisqu'elle figure dans mulaires, d'ailleurs probablement modifiée.

WICKERSHEIMER. *L'anatomie au moyen âge*, Progrès l, n° 26, 30 juin 1928, p. 1087-1095. — Au temps de la ne monastique, les bibliothèques de couvents renferment des recueils de formules thérapeutiques tirées d'Hippocrate, Galien, Oribase, etc., et des recettes populaires. L'anatomie négligée par ces guérisseurs, est traitée surtout dans des opédies théologiques, comme les *Etymologies* d'Isidore de Seville, mauvaise compilation, mal copiée, d'auteurs anciens ; *l'antiphysionomie* de Raban Maur ; plus tard dans les nombreux es analogues dont fourmille le XIII^e siècle : *De proprietatibus rerum* de Barthélemy l'Anglais, les trois *Specula* de de Beauvais, et ultérieurement le *Buch der Natur* de de Meigenberg. Enfin, au XII^e siècle, la médecine monastique insoucieuse de l'observance conventuelle, tombe sous l'interdiction de l'autorité ecclésiastique. Mais la science

xiii^e siècle, Rhazés et Avicenne, traduits par Gérard de Crémone. Mais Galien, cher à Salerne, n'avait disséqué que des singes. Faute de singes, les Salernitains se rabattirent sur le porc ; puis apparaissent les premières dissections humaines. S'il est faux que Frédéric II ait réglementé vers 1240, dans le royaume de Naples, l'anatomie humaine ; si les ouvertures de cadavres mentionnées à cette époque ne sont que des autopsies médico-légales, les véritables dissections le plus anciennement connues sont celles que pratiqua en janvier et mars 1316, Mondino dei Luzzi, de Bologne. On a accusé l'Eglise d'y avoir mis obstacle : ce qu'il y a de vrai, c'est qu'elle les surveillait encore de près dans la première moitié du xiv^e siècle ; mais par la suite, et surtout au xv^e siècle, les « anatomies » deviennent de plus en plus fréquentes. Dès 1376 un mandement de Louis d'Anjou a prescrit de remettre chaque année à l'Université de Montpellier, le corps d'un supplicié. Les registres de la Faculté de Paris mentionnent les dissections depuis 1478. Le manuel classique est toujours celui de Mondino, parce que, le premier, il a pris pour ordre et base de ses descriptions, au lieu de l'anatomie porcine des Salernitains, l'ouverture du corps humain. Les barbiers-chirurgiens parisiens, qui avaient d'abord appris l'anatomie à l'école des chirurgiens de robe longue, demandèrent ensuite l'enseignement à la Faculté de Paris. Pour suppléer au défaut de cadavres, on avait des pièces artificielles, comme le crâne décrit par Mondeville ; des figures anatomiques, dont les premières planches d'incunables ne sont déjà que des reproductions, et dont Sudhoff a révélé l'existence très antérieure. Si les traités médiévaux sont pauvres en illustrations, c'est que la plupart s'inspirent de Constantin l'Africain, et que l'islamisme interdisait la reproduction de la figure humaine. Aussi la renaissance anatomique date-t-elle de Mondino qui, le premier, s'inspira de la réalité du cadavre humain. Il demeura l'oracle de la science anatomique pendant plus de deux siècles, et au-delà même de l'apparition, en 1543 du *De humani corporis fabrica* de Vésale, qui marque le début de l'anatomie moderne.

F. JAYLE. *Aperçu historique de l'antisepsie et de l'asepsie. A propos d'un livre de Stewart Mackay sur la vie et l'œuvre de Lawson Tait*, Presse médicale, n^{os} 69, 71, 75, 77 ; 29 août 5 septembre, 19 et 26 septembre 1928, p. 1099-1100 ; 1131-1133 1195-1196 ; 1227-1229. — Lawson Tait obtint sans doute de brillants résultats opératoires, grâce à une propreté méticuleuse et à une remarquable dextérité ; mais ne croyant pas

jections de Tait. La seconde, recommandée d'emblée par
 ir dès le 30 avril 1878 à l'Académie de Médecine, fut
 uée tant bien que mal par Péan qui d'ailleurs ne tarda
 l'associer aux pratiques listériennes. Le listérisme l'em-
 d'abord à Paris, grâce à Lucas-Championnière ; mais
 errillon et Terrier évoluaient vers l'asepsie ; et il semble
 u'en la matière, la priorité (dès 1892) revienne à Terril-
 n ce qui concerne la stérilisation du matériel opératoire,
 ploya tantôt la chaleur sèche avec l'étude de Poupinel
 e du four Pasteur (1888) ; tantôt la stérilisation par la
 d'eau sans pression, utilisée en 1885 par Bergmann,
 l'appareil de Schimmelbusch. Pozzi, le premier, en rap-
 in à Paris en 1886. Puis on employa l'autoclave, dont
 onstruisit le premier modèle pour Redard en 1888 ; un
 ype fut établi par Wiessnegg pour Chamberland ; puis
 t ceux, horizontaux, de Pozzi-Jayle et Jayle-Desfosses.
 à la protection des mains, Jalaguier utilisait les gants,
 88 pour garantir sa peau, trop sensible aux antiseptiques.
 mier qui en recommanda l'emploi systématique fut Robb
 ; Mickulicz les divulgua en 1897 ; et Chaput en inventa
 leur modèle (1903). Une lettre intéressante de Civel,
 it allé, en 1888, en Angleterre, pour voir opérer L. Tait,
 te les renseignements donnés par Jayle sur la pratique
 eux chirurgien anglais.

BILLE. *La saupoudration du nouveau-né*, Revue pratique
 ogie appliquée, de Hallion, 21^e année, n° 8, août 1928,
 238. — Soranus d'Ephèse (Tr. des mal. des femmes,
 conseille de saupoudrer le nouveau-né de sel finement

xvii^e siècle n'en soufflent mot, la pratique n'est point oubliée du peuple, et le comte de Sainte-Aulaire lui attribuait la longévité dont il jouit jusqu'à 99 ans. Cette coutume subsiste encore en Arménie, d'après Kenetedjian ; chez les montagnards de l'Asie mineure ; et en Palestine les enfants sont enduits jusqu'à la septième semaine d'eau salée et d'huile. Faut-il voir là un rite magique, ou l'effet de la croyance aux vertus simplement roboratives du sel ?

D^r E. WICKERSHEIMER. *Les parties d'Etienne Paste, épicier bourgeois de Paris, 1386*. Extr. des Mém. de la Soc. de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France, t. XLIX, 1927, 8 p. in-8°. — Ce n'est point un apothicaire, mais un épicier, Etienne Paste (les attributions commerciales étaient alors un peu confuses), qui fournit en 1385 et 1386 des médicaments à Mgr le duc de Bourgogne, à son fils Jean, alors comte de Nevers et à leurs gens. Les ordonnances étaient signées d'une part par M^r Thomas de Voyenne, maître ès arts et en médecine, lequel survécut à la croisade, en 1396, le comte de Nevers, surnommé Jean Sans Peur, et y mourut ; d'autre part par les chirurgiens Gevaïse et Jehan Le Conte, chirurgiens jurés au Châtelet, qui ne faut pas confondre avec deux médecins contemporains du même nom.

D^r E. WICKERSHEIMER. *Médecins et chirurgiens dans les hôpitaux du moyen âge*, Janus, 32^e année, 1928, et t. à p., Leyde, Imprimerie Brill., 1928, 11 p. in-8°. — L'hôpital du moyen âge était une institution complexe, hôpital, hospice, orphelinat, maternité, asile de nuit, maison de pensionnaires. Le service médical et chirurgical n'y avait donc pas la prépondérance actuelle. Schöff a prétendu que ce fut la diffusion de la syphilis au xvi^e siècle qui en fit des centres de traitement actif. En réalité, il y avait de véritables hôpitaux en Espagne dès avant l'invasion sarrasine ; à Jérusalem en 1182 sous les chevaliers de Saint-Jean. Lallemand signale un médecin et chirurgien de l'hôpital Saint-Jean à Bruges en 1280. Une série d'exemples tirés des archives hospitalières atteste qu'il en fut de même un peu partout en France aux xiv^e et xv^e siècles.

D^r Paul DELAUNAY

Le Secrétaire général, Gérant,
Marcel FOSSEYEU.

JUN 26 1929

XXIII, Nos 3 et 4

Mars - Avril 1929.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Medical Lib.



PARIS
CHEZ LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
3, Avenue Victoria (IV^e).
1929

SOMMAIRE

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ I

D^r V. BUGIEL. — *Compte-rendu du IV^e Congrès d'histoire de la médecine polonaise (Crocovie 5-6 octobre 1928)* .

D^r R. GOULARD. — *Médecins escrocs et assassins à la Bastille (XVIII^e siècle)*

D^r P. CARRETTE. — *Le père Poution de Manosque « guérisseur des fous »*

D^r P. CAPPARONI. — *Prosper Alpin (1553-1616)*

DOCUMENTS

BIBLIOGRAPHIE

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Fondée en 1902

EXTRAIT DES STATUTS ET DU RÈGLEMENT

La Société comprend des Membres honoraires, des Membres perpétuels, des Membres donateurs et des Membres actifs.

Est membre perpétuel celui qui a versé une somme *d'au moins trois cent cinquante francs*.

Est Membre donateur celui qui a versé une somme *d'au moins six cents francs*. Il fait de droit partie du Conseil.

Pour devenir Membre actif, il suffit d'être élu, après présentation par deux Membres de la Société; de payer une cotisation annuelle de 25 francs.

La Société tient ses séances *le premier samedi de chaque mois*, à 5 heures, au foyer des Professeurs de la Faculté de Médecine, sauf pendant les mois d'août et de septembre.

Elle publie un *Bulletin* qui est adressé à tous les Membres, sauf le cas de non-paiement de cotisation.



CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 2 Mars 1929.

Présidence de M. le P^r SIEUR.

Etaient présents : Avalon, Brodier, Chevalier, Dardel, Fosseux, Hervé, Laignel-Lavastine, Mauclair, Neveu, Olivier, Renel, Torkomian, Vinchon, Rouvillois.

Décès. — M. le Président annonce le décès de M. le Dr Johnsson, de Copenhague, survenu le 4 février dernier, après une courte maladie ; âgé de 61 ans, il avait fait de nombreuses publications concernant l'histoire de la médecine en danois, anglais, allemand, français. De 1911 à 1913, il a publié six mémoires dans notre *Bulletin*. Son ouvrage le plus consulté, édité en collaboration avec Christophersen, intitulé : *Den Danske Lægesland (1907-1915)*, est un dictionnaire biographique des danois contemporains dans lequel chaque notice est accompagnée d'un portrait.

Candidature. — M. le Dr LAVIER (Georges), professeur agrégé à la Faculté de Médecine de Lille, rue Corneille (VII^e), présenté par MM. Masson et Avalon.

Don. — M. le Dr Laignel-Lavastine offre à la Bibliothèque, de la part des héritiers de M. le Dr Thibierge et d'autographes de dermatologistes du XIX^e et du XX^e siècle.

Communications :

M. le Secrétaire général donne lecture de l'article de M. le Dr G. LINON intitulé *Contribution à l'histoire de la police des viandes en Quercy au moyen âge et dans le courant des XVII^e et XVIII^e siècles.*

M. le Dr TRÉNEL expose son travail sur la *lèpre biblique et le chapitre XIII du Lévitique*. Le chapitre XIII du Lévitique, où sont longuement édictées les règles à suivre dans les cas de *Tsaraath*, a de tout temps exercé la curiosité des médecins et des théologiens et suscité maints commentaires. Ce mot ayant été traduit par les Septante par λεπρα, on en a fait ensuite lèpre. Or, beaucoup d'auteurs nient qu'il s'agisse de la lèpre au sens actuel du mot. Il est certain en effet que bien des symptômes décrits ne répondent pas à ce que nous savons de la lèpre. Mais il est probable que sous le nom de *Tsaraath* étaient confondues diverses dermatoses connues au moyen âge sous le nom de lèpre. Néanmoins certains de ces cas correspondent à la lèpre vraie, car une maladie tropicale où coexistent des nodules, des pustules et des macules comme il est dit au verset 2, ne peut être que la lèpre. La difficulté vient de ce que le Lévitique considère le blanchissement du poil comme le signe caractéristique de la *Tsaraath* ; or la canitie ne se produirait pas dans la lèpre, affirmation peut-être pas absolument exacte car d'autres léprologues l'admettent en certains cas. C'est cette canitie qui a fait identifier par Munsch (1893) la *Tsaraath* avec le *Pjesj du Turkestan*, vitiligo généralisé héréditaire. Preuss, dans son remarquable ouvrage (*Biblisch talmudische Medizin*, 1911) n'accepte pas cette identification et considère que *Tsaraath* désigne diverses dermatoses, parmi lesquelles la lèpre vraie. Hamonic, dès 1887, était arrivé à la même conclusion ainsi que Dubreuilh et Bargues (1924). Une des grosses difficultés de l'interprétation du texte hébraïque et des commentaires provient de l'incertitude où nous sommes du sens exact des mots employés dans la terminologie biblique.

même en nous aidant de la traduction des Septante, de la traduction chaldaïque d'Onkelos et des commentaires Talmudiques et autres, Trénel reprend après Preuss dans ces textes originaux l'étude de cette onomastique et confirme ses précédentes conclusions.

Il faut remarquer que dans le chapitre XIII il est question principalement *du diagnostic immédiat d'une lèpre au début*, en vue de pratiquer l'isolement du malade déclaré impur. Celui-ci peut guérir et rentrer dans la communauté. Quant au lépreux chronique il n'en est pas question, sauf aux versets 10 et 11 où est signalée *la tsaraath invétérée* qui fait exclure le malade sans autre forme de procès. Mais dans d'autres parties de la Bible il est fait allusion à des cas chroniques (le roi Ouziyahou qui reste enfermé jusqu'à la fin de sa vie) et même à des lésions mutilantes qui font ressembler le malade à un enfant mort-né.

Cette communication est suivie d'une discussion à laquelle prennent part notamment MM. Menetrier, Brodier et Chevalier.

Séance du 13 Avril 1929.

Présidence de M. le P^r SIEUR.

Étaient présents : M^{me} Metzger, MM. R. Bénard, Brodier, Dorveaux, Fosseyeux, Mauclore, Menetrier, A. Mieli, Mourgue, Olivier, Neveu, Sevilla, Torkomian.

Excusés : Hahn, Laignel-Lavastine, Rouvillois.

Décès. — M. le Président annonce le décès de M. Bouloy, pharmacien à Paris, auteur de divers articles publiés dans le *Bulletin de la Société d'Histoire de la pharmacie*, et bibliophile ; cette communication est accueillie par des regrets unanimes.

Candidats présentés :

MM. JOSEPHSON (Ed.), 24, rue de Rivoli (4°), par MM. Laignel-Lavastine et C. Sieur ;

MOURGUE (D^r), 15, rue Rollin (5°), par les mêmes ;

VIGNE (Paul), professeur à l'Ecole de médecine de Marseille, par MM. Jeanselme et Fosseyeux.

Don. — M. Menetrier offre au Musée divers autographes de la part de M. Guelliot.

M. le Secrétaire général annonce que M. le D^r Tricot-Royer a été nommé Officier de l'Ordre de la couronne d'Italie.

Communications :

M. le Vice-Président donne lecture du travail de M. le D^r LE GENDRE sur *quelques aspects de la vie des jeunes officiers de Santé sous le premier Empire* (1806-1814), d'après le carnet de campagne du chirurgien sous-aide Bonnardon, de Vizille, ancien externe de l'Hôtel-Dieu de Paris, et les mémoires du D^r Sylvain Eymard, de Lanchâtre, également dauphinois ; ces deux documents lui ont été communiqués par le D^r J. Flandrin, accoucheur honoraire des hôpitaux de Grenoble.

M. le Secrétaire général présente, de la part de M. le D^r Wickersheimer, le travail de M. Louis KARL, docteur ès-lettres, professeur d'Université à Bucarest sur *Théodoric de l'Ordre des frères prêcheurs et sa chirurgie* : cette étude faite d'après les sources est une importante contribution à l'histoire de la médecine en Italie au XIII^e siècle, et, bien que l'auteur ne fasse pas partie de la Société, le Bureau décide sa publication dans le *Bulletin*.

La séance est levée à 6 heures.



**COMPTE RENDU DU IV^e CONGRÈS
D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE POLONAISE**

(Cracovie 5-8 Octobre 1928).

Par le D^r V. BUGIEL,

En 1928, la France n'a pas été le seul pays à préparer les anniversaires médicaux. En Pologne aussi on songeait dès le début de l'année à organiser une splendide manifestation médicale commémorative, car voici cinquante ans était mort un des plus éminents médecins polonais et en même temps un ardent patriote, le professeur à l'Université de Cracovie, Joseph Dietl. La date exacte de sa mort est celle du 16 janvier 1878, mais pour les différentes raisons secondaires on décida de célébrer cette fête importante en automne, tout de suite après la rentrée des vacances.

Le IV^e Congrès d'Histoire de la Médecine polonaise qui devait se réunir au mois de juin, prit le parti de remettre sa date de réunion à ladite fête. C'était d'ailleurs très naturel, car un des sujets principaux de ses communications devait être l'activité sociale et scientifique de Joseph Dietl.

Invité à ce Congrès par ses très aimables et distingués organisateurs, MM. les professeurs Ladislas Szumowski et Adam Wrzosek, ainsi que M. le docteur Emilien Ostachowski, je m'y rendis au mois d'octobre en franchissant en trente-cinq heures la distance qui sépare Paris de l'ancienne capitale de la République polonaise, la riante, pleine de tant de souvenirs et de beautés artistiques Cracovie.

Je serai bref sur mon voyage.

Jusqu'à Berlin le paysage est plutôt morne, surtout

quand il est enveloppé de brumes d'octobre. Le dôme de Cologne, le Rhin puissant et rapide dans cette intéressante ville, le monument d'Arminius à la forêt de Teutoburges, érigé en mémoire du massacre des légions de Varus, projettent comme des enluminures sur l'incolore et longue bande de cette route à travers l'Allemagne. Puis vient Berlin, vaste et étendu, mais presque dépourvu de monuments. Ce que j'ai remarqué de nouveau dans cette ville que je n'ai pas revue depuis 1913, c'est le simulacre de la Tour Eiffel. Les Berlinoises d'après-guerre ont donné, en effet, cette forme à la « Station centrale de la télégraphie sans fil ». Toutefois les dimensions de ladite réplique architecturale sont bien moindres que celle du célèbre monument parisien.

J'ai constaté aussi en regardant à vol d'oiseau la capitale prussienne et surtout sa banlieue, une véritable augmentation de maisons ou de bâtiments industriels rappelant par leur forme celle des forteresses. Ce sont des bâtisses lourdes aux créneaux nombreux, aux larges plateformes de temps en temps, et faisant songer plutôt aux blockhaus énormes ou à des casemates qu'à des habitations paisibles. Je ne veux en tirer aucune conclusion, mais il m'a semblé curieux de signaler cette influence des goûts guerriers sur l'architecture. On dirait qu'on ne veut plus dans la banlieue berlinoise de ces pimpantes villas jaune ocre, rouge foncé et vert d'eau, dont étaient remplis Charlottenburg et Potsdam d'avant-guerre. Bel-lona y façonne les goûts même maintenant par le temps de la Ligue des Nations.

A Berlin je pris la route de Silésie et arrivai à Beuthen à la frontière polonaise. Je n'avais pas vu la Pologne depuis 1913 et étais fort curieux de me rendre compte *de visu* de son état. La visite de la douane n'a pas été trop désagréable, puis à 6 heures du matin je débarquai à Katowice, capitale de la Silésie polonaise. C'était dimanche, malgré cela le mouvement à la gare me parut intense. De nombreux ouvriers montaient dans les trains se dirigeant vers les différentes sta-

tions minières de la région. J'ai entendu beaucoup parler allemand, c'étaient les représentants de la minorité allemande que dernièrement à Lugano, Stresemann a dépeint comme opprimés. Ils devisaient gaiement et ne me faisaient nullement l'impression des gens qui auraient à se plaindre.

Aux environs de Rudawa, je traversai un charmant paysage. Le long d'un petit ruisseau s'étagaient en douce pente les coteaux tous couverts de pins et de sapins, pleins de sève et de verdure. Pas un être humain sur tout cet espace. Après le voyage de trente heures à travers les pays d'usine, de hauts fourneaux et comme dit Verhaeren de villes tentaculaires, je crus me trouver dans une Thébàide qui offrait à l'esprit fatigué le calme et le repos.

Mais bientôt les clochers, les coupôles et les dômes de Cracovie se dessinèrent sur l'horizon : j'arrivai au but.

II

Les fêtes de Dietl avaient déjà commencé. Avant de les dépeindre, nous allons retracer la silhouette de cette grande figure médicale de la Pologne.

Joseph Dietl vit le jour à Cracovie en 1804. Son grand père était venu de Vienne en 1774, donc peu après le premier partage de la Pologne. Comme c'est arrivé en Pologne avec un grand nombre d'immigrés germaniques, sa famille fut en peu de temps polonisée. Le fils Jean épousa une Polonaise et éleva ses enfants dans l'esprit polonais. La troisième génération donna déjà des ardents patriotes polonais : le docteur Joseph en fournit des preuves éclatantes.

Reçu bachelier à Cracovie, il choisit la carrière médicale et comme à cette époque Vienne passait pour un important centre d'études médicales, il se rendit au bord du Danube. Il y fut reçu docteur en 1829. Nommé bientôt médecin de l'hôpital de Wieden, et assistant à la chaire de zoologie et botanique médicale, il resta à Vienne jusqu'à 1851. Il publia en 1843 les « Observations sur le typhus, d'après des cas soi-

gnés à l'hôpital de Wieden » (dans l'intervalle il devint médecin-chef dudit hôpital), en 1845 les « Remarques pratiques sur la nosologie de l'hôpital de Wieden », puis entre 1846 et 1849, « La clinique anatomique des maladies du cerveau » ; « Une contribution à la pathologie et thérapeutique du bégaiement » et son travail capital « La saignée dans la pneumonie au point de vue clinique et physiologique ». Dans ce travail il déclara indépendamment de Louis qui en France a émis les mêmes opinions que la saignée qui à ce moment était considérée comme traitement essentiel de la pneumonie, ne produit pas l'effet curatif qu'on lui suppose et qu'elle n'est à employer que dans les cas tout à fait exceptionnels. Ce fut un acte de courage à cette époque que de proclamer cette idée, et ce fut aussi une protestation de haute valeur scientifique contre la théorie humorale qui à ce moment régnait encore dans toute l'Europe.

Ces travaux étaient écrits en même temps en polonais et en allemand.

En 1859 le professeur de pathologie interne à l'Université de Cracovie, Joseph Brodowicz, étant mort, on invita à sa chaire Joseph Dietl. Il accepta la proposition et aussitôt arrivé en Pologne se montra un véritable réformateur et un organisateur de premier ordre.

Il améliora sensiblement l'organisation de sa clinique et se ménagea si peu que, ayant contracté une fièvre typhoïde plusieurs mois après avoir commencé son cours, il fit sur lui-même devant son auditoire, la démonstration de la phase d'invasion et de début de la terrible maladie. Il guérit au bout de deux mois et put depuis travailler incontinent pendant quatorze ans à l'éducation de toute une lignée de médecins polonais. Il publia dans cette période de nombreux travaux dont un volume sur le choléra, et un autre plein d'aperçus critiques intitulé « Les aphorismes cliniques basés sur des recherches scientifiques (1862-1864) ». Mais de la plus grande portée furent d'abord sa dissertation sur la plique polonaise, puis le relèvement de la balnéologie des Carpathes.

La plique polonaise « appelée ainsi sans trop de raison, car à un certain moment elle était si répandue en Allemagne, qu'un médecin allemand, le docteur Rosenbaum, a essayé dans un travail intitulé « La plique polonaise, une vieille maladie endémique de l'Allemagne » (*der Weichselzopf, eine alte endemische Krankheit in Deutschland*) a voulu l'annexer à la race germanique, consistait en une espèce d'enchevêtrement inextricable des cheveux à la suite de différentes maladies, tantôt organiques (pyrexies, gastroentérites), tantôt locales (eczéma, impétigo du cuir chevelu). La croyance populaire ordonnait de ne pas y toucher sous peine de complications les plus graves et encore en 1792 Lafontaine, médecin polonais d'origine huguenote, né en Saxe, a pu donner des gravures superbes représentant des pliques (en polonais *Koltun*) de dimensions énormes et de formes les plus grotesques. Les recherches médicales ultérieures ont affaibli sensiblement la conception de la plique en tant qu'entité morbide. Mais c'est seulement Dietl qui lui a porté le coup de grâce. Après avoir soigné plus de 500 cas de plique dans son service, il obtint du gouvernement autrichien que celui-ci intimât un ordre aux médecins de province, de signaler et décrire tous les cas de la plique en Galicie. Bientôt un millier d'observations recueillies par les confrères de province affluèrent au clinicien de Cracovie. Une commission spéciale présidée par Dietl les examina, puis publia ses conclusions qui étaient celles de Dietl : la plique n'était qu'un symptôme qu'il fallait combattre et non pas ménager. Depuis ce temps, la médecine polonaise, puis universelle, rayèrent la plique du registre des maladies.

Quant à la balnéologie, les Carpathes polonaises sont un peu comme les Vosges, le Massif Central et les Pyrénées en France. Des sources minérales nombreuses y jaillissent et dans maints endroits il y a là comme en France plus d'un vivier retiré que ne connaissent que les oiseaux qui s'y mirent et les habitants des villages les plus proches qui y passent et lui

attribuent des vertus thermales. Il y aurait donc encore maintenant beaucoup à faire au point de vue balnéaire. Mais ce qu'il y a de certain c'est que déjà en 1849, Torosiewicz à pu compter 130 sources minérales dans les Carpathes polonaises. Nous nommerons comme les plus renommées Szklo, Krynica, Zegiestow, Iwonicz, Szczawnica, Kroscienko, Truskawiec, Muszyna, Lubien, Krzeszowice, Swoszowice.

Dietl crut de première nécessité d'utiliser dûment ces richesses nationales. Aussi se mit-il ardemment à l'œuvre. Il entreprit d'abord entre 1853 et 1856 plusieurs voyages à l'étranger (il en donna le compte-rendu dans deux gros ouvrages : « Représentation critique des hôpitaux européens », 1853, 460 pages ; et « Esquisses de voyage balnéologiques ») puis en 1857 il commença la tournée crénothérapeutique en Pologne. Les résultats en furent consignés dans « Les observations sur les sources thermales polonaises, leur efficacité, application et organisation ».

L'importance de ce livre et les discussions qu'il a soulevées ont été capitales. La balnéologie polonaise reconquit du coup sa haute valeur et depuis le volume de Dietl, elle occupe une des places les plus éminentes dans la vie médicale de la Pologne. Un événement très curieux couronna les mérites de Dietl en ce qui concernait la balnéothérapie polonaise. En 1865 du vivant de Dietl, la ville de Szczawnica où se trouve un des plus considérables centres thermaux de la Galicie, lui érigea une statue.

Ainsi ce n'est pas seulement à un Clémenceau et à un Foch qu'on a dressé des statues de leur vivant.

Les vicissitudes politiques de la Pologne firent bientôt du docteur Dietl un héros national.

Depuis 1860 se mit à souffler en Autriche un violent vent de germanisation. L'élément germanique de la monarchie des Hasbourgs, devenait de plus en plus présomptueux. On rêva de créer une Germanie autrichienne compacte et complète. Et on édicta une quantité de lois correspondantes contre la Pologne. On lui supprima nombre d'écoles, on germanisa

beaucoup d'autres, on introduisit l'allemand comme langue des cours à l'Université de Cracovie. Alors Dietl se mit au premier rang de ceux qui veillaient au maintien de caractères nationaux de la Pologne. Il publia d'abord un « Mémoire sur les écoles polonaises en Galicie, et sur la nécessité de les organiser dans l'esprit antigermain ». Ensuite, élu recteur de l'Université de Cracovie, il opposa la résistance la plus digne, mais aussi la plus tenace aux tentatives de germanisation. Dans son discours d'inauguration, dans tous ses actes durant l'exercice de sa haute fonction, il prononça un sonore veto contre le gouvernement autrichien.

Alors ce dernier invoquant la circonstance que le docteur Dietl venait d'atteindre la soixantaine, le mit à la retraite. En 1865 l'homme qui gênait les germanisateurs fut obligé de quitter l'Université.

Mais la nation polonaise ne se tint pas pour battue. Un an après, en 1866, la ville de Cracovie l'élut maire. A ce poste Dietl montra de nouveau combien immenses étaient ses capacités. Durant les huit ans qu'il passa à la tête de la ville, il la releva d'une façon magnifique. Il augmenta ses ressources, sauva de la ruine une quantité de monuments publics et d'œuvres d'art, assainit la voirie et traça des plans de nouvelles améliorations, plans tellement complets qu'encore à l'heure actuelle la municipalité cracovienne s'en inspire.

En 1875 quelques dissentiments avec le Conseil municipal, en partie aussi des raisons de santé l'obligèrent à se retirer de la vie publique. Mais il prit part à la vie scientifique et politique de la Pologne jusqu'au jour de sa mort, le 18 janvier 1878. Cette énergie indomptable du grand médecin était d'autant plus à admirer qu'en réalité Dietl la puisa rien que dans son for intérieur. Pour la vie de famille il n'en eut point.

Un peu comme Claude Bernard il ne fut pas heureux en ménage ; marié avec une Viennoise, il s'en épára au bout de quelques années.

Il restera toujours parmi les plus belles figures que produisit la Pologne, et on ne saura jamais ce qu'il faut admirer davantage en lui, la puissance de l'esprit, ou la grandeur de l'âme.

III

Si je me suis attardé auprès de ce grand médecin, c'est que de cette manière j'ai aussi rendu compte de la majeure partie du IV^e Congrès d'histoire de la médecine polonaise. En réalité j'ai ainsi résumé un nombre considérable de communications qui ont eu lieu au congrès, ce congrès roulant surtout autour de Joseph Dietl.

En effet le congrès fut inauguré le 5 octobre par la conférence du directeur des archives de Cracovie, Adam Chmiel, intitulée *Joseph Dietl, comme recteur de l'Université de Cracovie*. Ensuite vint la conférence de A. Wrzosek, professeur d'histoire de la médecine à l'Université de Posen : *Dietl comme assistant de la chaire d'histoire naturelle à Vienne*.

Les jours suivants ont parlé Ladislas Szumowski, professeur d'histoire de la médecine à l'Université de Cracovie sur *Dietl, et la station thermale de Szczawnica*; L. Wachholz, professeur à l'Université de Cracovie, sur *la clinique de médecine à l'université de Cracovie avant Dietl et à l'époque de Dietl*; Korczynski, professeur à l'Université de Cracovie sur *Dietl comme balnéologue*. Szczeklic a exposé *les idées de Dietl sur la saignée dans la pneumonie*. Ladislas Gajewski les *recherches de Dietl sur la plique polonaise*. H. Barycz a traité de *Dietl dans la lutte pour l'école polonaise*. Tous ces travaux, très complets, augmentés d'une excellente introduction de Szumowski sur « la vie et l'œuvre de Dietl », et d'une autre dissertation de Chmiel « Dietl comme maire de Cracovie », furent réunis dans un élégant in-4^e de 164 p., rehaussé de belles gravures et intitulé : *Joseph Dietl, Cracovie, 1928*.

En dehors de cela, le congrès auquel prit part plus d'une centaine de médecins et d'historiens polonais, a eu nombre d'autres communications. Le doyen des

historiens de la médecine polonaise, le professeur d'histoire de la médecine à Vilno, S. Trzebinski a traité de *l'enseignement de la médecine à Vilno dans la première moitié du XIX^e siècle*, ainsi que de *la méthode des recherches pathologiques de Chalubinski* (un des maîtres de la médecine polonaise du milieu du XIX^e siècle); Louis Zembrzuski de *l'action du médecin et anthropologue polonais, professeur Kopernicki en Roumanie, entre 1864 et 1871*; L. Szumowski de *Frédéric Hechell*, un des premiers historiens de la médecine en Pologne; Wrzosek, des *dernières années de la vie d'un autre médecin éminent polonais du milieu du XIX^e siècle Charles Marcinkowski*.

Fort intéressants étaient les *Souvenirs sur le docteur Antoine Rolle*, du professeur d'anthropologie à Cracovie, M. Talko Hryniewicz, âgé de plus de 70 ans, et travaillant toujours avec une activité inlassable dans son domaine. Antoine Rolle fut un médecin réputé de la Pologne, qui malgré sa clientèle très étendue trouva le temps de scruter les archives de nombreuses familles polonaises de la Podolie et de l'Ukraine et d'écrire selon leurs données une cinquantaine de monographies historiques très estimées.

Dans le passé plus lointain de la médecine s'engagèrent Szumowski avec sa communication sur les *maladies les plus fréquentes des Polonais du XVIII^e siècle*; Barycz, avec son travail sur *Les amitiés scientifiques d'Aldrovandi et des Polonais*; Fritz avec ses deux communications: *Quelques détails de la pratique de Simonius et Bucella (XVI^e siècle)* et *Un ouvrage inconnu de Stanislas de Lowicz*. L'auteur de ces lignes a lu sur *Le Poème médiéval polonais: le dialogue du maître Polycarpe avec la mort* et son importance pour l'histoire de la médecine polonaise. A. Wrzosek souleva le voile de la préhistoire dans son très curieux aperçu intitulé *Contribution à l'histoire des soins donnés aux enfants à l'époque préhistorique* et basé sur les fouilles de Liszki, dirigées par lui depuis six ans.

Pour la médecine en dehors des frontières de Pologne, E. Ostachowski a apporté des détails intéressants dans sa communication *Van Helmont et son système médico philosophique*. Enfin un jeune historien qui promet : Thadée Bilikiewicz, nous a entretenu de l'Institut d'histoire de la médecine de Leipzig, organisé avec une grande maîtrise par M. Sigerist et méritant l'admiration de tous les amis de notre science.

C'est tout ce que nous avons à dire sur le IV^e congrès d'histoire de la médecine polonaise. Mais notre compte rendu ne serait pas complet si nous oublions de reparler de la célébration de la mémoire du docteur Dielt, par la Ville et l'Université. Elle était tout à fait remarquable. Le 6 octobre, toutes les autorités avec l'évêque Respond, le palatin Darowski, le président de la ville Rolle et le recteur de l'Université Kallenbach se sont réunies à la salle des séances de l'Hôtel de Ville, où le président Rolle prononça un brillant discours commémoratif.


A midi une autre réunion solennelle eut lieu à l'Université. Le complet des professeurs des cinq facultés, les étudiants et un très nombreux public entendirent les vibrantes allocutions du recteur Joseph Kallenbach et du professeur Latkowski. Un choral suivit ces discours. Le soir la ville fut illuminée et un banquet fut offert par le président de la ville.

Je me réserve pour une autre fois la description de l'exposition des ouvrages médicaux polonais du XIII^e au XVIII^e siècle contenus à la bibliothèque de l'université de Cracovie, exposition organisée en l'honneur du Congrès.

Je communiquerai à cette occasion d'autres détails intéressants sur les progrès des études d'histoire de la médecine en Pologne depuis 1918. Je dirai ici seulement quelques mots sur le délicieux banquet de clôture du congrès.

Dans une salle historique au centre de Cracovie, se rassembla la majorité des membres du Congrès, et

bien que dans ce nombre il y eût peu d'assistants. au-dessous de la cinquantaine, l'esprit de jeunesse régnait parmi eux. Le professeur de physiologie en retraite, Nusbaum qui avait commencé comme il disait son 81^e printemps était leur doyen. Le professeur Trzebinski qui avait eu son fils assassiné par les bolcheviks et qui malgré nombre d'autres malheurs conserve une indomptable énergie, et une ardeur au travail juvénile, venait ensuite comme âge. Puis participaient au dîner les deux apôtres de l'histoire de la médecine polonaise, Szumowski et Wrzosek, tous les deux grisonnants, mais infiniment jeunes comme activité, le très aimable recteur Kallenbach, les professeurs Wachholz, Ciechanowski, Piltz et le président de Cracovie Rolle, fils du distingué médecin et historien, dont nous avons parlé plus haut. Je portai à ce charmant cénacle le salut de la Société française et de la Société internationale d'histoire de la médecine, et au moment où il fallait partir j'emportai avec moi l'impression que la Pologne qui durant 150 ans avait si victorieusement résisté à ses trois oppresseurs, n'avait rien perdu de ses forces dans cette lutte, et qu'elle s'engageait maintenant avec une jeunesse et fraîcheur d'esprit incomparables dans la dense forêt des problèmes et tâches de la Société européenne d'après guerre.



MÉDECINS ESCROCS ET ASSASSINS A LA BASTILLE

(XVIII^e siècle)

Par le D^r R. GOULARD, de Brie-Comte-Robert.

Parmi les médecins qui furent embaillés, six le furent, au XVIII^e siècle, pour vols ou meurtres. Il n'y en eut pas, au XVII^e siècle, à la Bastille, pour ces crimes.

I. QUÉRU (1).

Quéru, François (dit de Maison-Rouge) fut d'abord chirurgien établi dans le faubourg Saint-Antoine, à Paris ; puis, soldat aux Gardes. Le 3 octobre 1703, Pontchartrain, ministre de la Maison du Roi, écrivait, à son propos, au lieutenant général de police :

Fontainebleau, le 3 octobre 1703.

Je vous envoie les ordres pour faire mettre à la Bastille M. Quéru de Maison-Rouge, ainsi que vous le proposez, et Suzanne Landry, sa concubine, à l'hôpital.»

Le 27 octobre suivant, le sieur Aumont l'ainé, exempt, amenait à la Bastille, François Quéru, qui devait être « enfermé seul, sans aucune communication avec personne ».

Quéru, qui était de la religion prétendue réformée, était accusé d'avoir tenu de mauvais propos contre la religion catholique, et surtout, *d'avoir assassiné le seigneur de Thouars, en Poitou*. Le 21 avril 1704, un ordre du Roi fut envoyé par Pontchartrain au gouverneur de la Bastille pour faire conduire à Bicêtre, qui était à la fois un hospice et une prison, le sieur Quéru. Quelques mois plus tard, le 15 novembre,

(1) Bibl. Arsenal. Archives Bastille 5133-5134. — RAVAISSON. *Archives de la Bastille*, XI, 60, 66, 67.

d'Argenson écrivit au sujet du chirurgien à Pontchartrain : « Quéru est un blasphémateur et un suspect ; il vivait avec la Landry, et quand on lui faisait des reproches, il disoit que saint Marcel et sainte Geneviève avoient vécu de même. Sa pénitence n'a pu vaincre encore son endurcissement. Aussi, je n'ose vous proposer de le rendre libre, et quand il plairoit au Roy de lui accorder cette grâce, je vous supplerois de m'accorder un ordre pour purger Paris de ce scélérat qui paroît capable des plus grands crimes. »

En 1706, le lieutenant de police écrivit encore : « Quéru est maintenant plus docile ; aussi je pense qu'on pourroit le renvoyer dans son pays sans aucun inconvénient. » Le ministre de la Maison du Roi apostilla ce billet des mots suivans : Le mettre en liberté, et l'observer. Quéru fut libéré, aussitôt après.

II. CHAILLOU (1).

Charles Chaillou étoit « médecin d'urines » à Orléans. Il entra à la Bastille, le 31 juillet 1714, conduit par le sieur Champy, exempt, en même temps que sa femme, Etiennette Hulin. Tous les deux se trouvaient *compromis dans une bande de « voleurs de grands chemins, assassins de courriers, de cochers de voitures publiques et de voyageurs »*.

« Après la paix signée le 6 mars 1714 à Rastadt, après la longue guerre pour la couronne d'Espagne, le Roy fit une réforme très considérable dans ses troupes, ce qui répandit par tout le Royaume une multitude de soldats réformés et de brigands qui voloient et qui assassinoient à toute outrance. De ces bandits, les uns furent arrêtés en province, un grand nombre à Paris. Le Roy fit expédier des commissions particulières du Conseil à M. d'Argenson, lieutenant général de police tant pour faire le procès aux délinquans qu'il avoit fait arrêter à Paris que pour correspondre avec les juges de province et travailler de concert avec eux. Une de ces commissions fut adressée

(1) Arsenal 12479. Arch. Préfecture police, III, 565, 578.

le 21 may 1714 à M. d'Argenson et aux officiers du présidial du Châtelet de Paris pour instruire et faire le procès de divers accusés. » Parmi ceux-ci, étaient Charles Chaillou et Etiennette Hulin. Soixante-dix-sept individus furent jugés : six furent condamnés à mort et exécutés en place de Grève. Chaillou et sa femme s'en tirèrent avec une année de détention à passer à l'Hôpital général (1), où ils furent transférés, le 17 septembre suivant.

III. LAPERELLE (2).

De Laperelle était à la fois valet de chambre et chirurgien de M. de Puységur. Par ordre du Roi, daté du 21 mars, contresigné Breteuil, Laperelle fut transféré, le 27 mars 1724, du donjon de Vincennes à la Bastille, par le sieur Robillard, exempt. Il était accusé d'avoir *assassiné, pour le voler, le valet de chambre du comte de Busca*. Il fut mis en liberté, le 29 avril suivant, sur ordre contresigné Phelypeaux.

IV. FIGAROLLES (3).

Il était chirurgien à Paris. Le 17 juillet 1743, Phelypeaux, ministre de la Maison du Roi, envoya au gouverneur de la Bastille la lettre de cachet relative à François Figarolles, qui avait commis des « *escroqueries sous l'appas de bons de fermier général à obtenir du Roy* ». Il sortit de la célèbre prison, le 13 août 1743, sur ordre contresigné Phelypeaux, après avoir signé la déclaration suivante, qui était d'usage. « Etant en liberté, je promets selon [l'ordre] du Roy de ne donner ny écrire aucunes nouvelles à qui que ce soit, ny parens, ny amis, des prisonniers avec lesquels j'ay esté enfermé à la Bastille, sous les peines accoutumées. Je reconnois aussy qu'il m'a esté rendu tout l'or, l'argent, papiers et effets que j'ay aportés audit chasteau-fort. »

(1) Il s'agit de la Salpêtrière, qui était à la fois hospice et prison.

(2) Arsenal, 12479-12482-12549.

(3) Arsenal, 12477-12484-12581.

V. BISOS-DENICAN (1).

Jean-André Bisos était établi chirurgien à Versailles. Il fut enfermé à la Bastille, le 23 août 1752, sur un ordre contresigné d'Argenson, pour s'être entremis à négocier un faux bon du Roi pour une place de fermier général. Il fut mis en liberté, le 2 novembre suivant, sur un ordre contresigné d'Argenson et daté du 23 octobre.

VI. FAURE DE BEAUFORT (2).

Après avoir été professeur à la faculté de médecine l'Aix, il avait été nommé médecin du Roi par quartier. Il fut embastillé, le 22 août 1769, sur ordre contresigné Phelypeaux. Il s'était rendu coupable d'escroqueries, dont on ne trouve pas le détail dans les archives. Il avait eu comme complices les sieurs lacquet de la Saule, avocat en Parlement, et Delachaise, gendarme de la garde, qui furent conduits, en même temps que lui, à la Bastille.

Le 30 août, Sartine, lieutenant général de police, écrivit à Chevalier, major de la Bastille, pour que Beaufort se défit sur-le-champ de sa charge de médecin du Roi.

Faure de Beaufort jouissait, à Paris, comme médecin, d'une certaine renommée. Sans attacher plus d'importance que, peut-être, il ne convient à une lettre de lui, datée du 23 février 1770 et adressée au comte de Saint-Florentin où il dit qu'« il y a peu de médecins en état de remplir mieux que moi sa profession dans la pratique et dans la théorie », il faut reconnaître que, pendant sa détention, divers personnages lui donnèrent des preuves de leur confiance et de leur reconnaissance. Il avait, paraît-il, inventé une « eau antiputride » contre les maladies inflammatoires et scorbutique, l'étiisie, la consommation, les


(1) Arch. préfecture police. IV, 783. Bibl. nationale, Ms français 14058, folio 77.

(2) Arsenal 12381-12382-12480-12582 : CARRA. *La Bastille dévoilée*, IV-8. — RAVAISSON, IX, 48-49.

hydropisies, etc., dont la composition avait été déposée à l'académie des Sciences. Cette eau était réputée pour ses « effets heureux et constants. » Madame la présidente de Rieux, mère du prévôt de Paris, le marquis de Boulainvilliers, le sieur Garnier de la Chevrerie, médecin du Roi, inspecteur en chef des hôpitaux des Iles-sous-le-Vent, de Vaujours, médecin du Roi dans les colonies françaises, Lebrun, chirurgien-major de l'artillerie au cap Saint-Dominique, Seron, chirurgien-major de la compagnie des Indes, etc., etc., adressèrent à Faure de Beaufort des certificats pleins d'éloges.

Celui-ci fut remis en liberté, le 2 mars 1770, sur ordre contresigné Phelypeaux et daté du 23 février. Il recommença, alors, à exercer la médecine à Paris, et reprit même le titre de médecin du Roi. Ses nouveaux succès attirèrent l'attention de la Commission Royale de Médecine, qui porta plainte contre lui. Le 14 juin 1773, le duc de la Vrillière, ministre de la Maison du Roi, écrivit au lieutenant-général de police, que si le sieur de Beaufort continuait à faire distribuer des programmes dans Paris et à vendre son Eau végétale, il serait obligé de le punir sévèrement. Dans le dossier du médecin, se trouvent trois lettres de la comtesse de Gergy, du marquis de Boulainvilliers, du sieur Delpech de Montereau, datées de la fin du même mois, qui protestent contre la défense faite à Beaufort de vendre ses « eaux antiputrides, après les épreuves merveilleuses qu'on en a fait. »

Il est probable qu'à tort ou à raison, ouvertement ou clandestinement, Faure de Beaufort continua ses pratiques.



LE PÈRE POUTION DE MANOSQUE

« GUÉRISSEUR DES FOUS »

Par le D^r Paul CARRETTE.

Au XVIII^e siècle de nombreuses institutions charitables, plus particulièrement consacrées aux soins des malades, avaient l'autorisation de garder les insensés. Les Religieux de la Charité élaborèrent, en 1765, un Règlement des maisons de force, qui eut la haute approbation du lieutenant-général de police de Sarline. Il est dit dans ce document qu'on ne retirera des bâtiments de force « aucun prisonnier pour le faire passer dans le lieu appelé de Liberté... sans les ordres du Ministre ». Je ne veux pas développer ici le mode de classement des malades atteints de troubles mentaux, dans les maisons qui leur étaient destinées. Cette question a été magistralement traitée à plusieurs reprises par M. le D^r Sérieux (1). Je rappellerai seulement qu'il existait dans les Charités trois grandes divisions : 1^o la *Force* pour les aliénés agités, impulsifs ou particulièrement insociaux; 2^o les bâtiments de *demi-liberté*, réservés aux aliénés calmes; 3^o les bâtiments de *liberté* pour les sujets améliorés ou les pensionnaires de « bonne volonté ». Toutes les formalités d'un placement étaient exigées comme aujourd'hui. On a cependant l'impression que l'absence de la loi, telle qu'elle a été formulée en 1838, l'éparpillement des malades, — (certaines maisons n'en renfermant que 5 ou 6), — la difficulté d'effectuer

(1) P. SÉRIEUX et L. LIBERT. — Le Régime des Aliénés en France au XVIII^e siècle, d'après des documents inédits. *Annales Méd.-Psy.*, 1915-16.
P. SÉRIEUX. *Archives internationales de Neurologie*, Oct. 1924-mars 25.

rapidement certains transferts pour lesquels il fallait un ordre, laissaient à l'initiative des directeurs de Charités, une plus grande part de liberté. S'il y a des cas où cette liberté a amené des abus, il y en a d'autres où l'intelligente administration d'un homme a été plus utile aux individus placés sous sa garde que l'application stricte des décrets.

Notre législation actuelle diffère encore des usages anciens par l'organisation des « bâtiments de liberté ». Depuis la loi de 1838, tout malade interné vit séparé des autres. S'il est déclaré guéri et quitte l'Asile, la loi ne s'en occupe plus; s'il est amélioré et passe d'une « maison fermée » dans une « maison ouverte », il cesse d'être protégé par les règlements et n'est l'objet d'aucun contrôle. Sous l'Ancien Régime, au contraire, le « bâtiment de liberté » était destiné à deux catégories d'individus. Les uns, « pensionnaires libres ou de bonne volonté », vivaient avec les Religieux; ils n'étaient consignés par aucun ordre et pouvaient sortir selon les conventions établies pour leur cure avec la direction; c'était le cas de certains épileptiques, de certains déprimés; si leur maladie s'aggravait, s'ils devenaient dangereux, leur transfert dans un pavillon de sûreté était précédé d'un ordre du roi. Les autres, ex-habitants de la Force, ayant vu leurs troubles mentaux s'améliorer, avaient obtenu la faveur de passer « du côté des religieux » où ils jouissaient d'une liberté relative, franchissant ainsi l'étape difficile de la réadaptation sociale entre la vie de l'Asile et celle du dehors. Ici encore il ne faudrait pas conclure à une mesure d'ordre général adoptée par toutes les maisons de Charité du royaume. A l'établissement de Saint-Yon, fondé en 1718 par les Frères des Ecoles Chrétiennes, on donnait l'instruction à des hommes libres et à des non-malades et « dans une partie des bâtiments de cette maison, dans un endroit absolument séparé des pensionnaires libres, il y en a qui sont retenus par ordre du Roy, soit pour raison de leur mauvaise conduite, soit pour raison d'aliénation d'esprit ». C'est dans un de ces établissements privés

où le petit nombre des pensionnaires permettait un traitement bien adapté à chaque malade et à chaque étape de la maladie que Mourre, administrateur du département du Var, a vu les faits qu'il raconte en 1791. Voici quelques pages intéressantes de son rapport.

J'étais à Manosque en 1789. Cette ville qui faisait partie autrefois de la Provence est aujourd'hui comprise dans le département des Basses-Alpes. On y trouve des lumières et des vertus. Parmi les noms que l'estime a consacrés, la voix publique se plaît à citer le Père Poution, ci-devant Supérieur de l'Observance. C'est un vieillard qui n'a de son âge que la sagesse. Des mœurs douces, des manières affables, une conversation pleine d'intérêt lui concilient l'affection générale. Que les vieillards ne sont-ils tous comme lui ! La jeunesse trouveroit de bons amis et des guides aimables là où elle ne rencontre que de farouches Précepteurs.

Le couvent de l'Observance est destiné à recevoir les fous que le Gouvernement veut enfermer. On y reçoit aussi quelques insensés, à la prière des parents.

J'eus à ce sujet avec le Père Poution, un entretien qui laissa dans mon esprit des impressions si profondes qu'il est encore présent à ma mémoire :

« Mon Père, lui dis-je, sensible comme vous êtes, vous devez avoir bien à faire et bien à souffrir ! Point du tout, me répondit-il, je n'éprouve que du plaisir en voyant que mes malades s'attachent à moi, que je m'ouvre un passage dans leur âme, que je les ramène à la raison... Quoi, mon Père, vous auriez rendu la raison à quelqu'un de ces malheureux !... A plusieurs. »

J'écoutois avidement. Il vit qu'il pouvoit parler sans exposer sa modestie, parce que ma sensibilité seule l'interrogeoit. Il m'apprit des choses bien étonnantes selon moi et bien naturelles selon lui.

« J'avois, me dit-il, un Chanoine qu'on m'avoit amené garroté depuis les pieds jusqu'à la tête. Cet homme avoit la folie de se croire prévôt de son Chapitre. Un jour pendant l'Office, il s'approcha de celui qu'il regardoit comme un Prévôt usurpateur et le renversa de sa stalle. Ce dernier avancé en âge, frappa de la tête en tombant et resta sur le coup. Lorsque mon prisonnier arriva, je lui fis un accueil propre à m'attirer sa confiance. Je lui dis qu'il étoit bien humiliant pour un Prêtre

d'être traduit comme un criminel, que sans doute on l'avoit traité trop rudement et que je comptois assez sur lui, sur son caractère, pour être persuadé que toutes ces chaînes étoient désormais inutiles. Je l'admis à ma table, je ne le fis pas voir aux autres malades. *Ils vivent tous séparément, ils mangent séparément, ils se promènent chacun à des heures particulières.* Le Chanoine abusa de la permission que je lui avois donnée d'aller dans le Jardin, il en franchit les murailles et fut vaquer hors de la ville. J'envoyai des gens après lui. On me le ramena : je le reçus avec douceur. Eh quoi ! lui dis-je, avez-vous pu vous dissimuler les dangers de votre suite ? Vous pouviez être pris par les Cavaliers, et vous eussiez éprouvé les mêmes violences que la première fois. Cette idée ne s'imprima pas. Le lendemain, il jouit de la même liberté et en abusa de même. Il ne me fut pas possible cette fois de le retrouver. J'en écrivis à M. le Procureur-Général qui s'intéressoit à lui et qui me l'avoit recommandé. Il donna des ordres à la Maréchaussée, le transfuge fut arrêté à Saint-Maximin et reconduit à Manosque, pieds et mains liés. M. le Procureur-Général me répondit qu'il avoit été trompé sur le caractère de cet homme, et qu'il ne falloit plus le ménager.

« Je crus que la lettre de M. le Procureur-Général n'étoit qu'un conseil, et je voulus attendre quelques jours pour le suivre.

« Quand le prisonnier me fut présenté, je lui dis : je vous l'avois bien prédit, que vous ne pourriez fuir sans être arrêté, et que vous vous exposeriez à paraître en public de la manière la plus honteuse pour un honnête homme et surtout pour un Prêtre : je ne sais ce qui peut vous arriver à une troisième évasion : il m'écouta attentivement ; il rappela que je lui avois prédit son aventure, il resta bien convaincu que je ne lui mentois pas et l'effet de cette idée fut de m'en croire sur tout ce que je lui disois. Favorisé par cette disposition, je lui parlai de son état, je lui fis sentir que sa prétention n'étoit qu'une chimère. Au remède d'une conversation affectueuse et simple, je joignis ceux de l'art. En un mot, je vins à bout de rendre cet homme à la Société, à son Chapitre, à lui-même. »

Le Père Poution traite de la même manière un officier de dragons atteint de délire hallucinatoire :

« Je sortois avec lui, il aimoit à botaniser, je l'accompagnais sur les montagnes. J'ai toujours été persuadé que la promenade et le grand air, font le plus grand bien aux Insensés... »

« A un point aussi intéressant le respectable religieux ajouta quelques traits qui méritent d'être remarqués. Il m'apprit qu'il avoit eu des hommes entièrement fous, des furieux qui n'avoient pas un moment de lucide. Il m'en cita un de cette dernière espèce, qui déchiroit toutes ses chemises et qui restoit nu. Le Père Poution touché de sa situation très dangereuse dans les grandsfroids, prit le parti de paroître devant lui avec une grande chemise en forme de soutane. Le fou lui demanda si on portoit à présent de pareilles chemises, qu'il les trouvoit fort commodes. Le Père Poution lui répondit que la mode en étoit venue, mais qu'elles étoient extrêmement rares, qu'il n'avoit que celle-là. Le fou témoigna la plus grande envie d'en avoir une... Je consens à vous donner la mienne, mais à condition que vous en aurez soin. ». Le fou flatté du sacrifice, promit, tint parole, et se trouva couvert.

« Les bains, me dit le Père Poution, me sont d'une grande ressource avec les furieux, mais il ne faut jamais les faire prendre à contre-cœur. Un remède qu'on ordonne comme une punition, produit rarement un bon effet. J'ai été tellement convaincu de ce principe que plusieurs fois, pour engager mes malades à prendre des bains, je m'y suis mis avec eux. »

Ces idées sur le traitement des aliénés étaient admises alors. Cabanis préconisait aussi le travail et l'exercice physique contre certains troubles mentaux (1). Tissot s'exprimait comme Mourre ; il recommandait les bains tièdes et affirmait que « l'usage habituel d'un air convenable et le grand exercice sont parvenus à dissiper des germes de maladies contre lesquels les remèdes ne pouvoient rien » (2).

« Que l'on soit bien convaincu qu'il faut des soins plutôt que des chaînes aux Insensés » dit plus loin l'auteur du rapport. Il propose la création de nouveaux hospices, combat le projet d'un asile par département et, emporté un peu loin par son zèle, conseille de placer un aliéné par hôpital pour le mieux soigner, lui administrer plus largement les bains et les remèdes. Cette façon de traiter des aliénés seuls ou par petits groupes étoit très recommandée. Les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, ceux qui sont connus dans le Nord de la

(1) CABANIS. — *Rapports du physique et du moral*, 1805.

(2) TISSOT. — *Traité des nerfs et de leurs maladies*, t. II, 1780.

France sous le nom de « Bons-Fils », spécialisés dans les soins aux aliénés avaient installés des pensionnats à Lille, à Armentières, à Saint-Venant, à Maréville. Parfois s'il se trouvait que quelque malade d'une famille opulente fût atteint de troubles mentaux et que les siens désirassent lui faire donner les soins à domicile, on détachait un frère pour le garder (1).

Le jugement si enthousiaste de Mourre sur l'œuvre du Père Poution (qu'il qualifie de « guérisseur des fous ») étonnera ceux qui fondent encore leur opinion sur l'organisation des secours aux aliénés vers 1791 d'après les violentes critiques qu'on a formulées un peu partout sans en vérifier le bien-fondé. C'est qu'une confusion s'est introduite avec le temps dans les esprits. Parce que les hôpitaux comme ceux que Tenon, Colombier ou La Rochefoucault-Liancourt avaient visités, étaient dépourvus des moyens les plus rudimentaires de traitement, parce que les aliénés étaient renfermés dans des locaux sans air, couchés plusieurs dans un lit, on n'a pas manqué de généraliser. Il faut bien dire que les critiques contre les hôpitaux étaient souvent justifiées. « On y prend, dit Mourre, des précautions pour que les insensés n'attendent pas à leurs jours, on soutient leur misérable vie, on leur donne des aliments convenables à leur maladie, on leur administre quelques légers secours de médecine, mais voilà tout ». Les hôpitaux où l'on traitait les aliénés n'étaient pas nombreux et nous savons que l'Hôtel-Dieu de Paris jouissait d'une grande réputation à cet égard. Mais à côté des hôpitaux on connaissait, à la fin du XVIII^e siècle, un nombre considérable d'institutions charitables où l'on soignait les fous avec dévouement et compétence, d'après les méthodes recommandées par des médecins expérimentés.

Que ceux qui seraient tentés de mettre en doute la sincérité ou la clairvoyance de Mourre lisent les lignes suivantes. Elles n'ont pas été écrites par un auteur

(1) ALBAN DE VILLENEUVE-BARGEMONT. — *Economie politique chrétienne*, 1834.

suspect de bienveillance pour les hôpitaux, hospices d'aliénés et maisons de force. Elles sont de Mirabeau. Il a vécu exilé à Manosque en 1774 et il écrit dans ses livres sur les « lettres de cachet et prisons d'état » (1).

... « Je puis assurer que la plupart des prisonniers d'état, dont la tête est affoiblie, n'ont ordinairement que des manies relatives à leur détention. Ils en imaginent des causes bizarres, les surchargent de fictions qui tiennent du délire, et sont très sensés sur tout le reste. Un régime doux et sain, de l'exercice, et quelque société remettroient infailliblement ces imaginations exaltées. J'ai vu à Manosque en Provence, un religieux chargé tout seul de la direction d'une maison de force, qui guérit les fols de cette espèce, pourvu que leur maladie ne soit pas très invétérée. Pendant un an que j'ai observé cet homme respectable, qui n'a de son état que l'habit, six insensés sont tombés dans ses mains, trois desquels on étoit obligé de tenir à la chaîne : tous sont sortis d'avec lui bons et paisibles citoyens ».

(1) MIRABEAU. — *Des lettres de cachet et des prisons d'état*. Hambourg, 1782, t. II, p. 270.



PROSPER ALPIN (1553-1616)

**Sa résidence au Caire. — Ses études sur les plantes
de l'Egypte sur la Médecine et sur les
maladies locales (1).**

Par le D^r Pietro CAPPARONI
Professeur d'Histoire de la Médecine
à l'Université de Pise.

En ce Congrès International de Médecine tropicale et d'Hygiène tenu sur cette terre des pharaons, berceau d'une des plus antiques civilisations, j'ai cru bon, Messieurs, vu ma qualité d'Italien de rappeler, en cette section, de l'Histoire de la médecine, le nom d'un botaniste et médecin italien qui, au xvi^e siècle, visita l'Egypte et résida au Caire durant trois années, pour en étudier la flore et la faune, observer les maladies propres à la région et analyser les méthodes de cure employées par les médecins locaux. Ce nom est : PROSPER ALPIN. Alpin avait été précédé de peu par Pierre Belon et Melchior Guilandino, professeur de botanique à Padoue qui, tous deux voyageaient à travers l'Egypte dans un but scientifique. Mais le livre du premier, qui traite des *Observations de plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Egypte, Arabie, etc.*, semble avoir été copié sur un écrit de Pierre Egide d'Alby qui avait été avec lui dans beaucoup de ses voyages. Quant aux notes de Guilandino (Weiland) prises durant ses excursions, elles semblent avoir été perdues lorsque, à son retour d'Orient, il fut capturé par

(1) Etude communiqué au Premier Congrès International de médecine Tropicale et d'Hygiène au Caire (15-22 décembre 1928).

les pirates. Mais avant de vous parler des écrits du Dr Alpin sur l'Égypte, permettez, Messieurs, que très succinctement je vous en retrace la vie.

De François Alpin, célèbre médecin et de la padouane Barthélemie Tarsia, naquit Prosper, à Marostica, dans le Vicentin, le 23 novembre 1553. Ne se sentant aucun attrait pour le métier des armes auquel il avait été destiné, il l'abandonna pour s'inscrire en philosophie et médecine à l'Université de Padoue, immense forge de savoir à laquelle accouraient les étudiants de toutes les régions de l'Europe. Au temps de ses études, il y assuma la charge de vice-recteur et de syndic et il y prit son doctorat le 26 août 1578. Six ans après, alors qu'il avait déjà exercé la médecine à Camposampiero (Padoue), il fut pris du désir de visiter des pays étrangers. Tout frais de ses études médicales et botaniques dans lesquelles il avait été guidé par Guilandino, le Dr Alpin fit tant, que Georges Emo, patricien de Venise, nommé par la Sérénissime République vénitienne consul au Caire, le prit avec lui en qualité de médecin privé. Ils partirent ensemble, le 21 septembre 1580, pour Alexandrie d'Égypte. La description de ce voyage rempli de péripéties causées par l'inclémence de la mer et des vents, nous a été fait par Alpin lui-même dans la préface de son ouvrage : *de Medicina Aegyptiorum*. Débarqué à Alexandrie, le 22 mars 1581, il y fut retenu, à cause de la peste qui sévissait, et ne put rejoindre le Caire que le 7 juillet. Il séjourna dans cette ville un peu plus de trois ans y exerçant l'art de la médecine, étudiant les procédés des médecins locaux et recueillant un grand nombre d'observations tant médicales que botaniques qui lui acquirent, dans la suite, une juste renommée. Rentré dans sa patrie, il consigna le résultat de ses patientes recherches en trois volumes que nous aurons l'occasion d'examiner dans la suite. En 1584, notre docteur aspire à la charge de médecin de la commune de Bassano-Veneto ; mais en dépit du renom qu'il s'était acquis, un autre fut désigné, un certain Jean Locatelli. Peu

de temps après, il arriva que Jean-André Doria, prince de Melfi et commandant de la flotte de Philippe II d'Espagne, l'attacha à son service sanitaire personnel et le conduisit à Gênes, où il lui laissa la liberté d'exercer la médecine privée.

En 1590, Alpin est de nouveau à Venise et, quelques années après, en 1594, le Sénat de Venise, dont l'attention avait été attirée sur sa personne par ses travaux scientifiques, le nomma professeur de botanique à l'Université de Padoue, qu'il avait fréquentée au temps de ses études. Il est aussi préposé à l'enseignement des simples et il exerça ces charges jusqu'à sa mort. Ses dernières années furent attristées par cette dure infirmité qu'est la surdité et par l'état très maladif de sa santé. Il mourut à Padoue, le 23 novembre 1616 et fut modestement enseveli dans l'église de Saint-Antoine.

Prosper Alpin fut lié d'amitié avec diverses personnalités de l'époque ; entre autres, le déjà nommé Guilandino, de Koenigsberg ; avec Jérôme Capello, procureur général de l'île de Crète ; avec Joseph Casabona, directeur du Jardin botanique de Pise ; avec le praticien Nicolas Contarini, de Venise ; avec le chirurgien-pharmacien, Dominique del Re.

L'œuvre scientifique d'Alpin est vaste et complexe. Elle a pour pivot : l'Histoire naturelle (Zoologie et Botanique), la *thérapeutique*, le *diagnostic* et la *clinique*. En médecine, il ne put s'affranchir de la séculaire habitude, qui durait encore alors dans le monde médical, de sacrifier à la tradition. Mais il s'éleva très haut et à une renommée bien méritée en joignant au traditionnel *Ipse dixit* une série d'observations personnelles qui le placent dans l'escadrille des précurseurs de la méthode expérimentale et de l'observation. Voici la liste de ses ouvrages dont quelques-uns posthumes, furent publiés soit par son fils, soit par d'autres :

Rerum Aegyptiarum libri quatuor (œuvre posthume) ;
De Medicina Aegyptiorum libri quatuor ; *De Balsamo dialogus*, *De plantis Aegypti*, *De praesagienda vita et*

morte aegrotantium, libri septem ; *De medicina methodica* libri tredecim ; *De Rhapontico disputatio*, *De plantis exoticis*, libri duo (œuvre posthume).

Mais parmi ces ouvrages, quatre surtout nous intéressent : ce sont ceux dans lesquels Alpin a réuni la somme des connaissances qu'il avait recueillies sur le lointain continent noir, en vertu de cette rage de connaître les us et coutumes des pays lointains, innée chez les Italiens, et dont il avait d'éclatants exemples dans les personnes de Marco Polo, des Caboto, de Cristophe Colombo, d'Améric Vespucci et de Jean de Verazzano.

Ces quatre ouvrages donc : le *Rerum Aegyptiarum*, le *De Medicina Aegyptiorum*, le *De Balsamo* et le *De plantis aegypti* sont ceux que brièvement je résumerai, parce qu'ils éclairent très bien la figure intellectuelle d'Alpin, soit comme voyageur, soit comme médecin et naturaliste.

Le *Rerum Aegyptiarum* et le *De plantis Aegypti* traitent de questions d'Histoire naturelle et précisément de Zoologie et de Botanique. Dans le premier, l'Egypte nous est révélée par l'aspect imposant des ruines de l'antique civilisation des pharaons ; par la variété de ses habitants ; par la richesse de sa faune. En effet, au quatrième livre, l'auteur nous fait une description, accompagnée de leur grossière figure, des principaux animaux qui l'habitent : premier bon travail, et d'importance, pour la faune locale. Le manuscrit, encore inédit à la mort d'Alpin, fut publié en 1735 par Barthélemy Cellari, secrétaire de l'Université de Padoue. Dans le second ouvrage, imprimé en 1592, l'auteur traite des questions nettement botaniques, se montrant ainsi très expert dans la science des plantes. Son livre est exposé sous la forme d'un dialogue tenu avec le médecin de Koenigsberg, Weiland, son maître. Les espèces thérapeutiques soit spontanées, soit cultivées y sont spécialement illustrées. Il y en a bien quarante-trois espèces, pour la plupart indigènes, présentées au lecteur et reproduites au moyens de dessins qui ne sont point du tout

méprisables, mais dont le nom de l'auteur nous échappe. Parmi ces plantes figurent : la silique, l'acacia, la palioure, le sycomore, le palmier dattier, le sébestier, le tamaris, le tamarin, l'agihalid, le lycium indicum, le troène égyptien, le baobab, le gossipius, l'abrus et tant d'autres.

Prosper Alpino fut le premier à décrire la plante de café qu'il indique par le nom de Bun o Buna, parlant de l'usage que font les égyptiens de l'infusion préparée avec la graine grillée de la plante : « Ex his (seminibus) omnes tum Aegyptii, tum Arabes parant decoctum vulgatissimum, quod vini loco ipsi potant, venditurque in publicis oenopoliis, non secus quam apud nos vinum; illique ipsum vocant Caova ». Il avait pu observer dans le jardin du turc Haly bey la plante, dont la semence, dit-il, fut importée de l'Arabie hereuse. L'auteur s'arrête beaucoup aussi sur ses propriétés thérapeutiques, disant que les médecins égyptiens en usent comme corroboratif dans l'atonie gastrique, pour supprimer les obstructions viscérales, et dans les hypertrophies hépatiques et spléniques. Le café sert aussi à activer le flux menstruel et, pour cette raison, il est d'un usage familier parmi les femmes arabes et les égyptiennes. A propos de cette plante, notre savant fait remarquer à Guilandino qu'Avicenna rappelle aussi ses graines et leur usage. Ellis et de Candolle voulurent affirmer que c'était Clusius qui avait été le premier à faire connaître aux européens le breuvage fait avec les graines du café arabe tandis que, c'est un fait avéré que, quelques années après la description de notre Alpin, Onophre Beni, qui explora la flore de Crète, envoya des exemplaires de ces graines au botaniste Clusius qui s'en servit pour en donner la description ainsi que la recette pour la préparation de la boisson que l'on en fait.

Dans l'ouvrage : *De Balsamo*, exposé, lui aussi, sous forme de dialogue et imprimé à Venise à l'enseigne du Lion, en 1591, le discours se déroule entre l'auteur, le médecin égyptien Abdulla et le médecin

juif Abdachim. Alpin s'obstine à nommer *opobalsamo* le Balessan des égyptiens, plante originaire de l'Arabie, qui produit le baume. Ce livre, vu le temps où il est écrit et, pour les connaissances de l'époque, est traité à fond dans la manière avec laquelle la dite plante est décrite, tant sous le point de vue historique que botanique et drogologique.

Il ne nous reste maintenant qu'à commenter brièvement l'œuvre alpinienne : *De Medicina Aegyptiorum*, elle aussi venue à la lumière en 1591, dans la typographie du siennois Francesco dei Francisci, toujours sous la forme d'un dialogue, celui-ci avec Guilandino. Elle est divisée en quatre parties. La première est réservée à l'état de la Médecine en Egypte et à la figure morale et scientifique du médecin égyptien de son temps; à la météorologie et au climat de la région par rapport aux maladies prédominantes, épidémiques et contagieuses. La deuxième partie traite de la *diminutio sanguinis* et de la manière dont on usait de cette pratique thérapeutique en Egypte. Elle parle des saignées artérielle et veineuse, des scarifications et applications de ventouses. La troisième partie traite des diverses parties du corps dans lesquelles sont pratiquées les scarifications et dans quelles sortes de maladies elles sont usées. Ici, Alpino parle aussi du moxa, espèce de cautérisation ou vésication produite par l'ustion lente d'une mèche de coton roulée en forme de cône et qui devait brûler du sommet à la base pendant qu'il était appliqué en diverses parties du corps à l'aide d'un support métallique. C'est en cette partie de l'ouvrage qu'il décrit une manière spéciale, employée par les sanitaires locaux d'extraire sans intervention chirurgicale de petits calculs de la vessie. Des chapitres spéciaux sont réservés à la description des bains, particulièrement au bain turc (Hamman); aux divers genres de massages et aux bains simples et médicamenteux, au point de vue de la thérapeutique en diverses affections morbides, ainsi qu'aux dépilatoires et à la coloration de la peau et des cheveux avec le henné (alcanna ou

elhanné) et à son usage thérapeutique contre la sueur abondante et fétide des pieds. Dans la dernière partie se trouve la description des aliments et des médicaments.

Parlant de l'opium et du chanvre indien (Assis), il est dit que l'usage de ces stupéfiants ne peut être supprimé tout d'un coup à ceux qui y sont habitués si on ne veut les voir exposés à de graves complications. Il vit abandonner l'usage de l'opium si, à l'heure à laquelle le patient avait l'habitude d'en user, on lui donnait du vin de Chypre médicamenté avec du poivre et des arômes. Il est aussi traité d'autres stupéfiants tels que le Bers et le Bosa et de l'usage de médecines spéciales en diverses formes morbides.

Nous pouvons considérer cette œuvre comme une fidèle exposition des maladies, spécialement sous leurs formes endémiques et épidémiques dont l'Égypte était affligée, et au développement desquelles contribuaient les facteurs : climat, eaux, inondations du Nil, marais, nourriture et breuvage. Elle traite aussi de la périodicité de quelques maladies dépendant des saisons ; des fièvres paludéennes ; de la forme presque fulminante de la maladie appelée *De Mel-muya*, que l'on pourrait regarder comme une forme foudroyante de la peste, mais que le Dr Alpin considère comme un typhus d'une extrême gravité. Il y est aussi parlé de la peste, que l'auteur juge être une entité morbide importée et non autochtone et des formes fréquentes et variées de l'ophtalmie en partie causée par le soulèvement des poussières et le souffle des vents du désert : le siroco et le guibli. Une section du quatrième livre est dédiée à la composition de la thériaque des divers composés de cette préparation, il rappelle les noms arabes prouvant que celle qui se confectionnait en Égypte alors, différerait, en nombreux détails, de l'antique d'Andromaque.

Les œuvres médicales et d'histoire naturelle de Prosper Alpin ayant trait à l'Égypte examinées, j'ai rempli mon devoir qui est de vous avoir rappelé, Messieurs, qu'un italien fut celui qui le premier, à

l'aube de la Renaissance scientifique, parla de l'Egypte, de ses remèdes et de ses coutumes médicales. Il y voyagea poussé par le besoin de savoir essentiel dans la continuité de la race, qui garde jalousement le patrimoine de science accumulé avec d'indicibles sacrifices par nos aïeux.

DOCUMENTS

Quelques documents concernant le Droit Médical sous l'ancien régime.

La bibliothèque de la ville de Castres possède un lot très important de livres anciens provenant de l'évêché et des communautés religieuses dépossédées à l'époque de la Révolution. Au moment où toutes ces bibliothèques furent réunies en un dépôt commun, il y avait 18.465 volumes formant des collections magnifiques. On y pouvait voir des incunables, des manuscrits sur velin décorés de sujets peints et richement ornements. Toutes ces merveilles ont été mises au pillage. Elles n'étaient pas surveillées. Elles ont enrichi des bibliothèques privées ou publiques, et notamment parmi ces dernières, celle de Montpellier, d'après Estadiou (1).

Le pillage a duré jusqu'en 1874, époque à laquelle un maire avisé y mit le holà. Depuis, la bibliothèque de Castres s'est enrichie et, malgré un incendie récent, elle est fort intéressante. Cet enrichissement est surtout le fait d'achats ou de dons d'ouvrages modernes qu'il est fort agréable d'avoir ainsi sous la main et qu'une population nombreuse de lecteurs et de lectrices met largement à contribution. L'austère et grave

(1) *Annales du pays castrais*, Castres, Abeillhou, 1893.

bibliothèque des évêques et des moines érudits s'est transformée en bibliothèque populaire, mais, néanmoins, le vieux fond est encore assez considérable pour donner de la joie aux bibliophiles et ne pas manquer d'intérêt pour les chercheurs. En fait, il est agréable d'y fureter. On y trouve son compte. On y admire les riches reliures d'autrefois, des éditions anciennes d'une perfection typographique merveilleuse et on y fait des découvertes parfois intéressantes. C'est ainsi qu'un jour, au milieu de gros in-folios de théologie, j'ai mis la main sur un énorme volume à la reliure fatiguée et portant des traces de vandalisme. Ce volume a été formé par la réunion des quatre tomes d'un grand ouvrage de Droit, œuvre d'un avocat et jurisconsulte de Montpellier fort célèbre en son temps, s'il faut se fier à certaines pièces de vers qui l'accompagnent selon le goût de l'époque. Son titre est : *D'Espeisses Antoine, Œuvres* (Lyon, Huguetan libraire, 1685). Il renferme une table des matières détaillée et très bien faite. L'ouvrage est logiquement ordonné. Les diverses matières y sont bien classées. C'est l'ancêtre des *Codes Français* de Riviere, F. Hélie et P. Pont que mes camarades de la Faculté de Droit me montraient autrefois avec fierté lorsque, au Quartier Latin, j'allais les voir dans leur chambre.

Je l'ai feuilleté dans l'espoir d'y trouver des renseignements concernant notre profession. Je n'ai pas été déçu et je me suis fait un devoir de recopier les divers chapitres ayant trait aux médecins. Ils envisagent les questions suivantes : 1° le cantonnement des troupes ; 2° les donations ; 3° les héritages ; 4° les honoraires et, 5° le mariage.

I. LE CANTONNEMENT DES TROUPES.

LOGEMENT DES GENS DE GUERRE : *En étaient exempts :*

— 27. DECIMO. — Les médecins du roy, d. l. archiatros, voire même les autres simples médecins, *l. ult. in fin. ff. de muneribus et honor* (1).

II. LES DONATIONS.

— 19. SEXTO. Le Malade ne peut pas donner à son Médecin, Chirurgien, Apotiquaire, ou autre ayant soing de sa santé : Maynard, *liv 3, chapitre 73*, Charond, *au livre 9 de ses respons. chap. 19*, et Automne *ad l. si Medicus, 5, ff. de var. et extr. cognit.* Ainsi, une donation faite par le malade à un empirique

(1) T. III, p. 328.

qui le traitait, fut cassée à la Requête des héritiers du malade par Arrest du Parlement de Tolose du 21 juin 1594. Maynard, Charond et Automne *auxdits lieux* et le même Maynard *liv. 9, chap. 12*. Et parceque les malades voulans donner aux susdites personnes, pouvaient emprunter la forme de quelque autre contract, afin de rendre leur acte valable ; pour éviter cette fraude, il a esté ordonné que tous contracts entre le malade et le Médecin, ou autre telle personne, seront nuls, Rebuff, *in tract. de rescisc. contract. in præfat. numero 29 et 30*. Ranchin *in 9, 102*. Guidon Pap. et Corras *in cent. cap. 2*. Non seulement lorsque le Médecin a contraint le Malade à passer ce contract en luy augmentant son mal, comme en la loy *medicus 5, ff. de variis et extraordinar. cognit.* où le Médecin en augmentant le mal de son malade, l'avait contraint à lui vendre certain fonds. Mais mesme, bien qu'il n'y ait point de mauvaise foy du Médecin Robuff, *dict. loco*. C'est pourquoy un malade ayant promis à un chirurgien cinq cens escus pour se faire tailler, par Arrest du Parlement de Paris du 6 février 1596, les héritiers du malade ne furent condamnez qu'à la somme de trois cens escus, à laquelle la Cour estima la vacation dudit chirurgien, Loüet *lettre, A, chap. 29*. Le semblable a esté jugé au mesme Parlement contre un chirurgien auquel un malade de peste avait promis deux cens escus s'il le guérissait, bien qu'il l'eût guery ; car le malade fut seulement condamné au payement de trente escus à quoy les vacations du chirurgien furent estimées, et quant au surplus la dite promesse fut mise au néant, Rabuffus et Maynard *dict. locis patimur accipere quæ sani offerunt pro obsequiis, non ea quæ periclitantes pro salute promittant ; leg. archiatri 9, cod. de professoribus et Medicis, lib. 10, cod. tit. 52*.

Qui si me tonsor cum stricta novacula subsit,
Tunc libertatem, divitiasque roget ?
Promittam, nec enim rogat illo tempore tonsor
Latro rogat ; res est imperissa timor.

Martial *in Epigram*. Contre ce qui a esté jugé en pareil cas par le Sénat de Naples, Matth. de Afflict. *decis. 123*. Et bien que ladite loy *Archiatri*, parle des Médecins qui recevaient des gages du public ; néanmoins, la défense ne leur est pas faite de prendre des malades, à cette occasion, car autrement on leur aurait défendu aussi de rien prendre de ceux qui, étant revenus en santé, leur payeraient leur service, ce qu'on ne fait pas, comme il se voit dans les termes de ladite loy. Et comme la promesse faite par le malade à son médecin est nulle ; aussi

celle qui est faite par le malade à l'article de la mort à son curé est nulle, *Chophin de sacra pol. lib. 3, tit. I, num. 13*, car il y a mesme raison en un cas qu'en l'autre (1).

III. LES HÉRITAGES.

Médecins, Chirurgiens, Apothiquaires ne peuvent estre instituez héritiers par leurs malades.

Decimoquinto, les Médecins, Chirurgiens, Apothicaires, Avocats et Procureurs, ou leurs enfants, ne peuvent estre instituez héritiers par celui qui est sous leur charge; c'est pourquoy un apprentif Apothicaire ayant fait héritier son maître, par Art. du Parl. de Tolose du 9 May 1577, le testament fut déclaré nul. Mayn. *liv. 2, ch. 97*, et Automne *ad l. 1 § quæ onerandæ, ff. quar. rer. act. non det.* Et l'institution faite par un malade de peste en faveur de l'homme qui l'avait servy, a esté jugé nulle par arrest donné en la Chambre de l'Edit de Castres le 8 aoust 1635. Et en consultation j'ay veu juger qu'un testament fait par un apprentif Mangounier ou Revendeur en faveur du maître Mangounier qui luy apprenait le métier étoit nul. Et par la mesme raison, le testament fait par le client pendant le procez en faveur de son Procureur est nul. Contre ce qui a esté jugé au Parl. de Grenoble le 21 février 1628.

Expilly en ses Arr. ch. 220. Les Parlemens ont étendu l'ordonnance des tuteurs et baillistes, aux Médecins, Apoticaire et Chirurgiens, à cause qu'ils n'ont pas moins de pouvoir sur les malades pendant leur indisposition, que les tuteurs en ont sur les pupilles pendant leur bas âge. Et tant s'en faut que ces personnes puissent estre instituées héritières, que mesme les simples legs qui sont faits en leur faveur sont nuls, comme il sera dit en la *Section 3 du titre des Legs*. Que si le malade, le client ou autre personne qui est sous la puissance ou direction d'autrui : par exemple un Apprentif institué héritier son maître d'apprentissage conjointement avec un sien frère, le testament sera valable pour le regard du frère et nul pour le regard du maître d'apprentissage, en sorte que ce qui avait esté donné aud. Maître, accroitra aud. frère institué, *arg. l. hac consultissima, 21, § ex imperfecto, C. de testam*, sans que les autres frères dud. Apprentif puissent avoir aucune part en la portion dudit Maître; car puisque tel testament ne peut estre infirmé pour le regard du frère, *cum utile per inutile non vitiatur, cap. utile, de reg. jur. in 6*, et qu'il n'y a rien à dire contre

(1) T. I, p. 211.

viendront des meubles qui avaient été apportés dans le fonds, ou maison par le fermier, ou locataires; et s'il y a des deniers provenus desdits meubles de reste, ils seront employez au payement du loyer du fonds ou de la maison. Or, puisque le propriétaire desdits fonds ou maison ne peut être payé de son loyer qu'après lesdits frais funéraires sur lesdits deniers provenus desdits meubles, ores que sur iceux il y ait une hypothèque privilégiée à tous autres, comme il a esté montré au *Titre du Louage*. Par identité de raison quoyque la femme pour la repetition de son dot ait hypothèque privilégiée à tous les créanciers antérieurs de son mary; néanmoins pour les susdits frais funéraires, elle doit marcher après les susdites personnes.

Mais lesdites personnes n'ont aucun privilège pour les services rendus ou fournitures faites en la maladie dont la femme du distributionnaire est décédée pendant la vie du mary, parceque le mary ayant survécu à la femme, ils se doivent imputer de ne s'estre fait payer incontinent après le décès de la femme. Ce qu'on ne leur peut pas opposer, lorsqu'ils ontourny lesdits services ou drogues en la dernière maladie du distributionnaire même, comme il sera montré cy-après.

D'ailleurs encore, qu'on n'accorde pas telle préférence auxdites personnes sur les biens du mary, cela n'empêche pas que ne pouvant pas trouver leur payement es biens du mary, elle ne le puisse demander sur les biens propres de sa femme; car puisque la femme est obligée de se nourrir elle-même, son mary et ses enfans, lorsque son mary est pauvre, comme il est dit au *tit. du Mariage*, elle est aussi obligée au dit cas de se médicamenter à ses dépens, puisque sous le mot de *Nourriture* les médicamens sont aussi entendus comme il a esté dit *audit lieu*. Et ainsi lesdites personnes ne reçoivent aucun, ou peu de préjudice, encore qu'on ne leur accorde pas ladite préférence. D'abondant, lesdites personnes n'ont aucun privilège sur les services rendus, ou fournitures faites es-maladies dont le malade est relevé, comme il a été jugé par lesdits Arrests du 13 septembre 1583, et en 1634, par lesquels la femme repétant son dot a esté préférée aux Apoticaïres demandans les médicamens qu'ils avaient fournis ou des maladies dont le défunct n'estait pas décédé; ils se devaient imputer en cé dernier cas de ne s'estre fait payer, puisqu'ils en ont eu le temps : mais cette raison cesse au premier cas, la mort de leur débiteur leur en ayant osté le temps et le moyen; lorsqu'ils ont employé leurs services ou leurs médicamens, le temps ne permettait pas qu'au même moment ils se fissent payer; on leur a donné la préférence en ce cas, parceque, *Medicorum causa justior est, qui*

salutis hominum curam agunt, l. 1. ff. de var. et extraord. cognit. Celui qui assiste quelqu'un en sa plus grande nécessité mérite plus que celui qui l'assiste en temps qu'il n'en a pas tant de besoin. Et si telle préférence n'était accordée, telles personnes se porteraient rarement à assister un pauvre homme mourant et la vefve ne se peut pas plaindre de la diminution qui se fait souvent de son dot par ladite préférence, puisqu'il a esté montré cy-dessus au tit. du Mariage, qu'elle doit nourrir son mary pauvre (1).

V. LE MARIAGE.

Médecin ne peut valablement exiger ni recevoir promesse de mariage du malade qu'il traite.

V. Comme l'erreur empêche le consentement, pareillement la force lui est contraire... C'est pourquoi si quelqu'une des parties a esté contrainte à faire promesse de mariage, la promesse sera nulle. Ainsi, la promesse de mariage faite par le malade à son médecin est nulle, comme il a été jugé sur une promesse faite par une fille malade de peste, par Arrest de la Chambre de l'Edit de Paris du mois de juin 1607..., parce qu'on estime que la fille malade a fait cette promesse par crainte d'être abandonné de son médecin ; et pour la nécessité qu'elle avait de son assistance. *Patimur accipere quæ sanis offerunt pro obsequiis, non ea quæ periclitantes pro salute promittunt, l. Archiatri 9, Cod. de professor et Medic. lib. 10. C. tit. 52.* C'est pourquoy en la loy *Medicus libertus* 26. in princ. ff. de oper. libert. les médecins sont appelés *Imperantes*. Aussi dit-on que *jubere et imperare Medicis conveniunt*. Terent. *Quod jussi ei date bibere ; et quantum imperavi date. Aegrotos videt non ut amicus, sed ut Imperator. Seneca lib. 6. de benefic. cap. 16.* (2).

* *

D'Espeisses était jurisconsulte à Montpellier et dans son ouvrage il doit, semble-t-il, avoir tendance à citer les règles juridiques du Languedoc. Il n'en est rien. Si, en divers endroits de son œuvre il cite des causes languedociennes voire même de la *Chambre de l'Edit* de Castres, il fait néanmoins état des lois, us et coutumes de toute la France. Ainsi, par exemple, en ce qui concerne les dispositions à titre gratuit au profit des médecins, un article récent d'Adr. Koln. Enriquez (3) nous montre qu'il en est bien ainsi :

(1) T. I, p. 287. Partie I. du Dot, Section III, § 70.

(2) T. I, partie I, du Mariage, section II, page 162, col. 2, § V.

(3) *Index Médical*, mars 1928.

« Déjà, écrit cet auteur, sous les empereurs romains et notamment sous Valentinien et Valens, l'homme affaibli et diminué dans ses facultés ne pouvait librement contracter ou disposer en faveur de son médecin traitant.

« On estimait toujours que le malade devait être gardé contre sa propre faiblesse.

« En France, jusqu'à la rédaction du Code civil, aucune loi, aucune coutume n'avait édicté contre les médecins et pharmaciens une incapacité formelle.

« Mais la jurisprudence, c'est-à-dire l'ensemble des décisions des tribunaux, en fait, proclamait cette incapacité. Le principe général observé a été ainsi résumé, par un auteur : les dispositions testamentaires faites aux médecins, apothicaires et chirurgiens, pendant leur dernière maladie, sont nulles, si ce n'est pour quelques circonstances particulièrement.

« L'on trouve avec encore plus de précision les règles suivies par les magistrats en cette matière chez Pothier le plus important des commentateurs d'avant le Code civil : « Il y a des personnes, dit-il, à qui le testateur ne peut rien léguer, quoiqu'elles soient capables de recevoir des legs de toute autre personne. Ce sont les personnes qui ont quelque pouvoir sur la personne du testateur, ce qui pourrait faire craindre la suggestion. C'est pour cette raison, que l'ordonnance de 1539, art. 131, déclara nulles, toutes donations entre vifs et testamentaires faites au profit des tuteurs et autres administrateurs, ce qui a été étendu par la coutume de Paris aux pédagogues et par la jurisprudence aux médecins, chirurgiens, apothicaires, opérateurs qui gouvernaient le malade dans le temps qu'il a fait son testament, aux directeurs et confesseurs du testateur, au procureur dont le testateur était client ».

* *

Poursuivant mes recherches j'ai eu le rare bonheur d'avoir l'édition d'Amsterdam des Œuvres de l'auteur de la *Défense de l'Esprit des lois* et j'y ai découvert (1), un chapitre concernant la « responsabilité médicale ». Il est fort court comme il est souvent dans la manière du Président de Montesquieu à qui ses contemporains mettaient

Une plume d'or à la main

d'après un vers de Piron et dont Farabeuf n'aurait pu dire,

(1) T. III, Liv. XXIX, ch. XIV, Amsterdam, 1771.

comme je le lui ai entendu dire de tant d'auteurs contemporains, qu'il était atteint de *graphologorrhée*. Je le cite en entier :

Pourquoi les Médecins étaient punis de mort, à Rome, pour négligence ou impéritie, et ne le sont pas parmi nous.

« Les loix romaines (1) voulaient que les médecins pussent être punis pour leur négligence ou pour leur impéritie. Dans ces cas, elles condamnaient à la déportation le médecin d'une condition un peu relevée, et à la mort celui qui était d'une condition plus basse. Par nos loix il en est autrement. Les loix de Rome n'avaient pas été faites dans les mêmes circonstances que les nôtres : à Rome, s'ingérait de la médecine qui voulait ; mais parmi nous, les médecins sont obligés de faire des études, et de prendre certains grades ; ils sont donc censés connaître leur art. »

..

Avec nos lois sociales actuelles où en perspective, le médecin joue et jouera de plus en plus un grand rôle à titre d'« *Expert* ». Il n'est pas de jour où, maintenant, il n'ait à fournir des certificats à ses clients, à dresser des rapports pour le Tribunal des Pensions, pour le Tribunal civil, pour les administrations, pour les compagnies d'assurances, etc. Le médecin tend de plus en plus à élargir sa zone d'action dans cette voie. Toutefois, dans les siècles passés, ses interventions en qualité d'Expert n'étaient pas négligeables. Il en était de fort singulières et bien dans la note du Temps où elles furent employées. Notons, par exemple, la constatation de l'impuissance parce qu'on appelait le *Congrès* dont nous possédons un tableau complet dans le Dictionnaire de Bayle (2), à l'article *Quellenec*, et qui vient de faire l'objet d'une thèse récente, bien fournie, soutenue devant un jury à la tête duquel se trouvait notre excellent collègue et ancien président, M. le P^r Menetrier.

Dans certains cas, même graves, on aimait rire, comme il arriva à propos de l'histoire de la fantaisiste Mademoiselle d'Eon, digne d'un véritable conte drôlatique. Pour des motifs divers, le gouvernement d'alors ayant décidé de se débarrasser du bouillant chevalier d'Eon, colonel et ministre plénipotentiaire, le fit avec humour, et il se trouva des Experts médicaux pour souligner cette humour avec la septique désinvolture de l'époque : Ils firent une belle révérence au chevalier d'Eon, lui exposèrent le but de leur visite et, entre deux pirouettes, lui assu-

(1) La loi Cornelia, de sicariis ; institut. Liv. IV, tit. 3 ; de lege Aquilâ § 7.

(2) Rotterdam, 1697.

rèrent sérieusement que sans doute ce que leur avait dit le Ministre était exact, que par décence ils ne voulaient pas aller plus avant dans leur examen et qu'il était certainement exact que M. le Chevalier était une Demoiselle.

Et ainsi le rapport fut-il fait. On connaît la suite de l'anecdote et comment ce fringant officier dut endosser des jupes, s'accomoder de sa nouvelle vie et comment tout le monde rit de la singulière aventure, étayée par des certificats burlesques.

* *

Je puis, en passant, rappeler que nos ancêtres ne se contentaient pas toujours de rédiger eux-mêmes les certificats demandés par leurs clients et que, parfois, les certificats étaient rédigés par un notaire sur les indications du médecin. J'ai eu, il y a longtemps déjà, le plaisir de communiquer un de ces certificats à notre société (1).

* *

Je pourrais montrer soit les différences, soit les concordances qui existent entre ces règles et coutumes d'antan et les règles et coutumes qui dominent notre vie professionnelle actuelle. Mais, est-ce bien nécessaire? Je ne le crois. Ce modeste travail s'adresse à des personnes trop averties pour qu'elles ne le fassent elles-mêmes bien mieux que je ne le saurais faire. Je leur laisse cette satisfaction.

Communiqué par le Dr Charles VIDAL (de Castres)

Certificats de décès.

Le treize ventôse, l'an cinq de la République française une et indivisible heure de sept du soir, en notre demeure et devant nous Antoine Bonneau, juge de paix du canton de Saint-Amand, département de la Nièvre, est comparu le citoyen Jean Guimard, homme à gage demeurant chez le citoyen Claude Mallet propriétaire aux Gentiers, commune de Saint-Vérain, lequel nous a présenté un bulletin en date de ce jour signé Girault, femme Claude Mallet, lequel est ainsi conçu :

« Citoyen, je vous préviens qu'il nous est tombé un fils dans l'eau et qu'il s'est noyé ; vous voudriez bien vous transporter demain le matin pour constater de quelle mort il est décédé et faire votre procès-verbal conformément à la loi. »

(1) Séance du 14 décembre 1910.

Déférant à cette réquisition, avons arrêté que demain six heures du matin, accompagné de notre greffier et du citoyen Jacques Antoine Burloy officier de santé de ce canton, nous transport(erions ?) audit lieu des Gentiers, à l'effet de dresser procès-verbal sus-énoncé, et a ledit Guimard déclaré ne savoir signer.

(signé) BONNEAU.

Le quatorze ventôse, l'an cinq de la République française une et indivisible, six heures du matin, nous Antoine Bonneau, juge de paix du canton de Saint-Amand, département de la Nièvre, en exécution de notre procès-verbal ci-dessus, accompagné du citoyen Jacques Antoine Burloy, officier de santé du dit canton de Saint Amand, nous sommes transportés au hameau des Gentiers, commune de Saint-Vérain, étant assistés des citoyens François Préandeau maire de la dite commune de Saint-Vérain et Edme Salin propriétaire en ladite commune étant entrés dans la maison dudit citoyen Edme Mallet, y avons trouvé ledit citoyen Mallet et la citoyenne Françoise Girault son épouse.

Et nn cadavre masculin qui nous a paru être âgé d'environ six ans, lequel était gisant sur un lit, que lesdits Mallet et son épouse nous ont dit être celui de François Claude Mallet leur fils, cheveux blonds, n'étant couvert que d'une chemise, que le jour d'hier environ les onze heures du matin cet enfant qui avait des attaques d'épilepsie s'est noyé dans une mare pratiquée près les bâtiments dudit lieu, que dans la crainte qu'il ne survienne encore à cet enfant quelque évènement fâcheux, en présence dudit Salin et dame Nollean femme Bernot, ils l'ont transporté à leur domicile après lui avoir ôté ses habits ; ils l'ont placé sur le lit où il git et nous ont ensuite fait avertir.

Et, ayant invité ledit citoyen Burloy de visiter le cadavre, après laquelle visite il nous a rapporté qu'il n'a trouvé sur le cadavre aucune blessure ni contusion, qu'il a le ventre extrêmement tendu a qui fait connaître que cet enfant a péri sans aucun secours.

Nous étant informés desdits Salin et de la dite femme Bernot de la sincérité de la dite déclaration ils nous ont dit qu'elle contient vérité et qu'ils le peuvent attester comme témoins oculaires.

Ce fait nous avons laissé ledit cadavre en la possession dudit Mollet qui s'en est chargé pour le faire inhumer suivant usage.

Dont et de tout ce que dessus avons fait et dressé le présent procès-verbal, nous avons eu aux parties et pour servir et à ce que de raison et ont les dits citoyens Mallet et

Girault sa femme, Préaudot et Salin signé avec nous, ladite Anne Nalleau ayant déclaré ne savoir signer de ce enquis.

(Suivent les signatures).

*
*
*

Certificat de grossesse.

Le quatrième jour complémentaire, au huit de la République française une et indivisible, heure de deux du soir, en notre demeure et par devant nous Antoine Bonneau juge de paix du canton de Saint-Amand, département de la Nièvre, est comparue la citoyenne Madeleine Chabin, fille majeure âgée de 24 ans, demeurant chez la citoyenne veuve Antoine Jourdrain au chef-lieu de la commune de Bitry, laquelle nous a dit que pour satisfaire à la loi elle vient nous déclarer quelle est grosse et enceinte d'environ cinq mois des œuvres du citoyen Léger Pareaut, fils d'Edme Pareaut, manœuvre demeurant au chef lieu de la dite commune de Bitry qui est le seul homme qui l'aie jamais fréquentée et qui l'a séduite sous promesse de mariage et la recherchant depuis dix-huit mois, que ledit Pareaut ayant su son état de grossesse lui a défendu de déclarer qu'il en était l'auteur, et lui a promis, à cette condition de l'épouser dès quelle serait délivrée du fruit quelle porte, que craignant que ces propos ne soient que pour éluder et qu'il ne tienne pas les promesses qu'il lui a faites, et ne voulant en aucunes manières engager sa conscience elle vient nous faire cette déclaration de laquelle elle a requis acte pour servir et valoir ce que de raison et a déclaré ne savoir écrire ni signer de ce requis, fait le jour et an ci-dessus.

(Suivent les signatures).

L'an 1793, l'an second de la République française une et indivisible, le mercredi 23 octobre, heure de neuf du matin, en notre demeure et par devant nous Antoine Bonneau, juge de paix du canton de Saint-Amand, district de Cosne, département de la Nièvre, est comparue la citoyenne Catherine Grais? âgée d'environ 25 ans, demeurant chez le citoyen François Gueullet, demeurant à Malicorne d'en bas, commune de Bitry, laquelle nous a dit que pour satisfaire à la loi elle vient nous déclarer quelle est grosse et enceinte d'environ cinq mois, qu'un jour de Dimanche, étant seule gardant la maison, un homme à elle inconnu se présenta, et lui demanda le chemin qui allait à Bouhy, quelle lui indiqua ce chemin, que cet homme se jeta sur elle comme un forcené, lui dit de consentir

de gré ou de force à assouvir la brutalité de sa passion, que si elle s'y refusait il l'immolerait à la fureur de sa vengeance ; que dans une circonstance et dans la crainte de périr par le fait de ces menaces et ne pouvant résister à la force de ce vio- lateur elle a été contrainte de céder, que depuis ce moment elle ne l'a vu ni entendu parler de lui, qu'il est le seul homme qu'elle ait jamais connu, de laquelle déclaration elle nous a requis acte pour lui servir et valoir ce que de raison et ladite comparante a déclaré ne savoir signer la présente déclaration laquelle a été reçue en présence du citoyen Jean Aubin Roche procureur de la commune dudit Bitry qui a signé avec nous. Fait le jour et an que dessus.

(*Suivent les signatures*).

Communiqué par le Dr P. MALLET, de St-Amand-en-Puisaye.

BIBLIOGRAPHIE

Comptes-Rendus

Fielding H. GARRISON. — AN INTRODUCTION TO THE HISTORY OF MEDICINE, WITH MEDICAL CHRONOLOGY, SUGGESTIONS FOR STUDY AND BIBLIOGRAPHIC DATA. 4th edition, revised and enlarged. Philadelphia and London, W. B. Saunders Co, 1929, in-8°, 996 p., fig.

La quatrième édition d'un livre dont j'avais annoncé la troisième, dans ce même *Bulletin* (1), voici juste sept ans. J'en ai dit alors le plus grand bien ; le fait même qu'il est imprimé pour la quatrième fois, suffit à montrer que beaucoup en ont jugé ainsi.

Dans cette quatrième édition, au moins autant que dans la précédente, le centre de gravité se trouve dans les chapitres qui traitent de la médecine des xix^e et xx^e siècles. Le chapitre XIV intitulé « *Medicine in the World War and after* », fait même une grande place à *after*. On y remarquera les pages consacrées à la médecine dans l'Union des républiques soviétiques, qui n'est, hélas, pas le seul pays où la médecine tende

(1) *Bulletin*, XVI (1922), p. 69-70.

vers la socialisation. Excellent tableau de la médecine aux États-Unis, mais, pourquoi, lorsqu'il passe en revue les historiens américains de la médecine, Garrison ne place-t-il pas au rang qu'il mérite, notre regretté collègue, Charles Greene Cumston? *An introduction to the history of medicine* de Cumston est un livre qui restera (1).

L'auteur me permettra-t-il encore quelques critiques légères? Pour le moyen âge, il n'a peut-être pas profité, autant qu'il l'aurait pu, des études publiées au cours des dernières années.

Voici par exemple Salerne. Les travaux de Sudhoff sur le *Regimen salernitanum* comptent parmi les meilleurs de sa verte vieillesse. Ils sont seulement indiqués; il aurait fallu dire qu'ils ont complètement modifié l'idée que nous nous faisons de l'école de Salerne et de sa signification au point de vue diététique. Il en est de même des *Magistri Salernitani nondum cogniti* de notre ami Capparoni (1923), où nous touchons, en quelque sorte du doigt, des êtres qui jusqu'alors n'étaient guère que des fantômes. En fait de fantômes, il en est deux que j'aurais préféré ne pas rencontrer: « Nicolaus Præfositus (*i.e.*, Præses of the faculty) » (p. 150) et Henri de Saxe (p. 165). Il y a décidément des morts qu'on ne parvient pas à tuer (2).

Mais ce ne sont là que grains de beauté, qui ne sauraient déparer un visage et, pour finir par le commencement, louons plutôt Garrison d'avoir cherché, dans sa préface, à dégager les traits d'un présent passablement chaotique, tout en se défendant d'y vouloir lire le futur. Anatole France n'a-t-il pas dit que « l'avenir est caché, même à ceux qui le font »?

D^r ERNEST WICKERSHEIMER.

Pietro CAPPARONI. — IL « DE QUATTUOR HUMORIBUS CORPORIS HUMANI » DI ALFANO I^o, ARCIVESCOVO DI SALERNO (SEC. XI), trascrizione del codice Vallicelliano F. 86 (n° 10), annatozioni e commento, tavole e riproduzione in fac-simile del testo; prefazione del Prof. Arturo Castiglioni. Roma, Istituto nazionale medico farmacologico « Serono », s. d. (1928), in-8°, 27 p., 7 pl.

En 1924, j'ai rendu compte dans ce *Bulletin* de l'étude capitale pour l'histoire salernitaine, qu'avait faite P. Capparoni d'un manuscrit de Saint-Mathieu de Salerne, contenant l'Obituaire et le Livre de vie de la confrérie des « Cruciati », for-

(1) Ibidem, XXI (1927), p. 69-70.

(2) *Bulletin*, X (1911), p. 388-397; *Proceedings of the 3rd international Congress of the history of medicine*, London, 1922, p. 253-258.

mée au moyen âge dans la chapelle Saint-Michel de cette cathédrale. Parmi les noms de médecins qu'y avait relevés Capparoni, se trouvait celui d'Alfanus, archevêque de Salerne, mort en 1085.

Cet archevêque était donc médecin et c'est une œuvre médicale portant son nom, qui voit maintenant le jour. Il s'agit du *Liber de quatuor humoribus extra cursum exeuntibus et quas passiones unusquisque facit*.

Le traité que nous a conservé le manuscrit de la Vallicelliana, appartient-il à l'ère préconstantinienne ? Capparoni le croit et donne à l'appui de sa thèse des arguments fort convaincants. S'il en est vraiment ainsi, il y a dans ce document de quoi réformer bien des vieilles théories et de quoi confondre ceux, encore nombreux, pour qui au moyen âge galénisme est synonyme d'arabisme.

D^r Ernest WICKERSHEIMER.

Pietro CAPPARONI. — UN RITRATTO DI MARCELLO MALPIGHI FINO AD ORA SCONOSCIUTO CON AGGIUNTA UNA ICONOGRAFIA MALPIGHIANA. Roma, Istituto nazionale medico farmacologico « Serono », 1928, in-8°, 23 p., 15 fig. Estratto dal « Bollettino dell' Istituto storico italiano dell' arte sanitaria ».

Un jour de juin 1927, comme Capparoni visitait la délicieuse villa Borghèse, son attention fut attirée par le portrait d'un personnage, d'un inconnu au dire du catalogue, qui tenait en ses mains des planches anatomiques. Sa grande connaissance des figures de médecins, lui permit d'identifier ce portrait, qui n'était autre que celui de Malpighi.

Dans les pages que voici, il nous raconte l'histoire de sa découverte, il la fait suivre d'une étude de l'iconographie malpighienne.

Ajoutons que depuis peu notre ami Capparoni a passé de l'Université de Bari à l'Université de Pise, celle-là même où au XVII^e siècle enseigna le grand Malpighi.

D^r E. W.

G. SCOGNAMIGLIO. — *Il Sen. Prof. Davide Giordano*. Estratto da « Maestri e clinici contemporanei », pubblicato in *Rinnovamento medico, gazzetta internazionale medico chirurgica*, anno XXXVII. Napoli, 1928, in-8°, 14 p., 2 pl.

Ces pages nous montrent une des belles figures médicales de l'Italie nouvelle. Ceux d'entre nous qui, en 1920 et en 1921, ont assisté à Anvers et à Paris aux deux premiers congrès internationaux d'histoire de la médecine, se souviennent du P^r Davide Giordano, de son immense érudition et de sa claire

intelligence et savent qu'il est non seulement un chirurgien éminent, mais aussi un des animateurs des études médico-historiques chez nos amis d'outre-monts.

La brochure que j'ai sous les yeux, prend Davide Giordano à sa naissance, en 1864, à Courmayeur et le suit à Turin où il étudia sous Novaro, à La Tour Pélis où il dirigea l'hôpital vaudois, à Bologne où, à vingt-sept ans, il était déjà un maître, à Venise enfin, où il occupe depuis trente-cinq ans le poste de premier chirurgien de l'Hôpital civil. Scognamiglio a bien résumé cette magnifique carrière ; en même temps que le savant, il a su peindre le patriote, le grand citoyen. D^r E. W.

D. GIORDANO. — *Grandi chirurghi italiani nell' ultimo secolo*, lezione fatta al corso di coltura per stranieri e connazionali (Venezia 12 settembre 1928, anno VI). Estratto dal *Bollettino dell' Istituto storico italiano dell' arte sanitaria*. Roma, 1928, in-8°, 24 p., fig.

Fresque où revivent les maîtres de la chirurgie italienne depuis Paolo Assalini et Tommaso Rima qui servirent dans les armées de Napoléon (la « desterita » d'Assalini émerveilla le grand Larrey), jusqu'à Novaro (de Turin), qui introduisit dans le Piémont la méthode antiseptique. Les lignes consacrées à ce dernier traduisent des impressions vécues, vécues par un élève, qui sera un maître à son tour. D^r E. W.

Davide GIORDANO. — *Per la storia della medicina italiana*. Pietro d'Abano. Estratto dalla rivista *Illustrazione medica italiana*. Genova, 1928, in-8°, 7 p., 1 fig.

Excellente mise au point de ce qu'on sait sur le grand Padouan, Pierre d'Abano, auteur du *Conciliator*, né en 1250, mort en 1315, l'un des types les plus représentatifs de la médecine scolastique. D^r E. W.

**Relevé bibliographique des travaux médico-historiques
parus récemment dans les publications périodiques**

A. GARRIGUES. *En marge d'un vieux livre*, La vie médicale, 9^e année, n° 20, 25 octobre 1928, p. 1167-1171. — Les statuts de 1720 ayant prescrit aux communautés de chirurgiens de province de donner un cours annuel de chirurgie et d'opérations, la corporation Toulousaine, après mûre réflexion, élaborà des

statuts conformes, que le Parlement de Toulouse, après des méditations non moins approfondies, n'enregistra qu'en avril 1759. L'amphithéâtre fut établi dans une vieille tour des vieux remparts, concédée par les Capitouls, et qui prit le nom de *tour de l'anatomie*. En 1761, le Roi créa à Toulouse une Ecole royale de chirurgie avec cinq professeurs royaux. Le professeur des maladies des os fut Bertrand Bécane natif de Savignac au diocèse de Lombes, docteur en médecine de la Faculté de Toulouse, plus tard premier prévôt de la Communauté des chirurgiens. Depuis 1767, son influence déclina. Il ne put se faire nommer, en 1777, lieutenant du premier chirurgien du Roi ; reçut un blâme pour avoir fait, en août 1777, une dissection en temps prohibé, ces opérations n'étant autorisées qu'en cas de nécessité ; abandonna sa chaire en 1792 à Brun fils, et mourut, on croit, postérieurement à juillet 1793, après avoir vu fermer l'Ecole de Chirurgie.

l. BOUVET. *Les spécialités pharmaceutiques à travers les siècles, historique du conditionnement*, Courrier médical, 78^e année, 21 septembre 1928, p. 541-543.

h. MIRALLIE. *Ecole de plein exercice de médecine et de pharmacie de Nantes*. La science médicale pratique, n° 13, 15 novembre 1928, p. 427-432. — L'Université de Nantes fut créée en avril 1460 par le pape Pie II, à la demande du duc François II. On y comptait quatre médecins ou chirurgiens ; et ce fut un centre intellectuel très autonomiste. En 1741, une Ecole de chirurgie fut créée au sein de la communauté des maîtres en chirurgie nantais. En 1793, l'Université fut supprimée comme institutions analogues. Le chirurgien Bacqua, le « Docteur Nantais », et le Dr Darbefeulle maintinrent toutefois, à l'Hôtel-Dieu, un centre d'études médicales, où se formèrent Guénnec et Fizeau. En mars 1808, cette institution devint officielle, sous le titre de cours d'instruction médicale de l'Hôtel-Dieu de Nantes, avec six professeurs nommés par le ministre de l'Intérieur. En 1820, elle fut transformée, sous l'autorité du ministre de l'Instruction publique, en une Ecole secondaire de médecine, devenue, en 1841, Ecole préparatoire de médecine et de pharmacie. De cette école sont sortis Chassaignac, Maisonneuve, plus récemment Guyon et Kirmisson, J. Lucas-Championnière et Richelot ; sans compter G. Clémenceau ! En 1906, Paul Bert en voulait faire une Faculté. L'impéritie de la municipalité empêcha la réussite de ce projet, et l'Ecole de Nantes devint seulement Ecole de plein exercice. L'établissement conserve dans ses collections les manuscrits et quelques

instruments de Laennec, dont divers modèles de stéthoscopes ; et des instruments de Maisonneuve et de Chassaignac (premier modèle de l'écraseur linéaire).

VINCHON et VIÉ. *La pratique neuropsychiatrique au XVII^e siècle*, Ettmüller et Isbrand de Diemerbræck, Progrès médical, n° 46, 10 novembre 1928, p. 1906-1919. — Originaire de Leyde, et professeur à Utrecht, Diemerbræck publia des *Leçons pratiques sur les maladies de la tête et de la poitrine* (2^e édit. 1662), « petit catéchisme médical sobre, méthodique, précis », où sont décrits la phrénésie, la manie, la mélancolie, le coma, la léthargie, etc. L'auteur, imbu d'humorisme, accuse les méfaits de la pituite, de l'atrabile ; préconise les évacuants, purgatifs, vomitifs, diurétiques, n'oublie pas la saignée, recourt, à l'occasion, à la psychothérapie. Quant à Ettmüller, c'est un autre homme : diffus, confus, volontiers satisfait d'explications fantaisistes, peu soucieux des contradictions, croyant à l'influence des astres, aux sorts et aux charmes, et se targuant néanmoins de rationalisme ; protestant de son attachement à la foi catholique et s'évertuant à démontrer, en même temps, la matérialité, de l'âme ! Il a laissé une *Pratique de médecine spéciale*, dont la traduction française parut en 1691, après sa mort, et à laquelle sont jointes des dissertations sur l'épilepsie, le mal hypocondriaque, la passion hystérique, etc. Il s'y montre métaphysicien fumeux ; thérapeute attardé à la « cuisine arabesque » que raillait Guy Patin : eau d'hirondelles, dent de cheval marin, os de cœur de cerf, sans compter l'esprit de crâne humain et le sang chaud de criminel ! Y ajoutant, toutefois, les ressources de la chimie, et parfois avec une excessive prodigalité : ne conseille-t-il pas à un constipé d'avaler trois livres de « mercure crud » pour secouer la paresse de son intestin ?

CHAUSSADE. *Ambroise Paré*, Bull. de la C^{on} hist. et archéol. de la Mayenne, 2^e s., t. XLIV, 1928, fasc. 158, p. 117-138. — L'apprentissage de Paré ; son séjour à l'Hôtel-Dieu de Paris (1533-37).

LESOURD. *Clot Bey, 1793-1868*, Gazette des hôpitaux, 101^e année, n° 96, 28 novembre 1928, p. 1686. — Antoine Barthélemy Clot, né à Grenoble le 7 novembre 1793, fit ses études médicales à Marseille, fut reçu docteur à Montpellier (1820), revint exercer la chirurgie à Marseille, et passa ensuite au service de Méhémet-Ali comme chirurgien en chef de l'armée égyptienne. En 1826, il devint membre du Conseil de Santé, créa ensuite l'Ecole de médecine d'Abou-zabel, en dépit des

és musulmans contre la dissection ; un fanatique le frappa un jour d'un coup de poignard. Chaque année, il fit r des élèves en France pour complément d'études. Il insi des médecins d'assistance médicale, que renforçaient xiliaires médicaux pris parmi les barbiers. On lui dut l'érection de l'hôpital général du Caire, l'introduction vaccine en Egypte (1827), et de nombreuses et utiles s de prophylaxie, encore qu'il se déclarât non-conta- ste en ce qui concerne la peste et le choléra. En 1849, rt de Méhémet-Ali, il rentra à Marseille. En 1856, Ismaïl le rappela pour réorganiser les institutions qu'Ab- cha avait laissé périr. Il regagna ensuite la France, rut le 28 août 1868, avec les titres de bey, de général, de romain, de comte de l'Empire, et la cravate de comman- e la Légion d'honneur.

DELAUNAY. *De la physiognomonie à la phrénologie, histoire tion des écoles et des doctrines*, Progrès médical, n° 29, des 21, 30 juillet, 4 août 1928, p. 1207-1211, 1237-1251, 1290.

Chiromancie et chiromnomie, Etude historique, ibid., 22 septembre 1928, p. 1541-1546.

USSOLLE. *Une visite à Michel Schuppach, très réputé com- édecin consultant d'après l'examen des urines*, Gazette ale du Centre, 33^e année, n° 9, 15 septembre 1928, p. 524- - Amusant récit, tiré des papiers du Président de Bour- , du voyage que ce dernier fit en 1780, auprès du guéris- chuppach, à Langnau. Le thaumaturge habitait dans la gne. C'était un gros homme, impotent et obèse, qui traitait s simples, d'après l'inspection des urines, et rendait ses s au travers d'une sorte de guichet pratiqué au travers ons pharmaceutiques derrière lesquels il se barricadait. st assez singulier, observe le président, pendant tout le de la consultation : il jase, rit et siffle tour à tour... Cette de flacons et de petites cuvettes remplies d'urine dont il touré, ses sifflements, sa tournure baroque et grotesque, ela paraît tenir un peu du charlatanisme ».

FISCHER. *Le professeur Dubreuil-Chambardel anatomiste ropologiste*, Archives médico-chirurgicales de province, 9, septembre 1928, p. 274-284. — Revue des travaux niques et anthropologiques de notre regretté collègue.

GOSSET. *Les banquets fondés à l'Hôtel-Dieu de Reims de l'almanach Matot-Braine*), Reims, Matot-Braine, 1928,

7 p. in-8°. — Pour égayer les malades de l'Hôtel-Dieu, certains rémois avaient légué à la maison des sommes permettant aux pensionnaires de banqueter en souvenir de leurs bienfaiteurs. La première fondation connue est celle du chanoine Pierre Chuffet (1581) ; la dernière celle de Claude de Mongeot (1728). Religieux, clercs et religieuses participaient à ces agapes. Mais c'était l'occasion d'écarts de régime préjudiciables à la diététique, ce dont médecins et chirurgiens firent leurs doléances en 1760 aux administrateurs. Avis pris des familles des légataires, les 13 festins annuels furent supprimés, et les fonds affectés à l'achat d'aliments légers que les médecins distribuaient aux femmes en couches, malades et blessés.

ROLANTS. *Notes sur l'histoire médicale de Lille et de sa région. Un grand médecin Lillois, au XVIII^e siècle, Pierre Joseph Boucher, 1715-1793*, Lille, Impr. centrale du Nord, 1928, 71 p. in-8°. — Médecin à 20 ans, professeur d'anatomie, médecin des deux hôpitaux de Lille, médecin du Roi pour les épidémies correspondant, puis associé regnicole de l'Académie de chirurgie, correspondant de l'Académie des Sciences, associé regnicole et lauréat de la Société royale de médecine, et finalement membre du magistrat lillois, tels sont les titres de ce laborieux et estimable praticien, dont M. Rolants nous a retracé la carrière avec son habituelle érudition.

VARIOT. *Aperçu historique et réflexions sur le développement et le progrès de la puériculture en France*, Progrès médical n° 50, 8 décembre 1928, p. 2069-2078. — C'est à Desessarts, auteur d'un livre sur l'*Education corporelle des enfants en bas âge*, et à Buffon que J.-J. Rousseau emprunta les préceptes que l'*Emile* vulgarisa parmi les femmes sensibles et vertueuses pour la plus grande gloire de l'allaitement maternel. Et le biberon fut condamné. Cependant, il fallait bien, et trop souvent, recourir à l'allaitement artificiel : on en éprouvait les méfaits, sans en connaître l'origine. En 1877, Clémenceau, alors conseiller municipal de Paris, proposa de créer un centre d'études expérimentales sur l'allaitement artificiel. L'Académie de médecine stigmatisa véhémentement ce projet, qui fut abandonné. Cependant, Parrot installa aux Enfants assistés quelques anesses à l'usage des hérédosyphilitiques et des athrepsiques, mais sans grand succès ; d'autre part, la loi Roussel restait inopérante. Ce furent les découvertes Pastoriennes qui, en promulguant la stérilisation du lait, abaissèrent pour la première fois le taux de la mortalité infantile ; et l'on vit apparat-

appareils de Soxhlet et de Budin. Encore fallait-il sur-
les enfants. Reprenant une idée de Natalis Guillot (1852),
tentative plus récente de Herrgott (1890) sur la surveil-
de l'accroissement pondéral des nourrissons, Budin
en mai 1892, une consultation de nourrissons à la mater-
la Charité. En juillet 1892, une institution analogue, —
Goutte de lait de Belleville — fut ouverte, à l'instigation
iot, dans un des faubourgs parisiens. En 1894, Léon Du-
réa, le premier en province, la Goutte de lait de Fécamp,
le qui se généralisa par la suite. En 1903, sous les aus-
le la Ligue contre la mortalité infantile, en 1905 sous
u Conseil municipal, le Dr Variot inaugura à Paris un
nement populaire de la puériculture, qu'il transporta en
ux Enfants assistés. Mais Mesureur, directeur de l'As-
e publique, exigea l'interruption de ces cours qui ne
repris que sur la volonté formelle du Conseil municipal.
e de Paris songea même à transformer cet enseignement
chaire officielle. La Faculté s'y opposa, M. Variot n'étant
u nombre de ses agrégés ! Ce n'est qu'en 1919 que l'Ecole
lecine se laissa rattacher une école franco-américaine de
lture, en partie créée grâce à un don généreux de la
Rouge américaine. Les cantines maternelles, les mutua-
aternelles, les dames visiteuses, et autres créations ré-
complètent tant bien que mal ces œuvres de protection
fance, dont M. Variot a été l'un des premiers et des plus
s protagonistes.

sson. Rousseau Saint-Philippe, Creyx, Nancel-Pénard,
odias, Dubreuilh, Guyot, Levret, de Coquet, Rocaz, *les*
ix de Bordeaux, Journal de médecine de Bordeaux,
nnée, n° 21, 1^{er} novembre 1928, p. 795-850. — Etude
que sur les hôpitaux bordelais. 1^o *Hôpital Saint-André*,
en 1390 par Vital de Carles, chanoine et grand chantre
nt-André, transféré et reconstruit au début du xix^e siè-
r l'emplacement actuel, sur les plans de J. Burguet, et
rd agrandi par l'annexion des bâtiments de la caserne
Raphaël. Médecins et chirurgiens y donnèrent, au
siècle, un enseignement qui périclita sous la Révolution ;
onna en 1829 avec celui de l'ancienne Ecole de Saint-
Ce fut l'origine de l'Ecole royale secondaire de méde-
upprimée en 1878 par la création de la Faculté. A cette
secondaire, se rattache le nom d'Elie Gintrac. 2^o *Hôpi-
pice des enfants*. Successivement hospitalisés, dans les
conditions hygiéniques, à Saint-James, à Saint-Louis, à

la Manufacture, les enfants trouvés et assistés furent transférés, en 1886, à Saint-Nicolas ; où enseignent aujourd'hui la pédiatrie les successeurs lointains de J. M. Caillau qui, de 1796 à 1820, avait donné, à l'Ecole de Saint-Côme, des cours fort suivis de pathologie infantile. Cet établissement garde la mémoire de Piéchaud, Denucé et Moussous. 3° *Hospice Pellegrin*. Succédant à l'hospice des Incurables, fondé en 1743 par M. de Bigot, aliéné en 1876, à l'hospice des vieillards, créé sous la Révolution, aliéné en 1882 ; cet établissement, construit de 1867 à 1882 sur les plans de Laval, héberge vieillards incurables, convalescents, et se double d'un service d'isolement pour les contagieux, ouvert en 1881. 4° *Hôpital Tastet-Girard*, créé grâce aux libéralités de M^{me} Tastet-Girard, sur l'initiative de Demons et les plans de Labbé, inauguré en 1900 et exclusivement chirurgical. 5° *Maternité*, créée sous la Révolution (1793-94), par le citoyen Clochar, qui en fut le premier administrateur ; dirigée ensuite par Coutanceau, neveu de M^{me} Le Boursier du Coudray, pour l'enseignement des élèges-sages-femmes ; transférée en 1875 à Pellegrin. 6° *Le Tonnelier*, d'abord destiné à recueillir les vénériens et vénériennes de l'hôpital Saint-Jean, puis affecté en 1897 aux convalescents vieillards et incurables, enfin affecté depuis 1903 aux cliniques annexes (voies urinaires, dermatologie, maladies exotiques, otolaryngologie) et, dans une annexe, aux vénériennes. L'Ecole d'infirmières a été installée dans l'établissement en 1903, grâce aux efforts de Lande. 7° *Hôpital Boursier*, ouvert en 1920 affecté aux cliniques obstétricale et gynécologique de la Faculté. 8° *Sanatorium X. Arnoz*, inauguré en 1902. 9° *Fondation Demons*, qui abrite les groupements médicaux. 10° *Maison maternelle de Cholet*, ouverte en 1920 aux mères nourrices.

D^r Paul DELAUNAY

Le Secrétaire général, Gérant,
Marcel FOSSEYREUX.

XXIII, Nos 5 et 6

Mai - Juin 1929.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE

ISTOIRE DE LA MÉDECINE



PARIS

CHEZ LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

3, Avenue Victoria (IV^e)

1929

SOMMAIRE

	P.
CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ	1
LOUIS KARL. — <i>Théodorie de l'Ordre des Prêcheurs et sa chirurgie</i>	1
D ^r E. OLIVIER. — <i>Les images de la Confrérie des Bienheureux martyrs Saint Cosme et Saint Damien</i> (4 lig.)	11
NÉCROLOGIE : J. W. S. Johnsson	11
DOCUMENTS	11
BIBLIOGRAPHIE	11

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Fondée en 1902

EXTRAIT DES STATUTS ET DU RÈGLEMENT

La Société comprend des Membres honoraires, des Membres perpétuels, des Membres donateurs et des Membres actifs.

Est membre perpétuel celui qui a versé une somme d'*au moins trois cent cinquante francs*.

Est Membre donateur celui qui a versé une somme d'*au moins six cents francs*. Il fait de droit partie du Conseil.

Pour devenir Membre actif, il suffit d'être élu, après présentation par deux Membres de la Société; de payer une cotisation annuelle de 25 francs.

La Société tient ses séances le *premier samedi de chaque mois*, à 5 heures, au foyer des Professeurs de la Faculté de Médecine, sauf pendant les mois d'août et de septembre.

Elle publie un *Bulletin* qui est adressé à tous les Membres, sauf le cas de non-paiement de cotisation.



CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 11 mai 1929.

Présidence de M. le P^r SIEUR.

Etaient présents : MM. Avalon, Barbillion, Battino, Brodier, Boulanger, Dorveaux, Hahn, Hervé, Fosseyeux, Jeanselme, Laignel-Lavastine, Lavier, Leclerc, Mauclore, Mieli, Menetrier, Mourgue, Olivier, Tricot-Royer, Torkomian et Vergne.

Excusés : MM. Le Gendre et Rouillois.

Candidats présentés :

Doctoresse ELESU, 4, avenue de l'Observatoire (5^e), par MM. Laignel-Lavastine et Sieur;

WEISWEILLER (Emile), 11 bis, avenue du Colonel Bonnet (16^e), par MM. Jeanselme et Fosseyeux.

Dons. — M. Brodier fait don au musée d'une photographie de M. le D^r H. Blot, mort en 1888, membre de l'Académie de Médecine, accoucheur des hôpitaux, et M. Torkomian, d'une reproduction d'un ancien bois représentant sainte Apolline, patronne des dentistes.

Communications :

M. le D^r OLIVIER étudie successivement *trois types d'images de la Confrérie de saint Côme et de saint Damien*, datant de Louis XIII, Louis XIV et Louis XV, et qui se différencient par le titre, par la planche et par le texte, mais dont deux points sont communs, la représentation de saint Côme avec un scalpel et saint Damien avec une ordonnance, et la figuration sur la planche de la collégiale de Luzarches à senestre, et des

tours de Notre-Dame à dextre. Cette étude constitue un complément précieux à l'ouvrage de M. l'abbé Gaston sur *les images des Confréries parisiennes avant la Révolution*, publié par la Société d'iconographie parisienne (1919).

M. le Dr TRÉNEL présente une statuette en stéatite noire d'Aulète cyphotique d'art alexandrin ; il s'agit d'un joueur de flûte qui bat la mesure avec le pied au moyen de la *croupeza*, le métronome des anciens. Le personnage a un facies strumeux et est atteint d'une cyphose angulaire dorsale inférieure et d'un effondrement de la colonne lombaire, qui permettent le diagnostic de mal de Pott. Cette statuette est très comparable à la statuette de terre cuite de la collection Gaudin au Musée du Louvre, représentant un beau mal de Pott dorsal.

M. le Dr TORKOMIAN comme suite aux indications déjà parues du Pr Capparoni, puis de M. le Dr Kœrbler, de Zagreb, dans le numéro de juillet-août 1927 de notre Bulletin, fournit des précisions sur l'origine Arménienne de G. Baglivi, d'après les documents provenant du couvent de la congrégation des Mékitharistes arméniens de Venise et les articles parus en 1922 dans « *Bazmaveb* », revue arménienne paraissant à Venise.

Séance du 1^{er} juin 1929.

Présidence de M. le Pr SIEUR.

Étaient présents : M^{me} Metzger, MM. Barbillion, Brodier, Boulanger, Finot, Fosseyeux, Dorveaux, Laignel-Lavastine, Mauclore, Mourgue, Menetrier, Orfila, Olivier, Regnault, Rouvillois, Vinchon, Weisgerbeer.

M. le Président félicite au nom de la Société M. le médecin inspecteur Rouvillois, Directeur de l'Ecole d'application, de sa récente élection à l'Académie de Médecine.

Candidats présentés :

MM. ABADIE (D^r), de Bordeaux, par MM. Sieur et Laignel-Lavastine ;


KARL (Louis), D^r ès-lettres, Professeur à l'Université de Graz (Hongrie), par MM. Sieur et Fosseyeux.

Communications :

M. le D^r ROUVILLOIS apporte des documents inédits de David d'Angers concernant la *statue de Dominique Larrey*, érigée dans les jardins du Val-de-Grâce. Les quatre esquisses de David d'Angers concernent les bas-reliefs qui ornent les côtés du socle de la statue et représentent les batailles des Pyramides, d'Austerlitz, de Somma Sierra et de la Bérézina.

M. le D^r BARBILLION dans une étude sur *la Condamine et la vario'isation*, montre les efforts faits par ce savant pour créer en France un mouvement d'opinion en faveur de l'inoculation tant par ses communications de 1754, 1758, 1765 à l'Académie des Sciences, que par ses lettres à Bernouilli en 1760, au D^r Marty, en 1764, et son *Histoire de l'inoculation* en 2 vol., parue en 1776. Malgré les succès de Tronchin et de Hosty, opérateurs en vogue et l'enthousiasme de quelques personnages de marque, la nouvelle méthode, contrairement à ce qui se passait en Amérique et dans les états anglo-saxons du Nord, se heurtait en France à la résistance d'adversaires convaincus, comme Hecquet, Gaillard ou l'irlandais Cantwell, et aussi à l'indifférence du public, car 200 personnes seulement furent inoculées de 1754 à 1758 d'après les chiffres fournis par la Condamine.

M. le D^r BUGIEL rend compte des recherches des D^{rs} E. Giedroyc et L. Zembrzuski sur les *hôpitaux polonais pour les blessés de guerre français entre 1807 et 1814*, œuvre d'autant plus remarquable que la Pologne, en présence de la détresse de la France, doit en supporter tous les frais.



THÉODORIC DE L'ORDRE DES PRÊCHEURS ET SA CHIRURGIE

Contribution à l'histoire de la médecine en Italie
au XIII^e siècle.

Par Louis KARL, Docteur ès-lettres.

I

L'histoire de la médecine est pareille à un musée de guerre : à côté de hallebardes, de heaumes, d'armures de fer, d'arquebuses, de sabres, on remarque des armes à feu, des mitrailleuses, des pièces à tir rapide, des modèles d'aéroplanes et de sous-marins destinés à l'anéantissement foudroyant de l'ennemi. Les anciens médecins se servaient en tâtonnant des moyens offerts par une physique et une chimie rudimentaires, ils n'ont eu que des connaissances superficielles de la physiologie et de l'anatomie ; les modernes possèdent des appareils innombrables, des forces électriques, des émanations de rayons secrets pour l'investigation, ils ont accumulé des observations admirables, des expériences innombrables tant pour le diagnostic que pour la thérapeutique.

Cependant l'individualité du médecin reste soumise aux mêmes conditions. Chacun doit acquérir lui-même l'expérience pour juger et pour prévoir, l'enseignement, l'étude le fera avancer avec plus de rapidité, mais devant le lit du malade, il devra décider lui-même, prescrire ou proscrire, aider ou laisser faire la nature suivant le cas.

C'est dans ce sens qu'on peut comparer un médecin de l'antiquité ou du moyen âge avec un chef de cli-

nique de nos siècles, ce ne sont point les ressemblances entre les moyens de guérir adaptés aux maladies, entre le traitement arriéré ou avancé qu'il faudrait trouver. L'esprit individuel, le jugement clair ou embrouillé par des notions préconçues fait tout, il faut la chercher en choisissant un praticien ou en débrouillant les traités des temps anciens et modernes.

Les sciences naturelles, surtout la médecine dont les connaissances léguées par l'antiquité ont été cultivées par les physiciens arabes de Bagdad sous les Abassides (780 avant J.-C.), de Cordoue sous les Omajades (980 avant J.-C.). L'empire byzantin, l'académie alexandrine ont gardé la tradition grecque dont les Arabes se sont emparés. Honein (809-873), chef de l'école de Bagdad a découvert à Constantinople les traités grecs d'Hippocrate et de ses successeurs qu'il a traduits en arabe. C'est par l'expérience et par l'observation que les traités classiques *Totum Continens* et *Almansorem* d'Abu Bekr ou Rhazès, médecin en chef de l'hôpital de Bagdad se distinguent et jouissent d'un renom justifié. Avicenne (980-1036), d'origine persane a résumé dans son *canon* les règles de l'art de guérir. Les écrits serrés, d'un style laconique des philosophes grecs sont délayés, commentés par les Arabes qui ont enrichi les connaissances médicales par la découverte de plusieurs maladies et par des méthodes thérapeutiques.

C'est dans le golfe de Naples, où la culture grecque est restée vivante et où la civilisation arabe des deux Siciles était accessible, que la science médicale s'épanouit, soumise à la méthode scholastique. La philosophie d'Aristote dirigée vers la réalité lui est favorable. Gerbert, le futur pape Sylvestre II (mort en 1003) a acquis des connaissances qui éveillaient l'horreur et l'étonnement dans l'esprit de ses contemporains. La connaissance de la littérature grecque et arabe se répand par le travail des traducteurs, parmi lesquels il faut nommer le Lombard Gariopont (m. 1056) et Constantin l'Africain, venu de Carthage à Salerne (en 1060) où il a traduit des traités nombreux

de l'arabe en latin. L'empereur Frédéric II et son fils Enzo ont protégé les traducteurs, ils ont composé des traités de fauconnerie. Charles d'Anjou, fit copier à Tunis le *Totum continens* de Rhazès que le juif Faradch Ben Salim de Girgenti (1) a traduit en latin (en 1279).

L'esprit qui anime le travail mécanique des traducteurs est l'aristotélisme. Les sciences naturelles sont réhabilitées, leur source cependant n'est pas l'observation, mais la tradition littéraire. L'antiquité est pour Richart de Fournival, auteur d'un Bestiaire d'amour la dernière source de toute vérité (2). Les auteurs y cherchaient des preuves de leurs observations, acceptant sans choix les fables et les légendes. Il est difficile de distinguer dans leurs écrits l'individualité ou l'idée personnelle qui les anime. On peut les comparer aux mosaïques ou aux vitraux des églises composés de petits morceaux de couleurs différentes qui représentent bien l'objet sans trahir la personnalité de l'artiste. Tout au plus peut-on distinguer des directions générales, des chapelles ou des confréries, chaque pays, chaque ordre, chaque monastère possède une certaine tradition et les auteurs qui se suivent s'y rattachent. La langue de l'église, le latin leur était familier, pourtant ils n'ont pas de style personnel. La banalité des formules et des locutions rend la lecture ennuyeuse et souvent on remarque que les auteurs se copient sans scrupule. C'est ce qui provoqua la remarque critique de Guy de Chauliac, chirurgien de la cour d'Avignon : « De uno tamen miror, quod ita sequuntur sicut grues : unus non dixit nisi quod alter » (3). La méthode scholastique cache plutôt qu'elle n'éclaire les vérités et la question d'origine est difficile à résoudre. La décadence des connaissances latines pendant l'âge nommé siècles d'automne du moyen âge, même dans les milieux

(1) *Zentralblatt fuer Bibliothekswesen*, 1886, 161. (O. Hartwig).

(2) Ed. LANGFORS, Helsinki, 1925, cf. Ch. V. LANGLOIS, *La connaissance de la nature*, etc. Paris, 1911, p. XVII.

(3) GUIDONIS DE CAULIACO *Cyurgia*, etc. Venetiis, 1513, f. 3.

érudits, les besoins pratiques ont favorisé le travail des traducteurs en langues nationales. Henri de Mondeville a surveillé ou dicté la traduction française de sa chirurgie. La richesse des traductions dans toutes les langues est surprenante, c'est l'imprimerie au service du mouvement de la Renaissance qui retarda l'éclosion d'une littérature scientifique en langue vulgaire (1).

En Italie où se croisaient les courants de l'Orient et de l'Occident, centre des grandes routes de pèlerinages et de commerce, se formaient des écoles de médecine de caractère international. Sous les auspices de l'abbaye bénédictine de Mont-Cassin où Constantin l'Africain commença son activité de traducteur d'ouvrages de médecine, Salerne devint célèbre comme école de chirurgie. Parmi les maîtres on trouve des laïques et des clercs venus de Sicile ou de la Lombardie, des malades et des disciples qui affluaient de tous les pays. Le premier traité de chirurgie en Occident, dont l'auteur est Roger de Parme ou Frugardi fut composé à Salerne (v. 1170), fondé sur l'expérience et sur le *Pantegni* de Hali-Ibn-Al-Abbas traduit par Constantin l'Africain. Il est devenu le manuel classique et la base des commentaires et développements de Roland Capelutti à Bologne, de Jamerius à Salerne, de Guillaume de Congenis ou de Bourg à Montpellier et des Quatre maîtres du midi de la France qui ont connu l'œuvre d'Avicenne et d'Abulcasis, traduits par Gérard de Crémone (1170-1187). Abulcasis n'a été que le traducteur de Paul d'Egine dont le sixième livre perdu fut transmis par lui au moyen âge. La connaissance de cet auteur arabe fut transplantée au Nord d'Italie par Bruno de Longoburgo, établi à Padoue, auteur d'une *Chirurgia magna* (v. 1252). Guy de Chauliac a signalé ce qu'il doit à ces auteurs arabes : « Subsequenter autem invenitur Brunus qui satis discrete dicta Galeni et Avi-

(1) OLSCHI, *Bildung und Wissenschaft im Zeitalter der Renaissance in Italien*. Florence, 1922.

cennae et operationum Abucasis assumavit, translati-
nem tamen librorum Hali totam non habuit et an-
thomiam peniter dimisit ».

L'école de Bologne est devenue la rivale de Sa-
lerne, grâce à Hugon Borgognoni de Lucques (mo-
1252-58), physicien de la ville et de l'armée qui fut li-
par un contrat à la municipalité (1214), accompagna
ses troupes en Syrie (1220) et mourut presque cente-
naire (1252-58). Il a appliqué les règles de Galien
d'Avicenne, mais il a suivi l'observation prenant pou-
principe la « prima intentio » dans la cure de
plaies. C'est à lui qu'on attribue l'introduction de la
narcose, appliquant des éponges somnifères à la
bouche des malades. Il a recommandé une nourriture
abondante aux convalescents au lieu de les épuiser
par la diète rigoureuse. Hugon, le propagateur ou
l'initiateur du traitement naturel n'a pas dressé par
écrit la méthode qui était longtemps oubliée, malgré
le succès éclatant à son époque. Il ne nous reste
qu'une feuille écrite de sa main à la bibliothèque de
l'Université de Bâle (1). De ces cinq fils, trois, Veltrus
Franciscus et Theodoricus s'occupaient de médecine
et le dernier a composé une *Mulomédecine*, mais
aucun n'a pas atteint la célébrité de leur père (2).

C'est à Théodoric le Catalan, moine dominicain
qui étudia la chirurgie auprès de Hugon que nous
devons la relation des opérations et des cures mer-
veilleuses. Longtemps méconnu, l'honneur lui revient
d'avoir saisi et souligné l'importance du traitement
de son maître. Ses remarques justes sont submergées
dans un déluge abondant d'extraits et de citation
qu'il n'est pas étonnant d'entendre dire Guy de Chau-
liac : « Post immediate venit THEODORICUS qui rapiend
omnia quae dixit BRUNUS cum quibusdam fabul
HUGO DE LUCCA magistri sui librum edidit (3) ». Hen

(1) MIELI, *Gli Scienziati italiani* (Vedrani) Roma, 1922.

(2) SARTI-FATTORINI, *De claris archygyrnasii Bononiensis professorib
saeculo XI^o usque ad saeculum XIV*. T. I. Bononiae, 1769 et 1889 p. 530-3
537-45.

(3) *L. c.*, Venetiis, 1519, f. 2.

de Mondeville l'a apprécié avec plus d'équité. « Ces trois devant nommés... THÉDÉRIC en la cure des plaies et des autres maladies procederent tres bien, selon mon jugement et virent plus cler en chacune des choses dessus dites » (1).

Il fallait attendre jusqu'à l'invention de Lister, de Terrier, de Semmelweis pour rendre justice et pour réhabiliter la méthode aseptique par laquelle la chirurgie moderne a fait des progrès étonnants. L'humble moine dominicain et son traité méritent une recherche particulière qui mettra en juste lumière les problèmes qui se rattachent à l'auteur et à son œuvre.

II

Les sources contemporaines nous offrent très peu de renseignements sur la vie de Théodoric. Les auteurs qui le nomment, tels Guy de Chauliac, Henri de Mondeville, ne connaissent que sa chirurgie et sa méthode exsiccative pour guérir les blessures.

Les historiens à partir de la Renaissance deviennent de plus en plus prolixes, lorsqu'il s'agit de raconter sa vie et d'énumérer ses écrits. Le nom *Theodoricus* est le poteau indicateur qui les guide à travers les tables de noms et les chartes. Il n'est pas rare au moyen âge et quatorze évêques l'ont porté en Italie (2). La célébrité de l'école de Bologne, le renom de Hugon Borgognoni dont le fils Theodoricus est connu comme évêque de Cervia attirèrent l'attention sur ce personnage (3). Dans quelques manuscrits des copistes lui ont attribué la Chirurgie, sans examiner de près la préface renfermant des remarques autobiographiques, la chronologie et les nombreuses circonstances historiques s'opposant à cette hypothèse. L'édition incunable de Venise (4) l'a adoptée et elle a paru inébranlable aux historiens de la chirurgie.

(1) *La Chirurgie de Henri de Mondeville*, p.p. le Dr BOS, SATF, 1897, p. 2. § 9.

(2) F. UGHETTO, *Italia sacra*. Venetiis X, 1717.

(3) C. EUBEL, *Hierarchia Catholica medii Aevi ab anno 1198 usque ad annum 1431 perducta*. Ed. altera Monasterii, 1913, p. 183. P. P. GAMS. *Series Episcoporum*. Ratisbonae 1873.

(4) *Cyurgia Guidonis de Cauliaco*, Venetiis, 1498 (Hain 4810).

L'auteur de la chirurgie est Theodoricus, évêque de Cervia suivant Simlerus, Benghemius, Altamura, Ludovicus de Valladolid, mentionnés par Quétif et Echard (1) qui distinguent les deux personnages du même nom. Fabricius (2) se borne à supposer le traité écrit en catalan. Antonius (3) l'écarte n'ayant pas trouvé le manuscrit catalan à la Bibliothèque nationale de Paris. Le représentant typique des historiographes qui se contentent de feuilleter les répertoires de noms propres est Mauro Sarti (1709-1766), abbé camalduléen, auteur d'un ouvrage biographique sur les professeurs d'université à Bologne, terminé par Fattorini (4). Il a compulsé des chartes, des chroniques, des registres, des procès-verbaux pour constituer le personnage auquel il donne la qualité d'évêque et de professeur d'université. Parfois il hésite « Erat Bononiae... Theodoricus alter, episcopus Faventinus, quem aliquando suspicatus sum eundem esse cum nostro (5) ». Les incertitudes au sujet d'un Theodoricus, évêque de Bitonti qu'une lettre du pape Clément IV aux Archives du Vatican a fait supposer, sont tranchées carrément, puisqu'on n'y lit que les initiales : « Sed cum ejus nomen una et altera litera TH expressum esset Thomam fuisse hunc episcopum putant » (6). Sarti a échappé deux fois à la confusion de Theodoricus avec un autre dignitaire de l'Eglise, mais il ne l'a pas évitée en lui attribuant l'œuvre du prêcheur Théodoric. L'évêque de Cervia était le fils d'Hugon de Borgognoni, physicien de Bologne, il pouvait pratiquer avec ses deux frères Veltro et Francisco, mais nous n'avons aucune preuve qu'il soit l'auteur de la Chirurgie. La difficulté n'a pas échappé à la clairvoyance de Tiraboschi (7). « Tutto

(1) QUÉTIF et ECHARD, *Scriptores ordinis praedicatorum recensiti*, Lutetiae, I, 1719, 354.

(2) FABRICIUS, *Bibl. lat. Mediae et inf. aetatis*, Florentia, V-VI, 1858, 520.

(3) ANTONIUS, *Bibl. hisp. vetus*, Matrito, 1788, II, 73.

(4) M. Sarti-Fattorini, *De claris archigymnasii bononiensis Professoribus*, Bononiae I, 1769, 450.

(5) SARTI, *l. c.* XI.

(6) SARTI, *ib.*

(7) TIRABOSCHI, *Storia della letteratura italiana*, Firenze, II, 1833, 101.

cio sembra difficile a credersi di un religioso ed un vescovo, e piu stranno riesce ancora a riflettere, che.. non mai accenni ch'egli era suo padre. » L'identité du prêcheur et de l'évêque lui semble suspecte : « Queste riflessioni mi avean mosso sospetto che il Teoderico, scrittore di chirurgia forse diverso dal Teodorico figliuol di Ugo e vescovo di Bitonto e poi di Cervia ».

Ces scrupules ont été partagés par Ch. Sprengel (1) et par Garrison (2). Cependant la plupart des historiens de la chirurgie ne veulent pas lâcher prise et acceptent les dires de Sarti. Choulant (3) dans ses ouvrages bibliographiques et chronologiques n'a point touché à la tradition. Puccinotti (4) se rattache à Sarti, Haeser (5) ne donne pas d'autre source. Les dictionnaires biographiques de Wernick et Hirsch (6), de Dechambre et Lereboullet (7) enregistrent l'erreur invétérée. Modestino del Gaizo (8) a mieux approfondi la doctrine que la biographie de Théodoric, mais il ne manque pas de relever quelques doutes connaissant l'esprit critique de Quétif et Echard. Le scepticisme est le moindre défaut de Gurlt (9), historien de la chirurgie et Pagel (10) ne s'écarte pas de la tradition. Sudhoff (11) qui a jeté des reflets sur tant de points obscurs par ses contributions à l'étude des manuscrits, ne s'est pas occupé particulièrement

(1) Ch. SPRENGEL, *Versuch einer pragmatischen Geschichte der Arzneikunde*. Halle, 1821-28 et W. SPRENGEL, *Geschichte der Chirurgie*. Leipzig, 1822-23.

(2) FIELDING H. GARRISON, *Introduction to the history of medicine*, 2^e éd. Londres, 1917.

(3) L. CHOULANT, *Handbuch der Buecherkunde*. Leipzig, 1841, Tafeln, 1822.

(4) F. PUCCINOTTI, *Storia della medicina*, Livorno, 1859.

(5) H. HAESER, *Lehrbuch der Geschichte der Medicin*. Iena 1878.

(6) WERNICH UND HIRSCH, *Biographisches Lexikon*. Wien-Leipzig, 1884, I, 529.

(7) DECHAMBRE ET LEREBoullet, *Dictionnaire encyclopédique*, Paris, trois. série, XVII, 1887, 145.

(8) Modestino del Gaizo, *Il magisterio chirurgico di Teodorico dei Bergognoni*, Napoli 1894.

(9) GURLT, *Geschichte der Chirurgie*. Berlin, 1898, I, 740-53.

(10) PAGEL, *Einführung in die Geschichte der Medizin*, Berlin, 1898.

(11) Th. MEYER-STEINER et K. SUDHOFF, *Geschichte der Medizin in Ueberblick*. Iéna, 1922.

de Théodoric. Enfin Vedrani (1) est inspiré par le patriotisme régional, si vivace en Italie, lorsqu'il se contente des preuves de Sarti et adopte sa généalogie qui rattache Théodoric à la famille des Borgognoni de Lucques. Parcourant ces compilations et ces monographies, et en en négligeant quelques-unes, il est difficile de ne pas répéter l'aphorisme mordant de Guy de Chauliac : « De uno tamen miror quod ita se sequuntur sicut grues : unus non dixit nisi quod alter (2). »

L'œuvre de Théodoric nous fournit quelques renseignements autobiographiques qu'on n'a jamais rassemblés et appréciés. En dehors d'elle il n'y a que coïncidence ou combinaisons ingénieuses. Le P. Sarti et ses émules n'ont apporté aucun témoignage digne de foi, et ils ont négligé l'unique source authentique. La patrie de Théodoric reste incertaine et sa famille est inconnue. Son origine catalane est cependant probable. La chirurgie est dédiée à Andreu de Albalade, évêque de Valence (3) (nommé le 4 décembre 1248 et mort en 1279) avec qui Théodoric s'est lié d'amitié à Rome. C'est à sa demande qu'il a composé sa chirurgie et à sa demande il en fit une rédaction plus complète. Celle-ci fut traduite en catalan (4) (en 1310) et de toutes les versions c'est la plus complète, la plus exacte. Deux auteurs célèbres sont nés en Catalogne vers ce temps. Ramon Lull (né en 1315), moitié charlatan, moitié savant et Arnold de Villeneuve (1234-1312) le chirurgien. Pendant les siècles qui suivront souvent des esprits inventifs et originaux verront le jour en Catalogne, pays riche et animé par le commerce et par les courants d'idées jaillies dans les contrées méditerranéennes. Ce sont les archives de quelque évêché en Catalogne ou au Vatican qui pourraient nous fournir la preuve. La forme

(1) A. MIELI, *Gli Scienziati Italiani dall' Inizio del Medio Evo ai nostri giorni*. Repertorio bio-bibliografico, Roma, 1923. I. A. VEDRANI, *Memorie dominicane*, apr. 1922, 205-219, nov.-déc. 1927, 403-411.

(2) *Cirurgia Guidonis de Cauliaco*. Venetiis 1515, f. 2 v°.

(3) QETIF et ECHARD, *l. c.* I, 360. EUBEL, *l. c.* I, 512.

(4) Manuscrit à Paris, B. N. esp. 212 et Graz, B. Univ. 349.

catalane du nom Théodoric, attestée par le témoignage de Henri de Mondeville nous fait supposer l'origine catalane du frère Prêcheur.

Des souvenirs personnels se trouvent disséminés dans la dernière rédaction de la chirurgie qui seule était connue par l'édition de Venise (1). Ces remarques sont moins nombreuses dans la première rédaction (2) qui n'a qu'un prologue banal sans dédicace, elles manquent tout à fait dans l'esquisse première (3). Les renseignements biographiques que nous donnons sont empruntés à la rédaction définitive. En parlant des plaies du crâne, Théodoric se souvient d'un accident de sa jeunesse où il était dans un péril mortel à cause des osselets restés dans la plaie (4). Il fut sauvé par le traitement qu'il a vu recommandé plus tard par son maître. Il est entré dans l'ordre des Prêcheurs fondé par saint Dominique et il fut envoyé par l'ordre pour faire ses études à Bologne. Il y rencontra le célèbre chirurgien Hugon de Lucques après son retour de l'expédition de Syrie (v. 1220). S'était-il attaché à ce maître en qualité d'élève ou d'assistant ? Nous ne le savons pas, car l'activité de Hugon n'est connue que par le contrat qu'il a fait avec la ville et le témoignage de Théodoric. Celui-ci le nomme avec force éloges et beaucoup de respect, mais il ne l'appelle jamais père, ni professeur. Il est curieux de remarquer que Hugon est moins souvent cité dans les rédactions précédentes, ce n'est que dans le texte complet qu'il est présenté comme un maître vénéré et comme une autorité sans appel (5). Théodoric, ne l'a pas suivi longtemps : « Puisque je n'ai été que peu de temps avec Hugon que j'ai nommé, je ne pouvais ni voir, ni comprendre, ni apprendre jusqu'au fonds

(1) Le texte se trouve dans les manuscrits désignés par le sigle L 1-14, imprimé à Venise en 1497 (?) 1498, 1499, 1500, 1513, 1519, 1546 (Cf. Appendice), les éditions sont marquées L a-g.

(2) Les manuscrits L 11-14 renferment cette rédaction.

(3) L'unique ms. Barb. lat. 312 de la Bibl. du Vatican l'a conservée.

(4) CYRURGIA THEODORICI, L. II, cap. III : Le fol. 105.

(5) La Chirurgie contient 57 passages qui se rapportent au traitement merveilleux de Hugon. Cf. Perrenon, thèse de Berlin, 1899.

ses cures éprouvées » (1), Est-ce le fils qui parle de son père ou le disciple qui se souvient de son maître ? Il est difficile de répondre sans avoir d'autres preuves. A un endroit Théodoric recommande une poudre merveilleuse dont la confection était un secret de Hugon : *Ipso tamen nullum de filiis absque jramento docebat. Docebat tamen me jam pene centenarius nullo extorto juramenti foedere* (2). Il est difficile de ne pas remarquer que l'auteur ne compte pas au nombre des fils, le maître a plus de confiance envers lui averti par l'âge qu'il n'a eu envers ses fils. Hugon est mort presque centenaire (en 1252 ou 1258) (3), c'est donc vers la dernière décade de sa vie qu'il a révélé le secret, et qu'il a eu pour disciple Théodoric (1242-48). Celui-ci a étudié en même temps les traités de chirurgie, en premier lieu la *Cyrurgia magna* du Calabrais Bruno de Longoburgo qui était achevé en janvier 1242. Il n'y a aucune raison de faire avancer la date d'une dizaine d'années (4). Il l'a pris pour guide, ajoutant des commentaires, des renvois, sans négliger tout à fait la suprême autorité de Hugon.

Cette esquisse d'une chirurgie fut portée à Rome et il nous en reste une copie dans la bibliothèque du Vatican (L 1). Elle nous fait entrevoir Théodoric au travail, composant plutôt un commentaire de Bruno ou une compilation de ses lectures qu'un cours ou un traité de chirurgie d'après les leçons d'un maître. La méthode scholastique subjugué tous les esprits, l'observation ne suffit jamais, il faut des autorités et des preuves écrites pour faire adopter une vérité.

(1) THEOD. *Prologus*.

(2) THEOD. L. II, Cap. III : Lg f. 146. En catalan d'après C 2 : *e yo en veritat no viu negu metge qui la davant dita sabet no usas, si no lo davant diu maestre Ugo... e empero no ho ensenyada a sos fils negus de sagrament, mas el o ensaya a mi e avia entorn de agus (?) e non vole aver sagrament de mi*.

(3) HUGON se trouve sur le registre de la ville dans la liste des chirurgiens de 1252, il n'y est plus en 1258. Cf. Sarti l. c, II, 444.

(4) Le ms. Bibl. Nat. lat. 8177 f. 61 donne janv. 1242, tandis que les mss. de Florence Cod. I-V-48 et Munich, lat. 13.057, fol. 60 verso indiquent 1252 qui est généralement adopté.

L'originalité de Théodoric est qu'il recommande le traitement de Hugon et sa propre expérience, même lorsqu'elle contredit la tradition littéraire.

C'est avant 1248 que Théodoric est venu à Rome où il rencontra Andreu de Albalate, personnage en vue à la cour des papes, qui le nomma son chapelain et lui fit donner le titre de pénitencier du Saint-Père, Innocent IV Fieschi (1273-1254) (1). A sa demande il reprit sa compilation pour rédiger un manuel de chirurgie à l'usage d'Andreu qui, nommé évêque de Valencia (le 4 déc. 1248), emporta ce livre en Catalogne. Cette rédaction ne comprend que trois livres avec un prologue qui expose le sujet et ne donne aucun renseignement autobiographique (2). C'est le second prologue que nous continuons à suivre. Théodoric l'a signé en sa qualité de ministre indigne de l'église de Bitonto, c'est-à-dire chapelain ou curé de l'évêché administrée par Thomas (12 août 1253), transféré à Cervia (9 juin 1266) (3). Désigné dans un décret par l'initiale (Th.), l'identité des lieux (Bitonto, Cervia) a dérouté le P. Sarti et l'erreur a longtemps empêché de distinguer Théodoric le précheur de Théodoricus Borgognoni, successeur de Thomas à l'évêché de Cervia (9 avril 1270) (4) où l'autre n'a jamais mis le pied.

Andreu de Albalate n'a pas oublié son ami et protégé de Rome, il lui réclama par lettres et messages une édition révisée et augmentée de la chirurgie achevée en toute hâte avant son départ. Pour remplir peut-être une promesse, sentant la vieillesse s'approcher, Théodoric se mit à la besogne. Ses études lui ont procuré des sources nouvelles : il a étudié de plus près Avicenne, les traités de Salerne qu'il n'a connus qu'à travers la chirurgie de Brunus et, à la

(1) *Theodorici Prologus*. Cf. Append.

(2) Mss. L 2-9 : *Tractaturi de vulneribus et chirurgie scientiam tradituri ut sapientibus et insipientibus satisfiat etc.*

(3) Eubel, l. c. I, 142. *Cronologia dei vescovi di Bitonto* dans un ms. des Archives du chapitre de Bitonto.

(4) Eubel, l. c. I, 183.

manière d'un hors-d'œuvre, a ajouté un quatrième livre à son ouvrage un peu disparate. A l'occasion d'une blessure de poitrine il renvoie à la chirurgie Roland Capellutti (1264 (1), c'est donc le *terminus a quo* pour fixer la date. Le traité est dédié à André Albalade dont la mort (24 mars 1279) (2) nous donne le *terminus ad quem*. Hugon, mort depuis longtemps lui apparut comme un maître admirable, les souvenirs de sa jeunesse, l'observation personnelle obscurcissent l'esprit du fidèle disciple dont l'œuvre n'est qu'un hommage à la mémoire du vieux chirurgien. Théodoric a-t-il survécu à son ami André ? Nous ne savons rien, il disparut avec la dernière rédaction de son ouvrage. Confondu avec le fils de Hugon, Théodoricus, évêque de Cervia, on a prétendu qu'il était devenu centenaire (mort le 24 déc. 1298) et cette légende héréditaire était une preuve du lien de parenté avec son maître (3). La faiblesse de cette preuve est évidente, elle s'évanouit devant les dates précises fournies par l'auteur de la chirurgie lui-même.

III

La chirurgie de Théodoric, bien connu au moyen âge, a été diversement jugée. Henri de Mondeville (1314) (4) a reconnu toute l'importance du traitement antiseptique, mais il reste isolé parmi ses confrères Guillaume de Salicète (v. 1210-1280) (5), qui a étudié à Bologne avant son établissement à Verone, ne parle plus. Son disciple, le chirurgien Lanfani (mort en 1306) qui a vécu à Lyon et à Paris, exilé d'Angleterre, a étudié Théodoric, il lui fit des emprunts et reconnaît l'importance de la doctrine placée sous son nom.

(1) THÉODORIC, L. II, ch. XI dans Le f. 117.

(2) EUBEL, l. c. I, 512.

(3) VEDRANI, l. c. 313.

(4) *La Chirurgie de Henri de Mondeville*, par le Dr Bos S A T F. PAGES, *Dir Chirurgie des H. de M.* Berlin, 1892. Nicaise, *La chirurgie H. de M.* Paris, 1893.

(5) *Ars chirurgica Guillelmi de Saliceto* dans le Coll. chir. Venet. (Venetiis, Juntus, 1546) et la seconde rédaction *Summa conservationis mag. Guil. placenti*, Venetiis, Oct. Scotus, 1502).

le nom de Hugon. Guy de Chauliac (1) l'a relevée dans son précis historique pour accuser l'auteur de plagiat, remarquant les passages conformes au traité de Bruno et il a traité de fable tout ce qui vient de Hugon. Cette condamnation, l'exposition confuse où les principes salutaires se cachent derrière un grand nombre de cures et de traitements stupides, la force de la tradition et de l'autorité, enfin la jalousie et la rivalité connu des médecins explique l'oubli séculaire du traitement rationnel, en usage quelque temps chez les « médecins de l'eau » en Italie : ces notions restèrent perdues jusqu'à l'époque de Lister et de Semmelweis (2). La rivalité entre les nations et les individus est l'un des stimulants les plus efficaces du progrès, mais la conception étroite, égoïste, peut le ralentir ou même l'arrêter. C'est ce qui a fait rejeter longtemps la chirurgie du nombre des sciences efficaces et salutaires.

Sans avoir reconnu le caractère novateur et original de la chirurgie de Théodoric, on l'a copiée, traduite et imprimée jusque vers le milieu du xvi^e siècle. Elle s'est propagée dans l'une ou l'autre rédaction, et ce n'est que la deuxième qui donne toutes les observations, toutes les expériences personnelles après avoir exposé l'origine du traité dans le prologue. Il n'est pas étonnant qu'aux lecteurs des précédentes rédactions aient pu échapper des remarques, des cures opposées à la pratique invétérée. Une énumération rapide des manuscrits latins fera voir que les copies de la rédaction incomplète ont été conservées en plus grand nombre (L).

1^o Le ms. *Barb. lat.* 312 fol. 1-77 à la Bibl. Ap. du Vatican à Rome, du xiv^e siècle renferme la première esquisse commençant par le prologue : *Tractaturi de vulneribus et chirurgiae scientiam tradituri* (fol. 1).

(1) *Cyrurgia Guidonis de Cauliaco* (Venetiis 1498, etc.) Capitulum singulare.

(2) ZWEIFEL. *Sur la question de priorité d'entre Semmelweis et Holmes.* Archiv fuer Gesch. der Medicin. XII, 1920, 181-190. Cf. *Journ. of. Osteotr. and. Gyn.* X, 1906, 330.

Elle contient trois livres, mais elle se termine avec le chapitre XXXII du troisième. Le traité est calqué sur la *Cirurgia magna* de Bruno. Les rubriques sont souvent les mêmes, les chapitres sont cependant enrichis par des détails, Hugon est moins souvent nommé, les observations personnelles sont moins nombreuses. Pour faire voir les relations entre Bruno et Théodoric d'une part, de la première et de la troisième rédaction de celui-ci d'autre part, nous avons comparé le texte parallèle du chapitre III du livre I^{er} par Bruno et du chapitre IV du livre I^{er} par Théodoric d'après le ms. et l'édition de Venise, c'est-à-dire la première et la dernière rédaction.

2^e Le ms. *Ashmole 1427* de la Bibliothèque Bodley à Oxford, fol. 39-130 du xiv^e siècle copié en Angleterre et divisé en cinq livres (le troisième commence au chap. XX du deuxième) porte le titre : *Cirurgia Theodorici fratris ordinis predicatorum secundum doctrinam sapientium veterum et magist. Hug. chirurgici que titulatur Filia principis*. C'est la deuxième rédaction qu'on désigne par ce terme, composée vers 1248 et emportée par l'évêque Andreu à Valencia. Une description est donnée par W. H. Black (1). Cependant au lieu du prologue (L 1^o) on y trouve la dédicace à Andreu.

3^e Le ms. *Voss. lat. in-fol. 3*, fol. 1-158 à la Bibliothèque de l'Université de Leyde, du xiv^e siècle est mutilé au commencement et à la fin. Le traité est divisé en cinq livres. Des miniatures nombreuses (157) montrent des scènes chirurgicales dont plusieurs séries sont reproduites par M. Sudhoff (2).

4^e Le ms. *Pal. lat. 1312* fol. 1-87 verso de la Bibl. Ap. du Vatican, du xiv^e siècle n'a que trois livres. Le prologue commence : *Tractaturi*, etc. (L 1^o), l'explicit désigne la copie : *Filia principis*.

5^e La même rédaction se trouve au ms. *Pal. lat. 1811*,

(1) *Catalogue of the Ashmolean Mss.*, Oxford, 1845.

(2) K. SUDHOFF, Studien, etc. X, tables VIII, VIII a et *Archiv fuer Gesch. der Med.* IX, planches VIII-XI.

fol. 65v^o-102 du xv^e siècle, d'après lequel nous donnons le prologue dans l'*Appendice III* qui paraît à part.

6^o Le ms. *VIII-D-55*, fol. 1-85 de la Bibl. Nat. à Naples, du xiv^e siècle est divisé en trois livres et nommé *Filia principis*. Modestino del Gaizo (1) n'a connu que cette copie et il en a donné une description.

7^o Le ms. *lat. 25.061*, fol. 1-63 de la Bibl. d'Etat à Munich, du xv^e siècle, renferme la rédaction en trois livres, avec prologue (*Tractaturi*, etc.) et il est désigné *Filia principis*. La description se trouve au *Catalogue* de Halm (2).

8^o Le ms. *Sloane 3018^s* fol. 97-117 du Musée britannique à Londres, du xiv^e siècle, contient la même rédaction.

9^o Le ms. 744, fol. 1-128 de la Bibliothèque communale de Pérouse, du xiv^e siècle est divisé en trois livres, cependant mutilé à la fin. Le prologue (*Tractaturi*, etc.), l'absence probable du quatrième livre nous indique que c'est la *Filia principis*.

10^o Le ms. *E-VI-5*, fol. 1-156 de la Bibl. Nat. à Turin n'est qu'un fragment en deux livres, renfermant la rédaction de la *Filia principis* et orné de miniatures. Parini (3) en a donné une description.

11^o Le ms. *Pal. lat. 1313*, fol. 1-172 de la Bibl. Ap. du Vatican, du xiv^e ou du xv^e siècle, n'a que trois livres, il contient la deuxième rédaction dédiée à Andreu de Albalate (fol. 1). Une seconde dédicace suit : *Inclite et invictissime domine Carole, ecclesie defensor magnifice, Sicilie rex illustris*. L'auteur se donne le titre d'évêque de Cervia : *Cogor ego frater Thed(r)icus de ordine fratrum predicatorum divina paciencia Cerviensis episcopus magnificencie vestre plene describere*, etc. Charles I^{er}, frère de saint Louis était roi des Deux-Siciles (1266-82) et contemporain de l'évêque Theodoricus, fils de Hugon de Lucques (nommé en 1270, mort en 1298) auquel on

(1) Modestino del Gaizo, *Il magisterio chirurgico Theodorico*, Napoli 1897, p. 32.

(2) *Catalogus codicum latinorum*, t. II, p. IV. Monachii, 1881, 158.

(3) *Catalogus Bibl. Taurinensis* : Supplementum.

a attribué la chirurgie de Theodoric. Cette dédicace nous semble très suspecte, c'est sur le témoignage d'un faussaire qu'on a voulu voir dans l'évêque l'auteur de la chirurgie.

12° Le ms. *Addit.* 26. 106 fol. 110-134 du Musée Britannique à Londres, copié au xiv^e siècle dans le midi de la France contient : *Parua cyrurgia Theodori* qui est conforme à l'édition de Venise.

13° Le ms. *lat.* 11. 226, fol. 1-124 de la Bibl. Nat à Paris, du xiv^e siècle, orné de miniatures commence par la dédicace et il contient le texte imprimé. M. Sudhoff (1) en a reproduit une miniature.

14° Le ms. *lat.* 174 de la Bibl. d'Etat à Munich, fol. 10-96, du xv^e siècle est divisé en quatre livres, conformes à l'édition, sauf que le dernier a vingt-quatre chapitres au lieu de dix. Le catalogue par Halm (2) en donne une description.

La première esquisse de la Chirurgie n'est qu'une compilation à l'usage personnel (*L-1*). Les réflexions, les souvenirs sont peu nombreux, le serment exigé à ses fils par Hugon (l. II, ch. III), l'accident de sa jeunesse (*ib.*), la plaie de poitrine d'un Bolonais opéré par Rolandino ou par Hugon (l. III, ch. XVII) n'y sont pas mentionnés (3). La division en livres et en chapitres est conforme à l'édition, sauf que le troisième livre est terminé avec le chapitre XXXII (4).

La deuxième rédaction est nommée par Théodoric lui-même *Filia principis* (5). Huit ou neuf manuscrits l'ont conservée (*L 2-11*) avec le prologue donné dans l'esquisse (*Tractaturi*, etc.). Les chapitres sont mieux développés, les observations et l'expérience s'ajoutent aux passages cités, à côté de Hugon et Galien paraît Avicenne appuyant avec son autorité le traite-

(1) SUDHOFF, *Beitraege* I, 1914, 63, tabl. XIII, fig. 3.

(2) *Catalogus codicum latinorum*. T.I.P.I. Monachii, 1868.

(3) *Coll. chir. Ven.*, 1498, fol. 115 et 118. Modestino del Gaizo, l. c., p. 5, 17.

(4) Fol. 77 : De pinguedine mamillarum... virorum.

(5) L. II. Cap. XI. *Et qui diligenter attenderit librum istum quem intulavi Filia principis magnam partem eorum quæ in cyrurgis modernorum scripta sunt, auctoritate veterum et ratione evidentissima et presenti doctrina poterit reprobare.* (*Coll. chir. Ven.* 1513, fol. 107).

ment rationnel. Le troisième livre est complété, il contient cinquante-six chapitres. Il y manque encore la dédicace (1) et le quatrième livre.

La rédaction définitive, faite à la demande d'Andreu de Albalate, commence par la lettre dédicatoire nous renseignant sur l'auteur et son ouvrage (*L 12-14*). La dédicace à Charles, roi de Sicile, ne se trouve que dans un seul manuscrit (*L 11*), elle est apocryphe. Le manuel de chirurgie prend le caractère d'un mémoire dont l'auteur écrit avec l'intention de glorifier son maître vénéré, Hugon de Lucques. Cependant, l'opposition à l'école de Salerne est moins forte. Un quatrième livre est ajouté et ce n'est plus Bruno de Longoburgo, mais Roger Frugardi, auteur d'une *Practica* qui est pris pour modèle. Il y a des renvois à Constantin, représentant typique de l'école de Salerne. La division en cinq livres, dont on voit des traces dans quelques manuscrits, n'est qu'apparente : le XX^e chapitre du deuxième livre est pris pour le commencement du troisième (2).

IV

La Chirurgie de Théodoric, dans sa dernière rédaction, fut imprimée six fois pendant les xv^e et xvi^e siècles. Le texte ne varie pas d'une édition à l'autre, cependant la dernière semble être la meilleure, corrigée par quelques endroits. Le traité est toujours ajouté à une série d'ouvrages sur le même sujet, et ce volume collectif, dont le contenu varie, est désigné *Collectorium Chirurgicum Venetum*. L'*editio princeps* n'est pas encore vérifiée et, sauf une revue sommaire par Lajard (3) que Brunet (4) a suivi, il n'y a pas d'étude satisfaisante sur les variations du texte dans ces

(1) Sauf le ms. *Pal. lat. 1313* de la Bibl. Ap. du Vat. et le ms. *Ashmole 1427* de la Bibl. Bodley à Oxford qui porte le nom de *Filia Principis* dans le titre et contient cependant la dédicace. Il faudrait examiner le texte de plus près pour dissiper l'erreur.

(2) Dans les manuscrits *L-2* et *3*. La traduction catalane (*C-2*) est divisée en sept livres.

(3) *Hist. litt. de la France*, XVIII, 519.

(4) Brunet, *Manuel du Libr.*, 5^e éd. Bruxelles 1838, 6^e éd. Berlin 1921.

différentes éditions. Nous donnons au moins la liste complète avec quelques renvois (1).

a) La première édition fut imprimée par BONETUS LOCATELLUS à Venise, mais l'année reste incertaine. Suivant le répertoire de Hain (1), elle parut en 1497 avec le titre : *Cirurgia Guidonis. — Cirurgia Albucasis cum cauteriis et aliis instrumentis. — Tractatus de oculis Jesu Hali. — Tractatus de oculis canamusali. — Venetiis per Bonetum Locatellum. Octavo Kalendas Martias 1497. Accedunt Leonardi Paduani chirurgia, seu recollectae super quarto canonis Avicennae. Venetiis apud Octavianum Scotum 1497 (fol.).*

L'exemplaire unique serait à la Bibl. Nat. de Madrid (2), son titre est très différent : *Cirurgia Guidonis de Cauliaco. — De balneis porectanis. — Cirurgia Bruni, — Theodorici, — Rolandi, — Rogerii, — Lanfranci, — Bertapalie. — Jesu Hali : De Oculis. Canamusali de Baldac : De Oculis.*

b) Le même Bonetus Locatellus fit paraître l'édition suivante aux frais d'Octavianus Scotus Kristeller en 1498 (3). Les deux traités ophtalmologiques y sont supprimés :

Cirurgia Guidonis de Cauliaco. Accedunt : Brunus Langoburgensis Chirurgia magna et minor. — Tura de Castello : Recepta aquæ balnei de porrecta. — Theodoricus episcopus Cèrviensis : Chirurgia. — Rolandus : Libellus de Chirurgia. — Lanfrancus Mediolanensis : Chirurgia. — Rogerius : Practica. — Bertapalia Leonardus : Recollectae super IV^o Avicennae. (fol. 267).

On la trouve dans les bibliothèques suivantes : Amiens, Caen, Carpentras, Narbonne, Nîmes, Strasbourg, Londres, Rome (Lanc), Vienne, chapitre de Hohenfurt (Autr.), Cracovie, Budapest, etc. (30 exemp.).

(1) Hain, *Repertorium bibl.* N^o 4.810. Coppinger, *Suppl.* donne une variante.

(2) Bibl. Nat. de Madrid : I (nc.) 2003 fol., communiqué par M. Moldenhauer. Le lieu et la date de l'impression n'est pas connu. Nicaise (éd. de Henri de Mondeville, 1897) mentionne un exemplaire à Nîmes, Pellechet ne le connaît pas. La chirurgie de Théodoric se trouve aux feuillets 97-134.

(3) Hain, *l. c.*, n^o 4.811.

(c) Une réimpression fut donnée par Simon de Luere à Venise, aux frais d'Andréas Torresani de Asola, le 23 déc. 1499 (1). Les deux traités ophtalmologiques (a) y sont restitués et l'incunable compte 269 feuillets. Les bibliothèques qui le possèdent sont : Paris, Toulouse, Londres, Oxford, Strasbourg, Munich, Vienne, Milan, Prague, etc. (27 exemplaires).

(d) Bonetus Locatellus a lui-même édité (2), en 1500, un supplément avec les deux traités ophtalmologiques précédés de la chirurgie d'Albucasis et de la *Cirurgia parva* de Guy de Chauliac aux frais des héritiers d'Octavianus Scotus (Sexto Kal. Febr. 1500). Le traité de Théodoric ne s'y trouve pas, c'est à titre de renseignement que nous mentionnons cette édition :

Cyrurgia parua Guidonis (de Cauliaco). — Cyrurgia Albucasis (et aliorum) cum cauteriis et aliis instrumentis. — De oculorum infirmitatum cognitio, eorum tractatus Jesu, filii Hali et Canamusali de Baldach. — Venetiis, per Bonetum Locatellum presbyterum, mandato et sumptibus haeredum nobilis quondam viri, domini Octaviani Scoti Modestiensis. Anno domini MCCCC, sexto Cal. Februaris (fol.).

Il y a des exemplaires à Paris (Bibl. Nat. et Bibl. de Sainte-Geneviève), à Londres, à Vienne (Bibl. Nat. et Bibl. de l'Université), à Cracovie, à Lemberg, à Horn (Bibl. du Lycée), à Salzbourg (Chap. de Saint-Pierre, vendu en 1924), à Munich, à Leipzig (Bibl. de l'Université), à Budapest, etc. (26 exemplaires).

(e) Un éditeur nouveau, Gregorius de Gregorüs a reproduit la deuxième édition à Venise, le 16 juillet 1513. Il a gardé le numérotage des feuillets, la Chirurgie de Théodoric y occupe les feuillets 97-134. Cette édition se trouve à Paris, à Oxford, à Munich, à Leipzig, à Prague (Bibl. de l'Univ.), à Budapest (Bibl. de l'Univ.), etc.

f) L'imprimerie de Bernardus Venetus de Vitalibus à Venise en a donné une réimpression le 20 février 1519,

(1) Hain, *l. c.*, n° 4.812.

(2) Hain, *l. c.*, n° 4.813.

orné de l'enseigne qui montre saint Marc accompagné du lion. La chirurgie de Théodoric s'y trouve aux feuillets 106-146. Les bibliothèques d'Oxford, de Pavie, de Munich, de Leipzig, de Vienne, de Budapest, etc., en conservent des exemplaires.

g) La dernière édition, en caractères antiques, fut donnée par les imprimeurs Juntas, à Venise en 1546. Elle est augmentée et corrigée suivant le titre :

Ars chirurgica Guidonis de Cauliaco celeberrimi lucubrationes chirurgicae, ab infinitis prop: mentis emendatae ac instrumentorum chirurgicorum formis, quae in aliis impressionibus desiderabantur exornatae. — Bruni, praeterea Theodorici; Rolandi; Lanfranci; Bertapaliae Chirurgiae maxima nunc diligentia recognitae. — His accesserunt Rogerii ac Gulielmi Saliceti Chirurgiae, quarum altera quibusdam decorata adnotationibus nunc primum in lucem exit, altera ex vetustorum exemplorum lectione innumeris fere in locis est aucta ac integrum restituta. Théodoric y occupe les feuillets 134-184.

C'est la meilleure édition pour faire l'étude comparative avec ses prédécesseurs, ses contemporains et ses successeurs dont Guillaume de Salicète parait imprimé pour la première fois. Cette édition se trouve à Paris, à Londres, à Milan, à Padoue, à Leyde, à Munich, à Leipzig, etc. C'est la dernière de la chirurgie de Théodoric d'après la rédaction complète, tandis que les deux autres n'ont pas été imprimées.

V

La chirurgie, l'unique œuvre authentique de Théodoric, n'a pas eu la notoriété des traités de Guy de Chauliac ou de Lanfranc. Cependant le nombre des manuscrits est assez considérable. L'autorité dont celui-ci a joui est attestée par les traductions qui s'échelonnent du ^{xiv}^e jusqu'au ^{xvi}^e siècle. La décadence du latin, l'utilité pratique du livre suffisent à les expliquer. Henri de Mondeville a peut-être dicté lui-même à un de ses disciples la traduction française des deux premiers livres de sa chirurgie. Quétif

et Echard (1) ont risqué l'hypothèse que Théodoric a écrit en catalan la chirurgie et deux autres traités qu'un manuscrit (C-1) nous a conservés. Le P. Sarti (2), P. Paris (3) et d'autres l'ont rejetée, la plupart des historiens n'ont consulté que le texte latin imprimé. Nous avons dressé la liste des manuscrits aussi complète que possible, recueilli des renseignements sur toutes les traductions et nous ne pouvons pas admettre une autre langue pour l'original que le latin. L'étude des rédactions latines nous a permis de saisir l'évolution de la pensée de l'auteur, tandis que les traductions se rattachent à l'une ou à l'autre des textes latins. La plupart de celles-ci, incomplètes ou fragments attestent du moins l'expansion du nom de l'auteur et de son œuvre. Une énumération rapide en donnera la preuve.

La traduction CATALANE semble avoir été la première et elle est la version la plus complète d'après la dernière rédaction. Deux manuscrits nous l'ont gardée, dont jusqu'ici le premier seul était connu (C) :

1° Le ms. de la Bibliothèque Nationale à Paris *f. esp.* 212 (anc. 7.249) sur vélin, du xiv^e ou du xv^e siècle comptant 125 feuillets de 0^m345 sur 0^m245 contient trois traités suivant une remarque postérieure en italien : *Chirurgia e(t) medicina degli huomeni, cavalli e(t) falconi*. Le premier est placé sous la rubrique : *Lo comensament del libre lo qual compila frare Theoderich del orde dels predicadors explanat per Galien Correger de Mayorcha. E contensi al comensament quina cosa es cyrurgia* (4).

Le traducteur expose dans le prologue qu'il a traduit le traité du latin en catalan pour le seigneur Atorgant. Le second prologue (*Prolago* : cat. prolec) renferme la dédicace de Théodoric adressée à Andreu de Albalate avec les renseignements

(1) Quéatif et Echard, *Scriptores ord. praed.* Lut. 1719, I, 354.

(2) P. Sarti, *De claris archygygn.* Bon. prof. Bon. 1769, 450.

(3) P. Paris, *Les manuscrits français de la Bibl. du Roi*, Paris, 1848.

(4) *Catalogue des manuscrits espagnols de la Bibliothèque nationale*, par Morel-Fatio, Paris, 1881, 33.

autobiographiques. L'exposition du sujet est plus détaillée que dans l'édition (*L-g*) où un tiers du prologue est supprimé. Le traité est divisé en quatre livres, le premier (fol. 1-18) contient 26 chapitres, le deuxième (fol. 19-39) 54, le troisième (fol. 41-83) 56, le quatrième (fol. 89-93) 9. Un prologue renfermant un résumé est placé devant le deuxième et le troisième livre.

Comparé au texte latin on remarque des recettes au quatrième livre (fol. 89-93) de la traduction qui manquent dans l'édition, tandis que celle-ci donne quelques-unes au deuxième (*L-g* fol. 144) qui ne se trouvent pas au même endroit du manuscrit catalan (*C-1*, fol. 18). La confection de l'arsenic sublimé est donnée dans tous les deux (*L-g* fol. 133 : *C-1* fol. 83), cependant le ms. ajoute une paraphrase (*C-1* fol. 89) qui a fait supposer un traité indépendant de Théodoric sur cette question (1).

2° Le ms. 342 de la Bibliothèque de l'Université à Graz (Autriche : Styrie) sur 282 feuillets de velin mesurant 0^m183 sur 0^m133 contient une copie de la traduction catalane datée de 1310. Le traducteur anonyme (Gallien Corregger) est qualifié médecin du roi de Majorque qui semble avoir eu en main une copie du manuscrit dédié par Théodoric à Andreu de Albalate, évêque de Valencia. Une remarque du xvr^e siècle (fol. 1) en bas du premier feuillet nous renseigne sur le sort du manuscrit venu en Autriche (Carinthie) par les relations des Habsbourgs et de l'Eglise avec l'Espagne :

Presens liber tractans Chirurgiam est Francisci Emrichy oppaviani quem dono dedit sibi Wielmus praepositus templi S. Bartholomei Apostolici in Frisaco Actum anno a Nativitate Christi MDXXX in feriis Sancti Bartholomei Apostoli, missus ad S. Lambertum.

C'est donc Guillaume, curé de l'église Saint Barthélemy à Frisach (en Carinthie) qui a donné le manuscrit

(1) QUÉTIF et ÉCHARD, *l. c.* Le ms. a été connu de P. Sarti, de P. Par de Modestino del Gaizo, mais aucune étude de fonds n'en a été faite.

à François Emrich d'Oppavie (Troppau en Silésie) et la notice est de la main du dernier. Celui-ci l'a envoyé à la bibliothèque de l'abbaye bénédictine de Saint-Lambert (en Carinthie), le 24 août 1530 (la Saint Barthélemy). Or, l'administrateur de l'évêché de Gurk, dont l'abbaye dépendait, était Antoine de Hoyos et de Salamanque (du 11 mars 1523 jusqu'à 1551) (1), issu d'une famille d'Espagne. C'est sous son administration que les bibliothèques de l'évêché et des monastères s'enrichirent de manuscrits catalans, et même français (2). L'abbaye de Saint-Lambert fut séquestrée par un décret de l'empereur Joseph II (le 4 janvier 1786) et sa bibliothèque, comptant 30.000 volumes avec des manuscrits transférée à la bibliothèque de l'Université de Graz (3). Les imprimés furent restitués plus tard, les manuscrits sont restés à Graz, dont l'unique texte de langue romane, la chirurgie de Théodoric. L'histoire de la faculté de médecine de Vienne nous a permis d'identifier le possesseur du manuscrit avec François Emrich (1497-1560) devenu plus tard (16 mars 1537) troisième lecteur de chirurgie, à cette faculté, aux honoraires de 52 florins. Sa carrière universitaire fut brillante : promu premier lecteur, doyen de la faculté sept fois, recteur quatre fois, fonctionnant comme vice-chancelier, il est mort après avoir enseigné pendant vingt-cinq ans, à l'âge de soixante-trois ans (le 25 mai 1560).

Il fut enterré au cimetière Saint-Etienne de Vienne et l'inscription funéraire relève à côté de l'habileté du médecin sa connaissance des langues (4). Une bourse, distribuée encore aujourd'hui garde son nom.

(1) EUBEL, *Hier. Cathol. Monasterii* 1913, III, 1923. Antoine succéda à Hieronymus Balbus, le 25 juin 1526, il fut tué par son domestique en 1551.

(2) La copie d'une *Menescalia* catalane dans le ms. XXX-14 de la bibliothèque de l'évêché est à signaler. Quelques chansons de Thibaut de Champagne se trouvent dans un ms. de l'abbaye de Saint Paul dans le Lavantthal. Cf. Wallenskoeld, *Thibaut de Champ*, Paris, 1925, XXXVI.

(3) F. EICHLER, *Aus einer oesterreich. Bibliothek*. Graz, 1905. O. Wonisch, *Die Sankt-Lambrecht — Grazer Handschriften*. Zentralblatt fuer Bibliotheksw. XXXV, 1918, 64.

(4) A. EDLER VON ROSAS, *Kurzgefasste Geschichte der Wiener Hochschule*. Wien, 1844, II, 48. L. Senfelder, *Franz Emerich*, Wien. Extr. de la revue *Die Kultur*, VIII, 1907, 61-75.

Lorsque la chaire de chirurgie devint vacante, la Faculté sollicitée par le Recteur donna son avis sur la nécessité de maintenir cet enseignement, ajoutant comme pièce justificative le *Compendium methodicum chirurgiae* du docteur François (Emerich). Il lut quelques livres de Galien, l'anatomie de Vesale, des chapitres de la chirurgie de campagne traitant des tumeurs, des ulcères, des fractures, d'après Albucasis. Il est l'auteur d'un manuel d'après Hippocrate et Galien (Nurenberg, 1537). Des extraits de la chirurgie de Théodoric lui pouvaient rendre quelques services. L'édition latine était à sa disposition, il renvoya la traduction catalane en Carinthie d'où il l'avait reçue.

L'auteur est nommé au commencement du manuscrit et à la fin de chaque livre. Voici l'incipit :

En nom de Deu tot poderos. Aci comens lo primer libre de Tederich compilat per frare Tederich de l'orde dels predicadors (fol. 1).

La chirurgie est divisée en sept livres dont la matière est indiquée par une table générale à la fin qui manque dans le ms. de Paris (C-1). Cette division est mieux adaptée au sujet traité que la répartition en quatre livres, adoptée par le premier éditeur. Plusieurs manuscrits latins semblent distinguer cinq livres, la coupure dans le deuxième livre se fait toujours après le vingtième chapitre, cependant aucun ne continue jusqu'au bout. Le manuscrit de Paris (C-1) est une tétralogie et la distinction en sept livres est propre au manuscrit de Graz (C-2) dont la table suit :

Asi fina lo libre de sirorgia qui es dit Tederich, en lo qual son compostz set libres. — Lo primer es de nafres en general (fol. 4). — *Lo segon de nafra de cap* (fol. 56). — *Lo ters de trencadura de ossos* (fol. 91). — *Lo quart de fistoles* (fol. 127). — *Lo quint de apostemes* (fol. 152). — *Lo sise de scrofules* (fol. 200). — *La sete de confinment de medicines* (fol. 261).

Les chapitres ne sont pas numérotés, les tables à la fin de chaque livre renvoient aux feuillets. Les rubriques sont plus nombreuses, elles donnent des détails pour le traitement ou les opérations. Enfin

particularité de ce manuscrit, on voit des transcriptions ou des remarques en caractères hébreux à la fin de plusieurs pages, ce qui nous permet de supposer quelque rapport entre cette version et les deux écrits hébreux que nous allons mentionner.

Un manuscrit qui nous a conservé une traduction espagnole (E) se trouve à la Bibliothèque de l'Escorial avec la cote H-III-17. Il compte 11 feuillets d'une écriture du xv^e siècle, et eut pour scribe Don Diego Hurtado de Mendoza. Le texte est mutilé, il s'arrête au milieu du 55^e chapitre du livre I. Il porte le titre : *Capitulo del libro primero de Cirugia que fizo el Rey Tedriquo de los otros tres libros que escriptos adelante por onden (?) de quatro libros*. La dédicace manque devant le premier chapitre. La définition de la chirurgie suit : *Sennor que h]ohanniçio que ciru(r)gia es obra de manos e de cuerpos animales que (?) sanidad, etc...* (1). Le premier livre occupe les feuillets 1-36 ; le II^e se compose de 37-66 ; le III^e aux fol. 66-94 ; le IV^e aux fol. 94-215. Cependant ce ne sont que trois livres sur quatre du texte imprimé, car le III^e livre commence au chapitre 20 du livre II et les suivantes (20-54) forment le livre III de la version. Un feuillet se trouve devant le III^e et le IV^e livre. A la fin d'une description du manuscrit les trois livres sont publiés par Rodriguez de Castro (2). Le scribe a suivi la troisième rédaction en latin, mais cependant le IV^e livre de celle-ci manque par suite de la mutilation du manuscrit espagnol. Un essai de restitution en cinq livres par la subdivision du texte fait remarquer dans quelques manuscrits latins que son modèle était donc une copie de ce type.

Chir. Ven. fol. 97 : *Cyrurgia est operatio manualis in corpore ad sanitatem* (tendens). JOHANNITIUS ou Jean de Damascène est un arabe Abu Zeid Honein Ben Ishak Ben Soleiman Ben Ejjub (809-877) auteur d'une *Isagoge in artem parvam* (plus loin renvoie à ses Aphorismes).

RODRIGUEZ DE CASTRO, *Biblioteca española*. Madrid, 1786, II, 693-4. Juan Zarco Cueva dans son *Catalogo de los manuscritos castellanos* donne une nouvelle description.

La traduction *italienne* des deux premiers livres de la chirurgie est conservée dans le manuscrit *XIII-G-31* de la bibliothèque Nationale à Naples, datée du xv^e siècle. Elle porte le titre : *Comenza Thedrico mazor de la cirorgia di tute le piage (I)*. La dédicace à l'évêque de Valencia permet d'y supposer une version de la dernière rédaction que Modestino del Gaizo (1) a comparée avec le manuscrit latin de la même bibliothèque (*L-6*). Le premier livre occupe les fol. 11-25, le deuxième les fol. 25 v^o-46 et le texte est coupé au premier chapitre du livre III.

En *Angleterre* on a contribué à vulgariser le nom de Théodoric par des fragments de traduction (4).

1^o Le manuscrit *Sloane* 389 fol. 2-76 du musée Britannique à Londres, daté du xvi^e siècle contient le fragment d'une traduction anglaise. Le catalogue attribue la chirurgie à Théodoric Borgognoni de Lucca, évêque de Cervia.

2^o Le manuscrit *Ashmole* 1468 fol. 55-171 de la Bibliothèque Bodley à Oxford, daté du xv^e siècle est une compilation anglaise de plusieurs traités de chirurgie. *Tederik* est nommé dans le titre entre *Lamfrank* et *Brune*, il est cité dans le texte (fol. 167) : *Also Tederik bishope of Serviente tellethe in his book of his secrets*.

Par suite des relations des universités dans le midi de la France avec les facultés en Italie la chirurgie de Théodoric n'est pas restée inconnue en *France* (2). Henri de Mondeville a reconnu la justesse du traitement aseptique, tandis que Guy de Chauliac, médecin de la cour d'Avignon l'a accablé de traits sarcastiques et accusateurs. Le *Collectorium artis chirurgiae medicinae* du dernier était répandu en latin, traduit en français, en anglais (3), en catalan, et il ne manquait pas d'attirer l'attention sur l'auteur maltraité par le

(1) MODESTINO DEL GAIZO, *Il magistero chirurgico di Teodorico dei Borgognoni ed alcuni codici delle opere de lui*. Napoli 1894.

(2) *Catalogue du fonds français*. Paris 1868, I, 349. Delisle, *Inventaire général et méthodique*. Paris, 1876-78, 2 v.

(3) Le ms. fr. 2028 de la Bibl. Nat. et le ms. angl. 25 en font preuve.

bourguignon caustique. Théodoric fut traduit lui-même en français pendant le xv^e siècle et deux manuscrits connus ont conservé cette version (F).

1^o Le manuscrit *fr.* 2029 à la Bibliothèque Nationale de Paris fol. 1-52, écrit sur papier au xv^e siècle est à l'état de fragment. Au commencement se trouve la recette d'une poudre merveilleuse suivie par le XIX^e chapitre du livre II et à la fin on lit le chapitre XCVI (1).

2^o Une copie française est signalée à la bibliothèque publique de l'Etat à Leningrad (Saint-Petersbourg) portant la cote ancienne de la Bibliothèque de la cour 2-Dm-4^o fol. 1-47, du xiv^e siècle. Nous avons obtenu sur ce manuscrit des renseignements qui sont résumés plus bas.

Le nombre des traducteurs de traités de médecine a toujours été considérable en *Allemagne*. M. Sudhoff (2) a signalé plusieurs manuscrits de la fin du moyen âge et parmi ceux-ci un de la bibliothèque de l'Université de Prague supposant qu'il contient la version allemande de la chirurgie de Théodoric (*ALL*). Vérification faite, nous avons trouvé dans le manuscrit papier XVI-F.-2 fol. 1-68, du xv^e siècle une traduction des deux premiers livres de Théodoric d'après une rédaction différente du texte imprimé (L). Le début manque, le texte commence au XXIV^e chapitre du livre I^{er} (*De spasmō*). Le deuxième livre est transplanté jusqu'au bout (fol. 54 v^o-68 v^o). Une copie des xxv chapitres du troisième livre en latin est ajouté (fol. 69-83). La suite contient des prescriptions pour la distillation de quelques drogues (fol. 83-87), empruntées à Théodoric ou quelque autre (*Aqua pro oculis*, *Noli me tangere remedium*). Une comparaison avec les manuscrits contenant les premières rédactions (L) pourrait révéler le modèle suivi par le traducteur.

La médecine était pratiquée déjà au moyen âge par des Juifs. Nous avons fait remarquer les rubriques

(1) Cf. la Notice ci-dessous.

(2) SUDHOFF, *Beiträge*, Leipzig, 1918, II, 463.

et les transcriptions en hébreux dans le manuscrit catalan que nous avons étudié (C-2). Deux manuscrits *hébreux* de la Bibliothèque d'Etat à Munich (1) attestent la connaissance de la chirurgie de Théodoric (H):

1° Le manuscrit *hébreux* 266 est une traduction (libre et incomplète ?) de la première rédaction (2).

2° Le manuscrit *hébreux* 291⁶ donne avec des caractères hébreux des extraits de la version espagnole (E) qui est faite d'après la rédaction dédiée à Andreu de Albalate (3). Nous n'avons pu identifier ni préciser la transcription, témoignage curieux de l'intérêt porté par les milieux juifs d'Espagne à l'œuvre de Théodoric.

VI

Les traités de médecine du moyen âge ne sont pas encore édités d'une manière satisfaisante d'après l'étude critique et comparative des manuscrits pour donner la base solide à l'établissement des sources, des relations et de la part d'originalité de l'auteur. Les essais faits au sujet de Théodoric par Modestino del Gaizo (4), par Gurlt (5), par Brunn (6), s'attachant à l'un ou à l'autre chapitre ou livre n'ont donné que des résultats hypothétiques. Au lieu de refaire ce travail prématuré pour lequel nous avons rassemblé des matériaux, nous nous contenterons de replacer Théodoric à sa place dans la chaîne de l'évolution médicale et de citer quelques jugements d'historiens de la médecine postérieurs au siècle de la Renaissance.

(1) *Catalogus Codicum manuscriptorum Bibl. R. Monacensis* (Steinschneider) I, 1, 101. — M. STEINSCHNEIDER. *Die hebraeischen Uebersetzungen*, Berlin, 1893, 832 et § 516.

(2) Le manuscrit 266 commence en hébreux : *Atchil sefer refuot mehu ben hechacham Tàrik* où nous prenons les mots « les fils de Tàrik » (Théodoric) pour le terme *Filia principis*, puisque *Thédric* (ms. C-2) s'emploie pour désigner la chirurgie (de Théodoric).

(3) STEINSCHNEIDER, l. c. § 516 renvoie à Kayserling *Bibl. Esp.* p. 105 et il mentionne d'après Echard le ms. esp. de la Bibl. Nat. (C-f), qui est en catalan comme nous l'avons démontré. Est-ce que le ms. hébreux rend le texte d'après C-1 ou E-2 ?

(4) MODESTINO DEL GAIZO, *Il magist. chirur. di Theodorico dei Borg.* Napoli, 1899.

(5) GURLT. *Gesch. der Chir.* Berlin I, 1898, 740-753.

(6) W. BRUNN, *Die Stellung des Guy de Chauliac*, etc. *Archiv. fuer Gesch. der Med.* XII, 85, XIII, 65.

La médecine scholastique est fondée sur l'autorité et la tradition que Théodoric admet dans la plus large mesure, accumulant des renvois, des citations.

Il le fait en toute conscience et trahit quelque précaution en disant : *Ne liber noster plus de alieno quam de nostro videretur habere* (1). Parmi les auteurs antiques il reconnaît la suprématie de Galien, nommé pour son style prolix et guindé une « boîte pestifère » (2), parmi les arabes celle d'Avicenne. Son maître Hugon de Lucques a suivi la doctrine de Galien et d'Avicenne, son modèle Bruno de Longoburgo a été versé dans la médecine arabe dont il a révélé certaines doctrines à ses contemporains. Cependant le progrès de l'art de guérir dépendait plutôt de l'observation et de l'expérience, la part de celles-ci décide de la valeur et de l'originalité des écrits. Théodoric fut jugé à cet égard dans un sens contradictoire par Guy de Chauliac et par Henri de Mondeville, deux contemporains. Les deux livres de la *Chirurgia Magna* par Bruno de Longoburgo (3) ont donné le cadre et les matériaux des trois premiers livres de Théodoric, tels qu'il les a esquissés et rédigés pour la première fois. Il est vrai que Bruno était contemporain de Hugon, il a adopté ses doctrines sans les avoir mis en relief comme l'a fait Théodoric. Celui-ci se place dans cette rédaction en opposition avec l'école de Salerne d'où l'on doit pourtant faire dériver quelques prescriptions et recettes de Hugon malgré la condamnation de la guérison suppurative, Théodoric s'est lui-même ravisé, et rédigeant une seconde fois la chirurgie destinée à l'usage de l'évêque de Valencia, il a admis les doctrines de Roger Frugardi auquel il emprunte plusieurs chapitres du

(1) Theodoricus, ed. L-e fol. 124.

(2) Willamovitz-Moellendorff dans les *Philol. Unters.* Berlin, 1886, IX 122 cité par Brunn l. c. 87.

(3) *Cirurgia magna* Bruni publiée dans le *Coll. Chir. Ven.* ed. a-g. Br. I, 1-16 : Theod. I, 1-26 ; Br. I, 17-20 : Theod. II, 1-54 ; Br. II, 5-20 : Theod. III, 8-46.

quatrième livre ajouté (1), il nomme plusieurs fois le disciple de celui-ci Roland Capellutti, contemporain et rival de Hugon de Lucques (2).

La grande valeur et l'importance du traité de Théodoric ne s'explique point par un caractère eclectique, mais par deux autres traits. D'abord il donne une relation fidèle du traitement et des opérations de Hugon de Lucques, un génie inventeur qui n'a rien écrit, ensuite il fait part de sa propre expérience et révèle une individualité sachant échapper à la routine et à l'imitation servile. Avec quelque bonne volonté on peut reconnaître chez lui les germes des grands miracles de la chirurgie révélés pendant le dernier demi-siècle, que le traitement aseptique suggéré par la découverte de Pasteur et imposé par l'observation de J. Lister (1827-1912), de Semmelweis (1818-1875) et d'autres ont rendu possibles. Ces germes ont dormi pendant six cents ans sous la poussière des rayons de bibliothèques et nous en avons donné quelques raisons, des critiques détaillées feront mieux regretter l'oubli irréparable.

Le médecin anglais Freind (3), à l'exemple de Guy de Chauliac, a crié au plagiat, en voyant les emprunts incontestables que Théodoric a faits à Bruno. Pourtant il ne peut pas nier la faculté d'observation de Théodoric, qui sut déjà remarquer le ptyalisme accompagnant le traitement mercuriel de la gale. A. de Haller (4) (1708-77) prit sa défense contre l'accusation injuste de Freind. L'expérience n'a pas manqué à Théodoric, il a évité les opérations compliquées, telles que

(1) *Practica*, Rogerii dans le *Coll. Chir. Ven.* ed. La-g chap. 1, 2, 3, 4, 5, 6 : Théod. IV, 1, 2, 3, 4, 5, 9. Cf. Modestino del Gaizo *l. c.*, *Hist. Litt. de la France*, XXI, 613.

(2) *Libellus de Cyurgia* Rolandi dans la *Coll. Chir. Ven.* ed. La-g (e fol. 117-172), composé en 1264, antérieure à la seconde rédaction de Théodoric.— Sudhoff, *Salerno, Montpellier, Paris*, dans l'*Archiv. f. Geschichte des Medizins* XX, 1928, 51-63 éclaire par les relations de Gilles de Corbeille la rivalité de ces trois écoles.

(3) FREIND, *The history of Physic from the time of Galen to the beginning of the XVI century*. London 1726. Trad. fr. Leyde, 1727.

(4) A. DE HALLER, *Bibliotheca chirurgica*. Bernæ et Basileæ 1774 : I, 146 *Mihi, etsi acerbum est Guidonis et Freindii judicium, iis melior videtur qui præcessunt.*

celle de la fistule lacrymale, et il ne s'est pas occupé de gynécologie (1). Théodoric n'a parlé de l'ophtalmologie qu'au quatrième livre, emprunté à l'école de Salerne, mais dans les précédents on trouve des observations justes et des traitements raisonnables qui manquent dans ses sources. Sprengel (2), un précurseur dans l'histoire de la médecine a consacré une page à la chirurgie de Théodoric, après s'être demandé, s'il était le fils de Hugon de Lucques, malgré les documents et les renseignements compilés par le P. Sarti. Puccinotti (3), Haeser (4) l'ont suivi sans hésitation et pour la critique de la chirurgie, ils se sont contentés de reproduire ce que leurs prédécesseurs ont remarqué.

Modestino del Gaizo (5), professeur à Naples, est le premier qui ait rendu justice à la clairvoyance de Théodoric après Henri de Mondeville. Il partage les erreurs biographiques du P. Sarti, il connaît d'une manière incomplète la transmission littéraire, mais il saisit au corps la doctrine représentée par Hugon et enregistrée par Théodoric, il établit la différence entre lui et ses prédécesseurs. Il choisit un chapitre de la chirurgie abdominale (6) que l'on tient pour l'un des plus beaux triomphes de la chirurgie moderne, et il compare le traitement chez Roger, chez Bruno, avec la pratique de Théodoric qui rejette l'application d'un volatile ou bétail découpé sur l'intestin rompu, aussi bien que la suture recommandée par Avicenne. Il donne le sage conseil de désinfecter et laver la blessure avec du vin rouge, de reposer et suer les intestins rompus. Il est dangereux de laisser le ventre

(1) *Ib.* Adparet neque experientiam defuisse viro, neque curam administrandorum, quæ rariora videret, subtiliores utique et artificiosas administrationes non est adgressus, ut ex fistula lacrymali adparet, cujus curatio nihil habet proprii. Mulierum morbos omisit.

(2) K. SPRENGEL, *Versuch einer pragmatischen Geschichte der Arzneykunde*. Halle, 1823, II, 596.

(3) PUCCINOTTI, *Storia della medicina*. Livorno, 1859, II.

(4) HAESER, *Lehrbuch der Geschichte der Medizin*, Iéna, 1875, I, 760.

(5) MODESTINO DEL GAIZO. *L. c.*, cf. BRUNN, *l. c.*, XIII, 76.

(6) THEODORIC, *Cirurgia*, l. II, c. 19 (Le fol. 108 v°) : De vulnere intestini. Rogerii Practica l. III, c. 29, Bruni Cyrurgni magna, l. I, c. 4.

ouvert, car l'air corrompu cause des coliques douloureuses retardant le rétablissement du malade (1). Il est évident que Théodoric a observé et appliqué le traitement aseptique et rationnel dans une série d'opérations qu'on tient réservée pour la chirurgie du dernier siècle. Le penseur judicieux s'y révèle, qui s'oppose à l'abus traditionnel et rejette toute autorité écrite.

Le traitement aseptique n'a pas survécu au XIII^e siècle et malgré le succès des *medici del'acqua*, il n'a pas fait école ni en Italie ni ailleurs. Modestino del Gaizo attribue trop d'importance à quelques recettes ou conseils lancés au hasard par Tagault (1545) qui parle de l'arsenic sublimé, par Magati da Scandiano (1579-1647), par Luigi Tortora (1753) et la pratique de l'école de Florence au XVIII^e siècle. Ce n'est pas en Italie que la chirurgie moderne a commencé son progrès vertigineux. La réhabilitation de Théodoric même se fait attendre, malgré le premier essai de Modestino del Gaizo.

L'accusation de plagiat lancée par Guy de Chauliac fut reprise par Gurlt (2), professeur de Berlin. Il a dressé un tableau analytique des 145 chapitres de la Chirurgie imprimée en vue de démontrer que soixante-treize de ces chapitres sont pris au traité de Bruno. Aucun chirurgien moderne ne pourrait résister à une épreuve aussi grossière. La thèse de Perrenon (3) qui se borne à extraire les passages renvoyant ou faisant allusion à Hugon de Lucques, pour reconstruire la méthode de celui-ci telle que le rapporte Théodoric, fait aussi violence à la vérité. Le nom de Hugon ne fut rapporté du traitement observé et éprouvé par Théodoric souvent qu'à la dernière rédaction, c'est

(1) *Ib.* Dico ergo quod non opus vulnus ventris teneri apertum, donec intestina interius incarnentur, quia multa possent ex hoc pericula evenire. Primum est quia quotiens cumque mutabitur interius, aer exterior subintrabit et faciet in intestino torsiones et dolores, quare affligetur infirmus et sanitas prolongabitur.

(2) GURLT, *Geschichte der Chir.*, Berlin, 1898, I, 740-753.

(3) EU. PERRENON, *Die Chirurgie des Hugo von Lucca nach den Mitteilungen bei Theodoric*. Berlin, 1899.

une autorité de plus qu'il a invoqué pour justifier la nouveauté et la hardiesse de sa pratique.

Un jugement plus raisonnable a été rendu par Pagel (1), qui voudrait affaiblir la thèse de son prédécesseur et réduire à quelques ressemblances superficielles la dette de Théodoric envers Bruno. Les mérites de celui-là sont multiples et variés, son originalité est incontestable. Il est d'abord partisan du traitement aseptique, il emploie l'arsenic sublimé. Ensuite, il guérit les fractures et les luxations sans se servir de machines appliquant des bandages et des coussins. En troisième lieu il recommande l'usage des éponges narcotiques dont la tradition remonte aux Grecs, au moyen âge. En quatrième lieu, on doit remarquer que Théodoric recommande l'opération de la fistule rectale au lieu de la cautérisation. Nous avons déjà mentionné le ptyalisme signalé par Freind. Enfin, les ordonnances thérapeutiques et pharmaceutiques transmises de l'antiquité étaient adaptées aux connaissances anatomiques et physiologiques. La nourriture succulente est recommandée aux blessés et aux convalescents au lieu de les faire succomber par une diète exagérée.

L'originalité de Théodoric ressort même des recherches de M. Brunn (2) (Rostock), qui confronte Théodoric avec son adversaire Guy de Chauliac soulignant les points où le disciple de Hugon s'écarte de la pratique traditionnelle ou contemporaine. Il y a quelques remarques subtiles qui lui échappent, mais la méthode comparative seule peut déterminer la part qui revient à chacun des auteurs dans l'avancement et le progrès de la chirurgie.

Malgré les erreurs nombreuses et le patriotisme régional qui inspire M. Vedrani (3), archiviste de Lucques, son étude résume tout ce qui fut écrit sur

(1) PAGEL dans *Handbuch der Geschichte der Medizin*, publié en collab. avec Neuburger, Iéna, II, 1902, I, 716-19. — Pagel, *Einfuehrung in die Geschichte der Medizin*, Berlin, 1898.

(2) BRUNN, *l. c.*

(3) A. MIELI, *Gli scienziati italiani*. Roma, 1923, I, 313.

Théodoric à partir de Guy de Chauliac jusqu'à Modestino del Gaizo. La liste des manuscrits qu'il a dressée est incomplète, malgré l'attribution de deux traités qui ne sont point de Théodoric. Les mérites de Théodoric, auteur de la chirurgie, ne se réduisent pas à une seule prescription (1) qui remonte peut-être à Hugon de Lucques son maître, mais il se révèle par l'application d'un principe, par la réflexion, par la conception juste de la constitution humaine à laquelle il fut conduite par l'observation et par l'expérience. Il est certes une individualité originale, un chirurgien consciencieux et habile. Il ne faut pas le juger sur le témoignage de ses contemporains, inclinés vers la jalousie, ni sur celui de la postérité subjuguée par la superstition et la tradition du métier, mais il faut rétablir le texte de son traité d'après les trois rédactions, élaguer les emprunts et les gloses pour découvrir sa véritable pensée et définir la part d'originalité qu'on lui doit attribuer.

VII

La chirurgie de Théodoric de l'ordre des Prêcheurs chapelain à Rome et à Bitonti fut attribuée sur le témoignage inexact d'un prologue (L-11), de quelques copistes (L-3, 6, 9) à l'évêque de Cervia, fils de Hugon de Lucques. L'erreur que le prologue authentique pouvait dissiper s'est répandue et enracinée à la suite de la première édition et de ses réimpressions. C'est l'inverse qui s'est produit pour deux autres traités qu'on a voulu faire entrer dans le bagage littéraire du chirurgien, disciple de Hugon de Lucques. L'un contient une *mulomédecine* dont l'auteur serait Thodoricus, évêque de Cervia, l'autre est un livre de fauconnerie traduit d'après le grec de Moamyn par Theodorus de Antiochia ou *Todre le philosophe*. Que le dernier soit un personnage différent, on l'a reconnu depuis une quarantaine d'années.

(1) VEDRANI. — Questo semplice precetto fa di Teodorico uno de' più originali di tutti i tempi, perchè solo Mondeville, Paracelso e Lister sostennero dopo lui questi principi. Nei lungo interregno tra Mondeville e Lister gli avvocati della suppurazione vinsero su tutta la linea.

Pour le premier, il nous faut donner quelques preuves, avant de rejeter l'attribution erronée.

Sept manuscrits latins (1) et le manuscrit catalan de Paris (2), nous ont conservé la *Mulomedicina*. Les manuscrits latins sont d'accord de l'attribuer à Theodoricus de l'ordre des Prêcheurs, évêque de Cerchia, mais ils ne donnent aucun renseignement sur l'auteur et son écrit. Celui-ci est divisé en trois parties avec des chapitres dont le nombre varie (3). C'est une compilation tirée de quatre écrits connus (4).

Le premier est l'Art vétérinaire de Végèce (375-450) (5), source des traités semblables composés en Byzance et transmis au moyen âge. Le deuxième se trouve inséré dans l'Encyclopédie de l'évêque dominicain Albert le Grand (6) (v. 1200-1280) qui consacre quelques pages à la cure chevaline. Les deux derniers ont pour auteurs des Italiens du XIII^e siècle. Giordano Ruffo de Calabre était au service de l'empereur Frédéric II (v. 1250) et son traité, conservé dans plusieurs manuscrits (7), fut traduit en italien par Gabriel Bruno, en français par Daniel de Crémone à l'usage d'Enrico, fils de l'empereur. Giacomo Doria (8) de Gênes (XIII^e siècle) est l'auteur d'un *réceptuaire* (*ricettario*) auquel Theodoricus renvoie lui-même (9).

(1) Manuscrits latins (L M) : 1° Paris, Bibl. Nat. n. acq. lat. 548 fol. 1-48 (XV^e siècle); — 2° Pavie, Bibl. de l'Univ. 72 fol. 1-58 (XV^e siècle); — 3° Rome, Bibl. Ap. Vat. Reg. lat. 1269 fol. 1-46 (XIV^e siècle), — 4° *Ibid.* Barb. lat. 327 fol. 1-47 (XVI^e siècle); — 5° Turin, Bibl. Nat. E-VI-4 fol. 1-85 (XIV^e siècle); — 6° Venise, Bibl. Nat. S. Marc cl. 7, n° 25, fol. 1-30 (XIV^e siècle); — 7° Vienne, Bibl. Nat. 2414 fol. 1-32 (XIV^e siècle).

(2) Paris, Bibl. Nat. f. esp. 212 fol. 93 v°-109 v° (C-1).

(3) LM-1 contient 109 chapitres, LM-3 en a 129, LM-6 donne 130 chapitres.

(4) G. B. ERCOLANI, *Ricerche storiche analitiche sugli scrittori di veterinaria*, Torino, 1851, 351.

(5) BRUNET, *Manuel* n° 7689. Schanz, *Geschichte der römischen Literatur*, Munich, 1914, IV, 194. L'écrit est nommé : *Mulomedicina Chironis*,

(6) *Opus de animalibus sive de rerum proprietatibus* Opera, Lugduni 1651, Quétif et Echart l. c. I. 162.

(7) Mss. à Paris, à Venise, à Torino, publié par Molin à Padoue en 1818. Brunet, l. c. n° 7694. Tiraboschi, *Storia della lett. it.*, Modène, 1833, II, 93.

(8) Ms. LM-6 fol. 31-34.

(9) Chap. XXXIV de la première partie.

L'analyse comparative de Theodoricus et de ses sources a conduit Ercolani à la conclusion qu'une seule maladie nouvelle y est mentionnée, dont Lorenzo Rusio (1288-1347) a donné une description détaillée (1). L'absence de tout trait original ou conception nouvelle distingue la *Mulomedicina* de la Chirurgie. Aucune faculté d'observation ou d'expérience ne s'y manifeste, c'est un traité savant qui se rattache à la tradition. L'attribution à l'auteur de la chirurgie doit donc être rejetée, attribution qu'aucun témoignage ou allusion n'a justifiée.

La traduction catalane de la *Mulomedicina* fait suite à la chirurgie dans le manuscrit de Paris (C-1 fol. 93 v° - 109 v°). Ce ne sont que six chapitres du texte latin intitulés :

Asa commensa la cirorgia dels cavals, per so que sien curats, he engendrats segens la sua valor que li porteyn.

Le fragment du traité de la cure des chevaux à la Bibliothèque de l'évêché à Klagenfurt (ms. XXX-14) semble dériver d'un autre écrit. Les versions italiennes, espagnoles, françaises de l'art vétérinaire sont encore trop peu exploitées et comparées pour qu'il soit permis de préciser leurs relations et leur part respective d'originalité (2).

Les manuscrits de vénerie sont mieux explorés que ceux de l'art vétérinaire et Narducci (3) a signalé le manuscrit Bigot 149 (aujourd'hui à la Bibl. Nat. 7020) : *Moamin Falconarius de venatione avium rapacium, ex arabico latino versus per Theodorum mandato Cæsaris*. Une liste incomplète des copies, comptant onze manuscrits fut dressée par Werth (4),

(1) Au chapitre LV de la deuxième partie (*De paena*), un furoncle au pied du cheval.

(2) La traduction espagnole mentionnée par Molin (*l. c.*) est introuvable en Espagne. — Le ms. *Urb. lat.* 1487, fol. 1-142 de la Bibl. Ap. du Vat. contient une traduction italienne qui a servi de modèle à la version française publiée par Rigaud à Lyon en 1619 : *Thresor de tout ce qui concerne les bestes chevalines*. Cf. P. Paris. *Les manuscrits français*. Paris, 1848, VII, 142.

(3) NARDUCCI, *Catal. Bibl. Angel. Romæ* 1893, I, 627.

(4) WERTH, *Altfranzoesische Jagdlehrbuecher*. Zeitschrift fuer rom. Phil. XII, 146-91, 381-415, XIII, 1-34 (1888-89).

auxquels M. Haskins (1) en a ajouté trois. Le traducteur du traité oriental était Théodore le philosophe (*physicus, medicus*), mentionné plusieurs fois dans la correspondance de Frédéric II (en 1239 et 1240) dont il dressa un horoscope à Padoue, composa une lettre arabe au roi de Tunis, prépara des confitures et servit de messager. En dehors de ses fonctions variées, il entretenait une correspondance mathématique avec Leonardo Pisano.

Ce personnage est donc assez connu pour ne pas être confondu ni avec Théodoric, frère prêcheur, ni avec Theodoricus, évêque de Cervia. L'auteur du traité est moins certain. Il s'appelait peut-être Coramomellino Redi Cartagine dont on a fait l'abrégi Moamin qui veut dire en arabe le fauconnier. La traduction latine est mentionnée à la Bibliothèque du Vatican au xv^e siècle (1475) (2), elle fut commandée par l'empereur qui a recueilli des matériaux pour son traité de fauconnerie dédié à son fils Manfred (3).

La traduction catalane du traité de Moamin d'après le texte latin de Théodore se trouve dans le même manuscrit parisien que les traités de chirurgie et de mulomédecine (C-1 fol. 109 v^o-112). Ce n'est qu'une reproduction incomplète avec un titre allongé. *Assi commensa lo libre del nudriment he de la cura dels ocels los quals se pertayen ha casa*. Il est appelé en hébreu et en chaldéen *Apollo menor*, en grec *Alexandri*, en latin *Mechabeu*, il est précédé par une lettre de Symachus et Theodorus à Tholomeu empereur

(1) HASKINS dans *Engl. Hist. Review*, 1921, XXXVI, 534.

(2) Les manuscrits contenant la lettre de Moamin sont : LF 1^o Paris, Bibl. Nat. lat. 7019 (xv^e siècle) ; 2^o *ib.* 7020 (*id.*) ; 3^o *ib.* 11.208 (*id.*) ; — 4^o Pichon (*id.*) ; — 5^o Epernay ; Bibl. Galice (*id.*) ; 6^o Oxford, Bibl. Bodley 152 (xiv^e siècle) ; — 7^o *ib.* Corp. (chr. Coll. 287 (xv^e siècle) ; — 8^o Cheltenham Bibl. Philipps 2253 (*id.*) ; — 9^o Rome, Bibl. Ap. Vat. Reg. 1080 ; — 10^o *ib.* Urb. lat. 1014 (xv^e siècle) ; — 11^o *ib.* Reg. lat. 1446 ; — 12^o *id.* Lat. 5306 ; — 13^o *ib.* Bibl. Aug. 1461 (xv^e siècle) ; — 14^o Milan, Bibl. Amb. (xiv^e siècle) ; — 15^o *ib.* (xvi^e siècle) ; — 16^o Bologne Bibl. Un. lat. 164. Muntz et Fabre Paris, 1887, 276) citent le titre d'après l'ancien inventaire de la Bibl. p. du Vat. (1475) : *Liber de animalibus traductum a domino Theodore*.

(3) G. TILANDER, *Etude sur les traductions en vieux français du traité de fauconnerie de l'empereur Frédéric II*, dans la *Zeitschrift fuer rom. phil.* 1926, XLVI, 211-290. Une traduction allemande se trouve au ms. I-E-9 de la Bibl. de l'Université de Prague.

d’Egypte. Le texte fut publié par Nicolas Rigault, aux frais de Sébastien Cramoisy, chez Nivellianus à Paris en 1612.

Une traduction italienne est due à maître Moroello (1), médecin de Sarzana, divisée en cinq parties. Un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Saint-Marc à Venise (cod. gall. XIV) du xiv^e siècle renferme la traduction française (2) par Daniel de Crémone (avant 1249) à l’usage d’Enzio, fils de l’empereur Frédéric II.

La liste des manuscrits et des traductions est certainement incomplète, mais elle suffit pour rejeter l’hypothèse d’une relation quelconque entre le chirurgien Théodoric et le fauconnier Théodoric. C’est le sujet ou l’intention triple de guérir les hommes, les chevaux et les oiseaux qui a fait réunir les trois traités dans le manuscrit catalan de Paris (C-1) et a provoqué les anciens bibliographes (3). La quatrième partie du même manuscrit donne une traduction latine du premier livre d’Almansor (*Liber medicinalis Almansoris*) par Galien de Crémone. L’auteur est le célèbre chef de l’hôpital de Bagdad, El-Razi ou Rhazès (850-923) qui a dédié son ouvrage en neuf livres à El-Mansur Ibn Ishak, gouverneur de Khorazan. Le premier livre est l’exposition des principes d’anatomie. Le traducteur, ajoutant ce traité aux trois précédents, a complété son *Collectorium* catalan par le résumé des connaissances qui sont le fondement de l’art médical. Il est donc évident que ce n’est point le nom de l’auteur qui a fait réunir quatre traités, mais des besoins pratiques et théoriques ou des raisons objectives et chacun a une origine, un caractère particulier qu’on croyait pouvoir négliger.

(1) WERTH, *l. c.* XII, 176, d’après Morelli, Venise, 1776.

(2) CIAMPOLI, *Catalogue des mss. fr.* Venise, 1897, 112-114. P. MEYER, *Atti del congr. hist.* Rome, 1904, IV, 78.

(3) QUÉTIF et ECHARD. *l. c.*, Sarti *l. c.*

NOTICE SUR LA CHIRURGIE DE THÉODORIC
EN FRANÇAIS (1)

L'œuvre du frère Théodoric, conservée dans quatorze manuscrits latins, traduite ou transcrite en sept langues modernes devait avoir exercé une influence sur les chirurgiens français au moyen âge aussi bien par le texte latin que par la traduction. Malgré le jugement sévère de Guy de Chauliac, médecin à la cour d'Avignon, la chirurgie fut traduite en français et nous en avons même deux versions. La première se trouve dans le ms. français 2029 de la Bibliothèque Nationale à Paris, incomplète au début, commençant par le livre deux (*L I : F1 ch. XIX*) et résumant plutôt que traduisant une partie du troisième livre (*L XLIV : F1 ch. XCVI*). Les rubriques sont plus nombreuses qu'en latin, numérotés 20-96 sans aucune division en livres.

La seconde rédaction française est conservée à la Bibliothèque publique de Leningrad dont la direction a bien voulu nous envoyer une analyse précise et nous avons le plaisir de la remercier. Le manuscrit sur vélin porte la cote Q. v. VI, N. 2, l'écriture est du *xiv*^e siècle sur 47 feuillets mesurant 0 m.195 sur 0 m.132. La chirurgie est précédée par la lettre dédicatoire à l'évêque de Valence, c'est donc la troisième version imprimée dans l'édition de Venise (*L : Coll. Chir. Ven.*), que le traducteur semble avoir suivi. Ce qui surprend qu'il l'appelle *filie de prince* (*Filia principis*), terme qu'on trouve en général appliqué dans les manuscrits latins à la deuxième version. Voici le titre dans la traduction (fol. 2) : *Ici comance la cyrurgie de Thederic, frere de l'ordre des precheurs,*

(1) Le deuxième manuscrit français à la Bibl. publ. de Leningrad nous a été signalé par M. Wickersheimer, administrateur de la Bibliothèque de l'Université de Strasbourg. Il a eu l'obligeance de faire la révision de l'étude dont nous le remercions.

selonc la dotrine des saiges anciens et de maitre Hugue de la Loque (sic!), tres sage cyrurgien et titulee la fille de prince.

Le prologue commence (fol. 2) : *A son tres chier pere et ami et seigneur*, il se termine (fol. 3 v^o) : *no n especiaument traitier, mais sur une comunite.*

La traduction comprend les deux premiers livres précédés d'une table de rubriques qui répondent à celles de la traduction catalane (C1 et 2). Le premier livre a 40 rubriques (C1 n'a que 38), tandis que l'édition latine de Venise le divise en 25 chapitres. Le deuxième livre en a 54 qui sont conformes à l'édition latine. Le deuxième livre est précédé d'un prologue (fol. 38 v^o) : *Nos trepassanz par l'aide Deu et par desputoison*, etc., comme l'original (L) : *Duce Christo disputatione de vulueribus*, etc.

Les rubriques des premiers et des derniers chapitres de chaque livre, données en français et en latin nous doivent suffire pour montrer la relation de la tradition au texte latin édité à Venise. Le manuscrit qu'ont suivi le traducteur français comme le traducteur catalan en différerait par quelques particularités.

F2 chap. 1 du livre I : *Premiers chapitres est des causes des plaies et de la division d'ices* ; en latin : *De causis vulnerum et divisione ipsorum.*

Chap. 40 du livre I : *De la diete et du regiment des malades* ; en latin : chap. 25 du livre I : *De dieta et regimine infirmorum.*

Chap. I du livre II : *De la plaie de la teste en la char tant soulemant san la perte de la substance et du cervel, selonc maistre Hugue* ; en latin : *De vulnere capitis simplici in carne.*

Chap. 54 du livre II : *De la desionture du pie* ; en latin : *De dislocatione pedis.*

APPENDICES



Manuscrits contenant la Chirurgie de Théodoric.

L *En Latin :*

1. Rome, Bibl. Ap. du Vatican. Barb. lat. 312, fol. 2-77.
2. Oxford, Bibl. Bodley. Ashmole 1427, fol. 29-130.
3. Leyde, Bibl. de l'Université. Voss. lat. 3, fol. 1-158.
4. Rome, Bibl. Ap. du Vatican. Pal. lat. 1312, fol. 1-87.
5. — — — 1811, fol. 65 v^o 102.
6. Naples, Bibl. Nat. Lat. VIII-D-55, fol. 1-85.
7. Munich, Bibl. bav. d'Etat. Lat. 25.061, fol. 1-63.
8. Londres, Bibl. du Musée Brit. Sloane 2018, fol. 97-117.
9. Perouse, Bibl. communale. Lat. 744, fol. 1-128.
10. Turin, Bibl. Nat. Lat. E-VI-5, fol. 1-157.
11. Rome, Bibl. Ap. du Vatican. Pal. lat. 1313, fol. 1-172.
13. Paris, Bibl. Nat. Lat. 11.226, fol. 1-124.
14. Munich, Bibl. bav. de l'Etat. Lat. 174, fol. 10-96.

G *En catalan :*

1. Paris, Bibl. Nat. Esp. 212, fol. 1-89.
2. Graz, Bibl. de l'Université. 342, fol. 1-282.

E *En espagnol :*

Madrid, Bibl. Roy. de l'Escurial. H-III-17, fol. 1-215 v^o.

I *En italien :*

Naples, Bibl. Nat. It. XIII-C-31, fol. 13-48.

F *En français :*

1. Paris, Bibl. Nat. Franç. 2029, fol. 1-52.
2. Leningrad, Bibl. publ. de l'État 2-Dm 4^o, fol. 1-47.

A *En anglais :*

1. Londres, Bibl. du Musée Brit. Sloane 389, fol. 2-76.
2. Oxford, Bibl. Bodley. Ashmole 1468, fol. 55-171.

All *En allemand :*

Prague, Bibl. de l'Université. Lat. XVI-F-2, fol. 1-87.

H *En hébreux :*

1. Munich, Bibl. bav. de l'Etat. Hebr. 266.
2. — — — — — 2916.

B

Editions contenant en latin la Chirurgia Theodorici (L).

O. Bonetus Locatellus, Venetiis, 1490

Descriptions : Maittaire, Hain 4809, Panzer II, 281, n° 1260
Burger n° 587.

Exemplaire connu :

a. Bonetus Locatellus, Venetiis, Oct. Kal. Mart 1497.

Descriptions : Hain n° 4810, Græsse II, 89, Burger 482.

Exemplaire connu : Madrid.

b. Bonetus Locatellus, Venetiis, un decimo Kal Dec. 1498.

Descriptions : Hain n° 4811, Græsse II, 89, Brunet n° 7466,
Pellechet n° 3530, Vouillème n° 4208, Proctor 5093, Burger
482.

Exemplaires connus : Amiens, Bâle, Berlin, Bologne, Bos-
ton (D^r Streete), Bruxelles, Brooklyn, Budapest, Caen, Carpen-
tras, Constance, Cracovie, Dresde, Florence (Olschi 1923),
Fribourg-en-Br., Genève, Hohenfurt (Chap. en Autr.), Hil-
desheim, Jena, Leipzig, Londres, Madrid, Munich, Narbonne,
Nîmes, Oldenbourg, Paderborn, Palerme, Passau, Rome
(Lanc.), Salsbourg, Strasbourg, Vienne, Washington, Zurich.

c. Simon de Lufre, Venetiis. XXIII Decembris 1499.

Descriptions : Hain n° 4812, Pellechet n° 3531, Proctor
n° 5626, Burger 485, Scholderer V. 575.

Exemplaires connus : Breslau, Broohlyn, Darmstadt, Dil-
lingen, Eichstädt, Erlangen, Francfort-s.-M., Fribourg-en-Br.,
Glasgow, Göttingue, Hildesheim, Leipzig, Liège, Londres,
Mayence, Munich, Oxford, Paris, Posen, Prague, Seville,
Strasbourg, Toulouse, Trèves, Vienne, Washington.

d. Octavianus scotus, Venetiis. Sexto Kal. Febr. 1500.

Descriptions : Hain n° 4813, Copinger II, 1550, Reichling II,
145, Proctor n° 5100, Burger 482, Pellechet n° 3532, Vouilleme
n° 4211, Essling II, 1247, Leighton, Catal.

Exemplaires connus : Berlin, Breslau, Budapest, Cambridge, Chicago, Gracovie, Edinburgh Erlangen, Genève, Göttingue, Hambourg, Horn (Lycée), Kænigsberg, Leipzig, Lemberg, Lesina, Londres, Louvain, Lucerne, Munich, Oxford (B. Radcl.) S. Andt.), Palerme, Paris (Bibl. Nat. et Bibl. Ste Geneviève), Philadelphia (Coll. of Phys.), Salzbourg (chap. S. Pierre), Seville, Vienne.

e. Gregorius de Gregoriis, Venetiis, 16 Julii, 1513.

Description : Fabricius V, 520, Panzer n° 1260.

Exemplaires connus : Budapest, Leipzig, Munich, Oxford, Paris, Prague, etc...

f. Bernardus Venetus de Vitalibus, Venetiis, 1519.

Description : Panzer VIII, 452 n° 948.

Exemplaires connus : Budapest, Kiel, Leipzig, Munster, Munich, Oxford, Pavie, Vienne, etc...

g. Juntas, Venetiis, 1546.

Description : Græsse II, 89.

Exemplaires connus : Berlin, Kiel, Kænigsberg, Leipzig, Leyde, Londres, Milan, Munich, Padoue, Paris, etc...

Remarques : **O.** Aucun exemplaire n'est connu. Les descriptions bibliographiques se rapportent à une édition postérieure, la date est inexacte.

a. La description par Hain fait supposer qu'il y eut une édition de cette année. L'exemplaire de Madrid ne porte aucune date et diffère de l'édition *b*.

d. L'édition ne donne pas la *Cyrurgia* de Théodoric, nous l'avons relevée pour compléter la liste. L'exemplaire du Catalogue Leighton est probablement vendu et identique avec l'un que possèdent des bibliothèques publiques.

e, f, g. Les renseignements sont naturellement incomplets, les catalogues et les monographies permettent d'y ajouter des suppléments nombreux.



LES IMAGES DE LA CONFRÉRIE

DES BIENHEUREUX MARTYRS

SAINT COSME ET SAINT DAMIEN

Par E. OLIVIER

J'ai l'honneur de présenter à notre Société une image de confrérie extrêmement rare, celle de la confrérie des Bienheureux Martyrs Saint Cosme et Saint Damien, fondée par les très chrétiens Rois de France, dès l'année 1226, ès-Eglises dédiées à Dieu sous les noms des dits martyrs, tant à Paris rue de la Harpe qu'en l'église de Saint-Cosme de Luzarches; n'étant qu'une seule et même Confrérie, de laquelle sont recteurs les quatre Prévot et Gardes des maîtres chirurgiens Jurés et Barbiers en la dite ville de Paris, et confirmée de Roy en Roy et du Roy Louis XIV, de triomphante mémoire.

On y voit un paysage qui figure à dextre la collégiale de Luzarches devant laquelle on note deux maîtres consultants passant devant un malade assis, et à senestre l'église de Saint-Cosme à Paris, au premier plan, Saint Cosme lui-même, assis et sans barbe, la main droite appuyée sur un livre ouvert, le bras gauche appuyé sur un autel portant une boîte couverte (alias un pot galénique, un ciboire) et Saint Damien, également assis, tenant de la main gauche une ordonnance et montrant de la main droite un malade couvert d'ulcères, assis sur le sol entre les deux saints, tandis que de sa bouche sort un phylactère avec SURGE ET VADE En bas et à dextre les armes royales entourées de deux palmes et à senestre les armes de la corporation des

chirurgiens de Paris « *De... à trois bottes couvertes de... accompagnées en abîme d'un fleur de lys... dans une gloire du même, armes qui lui avaient été concédées par Louis XIII, en souvenir de sa naissance le 27 septembre, jour de la fête de Saint Cosme et Saint Damien.*

Au coin intérieur droit de la planche se lisent les initiales V. L. S., ce sont celles du graveur sur bois Vincent Le Sueur, qui est l'auteur notamment de la belle marque emblématique qu'avait composé le dessinateur Claude Gillot pour le chirurgien Delaunay, et qu'a reproduite M. Marius-Audin dans son *Essai sur les graveurs sur bois en France au XVIII^e siècle* (Paris, Crès, 1925, p. 56).

Au dessous de la gravure des explications à l'usage des malades qui veulent se faire examiner, les jours et heures des messes de la Confrérie, l'oraison des martyrs solennisés le 27 septembre et l'avis de Saint Grégoire de Tours touchant Saint Cosme et Saint Damien.

Cette image de confrérie de Saint Cosme et Saint Damien est intéressante, non seulement par sa rareté, mais aussi parce qu'elle nous montre un type d'image encore inédit et non décrit par M. l'abbé Gaston dans son volume si remarquable et si recherché sur les « *Images des Confréries Parisiennes avant la Révolution* » publié par la Société d'Iconographie parisienne dans ses mémoires en 1909 avec 60 planches hors texte. Dans ce livre M. l'Abbé Gaston ne signale et ne reproduit qu'un seul type d'image pour la corporation des chirurgiens jurés et barbiers ; depuis, et nous tenons à le remercier ici de tous les renseignements qu'il a bien voulu nous donner sur cette question qui lui est si familière, il a pu en étudier trois types bien caractérisés que nous allons décrire et qui sont particulièrement intéressants pour l'histoire de notre corporation. Chacun de ces trois types se différencie des autres par son titre, sa planche et son texte, mais deux points leurs sont communs : la représentation de Saint Cosme et de Saint Damien et



Fig. 1.

la figuration sur la planche de la collégiale de Luzarches et de l'église de Saint Cosme à Paris.

Chacun connaît le dicton ancien :

Servez saint Cosme et saint Damien

Vous vous porterez toujours bien

Nés en Arabie Cosme et Damien, frères jumeaux étaient d'habiles médecins qui soignaient leurs malades sans accepter d'honoraires, d'où le surnom d'anargyres (sans argent) que leur donnaient les Grecs. D'Orient leurs reliques furent en partie apportées à Rome où en 528 le Pape Félix IV leur dédia une basilique près de l'ancien temple de Rémus et de Romulus. De là leur culte gagna la Gaule et au ^{vi} siècle saint Grégoire de Tours possédait de leurs reliques dans sa cellule.

A Paris dès 1163 un des autels du pourtour du chœur de Saint-Germain des Prés était sous leur invocation. En 1427 une église dite de Saint-Cosme était consacrée à l'angle des rues Racine et de l'Ecole de Médecine actuelles et ne fut désaffectée qu'en 1790, date à laquelle elle servit d'atelier de menuiserie, puis fut démolie en 1836.

A Luzarches le culte des deux saints existait dès 775 : le château, qui était sur une éminence à l'entrée du bourg, renfermait une église collégiale du titre de de Saint Cosme dont quelques arcades seules ont subsisté dans une propriété qui appartient au P^r Broca (1). A l'autre extrémité du village existait une autre église du titre de Saint-Damien, c'est elle qui conserve aujourd'hui la dévotion corporative.

Quant à la Confrérie des chirurgiens, elle existait en 1226 (notre image de confrérie le certifie) et c'est à cause de la translation à Luzarches, le 3 octobre 1320, des reliques de Saint Cosme et de Saint Damien rapportées par le comte Jean de Beaumont que le chapitre de la collégiale de Luzarches invita les chirurgiens

(1) D^r Jean VERGNET. Essai iconographique sur Saint Cosme et Saint Damien. Thèse, Paris, 1923.

iens de Paris qui depuis longtemps venaient à l'église Saint-Cosme visiter *sans salaire* « les pauvres lavrés ou blessés et malades » et faisaient « chauffer les petits enfans, donnant » conseils d'ordonnances par écrit pour remédier aux blessures et aux maladies « à se joindre à la confrérie de Luzarches pour en former une seule » de laquelle sont recteurs les quatre Prévot et Gardes des Maîtres chirurgiens et Barbiers » à la condition que chaque année une députation de la confrairie parisienne assisterait à la fête patronale de Luzarches.

Les plans de Paris de l'époque nous apprennent qu'entre l'église Saint-Cosme et le collège de chirurgie dont l'amphithéâtre subsiste encore rue de l'Ecole-de-Médecine existait un charnier qui entourait de trois côtés un cimetière c'est dans ce charnier, qu'on fut obligé d'agrandir en 1615, que les chirurgiens donnaient leurs consultations gratuites.

A part ces points communs les trois types connus d'images de confrérie de Saint-Cosme et Saint-Damien diffèrent. Le premier type, le plus ancien, nous est connu par une épreuve rognée, collée au verso du premier plat du manuscrit ancien 89 AV, n° actuel 2114 de la bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris qui passe en ce moment sous vos yeux. Il diffère de notre image par son titre : Confrairie et par la mention qui termine ce titre : « *et par le Roy Louys XIII à presant regnant.* Il lui est donc nettement antérieur, du reste au-dessus de l'oraison des martyrs se voit sur l'épreuve une mention manuscrite avec la date 1618. D'autre part on n'y trouve ni signature de graveur, ni armoiries (figure 1).

Quant à la planche, elle diffère par certains points de celle de notre image ; dans ce premier type où le Dr Vergnat croit reconnaître un tableau d'un peintre espagnol Juan de Messa, les deux saints sont représentés debout et en pied, en longue robe, pèlerine et calotte ronde à pompon et pli médian. Chacun d'eux tient une boîte à drogues, Saint Cosme tient en plus une spatule à la main. Trois enfans sont

LA CONFRERIE

DES BIENHEUREUX MARTYRS SAINT COSME ET SAINT DAMIEN, fondée par les Très-Christiens Rois de France, dès l'année mil deux cens vingt-six, en Eglise dédiée à Dieu sous les noms desdits Martyrs, tant à Paris, rue de la Harpe, qu'en l'Eglise de S. Cosme de Luzarches, n'étant qu'une seule & même Confrérie, de laquelle sont Recteurs les quatre Prévôts & Gardes des Maîtres Chirurgiens Jurés & Barbiers en ladite Ville de Paris, & confirmée de Roy en Roy & du Roy LOUIS XIV. de triomphante Memoire.



LES Recteurs de ladite Confrérie sont les quatre Prévôts & Gardes des Maîtres Chirurgiens Jurés & Barbiers de cette Ville, Université & Faubourgs de Paris, élus par la Communauté desdits Maîtres lesquels tous les premiers Lundis de chacun mois sous leurs, assistent tous à des heures du matin à la Messe qu'ils font célébrer en ladite Eglise de S. COSME & S. DAMIEN. Le Service paroissial, sous les pouvoirs qu'ils ont, & Malades qui se trouvent en Charrieres liés à ces effes, font valoir son salaire par ledits Recteurs & Communauté, auquel tous ces hyeres de font chauffer les petits enfans, leur donnent conseil & ordonnances par écrit, pour remédier (à l'entente y) à leurs infirmités & maladies. Aussi aidés d'un bon & des prêtres desdits Saints Martyrs leurs Parrains, ils soulagent les membres de JESUS-CHRIST. Outre font ledits Recteurs célébrer en l'Eglise Collegiale de S. COSME de Luzarches par chacun Lundi de l'an, une haute Messe avec Procession; autres prières à S. DAMIEN, à l'intention des Confrères, pour le salut desquels nos 35. Peres les Papes ont octroyé Indulgences & Benedictions. Et se montrent les précieuses Reliquaires desdits St. Martyrs. On peut entrer dans ladite Confrérie à Paris tous les premiers Lundis de chaque mois; & à Luzarches, la veille, le jour & le lendemain de Saint Cosme, & la veille & le jour de S. Simon & Jude; & payer auldas Recteurs (à non à d'autres) les redevances annuelles pour l'exercice du Saint Service.

Oraison desdits Saints Martyrs solennelle le 27. Septembre.

O DIEU qui nous frappés de vos verges, & visités par plusieurs infirmités & maladies, faites-nous cette grace, que par l'intercession des Bienheureux Martyrs S. COSME & S. DAMIEN, nous soyons préservés de toutes sortes de Maladies, tant du corps que de l'esprit, afin qu'exemptés d'elles, nous puissions humblement vous supplier de nous donner la vie éternelle, à laquelle nous conduise le Pere, le Fils & le Saint Esprit. Amen soit-il.

AVIS de S. GREGOIRE de Tours, Livre premier de la Gloire des Martyrs, ch. 98. touchant S. Cosme & S. Damien.

SI quelque Malade vient prier avec une vive foi au Sepulchre de ces Saints Martyrs, il reçoit aussitôt une parfaite santé. Plusieurs disent qu'ils appartenirent aux Malades, & que dans ce village de leur presence se qu'ils devaient faire, & que le faisant ils font guérir. Et se sont d'un des St. Martyrs par S. BASIL, d'Antioche et qui suit. Leurs saintes Reliquaires ont été portées en plusieurs lieux par les Chrétiens, qui ont bâti plusieurs Temples, Eglises & Chapelles à Dieu, sous leur nom & leur invocation par toute la Chrétienté, auxquels plusieurs personnes ont recouru pour obtenir secours de Dieu en leurs maladies, spécialement aux douleurs continentes du Calcul & de la Pierre, dont plusieurs ont été délivrés par l'intercession de ces Saints, qui sont particulièrement révérés & honorés à Luzarches, à cause de leurs Reliquaires qui y reposent, & où plusieurs ont apporté leurs Pierres épiscopales en argent, en action de grâces d'en avoir été guéris.

Fig. 3.

agenouillés à leurs pieds, probablement petits gourmeux qui sollicitent leur guérison. Sur le sol et dans l'encadrement de la gravure qui forme une espèce d'étagère, nous trouvons trois par trois les mêmes boîtes à drogues que celles tenues par les saints et que nous retrouverons plus tard dans les armes de l'Académie Royale de chirurgie, mais accompagnés cette fois d'une fleur de lys dans une gloire.

Le texte de l'« image est également différent du nôtre, les deux reproductions que nous donnons nous dispensent d'insister, notons que seule l'oraison des dits Martyrs est la même sur les deux images ».

Un deuxième type, et l'image que nous vous présentons appartient à ce second type, est postérieur et nous est connu par des tirages successifs; le tirage primitif est celui de la planche insérée au « *Livre des Confréries de Paris* » (Bibliothèque Nationale Re 13, page 64) et reproduite par l'Abbé Gaston dans son livre sur les Confréries parisiennes, planche XXXI, une reproduction passe en ce moment sous vos yeux (figure 2). Vous y verrez toujours Confrairie, mais le titre se termine par « et du Roy Louis XIV, à présent régnant; au lieu de Louis XIII ». Dans la planche, les Saints sont assis près d'un autel sur lequel se voit une boîte à drogues, à leurs pieds un malheureux couvert d'ulcères, la scène est absolument la même que celle que représente notre image. Mais les armoiries ne sont pas les mêmes, ici aux pieds de Saint Cosme un blason représente *un chevron chargé sur la cime d'un phénix et accompagné en chef et à dextre d'un soleil rayonnant, en chef et à senestre d'un croissant et en pointe d'un bûcher*, le tout de... L'écu est surmonté d'une tête d'angelot et d'une banderole flottante avec la devise : « *Ardentibus semper* ».

Le Dr Vergnet voit dans cette devise un rappel du fait que la mort des deux saints n'a pas interrompu leur pouvoir miraculeux, nous croyons plutôt qu'elle se rapporte au personnage qui possédait les armoiries représentées, et que malheureusement nous n'avons

pas étonnant que le bois ait été rapidement usé et qu'un nouveau tirage en ait été effectué : c'est celui que nous avons découvert et qui porte cette fois : Louis XIV, de triomphante mémoire, la signature de Vincent Le Sueur, les armes royales, et les armoiries de la corporation des chirurgiens de Paris qui leur avaient été concédées par Louis XIII (figure 3).

M. l'abbé Gaston nous a signalé qu'une réplique de ce type d'image a été éditée au XIX^e siècle par la maison Pillot Lenoir, 64, rue Saint-Jacques, au Nom de Jésus. Elle était destinée à une confrérie de Monsson (Seine-et-Oise), confrérie qui n'est pas spéciale aux chirurgiens. La planche est gravée sur cuivre.

Enfin un troisième type en taille douce (figure 4) daté de 1675 et signé du graveur N(icolas) Picart est de dimensions imposantes et servait sans nul doute à orner les maisons. La planche est semblable à celle du type n° 2, nous y voyons toujours les deux saintsassis et par l'embrasure d'une fenêtre sur le rebord de laquelle figure toujours la boîte à pilules, les tours de Notre-Dame et la collégiale de Luzarches, surplombant un ravin. Mais cette fois au lieu d'un seul malade, nous voyons tout un groupe de pèlerins, hommes, femmes, enfants implorant les deux saints : l'autre part de chaque côté du titre, on note deux médaillons qui n'existent dans aucun des autres types et qui représentent à dextre le martyr des deux saints qui furent décapités, et à senestre l'afflux des pèlerins à leur tombeau. La pièce que nous faisons passer sous vos yeux est un tirage moderne du cuivre, on n'en connaît pas encore de tirage ancien.

Tels sont ces trois types et ces quatre images de confréries, leur rapprochement et leur étude comparative nous a paru digne d'intérêt.



NÉCROLOGIE

J. W. S. JOHNSON

John William Schibbye Johnsson, qui a succombé cet hiver, victime d'une épidémie de grippe, a donné de lui-même une courte notice biographique dans *Den danske Lægestand* (1). Il est né le 22 août 1868 à Copenhague. Si je ne me trompe, sa famille était d'origine suédoise. Ayant fait ses études de médecine à l'Université de sa ville natale, il se rendit, en 1896, à Paris, afin de se perfectionner dans l'ophtalmologie, puis il revint à Copenhague où il acquit bientôt la réputation d'un bon praticien.

En même temps il commençait à s'intéresser à l'histoire de la médecine. Longue serait la liste des travaux qu'il publia, non seulement en danois, sa langue maternelle, mais aussi en français, en anglais, en allemand. Il eut peut-être quelque prédilection pour le folklore médical, mais sa curiosité était universelle, et, au lieu de se cantonner dans une spécialité, il aborda les sujets les plus divers, les traitant toujours avec beaucoup de conscience, faisant preuve de réelles qualités d'investigateur et de bibliographe.

Nos relations épistolaires datent de 1911. A cette époque nous nous intéressions tous deux à Jehan Jacme (Johannes Jacobi), qui fut chancelier de l'Université de Montpellier au xiv^e siècle et dont le traité de la peste a souvent été imprimé sous le nom de l'évêque danois Kanutus. Johnsson entra à la Société française d'histoire de la médecine et, au cours des mois qui suivirent, sut nous amener une bonne douzaine d'adhérents danois. Le premier travail qu'il publia dans notre *Bulletin* est intitulé *Documents iconographiques relatifs à la peste du xv^e au xviii^e siècle*

Nous ne tardâmes pas à devenir amis et notre correspondance, que la mort vient d'interrompre, se poursuivit même pendant les années de guerre, de 1914 à 1918. Je n'oublierai jamais, ni mes camarades, le plaisir et le réconfort que nous apportaient les lettres du confrère de Copenhague, lorsqu'elles

(1) *Den danske Lægestand*, 1915-1925, 10. Udgave ved V. CHRISTOPHERSEN og J. W. S. JOHNSON, København, Jacob Lunds Forlag, 1925, in-8°, p. 378-379, avec portrait.

nous arrivaient dans quelque village de l'Artois ou dans quelque coin perdu de l'Argonne. Souvent ces lettres étaient accompagnées d'un paquet, des livres, des journaux illustrés, du tabac, des chaussettes de laine ; le soldat ne dédaigne point ces présents.

Nous ne nous sommes vus qu'à trois reprises. D'abord à Paris, en 1911 ; puis en 1913, à Londres, lors du 17^e Congrès international de médecine ; enfin en 1925, à Genève, lors du 5^e Congrès international d'histoire de la médecine. Chaque fois j'appréciais davantage sa bonhomie et son affabilité.

Après son séjour à Paris, en 1911, Johnsson s'était rendu à Milan, pour y mettre au point une étude sur la peste de 1630. A son retour d'Italie, il fit la connaissance d'une jeune Autrichienne, M^{lle} Lina Schuster, qui quelques mois plus tard devint M^{me} Johnsson et lui donna dix-sept ans de bonheur.

Je m'incline respectueusement devant la douleur de sa veuve et de ses enfants.

Dr ERNEST WICKERSHEIMER.

DOCUMENTS

Les biens d'un maître-chirurgien laboureur au XVIII^e siècle.

Bien modeste était autrefois, dans les campagnes, la situation matérielle des maîtres-chirurgiens. Dans presque tous les villages, on trouvait un maître-chirurgien, ou un barbier-chirurgien, et une sage-femme, — sans parler du rebouteux, du sorcier, de l'épicier-droguiste et de la matrone. Aussi, beaucoup de maîtres-chirurgiens exerçaient-ils, en dehors de leur art, un métier manuel. J'en pourrais citer qui étaient cabaretiers, marchands de moutons, marchands de bois, aubergistes, etc.

Jacques-Joseph Ruffieux était, à la fois, maître-chirurgien et laboureur, dans le petit village de Soignolles (1) au milieu du XVIII^e siècle. Sa femme étant morte, en décembre 1753, il

(1) Actuellement, canton de Brie-Comte-Robert, arrondissement de Melun.

fut procédé par Denis Levasseur, notaire royal, à l'inventaire des biens de la communauté.

Je laisserai de côté, ici, le mobilier de Ruffieux, qui ne présentait rien d'intéressant, mais qui était confortable. Le linge était abondant, surtout le linge de maison : serviettes, draps, nappes, etc., comme il arrivait toujours chez nos aïeux.

Les vêtements de Ruffieux dénotaient une certaine aisance : habit en drap de Louviers, couleur gris souris, veste écarlate garnie de galons d'or, culotte de camelote écarlate, habit de drap d'Elbeuf et habit de camelote, tous deux gris blanc, veste de drap écarlate garnie d'un petit galon d'or, deux culottes dont une de vieux velours et une autre de drap couleur olive, un habit de camelote blanche et une veste de camelote rouge, tous deux galonnés d'argent, un chapeau commun bordé d'argent et à plumes blanches, une épée avec garde de cuivre et, poignée d'argent, un couteau de chasse à poignée de corne, un vieux habit de drap retourné, quatre vieilles vestes et trois vieilles culottes, deux vieilles vestes blanches, un manteau de drap bleu garni de livrée du Roi, un autre manteau de drap bleu uni, etc.

Un buffet de merisier, monté sur un bas d'armoire servait d'« apothicairerie » au maître chirurgien. Les instruments de chirurgie et les drogues (dont le détail n'est pas donné) furent estimés valoir ensemble cent trente livres, et dix volumes in-12 concernant la médecine et la chirurgie (sans plus d'indications) furent prisés huit livres dix sols.

Dans les écuries, se trouvaient douze chevaux tant de selle et d'attelage que de labour, valant ensemble douze cent six livres ; dans la vacherie, un taureau et dix vaches valant cent soixante-cinq livres ; dans la bergerie, deux cent trente moutons, brebis et agneaux, douze cent soixante-cinq livres ; enfin, dans le poulailleur, cent soixante pièces de volailles, cent soixante et onze livres.

Les terres labourables de la ferme seigneuriale de Soignolles, qu'exploitait Ruffieux, formaient cent dix-huit arpents. Le personnel comptait deux charretiers, deux valets de cour et trois servantes.

Il était dû à Ruffieux deux cent quatre-vingt-cinq livres pour pansements et médicaments faits et fournis à divers clients, et il devait lui-même quelques petites sommes, notamment au sieur Deschauvin, apothicaire à Paris, 558 livres, au sieur Delaporte, aussi apothicaire, 278 livres, et à La Ferrière, garçon chirurgien à son service, cent soixante-seize livres pour vingt mois échus, soit huit livres par mois.

La valeur des biens de Ruffieux se montait à la somme globale de vingt mille livres environ. C'était une jolie fortune, à une époque, où d'après cet inventaire, un bon cheval de limon avec ses harnais coûtait deux cents livres, la meilleure vache de six ans soixante livres, une dinde cinquante sols, et le reste à l'avenant.

Il apparaît hors de doute que Ruffieux retirait de l'exercice de son art des revenus bien inférieurs à ceux qui lui procurait son exploitation agricole (1).

*
* *

Deux contrats d'apprentissage de garçon-chirurgien (1690-1691).

I

Fut présent honorable homme Denis Besnard, marchand, demeurant à Brye-Comte-Robert, lequel a baillé et délaissé par ces présentes à tiltre d'apprentissage pour deux années entières et consécutives commençant le jour de Saint Rémy premier du présent mois à Anthoine Homo (?) maistre barbier et chirurgien demeurant à Charenton, à ce présent et acceptant, la personne de Louis Besnard son fils aagé de dix-huict ans aussy à ce présent et de son consentement pour par luy Homo (?) luy monstrier et apprendre bien et deuement ainsy qu'il a promis ledict art de barbier et chirurgien, de le rendre bon ouvrier en fin dudict temps, sy audict apprentif ne tient, lequel sera nourri, logé et blanchi par son dict maistre aussy bien et deuement, auquel il rendra service en toutes choses honnestes et licittes, et sera entretenu d'habitz honnestes selon sa condition par son dict père quy sera tenu au cas que son dict fils s'absente du service dudict acceptant avant le temps, de le représenter pour le parfaire. Ce bail ainsy faict et outre moyennant la somme de deux cens livres dont ledict acceptant déclare avoir aujourd'huy receu dudict bailleur cent livres, et quant au surplus montant à pareille somme de cent livres que ledict bailleur a promis et sera tenu le bailleur compter audict acceptant ou au porteur d'huy au jour de St Rémy prochain. Car ainsy promettans, obligeans et renonçans. Faict et passé en l'estude et par le notaire royal audict Brye sousigné, le vingtième jour d'octobre, mil six cens quatre-vingt-dix avant midy, en présence de Claude Gilles, pratticien, de Claude

(1) Minutier de M. Roger Liébard, notaire à Coubert (S.-et-M.).

Deremy, marchand cordonnier demeurans audict Brie Comte Robert qui ont signé. Soit scellé et controllé suivant les édits (1).

BESNARD

LOUIS BESNARD

HOMO (?)

GILLES

DEREMY

DESLOGES, notaire.

II

Fut présent Louis Regnault, aagent des affaires de Monseigneur de Birmingham, conseiller du Roy en tous ses Conseils, premier escuyer de la petite escurie de Sa Majesté en son chasteau d'Armainvilliers, paroisse de Tournan, lequel a baillé et délaissé à tiltre d'apprentissage pour deux années entières et consécutives du jour et datte des présentes à Jacques Jouannyn, maistre barbier et chirurgien, demeurant à Brie-Comte-Robert à ce présent et acceptant, la personne de Anthoine Fréboux, son nepveu, aagé d'environ dix-neuf ans aussey à ce présent et de son consentement, pour luy monstrier et apprendre bien et deuement ainsy qu'il a promis l'art et mestlier de barbier et chirurgien et de le rendre bon ouvrier en fin dudict temps, sy audict apprentif ne tient, lequel sera tenu servir sondict maistre en toutes choses licites et honnestes et par luy nourry, logé, hébergé et fait blanchir à ses dépens et sera entretenu d'habits et linges honnestes selon sa condition aux despens dudict sieur bailleur son oncle ; que sy ledict apprentif quitte le service de sondict maistre avant ledict temps expiré, ce qui aura esté et sera receu pour le présent apprentissage par ledict acceptant luy demeurera pour dommages et interests, sy mieux n'aime ledict sieur bailleur le représenter et luy faire achever ledict temps.

Ce bail ainsy faict moyennant la somme de trois cens livres dont ledict acceptant a recogneu avoir cejourd'hui receu moitié montant à cent cinquante livres dudict sieur bailleur et quant à l'autre moitié montante à pareille somme iceluy sieur bailleur a promis et s'est obligé ledict bailleur à payer audict acceptant ou au porteur d'huy en un an. Car ainsy promettans, obligeans et renonçans. Faict et passé en l'estude et par devant le notaire royal de Brie-Comte-Robert sousigné, le troisième jour de juillet mil six cens quatre-vingt-onze avant midy en présence de M. Claude Bourdin et de M. Claude Gilles, praticiens, demeurant audict Brie, tesmoins et ont signé (1).

J. JOUANNYN

FRÉBOUX

LOUIS BESNARD

GILLES

DESLOGES, notaire.

Communiqué par le D^r R. GOUARD de Brie-Comte-Robert

(1) Minutes de M^r Roger Lichand, notaire à Coubert (S.-et-M.).

BIBLIOGRAPHIE

Comptes-Rendus

RICARDO JORGE. — *Alastrim et variole. Vaccine. Encéphalites postvaccinales.* Arquivos Do Instituto Central de Higiene, vol. III, fasc. 2.

Dans ce volume in-octavo de 180 pages, le Pr Ricardo Jorge montre l'intérêt actuel de la variologie. Deux faits morbides récents sont en effet dignes de remarques : l'alastrim et l'encéphalite postvaccinale. L'avènement de l'un et de l'autre a provoqué dans les assemblées bisannuelles de l'hygiène internationale, qui se tiennent à l'Office de Paris et à la Société des Nations à Genève, un vif mouvement de discussions, de communications et de travaux.

M. Ricardo Jorge y a apporté une importante contribution ; il a suivi pas à pas l'évolution de l'alastrim. On surprend son invasion bruyante aux Açores, et les varioles mitigées, répandues en Angleterre et en Suisse, le mildpox et le whitepox, s'identifient sans l'ombre d'un doute avec l'alastrim africo-américaine. Revue d'ensemble et essai critique, le mémoire de Ricardo Jorge fut réimprimé par The Lancet, où il déclancha une averse de commentaires et de critiques.

Presque en même temps, en 1925, l'encéphalite postvaccinale, espèce jusqu'ici inconnue, surgit en Hollande, en Angleterre et en Suisse.

M. Ricardo Jorge consacre le dernier des cinq mémoires de ce volume à l'étude épidémiologique de ces encéphalites postvaccinales et de leurs relations avec l'alastrim, la variole et la vaccine.

LAINEL-LAVASTINE.

RICARDO JORGE. — *L'encéphalite léthargique.* Arquivos Do Instituto Central de Higiene, vol. III, 3 e ultimo fasciculo.

Dans ce troisième fascicule des Archives de l'Institut Central d'Hygiène, M. Ricardo Jorge fait une étude complète de l'encéphalite épidémique, en insistant particulièrement sur son histoire.

Il montre les rapports de l'encéphalite léthargique avec la grossesse et avec la grippe. Il donne une excellente étude de l'épidémie de l'encéphalite dans le Portugal et en Espagne. On

reconnait ses excellentes qualités d'historien dans son ouvrage sur la grippe et le typhus dans les épidémies historiques au xvi^e siècle. Enfin, ce volume se termine par une description sur les séquelles mentales de l'encéphalite léthargique au Portugal.

On voit par ces deux volumes quelle part importante le Dr Ricardo Jorge a pris dans ces dernières années à la lutte sanitaire contre ces fléaux : la variole, l'alastrim, l'encéphalite post-vaccinale et l'encéphalite épidémique. LAIGNEL-LAVASTINE

**Relevé bibliographique des travaux médico-historiques
parus récemment dans les publications périodiques**

ACHARD. *Casimir Davaine, 1812-1882, Eloge prononcé à l'Académie de médecine dans la séance annuelle du 11 décembre 1928*, Progrès médical, n° 52, 22 décembre 1928, p. 2157-2162. — Eloge du savant parasitologiste dont Pasteur se déclarait le continuateur, et qu'illustrèrent surtout, ses travaux sur les septicémies et sur la bactériémie charbonneuse. C'est lui qui montra, dès 1873, l'action de la chaleur sur la virulence de ce microorganisme dont Koch devait, en 1876, découvrir les spores, et Pasteur, en 1881, le virus atténué qui permit l'immunisation du cheptel. Il est à remarquer que Davaine fut mieux compris que Pasteur par les médecins de son temps, et se heurta surtout à l'opposition des vétérinaires. Davaine eut aussi la gloire de fonder en mai 1848 la Société de biologie dont ses élèves Cl. Bernard et Ch. Robin furent les premiers vice-présidents.

G. VARIOT. *Quelques souvenirs personnels sur l'affaire Pranzini, l'autopsie, l'examen anthropologique du crâne, l'incident de la peau dérobée à l'Ecole pratique de la Faculté*, Progrès médical, n° 51, 15 décembre 1928, p. 2132-2139. — On sait que Paul Poirier, agrégé de la Faculté, fut accusé de s'être fait fabriquer des porte-cartes avec la peau, tannée, de l'assassin de Marie Regnault. Scandale dans la presse ! Révélations sensationnelles de *La Lanterne* ! En réalité, les lambeaux cutanés avaient été dérobés, au prix d'une absinthe et d'une pièce de cent sous, par le garçon d'amphithéâtre Godinet, agissant pour le compte du policier Rossignol, lequel avait voulu faire cadeau de ces bibelots à ses supérieurs hiérarchiques, Taylor et Goron. Une carte de visite, volée à Poirier, avait servi d'in-

née, n° 47, 18 novembre 1928, p. 379. — L'art. 32 de l'édit royal du 18 mars 1707 sur l'exercice de la médecine avait réglementé le mode d'agrégation d'un docteur ou licencié à quelque faculté, à une autre Faculté. Le Collège de médecine de Lille ne s'avisa qu'en 1749 de demander au magistrat l'insertion de ces dispositions dans son règlement. Il obtint gain de cause, et c'est dans les formes précitées que Aimé Aman, Fidèle Fauvel, seigneur de Norguet, licencié en médecine, fut agrégé au Collège médical de Lille. Le candidat avait dû rédiger un rapport sur trois malades à lui présentés par les commissaires, rapport corroboré par ces derniers, avec avis favorable (11 août 1780). Il est intéressant de souligner le caractère purement clinique de ces épreuves. Fils d'un médecin Lillois, Norguet succéda à son père le 12 juillet 1790 comme médecin de l'hôpital général ; il se lança dans la politique, fut administrateur du département du Nord, Président de la Société populaire, membre du Comité de surveillance révolutionnaire, commissaire de la République près le Tribunal de Lille, député au Conseil des 500. La Restauration l'appela des occupations plus innocentes : il succéda en novembre 1815 à F. J. Lestiboudois comme professeur de botanique, et mourut à Lille le 7 mars 1817.

SAINT-AUBIN. *Jacques Gonnet, maître en chirurgie à Belley*, 1741-1829, Progrès médical, n° 4, 26 janvier 1929, p. 156-163. — Né à Glandèves (Auj. Entrevaux, Basses-Alpes), Gonnet fut apprenti chirurgien à Montpellier. Reçu maître à Belley en 1772, il entra, sous la Révolution, au Club des Jacobins, fut membre du comité révolutionnaire de surveillance. Chirurgien de l'hôpital de Belley, il n'abandonna ce poste qu'en 1822, après 50 ans de services, avec l'honorariat et une pension viagère de 100 fr. par an, octroyée par la munificente reconnaissance de l'Administration nosocomiale.

Une grande page de l'histoire de la médecine, la découverte de la transmission du paludisme par les moustiques, Biologie médicale de Billon, 27^e année, n° 2, février 1929, p. 82-96. — Ronald Ross naquit, le 13 mai 1857, aux Indes, où son père était major de l'armée britannique. Il entra en 1881 au service médical du gouvernement de l'Inde, alla s'initier en Angleterre, en 1888, à la bactériologie, et de retour en Hindoustan, s'adonna à l'étude des maladies contagieuses. En 1894, lors d'un nouveau séjour en Grande Bretagne, il rendit visite à Patrick Manson, qui lui montra l'hématozoaire du paludisme, que Laveran avait découvert à Constantine le 6 novembre

1880. Manson avait pressenti le rôle vecteur du moustique dans cette maladie, et montré comment l'insecte aspirant un sang chargé de parasites, ces derniers se transforment dans son estomac en flagelles, que notre auteur considérait comme une forme intermédiaire. Mais comment ces micro-organismes repassaient-ils dans le corps humain ? Ross repartit pour l'Extrême-Orient, préoccupé du problème qu'il s'acharnait à résoudre, promené de poste en poste, avec un mauvais microscope. Il découvrit que les flagelles de Manson sont les éléments mâles de l'hématozoaire, qui se conjuguent dans l'estomac du moustique avec les macrogamétocytes ou éléments femelles ; étendit ses recherches aux oiseaux piqués par le moustique gris, et constata dans les glandes salivaires de cet insecte, la présence de sporozoïtes, dernier stade évolutif de l'hématozoaire. C'est donc la piqûre du moustique qui injecte à l'homme le virus paludéen, après qu'il a passé par les stades et hôtes intermédiaires. Cette trouvaille permettait enfin de fonder sur des bases scientifiques la prophylaxie antimalarienne. Ross reçut le prix Nobel en 1902, et un monument fut inauguré le 17 janvier 1927 à Calcutta en souvenir de ses travaux.

G. VAUTHIER. *Le choléra à Paris en 1832*, La Révolution de 1848, t. XXV, n° CXXVII, décembre 1928, février 1929, p. 234-241.

A. GARRIGUES. *La médecine assyro-babylonienne*. Le Concours médical, 51^e année, n° 10 bis, 13 mars 1929, p. 847-851.

M. GILLE. *Quelques notes sur l'histoire de l'opothérapie biliaire*, Revue pratique de biologie appliquée, de Hallion, 22^e année, n° 1, Janvier 1929, p. 9. — Depuis l'histoire de Tobie, le fiel a joué un grand rôle en thérapeutique oculaire. Pline en fait cas, ainsi que Paul d'Egine. Au XVIII^e siècle encore, l'auteur de la *Médecine des pauvres* vante un mélange de fiel et d'eau, d'euphrase ou de rüe contre les ulcères de la cornée ; Lémery préconise, à même intention, le fiel de perdrix. La bile figure depuis longtemps dans le formulaire ophtalmologique des Indiens et des Chinois. Et voici que Morax vient d'éprouver l'efficacité de la bile du lapin dans les ulcères à hypopyon d'origine pneumococcique !

Dans le domaine otologique, Lémery préconise le fiel de bœuf ou de chevreuil, et Tavvry celui du taureau contre les bourdonnements d'oreilles.

La sécrétion hépatique a été prônée, au surplus, entre les

maux les plus divers : angines, épilepsie, etc. Pline, et plus tard Helvétius en décrivent avec précision le mode de préparation. Le susdit « médecin hollandais » conseillait surtout l'usage du fiel de porc, à défaut du bézoard naturel, peu facile à découvrir, de certain porc-épic des Indes. L'opothérapie biliaire, que nous employons dans la constipation, l'entérocélite, à la suite de Hallion, Nepper et Bensande, n'est donc que du vieux-neuf ; et l'on trouverait, en cherchant bien, dans les écrits d'Hippocrate, la première formule du suppositoire de rectopanbiline !

W. S. JOHNSON. *L'anatomie mandchoue et les figures de Th. Bartholin, études d'iconographie comparée*, Kgl. Danske Videnskaberne Selskab, Biologiske Meddelelser, VII, 7, Copenhague, Høst et søn, 1928, 42 p. in-8°. — L'Empereur Chinois Kang-hi (1662-1722) ayant voulu posséder un manuel anatomique tiré des bons auteurs européens, on s'adressa d'abord à l'*Anatomie* de Pierre Dionis (1690), mais le Fils du Ciel en trouva les figures trop défectueuses, et préféra celles de Bartholin. Le travail avait été confié au missionnaire Jean Bouvet. Le révérend père étant rentré en Europe en 1697, Dominique Parennin dut se charger, l'année suivante, de continuer son œuvre. Or, il existe à Copenhague un manuscrit anatomique mandchou (Bibl. royale, fonds oriental, n° II), dont la traduction et le fac-simile viennent d'être édités par les soins de Thomsen, Clod-Hansen et V. Madsen, et dans lequel on pensa un moment reconnaître l'éd. du Grand Mogol de l'*Anatomie* de Thomas Bartholin. Il n'en est rien. Sans doute le rédacteur de l'atlas chinois a-t-il utilisé des planches empruntées, soit à l'anatomiste danois, soit à F. d'Aquapendente, Schneider, Vesling, Casserius, Stenon, Meibomius, Blasius, Vesale, Malpighi, de Graaf, Ruysch, Glisson, Lower etc., etc..., celles-ci déjà connues et en partie reproduites par Bartholin. Mais d'autres sont encore tirées de Dionis. Peut-être le compilateur de l'Atlas de Copenhague s'est-il inspiré du *Syntagma anatomicum* de J. Vesling, commenté par G. Blasius.

Le Secrétaire général, Gérant,
Marcel FOSSEYEUR.

le XXIII, Nos 7 et 8.

Juillet-Août 1929.

NOY 28 1929

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE

HISTOIRE DE LA MÉDECINE



PARIS
CHEZ LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
3, Avenue Victoria (IV^e)
1929

SOMMAIRE

D ^r M. TREHENEL. — <i>La Galerie des portraits de demi-fous et d'aliénés de Tallemant des Réaux</i>	2
D ^r Sophocle GHINOPOULO. — <i>Représentants de l'École de médecine de Vienne émigrés en France au XIX^e siècle</i> ..	2
D ^r BARBILLION. — <i>La Condamine et la variolisation</i>	2
DOCUMENTS.....	2
BIBLIOGRAPHIE.....	2

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Fondée en 1902

EXTRAIT DES STATUTS ET DU RÈGLEMENT

La Société comprend des Membres honoraires, des Membres perpétuels, des Membres donateurs et des Membres actifs.

Est membre perpétuel celui qui a versé une somme d'*au moins trois cent cinquante francs*.

Est Membre donateur celui qui a versé une somme d'*au moins six cents francs*. Il fait de droit partie du Conseil.

Pour devenir Membre-actif, il suffit d'être élu, après présentation par deux Membres de la Société; de payer une cotisation annuelle de 25 francs.

La Société tient ses séances le *premier samedi de chaque mois*, à 5 heures, au foyer des Professeurs de la Faculté de Médecine, sauf pendant les mois d'août et de septembre.

Elle publie un *Bulletin* qui est adressé à tous les Membres, sauf le cas de non-paiement de cotisation.



LA GALERIE DES PORTRAITS DE DEMI-FOUS

ET D'ALIÉNÉS DE TALLEMANT DES RÉAUX

Par M. TRÉNEL.

Si maint lecteur ne cherche dans Tallemant des Réaux que l'anecdote scandaleuse, si l'historien y trouve le tableau d'après nature des mœurs du temps, la glane de l'aliéniste n'est pas moins fructueuse, et même l'on pourrait dire que les Historiettes ne sont souvent que les portraits des déséquilibrés et des fous de son temps.

Bien mieux, elles apparaissent comme n'étant que cela dès qu'on s'attache spécialement à ce point de vue : Tallemant des Réaux se montre alors non plus comme un écrivain grivois mais comme un subtil observateur, non comme un satirique mais comme un chercheur de tares. N'a-t-il pas lui-même intitulé telle de ses Historiettes : *Extravagant, visionnaire, etc., etc...* L'exactitude clinique de ses descriptions démontre par elle seule la véracité de ses dires et que ses portraits ne sont nullement des charges. S'il en était encore besoin elle confirmerait l'authenticité de son œuvre si décriée à son apparition, calomnie qui souleva les protestations indignées de Montmerqué son découvreur. Comme aussi cette vérité de ses peintures le décharge de l'anathème que lui lançait jadis V. Cousin (1), humilié dans son amour

(1) V. COUSIN refuse entre autres toute authenticité aux récits que T. dit tenir de M^{me} de Rambouillet en affirmant qu'il n'était nullement du cercle des Précieuses. Il oublie que T. est l'un des poètes de la *Guirlande de Julie*, et rien n'est plus vrai médicalement que ce qu'il raconte de la *thermo-anaphylaxie* de M^{me} de Rambouillet (III, 228). Rappelons ici les ouvrages si documentés, si suggestifs que E. Magne a consacrés à Tallemant des Réaux.

rétrospectif des belles et folles héroïnes de la Fronde et des si charmantes Précieuses, leurs paisibles sœurs.

Ses récits sont d'ailleurs maintes fois corroborés par les écrits d'autres contemporains, comme par exemple ce qu'il dit des *Hennequin*, famille d'aliénés dont l'*Estoile* rapporte dans son *Journal* l'histoire de deux d'entre eux (1). Autre fait : Guy Joly (2) insiste dans ses *Mémoires* sur le tic verbal du *Président Champron* que note Tallemant.

Son opinion sur *de Thou* est largement confirmée par le récit détaillé avec pièces officielles que Jean Leclerc (3) donna de son procès. La kleptomanie d'*Henri IV* est admise par tel autre qui prétend n'y voir que plaisanterie.

Les phobies de *Madame de Sablé* sont moquées par tous ses amis. Gui Patin et Loret rapportent de même sorte le suicide de la fille de *Varin*.

Notre collègue M. Sérieux nous a signalé d'autres confirmations. L'infamie de *de Termes* est scellée dans les Archives de la Bastille et les perversions du goût de M^{me} de Puiseux notées par Saint-Simon. Quant aux Historiettes sur les familles de *Richelieu* et de *Condé*, elles sont entrées dans l'histoire.

Les savants auteurs des *Sources de l'Histoire de France* dans la notice qu'ils consacrent à Tallemant, si sévères qu'ils soient dans leur appréciation ne peuvent s'empêcher d'écrire, après l'avoir maltraité, que « en dépeignant sous cette forme [qu'ils jugent brutale] la société de son temps, il n'est pourtant pas très éloigné de la vérité historique ». Nous pouvons, nous, affirmer qu'il est entièrement dans la vérité psychiatrique, et nous nous avancerons à dire que celle-ci est garante de celle-là. Les descriptions qu'il donne en font foi ; nous nous sommes borné à les reproduire : elles sont si vraies qu'elles se passent de commentaires. Notre tâche s'est donc réduite à les

(1) *Journal de L'Estoile* à la date du 24 janvier 1596 (T. II, p. 255 de l'édition du Chevalier C. B. A., 1741).

(2) Guy JOLY. — *Mémoires*.

(3) Jean LECLERC. — *Vie du C^{te} de Richelieu*, t. V. Ed. de 1753.

recueillir ; ce n'est qu'un simple *Morceaux choisis* qui n'a d'autre prétention que d'être le catalogue (1) de ceux des héros de ses Historiettes qui comme le président de Nicolai (VI, 34) avaient *l'honneur d'être un peu fou*.

Bien des emprunts ont été faits par d'autres (2) aux Historiettes mais surtout pour les grands personnages ; ceux de second plan ne sont pas moins intéressants.

Les anormaux constitutionnels dominent dans l'œuvre de Tallemant avec leur amoralité génitale et leurs perversions instinctives polymorphes, leurs phobies et leurs obsessions surtout, et il est bien curieux de signaler — ce qui, croyons-nous ; ne l'a pas encore été — l'emploi du terme de *demi-fou* (3) dont il attribue la trouvaille à cette vieille finaude *M^{me} Pilou* à qui la langue française est redevable de tant de néologismes savoureux. Mais on y trouve aussi à foison des mélancoliques, des maniaques, des périodiques, des cyclothymiques, des déments précoces, des délires systématisés, des délires à deux, des psychoses séniles (à signaler un *délire de néant*), des hystériques, des épileptiques.

Tallemant insiste à diverses reprises sur l'hérédité et nous verrons l'histoire de toute une famille d'aliénés (*les Puget*) sans compter celle des *Richelieu* maintes fois citée. Malgré la fréquence de la vérole, la paralysie générale paraît manquer à la liste, sauf un cas douteux.

Au total nous relevons plus de cent noms, quelques-uns signalés seulement par une brève et toujours lapidaire notation, mais dont beaucoup ont une vérifiable observation qui pourrait telle quelle être reproduite dans un ouvrage clinique.

(1) Les chiffres suivant chaque nom indiquent le volume et la page de l'édition de Monmerqué (Garnier).

(2) CULLERRE. XVIII^e Congrès des aliénistes et neurologistes, 1908, *Coup d'œil médico-psychologique sur le monde de la Cour au temps de Louis XIV*. Reproduit dans l'Encéphale, oct. 1908, n° 10, p. 345 et dans le Correspondant Médical, 1908.

(3) Hist. de *M^{me} PILOU*, t. VI, p. 64.

MÉLANCOLIQUES. — *M^{me} de Mesnil-Hérouard* (IX, 201), pour une contrariété se met au lit, y demeure dix-huit ans et y meurt.

M^{me} de Cramail (II, 143), mariée malgré elle en eut un tel chagrin qu'en douze ans de mariage, elle ne dit jamais à son mari que oui et non, et fut prise d'une telle manie lectuaire « qu'on ne lui changeait les draps que quand ils étaient usés. Elle mourut de mélancolie ».

A la suite de ce cas se place naturellement l'histoire de *Saujeon* (IX, 111). En se défendant contre le frère de sa fiancée il blessa celle-ci, qui s'était jetée entre eux, d'un coup de pistolet. « Au bout de trois jours elle meurt, et fait tout ce qu'il fallait faire à la décharge de Saujeon ; lui, outré de déplaisir, s'enferme dans sa maison et est cinq ans sans voir personne. Enfin, une de ses parentes obtient de lui qu'il ira loger avec elle ; il est sept ans vivant en grande mélancolie ». Mais la fin fut moins dramatique car il devint amoureux d'une nièce de sa parente qui était venue habiter avec elle « fille folle et spirituelle ». Néanmoins, « il resta mélancolique car il n'a pas ri depuis le malheur qui lui arriva en se battant contre le frère de sa maîtresse » ; et plus tard, à la suite d'une disgrâce et étant devenu veuf, il se fit père de l'Oratoire.

A côté de Saujeon, citons le cas analogue de *d'Esche* (VII, 238) qui, fou d'un amour contrarié, reste dix ans enfermé dans son écurie.

Une fille (IX, 191) désespérée de voir sa cadette préférée par son promis, se met dans une nacelle au milieu d'un grand étang et se laisse mourir de faim. La cadette en meurt de chagrin au bout d'un an. Pour compléter l'observation le fils de celle-ci se fit châtrer et mourut « fou sans ressources ».

Tallemant raconte encore (V, 196) deux autres suicides par amour, l'un par noyade, l'autre par inanition.

Non moins dramatique est l'histoire de la *belle-fille de Varin* (IX, 218). Ce faux-monnayeur — soupçonné d'avoir empoisonné le premier mari de sa femme —

devenu gros fonctionnaire à la Monnaie, force sa fille à épouser un ivrogne, amputé d'une jambe et qui, deux jours après le mariage, dut s'absenter pour un *mal de garçon*.

La jeune fille avait déjà voulu s'empoisonner la veille du mariage. Huit jours après, elle s'empoisonne avec du sublimé qu'elle mit dans des œufs en guise de sel. L'aventure fit bien du bruit, Gui Patin le raconte longuement et Loret la rima dans sa Gazette (M. Monmerqué) :

Cette fille jeune et jolie
L'autre jour la mort se donna
Dans un œuf qu'elle empoisonna.

L'albumine n'est donc pas un antidote suffisant pour le sublimé, du moins à dose massive.

Le cas de *la Grille* (IX, 115) président des Comptes de Montpellier, est macabre. Pour deux cents pistoles, il obtient des Capucins chez qui était le corps de sa maîtresse, de la déterrer.

Elle n'avait plus qu'une main entière, il baisa cette main un million de fois et dit à ces religieux qu'il les pria de l'enterrer auprès d'elle quand il serait mort, de là, il fut chez lui où il se précipita d'une tour.

Macabre aussi dans ses amours, mais tenant à la vie, l'*abbé d'Armentières* (X, 42) après avoir fait le fou pour la Valiotte, actrice de l'hôtel de Bourgogne, garda longtemps le crâne de cette femme dans sa chambre.

Autre suicide impulsif : *L'Abbé du Tot* (IX, 119) avait été amoureux de M^{me} de Lanquetot avant son mariage et avait voulu se tuer pour l'amour d'elle. Veuve, il devint assidu auprès d'elle. Après un an, comme un médisant avait prétendu qu'elle était enceinte de ses œuvres, elle le rebute. Il s'était fait saigner ce jour là, il défait sa ligature et on le trouve tout en sang.

Le cas de *M^{me} de Supplicourt* (IX, 203) est plus complexe et il faut y faire la part du romanesque : c'est une mélancolie avec hallucinations de l'ouïe :

Devenue veuve, elle entend la voix de l'amant qui avait été éconduit avant son mariage et qui désespéré, prenant congé d'elle, lui avait demandé en grâce de lui permettre de venir lui dire adieu quand il mourrait. La voix lui dit « qu'elle est l'âme de cet amant et qu'elle trouverait sur ses habits un animal qu'elle devait garder soigneusement parce que tant qu'elle serait en vie tous ceux qui la verraient auraient de l'inclination pour elle. » Elle trouva en effet une couleuvre qu'elle avait vue la veille en même temps qu'elle avait entendu la voix de son amant. Elle lui fit faire un cabinet plein de cyprès où elle se retirait avec elle. Il était tout plein de carquois renversés, de flambeaux éteints, de larmes, de têtes de mort; elle y passait des journées entières. Elle portait presque toujours sa couleuvre au bras; elle obligeait ses amants à boire après la couleuvre; elle ne cachetait ses lettres qu'avec un cachet où il y avait une tête de mort entourée de deux couleuvres. On l'appelait la *dame à la couleuvre*.

M^{me} Brunelière (V, 46) courtisée par Fontenay coup d'épée et abandonnée par lui — ce compagnon de Bussy-Rabutin pouvait lui rendre des points en rouerie — devint mélancolique mais guérit quand elle l'eut vu marié à une autre et qu'elle n'eut plus d'espérance.

Marville (IX, 205) est un mélancolique constitutionnel, « garçon d'esprit, mais d'un esprit assez extraordinaire, misanthrope, il prend en aversion quiconque dit des paroles inutiles; il meurt mélancolique « en reprochant à sa femme de n'avoir que des balivernes dans la tête ».

Les cas de mélancolie que nous donne Tallemant sont tous des « mélancolies justifiées », des mélancolies simples avec conscience et consécutives à des chocs affectifs, des mélancolies sans délire, car comme, l'enseignera plus tard Lorry (1) dans son fameux traité : « *Non enim, omnes deliri dici possunt, qui timore aut mœstitiâ, præter rationem afficiuntur et melancholico morbo laborant...* ». Néanmoins on pourra être tenté de faire rentrer certains de ces faits (les

(1) A. C. LORRY. — *De Melancholia et Morbis melancholicis*, Paris, 1765, I, p. 3.

deux premiers par exemple) dans la démence précoce à forme passive.

* *

Les mélancolies d'invololution ne sont point rares. Où trouverait-on plus frappant en clinique que celui-ci :

Le comte de Cramail avait un ami qu'on appelait *Listerais* (II, 145) homme d'esprit. Quand il fut vieux et que la vie commença à lui être à charge, il fut six mois à délibérer tout ouvertement de quelle mort il se ferait mourir : et un beau matin, en lisant Sénèque, il se donne un coup de rasoir et se coupe la gorge. Il tombe, sa garce monte au bruit : « Ah ! dit-elle, on dira que je vous ai tué ! » Il y avait du papier et de l'encre sur la table, il prend une plume et écrit : « C'est moi qui me suis tué » et signe *Listerais*.

Pellot (X, 219), intendant du duc de Verneuil, garçon de bien et d'esprit, tombe dans une mélancolie qui lui fait haïr la vie. Il a la singulière idée de demander avis à son médecin quel genre de mort lui semblerait le plus doux et en discute avec lui. Celui ci le persuade de prendre de l'opium après s'être purgé, espérant seulement l'endormir, mais il en mourut.

L'histoire est peu croyable, Tallemant lui-même en doute.

Parmi les psychoses séniles bien intéressante est la notice malheureusement trop courte sur *Menant* (V, 166). C'était un bizarre. « L'âge le rendit plus extravagant et sur ses vieux jours il s'imaginait tous les ans durant deux ou trois mois qu'il *était dans le néant*. Une fois il alléqua en pleine audience que sa partie avait fait donner un arrêt pendant qu'il était dans son néant ». C'est à n'en pas douter un cas de délire de négation affectant la forme périodique. Il est regrettable que Tallemant ne nous donne pas plus de détails sur ce délire.

Un autre cas de délire de négation est celui de la *duchesse de Brézé*, sœur de *Richelieu* (IV, 37), qui croyait avoir le cul de verre et ne voulait s'asseoir. Son cas n'est pas sans analogie avec le « *Licencié de verre* » de Cervantès que nous avons jadis étudié (1).

(1) *Annales médico-psychologiques* (janvier 1910). Un cas de délire des négations par Cervantès. Le licencié Vidriera.

Doit-on faire rentrer *Richelieu* (II, 146) dans le cadre de la mélancolie : « Il lui prenait assez souvent des mélancolies si fortes qu'il envoyait chercher Bois Robert et les autres qui le pouvaient divertir et il leur disait : « Réjouissez-moi, si vous en savez le secret. » Alors chacun bouffonnait et quand il était soulagé, il se remettait aux affaires. » Cela est un peu schématique et l'on ne peut regarder cette dépression passagère comme de la mélancolie vraie, c'est plutôt de la psychasthénie. D'ailleurs le cas Richelieu est bien complexe et nous renvoyons aux travaux si intéressants de Lévy-Valensi et de ses élèves.

A propos de Richelieu on a contesté la réalité de la fameuse scène où il se montra sous un costume ridicule à la reine Anne dont il recherchait les faveurs à l'incitation de la duchesse de Chevreuse. Peut-on se demander si cette cocasse plaisanterie n'a pas été inspirée pour une scène très analogue de la *Douzième Nuit* de Shakespeare (1).

Nicolas Vauquelin, seigneur des Yvetaux (II, 9) après avoir été un bien singulier précepteur du dauphin termina sa vie dans un état de psychose sénile hypomanie continue semble-t-il, ne sortant presque jamais de sa maison du faubourg Saint-Germain où il ne quittait ses vêtements bizarres que pour de déguisements mythologiques. Dans deux publications des plus intéressantes, M. Mongrédien (2) a longuement étudié la vie et l'œuvre de Vauquelin. Il n'admet pas chez lui la psychose que nous y voyons avec les Réaux. Nous croyons sa tentative de réhabilitation peu justifiée. Nous noterons seulement l'amusante description que Vauquelin fit de lui-même dans une poésie sur la coqueluche qu'a découverte M. Mongrédien

Mes yeux pleuroient comme une vigne
Qu'on a taillé hors de saison,

(1) Qu'on ne dise pas que cela soit impossible. Héroard dans *Journal* note dès 1604 (18 septembre) la représentation donnée à la Cour par des Comédiens anglais. La *Douzième nuit* est de 1614.

(2) G. MONGRÉDIEN. — Etude sur la vie et l'œuvre de Nicolas Vauquelin, seigneur de Yvetaux 1921. Œuvres complètes, de N. Vauquelin, 1924.

Ou comme un homme qui rechigne
Voyant fumer dans sa maison.
Pour des bonnets en obélisque
J'en avoy seize ou dix-sept
Dont le moindre eust bien fait la nique
Au grand Turban de Bajazet.

* * *

PSYCHASTHÉNIES. — Tallemant qualifie plusieurs de ses contemporains d'*inquiets*. Il est assez difficile de savoir ce qu'il veut dire exactement par ce terme.

Il semble désigner des psychasthéniques et des instables, par exemple à propos de *Priezac* (VIII, 5), conseiller d'Etat et membre de l'Académie, savant homme et bon homme, mais n'ayant guère de cervelle et diablement inquiet ». Il est plus explicite au sujet de son frère l'*abbé Tallemant* (VIII, 176). Il en présente une véritable observation dont le début donne le ton :

L'abbé Tallemant est un garçon qui a de l'esprit et des lettres, il fait même des choses agréables mais il n'y a rien d'achevé. C'est le plus grand inquiet de France et qui se chagrine le plus. Il est vrai que son chagrin est quelquefois assez plaisant... C'est le plus grand paresseux qui soit au monde... Pour n'avoir pas la peine de manier un gros volume, il fit relier un Aristote en vingt-quatre petits volumes et de ces vingt-quatre, en peu de jours, il ne s'en trouva pas quinze... Il part un jour brusquement pour Rome, une autre fois, il fait un voyage à Londres par inquiétude ». Il change de logis, quitte sa famille, puis y revient. Avec cela distrait, se faisant amener en carrosse chez son frère pour une affaire pressée et s'en retournant sans en parler.

Le cas de *M^{me} de Rohan* la mère (V, 39) n'est pas moins net : elle « est fort inquiète ; elle fut deux ou trois ans durant tantôt à Alençon, tantôt ailleurs... elle croit toujours que l'air est meilleur au lieu où elle n'est pas. » Son fils n'était pas moins visionnaire qu'elle, il prétendit acheter l'île de Chypre aux Turcs pour la coloniser.

Lullier, le père de Chapelle (V, 184) était du même genre, avec conscience de son état. Il était inquiet à ce point qu'il disait franchement : « Dans un an je ne

« sais où je serai, peut-être irai-je me pron
« à Constantinople ». De fait, il partit un beau
et s'en alla mourir à Pise.

Nous pourrions joindre à la liste des abouliques
Comte de Cramail et Forsais (II, 144) qui furent
« quinze ans à dire qu'il s'en allait de Paris », l'
« onze ans à faire ses adieux tous les jours.
encore de Retz, évêque de Paris, qui tint trois ans
ses grands chevaux et tous ses coureurs à Noisy.
Versailles, disant tous les jours. « J'irai dem
(IX, 190). Celui de ces faits qui nous intéresse
plus est ce qui a trait à *de Thou* (II, 226).

C'était le plus inquiet de tous les hommes. M. le
(Cinq-Mars) l'avait appelé *Son Inquiétude*. Quand il sor
étoit quelquefois une heure sans pouvoir se déterminer
iroit ». On ne peut mieux symboliser un aboulique. Et
complète le tableau c'est que de Thou est nettement un
puleux. « Par une ridicule affectation de générosité, dès
homme était disgracié, il le vouloit connaître et lui alloi
offres de services... Cinq-Mars mourut en galant ho
mais M. de Thou fit le cagot... Il fit des inscriptions
vœux, des fondations et autres choses semblables. Je t
qu'il mourut en pédant...»

Nous trouvons bien plutôt que ces manifestatio
ne furent que l'expression de cette inquiétude
cette aboulie, de ces scrupules. On se figure fa
ment l'état d'angoisse où devait se trouver un ho
de cette nature en face de la mort. Cet état m
explique aussi la conduite de de Thou au cour
la conjuration de Cinq-Mars, puis au cours du pr
il est vraisemblable qu'il ne put se décider à pre
un parti, ballotté entre l'amitié et le devoir et qu
d'habitude « il ne tût que ce qu'il ne savait pas

* *

DÉMENCE PRÉCOCE. — Nous noterons quelque
qui semblent bien rentrer dans le cadre de la
mence précoce.

(1) Voir les pièces du procès dans la *Vie de Richelieu* de Jean L
t. V. Ed. de 1753. L'un des articles du *Recueil de diverses pièces
ses du règne de Louis XIII*, par Du Castel. Cologne 1664, in-12
quelques précisions intéressantes sur les procédés de Richelieu.
nat., L b 36-35 B.)

Tel ce *L'Ormoye* (IX, 191), étudiant en théologie, qui eut « la fantaisie de se faire eunuque à la façon d'Origène... » Puis il se marie, se livre à des violences contre sa femme ; le mariage est rompu, depuis « il devint fou sans ressource ».

Auto-mutilation, violences, démence ; le tableau si succinct qu'il soit est suffisamment net. D'ailleurs, il avait une hérédité chargée : nous avons signalé plus haut que sa mère et la sœur de celle-ci moururent de mélancolie.

Nous trouverons un autre cas dans la famille des *Puget* (VIII, 11).

N'était-ce pas encore un dément précoce que ce frère de *Cinq-Mars* qui faisait des semelles de souliers avec les plus belles tapisseries et qui mourut fou ?

Classerons-nous comme dément précoce ou comme paralytique ce *M. de Courcelles* (VII, 152) *fou hébété* que sa femme fit interner ? Les détails manquent pour asseoir un diagnostic.

On pourrait qualifier de démence paranoïde le cas de *Despesses* (IX, 198) homme d'une dévotion et d'une hypocondrie étranges, l'un et l'autre symptôme ayant le caractère de stéréotypies : il se levait toutes les heures, la nuit, pour prier et ne s'alimentait qu'en prenant alternativement une cuillerée de potage et une bouchée de viande. Il mourut « plus fou que jamais ».

Il était frère de *M^{me} de Champré* (VI, 209) qui a une historiette des plus scabreuses.

*
* *

PSYCHOSES PÉRIODIQUES. — Nous serons tentés de considérer comme atteint d'une psychose circulaire l'*abbé Dulot* (IX, 89), sorte d'hypomaniaque, illustre par son invention des bouts rimés et par la satire qu'en a versifié Sarrazin (1). Tallemant note en effet qu'il avait d'assez longs intervalles où il allait chanter

(1) SARRAZIN. — *Dulot vaincu ou la défaite des bouts-rimés*.

une messe dans les villages où on ne le connaît pas », et d'autre part spécifie que « ce qu'il avait de plaisant en lui, c'est qu'il changeoit souvent de forme ».

Si cette variabilité de symptômes dans les périodes morbides était telle, nous ne pourrions guère admettre que ces phases fussent purement maniaques. Comme on sait, le caractère des psychoses circulaires est la reproduction presque schématique des mêmes symptômes à chaque accès.

Et l'on pourrait ainsi penser à l'une de ces déviations précoces à forme cyclique. Mais il est un fait en faveur de la psychose périodique et que rappelle clairement Tallemant : « il mettoit un certain doigt noir à languettes et une soutanelle de même ». L'abbé de Retz [auprès de qui il paraît avoir tenu le rôle de bouffon] lui avait fait faire — avec cela — des bottes troussées mais point d'éperons.

A moins de voir là une stéréotypie de démençance, le fait ne rappelle-t-il pas l'observation clinique de Magnan où une circulaire typique — même que nous avons jadis connue dans son service — annonçait chaque fois d'elle-même son accès en revêtir une certaine vieille robe, *signal-symptôme* de quelque sorte.

Le cas (1) du *président de Thoré* (V, 77), fils du seigneur tendant des finances *Particelli d'Emery*, présente de grosses difficultés de diagnostic, malgré que l'observation en soit bien détaillée.

Comme antécédents, la mère était presque innocent et le père était un escroc et Tallemant vit à Rome un de ses parents à l'hôpital des fous (il était devenu fou par amour).

Physiquement, Thoré ressemblait à un gros châté et n'avait pas d'enfants, si bien qu'on le prenait pour *Bertaut*, le fameux chanteur castrat.

Le premier symptôme de folie éclata à Turin, où son oncle alors ambassadeur l'avait fait venir. Il s'introduisit dans la chambre de la duchesse de Savoie et tenta de la violer. La fille de Henri IV n'était pas pour s'étonner facilement et on le mit dehors.

(1) Historiette de M. d'Emery, V, CXLIII.

« Il était fou, mais il ne l'était pas toujours ». On le retirait alors de la circulation. « Il a fait quelques éclipses ». En l'une d'elles (1644) « il était amoureux d'une épingle jaune ; il lui rendait tous les devoirs qu'on peut rendre à une maîtresse ». Son père voulut le faire passer pour mort et l'envoyer au loin dans quelque couvent. *Petit*, son factotum dans la maison duquel il était gardé, se refusa à se prêter à cette manœuvre.

Malgré sa folie avérée, il fut agréé par la fille du Président Le Cogneux qui avait été sa maîtresse et qui était devenue veuve. Bientôt il fit cent extravagances à sa femme : un soir, il entre chez elle tandis qu'elle jouait en nombreuse compagnie et sans mot dire, jette l'argent de tous côtés et ôte les flambeaux. Une autre fois il veut que Béchamel, son allié et voisin, coupe ses moustaches (boucles de cheveux) pour les lui donner et s'en faire des coins (cheveux postiches). Il fait à sa femme des scènes de jalousie ; cela alla si avant qu'il la chassa.

Vers la Saint Martin 1659, il devint plus fou que jamais. Sa femme le tint à sa maison de Tanlay (1) et par ordonnance des médecins quatre valets dès qu'il entre en accès le fouettent dos et ventre (2).

On dit qu'il a de longs intervalles et que cela ne lui prend que comme la fièvre quarte mais sans manquer ; de sorte qu'on l'enferme de bonne heure.

Il se jette sur son bailli qu'il prend pour M. de la Vrillière avec qui il est en procès et veut l'étrangler. Une autre fois, il pensa tuer sa femme en lui jetant une assiette à la tête. « M. Bois-Robert y étant, il eut un accès de folie, il dit qu'il était Bertaut ; l'abbé le prit par un de ses *gemini* et le fit bien crier ; « Pardieu, dit le fou, vous pouviez bien me faire sentir un peu plus doucement que je n'étais pas Bertaut »... « A Paris, il est encore plus fou qu'à la campagne. L'autre jour, il pensa attraper le petit Boileau dont il a quelque jalousie. Il est

(1) Ou ne serait-ce pas plutôt chez les Cordeliers de Tanlay que Sérieux signale comme ayant une maison de santé pour les aliénés où fut enfermé l'abbé de Monterif en 1741. SÉRIEUX. *Le traitement des maladies mentales dans les maisons d'aliénés au XVIII^e siècle*. Archives internationales de Neurologie, 18^e série, t. I, p. 30, 1925.

(2) C'est l'application stricte de la méthode de Celse qui avait donc encore cours : *Maître Girard*, concierge des Petites Maisons, ne s'amusa-t-il pas à croquer les fous (VII, 164).

... *Quorumdam audacia coercenda est, sicut in iis fit, in quibus continendis plagæ quoque adhibentur... Si vero consilium insanientem fallit, tormentis quibusdam optime curatur. Ubi perperam aliquid dixit, aut fecit, fame, vinculis, plagis coercendus est, sic enim fiet, ut metu cogatur considerare, quid faciat.* — Celse. *Traité de la Médecine*, II, 18.

quasi toujours en fureur; il se fâcha un matin et se déc toute sa chemise; car il était au lit, et tout nu, montrant sa vergogne il vouloit aller au Palais »... Un jour Madame la Vrillière disoit : « Ce ne sont que des vapeurs », et s jouer avec lui et il la pensa dévisager... Au moment de p à Tanlay, il se révolte de telle sorte que presque tous domestiques refusent de l'accompagner. Un soir, il veut sa femme vienne coucher avec lui parce qu'il a des vis d'esprits.

Ces impulsions violentes répétées, et de co durée semble-t-il, ont quelque chose de comitia le diagnostic de M^{me} de la Vrillière est peut-être bon, car à cette époque bien souvent ce mot de peurs couvrait celui d'épilepsie. Il est cependant vraisemblable que ce soit un cas de folie circulaire puisqu'il a de *longs intervalles*; sinon une dém précoce comme l'absurdité de certains de ses a le donne à penser, démence de forme cyclique co cela se rencontre souvent. Quoiqu'il en soit, le est atypique, éventualité qui se réalise fréquemr chez les héréditaires tel qu'il l'était.

*
*
*

DÉGÉNÉRESCENCE MENTALE. — On ne peut cla que dans la *dégénérescence mentale* avec stigm physiques et idées délirantes polymorphes le ca *l'abbé de Saint-Martin* (IX, 195) que fait mieux naître le complément que Monmerqué ajoute à l' toriette. A sa naissance, il avait tellement peu pect d'un homme, qu'on hésita à le baptiser et plus tard on le surnomma *l'abbé Malotru*. Ce fu bizarre, débile, vaniteux. Riche, il dota Caen, sa natale, de monuments quelque peu singuliers suivait en hypocondriaque les préceptes assez exti dinaires du médecin de Lorme sur lesquels il a le un ouvrage curieux (1).

(1) Michel de SAINT-MARTIN. — Moyens faciles et éprouvés dont Lorme... s'est servi pour vivre cent ans, 2^e édition, à Caen, chez Yvon, 1683.

se le
tra:
lala:
de la
lola:
ce
ve

Son habillement était des plus extravagants, il portait neuf calottes superposées et neuf paires de bas. Il manifestait des idées de persécution à l'égard de son frère. Il servait de plastron aux plaisanteries et fit un procès ridicule à M. de Lasson qui avait ri à sa messe.

*
* *

OBSESSIONS ET PHOBIES. — Le chapitre des obsessions et des phobies ne manque pas d'exemples : telle la folie du toucher de M^{me} de Saint-Ange (IX, 150) qui est « dans une propreté si ridicule qu'elle ne veut pas toucher le bord de sa jupe et encore moins le pot de chambre ». On pense comme dut être reçu un galant, M. d'Hérouville, qui ne trouva rien de mieux que de lui envoyer des vers sur ce vase domestique.

Plus complet est le cas (1) de *Basin de Livreville* (VIII, 232).

Ayant vu un de ses amis mourir enragé, il avait la phobie des chiens. Il ne les voyait jamais sans trembler, ouvrait les portes par le haut pour être certain qu'un chien n'y avait pas atteint. Dans les hôtelleries, il se faisait un lit au moyen d'un drap attaché au plancher par des tire-fonds ; il suspendait son manteau pour être sûr qu'un chien ne couchât pas dessus. Telle-
ment, un jour qu'il dînait chez son père, lui joua le mauvais tour de le faire débarrasser de son manteau par six laquais ; ce qui le rendit bien malheureux. Il en était arrivé à ne pas vouloir qu'on le touchât. Des laquais par force firent passer un chien entre les jambes, il pensa en tomber en faiblesse.

Chez lui, il portait des brassards qui lui venoient jusqu'au coude pour garantir ses mains de toucher ce que les chiens auroient touché.

A sa folie du toucher il joignait classiquement la folie du doute : « Il était surpris de toutes choses ; il vivoit dans une éternelle défiance, aussi ne concluait-il que le plus tard qu'il pouvoit. Il disoit que c'étoit folie que d'aller en chaise, parce que la chaise pouvoit être renversée et une verrière se rompre et vous venir crever l'œil... Grimacier s'il y en eût jamais au monde, il ne faisoit point de cas des choses si on ne faisoit bien des façons ».

(1) Noté déjà par CULLERRE : *loc. cit.*

Tallemant raconte comment il s'en faisait un jeu pour l'embarasser.

Tallemant note et s'étonne d'une de ces stéréotypies volontaires si fréquentes chez de tels malades :

Il ne fouilloit jamais que de la main droite dans sa pochette gauche et de la gauche dans la droite.

Les trouvailles faites après sa mort complètent le diagnostic. Il avait vécu avec une avarice sordide ne pouvant ouvrir son cabinet fermé à secret, on enfonce la porte. « Là on trouve des araignées de toutes grosseurs, six montres... , un assez bon nombre de serviettes et de ciseaux ; il en voloît à sa femme, puis grondoit de ce qu'il s'en perdoit tant ; un coffre-fort où il y avoit des rouleaux de bois de toutes grosseurs des différentes espèces enveloppés de papier et pas un sou dedans ; l'argent étoit sous ces serviettes à terre et sous des chiffons de papier. On trouva cent louis d'or sous un monceau de torche-culs... Ses médailles (il étoit collectionneur) étoient dans un méchant sac.

Il n'est pas d'observation mieux prise ni plus complète.

A propos de cet avare nous pourrions en ajouter toute une liste (IX, 80).

A la suite se place naturellement l'observation de *M^{me} de Chalais* (IV, 105), atteinte de folie du doute, de claustrophobie, de nyctophobie, avec cela écornifleuse. Elle étoit de la famille Jeannin de Castille qui comptait d'autres aliénés : ils prétendaient descendre d'un bâtard de Castille : or, le père du président étoit un tanneur d'Autun. *M^{me} de Sévigné* (1) indique, mais sans détails que *Gaspard Jeannin de Castille*, fils du marquis de Montjeu mourut fou, après une longue maladie semble-t-il (le 3 mars 1688).

On dit que c'étoit une bonne femme mais qui a de plaisantes visions. Elle s'aime tellement qu'elle s'évanouit si elle vient seulement à souhaiter quelque chose qu'elle ne puisse avoir. On n'oserait lui dire qu'une personne de sa connaissance est partie ; elle songeroit aussitôt qu'elle ne pourroit la voir, s'il lui en prenoit envie. Quand elle trouve quelque viande à sor

(1) Lettre du 9 décembre 1688.

goût, ses gens sont faits à lui en garder toujours un peu, de peur que, sur ressouvenance, il ne lui vienne envie d'en manger. Si on la convie à dîner, ils ne le lui disent que le lendemain, quand elle se lève, car cela l'inquiéteroit toute la nuit ; ainsi ils répondent pour elle et puis ils lui signifient qu'elle dine en ville et qu'il faut se dépêcher. Une fois, elle avait prêté un livre, ses gens le furent redemander le soir, disant : « Si Madame a envie de lire ce livre et qu'elle ne le trouve pas, elle sera malade ».

Apparemment ses gens sont un peu fous aussi bien qu'elle ou ils la dupent et lui en font bien accroire.

Si elle est dans une chapelle à entendre la messe un laquais garde la porte, car si on la fermoit, elle s'évanouiroit. Elle craint l'arrangement l'obscurité. On n'oseroit lui dire qu'il fait brouée puisqu'il ne fait clair de lune. Cependant cette femme qui craint tant l'obscurité a un cent de rideaux à ses fenêtres. Elle conte ses faiblesses elle-même et dit qu'allant en Bourgogne, elle partit trop tard de la dinée et que de peur de demeurer la nuit par les chemins, elle fut au galop en croupe par la plus forte pluie du monde jusqu'au gîte.

On ne peut mieux décrire les crises d'angoisse des douteurs et des obsédés.

Tallemant ajoute qu'elle faisoit des quêtes sous prétexte d'une pauvre personne de qualité et qu'elle en gardait le produit pour son usage.

M^{me} d'Anguillard (VIII, 197) était une agoraphobe qui resta des années claustrée chez elle dans une obscurité complète.

Mais comme phobique la palme revient à *M^{me} de Sablé* (IV, 74). Nous n'y insisterons pas ; on a maintes fois reproduit les détails de son Historiette, en dernier lieu par exemple, Crussaire dans une thèse très ouillée (1). Il y répugne bien un peu à tout considérer chez elle comme morbide. Se laisserait-il influencer par les indignations de V. Cousin ?

Nous sommes portés à penser que la maladie psychique de *M^{me} de Sablé* a dû être la suite d'une mélancolie, justifiée d'ailleurs, par ses désenchantements conjugaux et amoureux, très bien décrite par *M^{lle} de*

(1) J. CRUSSAIRE. *Un médecin au XVII^e siècle, le Dr Vallant* ; — *Une maladie imaginaire M^{me} de Sablé*, Paris, 1910.

Scudéry qui raconte dans le grand Cyrus son histoire d'une façon transparente sous le nom de *Parthén*

Devons-nous considérer certains traits de sa nérophobie comme des intuitions d'un esprit réfléchi prenant des précautions qui pouvaient paraître alors exagérées et qui sont toutes naturelles aujourd'hui telle que celle de faire changer de soutane à son médecin quand il avait visité des varioleux. Crussol semble accepter en partie cette théorie. Nous revenons à ce sujet aux documents donnés par V. Cousin (1). Mais quoiqu'en ait celui-ci, la narration de Tallemant n'est nullement chargée, et dans tous les traits est une véritable description clinique, avec un point particulier que les *éclipses* de M^{me} de Sévigné étaient de ces rémittences et intermittences habituelles chez les obsédés et les phobiques dont la maladie prend d'une façon beaucoup plus fréquente qu'on l'enseigne — toujours même serions-nous tenté de dire — la forme périodique et même circulaire.

La maréchale de *Themines* (V, 191) avait des préférences du goût et de l'odorat. Elle ne mangeait du pain que fumé sur un fagot vert et aimait l'odeur des boues de Paris au point qu'on ouvrait ses fenêtres quand les boueurs étaient dans sa rue. Ces singularités étaient connues de tout le monde et la Reine Anne en plaisantait avec elle.

A son cas s'oppose celui de *M. Bullion* (III, 9) qui avait la phobie des parfums et dont la tare se transmettait héréditairement chez son fils l'abbé saint Faron qui par peur du diable se mit de l'Oratoire.

Les végétariens ont eu un précurseur en ce *M. Varicarville* (VII, 233) qui ne mange rien ayant eu cela par vision.

M^{me} de Villars (I, 201) est l'occasion d'une belle observation de persécutrice amoureuse de préférence usant de toutes sortes de ruses pour faire venir auprès d'elle sa victime le père Henri de la Grange-Beaulieu capucin, jusqu'à simuler des hématomes. Dans

(1) V. COUSIN. — *M^{me} de Sévigné*, p. 39 et appendices, p. 415.

autre amourette qui succéda à celle-ci, elle fit semblant d'avaler des diamants.

Son mari Georges de Villars, duc de Brancas n'était pas moins ridicule dans ses amours.

M^{me} de Saintot (IV, 81), l'amoureuse de Voiture, et que sa famille fit interdire, fait pendant à M^{me} de Villars. Elle voulait qu'il l'épousât, croyait que tout le monde parlait d'elle et de lui ; elle le suivit dans son voyage au service de la Reine de Pologne sans se laisser rebuter par les difficultés telles qu'elle dut parfois de coucher dans un carrosse de louage faute de place à l'auberge.

*
**

PERVERSIONS INSTINCTIVES. — Le chapitre des perversions instinctives de tous les genres tiennent une large place dans ses récits, surtout les perversions génitales.

Mais nous en inaugurerons la liste en débutant comme Tallemant lui-même par *Henri IV* (I, 93) « afin de commencer par quelque chose d'illustre ». Il en fait un kleptomane. « Il était larron naturellement, il ne pouvait s'empêcher de prendre ce qu'il rouvoit, mais il le renvoyoit. Il disoit que, s'il n'eût été Roi, il eût été pendu » (1).

Pour être d'origine royale le *duc d'Angoulême* I, 219) bâtard de Charles IX, n'était pas en reste avec le roi. « Il étoit escroc et faux-monnayeur. Il en goguenardait avec Henri IV et plus tard avec Richelieu ».

A leur suite se place tout naturellement la multitude des escrocs de toutes variétés.

Clinchamps (VIII, 48) qui n'a jamais passé pour homme de cœur fait dans sa vie plus de cent tours de filou. Pour escroquer il donne comme caution son cordonnier, lui emprunte sa boutique pour un jour et y met son valet qui, se donnant pour le cordonnier, l'oblige. Il vole des pièces de ruban d'or au Palais. Il finit par pousser une riche veuve qu'il « mangea tant qu'il put ».

(1) Henri IV était aussi exhibitionniste : voir la scène que raconte *rec horreur Héroard* (*Journal*, 28 mai 1607).

Tel autre réalise le type du marquis parasite du Bourgeois gentilhomme : *Pardaillan, marquis de Termes* — quelque peu suspect de faux-monnayage — empaume le bonhomme Aubert, intéressé aux gabelles, homme d'âge et fort riche. Amant de la femme, il se fait entièrement défrayer par le mari qui ne jure que par lui et dont il soutire 20.000 écus par an.

M. Sérieux nous a signalé la suite de l'observation (1) ; il fut impliqué dans l'affaire des poisons et embastillé deux fois en 1663 et 1674. Il s'en tira par un acquittement. Son fils n'est pas en reste ; M^{me} Aubert lui a fait épouser sa nièce qu'il traite mal et dont il engage les perles.

A côté des escrocs, il convient de placer les aventuriers dont certains même, se parant de noblesse ou imaginaire ou délirante, parviennent à de hautes situations : tel ce *Cérisante* (VII, 174) qui se dit descendre des rois d'Ecosse, *Souscarrière* (VIII, 98) qui arrive à se faire reconnaître par M. de Bellegarde comme son fils ; *Gauffredy* parent d'un prêtre brûlé vif pour sortilèges et qui devint tout puissant auprès du duc de Parme pour finir sur l'échafaud (VIII, 27). A cette liste nous joindrons *Sauvage* (III, 93) le mystificateur — car nous considérons la mystification systématique comme une manifestation paranoïaque — qui « envoyait de Bruxelles des gazettes pleines de chimères pour contrecarrer celle de Renaudot » et que l'on préférerait à celle-ci. Il réussit à faire naître dans les Ecoles de médecine de doctes discussions sur un soi-disant arrêt du Parlement de Grenoble : *Si la force de l'imagination suffisait pour faire concevoir*.

Le duc de Guise (II, 22 et VII, III), petit-fils du Balafre, que Paul de Musset a décrit dans son livre (2) comme le dernier des paladins, paraît n'avoir été qu'un débile érotique faisant alterner la grossièreté avec l'amour platonique. Il représente bien la décadence

(1) RAVAISSON. — *Archives de la Bastille*, V. p. 200 ; VI, p. 263 ; VII, p. 179.

(2) P. DE MUSSET. — *Extravagants et originaux du XVII^e siècle*.

d'une race : ses ridicules amours, entre autres, avec M^{lle} de Pons sont longuement racontées.

M^{lle} Boiste (VIII, 209) plus tard M^{me} de Chézelle est un type complet de perversions instinctives « une diablesse » : mise au couvent, elle pisse dans le bénitier ; rendue à sa mère, elle se livre au premier venu ; enceinte, on la marie à un benêt à qui elle fait arracher des dents saines ; emprunte la vaisselle de sa mère, y fait mettre ses armes et se l'approprie..., sans compter une vie génitale endiablée.

Elle en aurait remontré à une autre extravagante la Présidente Aubry qui pissait dans le bouillon de son mari.

Où classer M^{me} de Vervins (VIII, 79) :

« Une enragée s'il y en a jamais eu ». Elle battait son mari, faisait fouetter ses servantes, livrait bataille dans la rue à ses rivaux, obligeait les invités de son mari qui lui plaisaient à coucher avec elle, prétendait à l'amour du Roi, si bien que la Reine lui interdit l'entrée du Louvre. Elle fit un jour sécher ses déjections et les donna à avaler à son mari dans un bouillon. Avec cela, croyant aux sortilèges. Elle a des idées de grandeurs, prétendant que son suisse est un seigneur déguisé pour avoir l'honneur de la servir.

Il y a là des actes portant le cachet de l'affaiblissement intellectuel. On serait tenté d'y voir un début de paralysie générale.

* *

PERVERSIONS GÉNITALES. — Parmi les femmes M^{me} de Puiseux est une sadique atteinte de *pica*, peut-être lesbienne. Elle se faisait traîner dans un petit har par son amant enchaîné ; elle mangeait des dentelles ; elle disputa l'amitié intime de M^{me} du Vigean

M^{me} d'Aiguillon, la nièce de Richelieu. Comme elle voulait à devenir enceinte, pour attraper son beau-père le chancelier qui désirait fort une descendance, elle simula jusqu'au neuvième mois une grossesse.

Comme pendant, M^{me} de Rohan (V, 8), fille de Sully, était masochiste ; elle « a eu toujours la vision de se faire battre par ses galants, on dit qu'elle aimait

cela et on tombe d'accord que MM. de Candale et Miossens l'ont battue plus d'une fois. »

C'est elle qui fut l'héroïne de cette histoire invraisemblable de supposition d'enfant que T. raconte en détail dont le héros fut *Tancrède de Rohan* (V, 28).

L'Historiette de *Brizardière* (IX, 572) est une très complète observation de sado-masochisme. Il persuadait les femmes qu'il avait un moyen infallible de les faire réussir dans ce qu'elles souhaitaient.

Habile à exciter leur curiosité « il les faisait mettre toutes nues et avec des verges il les fouettoient jusqu'au sang, puis se faisait fouetter par elles tout de même afin de mêler leur sang ensemble pour en faire je ne sais quel charme ».

Quand il fut découvert et que le Parlement s'assembla, ce fut un grand scandale car il y eut des présidentes et des conseillères compromises.

« La présidente Magnan se faisait donner quinze coups par semaine pour avoir une succession, etc. ».

Il fut envoyé aux galères.

Nous noterons un cas de fétichisme du pied, celui du ridicule président *Tambonneau* (1) (IX, 152).

« Cette fille disoit qu'elle lui gagnait son argent aisément; elle savoit son humeur, qui est de se prendre par les pieds, car il dit qu'une personne bien chaussée ne sauroit être laide; elle se chausse proprement et montrait un de ses souliers; il y jetoit aussi la vue... »

Le sadisme de M^{me} du Puisieux que nous avons cité avait pour complément le masochisme de son amant *Morand*, trésorier de l'Epargne.

Notons un exhibitionniste : *des Raincys* (VI, 81) fils de l'intendant des finances Bordier.

« Entre chien et loup, alloit par certaines rues tout nu enveloppé d'un drap, qu'il ouvroit quand il passoit quelque femme. L'opinion que l'on avoit que c'étoit un fou achevé lui sauva la vie... »

Le reste de l'observation fait penser à une démente précoce. Etant à Rome, il mettait à ses chevaux des ornements réservés aux gens de qualité, tâchait de faire verser les carrosses des

(1) Son digne fils est ridiculisé aussi par M^{me} de Sévigné.

gens portant des lunettes, tenait sa canne en arrêt comme une lance, avait une tenue extravagante en présence d'une princesse dont il se faisait le galant, s'habillait de vêtements en *bris* afin de faire *bric-bric* la nuit et faire peur aux Italiens.

Quand le jeu se prolongeait le soir chez son père il se faisait lire en pleine société la toilette de la nuit. Il tourna pendant une heure, en frottant les murs autour de la chambre d'une femme qui refusait ses avances. Il chantoit pendant une heure des refrains insultants devant une barrière de sergents ; parfois restoit en société des heures sans parler, mettoit une tournée à s'habiller, quelquefois n'étant pas prêt à quatre heures du soir.

Quoiqu'il passât pour ne pas manquer d'esprit et faire quelques mauvais vers, l'ensemble de ces symptômes ne peut le rapporter qu'à un dément précoce, d'ailleurs, il mourut jeune.

Il avait un frère très débile.

Le *duc de Roannès* (IX, 201) avait à ses gages uncrivain en obscénités ; un bourgeois de Châlons allait jusqu'à mettre à sa porte un marteau en forme de phallus.

Pour satisfaire les disciples de Freud n'omettons pas de citer le cas de *Chouaisne* (X, 145) ce père amoureux de sa fille et qui devenu jaloux de sonendre, le provoqua en duel ; ainsi que le cas analogue de *Thomas* (X, 17) qui jaloux de sa sœur, la tue et se tue en laissant une longue lettre d'aveu. Il avait été enfermé précédemment à Saint-Lazare pour meurtre. T. donne aussi à entendre que *Scudéry* était jaloux de sa sœur (IX, 78).

* *

HYSTÉRIE. — Parmi les hystériques, nous noterons : *M^{lle} de Coligny* (V, 210) qui dans son enfance avait eu une maladie la plus étrange du monde ; « elle gravissait quand son mal la prenait le long d'une tapisserie comme un chat, et faisoit des choses si extraordinaires qu'on ne savoit qu'en croire. Elle disoit qu'il lui sembloit qu'elle avoit avalé un boulet de feu », évidemment la boule hystérique.

Comme autre hystérique, citons *M^{me} de Lavedan*

(VII, 98), peut-être en réalité épileptique puisqu'elle mourut en état de mal.

Tallemant cite les *possédées de Loudun* (II, 243) mais n'y voit que simulation, ainsi que dans l'histoire de Marthe Brossier (1) dont un médecin bien inspiré disait : « *Nihil a dæmone, multa ficta, a morbo pauca* ».

La sœur de la maîtresse de Tallemant (X, 109) eut un mal de mère si furieux qu'elle parla un langage articulé que personne n'entendait.

Comme à l'érotisme est intimement lié le mysticisme, nous trouvons un exemple chez *M^{me} de Saint-Loup* (VIII, 91) dont les mœurs sont étalées sans voile et qui, prise d'une crise de dévotion, présente un stigmate qui, comme le remarque Monmerqué, ne fut sans doute qu'une ridicule imitation des stigmates de sainte Marie des Anges, supérieure des Ursulines de Loudun.

*
* *

DÉLIRE à DEUX. — Nous avons rencontré deux cas de délire à deux.

Charles de Talleyrand, marquis d'Excadeuil (VI, 92) (frère de Chalais, décapité à Nantes) avait la *cervelle à l'escarpolette*. Sa femme, fille de M. de Pompadour était aussi visionnaire que lui. Tallemant en décrit un délire imaginatif :

Elle fit accroire à son mari que le Roi était amoureux d'elle et qu'au moyen de certains chevaux il faisait en un jour le chemin de Lorraine, où il était alors, à Paris et retour, et que par ce moyen elle et son mari gouvernaient tout. « Au moyen d'une naine prophétesse qui était chez M. de Séguier et avec qui elle communiquerait, elle devoit bientôt supplanter le cardinal de Richelieu. » Son mari partageait si bien son délire qu'il promettait des charges à tout l'entourage.

Le délire mystique de *La Leu* (VIII, 152) avec sa mégalomanie, ses hallucinations impératives, ses dessins symboliques, syndrome qui paraît s'être éta-

(1) Voir l'article de la *Biographie universelle* de Michaud.

bli progressivement, pourrait être rangé dans les délires systématisés chroniques ou pour employer le vocabulaire plus récent de Krœpelin dans les paraphrénies :

« Cet homme qui avoit de l'esprit, mais un esprit déréglé se mit à rêver dans son loisir à des choses qui n'étoient nullement de son gibier... La Sainte Ecriture l'acheva, il se fit une religion toute particulière ; il se disoit l'*Abraham* de la nouvelle loi et... il s'imagina avoir reçu commandement de Dieu de sacrifier sa femme..., une autre fois d'aller demander l'aumône par toute la ville. Pour faire le Socrate, il s'avisa de dire qu'il avoit un esprit familier... Et il fit partager son délire au père de Tallemant des Réaux qui ne s'en désabusa que quand l'esprit familier prétendit que dans ses comptes (ils étoient associés) celui-ci lui faisoit tort de 100.000 livres.

Il se fit peindre : un rayon tiré par le signe du Sagittaire, lui passoit par la tête et lui sortoit par la bouche... Tout autour il y avoit mille griffonnages, mille ronds, mille triangles et par-ci par-là des mots hébreux..., etc.

Nous abrégeons : c'est la description d'un dessin de paranoïde, digne de nos cubistes et supraréalistes.

« Il se mit dans la tête qu'il étoit le lion de Juda. Il offrit à Louis XIII une assiette en or où étoit gravée la démonstration de la quadrature du cercle.

Il finit sa vie spirituellement amoureux de la supérieure d'un couvent de Saint-Denis où il demeura plusieurs années, lui débitant chaque jour pendant des heures « toutes les visions qui passaient par la tête de ce Messie ».

Il contagiona en outre de son oncle, son commis et son maître d'hôtel. Il eut un fils débile, vaniteux, presque mégalomane nommé *Lozières* (VIII, 160) qui a son Historiette.

*
* *

DÉLIRES IMAGINATIFS. — Le *président Chevry* (II, 60) présente une ébauche de délire d'imagination. Il se forgeoit des chimères et en faisoit des récits tels par exemple que ses projets extravagants contre le maréchal d'Ancre. Cela allait jusqu'à l'hallucination — hallucination imaginative, pseudo-hallucination.

Travaillant avec Perreau, trésorier à Soissons, il appela Corbinelli, son premier commis, et lui dit d'un ton sérieux :

« Monsieur Corbinelli, faites ôter ces corps de cette cour ». Le trésorier fut bien étonné ; mais Corbinelli, s'approchant, lui dit : « Ce sont de ses discours ordinaires, ne laissez pas de continuer ». Tallemant déclare tenir la chose de Perreau lui-même.

Il avait une autre singularité. En parlant, il disoit sans cesse à tort et à travers « Mange mon loup, mange mon chien » (1).

Tallemant considère comme aussi « visionnaire » son frère le médecin *Louis Duret* (II, 65).

« Il fit nourrir son fils unique dans une cage de verre où il ne laissa pas de mourir. » Et cela parce qu'il disoit que l'air de Paris étoit malsain. N'étoit-ce pas là une vision de précurseur ? Mais il n'en étoit pas moins fou, du moins au dire des apothicaires qui le traitaient de tel parce qu'il « s'avisa que le jeûne étoit admirable pour les malades » et que bien souvent il ne leur ordonnait que de l'eau et une pomme cuite ».

Le fameux Gruby au *xix^e* siècle a donc eu un prédécesseur.

Le *Marquis d'Assigny* (II, 115) n'est pas moins caractérisé comme imaginaire. « Jamais il n'y eut d'homme plus approchant de don Quichotte. » On ne peut mieux dire et les faits que Tallemant raconte confirment son diagnostic.

Le frère du *Président Perrot* (II, 170) s'avise en sa première jeunesse de dire qu'il étoit de la maison de Bourbon non royale, se fait faire une belle généalogie bien imprimée, prend l'épée et s'affuble du nom de *baron d'Auteuil*.

Il faut y joindre les simulateurs tels que cette *Lisette* qui joua un certain temps un rôle de folle à l'imitation de la fameuse Mathurine. Puis elle voulut se faire passer pour la fille de Henri IV et de la princesse de Conti (dont elle étoit la filleule (I, 195).

(1) A ce propos, rappelons que Tallemant a dressé toute une liste de gens ayant des tics verbaux (II, 128), tel autre tiqueur donnoit des coups de poing à ses interlocuteurs.

Rappelons ce *Zaga-Christ* (1) qui se disait roi d'Ethiopie qui, interrogé par Laffemas lui dit que les rois ne répondaient qu'à Dieu seul (VI, 186).

Les revendicateurs s'attribuant de hautes naissances voire même royale ne manquent donc pas à la collection.

*
**

PSYCHOSES FAMILIALES ET HÉRÉDITAIRES. — Tallemant note avec soin l'hérédité morbide. L'observation la plus complète est celle de la famille des *Puget* (VIII, 113) dont l'un d'eux avouait que « tous les Pugets et les Pugettes avoient quelque endroit de la tête qui n'alloit pas bien : que quelquefois on étoit longtemps à le découvrir mais qu'enfin on s'en apercevoit ».

Le fondateur de la famille était le fils d'un apothicaire de Toulouse, venu à Paris sans souliers, qui se mit dans les bonnes grâces de M^{me} de Beaufort, par elle acquit un office de Trésorier de l'Epargne où il s'enrichit rapidement et si malhonnêtement qu'il y eut des poursuites contre lui et qu'il dut se réfugier dans sa terre de Pommeuse où les archers l'assiégèrent.

Il avait un frère qu'on appelait capitaine quoiqu'il n'eût jamais été à la guerre et qui n'était qu'un écornifleur. La fille de celui-ci d'après Monmerqué aurait épousé un prince de Nassau.

Son fils fut le fameux Montauron (VIII, 123) qui réalisa le plus complet type du *nouveau riche*. Ce terme est de Tallemant des Réaux (2).

Des fils de Puget-Pommeuse, l'un fut évêque de Marseille qui vivait dans son évêché « comme un écolier ». Le second nommé Chéva était un extravagant.

Le troisième, Augustin réformé, paraît avoir été un dément précoce. « Avant qu'il fut moine, on l'appe-

(1) La *Biographie universelle* de Michaud donne un très bon article à son sujet avec bibliographie.

(2) Ce soi-disant néologisme récemment redécouvert est vieux comme le monde ou tout au moins comme Aristote qui stigmatise les νεωστί ἔχοντες, les νεοπλούτοι comme manquant d'éducation : ὥσπερ γὰρ ἀπαιδευσια πλοῦτος ἐστὶ νεόπλουτος εἶναι. (*Rhétorique* II, IX, 9 : XVI, 4).

lait *Guilan le Pensif* (1) car ce garçon se promenait douze heures dans l'avenue de Pommeuse sans voir ceux qui passaient devant lui ».

Dans le vocabulaire moderne, il serait évidemment classé comme schizophrène. Dès l'enfance, il avait donné des signes d'anomalie psychique, criant pendant huit jours qu'il voulait la lune.

Le quatrième nommé Pommeuse déséquilibré gâta sa fortune en faisant des vaudevilles sur le cardinal de Savoie, puis risqua la corde en tirant sur un conseiller à la cour des aides.

Des quatre filles, la première M^{me} de Barat ruina son mari ; la deuxième M^{me} de Beauvillers s'amouracha d'un avocat qu'elle fit ensuite épouser à sa fille laquelle était aussi « un original, mégalomane et précieuse ridicule. »

Pour la troisième, Tallemant lui reconnaît de l'esprit et du sens et en dehors de la galanterie il ne trouve à noter que ses illusions sur sa fille qui était bossue.

La quatrième fort jolie s'en laissa conter par son cousin Montauron, en eût trois enfants (dont un seul vécut) et mourut de dépit d'être abandonnée.

Ce *Montauron*, bouffi de vanité, est le type du Bourgeois gentilhomme ; enrichi comme receveur général de Guienne, il devint l'homme à la mode (2). « Tout était à la Montauron ». Il s'y ruina.

Un autre Puget, nommé *la Serre*, cousin de Montauron, était un Puget et demi. Auteur ridicule, on peut le qualifier de graphomane, car il écrivit plus de 60 volumes « qui ne sont tous que rapsodies ». Il ne manquait néanmoins pas d'esprit et devint historiographe du roi (3).

Nous nous bornerons à noter l'amusante historiette des *Bigot* famille de « grimaciers », quelque peu

(1) *Guilan le Pensif* est un héros de roman passé en proverbe: M^{me} de Sévigné, grande liseuse de l'*Astrée*, y fait certainement allusion par un calembour au sujet de son fils à cette époque guidon des gendarmes — dauphin. Elle l'appelle *Guidon le Sauvage*. (Lettre du 1^{er} juillet 1671).

(2) A ce point que Corneille lui dédia *Cinna*, remarque Monmerqué.

(3) G. GUÉRET. — *Le Parnasse réformé*, Paris, 1669.

mégalomanes, que l'abbé Tallemant avait appelé la *maison d'Autriche* (VII, 185) mais dont le personnage le plus célèbre fut cette dévergondée M^{me} de Gondran pour laquelle se fit tuer le marquis de Sévigné. Citons encore ses curieuses notations sur la famille des *Arnauld* (IV, 53), d'où il ressort que même chez ces saints personnages l'érotisme se combinait avec le mysticisme, loi clinique immuable.

Une autre famille d'extravagants est celle des *Picart* qui prétendaient descendre d'une Reine blanche.

Les *Hennequin* étaient une vieille famille de bourgeois de Paris originaire des Flandres (1). L'un d'eux *Le Manœuvre* est cité par Palma Cayet (2) comme l'un des premiers participants au Conseil des Seize au début de la Ligue. On en disait depuis longtemps : « Hennequins plus de fous que de coquins. » Et, de fait, L'Estoile (3) raconte que « Pierre Hennequin, quart président de la grand'chambre décéda en sa maison de ceste ville, atténué d'une longue maladie, en grand trouble et inquiétude d'esprit ». Nous avons déjà fait allusion à un second cas (4) donné par lui :

« Ce jour mourut en sa maison contiguë de la mienne, M. Hennequin, sieur de Bermainville, ayant à peine atteint l'âge de 30 ans. Lequel ayant un esprit perdu d'oisiveté et de superstition à la suasion de quelques nouveaux justiciars de ce tems, qui lui conseillaient des jeûnes et autres œuvres de macération auxquelles ils n'eussent pas voulu possible toucher du doigt, se laissa mourir de faim et de froid auprès de six à sept mille livres de rente, dont il jouissoit fort à son aise (chose rare en ce temps) tellement que ce pauvre jeune homme (bon d'ailleurs et grand aumônier) n'eut d'autre mal que celui qu'il se fit à soi-même. »

De cette famille, T. cite un *M. de Bernays* (VI, 179), personnage comique de Bourgeois gentilhomme,

(1) D'après une note de l'édition du *Journal de l'Estoile*, par le chevalier, C. B. A. 1741, t. II, p. 159.

(2) Palma CAYET. — *Chronologie novenaire*, Michaud et Poujoulat, p. 19.

(3) *Journal d'Henri III*, p. 87.

(4) L'Estoile. *Journal du règne d'Henri IV*, 24 janv. 1596.

amphytrion ridicule surnommé *le cuisinier de satin et Bainville* qu'on trouva caché sous le lit de la reine et qui fut interné comme fou.

Nous nous bornerons à mentionner la famille de Richelieu (II, 147) dont l'histoire a été faite par Cullerre et a été reprise récemment dans des travaux très documentés par Lévy-Valensi et ses élèves.

Nous pouvons noter comme entaché de tare héréditaire le chevalier de Rohan qui « n'a guère de l'esprit ou plutôt qui l'a dérégulé » et qui devait finir sur l'échafaud pour crime de lèse-majesté, en 1674. T. en le qualifiant comme il le fait, montrait sa perspicacité dans ses jugements sur ses contemporains. Sa mère, M^{me} de Guéméné était vraisemblablement une circulaire, passant d'une vie dévergondée à « des saillies de dévotion » après lesquelles elle revient dans le monde (VI, 147).

Dans ses descriptions, Tallemant n'épargne pas sa propre famille. A commencer par son père.

« C'était un homme du vieux temps *« in puris naturalibus »* qui en sa vie n'avait fait une réflexion. Il se signalait par son caractère opiniâtre. Mais ce qu'il y avait de plus singulier chez lui, c'étoit ses façons de parler. »

Il adoptait en effet un langage si particulier semé de néologismes, tel que « pour savoir ce qu'il vouloit dire, il falloit faire toute une gradation ». Ruvigny dut rester coi quand il demanda M^{lle} Tallemant en mariage et que le vieux lui dit : « Voyez-vous ma femme est C. A. I. L. de sa fille ; vous serez *le gendre à la Manon* ; quand elle sera *douze douzaines*, on lui donnera bien des bouillons je vous en avertis, *a bon co, ma nevoude de Battagly* ».

Ce qui voulait dire : « Ma femme est coiffée de sa fille, vous serez le gendre préféré ; quand elle sera grosse, on aura bien soin d'elle ; je vous avertis que ma fille a bon cœur ».

Tallemant a soin de donner en note la clef de ce symbolisme curieux qui mérite une bonne place dans l'étude des troubles du langage.

Nous avons vu plus haut l'observation de son fils, l'abbé Tallemant, psychasthénique.

Dans sa curiosité des hérédités, T. s'étonne de l'es-

prit des *Montbazou* venus d'un père connu pour sa stupidité, mais il oublie aussi les rudes propos de M^{me} Pilou à leur sujet laissant supposer que leur esprit venait d'un autre. (*Hist. de M^{me} Pilou*) (VI, 64).

*
*
*

PSYCHOSES AIGÜES. — Pour terminer nous relevons deux cas de psychoses aiguës dont la description quoique seulement ébauchée est des plus exacte.

Francinet (VI, 229) est un cas de délire d'émblée.

« Il devint fou tout à coup, lui qui n'avoit eu aucune pente à la folie ; il commença par mettre sa tête dans un seau d'eau en disant qu'il falloit quitter les vanités, il mourut fou quelque temps après ».

L'accès paraît avoir affecté une forme polymorphe ou mixte car, aux idées mélancoliques indiquées plus haut, se joignaient manifestement des réactions maniaques si l'on en juge par la réponse qu'il fit à M^{me} Cornuel qui voulait l'interroger pour se divertir. C'est vraisemblablement un de ces cas de *délire d'émblée* qui parfois ont une évolution rapidement mortelle par suite de ces phénomènes d'épuisement nerveux si obscurs avec délire aigu terminal.

Il n'est pas jusqu'aux délires oniriques qui ne soient décrits : « *Costar* (VII, 10) dit qu'il se fit durer la fièvre tierce six mois, parce qu'au sortir de l'accès, il avoit des rêves agréables. Plusieurs ont remarqué cela aussi bien que lui ; mais je ne pense pas que personne ne se soit avisé d'une volupté semblable. » L'Historiette de *Costar* est, d'autre part, la plus amusante satire d'un « gens de lettre (1), qu'il soit possible de lire, sans oublier son homosexualité.

(1) Encore un des néologismes des Historiettes. « Un *Jean de lettre* pour l'ordinaire, est un animal mal idoine à toute autre chose ». (*Hist. le Peirarède* (IX, 209). T. fait passer sous nos yeux avec tous leurs ridicules dont l'exposé étendrait exagérément notre recueil. *Voiture, Colletet, Leudéry, Vaugelas*. Nous noterons seulement le délire de persécution de *Zombauld* « qui croit toujours avoir cent ennemis qu'il n'a pas » (IV, 137) et la fine observation clinique de T. au sujet de *La Mesnardière* dont il remarque que cet espèce de fou », met des mots en italique, symptôme graphique bien caractéristique. Quant aux poètes auxquels nos dadaïstes l'ont rien à envier ils sont nombreux : *Neufgermain, Montreuil, L'Estolle, Saint-Amand*.

On le voit, les descriptions de Tallemant sont parlantes : on croit regarder vivre ceux qu'il peint. Aussi nous sommes-nous abstenu d'ajouter des commentaires à ce recueil déjà trop long. Nous n'avons désiré que donner une contribution clinique à l'étude de l'aliénation mentale dans le passé. Il n'y a point là de documents originaux, et il ne semble pas qu'on puisse trouver ailleurs de renseignements nouveaux importants sur les héros des Historiettes. Aussi bien notre collègue M. Sérieux dont on sait l'immense documentation sur l'aliénation mentale aux siècles passés et qui a eu l'amicale obligeance de prendre connaissance de notre catalogue, n'a pas trouvé dans ses archives que de rares notes sur les personnages de cette si vivante comédie humaine (1).

(1) Dans cet article nous n'avons pas fait mention de Louis XIII qu'a son Historiette. Nous avons longuement étudié son cas dans une communication à la « Société d'Histoire de la Médecine » parue dans *Æsculape* (novembre 1928-août 1929) sous le titre : *L'Epilepsie de Louis XIII*.



REPRÉSENTANTS DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE
DE VIENNE ÉMIGRÉS EN FRANCE
AU XIX^e SIÈCLE

Par le Docteur Sophocle GHINOPOULO.

La France et surtout Paris, ont exercé toujours une attraction magnétique, sur les esprits des savants et des travailleurs scientifiques du monde entier. Spécialement Paris, ce centre des lumières et des arts, était pour les jeunes savants avides de gloire et de bonheur, l'*Eldorado* magnifique qui leur promettait la réalisation de tous leurs vœux et de toutes leurs espérances. Le proverbe tout à fait juste que, nul n'est prophète dans son pays, a souvent obligé maint jeune savant zélé et ambitieux de quitter son pays natal, et c'est Paris qui principalement donnait l'hospitalité à ces chercheurs de fortune et de gloire.

L'Autriche, ce pays habité par un peuple intelligent et noble, avait toujours une sympathie sincère pour la France, et c'est pourquoi que beaucoup de médecins autrichiens ou au moins de représentants de l'école viennoise, ont souvent quitté leur pays pour émigrer en France. Nous nous permettrons ici de tracer la vie et les efforts scientifiques de cinq personnages représentants de l'école viennoise émigrés en France.

*
* *

David Gruby, né le 20 août 1810, à Kis-Kér, petit village de la Hongrie du Sud, se trouvant maintenant compris dans le territoire du royaume de Yougoslavie, était le rejeton d'une famille juive. Les parents possédaient une petite ferme qu'ils cultivaient péniblement, avec l'aide de leur nombreuse progéniture, car David avait encore huit frères et sœurs.

S.H.M.

C'était une vie champêtre, simple et saine, mais pas dans le goût du jeune homme, pour qui les travaux champêtres et les idylles bucoliques n'avaient aucun charme.

Il y a lieu de présumer que cette antipathie du jeune David contre la vie des champs, a dû être la cause du mécontentement paternel qui un jour le conduisit à un éclat regrettable : son père, pour qui la bibliomanie de son fils n'était qu'un signe de paresse impardonnable, mit tout simplement le jeune rêveur à la porte en lui donnant en même temps cinquante kreutzer comme argent de poche ; maigre obole pour David qui était maintenant obligé de quitter le toit paternel pour chercher fortune dans le monde. Il comprit maintenant qu'il faudrait prendre son courage à deux mains et qu'il n'y avait plus moyen de reculer, car c'est de ses bras qu'il faudrait vivre dorénavant. Il se décida d'aller à la capitale, un projet audacieux, car il était obligé faute d'argent de faire tout le voyage à pied et en plus il faudrait gagner chaque jour le pain quotidien. C'était un voyage pénible, car la distance du village natal à Budapest était considérable, à peu près la distance de Paris à Reims. Mais son ange gardien ne l'abandonna pas et après une vie aventurière et pittoresque il pût enfin atteindre le but si désiré : le jeune David se trouvait au sein de la belle capitale hongroise.

Décidé de gagner son pain à tout prix, il fût heureux d'obtenir bientôt un poste de teneur de livres dans un petit restaurant juif avec cuisine rituelle, située à la Waitzenerstrasse de la ville de Pest. Maintenant il était en état de penser à pousser ses études interrompues, une chose qui était toutefois assez difficile, car le seul gymnase existant alors à Pest était l'Ecole des Pères Piaristes un lycée tout à fait inaccessible pour les élèves non catholiques. Le pauvre garçon ne se découragea pas ; ne pouvant pas suivre les leçons de la classe il dût se mettre aux écoutes à la porte de la salle de l'école, et c'est là qu'un jour il y fût pris par un prêtre professeur, qui,

touché du sort de ce jeune homme si avide d'instruction, le fit admettre à la classe sous sa propre responsabilité. Gruby se montra comme un modèle d'écuyer, fit des progrès remarquables et put terminer brillamment ses études classiques, pour aller ensuite à Vienne, ayant l'intention d'étudier la médecine. A Vienne, il se logea dans une petite pauvre maison située au centre de la ville. — I. Adlergasse 7, « gum Küssdenpfennig » — une maison historique car elle est attachée au nom de Paracelse. Gruby était non seulement un étudiant assidu mais aussi un jeune homme jovial, on dit qu'il était le meilleur danseur de valse alors à Vienne. Une telle vie n'était pas certainement exempte d'embarras pécuniaires et les huissiers le visitaient un peu trop souvent, visites qui pour Gruby n'avaient rien de tragique, car il avait un moyen infallible de les mettre tous en fuite : il faisait dégager des vapeurs de chlore en pressentiment des moyens de combat de la guerre future ! Gruby s'occupait principalement d'anatomie et microscopie, une branche qui était alors tout à fait neuve et où il y avait fort à faire ; le célèbre *Rokitansky* et le génial *Joseph Berres* étaient des travailleurs ardents dans ce domaine encore trop peu exploré et c'est Berres qui fut le fondateur de la microphotographie. Gruby passa, le 18 mars 1839, son doctorat en médecine, après une brillante soutenance d'une thèse, de l'influence de l'eau sur l'organisme animal, et fut admis ensuite comme élève-chirurgien au service du chirurgien célèbre *Joseph v. Wattmann*, une faveur tout à fait rare car cette carrière était absolument fermée à tous les juifs. C'est en ce temps que Gruby commença à faire des cours d'anatomie et physiologie pour les candidats au doctorat de la médecine et pour les médecins étrangers et qu'il publia aussi son premier travail scientifique en langue latine : « *Observationes microscopicae ad morphologiam pathologicam* » (Vindobonae apud Singer et Goering, 1840). Mais c'est seulement la première partie de ce travail intéressant qui a été publiée

et qui contenait un grand nombre de dessins faits par l'auteur même et qui s'occupait de formes cellulaires des diverses sécrétions : mucus nasal, pustules de petite vérole, sécrétion puerpérale, etc. En considération de cet ouvrage vraiment remarquable, l'Université de Vienne se décida d'offrir à Gruby une chaire de professeur agrégé, un grand honneur pour lui, mais qu'il n'accepta pas, car la conversion qui y était attachée, était un obstacle qu'il ne voulait pas écarter.

C'est précisément dans ce temps-là que Gruby fit la connaissance du chirurgien célèbre *Philibert-Joseph Roux*, successeur de Dupuytren et inventeur de la staphylorrhaphie, qui était de passage à Vienne et qui s'intéressa vivement pour les travaux scientifiques de Gruby, à qui il donna le conseil amical de chercher fortune à Paris. Gruby qui, d'ailleurs, avait l'intention de visiter Paris pour se perfectionner dans la médecine infantile et la dermatologie, se décida maintenant à émigrer. C'est au printemps de l'année 1841 qu'il arriva à Paris, après un voyage en Allemagne et en quelques autres pays européens, un voyage qui avait pour but la visite des Universités les plus célèbres de ce temps-là.

C'est au service de Jacques-François Baron, à l'hospice des enfants trouvés, que Gruby travailla d'abord avec beaucoup de zèle et où il pouvait aussi cultiver l'anatomie pathologique, car on lui confia bientôt toutes les dissections de l'hôpital. La preuve que le jeune dissecteur s'acquitta très consciencieusement de ses fonctions, c'est le grand nombre de préparations anatomiques qu'il avait fait durant le temps de son séjour dans cet hôpital.

C'est là aussi qu'il fit la connaissance d'un jeune Suédois, le *D^r Fredrik Théodore Berg*, devenu plus tard professeur de médecine infantile à l'Université de Stockholm, qui l'engagea de faire des cours pour les médecins étrangers. Les cours du *D^r Gruby* étaient fréquentés d'abord seulement par les jeunes médecins, mais plus tard aussi par Claude Bernard, Magen-

die, Flourens et Milne Edwards, membres de l'Académie des Sciences. Le D^r Gruby continua pendant les treize ans suivants, à faire ces cours intéressants qui avaient lieu en partie à l'École vétérinaire d'Alfort. Alors commence pour Gruby une vie de recherches scientifiques intensives tout d'abord dans le domaine des maladies infectieuses du cuir chevelu des enfants, maladies connues sous le nom de *teignes* (*tinae*).

La découverte du champignon parasitaire : *Botryti Bassiana*, qui provoque chez les vers à soie la maladie appelée *muscardine*, par *Balsamo* et *Bassi*, dans la province de Milan où cette maladie se propageait d'une manière épidémique, a certainement préparé le terrain pour les recherches semblables dans le domaine des maladies de la peau de l'homme, et c'est déjà en 1839 que *Schönlein*, le clinicien célèbre de Zürich, nous donna la description d'ailleurs extrêmement courte de l'agent causal du *favus*, un champignon connu sous le nom de l'*Achorion Schoenleinii*, sans s'occuper de la morphologie de ce parasite végétal. C'est le 12 juillet 1841 que Gruby publia une communication intéressante dans les « Comptes-rendus de l'Académie des Sciences de Paris (1841, tome 13, p. 72-75) » sous le titre : « Sur une végétation qui constitue la vraie teigne », un nom par lequel on désignait pendant des siècles, de Galien à Lony, le *favus*.

La description du champignon par Gruby est ici tout à fait détaillée, car il décrit d'une manière brillante aussi bien la morphologie de ce parasite végétal qu'aussi la structure histologique du godet faveux, un détail qui est vraiment étonnant si l'on considère l'état rudimentaire de la technique microscopique de cette époque. Il faut remarquer ici que Gruby avait fait la découverte de ce champignon sans avoir connaissance de la publication de Schönlein, mais le mérite spécial de Gruby c'est la description exacte et détaillée qu'il nous en a donné.

Gruby s'occupa ensuite pendant une année entière de recherches sur l'étiologie du muguet. Cette

affection était considérée alors comme une maladie pseudo-membraneuse, une opinion qui était très répandue et qui s'attachait à la théorie de la diphtérie exposée par Bretonneau.

Gruby montra que les plaques du muguet sont d'une nature parasitaire, nous pourrions dire aujourd'hui qu'elles représentent une culture pure naturelle. Il décrit d'une manière magistrale aussi bien la morphologie du champignon que son rapport exact envers l'épithel. Le Suédois *Berg*, qui fréquentait les cours de Gruby, avait fait en même temps la même découverte et de retour en Suède il s'occupa beaucoup de recherches sur le muguet ; c'est pour ça qu'il est considéré d'ordinaire comme celui qui a décrit pour la première fois l'agent causal de cette affection. Il en résulta une correspondance amicale à cet sujet entre Gruby et Berg qui fût publiée dans les « Annales de l'anatomie et de la physiologie pathologique » : *Berg* : De la structure anatomico-pathologique du muguet. Lettre à M. le Dr Gruby, et réponse du Dr Gruby à M. Berg. (1842, p. 284-5, et p. 286).

Le nom d'*aphthophyton*, donné par Gruby au champignon du muguet, n'étant pas bien choisi, on le remplaça bientôt par *Oidium albicans* proposé par Robin.

Ensuite Gruby s'occupa de recherches étiologiques sur ce groupe de maladies cutanées, connues généralement sous le nom collectif de Herpès tonsurans ou Trichophytie, et qui sont si différentes au point de vue de la localisation et de la physiognomie.

Gruby a publié de 1842-44 trois travaux remarquables dans lesquels il décrit d'abord le champignon du *sycosis parasitaire* (Herpès tonsurans de la barbe), ensuite l'agent causal de cette maladie contagieuse du cuir chevelu appelée : *microsporie*, et enfin le champignon du *Herpes tonsurans du cuir chevelu*.

La trichophytie de la barbe (*Sycosis parasitaire*), était alors une maladie inconnue, on connaissait seulement la forme désignée sous le nom de : *Sycosis simple*, par conséquent Gruby était vraiment le premier qui a décrit ce *sycosis parasitaire*. La descrip-

linique était cependant imparfaite, au contraire la description minutieuse et très intéressante qu'il donna de ces parasites cryptogames, qui se trouvaient dans la gaine des poils de la barbe, entre la racine du poil et le follicule pileux.

l'agent causal de cette maladie cutanée fut découvert par Gruby : *Mentagrophyton*, mais il faut remarquer ici que cette découverte fut tout à fait ignorée des dermatologues les plus éminents, autant qu'étrangers et pour cause, la forme simple du sycosis étant beaucoup plus fréquente que la forme compliquée. D'ailleurs, la description clinique que nous en donna était si incomplète, qu'une confusion entre ces deux formes était vraiment possible. Gruby croyait naturellement qu'il avait découvert l'agent causal du sycosis simple, comme aussi Bazin considérait le mentagrophyton comme la cause de la maladie cutanée et qui déclara plus tard qu'il avait traité plusieurs cas de sycosis où on ne pouvait pas nier l'existence de ce champignon.

Gruby commença ses recherches spéciales pour découvrir le champignon de l'alopecie en (pelade), une maladie appelée alors : *porrigio tonsurans*, et ses efforts furent couronnés par la découverte d'un parasite végétal, agent causal cependant d'une tout autre maladie, une maladie que nous connaissons aujourd'hui : *Microsporidie*. Par conséquent, les spécialistes qui examinèrent les cas d'alopecie par Gruby pour constater l'existence du parasite ne trouvèrent rien, et c'est cinq ans plus tard que cette découverte de Gruby fut réhabilitée et confirmée par les recherches microbiologiques classiques de *Raymond Sabouraud* au laboratoire de Besnier (*R. Sabouraud : La teigne trichomyctique et la teigne spéciale de Gruby. Paris 1894*). Dans les comptes rendus de l'Académie des Sciences (1843, tome XVII, p. 301-303), que Gruby publia alors son travail si intéressant.

et l'insuffisance en pratique dermatologique qui fut la cause de cette erreur de Gruby, une erreur qui

était tout à fait évidente si on prend la peine de lire la description clinique que Gruby nous donne de l'alopecie en aires (porrigo decalvans) : « Le porrigo decalvans est caractérisé, comme on sait, par la production d'aires rondes, couvertes d'une poussière blanche und de petites squames grises, et par le fait que les cheveux tombent et se cassent... » Est-ce un Herpès tonsurans que Gruby nous décrit ici ?

Gruby appela ce champignon découvert par lui : *Microsporon Audouini*, en l'honneur de Jean-Victor Audouin, médecin et zoologue célèbre mort quatre ans auparavant. La description de ce parasite végétal est vraiment excellente et ne laisse rien à désirer, ce que Sabouraud lui-même s'empresse de remarquer, car Sabouraud avait décrit ce champignon sans connaître la découverte de Gruby faite cinquante ans auparavant.

Les dernières recherches mycologiques de Gruby sont ses : « Recherches sur les cryptogames qui constituent la maladie du cuir chevelu décrite sous le nom de Teigne tondante (Mahon), Herpès tonsurans (Cazenave) », publiées dans les Comptes rendus de l'Académie des Sciences, 1844, t. XVIII, p. 583-5. Ce travail si minutieux et si exact au point de vue des constatations microscopiques, a été remis à l'Académie des Sciences, le 1^{er} avril 1844. — Le parasite, agent causal de cette maladie cutanée, a été aussi décrit par le Suédois *Malmsten*, qui a publié un travail relatif en suédois mais plus tard que Gruby en 1845; le nom de *trichophyton tonsurans* donné par Malmsten à ce parasite en resta, et c'est pourquoi il est généralement considéré comme celui qui l'a décrit pour la première fois.

C'est en 1848 que Gruby examina aussi les accumulations de champignons dans l'intérieur des canaux lacrymaux inflammés, décrits aussi par A. V. Graefe en 1855, et considérés par tous les deux comme des éléments faveux, une opinion qui n'était pas juste, car ce champignon est tout simplement un *Streptothrix*, comme F. Cohn a pu le constater, un parasite

que cet éminent botaniste a appelé : « *Streptothrix Foersterii* » en l'honneur de *Foerster*. Gruby a été donc sûrement un pionnier sur le domaine des dermatomycoses, mais le vrai mérite de la création de cette nouvelle doctrine appartient à *Bazin*, qui commença ses recherches assidues en 1849 dans l'Hôpital Saint-Louis, et tout le monde scientifique, autant cliniciens que biologistes, y montra un grand intérêt, et c'est *Charles Robin* qui a écrit l'ouvrage classique bien connu : *Histoire naturelle des végétaux parasites qui croissent sur l'homme et sur les animaux vivants* (Paris 1853), comme aussi *Lebert* qui publia en 1845 sa « *Physiologie pathologique* », un ouvrage très intéressant. Les recherches de Gruby sur l'étiologie des maladies phytoparasitiques exercèrent une influence très favorable sur leur traitement ; car le traitement interne alors seulement en vogue était maintenant tout à fait superflu, et c'est le traitement local étiologique qui se montra ici vraiment efficace.

Gruby étudia aussi les parasites animaux et publia en 1845 dans les « *Comptes rendus de l'Académie des Sciences* », — Tome XX — ses « *Recherches sur les animalcules parasites des follicules sébacées et des follicules des poils de la peau de l'homme et du chien* », et c'est lui qui, pour la première fois, décrit le *Demodex caninus*, un agent causal d'une maladie canine très grave, un parasite cependant qui est tout à fait différent du *demodex homini* qu'on trouve seulement chez l'homme.

C'est en 1842 que Gruby trouva dans le sang de la grenouille une espèce d'hématozoaires qu'il appela : *Trypanosoma sanguinis* à cause de sa forme en tire-bouchon un nom qui est en vogue aujourd'hui même. Toutefois cette publication de Gruby ne resta pas sans réplique, car c'est Milne-Edwards lui-même qui fit la remarque qu'il ne pouvait pas bien croire à l'existence des trypanosomes comme espèce zoologique et qu'il croyait plutôt qu'il s'agissait ici de quelques corpuscules détachés de l'organisme et ayant conservé pendant quelque temps leur contractilité.

Gruby publia ensuite d'autres travaux parasitologiques sur le *Leptus autumnalis*, agent causal de l'Erythème autumnal, décrit par lui, ainsi que sur les hematozoaires du chien et les parasites intestinaux des herbivores (helminthes et infusoires), travaux publiés en collaboration avec Delafond, le professeur éminent de la célèbre école vétérinaire d'Alfort. Gruby, qui avait une prédilection pour l'anatomie comparative et la physiologie, et qui avait fait à Vienne sous la direction de Hyrtl et Berres un grand nombre de préparations anatomiques, laissa un nombre considérable de préparations anatomiques et zoologiques, dont le musée Orfila conserve 155 morceaux. Ici cesse tout à fait l'activité de Gruby comme avant, car maintenant à l'âge de 38 ans il s'occupe exclusivement avec la pratique médicale, où il fit ses débuts d'une manière singulière. Un certain personnage qui prétendait être gravement malade mais qui était probablement un malade imaginaire consulta Gruby et fût guéri bientôt par lui. Le médecin de la famille irrité par l'intervention de Gruby, le dénonça comme un étranger exerçant illégalement la médecine et c'est par l'intervention du chirurgien célèbre Denonville et de Bérard (jeune), doyen de la faculté de médecine que tout fut terminé à l'amiable et que Gruby reçut en 1854 de la part de l'Etat, l'autorisation d'exercer la médecine en France. Gruby devint ensuite le médecin le plus populaire de Paris et comptait parmi ses clients les plus célèbres auteurs et artistes de son temps : Chopin, Lamartine, H. Heine, George Sand, Franz Liszt, Alphonse Daudet, Emile Olivier, Karl Fr. Graf Vitztham v. Eckstaedt, Karl Graf Lanckoronski à Vienne, Ambroise Thomas et Alexandre Dumas, père et fils. C'est Gruby qui fit chez Heine le diagnostic de l'ataxie locomotrice progressive, un diagnostic qui était fondé sur son affection des yeux et qui fut plus tard complètement confirmé. Le poète paralysé et à demi-aveugle répondit à la question que Gruby un jour lui posa, s'il pouvait bien siffler : « Malheureusement pas assez fort, pour siffler les

pièces de Scribe ». Alexandre Dumas père, qui souffrait beaucoup à cause de sa production littéraire excessive, consulta aussi Gruby qui lui donna la prescription suivante : « Promenade matinale à 6 heures du matin. Vous achetez trois pommes chez l'épicier X ; vous mangez la première pomme à l'Arc de Triomphe, la deuxième au Quai d'Orsay, la troisième à la Place de la Madeleine ; après vous allez à la maison mais toujours à pied. Faites-ça pendant quatorze jours et puis visitez-moi de nouveau. » Le malade neurasthénique fut guéri par cette méthode et devint un de ses plus fidèles clients.

Gruby est mort le 14 novembre 1898 à l'âge de 88 ans. Pendant les douze dernières années de sa vie il ne laissa personne entrer dans sa chambre à coucher où il n'y avait pas de lit, mais en revanche un tas de livres, de préparations et d'instruments, et c'est là que son fidèle secrétaire Le Leu le trouva vingt-quatre heures après sa mort.

La vie entière de Gruby nous prouve d'une manière incontestable, qu'avec un zèle infatigable, une confiance inébranlable et une patience et activité persévérante, on peut bien triompher de difficultés et obstacles qui entravent si souvent le chemin de la gloire scientifique. Quoique la vie de Gruby est une preuve que nul n'est prophète dans son pays, « néanmoins on doit remarquer que son pays natal ne l'a pas oublié, son nom est bien connu autant en Autriche qu'en Hongrie, et c'est en 1926 que le professeur Dr J. H. Rille, l'éminent spécialiste et directeur de la clinique dermatologique de Leipzig, prononça un discours brillant sur la vie et les travaux de Gruby dans une séance de la *Société médicale de Vienne*, un discours qui fut publié dans la *Dermatologische Wochenschrift* (Tome LXXXII. n° 15).

Cette approbation sincère de la part de ses compatriotes satisfera certainement l'âme de ce savant modeste, de cet homme au cœur si noble qui a été si souvent et si généreusement un grand bienfaiteur pour ses compatriotes habitant à Paris.

François-Xavier Swediaur (Schwediauier, Swediar), né le 24 mars 1748 à Steyr, petite ville de la Haute-Autriche, fit ses études d'abord à l'Université de Vienne, où il a été reçu docteur en 1772, et après un court séjour à cette capitale il voyagea en Angleterre où il visita principalement Edimbourg et Londres. Durant son séjour en Angleterre, Swediaur fit paraître un journal médical périodique sous le titre : *Foreign medical Review*, une Revue qui, pendant les deux premières années était rédigée par lui seul, mais en collaboration avec le Dr Simmons sous le nouveau titre : *London medical Journal*. Swediaur a publié beaucoup d'ouvrages intéressants, les plus importants sont les suivants : 1° « Dessertatio exhibens descriptionem præparatorum anatomicorum et instrumentorum chirurgicorum quæ possidet facultas medica Vindobonensis », Vindobonae, 1772, in-8°; 2° « Methodus medendi hodierna in nosocomiis Londinensibus usitata », Tome II, *ibid.* 1777; 3° « Practical observations on the more obstinated and inveterated venereal complaints », Edingburgh, 1784, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en français par le Dr M. Gibelin : « Observations pratiques sur les maladies vénériennes, Paris, 1785, in-8°; 4° « Materia medica seu cognitionis medicamentorum simpliciorum Epicrisis analytica », Parisiis, 1800. Fuchs, in-8°; 5° « Pharmacopœa medica pract. universalis, sistens præparata medico pharmaceutica et medicam. compos. cum eorum usu et dosibus », Tome II, Hallae, 1802, Lipsiae, Fleischer, in-12°; « Volumen tertium sistens pharmacopoeiam chirurgicam », *ibid.*, 1803, Basel, Thorneisen, in-12°; 6° « Novum nosologiae methodiae systema », 3 vol., Paris, 1811 et 1812, Gabon, in-8°.

Mais l'ouvrage le plus remarquable est certainement son : « Traité complet sur les symptômes, les effets, la nature et le traitement des maladies syphilitiques », 2 volumes, Paris, 1798, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en plusieurs langues et fut édité sept fois pendant les vingt années suivantes. Ce livre, d'une réputation

universelle, est vraiment le meilleur ouvrage spécial écrit sur les maladies vénériennes, un ouvrage qui dépasse même celui d'*Astruc*, car il contient une foule de connaissances pratiques.

L'auteur s'occupe de la nature du contagé syphilitique, mais il n'est pas en état de nous en donner une explication suffisante, ce sont des questions sans réponse : « Faut-il regarder ces germes de poisons animaux et ces particules contagieuses, comme des êtres vivants qui, dans leur source où première jeunesse poussent et agissent avec une énergie surprenante, s'épuisent par degrés où, transportés hors de leur pays natal dans un climat froid, dégénèrent peu à peu et meurent à la fin ? »

C'est *Swediaur* qui employa pour la première fois le nom de Blennorrhagie et de Blennorrhée pour exprimer l'état aigu ou chronique de cette affection. Pour étudier la nosologie de cette affection, il se fit lui-même une injection dans l'urèthre en employant pour ce but de l'ammoniaque coupée d'eau un mélange qui avait « une saveur piquante et comme brûlante », et le résultat ? Une blennorrhagie de l'urèthre antérieure, moyenne et enfin postérieure et qui guérit après un traitement de sept semaines. Cet expériment n'a eu d'ailleurs aucune influence sur la doctrine du contagé car *Swediaur* affirme toujours que : « Si la sécrétion dans la blennorrhagie syphilitique diminue, soit par une irritation intense, soit par une cause quelconque, par exemple par des injections incorrectes, ou par des médicaments inopportuns, alors, je puis l'affirmer, d'après mes expériences répétées, il y aura, parmi dix cas, neuf dans lesquels on pourra constater plus tard une excoriation ou ulcération qui, aussi sûrement que les ulcères syphilitiques, pourront engendrer la syphilis dans une autre partie quelconque du corps ». Cependant, son traitement de la blennorrhagie était plus raisonnable, car il recommandait d'éviter toujours l'emploi du mercure dans toutes les formes de cette maladie.

Dans la quatrième édition de son « Traité », nous

trouvons une description du rhumatisme blennorrhagique qu'il appelle : arthrocele, gonocèle ou tumeur blennorrhagique du genou, une maladie qu'il considère comme une complication de la blennorrhagie des individus goutteux.

Swediaur rejette le nom de chancre et emploie celui d'ulcère syphilitique dont il distingue deux formes : l'ulcère primaire et l'ulcère secondaire. Le symptôme spécial de l'ulcère primaire est un certain épaississement ou une sorte de callosité, un symptôme qui est très important si l'aveu du malade s'y ajoute. Le meilleur traitement du chancre c'est l'emploi interne et local du mercure, un traitement que Swediaur considère comme seul efficace d'après les expériences d'inoculation de pus de chancre avec des préparations mercurielles, faits par Harrison.

Les condylomes et les rhagades sont considérés par l'auteur comme maladies locales, qu'ils soient causés par le virus syphilitique ou par un autre agent causal, et c'est le traitement purement local qui est ici indiqué.

La symptomatologie de la syphilis constitutionnelle est très minutieuse sans contenir cependant quelque observation personnelle remarquable. Les maladies syphilitiques du système nerveux et des viscères occupent une grande place dans le traité de cet auteur et on doit en tout cas louer la description exacte et claire que l'auteur s'efforce de nous en donner, une tâche d'autant plus difficile que l'auteur ne possédait pas les connaissances nécessaires sur l'anatomie pathologique de ces affections. Ainsi nous donne-t-il la description suivante de la céphalalgie syphilitique : « Le mal de tête syphilitique est produit par le virus qui irrite les membranes du cerveau et du crâne ou par la carie, ou par des exostoses ou hypérostoses syphilitiques qui compriment ou qui irritent le cerveau et les membranes par des pointes aiguës, et causent ainsi quelquefois des maux de tête terribles, et même des manies et des épilepsies fatales. » La syphilis des viscères est décrite dans les chapitres :

« De la consommation et de l'atrophie syphilitique » et « Des maladies syphilitiques déguisées ». Swediaur a l'opinion suivante : « La consommation (*phthisis syphilitica*) peut tirer sa source : 1° d'un ulcère syphilitique des poumons ou de quelque autre viscère du corps ; 2° des dartres syphilitiques mal traitées et répercutées dans les organes de la génération ou de quelque autre partie du corps ; 3° d'un ulcère syphilitique opiniâtre dans quelque partie externe du corps ; 4° d'une carie ou corruption syphilitique interne des os. »

Les observations de *Brambilla* et de *Joseph Frank* sur la phthisie syphilitique des poumons sont aussi mentionnées par l'auteur qui dit : « Le Pr Frank guéri radicalement par un traitement mercuriel la phthisie semblable, accompagnée d'un crachement de sang, d'une expectoration purulente et de l'émaciation la plus complète, elle avait été produite par la répercussion d'une dartre syphilitique au scrotum. »

Swediaur mentionne encore les fièvres intermittentes produites par le virus syphilitique, constatées par Werlhof et autres auteurs, en remarquant cependant qu'on n'a pas le droit de considérer comme maladies syphilitiques toutes les affections guérissant par l'emploi du mercure. Le traitement recommandé par l'auteur est un traitement modéré, pas de salivations, pas de phlébotomies et de jeûnes.

Le traité de Swediaur fut traduit en allemand par le docteur Friedrich Wilhelm von Hoven, médecin de la cour de Wurtemberg, qui parle de l'auteur comme d'un homme d'une expérience large, d'un jugement sûr et tranquille, d'un homme qui avait vu et bien observé tout ce qu'il avait décrit ; son côté faible était sans doute son point de vue humoriste, car Swediaur fut un défenseur déclaré de l'humorisme, un défaut qui n'empêcha pas le traité de devenir l'ouvrage le plus répandu et le guide indispensable des praticiens alors.

* *

L. Mandl (*Ludwig Mandl*) né en 1812, à Pest, d'après d'autres à Pressburg, a fait ses premières études à

Pest où il visita d'abord l'école normale principale Israélite et ensuite le gymnase des PP. Piaristes. Après quelques années d'études philosophiques à l'Université de Vienne, il retourna à Pest où il acheva ses études philosophiques et médicales. Mandl, qui avait un goût tout à fait particulier pour les études mathématiques, se décida d'aller de nouveau à Vienne pour suivre les cours de hautes mathématiques du professeur *Ettingshausen* et d'astronomie du professeur *Littrow*. Il resta à Vienne jusqu'à 1835 pour retourner ensuite à Pest où il fit en mars 1836 son doctorat en médecine avec une dissertation remarquable publiée à Pest sous le titre : « *Dissertatio inauguralis : sanguis respectu physiologico* ». Ce travail était dédié à j. j. v. Littrow, Professeur d'Astronomie et Directeur de l'Observatoire de l'Université de Vienne par les mots suivants : « *Viro scientia, ingenio ac humanitate aequè insigni, moderator aestimatissimo in venerationis perpetuae tesseram d. d. d. gratissimus discipulus auctor.* » Cette brochure de 25 pages est divisée par l'auteur en deux parties : *Sectio I : De sanguine perfecto*. Cap. : 1. *Analysis microscopico-mechanica*. a) *Sanguis e vase missus*; A. *Liquor sanguinis*; 1. *fibrina*; 2. *Serum sanguinis*; B. *Globuli sanguinis*; B. *Sanguis in vase*. Cap. 3 : *Analysis chemica*; A. *Sanguis e vase missus*; A. *Liquor sanguinis*; 1. *fibrina*; 2. *Serum sanguinis*; B. *Globuli sanguinis*; 1. *Nuclei*, 2. *Cruor*; B. *Sanguis in vase*; Cap. 3 : *Analysis organica*; A. *genesis sanguinis*, B. *Vita sanguinis*, A. *Motus proprius*, B. *Vitalitas*, C. *Relatio organica*.

Sectio II : De sanguine imperfecto. A. *Chylus* B. *Lympha*.

On voit déjà la prédilection de Mandl pour les observations microscopiques, études qu'il continuait avec une ardeur remarquable à Paris où il s'établit en automne de 1836, et qui devint maintenant pour lui son domicile permanent qu'il ne devait plus quitter jusqu'à sa mort. Déjà, en 1837, il était en état de lire devant l'Académie des Sciences, son travail : « *Sur*

les moyens de découvrir le pus dans le sang », un travail qui attira l'attention du monde scientifique, et qui fût incorporé aux Mémoires de l'Académie. Mais c'est l'anatomie microscopique qui a été le domaine par excellence du jeune savant qui était un spécialiste remarquable et qui peut être considéré après Lebert, comme un homme qui a beaucoup contribué à l'introduction des recherches microscopiques sur le domaine de l'anatomie normale et pathologique en France. Cependant, c'est vrai qu'avant Mandl c'est *Fr. Vinc. Raspail* (1794-1870) qui a été un des premiers pionniers de l'histologie en France, une branche de la science médicale fondée par *François Xavier Bichat* (1771-1802), qui donna ainsi à la médecine le caractère d'une science exacte. Le perfectionnement des instruments optiques et spécialement la fabrication des microscopes achromatiques ont rendu possible l'étude profonde de la texture des tissus et le fondement de l'anatomie microscopique, cultivée par presque tous les anatomistes les plus illustres du siècle (J. Müller, Ehrenberg, Henle, etc.).

C'est en 1838 que Mandl commença la publication de son ouvrage principal : *Anatomie microscopique*, un ouvrage en deux grands volumes avec 92 planches, qui fut publié en plusieurs livraisons paraissant à époques indéterminées et qui fut achevé en 1858.

Durant cet intervalle Mandl publia plusieurs autres travaux plus petits : « *Traité pratique du microscope* », Paris, 1830, J. B. Baillière, une traduction de l'ouvrage allemand d'Ehrenberg ; « *Mémoires d'anatomie pathologique* », 1840, Béchét et Labé ; « *Manuel d'anatomie appliquée à la Physiologie et à la pathologie* », 1844, Baillière ; un ouvrage qui, d'après la proposition du Conseil Royal, fut déclaré par le décret de 3 sept. 1844, de M. Villemain, ministre de l'Instruction Publique, comme un précis obligatoire pour les écoles préparatoires de médecine ; « *Anatomie générale* », 1843, Baillière, ouvrage couronné en 1858 par l'Académie française : « *Traité d'anatomie microscopique* », 1847, couronné le 4 mars

1850, par l'Académie française ; « Mém. concernant l'anatomie pathol. de la phtise pulmonaire », Paris, 1855 ; Son dernier ouvrage a été le : « Traité prat. des maladies du larynx et du pharynx », Paris, 1872.

Mandl qui fut chargé par la Faculté de médecine de Paris de faire plusieurs préparations anatomiques, commença en 1846 de faire aussi un cours d'anatomie microscopique appliquée à l'anatomie et la physiologie au Collège de France, un cours qui lui valut un certificat d'approbation de la part du ministre Salvandy à l'occasion des bons résultats de ses conférences.

C'est en 1846 que Mandl, travaillant toujours pour la propagation de la microscopie dans la science médicale, commença de publier une revue périodique : *Archives d'anatomie générale et de physiologie*.

L. Mandl s'occupa aussi beaucoup de laryngologie, dont il a été un des pionniers les plus ardents, à Paris, comme *Emile Nicolas Duranty* l'a été d'ailleurs à Marseille. Ses cours des maladies des organes vocaux qu'il commença en 1862 étaient très fréquentés, et on le considérait déjà comme un spécialiste remarquable surtout après la cure heureuse d'Andrée Favet, artiste lyrique célèbre de l'Opéra Comique, qui avait perdu tout à coup la voix et qui était ainsi obligée de renoncer à sa carrière d'artiste, mais qui fut guérie complètement par lui. C'est en 1846, que L. Mandl a été décoré avec la croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Mandl qui avait vécu pendant 25 ans loin de sa patrie, se décida en 1860 à visiter sa ville natale Budapest, un voyage qui lui valut beaucoup d'honneurs de la part de ses compatriotes. Mandl de retour à Paris, continua à travailler, et après une vie riche en labeur et en services rendus à la médecine, il mourut le 5 juillet 1881.

*
**

François Joseph Gall, né le 5 mars 1758 à Tiefenbronn (Tiefenbrunn), un village du Grand duché de

Bade, était le sixième enfant de la famille d'un épici-
er ; son grand-père (Gallo) était venu de la province
de Milan. C'est son oncle, un prêtre catholique qui
lui donna l'enseignement primaire, après lequel il se
rendit à Strasbourg pour étudier la médecine et où
il s'occupa principalement de sciences naturelles et
d'anatomie. En 1781, il se rend à Vienne, où il continua
ses études médicales sous *Van Swieten* pour faire
son doctorat en 1785. Ensuite il s'établit comme pra-
ticien à Vienne en s'occupant en même temps d'étu-
des anatomiques. C'est alors que Gall établit sa doc-
trine craniologique si connue et qui devait bientôt
attirer l'attention du public toujours curieux pour les
doctrines nouvelles et intéressantes. Les conférences
de Gall sur sa doctrine étaient fréquentées par un
public nombreux et attirèrent bientôt l'attention des
autorités qui par le décret impérial du 24 décembre
1801, interdirent à Gall la continuation de ces confé-
rences considérées comme dangereuses pour la reli-
gion, et c'est après quelque temps qu'on lui permit
de les continuer mais d'une manière restreinte. En
1870 Gall entreprit avec le Dr *Spurzheim* un voyage
en Allemagne, Danemark, la Hollande et la Suisse,
pour propager sa doctrine et pour écouter aussi les
opinions des savants de ces pays. Dans l'introduction
de son ouvrage « Sur les fonctions du cerveau, etc. »,
Paris 1825, Gall dit lui-même quel était le but prin-
cipal de ce voyage : « Ce voyage m'a donné la facilité
d'étudier l'organisation d'un grand nombre d'hommes
à talents éminents et d'hommes extrêmement bornés
pour mieux saisir, par ce rapprochement la différence
de l'une à l'autre. J'ai recueilli des faits innombrables
dans les écoles et dans les grands établissements
l'éducation, dans les maisons d'orphelins et d'enfants
trouvés, dans les hospices des fous, dans les maisons
de correction et dans les prisons, dans les interro-
atoires judiciaires et même sur les places d'exécu-
tion ; les recherches multipliées sur les suicides, sur
les imbéciles et sur les aliénés, ont puissamment con-
tribué à rectifier et à fixer mes opinions. J'ai mis à

contribution beaucoup de cabinets anatomiques et physiologiques ; j'ai soumis les statues et les bustes antiques à mes expériences et je les ai confrontés aux récits de l'histoire ».

Enfin Gall vint à Paris en novembre 1807 où il s'établit comme praticien en publiant un mémoire sous le titre : « introduction au cours de physiologie du cerveau », Paris, 1808, et en ouvrant des cours au Athenaeum.

C'est en 1809 que Gall publia en collaboration avec le Dr Spurzheim son travail intitulé : « Recherches sur le système nerveux en général et sur celui du cerveau en particulier, mémoire présenté à l'Institut de France le 14 mars 1808, suivi d'observations sur le rapport qui en a été fait à cette compagnie par ses commissaires, avec planches ». Naturalisé en 1819, Gall se décida de poser sa candidature à l'Académie où il reçut seulement la voix de Geoffroy Saint-Hilaire.

La publication en 1811 d'un livre intitulé : « Des dispositions innées de l'âme et de l'esprit, du matérialisme, du fatalisme et de la liberté morale avec des réflexions sur la législation criminelle », avait le but de prouver que le reproche de matérialisme qu'on lui avait fait n'était pas juste.

Gall est mort le 22 août 1828, dans sa maison de campagne, à Montrouge, près de Paris, son lieu de villégiature préféré, où il se plaisait de jardiner et où il avait établi aussi une petite ménagerie.

Ce n'est pas certainement la doctrine craniologique qui est le vrai mérite de Gall, une doctrine qui se trouva être inacceptable, ce sont plutôt ses travaux sur l'anatomie et la physiologie du cerveau, c'est sa doctrine de *localisation cérébrale* qui nous permettent de le considérer comme un savant remarquable et un innovateur dans le domaine de la neurologie. On peut le considérer aussi comme le fondateur de l'*anthropologie criminelle*, qui discuta en outre les questions principales de la psychiatrie médico-légale, spécialement les problèmes de la responsabilité morale d'une manière tout à fait moderne : mesures so-

ciales préventives des crimes, protection de la société, considération de l'individualité de l'individu criminel pour le cas de la sentence pénale, etc.

Gall s'occupa beaucoup, pendant son séjour à Vienne, des maladies mentales et il fit de nombreuses dissections des cerveaux d'aliénés pour trouver et fonder un meilleur traitement au moyen de sa doctrine. Il écrit lui-même un jour à Retzer : « Si ce nouveau traitement serait le seul résultat de mes recherches, ça serait pour moi tout de même une grande satisfaction. Si les gens intelligents ne voudraient pas m'être reconnaissants, je serais sûr du moins de la reconnaissance des fous. »

La correspondance de Gall avec le couple d'artistes : André et Nanette Streicher, publiée par M. Neuberger dans les « Archives d'Histoire de la Médecine » X et XI, 1916-1918, nous montre Gall comme un homme plein de tempérament et sincère, mais en même temps non dépourvu de quelques faiblesses humaines.

* *

Jules Sichel (*Julius Sichel*), né le 14 mai 1802, comme fils d'un commerçant juif, à Francfort-sur-le-Mein et convertit protestant en 1827, commença ses études médicales en 1820 à Würzburg (Bavière), qu'il continua à Berlin où il fit en 1825 son doctorat avec la dissertation latine : « *Historiæ phthiriasis internæ fragmentum* ». Il devint aussitôt l'assistant de la clinique interne du professeur *Schönlein* à Würzburg où il resta jusqu'en 1827, et c'est ici que Sichel a dû s'approprier l'esprit de l'école historique naturaliste et les connaissances médicales générales qui devaient le caractériser dans ses travaux scientifiques postérieurs. Après ce court séjour à Würzburg, le jeune Sichel se rendit à Vienne, ce centre de la vie médicale, qui exerçait une attraction considérable sur les esprits scientifiques et qui était en plus le lieu de naissance de l'ophtalmologie moderne, une spécialité pour laquelle Sichel s'intéressait tout particulièrement. *Friedrich Jäger* qui était alors pro-

fesseur d'Ophtalmologie au *Josephinum*, l'Académie médicale militaire de Vienne, y dirigeait un service spécial pour les maladies des yeux et était considéré comme un maître éminent, un homme d'une amabilité proverbiale et un opérateur excellent de la cataracte. C'est dans cette clinique que Sichel travailla pendant deux ans comme assistant et c'est là qu'il acquit ses connaissances ophtalmologiques et son habileté opératoire. Mais Sichel ne resta pas à Vienne, il suivit le conseil de Jäger et se rendit à la fin de 1829 à Paris. Là il fit son doctorat de philosophie (licencié ès-lettres) et en 1833 l'examen médical d'état en publiant une dissertation sous le titre : « Propositions générales sur l'ophtalmologie », une publication qui fût très louée, car Dupuytren qui présidait la Commission d'examens déclara que la Faculté était fière de pouvoir compter parmi ses membres un tel savant. Le professeur *Auguste Bérard* (1802-1846), chirurgien de l'Hôpital Saint-Antoine, lui donna la permission de faire des cours d'ophtalmologie dans cet hôpital et ces cours ont eu lieu pendant les années 1833 et 1834.

C'est en 1832 que Sichel se décida de fonder une clinique privée pour les maladies des yeux, la première clinique ophtalmologique à Paris après celle de Sébastien Guillié (1780-1865) qui avait eu une existence trop courte. Un an plus tard, Sichel était en état d'ouvrir un dispensaire pour les maladies des yeux avec traitement gratuit, un dispensaire qui se trouvait d'abord dans la rue Cloître-Saint-Benoît, après rue Hautefeuille, et enfin rue d'Observance, 10, vis-à-vis de l'Ecole de la Médecine.

Sichel qui était un praticien éminent, s'efforça de restreindre dans l'ophtalmologie la chirurgie et l'empirisme dans leurs limites légitimes, de restituer à la médecine interne ses droits et son importance pour les maladies des yeux, et de fonder un diagnostic et une étiologie en harmonie avec les lois d'une pathologie générale exacte. C'était ainsi un effort de mettre d'accord le point de vue de l'école ophtalmolo-

gique chirurgicale (*Scarpa*, L. J. Sanson), avec celui de l'ophtalmologie médicale (J. Beer).

Sichel a été un écrivain très fécond, car il a publié de 1831-1867, 106 travaux remarquables sur les maladies des yeux. Son traité sur le glaucôme publié en 1842 — celui de Wernatz était prêt en 1841, mais fût publié seulement en 1844 — est le premier travail sur ce sujet dans la littérature universelle qui a été publié en édition particulière, un travail vraiment excellent autant par son introduction historique que par la description clinique exacte et complète.

Sichel est celui qui après A. V. Graeffe insista sur la nécessité d'un bandage contentif destiné à diminuer le danger de l'écartement du lambeau après l'extraction de la cataracte par la kératomie (*Gazette des hôpitaux*, 1853, n° 54), il a aussi décrit une affection peu connue et presque oubliée : le *Synchysis scintillans* (S. étincelant) et il examina au microscope les paillettes brillantes amoncelées dans la chambre antérieure (Cholestearine). (*Annales d'Oculistique*, 1850, t. XXIV, p. 49).

Sichel qui avait une grande expérience dans le traitement de la cataracte, était un champion de l'extraction au contraire de Cloquet, Velpeau qui pratiquaient l'abaissement et de Laugier qui était un partisan de la succion.

Sichel était un homme érudit et avait un goût particulier pour les recherches historiques ; il nous laissa quelques travaux médico-historiques remarquables comme traduction la classique du chapitre sur la vision d'Hippocrate (édition Littré, t. IX), un mémoire sur les pierres sigillaires d'oculistés romains (*Ann. d'Ocul.*, Paris 1866), un compte-rendu et analyse de l'opuscule suivant : *Alii Ben-Isa Monitorii oculariorum specimen* (journal asiatique, août 1847 et *Ann. d'Ocul.* 1847 et enfin un mémoire sur un poème grec inédit, attribué au médecin *Aglaïas*, publié d'après un manuscrit de la Bibliothèque Royale de France (Paris 1846, publié d'abord dans la *Revue de philologie* 1846).

Mais l'œuvre principale de Sichel est sans doute son


Iconographie ophtalmologique ou description avec figures coloriées des maladies de l'organe de la vue, comprenant l'anatomie pathologique, la pathologie et la thérapeutique médico-chirurgicale, grand in-4°, 823 p. Atlas de 80 planches, Paris, 1852-59). Cet ouvrage classique a été achevé peu de temps après l'introduction de l'ophtalmoscope dans l'oculistique et en conséquence on y trouve une courte mention de cette découverte importante.

L'ouvrage a coûté à Sichel la somme de 250.000 francs.

Sichel souffrait pendant dix ans d'une affection de la vessie (calculs vésicaux) qui lui causait beaucoup de douleurs et l'obligea enfin de se faire opérer, une décision funeste, car l'opération de l'écrasement du calcul tourna mal et il mourut le 11 novembre 1868.

A l'occasion de sa mort A. V. Graefe exprima son grand estime pour cet homme si érudit et cet oculiste éminent par ces paroles : « L'ophtalmologie a perdu un de ses plus fidèles travailleurs qui montra durant toutes les phases de sa vie un amour plein d'enthousiasme pour la science. » La clinique de Sichel a été héritée par son fils Arthur qui s'efforça de continuer l'œuvre de son père, mais qui a été obligé quelques ans après de se retirer. Arthur était un bon oculiste qui publia un petit traité élémentaire d'ophtalmologie, *Mal. du globe oculaire* (Paris 1879).

Natale solum dulce! Les savants dont nous avons décrit la vie laborieuse ont aussi conservé dans leur cœur l'amour pour leur pays natal, un amour qui n'a pu les empêcher d'aimer aussi la France généreuse et hospitalière. Souhaitons que leur exemple et leur activité féconde nous rappellent toujours la grande importance de la science comme un lien international destiné à rassembler tous les peuples dans l'arène noble et pacifique de l'émulation scientifique !



LA CONDAMINE ET LA VARIOLISATION

Par le D^r BARBILLION.

Le mercredi 24 avril 1754, l'Académie royale des Sciences, tient séance dans l'appartement du Louvre qui lui est réservé depuis qu'elle a quitté, il y a une trentaine d'années, son premier gîte, la salle basse de la Bibliothèque du Roi. A l'ordre du jour est inscrit La Condamine pour la lecture à la savante compagnie de son premier mémoire sur l'Inoculation.

Charles-Marie de la Condamine, Chevalier de l'ordre militaire de Saint-Lazare, membre de l'Académie royale des Sciences, membre de l'Académie française en 1760, membre des Sociétés royales de Londres, Berlin, Pétersbourg, Bologne, Nancy, etc., est un savant de valeur : un mathématicien, un chimiste, un homme de lettres. Il ne lui manque que d'être médecin. A l'exemple de tant de gens de qualité de cette époque, il s'est pris d'une furieuse passion pour la Science. Après une jeunesse orageuse, et un passage en coup de vent dans la carrière militaire, il est devenu un curieux de la nature. Il a beaucoup voyagé, en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique. Il a fait partie de la mission envoyée à l'Equateur pour déterminer la forme de la terre et en calculer le méridien. Il a rapporté du Pérou avec Antoine de Jussieu d'intéressantes observations sur la culture du quinquina. Esprit primesautier, largement ouvert à toutes les nouveautés, épris de philosophie humanitaire, assoiffé de progrès, il personnifie merveilleusement son époque. Il est le rationaliste qui a failli se faire écharper en Italie pour avoir dans un petit port de pêche soufflé le cierge immémorial

Soc. Fr. d'Hist. de la Méd., XXIII, 1929, n° 7-8.

qui dans la naïve croyance des habitants s'oppose aux empiètements de la mer. Il est le joyeux et spirituel convive qui sait aiguïser l'épigramme et charmer l'entourage par sa verve et sa gaité. Il est l'optimiste convaincu que la vieillesse avec son cortège d'infirmités et de disgrâces ne pourra pas assombrir, et sourd comme un pot, il demeurera jusqu'à son dernier jour le plus charmant des compagnons pour sa jeune nièce qu'il a épousée sur le tard avec l'autorisation du pape. Derrière ses lunettes brillent les yeux les plus dévorés de curiosité qui aient jamais pétillé sous les boucles poudrées d'une lourde perruque, tellement qu'à Constantinople il vole quelque menu bibelot à l'étalage d'un bazar pour connaître les sensations que peut procurer la bastonnade : tellement qu'il se faufile grâce à quelque généreux pourboire au valet du bourreau, jusqu'à l'échafaud où se prépare l'atroce supplice de Damiens : tellement et ce sera sa dernière curiosité, qu'il recommande au jeune chirurgien qui l'opère d'une douloureuse infirmité, d'une hernie, de procéder avec lenteur pour bien suivre les phases d'une opération dont il meurt quelque temps après. Voilà l'homme qui va prendre en main la cause de l'Inoculation.

Depuis longtemps il s'occupe de cette question. Convaincu de l'efficacité de cette méthode qui bat son plein en Angleterre et qui s'est répandue dans les états anglo-saxons du Nord de l'Europe et en Amérique, il va s'efforcer de lui créer en France un grand mouvement d'opinion. Malgré Voltaire, malgré Helvétius, malgré de grandes autorités médicales comme Vernage, Falconet, Astruc et Chirac, malgré l'appui du Régent mort trop tôt, et nonobstant la fameuse consultation favorable des neuf théologiens de la Sorbonne, la France reste indifférente, paresseuse et même rébarbative, et la Faculté de médecine circonspecte, prudente, toujours un peu misonéiste, mais d'ailleurs hautement consciente de sa responsabilité vis-à-vis de la santé publique, se montre très réservée à l'égard d'une méthode qui bénéficie dans

les hautes classes de la Société de l'emballement habituel des gens du monde pour les nouveautés sensationnelles. Et ce ne sera qu'après le retentissant mémoire de La Condamine qu'elle consentira à reconnaître en 1754 que *l'Inoculation peut être tolérée*. Quant à La Condamine, cette question de l'inoculation variolique qui le préoccupe depuis si longtemps déjà, va continuer d'être l'objet de ses méditations et de ses recherches. Il publie deux nouveaux mémoires à l'Académie des Sciences en 1758 et en 1765, faisant suite et complément à celui de 1754, il publie ses lettres à Bernouilli en 1760, sa lettre au D^r Marty en 1764, son ouvrage en deux volumes sur l'histoire de l'inoculation en 1773, l'année même qui précède sa mort. Avec une foi d'apôtre et une ardeur inlassable, il poursuit son but et dirige tout l'effort de sa belle intelligence vers le triomphe de ce qu'il croit être la vérité et l'intérêt de la santé publique.

Les mémoires de la Condamine sont bien ordonnés, très méticuleusement construits, très complets, écrits dans une langue claire, précise, scientifique, nourrie de faits et cependant d'une lecture attrayante et facile malgré le caractère un peu austère d'un style parfois terne et monotone. Une riche documentation recueillie avec une patience et une ténacité méritoire dans tous les pays civilisés, des statistiques aussi soigneusement établies que possible lui permettent de discuter pied à pied les objections opposées à la nouvelle méthode et d'en présenter les avantages. La tâche est lourde en effet de résoudre cette grave question si pleine d'angoisse pour la conscience médicale : doit-on donner volontairement une maladie sérieuse, parfois très grave, quelquefois mortelle à qui se porte bien, pour lui éviter une maladie beaucoup plus grave, souvent mortelle mais qu'il ne contractera peut être jamais ? Doit-on risquer par la pratique de l'inoculation en multipliant sans cesse les cas de variole artificielle, d'essaimer la maladie et d'en allumer partout de nouveaux foyers ! Est-on même sûr de créer par ce moyen une protection abso-

lument efficace contre les risques de contracter une variole spontanée ? Toutes ces objections sont à considérer. La Condamine s'efforce d'y répondre et on trouve chez lui un tel souffle de conviction sincère, un si généreux enthousiasme philanthropique, on le sent si soucieux d'alléger la misère humaine si révolté contre l'aveugle cruauté de la maladie, si confiant dans la science, et si fier des services qu'elle est appelée à rendre, que nous oublions bien volontiers que ce savant homme n'est qu'un profane en clinique et que sa science livresque et statistique repose plus sur les données théoriques d'une érudition très étendue que sur une expérience pratique de ce qu'est la pathologie, des complications déconcertantes qu'elle peut entraîner, des risques imprévus qu'elle comporte, des déceptions et des catastrophes individuelles qu'elle réserve trop souvent. C'est avec une scrupuleuse conscience qu'il expose tout ce qui s'est fait et tout ce qui s'est écrit sur la question, en ordre chronologique et dans les différents pays. La série de ses mémoires est un excellent exposé toujours remis au point et perpétuellement corrigé de cette passionnante question de l'Inoculation.

Pratiquée de temps immémorial en Asie, en Circassie, et dans les régions voisines de la mer Caspienne, en Georgie, chez les tartares, les turcomans et les Arabes, le plus souvent comme le remarque malicieusement Voltaire dans le but de sauvegarder la beauté des femmes vendues pour le recrutement des harems, connue et utilisée en Hindoustan, en Chine, au Bengale, l'inoculation ne prend pied en Europe qu'à l'époque de la grande épidémie de Constantinople en 1701. Emmanuel Timoni et Jacques Pilarini, médecins grecs tous deux, mais en relations scientifiques avec les médecins occidentaux inoculent en s'appropriant les procédés de matrones réputées, telles que la fameuse vieille de Philippopoli et la Thessalienne. Celle-ci, dès 1673, a sa réputation faite dans les classes populaires, les seules où elle opère et où Pilarini a pu la voir travailler. Ces procédés

consistent, en dehors de certaines pratiques religieuses, à insérer sous la peau par piqure faite avec une aiguille d'argent du pus prélevé sur une pustule variolique arrivée au dixième jour de son évolution et recueillie de préférence chez un bel et vigoureux enfant. On confère ainsi sous une forme atténuée exceptionnellement mortelle, rarement grave, souvent très discrète, très légère avec une période de suppuration nulle, avortée ou peu inflammatoire et ne laissant pas après elle de hideuses cicatrices. En 1713 Timoni met au courant de ses observations le D^r Jean Woodward, célèbre médecin anglais, membre de la Société royale de Londres, et Pilarini en 1715 publie un petit traité sur l'inoculation avec approbation et attestation de l'Inquisiteur.

En 1717 le 1^{er} avril, Lady Montague adresse d'Andrinople à une de ses amies, la fameuse lettre où elle donne sur l'opération les détails les plus circonstanciés. La célèbre ambassadrice, par ailleurs, si mal disposée à l'égard de la France et d'une injustice si outrageante pour les médecins de son pays, y exprime la confiance la plus absolue dans cette méthode Byzantine qu'elle s'empresse de faire appliquer à son jeune fils âgé de six ans, dès son retour à Constantinople. Rentrée en Angleterre, Lady Montague qui tient à Londres un salon aussi célèbre que celui de Madame Du Deffand, fait inoculer sa fille en présence du D^r Sloane et des médecins de la Cour. Tous les beaux esprits de l'époque qui gravitent autour d'elle, Pope, Addison, Young, Stilling Fleet, l'homme aux bas bleus, Arbuthnot, le médecin homme de lettres, le Cervantès anglais, le créateur de l'immortel John Bull et tant d'autres, sont conquis à l'inoculation. La princesse de Galles la fait expérimenter sur des condamnés à mort. Six d'entre eux sont inoculés suivant les institutions byzantines et y trouvent ce double bénéfice de ne pas succomber à la variole qui leur a été conférée et d'échapper à la potence. La princesse est convaincue et sous la direction du D^r Sloane, fait inoculer ses enfants, le prince et ses sœurs.

Tout ce mouvement dans les hautes sphères du royaume ne s'effectue pas sans conflits. Suivant leur habitude, les médecins se querellent, et les théologiens s'échauffent. Jurin, secrétaire de la Société royale de Londres, Freind, Mead, se déclarent en faveur de l'inoculation, et l'évêque de Salisbury pratique lui-même la variolisation dans sa propre famille ; tandis que d'autres clergymens considèrent avec horreur la méthode comme diabolique, et que l'éloquence de certains prédicateurs va jusqu'à affirmer que Job a été victime de cette pratique infernale.

Il n'empêche que la cause semble gagnée en Angleterre, une société de propagande se fonde ; un hôpital de varioleux et d'inoculation s'ouvre à Londres en 1746. On y soigne parallèlement et comparative-ment les deux variétés de variole, la spontanée et la provoquée. Les frères Sutton y inoculent plus de 20.000 personnes, et le Dr Hosty, régent de la Faculté de Paris, ami et collaborateur de La Condamine, y est envoyé en mission vers 1755 et en rapporte l'impression la plus favorable. Un décès sur 473 inoculés. Au lieu de la mortalité habituelle de un sur quatre ou cinq pour la variole spontanée : pas un seul cas d'inoculé ayant repris la variole, pas un seul cas de transmission de maladie, écrouelle, scorbut, ou même virus vénérien. D'ailleurs l'immense majorité des médecins anglais est ralliée, et dans chaque comté du royaume un service d'inoculation est maintenant organisé et confié à un opérateur officiel. Le grand Jenner sera plus tard l'inoculateur attitré du Gloucestershire.

Chose curieuse : tandis que les hautes classes et les intellectuels sont ainsi touchés par la grâce et appliquent une méthode pratiquée de temps immémorial dans l'empirisme populaire asiatique, depuis bien longtemps, au mépris des savants et des médecins, les pauvres paysans du pays de Galles, en bons chrétiens, s'inoculaient entre eux la variole dans un but de sauvegarde : les écoliers se piquent et se frottent de tout temps avec les croûtes des pustules desséchées

et on paie même deux ou trois sols à celui qui fournit la matière. Il semble bien qu'il en ait été de même au Danemark, dans le duché de Clèves, en Périgord et en Auvergne.

Cependant la cause de l'inoculation gagne de plus en plus de partisans : en Hollande, au Hanovre, en Danemark, en Suède, en Suisse, et même en Italie, la méthode fait des prosélytes. En Autriche, Van Swieten est tout prêt à s'enrôler, mais de Haën soulève toute une tempête de doutes théologiques et médicaux et arrête son essor.

L'activité et l'autorité de La Condamine soutient et favorise le mouvement en France. Tronchin, en mars 1756 est appelé à Paris pour inoculer les enfants du duc d'Orléans. C'est l'année même où un pieux anonyme défère solennellement l'Inoculation à Nos Seigneurs les archevêques, évêques, curés et magistrats ayant la haute police de l'Etat. Dans les hautes sphères on ne sait guère résister à la mode. Celle de l'inoculation se répand de plus en plus chez les grands seigneurs et chez les grandes dames. Turgot se fait inoculer; Tronchin et Hosty sont les deux opérateurs les plus achalandés. Mais ce qui prouve bien le peu d'enthousiasme du public c'est que, en quatre ans, de 1754 à 1758, d'après les chiffres publiés par La Condamine, 200 personnes seulement ont été variolisées en France. Beaucoup plus tard, en 1774, l'année même de la mort de La Condamine, Louis XVI se fera inoculer avec toute sa famille. La partie est gagnée, l'inoculation est à la mode. Les belles dames portent des rubans à l'inoculation et l'on donne au Théâtre Italien un divertissement de Favart « l'Inoculation ou la Fête au château ».

La lutte a été longue et pénible, et s'il y a eu beaucoup d'indifférence de la part du public, il y a eu également chez les adversaires de la méthode une résistance énergique.

Sans parler de Philippe Hecquet, le pieux Hecquet, le successeur du Dr Hamon à Port-Royal, Hecquet mort en 1727 trop tôt pour avoir pu se faire une opi-

nion scientifique sur la valeur de l'inoculation et qui en a été réduit à ses convictions religieuses, nous dirons quelques mots de deux hommes qui se sont franchement élevés contre la méthode et qui ont cherché à ruiner l'œuvre de La Condamine.

Le premier est un petit médecin des écuries du Roi M. Gaillard, qui s'est rendu célèbre par le défi qu'il porte à notre auteur. Il s'agit de prouver cette assertion de La Condamine que l'opération ne peut avoir d'effet lorsqu'elle est pratiquée sur un sujet qui, antérieurement, a eu une variole bien complète. C'est le cas de La Condamine qui, grêlé comme une écumoire, accepte de subir l'inoculation à la condition que l'auteur du défi, ledit sieur Gaillard, rétractera son assertion si l'opération n'est suivie d'aucun effet, comme lui-même rétractera la sienne si l'événement lui donne tort. Faute d'avoir pu s'entendre, le défi n'a pas de suite, et La Condamine triomphant sur ce premier point, triomphe également sur un second litige en constatant que les 12.000 fr. promis à celui qui prouvera une récurrence de la variole, même non mortelle, après inoculation, sont encore chez le dépositaire et qu'il y a chance pour qu'ils y restent longtemps. . .

Le second adversaire beaucoup mieux averti est un médecin de valeur, le Dr André Cantwell, un Irlandais, né à Tipperary. Reçu docteur à Montpellier en 1729, puis docteur régent de la Faculté de Paris, membre de la Société royale de Londres, professeur de chirurgie latine en 1750, de chirurgie française en 1760, de pharmacie en 1762. Il meurt en 1764. Un an après le premier mémoire de La Condamine, en 1755, Cantwell publie sa dissertation sur l'Inoculation en réponse à ce mémoire.

Cantwell a pratiqué l'inoculation à Montpellier, à Londres et à Paris, il en possède une grande expérience. Il en a été tout d'abord un chaud partisan : il a étudié le travail de Jurin, il connaît la question non seulement en théorie, mais en pratique, et les catastrophes auxquelles il a assisté l'ont fait changer d'avis. Mylord Inchiquin pleure un fils unique mort à la

suite de l'inoculation. M. Smith de la Comté de Tipperary a perdu ses cinq enfants dans les mêmes conditions. Lord Kildan ne se console pas de la perte de sa fille âgée de huit ans : et la liste funèbre s'allonge. M. Collin fils meurt avec la gangrène du bras inoculé. Le Colonel Sadler a deux charmantes filles défigurées. Un galant parisien, un casse-cœur infatué de sa beauté est devenu effroyable, et réduit à se faire moine. Et voilà que M. Josnel, médecin à Reims, vient de soigner pour une variole caractérisée un jeune lord anglais inoculé quelques années auparavant.

Cantwell est convaincu que l'inoculation peut faire faillite à toutes ses promesses. Aussi bien en Angleterre quantité de gens lui sont hostiles ; tous les catholiques d'abord et partout, sauf à Londres les bourgeois et le peuple anglican. Il n'y a que les grandes dames et les milieux aristocratiques qui soient entichés de la méthode byzantine.

Avec un bon sens clinique et une grande sagesse d'hygiéniste moderne, Cantwell s'indigne, dans ce procédé d'inoculation, de la conservation de ces germes de variole, de ce pus varioleux qui traîne partout, aussi bien dans les tubes de bambou des Chinois que dans les boîtes de fils imprégnés qui servent à l'opération. Tout cela devrait être jeté au feu. Au lieu de faire tous ses efforts pour éteindre la maladie, de multiplier et de perfectionner les moyens de la faire disparaître, c'est à l'inoculation qu'on s'adresse alors qu'elle augmente, favorise et dissémine le fléau dont elle provoque l'extension. On dit que l'inoculation n'est pas dangereuse si le terrain de celui qui la reçoit est bon et résistant. Est-on jamais sûr du terrain ? on dit qu'on choisit pour le prélèvement, des varioles bénignes. Sait-on jamais ce dont est capable une force aussi mystérieuse qu'un virus ?

Voilà, certes, de sages et profondes remarques, et combien dignes d'être méditées même de nos jours. Et comme on comprend bien en de telles matières l'angoisse de l'incertitude.

Pendant ces longues années d'hésitation et de con-

flits entre les partisans audacieux de l'inoculation et les défenseurs timorés de l'abstention, mûrissait lentement le génie d'un homme qui devait rendre vaines ces discussions et libérer la conscience médicale de ces pénibles scrupules.

Né en 1749, Edouard Jenner grandissait dans un vieux presbytère familial du Comté de Gloucester, où il devait passer toute sa belle et noble existence de praticien. Inoculé à l'âge de huit ans, il avait failli en mourir : mais il était écrit pour le bonheur de l'humanité que le petit médecin de campagne de Berkeley lui apporterait un jour à la pointe de sa lancette un des plus grands bienfaits qu'elle ait dûs à la Science.

DOCUMENTS

Un Procès-verbal d'autopsie au XVIII^e siècle.

Un habitant de Castelnau (1), Bonal de Laure fut provoqué en duel le 20 juin 1779 par l'un de ses compatriotes de trente ans plus jeune que lui, Bellud Monsec. De-Laure se défendit mal tant en raison de l'heure tardive (il était 9 heures du soir), que de son âge. Il mourut sur le terrain. Le Procureur fiscal requit le juge de la baronnie de Castelnau de désigner trois chirurgiens pour faire l'autopsie du cadavre. Voici la copie de leur rapport.

« Nous Joseph Lautard, Antoine Louis Limayrac et Jean Louis Périer, Médecins en chirurgie, certifions (que) nous nous sommes transportés ce jourd'hui 21 juin 1779 dans la maison du sieur de Bonal pour procéder à la visite des blessures faites sur le cadavre de M. Bonal de Laure ; et après avoir prêté le serment en tel cas requis, procédant à l'ouverture dudit cadavre, avons trouvé :

1^o Une plaie, un pouce au-dessous de la mamelle du côté gauche, pénétrante dans la poitrine, ayant percé directement le poulmon et le cœur jusques dans son ventricule.

(1) Castelnau-de-Montratier en Quercy.

2° Une autre plaie à la partie antérieure du côté droit, entre la quatrième et lacinquième des vraies côtes, à trois travers de doigts, et à côté de la mamelle, pénétrante dans la poitrine, jusques dans la substance du poulmon, lesquelles susdites plaies, nous estimons avoir été la cause de la mort prompte dudit sieur de Laure.

3° Plus, une autre petite plaie sur la partie antérieure et inférieure du bas-ventre, du côté droit, ayant percé la peau jusques aux muscles.

4° Plus, une autre petite plaie du côté gauche à la partie latérale, sur la première des fausses côtes, pénétrante jusques aux muscles.

5° Plus, nous avons trouvé une petite plaie à la partie latérale gauche, à six travers de doigts de l'épine du dos, et de deux travers de doigts de l'angle de l'omoplate, ayant percé la peau.

6° Plus, une petite plaie contuse sur la partie presque supérieure et latérale du bras droit.

7° Plus, une plaie transversalement faite, de la longueur d'un ponce, à la partie presque inférieure de l'avant-bras droit, n'intéressant que la peau.



8° Plus, une excoriation de la grandeur d'un liard, à la partie supérieure et externe de l'avant-bras gauche.

Cela fait, aurions examiné (de nouveau) les dits habits, linge et hardes et nous aurions trouvé sur la doublure du surtout, du côté droit, trois gouttes de sang : plus, nous aurions trouvé l'extrémité de la manche droite de la veste et en dedans d'icelle, trois gouttes de sang » (1).

Communiqué par G. LIMON,

docteur-vétérinaire de Castelnau-de-Montréal (Lot).

(1) *Mémoire imprimé.* Pour noble Charles de Bonal, ancien Capitaine d'infanterie, chevalier de l'ordre Royal et militaire de Saint-Louis, Contre le sieur Antoine-Joseph Bellud Monsec, ancien gendarme de la garde. (Archives de l'ancienne collégiale de Castelnau).



BIBLIOGRAPHIE

COMPTES-RENDUS

Raffaele CIASCA. — *L'arte dei medici e speziali nella storia e nel commercio fiorentino dal secolo XII al XV*, Firenze, Leo S. Olschki, 1927, in-8°, VI-811 p. *Biblioteca storica toscana a cura della R. deputazione toscana di storia patria*, IV.

Un très beau livre. Pour l'écrire il fallait des recherches longues et difficiles dans les dépôts d'archives de Florence; il fallait une connaissance approfondie de la civilisation des cités médiévales de l'Italie.

C'est une curieuse histoire que celle de l'Art des médecins et des épiciers florentins que nous a donné M. Raffaele Ciasca, professeur à l'Université de Cagliari. Il est remarquable d'y voir voisiner avec les médecins et leurs parents pauvres, les barbiers, les représentants de diverses professions mercantiles. Et que le mot « speziali » (épiciers) ne nous trompe pas! Il ne s'agit pas uniquement d'apothicaires, mais aussi d'autres marchands qui n'ont rien de commun avec l'art de guérir.

De ce côté-ci des Alpes, on chercherait vainement une corporation analogue à l'Art des médecins et des épiciers florentins, auquel Dante a appartenu. On y lira avec d'autant plus d'intérêt l'ouvrage du professeur Ciasca, qui nous montre, sous un aspect peu familier, la vie corporative des médecins du moyen âge.

Dr Ernest WICKERSHEIMER.

Jacques HATT. — *Une ville du XV^e siècle, Strasbourg*. Strasbourg, collection historique de la Vie en Alsace, 1929, in-16°, 507 p., pl.

C'est le hasard qui, sur ma table de travail, a rapproché ce livre de celui de Ciasca. Ils ne sont pas sans analogie, mais ici le sujet est plus vaste; il s'agit de donner un tableau complet de la vie privée des Strasbourgeois au XV^e siècle. A la base, dix années de patientes recherches dans les Archives municipales de Strasbourg et dans celles du Bas-Rhin, le dépouillement systématique des œuvres littéraires du temps, les auteurs religieux comme Geiler de Kaysersberg et les profanes comme Sébastien Brant ayant été les uns et les autres mis à contribution.

n chapitre, le neuvième, intitulé « L'hygiène » et qui 50 pages p. 348-388, il est question des bains, des toilette, des eaux thermales, des épidémies, des hôpitaux, des lépreux et aussi du personnel sanitaire, médecin, sage-femme, apothicaires.

ce n'est pas tout. Tout le livre est à lire et à annoter et à étudier. Je cite au hasard. Page 22, 82, 330, barbiers ; p. 175, béguines et bédards gardes-malades ; p. 98, 103, 108 ; p. 107-109, 440-443, voirie ; p. 113, latrines ; p. 156, 151, 168, mobilier et ustensiles divers pour les salles de l'hôpital ; p. 169, chauffage ; p. 175.200, mœurs et coutumes des médecins ; p. 179, 184, épouillage, attrape-mouches ; p. 272, police de la boucherie, inspection des viandes ; p. 272, police de poisons ; p. 468, enchaînement d'un aliéné.

Les reproductions de gravures sur bois, citons : p. 35, 375, 386, chirurgiens ; p. 311, sophistication du cadavre ; p. 35, intérieur d'une pharmacie.

Dr Ernest WICKERSHEIMER.

es, par le Dr Arthur VALLÉE, professeur à la Faculté de Médecine de l'Université Laval (1 vol. in-8°, 250 pages, du Soleil, Québec, 1929).

Le titre trop modeste, le professeur Arthur Vallée, dont les lecteurs n'ont pas oublié la belle monographie sur *Le Prazin* publiée en 1914, publie une première série de Conférences données à lui au pays de Québec. Inlassable pionnier de la vulgarisation scientifique qu'il représente si dignement en terre d'Amérique, le professeur Arthur Vallée, secrétaire de la Faculté de Médecine de l'Université Laval était particulièrement qualifié pour rassembler la vie et les travaux de *Pasteur* et de *Laënnec*. Les deux conférences consacrées aux Sciences biologiques, les « Séries » forment la première partie d'un volume qui a pour but de faire connaître et à faire aimer la science française. Dans son but, l'auteur montre l'étendue de son érudition et de ses connaissances. En un style alerte et plein de verve, Vallée, trace sans les séparer, le portrait de l'homme et de son œuvre. Il excelle à présenter ses sujets, à camper les personnages, et séduit le lecteur par la largeur de ses vues et l'objectivité de ses jugements.

La seconde partie du volume, intitulée « De tout un peu », contient des conférences sur *La Médecine au XVII^e siècle et au XVIII^e siècle*, *Le poison dans l'Histoire et les grandes épidémies*, *Des sommets du Djurdjura aux collines de la Butte Montmartre*. Par cette

réunion, le livre montre la diversité de l'esprit de son auteur, l'intérêt qu'il porte aux questions intéressant l'Histoire de la Médecine et la Médecine de l'Histoire. Il est remarquable par sa fine sensibilité, l'éloquence naturelle d'un style évocateur d'images, le charme descriptif, la compréhension du sujet et de ce qui peut en lui intéresser et retenir l'attention d'auditeurs avides de s'instruire. Ce livre est le plus bel hommage rendu à la culture française par un de ses fils d'outre-mer, c'est aussi le plus beau témoignage de la culture canadienne française.

Si, traversant l'Océan, on se transporte par la pensée au lieu de ces conférences, sur le rocher de Québec, aux rivages souriants, où nos pères abordèrent, au confluent de la rivière Saint-Charles et du majestueux Saint-Laurent, dans cette ville accueillante et aimable où gens et choses parlent de la France, il ne faut pas seulement penser que ces pages sont une importante contribution à l'Histoire de la Médecine, mais conclure qu'elles sont elles-mêmes le plus émouvant des témoignages historiques.

D^r René CHARPENTIER.

Ch. LENORMANT. *Malgaigne, 1806-1865, Progrès médical*, n° 6, 9 février 1929, p. 223-245. — Avec ce bel éloge, prononcé le 16 janvier 1929 devant la Société de chirurgie de Paris, on trouvera dans ce numéro les *Conseils d'un vieux chirurgien à une jeune fille*, autrement dit ceux de Malgaigne à M^{lle} Chardin, de Nancy, pour le choix d'une bibliothèque (Supplément illustré, n° 2, 1929, p. 15-16).

X..., *Malgaigne et les premiers essais d'éthérisation en France, ibid.*, p. 245-246. — Le procédé venait d'Amérique et d'Angleterre. Le 15 décembre 1846, Jobert de Lamballe l'essaya, sans succès, à l'hôpital Saint-Louis. Il fut plus heureux deux jours après, et en entretint l'Académie de médecine le 2 février 1847. Malgaigne, qui n'avait recouru au nouveau mode d'anesthésie qu'après Jobert, l'avait devancé à la tribune académique, où il apporta, le 12 janvier 1847, l'expérience de cinq tentatives.

LENORMANT et GENTY. *L'exhumation de Bichat contée par Malgaigne, ibid.*, Supplément illustré, n° 2, p. 9-15. — Bichat avait été inhumé en 1802 au cimetière Sainte-Catherine, joignant celui de Clamart. Trois ans après, le fossoyeur Allart, trafiquant de cadavres, cédant au désir de Roux, lui remit le crâne du défunt. Lors du Congrès médical de 1845, sur la pro-

position de Malgaigne, on décida de transférer solennellement au cimetière de l'Est les restes de Bichat ; et l'on eut quelque peine à les retrouver dans le charnier abandonné depuis 1812. Les fouilles furent entreprises le dimanche 16 novembre 1845, peu avant le service funèbre annoncé pour midi à Notre-Dame, Roux arriva, porteur du chef illustre. Après maintes péripéties, on découvrit enfin le squelette décapité, qui fut porté en hâte à la cathédrale. Et Bichat, complété, escorté de l'Institut, de l'Académie de médecine, de la Faculté, des étudiants et des membres du Congrès alla dormir enfin son dernier sommeil au Père-Lachaise.

A. GARRIGUES. *Le charadrios, le loriot et l'ictère*, La médecine pratique, 36^e année, n° 3, 30 mars 1929, p. 79-82. — Il faut distinguer, sous l'étiquette *charadrios*, un oiseau réel, et un oiseau des légendes thérapeutiques. Du premier, on ne donne d'ailleurs que des descriptions contradictoires : oiseau omnivore, des rivages maritimes, à en croire Aristote ; volatile nocturne, de plumage terne, hôte des anfractuosités torrentielles (*Χαράδριος*) à ce qu'assure Elien.

Les uns y ont voulu reconnaître l'œdicnème criard (*Ædicnæus crepitans*, Temm.), d'autres le pluvier à collier. (*Charadrius hiaticula*, Briss.)

Quand au bipède vanté par les thérapeutes, son histoire est encore plus embrouillée. Hippocrate (*De morb. int.*, § 37) aurait prescrit contre l'ictère le bouillon, ou la chair, hachée et mouillée de vin blanc, du *charadrios*. Mais ce passage est peut-être apocryphe, car, bien qu'accepté par Littré, il manque dans les éditions de Cornaro (Bâle, Froben, 1546) et d'A. Fœsius (Genève, Chouet, 1657). La fable qui accrédite les vertus anti-ictériques du *charadrios* a été lancée par Plutarque (*Sympt.*, V, 7), Elien (l. XVII, ch. 13), l'évêque Héliodore (*Hist. Ethiop.*, l. III) et Suidas (*Lexique*). Et l'on en trouve de nombreuses représentations dans nos vieux manuscrits : l'oiseau guérit l'ictérique par son regard, et en meurt.

Mais ces propriétés furent ensuite attribuées au loriot, *κίτρος*, lequel, étant couleur de bile, aurait donné son nom à la jaunisse — c'est du moins ce qu'avance Cœlius Aurelianus — et même aurait été préconisé contre cette affection en vertu de la doctrine des signatures. A quoi M. Garrigues objecte que l'ictère était beaucoup plus commun en Grèce que le loriot, qu'Aristote mentionne à peine ; et que la dénomination primitive du loriot fut *Χλωρίων* ou *Χλορεύς* le mot *ίκτερος* étant l'emploi très postérieur. Dès lors, c'est le nom de la maladie

qui fut transféré à ce passereau, et non celui de l'oiseau à la maladie.

Pasteur VALLERY-RADOT. *Fernand Vidal* (1862-1929), *Revue médicale française*, 10^e année, n° 2, février 1929, p. 99-101. — C'est le sérodiagnostic de la fièvre typhoïde qui établit la réputation scientifique de Vidal ; découverte qui est à l'origine de la sérologie moderne. S'inspirant ensuite des travaux de Bordet Vidal montra que la déviation du complément peut, au même titre que l'agglutination, permettre le diagnostic d'une infection ; méthode que Wassermann appliqua, tôt après, au dépistage de la syphilis. C'est encore à Vidal que nous devons les fructueuses contributions du laboratoire à la clinique : l'hémoculture, le cyto-diagnostic des épanchements pleuraux, du liquide céphalo-rachidien, l'anaphylaxie et le choc hémolytique, et enfin le renouvellement, par la physiopathologie, de l'étude des néphrites, scindées en syndromes hypertensif, azotémique et chlorurémique. Vidal était, de plus, un enseignant hors de pair, et sa disparition met en deuil toute son école, l'école de Cochin.

P. DESCOMPS. *Le professeur Jean Sicard, 1879-1929, ibid.* p. 103-105. — En même temps que son maître Vidal, disparaît, prématurément emporté par une mort foudroyante, le neurologiste Sicard, dont on sait les belles recherches sur le liquide céphalo-rachidien, le lipiodo-diagnostic, les injections épidurales, l'encéphalite ou névraxite épidémique myoclonique ou parkinsonienne, et les travaux plus récents sur la méthode phlébosclérosante dans le traitement des varices.

L. RIVET. *Maurice Letulle, 19 mars 1853 - 1^{er} janvier 1929, ibid.*, p. 106. — Percheron de Mortagne, médecin des hôpitaux à 30 ans (1883), agrégé en 1883, Letulle ne devint pourtant professeur qu'en 1911, et n'obtint qu'en 1917 la chaire d'anatomie pathologique à laquelle l'appelaient tout naturellement ses travaux. Deux de ses ouvrages font époque : *la Tuberculose pleuro pulmonaire* (1916) et *Le poumon* (1924).

Le Secrétaire général, Gérant :

Marcel FOSSEYEUR.

XIII, Nos 9 et 10.

Septembre-Décembre 1929.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE



PARIS.
CHEZ LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
3, Avenue Victoria (IV^e)
1929

SOMMAIRE

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

D^r F. BONNET-ROY. — *Un fils de M^{me} Tallien : le D^r Cabarrus*

D^r A. HERCZEG. — *Le mérite et la priorité de Robert Remak
au sujet de la découverte du champignon favigue ..*

D^r V. TORKOMIAN. — *Quelques mots sur l'origine de Georges
Baglivi*

— *Un cénérologue arménien au XIX^e siècle*

D^r R. GOULARD. — *Quelques maîtres-chirurgiens briards*

NÉCROLOGIE : Cabanès (par M. Laignel-Lavastine)

Charles Talamon (1850-1929) (par M. Brodier)

BIBLIOGRAPHIE

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Fondée en 1902

EXTRAIT DES STATUTS ET DU RÈGLEMENT

La Société comprend des Membres honoraires, des Membres perpétuels, des Membres donateurs et des Membres actifs.

Est membre perpétuel celui qui a versé une somme d'*au moins trois cent cinquante francs*.

Est Membre donateur celui qui a versé une somme d'*au moins six cents francs*. Il fait de droit partie du Conseil.

Pour devenir Membre actif, il suffit d'être élu, après présentation par deux Membres de la Société; de payer une cotisation annuelle de 25 francs.

La Société tient ses séances *le premier samedi de chaque mois*, à 5 heures, au foyer des Professeurs de la Faculté de Médecine, sauf pendant les mois d'août et de septembre.

Elle publie un *Bulletin* qui est adressé à tous les Membres, sauf le cas de non-paiement de cotisation.



CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 12 octobre 1929.

Présidence de M. le P^r SIEUR.

Etaient présents : M^{lle} Elosu, M^{me} Metzger, MM. Avalon, Arbillion, Basmadjian, Bérillon, Bonnet-Roy, Boulanger, Osseyeux, Génot, Laignel-Lavastine, Le Gendre, Masson, Laclaire, Menetrier, A. Mieli, Neveu, Papillault, Rouillois, Smelaigue, Silva-Carvalho.

Candidats présentés :

MM. MERKLEN (D^r Louis), professeur agrégé à la Faculté, 1, rue de la Condamine, Nancy, par MM. Sieur et Laignel-Lavastine ;

VIRY (D^r), à Thorenc (A.-M.), par les mêmes.

M. le Secrétaire général présente les ouvrages de M. le D^r A. da Silva Carvalho, *Historia da medicina portuguesa*, publiée à l'occasion de l'exposition de Evile, et *Un cerebro medica portuques, Joao Baptista Silva*, contemporain et collaborateur de Chirac, biographie publiée dans le premier volume du troisième congrès national de médecine de Lisbonne, 1928. Il rend compte également de l'importante thèse de M. le D^r André Hahn, bibliothécaire de la Faculté de médecine de Montpellier, sur la *Bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris*.

Communications :

M. le D^r BRODIER lit une notice nécrologique sur le Malamon (1850-1929), décédé au mois de février, et e au Musée sa photographie.

Il présente ensuite la communication de M. le Dr Arpad Herczeg, de Budapest, sur le mérite et la priorité de *Robert Remak* au sujet de la découverte de champignon favique, qui fit l'objet des recherches de Schönlein, et de David Gruby.


M. le Dr BONNET-ROY consacre une importante étude au Dr *Cabarrus*. Le Dr Edouard Tallien de Cabarrus naquit à Paris en 1801. Il était le fils de M^{me} Tallien, alors séparée de son mari, et du munitionnaire Ouvrard.

Après avoir passé sa thèse à Montpellier en 1827, avec un *Essai sur la Pneumonie*, il se fit à Paris une très belle clientèle d'homéopathe, recrutée surtout parmi les artistes, les gens de lettres, les journalistes et les chanteurs, dont il était autant l'ami que le médecin.

Il fut toute sa vie l'intime d'Emile de Girardin qui enfant naturel comme lui, avait été confié au même père nourricier.

Le Dr Cabarrus avait épousé, en 1821, Adélaïde de Lesseps, sœur de Ferdinand de Lesseps, dont il eut trois enfants. Par son mariage, il était devenu le cousin-germain de l'Impératrice Eugénie.

Très bon, très spirituel, très recherché dans les salons, les théâtres et les salles de rédaction, le Dr Cabarrus laissa, à sa mort, en 1870, d'unanimes regrets dans la société parisienne.



UN FILS DE MADAME TALLIEN : LE D^r CABARRUS

Par le D^r FI. BONNET-ROY

I

Quand on parcourt les chroniques relatives à la vie parisienne, de 1830 à 1870, on rencontre assez souvent le nom du D^r Cabarrus.

Or, le D^r Cabarrus était le fils de Madame Tallien, le petit-fils du grand financier, François de Cabarrus, ministre du roi Joseph à Madrid. À ce double titre, la personnalité ne serait pas indifférente. Elle l'est autant moins que son caractère, son intelligence, ses relations, son amitié avec quelques-uns de ses contemporains les plus notoires, au premier rang desquels figure Emile de Girardin, lui assurent une place honorable, sinon dans l'histoire, du moins dans la petite histoire de Paris, au XIX^e siècle.

*
* *

Jules-Adolphe-Edouard Cabarrus naquit en 1801, et non pas en 1799, comme l'a écrit un de ses rares biographes. À la vérité, sa naissance ne laisse pas d'être assez mystérieuse.

Il naquit le 19 avril 1801 ou, mieux, le 29 germinal de l'an IX de la République française et son acte de naissance l'enregistre simplement comme « fils de Marie-Thérèse Cabarrus, profession rentière, non-mariée ». J. L. Baudelocque, officier de santé, accoucheur, avait présidé à sa venue au monde.

Or, en 1801, Marie-Thérèse Cabarrus était M^{me} Tallien, mais Tallien était en Egypte où Bonaparte l'avait emmené en 1798.

Depuis les jours troublés de Bordeaux où il a

connu la jeune M^{me} de Fontenay et commencé de l'aimer, depuis les heures glorieuses qui suivirent le 9 thermidor et consacrèrent à la fois le vainqueur de Robespierre et sa femme, Notre-Dame de Thermidor, bien des événements se sont accomplis. M^{me} Tallien, dont la grâce irrésistible et les généreuses initiatives ont eu raison de la folie sanguinaire des derniers conventionnels, est devenue, aux côtés de Joséphine de Beauharnais, une des reines du Directoire. On se presse chez elle, dans sa Chaumière de l'allée des Veuves, près des Champs-Élysées, puis rue de la Chaussée-d'Antin, comme chez Joséphine, rue Chantierine.

Tallien, cependant, personnage médiocre, affolé par sa toute puissance passagère, élevé par les circonstances à un rôle qui n'exigeait que de la violence et de la cruauté, s'accommode mal de mœurs adoucies et n'a pas les qualités nécessaires pour s'adapter à un ordre social qui requiert désormais plus d'adresse dans les affaires que de rigidité politique. Les tréteaux sur lesquels il a péroré se dérobent sous lui et il retombe au niveau de ses origines. Il ne s'en relèvera jamais.

Lorsque Bonaparte l'emmène avec lui en Egypte, en 1798, à titre de « savant », il est déjà, en fait, séparé de sa femme. Laissons aux psychologues le soin de déterminer, s'ils le peuvent, à quel point M^{me} Tallien a réellement aimé son mari. Il n'est pas impossible que, en pleine Terreur, elle eût accueilli la farouche passion de Tallien comme une sauvegarde et que, le danger conjuré, elle se fût éloigné de ce homme dont tous les traits distinctifs contrastaient avec les siens. Il est hors de doute, cependant, que cette union ne fût pas sans périls pour elle-même, l'heure où Robespierre traqué voulut abattre ses adversaires ; il est hors de doute, surtout, que même si on laisse au roman les détails fantaisistes de la journée du 9 thermidor (1), M^{me} Tallien joua un rôle apa-

(1) Voir, à ce propos, le livre d'Arsène Houssaye : *Notre-Dame de Thermidor*.

sant dans la réaction thermidorienne, comme elle avait usé de son empire sur Tallien pour sauver bien des têtes et que le dérèglement de ses mœurs, au cours du Directoire, a quelque droit d'être excusé après les mois dont elle avait, mieux que personne, connu et vécu la terrifiante contrainte.

..

Parmi les hommes nombreux qui subissaient son charme, pendant le Directoire, et s'associaient le plus volontiers aux réjouissances quelque peu désordonnées de son existence, figurait Gabriel Ouvrard.

Né à Nantes en 1770, ce singulier personnage avait alors une trentaine d'années. Dès sa jeunesse, il avait montré un véritable génie financier en lançant une grosse affaire de papier, au moment où la liberté de la presse multipliait les journaux. Il s'en fallut de peu que la terreur ne le comptât au nombre de ses victimes et il ne dut qu'à un subterfuge d'échapper au terrible Carrier. Rendu à ses aptitudes commerciales, il gagne une fortune dans une maison de denrées coloniales et, à l'époque qui nous occupe, est en mesure de prêter dix millions au Directoire, dont on sait que la trésorerie traversait des passes difficiles. Il ajoute à ce prêt quelques conseils opportuns en suggérant au Gouvernement — tant il est vrai que les mêmes maux appellent toujours les mêmes remèdes — la création d'une Caisse d'amortissement.

Ce que fut, dans la suite, la carrière d'Ouvrard, nous ne pouvons que le rappeler brièvement ici : Conseiller financier et créancier du Consulat et de l'Empire, munitionnaire général des Armées, il connut des fortunes contraires.

Napoléon avait besoin de lui et ne l'aimait pas. Il ne l'aimait pas, parce que les débiteurs n'aiment point leurs créanciers, ni les généraux ceux qui s'enrichissent aux dépens de l'armée qu'ils nourrissent et habillent ; il ne l'aimait pas, surtout, parce qu'Ouvrard, astueux quand Bonaparte était pauvre, avait porté à Joséphine un secours qui n'avait peut-être pas été

sans recevoir sa récompense. Quoiqu'il en soit, Ouvrard, sous l'Empire, connut alternativement les joies d'une fortune rapide et la rançon de ce succès. Impuissant à détruire la première, Napoléon lui fit payer cher la seconde. Ouvrard fut emprisonné par trois fois et retenu à Sainte-Pélagie de 1810 à 1813.

En 1798, il est déjà fort riche, fort entouré, fort prisé d'une société où les femmes sont jolies, avides de jouir et sans argent. Que parmi celles-ci il ait distingué M^{me} Tallien, cela n'est pas pour nous surprendre, sans qu'il soit besoin d'invoquer, à l'origine de leur rapprochement, l'intervention malhonnête de Barras, ami trop intéressé de l'un et de l'autre.

L'idylle d'Ouvrard et de M^{me} Tallien, née dans les fêtes du Directoire devait bientôt recevoir un cadre digne à la fois de la beauté de l'héroïne et des goûts somptuaires du héros. Laissons ici la parole à Arsène Houssaye, historien plus imagitatif peut-être que scrupuleux, mais dont le récit évoque bien l'éclat tapageur de l'époque :

« De l'hôtel de la rue de la Victoire, M^{me} Tallien passa dans une demeure féérique de la rue de Babylone, où elle fut conduite un jour comme dans un conte de fées.

« Ouvrard lui devait sa fortune par ses amis et ses conseils. Un jour qu'elle se plaignait de n'avoir pas de jardin, — car elle comptait pour rien son jardinet, un parterre babylonien qu'elle cachait sous son ombre, — il la prit dans son carrosse et lui dit : « Allons voir un vrai jardin, non pas à Babylone, mais « rue de Babylone ».

« Il la conduisit à la porte d'un hôtel Louis XV du style le plus bruyant et le plus gai. « Il me semble, « lui dit-elle, que le bonheur habite là. Et bien, « voici la clef ».

« Ouvrard lui présenta une petite clef d'or, un vrai bijou. Elle entra tout émerveillée. Ce fut à chaque pas un cri d'admiration, car son cœur d'espagnole et de parisienne éclatait toujours sur ses lèvres.

Et quand elle eut tout vu, la solitude du jardin

comme le luxe des salons, Ouvrard lui dit : « Adieu, Madame ! Vous êtes chez vous, vos gens vous ont suivie ; vous n'avez qu'à parler pour être obéie. Voilà comment je m'acquitte de mes dettes ».

« M^{me} Tallien se demanda si elle lisait un conte de fées ».

* * *

C'est dans cet éden que naquit notre confrère, Edouard Cabarrus.

Au regard des lois qui régissent actuellement notre état civil, il s'appellerait Tallien, puisque sa mère ne divorça de Tallien officiellement qu'en 1802. Nous avons noté que sur son acte de naissance, celle-ci figure sous le nom de Marie-Thérèse Cabarrus « non mariée ». Bien plus, sur le registre des actes de publications de mariages de la mairie du X^e arrondissement de Paris, en 1821, il est désigné sous le nom de Cabarrus, fils de « dame Marie-Jeanne-Ignace-Thérèse Cabarrus » qui était alors princesse de Chimay. Quant à l'acte de décès, il est établi au nom de « Jules-Adolphe-Edouard Tallien de Cabarrus, docteur en médecine, âgé de 69 ans, né à Paris », sans autre précision. Un jugement était intervenu, en effet, le 27 novembre 1835, qui accordait aux trois enfants aînés d'Ouvrard et de M^{me} Tallien, le droit de s'appeler Tallien (1).

« Il était selon la loi fils de Tallien, dit Arsène Houssaye, mais il se pouvait qu'il fût le fils du prince de Chimay, peut-être du marquis de Fontenay, peut-être d'Ouvrard, sans vouloir le moins du monde porter atteinte aux hautes vertus de l'héroïne du *Neuf Thermidor*. Et il ajoute : « que celle qui n'a point péché sous le Directoire lui jette la première pierre » (2).

Des hypothèses d'Arsène Houssaye, la première est peu vraisemblable, et la seconde insoutenable, la troisième, au contraire, est considérée comme répondant à la réalité.

(1) NAUROY. — *Révolutionnaires*.

(2) Arsène HOUSSAYE. — *Confessions*, t. VI, p. 290.

Toute sa vie, d'ailleurs, le fils d'Ouvrard et de M^{me} Tallien fut connu sous le nom de Cabarrus. « En fin de compte, dit encore Arsène Houssaye, Cabarrus portait le nom de sa mère parce qu'il était bien sûr d'être le fils de sa mère ».

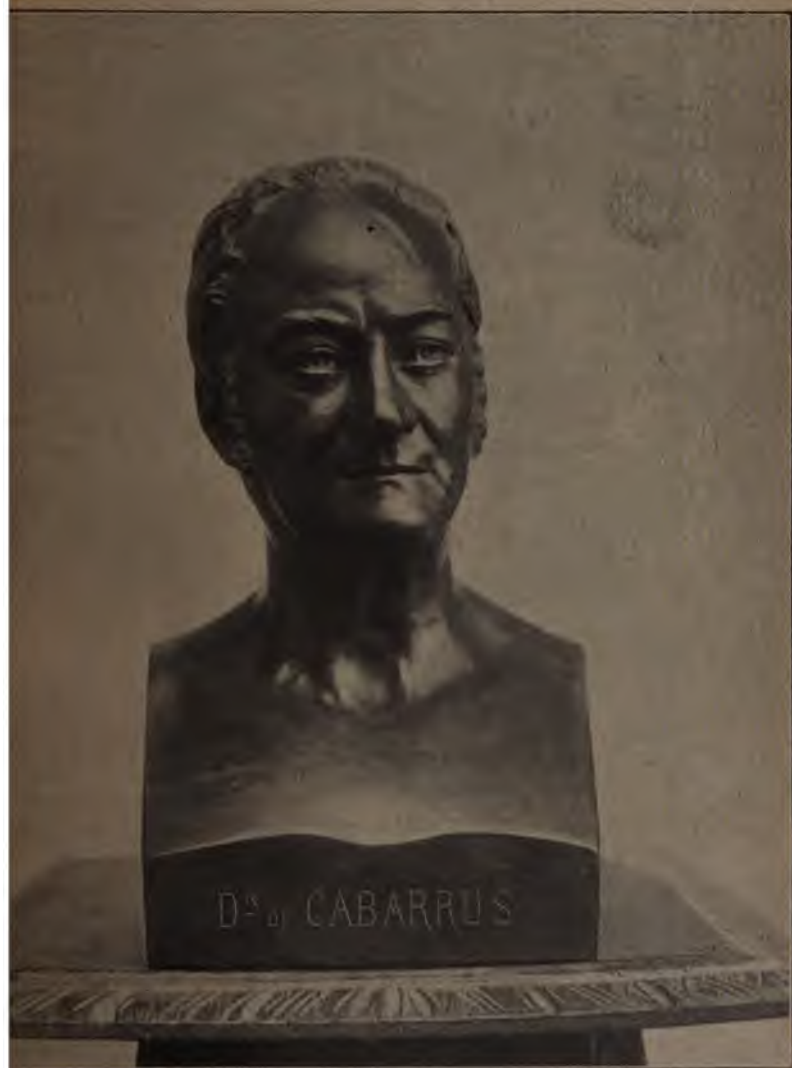
Napoléon III, comme nous-mêmes aujourd'hui, était surpris de ce nom de famille. Il interrogea un jour son médecin et lui demanda pourquoi il ne portait pas le nom de Tallien. Cabarrus invoqua le divorce de sa mère, mais ne convainquit pas l'empereur, ainsi qu'en témoigne son attitude, peu de jours après, à l'égard du fils du D^r Cabarrus. « Le fils de Cabarrus, consul je ne sais où, rapporte Arsène Houssaye, avait une audience de l'Empereur. Il donna sa carte à l'Officier de Service : « Cabarrus ». L'Empereur prit la carte et dit tout haut devant tout son monde, car il avait retenu deux amis et deux ministres à déjeuner : « Annoncez M. Tallien ». Et, pendant l'audience, l'Empereur dit plusieurs fois : « M. Tallien vous ferez ceci, vous ferez cela... »

..

Le jeune Edouard fut mis en pension chez un brave homme qui s'était fait sans doute une spécialité d'élever les enfants naturels, car il y fut rejoint, quelques années plus tard, par le fils du Général Alexandre de Girardin et d'Adelaïde-Marie Faguan, le jeune Emile Delamothe, futur Emile de Girardin.

Telle fut l'origine d'une amitié qui dura jusqu'à la mort du D^r Cabarrus en 1870, et dont nous aurons l'occasion de rapporter quelques saisissants témoignages.

Emile de Girardin et Edouard Cabarrus furent élevés en commun par un nommé Choisel, qui demeurait à Paris, boulevard des Invalides. Emile de Girardin fut ensuite confié à un ancien officier, Darel, qui l'emmena au haras du Pin, en Normandie où il retrouva sa marraine M^{me} de Senonnes et fut emmené par elle à Paris à l'âge de 17 ans.



BUSTE DU D^r DE CABARRUS

par le Comte d'Orsay

(appartient à M. Jules de Cabarrus).

Le jeune Edouard de Cabarrus, d'ailleurs, ne dut pas faire un long séjour en nourrice. Sa mère, mariée en 1805 au prince de Caraman-Chimay, lui fit faire ses études au Lycée Napoléon. Il eut très jeune la vocation de la médecine, vocation qui se heurta aux vives résistances maternelles. La princesse de Caraman-Chimay caressait, même pour ses enfants naturels, des ambitions moins modestes.

En 1833, il interrompit ses études pour accompagner en Espagne Ouvrard, de nouveau munitionnaire général de l'Armée. Cette campagne, qui ne devait pas profiter à la réputation d'Ouvrard développa, par l'intimité qu'elle entretenait entre le père et le fils, les goûts financiers de celui-ci, mais sans modifier sa décision première. Et, à son retour, il reprit immédiatement ses études de médecine.

Entre temps, il s'était marié, en 1821, à 22 ans à peine, avec Adèle de Lesseps, fille de Mathieu de Lesseps, âgée alors de 17 ans et qui était sa cousine par une arrière grand'mère commune.

Un frère de M^{me} Tallien eut un fils qui épousa l'une des trois filles de M. Kirk Patrick, consul d'Angleterre et négociant en Espagne. Les deux autres filles avaient épousé, l'une Mathieu de Lesseps, l'autre le comte de Montijo, père de l'Impératrice Eugénie. Le Dr Cabarrus était donc, par son mariage, le beau-frère de Ferdinand de Lesseps et le cousin par alliance de l'impératrice.

II

C'est en 1827, le 24 février, que Cabarrus passa sa thèse devant la Faculté de Médecine de Montpellier. A vrai dire, cet *Essai sur la Pneumonie* (1), « dédié à M. le Dr Double, membre de l'Académie Royale de Médecine » ne contient, dans le cours de ses 27 pages, aucune notion très originale, dans l'exposé anatomo-pathologique ni dans la description clinique quoique

(1) Imprimé à Montpellier chez Jean Martel aîné.

celle-ci s'éclaire des lumières alors récentes de l'auscultation. On relève dans l'étiologie une critique du corset assez inattendue : « Nul doute, écrit Cabarus, que la mauvaise conformation du thorax, naturelle ou acquise, ne fomenté, pour ainsi dire, dans les poumons, le germe de l'inflammation... On doit donc s'élever avec force contre le déplorable usage des corsets, qui, gênant l'accroissement de la poitrine et des organes qu'elle renferme, devient la source de si graves maladies. »

La condamnation du corset prononcée, au nom de la médecine, par le fils de M^{me} Tallien qui, pendant le Directoire, s'en était libérée avec une audace restée légendaire, ne manque pas d'un certain piquant.

Le chapitre consacré à la thérapeutique est le plus développé et le plus personnel de la thèse de Cabarus, qui préconise l'emploi du tartre stibié au cours d'une discussion assez vivement menée où il s'appuie sur l'autorité de Rasori et de Laennec contre Magendie, Orfila et Broussais.

« Combien de médicaments dit-il, sont mal jugés et rejetés de la pratique comme inefficaces, parce qu'ils n'ont pas été prescrits à des doses en rapports avec l'intensité de la maladie ». Et il ajoute : « Dans le plus grand nombre des cas, la tolérance pour le médicament est en raison de l'intensité de la maladie : fait précieux qui infirme les conséquences qu'on a voulu tirer des expériences sur les animaux vivants et qui peut devenir d'un intérêt immense en médecine légale ».

Ces préoccupations posologiques ne sont pas pour nous surprendre chez un jeune médecin qui ne tardera pas à devenir l'un des homéopathes les plus fameux de son temps.

Il termine son *Essai sur la pneumonie* par une réflexion fort judicieuse et du meilleur esprit critique : « C'est, je crois, une grande pensée, une noble ambition, que d'avoir voulu faire de la médecine une science exacte ; mais je crois aussi que cette ambition sera toujours déçue, qu'il y aura toujours autant de

modes de traitement d'une même maladie qu'il y aura de nuances et de modifications dans la manière dont les individus en sont affectés. »

*
* *

Il est incontestable qu'Edouard Cabarrus abordait la pratique médicale avec de sérieuses connaissances, mais aussi avec une grande maturité d'esprit et un solide jugement. Très jeune, il avait acquis, dans un milieu familial quelque peu fantaisiste, ce scepticisme et cette expérience de la vie qui, joints à de grandes qualités de cœur et d'esprit, firent de lui un homme remarquable. Ses qualités foncières surent tirer parti d'une hérédité complexe, du tempérament d'homme d'affaires de son père et de la nature ardente de sa mère. Né en marge de la société, à une époque, il est vrai, où la société connaissait mal ses limites, il y rentra par son mariage, d'abord, puis par la dignité de sa vie, par la distinction de ses enfants et par les amitiés précieuses qu'il sut acquérir et conserver.

Ce fut un médecin très apprécié et certainement très fin. « On peut dire d'Edouard de Cabarrus, écrivait Emile de Girardin, qu'il est né médecin, car la justesse du coup d'œil n'est si rare que parce qu'elle ne s'acquiert pas. Or, de même qu'elle fait l'heureux et grand capitaine, elle fait l'heureux et grand médecin. Nul médecin, peut-être, ne la possède à un plus haut degré qu'Edouard de Cabarrus. C'est surtout à l'excellence de son diagnostic qu'il doit ses innombrables succès et sa réputation méritée. »

Nous ne saurions préciser la date à laquelle il abandonna l'allopathie pour se consacrer à l'homéopathie. Sans doute le fit-il sous l'influence de Samuel Hahnemann qui jouissait alors d'un prestige considérable, dû pour une grande part au dévouement que sa femme et lui témoignaient aux malades (1).

Quelques journalistes de l'époque se sont plus à

(1) Voir, à ce propos : E. LEGOUVÉ. — *Soixante ans de souvenirs*, pp. 250 et suiv.

attribuer à l'ambition cette orientation de sa carrière : « L'homéopathie est un pâté de foie gras autour duquel nous sommes cinq à six gourmets assis ; n'invitons personne », lui prête l'un d'eux. Ce propos cynique s'accorde mal avec le récit que nous fait le même chroniqueur d'une conversation entre Cabarrus et un de ses jeunes confrères qui le pressait de relever une insulte adressée à l'homéopathie.

« Il y va de notre honneur à tous, disait ce jeune homme. On a osé imprimer que tout docteur homéopathe ne pouvait être qu'un imbécile ou un voleur !

« Le D^r Cabarrus toujours calme et souriant répondit :

« Nos adversaires sont bien bons de nous laisser le choix. Quant à moi, je ne me trouve nullement insulté et puisqu'on me permet de choisir, je suis heureux d'être un imbécile et non un voleur. Florian a dit :

« ... Sois un simple imbécile. .

« J'en ai vu beaucoup réussir !!!

« Et moi aussi » conclut Cabarrus et il refusa de s'associer à la plainte de ses confrères en disant :

« Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot. L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot ».

Cabarrus, nous l'avons vu, dès sa thèse, se refusait à considérer la médecine comme une science exacte. Il ne pratiquait pas non plus l'homéopathie comme un apostolat.

« Il professait l'homéopathie, écrit un de ses contemporains, avec un sourire encourageant, finement railleur, qui faisait à la fois douter au malade et de la maladie et du médecin et du remède. »

Au baron de Rothschild qui lui demandait un jour : « Vous êtes homéopathe... Dites-moi tout de même si l'allopathie a du bon ? », il répondit en riant : « Elle en avait un peu, je le lui ai pris... »

Comme tous les homéopathes, il avait à subir les plaisanteries habituelles et rarement inédites que provoque cette thérapeutique particulière. Nestor Roqueplan, qui était un causeur étincelant, lui raconta

un jour, en présence de Villemessant, l'histoire d'un colonel qui, achetant chez un pharmacien des granules purgatifs dont un seul, dilué dans un seau d'eau, devait purger tout un régiment, vit avec effroi l'enfant du pharmacien, âgé de 5 ans, avaler tout le contenu du flacon. Et, comme Roqueplan prétendait que trente ans plus tard, le fils de l'apothicaire ne s'en portait pas plus mal :

« Ne riez pas ! fit gaiement Cabarrus qui prenait admirablement la plaisanterie, l'homéopathie ne pardonne jamais ; vous verrez ce qui lui arrivera s'il devient seulement centenaire (1). »

Trousseau, le grave Trousseau lui-même, ne dédaignait pas de risquer à l'occasion une plaisanterie, d'ailleurs toute classique.

« Rien de meilleur pour les convalescents, dit-il un jour à Cabarrus qu'il honorait de son estime, que le bouillon homéopathe dont voici la recette :

« Vous achetez chez le boucher quatre livres de gîte à la noix que vous faites soigneusement ficeler ; puis, vous vous rendez sur le pont des Arts, et faites descendre au moyen d'une autre ficelle jusque dans la Seine. Vous laissez infuser pendant trois minutes, puis vous retirez et vous vous rendez au Havre. Là vous prenez dans le fleuve une fiole d'eau que vous versez dans un seau déjà plein. Vous faites ensuite prendre chaque matin une cuillerée de ce mélange à votre convalescent, dont les forces seront promptement rétablies ».

*
* *

En dépit de ces plaisanteries faciles, Cabarrus avait une clientèle considérable. Hommes politiques, artistes, journalistes, chanteurs et chanteuses, sur tout, avaient recours à lui. Napoléon III, lui-même, l'insu de ses médecins officiels, l'appelait à l'occasion et ne dédaignait pas d'accepter les « globules » — comme on disait — de son cousin homéopathe. San

(1) DE VILLEMESSANT. — Mémoires d'un Journaliste. T. II.

vouloir établir un rapprochement qui serait blessant pour la mémoire de Cabarrus, rappelons cependant que Napoléon III en usait simplement avec lui comme Morny avec le Dr Oliffe.

Alexandre Dumas et Gounod se faisaient soigner par lui et lui adressaient leurs amis, ainsi qu'en témoignent des lettres charmantes que nous avons eues sous les yeux (1). C'est chez lui qu'Ingres entra un jour en se voilant la face avec les pans de sa longue redingote pour ne pas voir une toile de Théodore Chassériau dont la couleur l'aveuglait, cette couleur qui lui arracha ce cri : « Elle est bonne pour les gens ivres ! »

Lorsque le Comte d'Orsay revint à Paris en 1849 quelques mois avant la mort de Lady Blessington, « le prince des dandys » vécut des jours pénibles. Il demanda à son talent de sculpteur de subvenir à des besoins qu'une fortune dilapidée ne lui permettait plus de satisfaire. Cabarrus le soigna, l'assista jusqu'à son dernier jour et c'est à cette amitié que nous devons le joli buste de Cabarrus conservé par sa famille. Ce buste, qui reproduit sous un front dégagé les traits fins et l'intelligent regard du modèle, est ignoré à l'égal de toutes les autres sculptures du Comte d'Orsay dont une seule, le buste de Lamartine, est citée par ses biographes et se trouve au musée de Versailles (2).

Mais la majorité des clients de Cabarrus appartenait au théâtre et, particulièrement, à l'Opéra. Comme tous les spécialistes de cette clientèle exigeante et fragile, il connaissait l'art de rendre son éclat à une voix momentanément altérée et ses belles clientes l'appelaient le Dr Miracle. Il savait, aussi, d'un mot ou d'une lettre au directeur, excuser une défaillance qui n'avait pas toujours une laryngite pour origine.

Il apportait dans ce ministère élégant une bonne humeur charmante et un goût délicat. Il aimait passionnément la musique, comme Orfila, comme Ricord

(1) Grâce à l'obligeance de M. J. de Cabarrus.

(2) JACQUES BOULANGER. — *Les Dandys* (P. Ollendorff, ed. 1907).

et tant d'autres médecins. Il se vantait même d'être avec Méry un des rares mélomanes à comprendre les profondeurs « babyloniennes » de la *Sémiramis* de Rossini !

Causeur intarissable, célèbre par ses anecdotes et ses mots, il savait se faire apprécier des malades et en même temps des écrivains, des journalistes, des artistes, dont il partageait la vie de café et de noctambulisme.

Il dina pendant longtemps au Café Anglais où le rejoignait, entre autres, son confrère Véron.

Plus tard, en sortant de l'Opéra, il se rendait au café Riche dont les lignes suivantes nous évoquent l'aspect pittoresque :

« De 1860 à 1870, un cénacle aussi bigarré d'opinions que de carrières tint ses assises au café Riche. On y discutait ferme et toutes les puissances du jour passaient à leur tour sur la sellette. Le fils de la célèbre M^{me} Tallien, le D^r Cabarrus, médecin homeopathe, y contait une foule d'anecdotes sur la Révolution et donnait entre temps quelques détails sur une sorte de philtre dont il se disait l'inventeur et à l'aide duquel, assurait-il, une cantatrice qui avait perdu la voix pouvait chanter le soir même. Villemessant, Aurélien Scholl, Auguste Villemot, Paul de Cassagnac, sortant à peine du collège, faisaient assaut de verve, de mots heureux et de potins réjouissants. Lambert Thiboust racontait d'égrillardes histoires de coulisses. Gambetta, qui, lors de son arrivée dans ce milieu, n'avait pour tout actif que ses succès à la conférence Molé, rompait des lances furibondes avec le fougueux conservateur Xavier Aubryet (1). »

On devine ce que pouvait être le ton des conversations échangées au café Riche, quand on sait que Xavier Aubryet exaspérait à plaisir Gambetta en soutenant que le roi Philippe le Bel s'était montré trop libéral !

Cabarrus s'intéressait à la politique. « La politique

(1) FLEURY et SONOLET. — La Société de l'Empire. T. II, p. 260.

est encore un remède homéopathique, disait-il, elle ennuit et elle préserve de l'ennui », mais on comprend qu'il eût, par hérédité, sur le gouvernement des hommes, quelque raison de se montrer sceptique. Il écoutait et il parlait. Sa faconde et sa gaité étaient célèbres.

Ses mots faisaient le tour des cafés, des coulisses, des salles de rédaction et puis se perdaient. L'un d'eux cependant a survécu, si l'on en croit Henri Malo (1) : « Les affaires, c'est l'argent des autres ».

* *

Cet homme d'esprit, qui possédait un talent de déclamation tout à l'honneur des leçons que lui avait données Talma, et qui se montrait de première force au billard, à la nage et à la chasse, était aussi un homme de cœur. Mains traits sont restés gravés dans le souvenir de ses contemporains qui attestent sa générosité et son désintéressement. L'un d'eux a même gardé un certain caractère romantique. Un soir, au café, un garçon vint l'arracher à une partie de dominos en le suppliant d'aller voir sa mère gravement malade. Cabarrus y court sans se faire prier et arrive chez une vieille concierge de la rue Coquenard, qu'il trouve dans un état d'extrême misère. Il l'examine rapidement, tire de sa poche un chiffon de papier sur lequel il griffonne : « Du repos, du jus de viande et du vin de Bordeaux ». La malade se récrie, mais aussitôt se ravise et remercie le médecin : l'ordonnance était écrite sur un billet de cent francs !

Aussi bien, le lendemain de sa mort, A. Nefftzer, dans le *Temps* pouvait-il écrire : « Il n'honorait pas seulement le corps médical auquel il appartenait par la science et par l'expérience, il l'honorait aussi et plus encore par le désintéressement le plus généreux, et en même temps le plus naturel, heureux de la reconnaissance de ceux qu'il obligeait, mais non moins expert dans l'art délicat d'en alléger le poids. »

(1) HENRI MALO. — La gloire du Vicomte de Launay, p. 106-107. (E. aul éd.)

On a dit de Cabarrus : « Personne n'a peut-être conquis tant et de si diverses amitiés et nous ne croyons pas qu'il en ait jamais perdu une seule. » C'est là un bel éloge, car ses contemporains sont unanimes à vanter en même temps que sa sociabilité la solidité de ses relations. Cet homme du monde, ce familier des coulisses et des cafés, ce fils, pour tout dire, d'une femme dont la moralité ne fut pas la plus belle parure, a laissé le souvenir d'un caractère ferme. Il vivait quelque peu en bohème, mais sa naissance irrégulière et son enfance agitée n'avaient pas altéré chez lui la notion des sentiments élevés. Il connaissait bien les tares de la Révolution et du Directoire, mais il regrettait l'enthousiasme et cette sorte de pureté, si on peut dire, avec lesquels on s'abandonnait alors à ses passions. « On est si peu amoureux aujourd'hui, disait-il sous l'Empire, qu'on se met à quatre pour aimer une créature... Un homme n'oserait pas affronter le ridicule de dire qu'une femme l'absorbe, qu'il lui sacrifie sa carrière pour lui donner sa vie. »

La Révolution ! Comme il en avait entendu parler et comme il aimait en parler ! On le consultait pour la mise en scène des pièces qui en reproduisaient les épisodes.

Après 1830, sa mère, qui habitait alors le château de Chimay en Belgique, vint à Paris et eut le désir de voir à l'Ambigu un drame intitulé : *Robespierre*. Son fils l'y conduisit. Lorsqu'elle entra dans sa loge, la scène représentait le cabinet de Robespierre et un officieux annonçait : « La citoyenne Tallien ! » La princesse de Chimay s'évanouit, mais elle avait eu le temps de voir ce qui l'intéressait au premier chef et, plus tard, elle résuma son impression en ces termes : « Dieu ! que l'actrice qui me représentait était mal mise. »

III

L'amitié qui unit Cabarrus à Emile de Girardin peut-être mise au rang des plus fameuses. C'est à cette amitié, comme nous le verrons, que Cabarrus

dut d'assister de très près, sinon de participer directement, aux épisodes principaux de la révolution de 1848.

Nous avons rappelé, précédemment, les circonstances qui rapprochèrent en nourrice, les deux enfants naturels. C'est donc presque du berceau que date leur mutuelle affection et il est fort probable que Cabarrus, l'aîné de cinq ans, prodigua ses conseils et ses appuis à Girardin, jeune homme avide de parvenir.

Il semble bien, en particulier, que ce soit à dîner chez Cabarrus auquel assistait F. de Lesseps que l'idée naquit d'un journal qui serait fait d'extraits empruntés aux autres journaux. Cette forme inédite du journalisme séduisit E. de Girardin qui créa le *Voleur* (1).

Cabarrus fut toute sa vie l'intime d'Emile de Girardin et le familier du salon de sa femme. C'est chez eux qu'il connut la plupart des écrivains de l'époque, car on sait que le salon de Delphine était l'un des premiers de Paris (2).

Cabarrus soignait, sinon M^{me} de Girardin, du moins son mari et il eut dans des circonstances dramatiques, à donner toute sa mesure en 1836.

Le duel qui mit aux prises Armand Carrel et Emile de Girardin tua Armand Carrel et laissa son adversaire gravement blessé. Écoutons Arsène Housaye :

« Girardin avait été presque mortellement blessé car le premier mot des médecins fut celui-ci : « Il faudra vous couper la jambe » Eh ! bien ! « On me coupera la jambe ». Pendant les deux jours que Carrel fut à l'agonie, ce fut une pareille agonie pour Girardin. Il croyait sa vie politique finie sans retour ; or, pour lui, la vie politique c'était toute la vie. D'ailleurs, quelle horrible perspective d'avoir la cuisse

(1) BRIDIER. — Une famille française. Les de Lesseps, Paris 1900. Fontemong, éd.

(2) Cf. Henri Malo, *op. cit.*

coupée ! Heureusement que Cabarrus était un de ses médecins. Quel que fût le péril, il voulut que Girardin gardât sa jambe. Il organisa dans son lit une fontaine jaillissante qui jetait l'eau glacée sur la blessure. Girardin fut sauvé » (1).

Ainsi Emile de Girardin fut-il, grâce au Dr de Cabarrus l'un des premiers à bénéficier de l'irrigation continue qui, depuis, fut reprise, modifiée, et... réinventée avec tant de succès (2).

La révolution de 1848 fut, comme l'on sait, pleine de péripéties pour Emile de Girardin. Cabarrus fut intimement mêlé à quelques-unes.

On sait qu'aux journées de février succédèrent celles de mars et quelques autres avant celles de juin. Le 29 mars, Girardin est bloqué par l'émeute dans les bureaux de la *Presse* que dégage avec peine la garde nationale. Des citoyens intransigeants se rendent auprès de Lamartine pour lui demander d'interdire le journal qu'ils estiment trop réactionnaire. Lamartine s'y refuse au nom de l'inviolabilité de la pensée humaine et envoie Cabarrus chercher Girardin qui sort à son bras au milieu de la foule (3).

Entre temps, Cabarrus s'intéressait passionnément au bouleversement politique déclenché par la Révolution de 1848. Son esprit ouvert et précocement formé par l'intimité d'Ouvrard aux questions financières, lui inspira même une initiative qu'il n'est pas sans intérêt de rappeler aujourd'hui.

Le 14 mars 1848, trois semaines après l'abdication de Louis-Philippe, le journal d'Emile de Girardin, la *Presse*, publiait une lettre datée du 8 et adressée à « M. de Lamartine, membre du Gouvernement provisoire et Ministre des Affaires étrangères ». Cette lettre était signée de Cabarrus qui appelait le destinataire : « Mon cher ami ».

(1) Arsène HOUSSAYE. — *Confessions*, t. II, p. 219.

(2) Nous avons publié dans la *Chronique (médicale 1927)* une Note qui reproduisait la citation d'Arsène Houssaye et qui provoqua d'intéressants commentaires.

(3) Consulter Henri Malo, *op. cit.*

Elle ne contenait rien moins qu'un exposé technique très fouillé de la situation financière de la France et des moyens d'y porter remède. Cabarrus y commentait une formule chère à Ouvrard et dont celui-ci s'était inspiré sous la première révolution : « L'impôt me et la dette vivifie ».

* *

C'est à Emile de Girardin que Cabarrus remit son testament. Il lui écrivait en effet, dès le 4 juin 1856 :

« Mon cher ami,

« La mort peut se venger un de ces jours du tort que je lui fais et j'ai cru prudent de rédiger mon testament. Je te prie de le garder. »

Et, d'ailleurs, ce testament débute par cette phrase touchante dans sa simplicité :

« J'institue E. de Girardin, l'homme que j'ai le plus aimé au monde, mon exécuteur testamentaire. »

Cette affection était payée de retour. Les quelques lignes qu'Emile de Girardin consacre à Cabarrus le lendemain de sa mort dans la *Liberté* sont empreintes de la plus sincère émotion. Girardin l'appelait « celui qui fut l'ami de toute ma vie, depuis le jour de ma naissance, sans avoir jamais cessé de l'être. » Et il ajoutait : « Aucun (de ses nombreux amis) ne le regrettera aussi vivement que moi car des amis qui sont toujours restés fidèles du berceau au tombeau deviennent de véritables frères. C'est donc un frère que je perds aujourd'hui. »

Toutefois, quand il apprit la mort de Cabarrus, Girardin n'avait pu, en vieux parisien qu'il était, s'empêcher de faire un mot : « Cependant... Cabarrus n'avait bien promis de vivre pour m'empêcher de mourir ».

Il survécut onze ans à son ami.

IV

Edouard de Cabarrus eut de nombreux frères et

sœurs ou plus exactement, des sœurs et des demi-frères. En vérité, M^{me} Tallien fut si prolifique qu'on éprouve quelque peine à dresser une liste exacte de sa descendance.

Il semble que d'Ouvrard elle eut, en outre d'Edouard de Cabarrus, trois filles : La baronne Clémence de Vaux, qui fonda la Congrégation des Dames de Saint Louis dont elle fut la Supérieure générale à Juilly M^{me} Coralie de Vaux, et M^{me} de Brunetière. Dans la suite, de son mariage avec le prince de Caraman Chiriac elle eut quatre enfants, deux fils et deux filles dont la marquise du Hallay-Coatquen.

Mais auparavant, elle avait eu de son premier mariage avec le vicomte de Fontenay un fils qui mourut, en 1816, à 26 ans, lieutenant-colonel et, en 1795 une fille, de Tallien, Rose-Thermidor-Thérèse, qui fut la filleule de Joséphine et mourut en 1862, à Nice comtesse de Narbonne-Pelet. Le 18 juin 1798, elle avait mis au monde un enfant qui mourut en naissant et que certains de ses biographes attribuent à Barras.

On arrive ainsi au total de onze enfants, dont quatre étaient avec Edouard de Cabarrus, nés des œuvres d'Ouvrard.

Des quatre filles de ce dernier, il en est une qui mérite une mention particulière. Thérèse Clarissa Tallien, M^{me} de Brunetière, eut une vie assez agitée. En 1842 elle dirigeait le *Paris-Industriel* où elle publiait des articles littéraires.

Elle ne fut pas très heureuse dans ses affaires. En 1844, elle possédait, concurremment avec son journal, un excellent bureau de tabac. Mais elle jouait la Bourse et perdit. Elle dut quitter la France et se réfugia en Angleterre où elle dirigea de nouveau le journal *L'observateur français*.

Ce n'est pas tout. Elle fut la maîtresse d'Emile Girardin dont elle eut un fils en 1839. En quittant la France, en 1844, elle abandonna ce fils qu'Emile Girardin prit par la main et conduisit à sa femme :

« Je vous remercie d'avoir eu confiance en moi »

répondit simplement Delphine et elle adopta l'enfant, dont elle fit son héritier.

* *

Nous avons indiqué qu'Edouard de Cabarrus épousa en 1821 Adèle de Lesseps, fille de Mathieu de Lesseps, née en 1803 et qui mourut le 22 octobre 1879, aux Clayes, près de Villepreux (Seine-et-Oise).

De ce mariage il eut trois enfants qui lui firent honneur.

Jules, né en 1822, épousa Francesca Fiol, devint ministre plénipotentiaire et eut sept enfants.

Marie, née en 1825, épousa M. Saint-Amand Martignon et eut deux enfants.

Adolphe, Marie-Charles, né en 1827, épousa M^{lle} Sibour, nièce de l'Archevêque de Paris, devint Consul général de France et eut huit enfants (1).

V

Edouard de Cabarrus mourut le 18 mai 1870, à 8 h. 1/2 du matin, à son domicile 29, rue de Provence.

Il était malade depuis quatre ou cinq jours et avait dû s'aliter. Un abcès de la gorge s'ouvrit spontanément. Il était soigné par deux de ses confrères homéopathes, les D^{rs} Raymond et Crétin, qui s'inquiétaient de la somnolence dont il semblait accablé.

La dernière nuit fut assez agitée. Au matin sa bonne lui demanda s'il désirait qu'on fit venir le D^r Raymond.

« Pourquoi faire, répondit-il, je suis tout à fait bien. »

Ce fut son dernier mot. Il poussa un cri et sa tête se renversa sur l'oreiller.

« On peut dire, avec Emile de Girardin, que la mort l'a épargné, car elle l'a enlevé en prenant le soin de se cacher afin qu'il ne la vit pas venir ».

(1) C'est à cette branche qu'appartiennent M. Jules de Cabarrus et M^{me} Godefroy qui ont, avec une bonne grâce et une obligeance précieuses dont je leur exprime toute ma gratitude, mis à ma disposition les documents qu'il possèdent sur leur grand-père.

Ses obsèques eurent lieu le 21 mai à Notre-Dame de Lorette, simples comme il les avaient voulues.

Des gens du monde, des écrivains, des artistes, des comédiens, assistaient en grand nombre à la cérémonie : le prince de Wagram, le comte d'Hautpoul, le baron de Rothschild, Emile et Isaac Pereire, Arsène et Henry Houssaye, Bressant, Delaunay, M^{me} Carvalho, etc.

Un artiste, M. Jourdan, sollicita du curé l'autorisation de chanter l'*Agnus Dei* et on se racontait pendant la cérémonie un dernier trait en témoignage du dévouement de Cabarrus à l'égard des artistes. Faure, de l'Opéra, avait rendez-vous avec lui le matin de sa mort. Il arriva pour apprendre la triste nouvelle et se retirait, quand on le rappela.

« Le Docteur vous attendait, lui dit la domestique, et il a voulu écrire votre ordonnance avant de mourir. »

On n'oserait affirmer l'authenticité de cette anecdote qui a toutefois le mérite d'avoir été tenue pour vraisemblable par tous ceux qui connaissaient le D^r de Cabarrus. Il fut enterré au Père-Lachaise dans le caveau de la famille de Lesseps.

La presse se fit l'écho, les jours suivants, des regrets qu'il laissait parmi ses amis et ses malades.

Homme d'esprit et homme de cœur, intelligent savant et désintéressé, Edouard de Cabarrus accomplit avec bonne grâce et avec simplicité son destin.

Né à la fin de la Révolution, élevé sous le premier Empire, ayant vécu sous la Restauration, la Monarchie de juillet, la République de 1848 et le second Empire, il connut six régimes successifs. Enfant naturel, il sut, sans renier ses origines ni ses amitiés finir en grand bourgeois.

Edouard de Cabarrus fut un brave homme et un caractère.



**MÉRITE ET LA PRIORITÉ DE ROBERT REMAK
AU SUJET DE
LA DÉCOUVERTE DU CHAMPIGNON FAVIQUE**

Par le Dr Arpad HERCZEG (Budapest).

Le XIX^e siècle a été, pour la médecine, l'époque la plus féconde; et parmi les découvertes de ce siècle, la plus grande portée fut celle de l'*étiologie parasitaire* (animale ou végétale) des maladies cutanées, découverte qui servit de base à la fondation de la microbiologie.

Le début du siècle dernier, l'étiologie des maladies de la peau humaines, la connaissance des parasites de la peau, des bactéries pathogènes humaines étaient ignorées. C'est en 1834 qu'eut lieu la première découverte importante ou pour mieux dire la démonstration définitive de la faculté pathogène de l'*acarus* de la gale, observation qui depuis longtemps avait échappé à diverses reprises, mais était toujours restée oubliée. En 1834, *Renucci* démontra *ad oculos* la présence de l'*acarus* de la gale dans la peau, devant Alibert et son nombreux auditoire. Quant aux autres maladies de la peau de l'homme, connues jusqu'alors comme étant d'origine cryptogamique, on les différenciait alors, ou plutôt on les confondait sous les dénominations d'impétigo, porrigo favosa, porrigo lupinosa, porrigo decalvans, teigne tondante, alopecia tonsurans, etc.

Cette époque chaotique, durant le même lustre (1841) Robert Remak, Lucas Schönlein et David Hansemann découvrent presque simultanément, mais indépendamment les uns des autres, le germe végétal

pathogène du favus. Pourtant ce fut Remak, alors âgé de 21 ans seulement, qui eut la priorité de cette découverte, et néanmoins le mérite de la découverte du champignon favique se rattache encore aujourd'hui universellement au nom de Schönlein. C'est dans le but de déterminer les mérites de ces trois savants, que nous allons examiner l'ordre chronologique des trois découvertes successives du champignon du favus.

Lorsque, en 1836, Robert Remak (1) travaillait dans le service de médecine infantile à la Charité de Berlin, il ignorait encore les découvertes de Bassi et d'Audouin sur la cause parasitaire de la muscardine du ver à soie (1835-1837). Sur le conseil de son chef Barez, Remak étudia la *poltrigo lupinosa* W. (le favus actuel). A cette époque, certains (tels Preuss) rangeaient cette maladie parmi les affections tuberculeuses qui, d'après eux, étaient caractérisées par la « matière caséique ». Pour l'épreuve de la matière caséique, on employait d'après Preuss, la méthode à l'acide acétique dilué. Ainsi donc, Remak, lui aussi, examina au moyen d'acide acétique les croûtes faviques et trouva dans les godets, d'une part des éléments de la grosseur d'une hématie de grenouille, allongés, lisses, liés ensemble, formant des filaments ramifiés, d'autre part des éléments mycéliums et sphériques. Ces deux éléments étaient les mycéliums et les spores du champignon favique. Remak, âgé de 21 ans seulement, eut conscience d'avoir ouvert une voie nouvelle dans le domaine de la pathologie; il fit part de ses observations à son ami Xavier Hube, qui les publia dans sa thèse de doctorat (2), tombée aujourd'hui dans l'oubli : « Invenit Remak crura et filamenta myceliorum, quae in globulis, sphaerulis, et in fibrarum ramificationibus consistunt, et in pusculis constare quoad magnitudinem globulorum sanguinis similibus, laevibus, subrotundis, et fibrarum cohaerentibus et fibrarum ramificationibus » (3).

(1) Robert REMAK. — Né à Posen 1815, mort à Berlin 1865.

(2) De morbo scrofuloso, Berol. 1837.

(3) C'est-à-dire non accidentel = pathogénique.

praebentibus (1), ad minorem partem ex *corpustam parvis*, ut nonnisi maxima adauctione dispossint : in substantia illa si cum aqua bene trita di acetici guttula admixta est, ex minoribus corallulis sub microscopio cagulum formari sed majora us inmutata formam conservare. » C'est en 1840 Remak lui-même appela l'attention sur sa découverte de 1836 en citant dans un article de *Medicinische Zeitung* (2) les lignes ci-dessus de . Cet article fut également perdu de vue jusqu'en 1925, année où Rille (3), analysant dans une belle étude l'*œuvre de Gruby*, mentionne en même temps les mérites de Remak.

En 1839, c'est-à-dire trois ans après la découverte de Remak (4) et deux ans après sa publication par Hübner (5), alors professeur à Zürich, en examinant au microscope le favus, y remarqua les mêmes éléments que Remak. Sous l'influence, ainsi qu'il dit lui-même, des découvertes de Bassi, d'Audouin et d'Unger, il émit cette très remarquable opinion que, d'après ces éléments aperçus sont des champignons. Hübner cependant, dans un bref article (5), ne mentionne pas de mentionner les observations de Remak (publiées par Hübner), mais encore il ne s'étend pas sur l'importance de ses propres observations. Il se contente de promettre qu'il reviendra sur la ques-

En 1840, Remak entra en rapports scientifiques étroits avec Schönlein. La chaire de médecine à l'université de Berlin étant devenue vacante l'année précédente, on y appela Schönlein, alors âgé de 47 ans et déjà possédant déjà d'une renommée universelle ; il commença ses lectures en mai. C'est alors que Remak fut assistant de Schönlein et, un peu avant déjà (en avril) il fit paraître dans la *Medicinische Zei-*

(1) C'est-à-dire un champignon.

(2) *Medic. Zeitung*, 1840, No. 16 p. 73-74.

(3) RILLE. — *Dermat. Wochenschr.*, 1925, vol. 82, p. 512.

(4) HÜBNER. — *Archiv. f. Anat. u. Physiol.*, 1793-1864.

(5) *Archiv. f. Anatomie u. Physiologie*, Berlin, 1839, p. 82.

tung son article, déjà cité, très important du point de vue aussi de la question de priorité (1). Cet article témoigne de la grande considération que le jeune Remak avait pour son nouveau chef. Dans cet article, le jeune débutant de 25 ans ne voulait ni provoquer la susceptibilité de Schönlein ni diminuer les mérites de ce dernier touchant ses recherches sur le favus. Aussi reste-t-il hésitant : d'une part, il souligne le fait que Schönlein est le premier qui, en termes ne laissant aucun doute, *écrivait* que les éléments vus dans le favus sont des champignons ; d'autre part, Remak considère comme indispensable de rappeler dans le même article que c'est lui-même qui, non seulement a observé le premier les filaments ramifiés et les corpuscules sphériques caractéristiques des champignons, mais qui aussi tenait ces éléments, dès 1836, pour des *champignons* et pour *pathogènes*, ainsi qu'il résulte de la description de Huba. *Ce qui revient à dire que Remak a vu et reconnu le premier champignon pathogène pour l'homme.* Par conséquent, de tous points de vue, la priorité est à Remak vis-à-vis de Schönlein. Schönlein connu pour sa « göttliche Grobheit » (rudesse divine) ne protesta jamais contre ces affirmations exprimées avec tant de ménagements par son subalterne et resta impassible en face d'une contradiction apparemment intentionnelle dans la publication de Remak en 1840 (Schönlein est le *premier*, mais *avant* lui c'est Remak qui avait déjà reconnu l'origine végétale du favus) ; de plus, Schönlein ne publia point les recherches ultérieures promises, mais il confia à Remak de nouveaux examens mycologiques, dont le fruit fut l'*inoculation* réussie du favus sur sa propre peau, en 1842 (2), et l'ouvrage classique de Remak paru en 1845 (3).

(1) Medic. Zeitung, loco citato.

(2) Medic. Zeitung, 1842, No. 31, p. 137.

(3) R. REMAK. — Diagnostische u. pathogenetische Untersuchungen, Berlin, 1845.

En 1844, Gruby (1), troisième dans l'ordre chronologique, découvrait lui aussi, indépendamment de Remak et Schönlein, le champignon favique dont il donne une description qui tient encore aujourd'hui sa place. On réclama alors vis-à-vis de Gruby la priorité — non pour Remak, mais pour Schönlein (2).

Dans son ouvrage de 1845, Remak traite de toutes les connaissances que l'on possédait alors sur cette question (3); contrairement à Lebert qui avait dénommé le champignon du favus *Oidium Schönleini*, il le désigne, lui, sous le nom d'Achorium qui n'engage à rien et y appose non point son propre nom, mais celui de son maître : *Achorium Schönleini*. Gruby, en 1843, avait agi de même en dénommant le microsporum d'après le célèbre mycologue Audouin, mort quatre ans auparavant : *Microsporum Audouini*. La modestie de Remak dans ses publications, la délicatesse de sa conduite vis-à-vis de son maître, ont été la cause que, jusqu'à la publication de l'étude de Rille, on considérait universellement Schönlein comme le premier observateur ayant constaté qu'un végétal pouvait provoquer une maladie humaine.

(1) David GRUBY. — Hongrois, vivant à Paris, né à Kisker en Hongrie, 1810, mort à Paris 1898.

(2) H. FEULARD — Teigne et Teigneux. Paris, 1886, p. 34-40. — R. SABOURAUD. Les Teignes, Paris, 1910, p. 6. — L. NÉKAM. Introduction au livre de Ballgi : Bőrgyógyászati mykologia, Budapest 1929.

(3) L'affirmation de Remak (dans ce livre, p. 193) que ce fut Schönlein qui découvrit la nature végétale du favus, n'est, de sa part, qu'un excès de loyauté. VALENTIN (*Report Anat. u. physiol.*, 1841, vol. VI, p. 58) et BENNETT (*Transact Royal Soc. of Edinburgh*, vol. XV, part. II, 1842, p. 289) ont bien compris le sens de l'article de Remak. VALENTIN écrivait : « Remak macht darauf aufmerksam, dass schon 1836 die Zusammensetzung der tinea favosa aus Pilzfäden beobachtet habe ».



QUELQUES MOTS SUR L'ORIGINE DE GEORGES BAGLIVI

Par le D^r V. TORKOMIAN.

Dans son numéro de juillet-août 1927, le Bulletin de la *Société Française d'Histoire de la Médecine* insérait une notice sur l'origine de George Baglivi ; l'auteur de cette notice, le D^r Koërbler, de Zagreb, à la suite de recherches fort documentées, arrivait à prouver une fois de plus, après plusieurs autres biographes de Baglivi, que le pays natal de ce grand médecin était bien la ville de Raguse, en Dalmatie.

A la fin de son article, le D^r Koërbler ajoute, sans autres détails, que le médecin George Baglivi, était *d'origine arménienne*.

Ce témoignage succinct ayant attiré mon attention j'ai cru devoir m'y arrêter.

Qu'il me soit permis de déclarer d'abord que le D^r Koërbler n'est pas le premier à signaler l'origine Arménienne de ce célèbre médecin du XVII^e siècle.

Un an avant lui le P^r Pietro Capparoni dans son remarquable ouvrage *Profili Bio-Bibliografici di medici celebri italiani dal sec. XV^e Sec: XVIII^e* paru à Rome en 1926, écrivait en tête du Chapitre consacré à G. Baglivi (1), que ce dernier était né *Arménien* ; d'ailleurs Mazzucheli, auteur du XVIII^e siècle l'avait déjà écrit dans son *gli scrittori d'Italia* paru en 1753.

Je dois certes savoir gré à ces éminents auteurs de n'avoir pas laissé dans l'oubli la véritable origine de

[1] G. Baglivi avoue lui-même son origine armienne dans son ouvrage de *l'accroissement de la médecine pratique*, traduit par J. Boucher, Paris, 1851, pages V et 161.

George Baglivi, dont le nom fait grand honneur à l'histoire médicale de la nation arménienne; néanmoins, je veux rapporter à ce sujet quelques documents, que j'ai eu l'occasion de consulter l'an dernier dans la bibliothèque du couvent, deux fois séculaire, de la Congrégation des Méchitharistes arméniens de Venise.

A partir du commencement du xvi^e siècle des colons émigrés d'Arménie, surtout de l'Arménie persane vinrent s'établir sur différents points du littoral de l'Adriatique, notamment à Raguse, et à Venise, ainsi que dans d'autres villes d'Italie, comme par exemple, Livourne, Ancône, Rome, où on trouve encore leurs traces, églises, tombeaux, manuscrits, etc.

Le Père Léon Alischan de la Congrégation des susdits Méchitharistes, historien distingué et très réputé, rapporte dans ses remarquables publications, intitulées *Armeno-Veneto* et *Sisagan* (Venise 1893 et 1893), que le médecin George Baglivi descendait de ces émigrés arméniens; son grand-père paternel était originaire de la ville de nouveau Djulfa, en Arménie Persane, et s'était établi à Raguse; il s'appelait George de Djulfa, en arménien Kévork Djoughaëtzi, et s'occupait de commerce; il mourut en 1663 à Raguse où il fut inhumé dans l'église des Dominicains.

Alischan ne parle cependant pas du fils de George de Djulfa, c'est-à-dire du père du futur médecin.

Tous les biographes de George Baglivi, tant italiens que français s'accordent pour dire qu'il était né à Raguse, le 8 septembre 1668, soit trois ans après la mort de son grand-père dont on lui donna le prénom.

D'après la revue arménienne des Méchitharistes de Venise *Bazmavéb* qui en 1922 a consacré des articles très intéressants à la mémoire de Baglivi, ce dernier perdit prématurément son père et sa mère. Demeuré seul avec son frère aîné Jacob, il fut recueilli par des amis de sa famille, qui confièrent les deux enfants aux soins d'un père jésuite charitable, nommé Monlegai; ce père se chargea de les envoyer auprès de

parents arméniens établis à Lecce ; ceux-ci, malheureusement peu fortunés, ne purent les garder longtemps, et se virent obligés, pour les faire élever, d'avoir recours à la générosité de tiers ; ainsi, ils réussirent à placer l'un des orphelins, Jacob, dans un couvent où il embrassa la carrière ecclésiastique, tandis que George fut confié à la bienveillance d'un médecin praticien de Lecce, nommé Baglivi.

Ce médecin n'ayant pas d'enfants, adopta le jeune George, à condition que dorénavant il porterait son nom, et c'est ainsi que l'orphelin arménien s'appela George Baglivi.

George reçut de son père adoptif sa première instruction ainsi que le goût des sciences médicales et les premières notions de Médecine, qu'il devait, dans la suite, poursuivre à la Faculté de Médecine de Naples, comme nous l'apprend le P^r Capparoni.

En rapportant succinctement ces quelques renseignements sur l'origine de G. Baglivi, je n'ai nullement la prétention de faire sa biographie complète ; tant de fois donnée déjà par des maîtres compétents, j'ai voulu tout simplement, en tant qu'Arménien, insister sur le fait que cette gloire de la Médecine Italienne du XVIII^e siècle, appartenait par sa naissance à la nation arménienne.

George Baglivi n'est d'ailleurs pas le seul Arménien qui se soit rendu célèbre comme savant en Italie ; je me bornerai à citer, parmi beaucoup d'autres, le célèbre chimiste Ciamician, membre correspondant étranger de l'Institut de France, mort il y a quelques années.

Le Couvent des Mèchitharistes de Venise, possède dans ses collections un portrait de George Baglivi dont j'ai pu faire faire une reproduction ; ce portrait, que je joins à cette note est identique à celui qu'on trouve dans l'ouvrage du P^r Capparoni, avec cette différence qu'au bas de celui de Venise on lit en arménien le nom de George Baglivi.

UN VÉNÉROLOGUE ARMÉNIEN AU XIX^e SIÈCLE

Par le D^r V. TORKOMIAN.

Au nombre des auteurs, qui dans la seconde moitié du siècle passé ont contribué aux progrès de la vénérologie, on a le droit de compter un médecin arménien, français d'adoption, élève de Ricord, qui durant toute sa vie s'est voué aux études des maladies vénériennes, et s'est distingué par un nombre important de travaux, qui ont été justement appréciés par l'Académie de Médecine et par la Presse Médicale de Paris.

Qu'il me soit permis d'évoquer aujourd'hui le souvenir de ce vénérologue arménien, mort jeune, il y a plus de soixante ans, après avoir été parmi ses compatriotes un fervent propagateur de la médecine française.

Il s'agit du D^r Joseph Beyran Melconian, connu sous le nom de « *Docteur Beyran* ».

*
* *

Il était né à Andrinople, en Turquie d'Europe, le 16 mars 1825, et était le fils unique d'un Arménien nommé Melcon, d'où le nom Melconian de Beyran ; ce père avait dans le pays une situation considérée comme changeur de monnaies, nous dirions aujourd'hui banquier.

Après avoir fait ses études primaires dans l'Ecole paroissiale de son pays natal, le jeune Joseph fut envoyé à Constantinople, et inscrit comme élève interne au célèbre collège arménien dit « *Djémaran* » à Scutari d'Asie.

C'est dans cette école qu'il reçut son instruction

Soc. d'Hist. de la Méd., XXIII, 1929, n° 9-10.

secondaire et apprit à fond la langue et la littérature française qu'enseignaient des professeurs français.

Joseph Melconian qui dès cette époque s'appelait tout simplement BEYRAN, muni du diplôme du dit Collège, quitta Constantinople vers la fin de l'année 1843, afin d'aller étudier la Médecine à Paris.

*
* *

L'amour de la médecine lui fut inspiré, paraît-il, par un professeur de français, lequel tout en étant voué à la littérature, était en même temps un grand amateur de l'art de guérir, et ce professeur a exercé son influence non seulement sur Beyran, mais encore sur quatre autres de ses élèves qui ont tous embrassé la carrière médicale, ainsi qu'il m'a été rapporté par un des anciens condisciples de Beyran, le Dr Stépan pacha Aslanian, professeur honoraire à l'Ecole de Médecine de Constantinople, que j'ai eu l'avantage de connaître dans un âge avancé.

C'est en 1844 que le futur médecin Beyran prit sa première inscription à la Faculté de Médecine de Paris, il en devint ainsi le quatrième élève arménien, ses aînés immédiats étant BALLIAN, mort prématurément, puis SINAPIAN et ROUSSIGNAN, devenus plus tard Professeurs émérites à l'Ecole de Médecine de Constantinople.

Beyran suivit les cours de la Faculté avec une très grande assiduité, tout en fréquentant les services cliniques des hôpitaux, mais de préférence ceux de Rostan et de Ricord ; et c'est sous l'impression des leçons magistrales de ce maître célèbre que Beyran devait s'orienter vers la branche des maladies vénériennes.

*
* *

Il passa brillamment ses examens de Doctorat, et le 18 juin 1850, soutint une thèse ayant comme sujet : *Le diagnostic des affections du Testicule.*

Cependant, bien avant la soutenance de sa thèse, il avait publié au mois de juin 1848, un mémoire sur

la *Paralysie du grand dentelé*, mémoire qui a été inséré dans la *Gazette des Hôpitaux*.

En 1849, pendant l'épidémie de choléra de Dieppe(1), il s'était engagé comme aide-médecin et avait prodigué ses soins aux cholériques avec un dévouement qui lui valut plus tard la Croix de la Légion d'honneur.

Aussitôt devenu docteur en Médecine, Beyran se fit naturaliser français, mais malgré son vif désir de s'établir à Paris et de suivre la carrière des Concours, il se vit obligé d'obéir aux instances de son père et de retourner, ne fût-ce que provisoirement, à Constantinople, où, en effet, une carrière brillante l'attendait, grâce à sa capacité et surtout à son titre de « Docteur en Médecine de la Faculté de Paris », titre des plus enviés alors en Orient, comme d'ailleurs aujourd'hui.

*
* *

Aussi, le trouvons-nous dès 1851 à Constantinople ; à peine y était-il arrivé, qu'il fut nommé médecin et chirurgien en chef de l'hôpital arménien de Saint-Sauveur et Médecin de l'hôpital Impérial de la Marine ottomane.

Il remplit simultanément ces deux fonctions, avec une rare sagacité et une abnégation digne d'un savant.

Non seulement il introduisit de grandes améliorations et des réformes dans les services hospitaliers qu'il dirigeait, mais encore il consacra la majeure partie de son temps à étudier les maladies endémiques et en particulier, les affections vénériennes, sur lesquelles il fit de très intéressantes communications à Paris ; j'en citerai les suivantes :

De l'action du pus chancreux, en 1851 ;

Monographies sur les maladies vénériennes, en 1851 ;

Mémoire sur les rétrécissements du canal de l'urètre, en 1852 ;

(1) Ces renseignements m'ont été fourni en 1894 par le très regretté Dr L. H. Petit, bibliothécaire de la Faculté de Médecine.

De la névralgie de la vessie, en 1852 ;
Mémoire sur les maladies de l'urèthre et de la vessie,
en 1852 ;

Néanmoins, le Dr Beyran ne put continuer longtemps à exercer à Constantinople, car, là-bas le champ scientifique lui paraissait trop restreint ; il souffrait beaucoup de la nostalgie de la France ; il renonça donc à la haute situation médicale qu'il occupait, il refusa même la chaire que l'École de Médecine lui offrait, il sacrifia tout et malgré les supplications de son père, il finit par quitter définitivement Constantinople et rentrer à Paris en 1853 ; on était à la veille de la guerre de Crimée.

* *

A Paris, il s'installe au 116 de la rue de Grenelle-St-Germain, comme nous l'apprend l'Agenda Médical de la même année, et dès le commencement il se spécialise dans la branche des maladies vénériennes.

Homme de recherches et d'observations, il publiait des travaux qui ne manquent pas d'intérêt aux yeux de ceux qui s'adonnent à l'histoire de la médecine.

Ces travaux étaient intitulés :

De l'inflammation granuleuse du col de l'utérus,
en 1853 ;

Étude sur le pellagre, en 1853 ;

De la paralysie syphilitique de la sixième paire ;
en 1853.

A part ces mémoires concernant la Vénérologie et la Gynécologie, il a écrit aussi un opuscule sur la *Thoracanthèse* publié dans l'*Union Médicale* de 1853 ; et une monographie sur la *Turquie médicale* et une *Notice sur la Turquie*, en 1855.

Dans celle intitulée *La Turquie médicale*, le docteur Beyran décrivait les maladies endémiques spéciales à ce pays, l'état sanitaire, et la rareté des cas de rage, qu'il attribue à la liberté des chiens errants, dont toutes les rues de Constantinople étaient bondées à cette époque déjà lointaine ; ces animaux ne devaient être exterminés en masse que vers 1910.

Ces deux monographies étaient spécialement écrites, pour servir de guide aux soldats de l'armée française qui se rendaient en Orient pour prendre part à la guerre de Crimée.

Elles ont été traduites en langue turque et présentées au gouvernement Ottoman, qui a récompensé son auteur par une décoration et le nommer officiellement en 1855, médecin attitré de l'Ambassade de Turquie à Paris.

*
**

En 1857, le docteur Beyran publiait chez Germer-Baillière un petit traité de Pathologie générale, dont il a fait paraître une seconde édition en 1863, revue et augmentée, en y insérant de nombreuses pages, relatives aux symptômes des affections vénériennes.

En 1858, il est nommé Chevalier de la Légion d'honneur pour les services qu'il avait rendus aux malades pendant l'épidémie de choléra de Dieppe en 1848.

En 1864, il est professeur libre à l'Ecole pratique, où il enseigne devant un auditoire assez nombreux, sur les maladies vénériennes et des voies urinaires.

Le docteur Beyran a réuni ces leçons dans un petit volume qu'il a fait paraître en 1865, sous le titre : *Leçons des maladies des voies urinaires.*

Nous connaissons encore de lui des Mémoires sur *les Polypes de l'urèthre chez l'homme* (1862), et *les vices de conformation des organes génitaux chez la femme* (1862) et, en outre, un uréthrotome présenté à l'Académie de Médecine et fort apprécié par celle-ci dans une des séances de l'année 1862.

Le docteur Beyran est aussi l'inventeur de deux sortes d'opiat, qualifiées sous le nom de *l'opiat Beyran* que nous trouvons mentionnés dans le nouveau formulaire de Bouchardat des années 1865-1895.

Infatigable, le docteur Beyran, tout en ayant une vaste clientèle, s'occupait sans relâche de ses publications, comme me l'a plus d'une fois raconté mon très regretté collègue et ami le docteur Péchdimaldji

qui avait connu Beyran et vécu dans son intimité, lorsqu'il faisait ses études de médecine à Paris.

* *

C'est probablement le surmenage qui a fini par ruiner la santé de Beyran à tel point qu'en 1866 il se vit obligé de cesser ses occupations et se retirer en Italie sous un climat tempéré; malheureusement, ce déplacement n'eut aucun effet et exerça au contraire une influence très fâcheuse sur l'état de sa santé; il rentra donc à Paris, et malgré les soins assidus de ses Collègues, succomba le 24 juillet 1866, aux suites d'une phthisie galopante; il demeurait à ce moment au n° 108 de l'ancienne rue Neuve-des-Mathurins; il avait à peine 41 ans.

Membre correspondant des Sociétés de Médecine de Constantinople et de Dresde, le docteur Beyran était aussi membre titulaire de la Société de Médecine pratique de Paris.

Célibataire, il montrait une affection toute spéciale à l'égard des élèves arméniens venant à Paris pour leurs études et particulièrement des étudiants en médecine; il aimait beaucoup à servir de guide à ces derniers, à les initier aux cours de la faculté et des hôpitaux, à leur donner même des leçons particulières et leur inspirer l'amour de la Science française.

* *

De l'époque de sa rentrée à Paris en 1853 jusqu'à l'année de sa maladie, il a pu instruire ainsi neuf étudiants arméniens, qui ont été des médecins renommés à Constantinople, se souvenant toujours de ce que les leçons de Beyran leur avaient facilité l'entrée des cliniques des professeurs.

Ces neuf médecins étaient les suivants :

Takvorian (en 1855); Arzouman et Tchayian (en 1858); Khorassandji (en 1859); Kiatibian (en 1861); Naphilyan et Raphaëlian (en 1862); et Pechdimaldji, étudiant.

Le docteur Beyran était un grand ami de la France; il l'aimait beaucoup; il repose dans la terre de France;

sa mémoire est pieusement conservée au sein de l'histoire contemporaine de la médecine arménienne.

Pour bien juger la valeur de ce médecin arménien-français, comme vénérologue, il serait certainement opportun de présenter avec sa biographie une analyse de ses travaux; je la réserve pour une communication ultérieure, et je me fais un plaisir de présenter ici sa photographie, que j'ai trouvée dans une librairie de la rue de l'ancienne Comédie.

QUELQUES MAÎTRES-CHIRURGIENS BRIARDS

Par le D^r Roger GOULARD, de Brie-Comte-Robert.

I. ANTOINE GILLES L'AINÉ (1620-1689)

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, vécurent, dans la région de Brie-Comte-Robert, plusieurs maîtres-chirurgiens qui étaient, tous, parents entre eux. La famille des Gilles était fort nombreuse, ainsi qu'on le verra par ces modestes études. La présente notice sera consacrée à l'un d'eux, qui exerça, pendant près de quarante ans, son art à Brie.

Antoine Gilles — qui fut surnommé l'ainé pour le distinguer de son fils, dit le jeune, aussi maître-chirurgien à Brie, — était né en 1620 à Mandres, localité située à une lieue de Brie-Comte-Robert. Son père était François Gilles, maître barbier-chirurgien à Mandres, piqueur au vol pour corneilles de la grande fauconnerie du Roi, marguillier de l'Eglise Saint-Thibaut, de Mandres, — et de Françoise Moreau, qui fut dame de la Confrérie de la Charité, en l'église

Saint-Etienne, de Brié-Comte-Robert. On lui connaît deux frères et deux sœurs : *Claude*, maître-chirurgien à Tilly, paroisse de Saint-Fargeau (près Melun), *Charles*, procureur fiscal de la Justice des Chartreux de Mandrès, *Jeanne*, mariée à Jacques Thuillier, maître-chirurgien à Corbeil, puis à Mandres, et enfin *Marie*, femme de Pierre Houdé, receveur de la seigneurie de Vaux-la-Rèyne, sise à Combs-la-Ville, près Brié.

D'autre part, François Gilles, père d'Antoine, avait lui-même un frère Charles, qui était maître-barbier et chirurgien de la Maison du Roi.

Antoine Gilles vint exercer l'art de la barberie et chirurgie à Brié-Comte-Robert, vers 1650. Il s'installa, rue de l'Eglise. C'est dans sa boutique qu'il recevait les malades qui venaient le consulter, rarement d'ailleurs, car il faisait beaucoup plus de visites qu'il ne donnait de consultations.

Dans la « boutique », se trouvaient deux fauteuils, une vieille chaise et une « forme ». Une petite fontaine de cuivre jaune et un petit miroir étaient accrochés à l'un des murs. Dans une petite armoire de bois blanc, étaient les instruments du maître chirurgien : un trépan avec toutes ses pièces, une scie à amputation, trois couteaux, seize lancettes dans un étui, deux paires de ciseaux, un bistouri, un repoussoir, un pélican, un étui de chirurgien garni de toutes ses pièces. Le tout valait, paraît-il, environ trente et une livres. Sur une table, il y avait deux mortiers de marbre avec leurs pilons, un petit mortier de fonte et deux coquemars de cuivre rouge. Sur une étagère, se trouvaient « plusieurs sortes de remèdes et de sirop servant à l'art de la chirurgie » et un chandelier de bois.

De la boutique, on passait dans le « chauffoir ». Comme c'était l'habitude dans les maisons d'autrefois, le chauffoir était la pièce principale du logis. C'était là qu'Antoine Gilles et sa femme, avec leurs nombreux enfants, mangeaient, couchaient et passaient la plus grande partie des jours ; c'était là, aussi, que le soir, la famille, à laquelle se joignaient le

garçon-chirurgien et la domestique, se rassemblait pour causer, et, l'hiver, pour se chauffer.

Dans la cheminée haute et large, il y avait une crémaillère, deux chenets à pommes de cuivre, un tournebroche, un saulnier de bois ferré, etc... Deux tables, six chaises, deux fauteuils, deux armoires de chêne, une couche à hauts piliers et un coffre-bahut composaient l'ameublement. Dans l'une des armoires, étaient rangés divers objets : vingt et un linges de boutique servant à faire le poil, trois bonnets de boutique, un bassin de cuivre et les Œuvres d'Ambroise Paré.

Un apprentis servait de cuisine. On y trouvait tous les ustensiles de ménage ordinaires : broches à rôtir, lêchefrittes, marmites, balances, bassinoire, plats et écuelles d'étain, chandeliers de cuivre, etc...

Antoine Gilles -- selon l'usage du temps -- avait, pour aller visiter ses malades, un cheval, qui était logé dans une petite écurie.

Au-dessus du chauffoir, était une chambre bien meublée d'une couchette à hauts piliers, d'un guéridon, de plusieurs chaises, de deux fauteuils, d'une table de noyer et d'un buffet de noyer à quatre colonnes. Une autre chambre, qui faisait suite à la précédente, contenait deux couchettes garnies, un rouet à filer et un dévidoir à fusée ; un coffre-bahut carré de quatre pieds de long était rempli de linge : draps, nappes, serviettes, etc..., en grande abondance. Enfin, au grenier, outre du blé et de l'avoine, on avait relégué divers objets, qui auraient dû, semble-t-il, être ailleurs : tasses, fourchettes, écuelles à oreilles, cuillers, salières, le tout d'argent.

Si j'en juge d'après le résultat de mes recherches dans les vieux papiers, Antoine Gilles devait avoir une vie professionnelle assez bien remplie. Voici d'abord de lui un « rapport en chirurgie » qui date du 19 novembre 1653.

J'ay soubzigné Antoine Gilles, maître chirurgien à Briecentre-Robert certifié que, en vertu et exécution de l'ordonnance de monsieur le bailly de Brie Controbert, le 19^e jour de

septembre 1653, j'ay me suis (*sic*) exprès transporté au faubourg dudit Brie en la maison de Pierre Bougault, où j'au veu et visitté Catherine Masson, femme dudit Bougault en plusieurs parties de son corps. Premièrement, luy ay trouvé une contusion et meurtrissure sur les paupières supérieure et inférieure de l'œil du costé droict quy luy a causé grande douleur ; plus, ladite femme se plaint de plusieurs coups qu'elle a reçus dans les hipocondres quy luy font grande douleur sans cependant que luy paroisse aucune contusion parceque en telle partie il n'y en paroît aucune et ladite femme dit estre grosse de trois mois. C'est pourquoy ladite femme peut estre en danger de son accouchement. Lesdites contusions ne peuvent luy avoir esté faites que par coups, comme coups de pieds, coups de poings ou choses semblables. Tout ce que dessus j'ay certifié estre vray, ce dix-neuviesme jour de novembre 1653.

A. GILLES.

Le 24 mars 1673, Antoine Gilles et Claude Terrier, aussi maître-chirurgien à Brie, en vertu d'un jugement rendu par le lieutenant du bailli, le 17 mars précédent, procédèrent à « la prisee et estimation des pansemens et médicamens faits et fournis » par François Doguet, également maître-chirurgien à Brie, à François Bonleu, marchand, et à sa famille. Ils examinèrent le mémoire que leur remit Doguet et constatèrent que « les saignées y mentionnées montent à la quantité de dix-vingt, comptant chacune saignée du pied pour deux saignées, lesquelles nous avons estimées à la somme de trente livres seulement ». Quant au surplus du mémoire, il fut ramené à la somme de cent soixante dix livres. Gilles et Terrier se virent allouer, pour cette expertise, chacun, quarante livres.

Le 13 juillet 1674, Antoine Gilles, déjà « lieutenant et commis de M. Félix, conseiller et premier chirurgien du Roy en la ville, fauxbourgs et ressort du bailliage » fut nommé et commis par Messire Daquin, conseiller du Roi en ses conseils et premier médecin de Sa Majesté, « pour faire tous les rapports et visitations des corps morts, blessez, mutilez, noyez et

prisonniers et aultres qui se font par autorité de justice ». Le 20 juillet suivant, Charles Teissier, procureur du Roi exerçant la justice en l'absence du bailli, recevait Gilles « en ladite commission pour en jouir et icelle exercer conformément auxdites lettres et aux charges y contenues ».

Quelques semaines plus tard, le 6 septembre, Antoine Gilles déposait sous serment devant le procureur du Roi que « Emery Louis Dreux, chevalier, seigneur de Varennes-en-Brie, est incommodé dès il y a plus de quinze ans de deux bubonocèles, ou autrement une descente des intestins dans les deux aynes, ce qui l'oblige à porter un bandage à deux escussons, ce qui l'empesche encore d'aller à cheval et, outre, qu'il a la vue si faible et basse qu'il est obligé de porter des conserves, affin de pouvoir les objets un peu éloignés ».

Une vive concurrence existait entre les médecins d'autrefois, dont la tradition ne s'est pas, hélas ! perdue.

Ainsi, le 22 septembre 1674, Antoine Gilles adressa une requête au bailli, où il signalait que le nommé Vizon prétendait s'établir à Brie « pour tenir boutique ouverte et pendre bassins à l'effet d'exercer la barberie et chirurgie ». Vizon s'était fait fort, paraît-il, d'obtenir du bailli et du procureur du Roi la permission de s'installer. Antoine Gilles s'y opposait, soutenant que seul, le sieur Félix ou, à son défaut, lui Gilles, son lieutenant, avait le droit d'accorder cette autorisation. La réclamation de Gilles resta, sans doute, sans effet, car il appert de nombreux documents que Jean Vizon put exercer son art à Brie, où il mourut en 1684.

Très nombreuses étaient, jadis, les contestations d'honoraires, et l'habitude dure encore de nos jours. Le 2 juillet 1675, Antoine Gilles et Jacques Jouannyn, tous deux maîtres-chirurgiens à Brie, procédèrent à la requête du bailli, à l'estimation des pansements et médicaments faits et fournis par François Doguet, aussi maître-chirurgien à Brie, à Etienne Rogier,

geôlier des prisons du bailliage. Ils évaluèrent les honoraires dûs à la somme de onze livres quatre sols.

Au commencement de l'année 1676, le 2 janvier, Antoine Gilles accusa Claude Terrier, maître chirurgien, de l'avoir publiquement injurié et diffamé. La veille, avait eu lieu, en la chambre de l'audience du bailliage, l'élection du syndic et de deux échevins. Quelques habitants donnèrent leurs voix à Antoine Gilles. Celui-ci, subitement et sans motifs, paraît-il, traita Claude Terrier de sot, bougre et jean-foutre, lui disant aussi qu'il lui apprendrait à vivre. Terrier répondit à Gilles qu'il ferait mieux de se taire, car il avait été destitué de sa charge de lieutenant d'une compagnie d'habitants de Brie, pour avoir livré la ville aux ennemis du Roi, en septembre 1652, pendant les troubles de la Fronde. Gilles répliqua que si cela était vrai, il n'aurait pas été nommé, depuis, collecteur des tailles.

Charles Lesné, bailli, ouvrit une information; et entendit Claude Terrier. Le maître-chirurgien raconta qu'une nuit, le marquis de Persan, qui était du parti du prince de Condé, se présenta devant Brie. Il y trouva Antoine Gilles qui commandait les soldats de garde, et qui, après avoir parlementé avec lui par-dessus les murailles, lui fit ouvrir la porte du Moustier. La soldatesque du marquis pénétra alors dans la ville, et y séjourna six semaines, rançonnant durement les habitants.

Quels furent les moyens de défense de Gilles? Je ne sais, car on n'en trouve aucune trace dans le dossier de l'affaire. Quoiqu'il en soit, le 7 février 1676, le bailli rendit une sentence par laquelle Terrier était tenu de « comparoir en l'auditoire, en lequel ledit Gilles fera trouver le nombre d'habitants que bon luy semblera, pour là déclarer hautement que malicieusement, inconsidérément et contre vérité, il a dit lesdites injures qui n'étoient point véritables, en demandera pardon à Dieu, au Roy et audit Gilles, auquel il fournira acte en bonne forme de sa déclaration, et de le faire sera contraint par corps ».

Le 9 juin 1678, Antoine Gilles, assisté de Jacques Petit, aussi maître-chirurgien à Brie, fut chargé par Charles Lesné, bailli de Brie, de pratiquer, en présence du procureur du Roi et de Jacques Dufour, docteur en médecine à Brie, l'autopsie du corps de Hubert Buglot, dont les causes de la mort avaient paru suspectes. Il constata que le foie était atteint d'« une espèce d'eschir (squirrhe) » et qu'une pinte de pus était épanchée dans la plèvre droite. La mort était donc naturelle et les coups qu'avait reçus le défunt des époux Thouzé, le 31 mai, n'y étaient pour rien.

Quelques jours plus tard, le 31 juillet, Antoine Gilles eut à examiner, à la requête du bailli, François Doguet, maître-chirurgien à Brie, qui avait été blessé par le sieur Mercier Jean Pierre, garçon-chirurgien chez Claude Terrier. Gilles rédigea son rapport, le même jour.

En 1679, le 6 juin, Gilles fit la « visitation » du corps de Nicolas Nodon, maître tailleur et géolier des prisons royales de Brie, qui avait été assassiné par un détenu. Il adressa son rapport au procureur du Roi, en l'absence de bailli.

Encore une contestation d'honoraires ! Le 30 juin 1680, Antoine Gilles fut chargé par le bailli d'examiner la note d'honoraires de Louis Jouannyn, maître-chirurgien, à Brie, pour soins donnés à Spire Gisson. Il ramena le montant du mémoire de 75 livres, 16 sols à 40 livres.

Le 25 mars 1681, Gilles, sur l'ordonnance du bailli, visita Denis Beuglier, laboureur, habitant la ferme de la Grivelle, sise aux faubourgs de Brie. Cet homme avait, paraît-il, été blessé par Alexandre du Buisson, sieur de la Marsaudière. Quelques jours après, il mourut. L'autopsie du corps fut faite, le 23 avril, par Antoine Gilles et François Doguet. Les deux maîtres-chirurgiens constatèrent que la mort n'était pas due aux coups portés par du Buisson, mais « à une grande intempérie avec obstruction aux viscères et une hydro-pysie depuis plusieurs années. et depuis six mois une fièvre double tierce et une diarée ».

Je note que sur la « Liste des offices et justices du bailliage de Brie, pour l'année 1688 », on lit : maîtres-chirurgiens commis aux rapports : « Anthoine Gilles, maistre chirurgien et commis à faire les rapports en chirurgie ordonnez en justice tant audit Brie que bailliage dudit lieu ».

Enfin, j'ai retrouvé les noms de quatre des garçons-chirurgiens d'Antoine Gilles. En juillet 1675, *Antoine Vitalis*, garçon chez Gilles et Morin, garçon chez Doguet, blessèrent au cours d'une querelle, le sieur René Leduc. *Jean Lartigue*, autre compagnon-chirurgien de Gilles, signa comme témoin un bail à loyer de terres passé par son patron, le 16 février 1679, par-devant Desloges, notaire royal à Brie. En 1660, *François Bouquet* entra, pour deux ans, chez Gilles; et en 1664, *Jean Desagneaux*, pour trois ans. Je possède une copie du contrat d'apprentissage de chacun de ces deux compagnons, que je publierai, ici, prochainement.

Tels sont les détails que j'ai recueillis, dans les archives locales, sur la vie professionnelle d'Antoine Gilles l'ainé. Celui-ci se maria deux fois. La première femme fut Hélène Rollant, qu'il épousa à Brie, le 9 janvier 1650 et qui fut inhumée, le 23 mars 1663. La seconde fut Marie Musnier, qu'il épousa le 1^{er} septembre 1664, et qui mourut, après lui, le 15 février 1699.

De ces deux mariages, naquirent dix-sept enfants, dont un grand nombre succombèrent en bas-âge. Deux de ces enfants nous intéressent particulièrement : Antoine, qui exerça la barberie et chirurgie à Brie et sur lequel je publierai ultérieurement une notice, et Charles, qui fut maître chirurgien à Paris.

Charles Gilles naquit à Brie, le 13 janvier 1651. Il eut le titre de chirurgien-juré, à Paris, où il habita successivement à l'hôpital de la Pitié (1679), rue Bour-tibourg (1694), rue Sainte-Croix-de-la-Bretonnerie (1713) et rue Saint-Thomas du Louvre (1714). Il est fait mention de lui, en ces termes, dans l'*Index fune-*

reus des célèbres chirurgiens de Paris (1). « M. Carolus Gilles. Brice-Comitis-Roberti natus. Ant. præf. In domo Dei artis sui elementis imbutus. In generali xenodochio magisterium obtinuerat. Consultoris chirurgiæ postea munus in Belgii et Italiæ hospitiiis cum laude implevit. Mulieribus etiam parturientibus frequentes et salubres tulit suppetias. Vir insuper fuit probitate et candore spectabilis. Obiit in martii 1715. »

Il est difficile de dire si Charles Gilles exerça son art à Brie. Si oui, il y demeura peu de temps. Quoiqu'il en soit, il fut l'objet en 1689, d'une poursuite en responsabilité médicale. En effet, en août 1689, Etienne Laurencin, hôtelier à Brie, adressa à Charles Lesné, bailli, une plainte contre Charles Gilles qui, au début de l'année en cours, l'avait soigné pour une fracture compliquée de la jambe droite. Laurencin prétendait être resté estropié. Yvan Chevalier, maître-chirurgien juré à Paris, rue de la Pelleterie, et François Julliot, aussi maître-chirurgien à Paris, rue de la Boucherie, furent commis pour examiner Laurencin. Ils constatèrent que « la réunion de la fracture est exactement faite, à la réserve néanmoins que la jambe cambre un peu en dehors, mais comme ledit Laurencin n'est pas resté jusqu'à sa parfaite guérison entre les mains dudit Gilles, nous ne pouvons luy attribuer la faute de cette difformité. » De quoi, ils adressèrent un rapport, le 23 juin 1690. Le même jour, le bailli condamna Laurencin à payer à Charles Gilles les cent quatre vingt livres que celui-ci lui avait demandés pour ses soins.

En 1694, Charles Gilles, qui possédait des biens à Brie, poursuivit un de ses locataires, Jacques Nivon,


(1) Page 594. Cet index est annexé aux : *Recherches critiques et historiques sur l'origine... et les progrès de la chirurgie en France*, par Quesnay. Paris, Osmont, 1744, in-8°.

Voici la traduction de la notice ci-dessus : Charles Gilles. Né à Brice-Comte-Robert, Ancien prévôt (du Collège des Chirurgiens de Paris). Fut initié aux éléments de son art à l'Hôtel-Dieu. Obtint la charge de professeur à l'Hôpital général. Remplit avec éclat les fonctions de conseiller en chirurgie dans les hôpitaux de Belgique et d'Italie (Guerre de la Ligue l'Augsbourg, 1688-1697.) Prodigua également ses soins salutaires aux femmes en couches. Ce fut un homme supérieur par son honnêteté et remarquable par son talent. Il mourut en mars 1715.

couvreur, qui ne lui avait pas payé son terme. En 1695, il adressa une plainte en justice contre François Doguet, garçon-chirurgien, qui refusait de continuer à lui payer une rente viagère de 60 livres par an, prix de la vente d'une maison que Gilles avait consentie à défunt François Doguet, de son vivant maître-chirurgien.

A sa mort, survenue, on l'a vu en 1715, Charles Gilles laissa une fille unique, Marie-Françoise, mariée à Jean-François Carrère, premier chirurgien de Son Altesse Royale, Madame, duchesse d'Orléans, et demeurant à Paris, au Palais-Royal.

Quant à Antoine Gilles l'ainé, qui, dans les dernières années de sa vie, était greffier de la Communauté des maîtres-chirurgiens de Brie, il mourut le 16 mars 1689, à l'âge de soixante-neuf ans, et fut inhumé, le lendemain, dans l'Eglise paroissiale de Brie, sous les petites voûtes. Le 20 avril suivant, un inventaire de ses biens fut fait par Charles Desloges, notaire royal, à la requête de Marie Musnier, sa veuve, tutrice de Claude et François Gilles, mineurs, et en présence d'Antoine Gilles le jeune, maître-chirurgien à Brie, et de Charles Gilles, maître-chirurgien à Paris. L'ensemble des biens mobiliers fut estimé valoir la modeste somme de six cents livres environ.



NÉCROLOGIE

Augustin CABANÈS (1862-1928)

Cabanès ! C'est avec Daremberg, le premier historien de la médecine, que j'ai fréquenté, quand j'étais étudiant. *Les Indiscrétions de l'histoire* étaient une récréation entre l'*Anatomie* de Poirier et le *Traité de médecine* Charcot-Bouchard. J'ai toujours été reconnaissant à Cabanès d'avoir introduit l'histoire de la médecine parmi les livres amusants.

C'est pourquoi je tiens à remercier MM. Sieur et Tricot-Royer qui m'ont délégué à leur place à cette cérémonie. Le médecin inspecteur général Sieur, notre actuel président de la *Société française d'histoire de la médecine* savait qu'il ne pourrait répondre à l'aimable invitation de notre ami, le Dr Noir. Aussi, à la séance de juillet de la Société française d'histoire de la médecine, ai-je été désigné pour le remplacer. Notre Société, qui ne veut rien ignorer de ce qui intéresse l'histoire de la médecine, se devait à elle-même de dire un mot sur l'œuvre si abondante de Cabanès, qui est universellement connu, non seulement des médecins, mais du grand public.

Cette célébrité a franchi depuis longtemps les frontières françaises. On se souvient du succès des conférences de Cabanès faites à Bruxelles. Il était donc tout naturel que le Président de la *Société internationale d'histoire de la médecine*, le Pr Tricot-Royer (de Louvain) tint à joindre son éloge à ceux de ses collègues. Malheureusement, retenu en Belgique, il m'a prié de l'excuser et de dire pour lui la reconnaissance de la Société internationale d'histoire de la médecine envers Cabanès. En effet, nous n'avons pas oublié la part active qu'il a prise à notre *Exposition rétrospective d'histoire de la médecine*, installée à la Faculté de médecine, dans la salle Debove, à l'occasion du *Congrès de Paris*, dont on se rappelle le grand succès. Cabanès était venu lui-même installer toute une collection de documents iconographiques et je le revois avec ses moustaches cirées à la Napoléon III, se mêlant aimablement à nous dans l'effervescence de l'organisation des derniers jours avant l'ouverture.

Ce n'est pas seulement au nom des Sociétés française et internationale d'histoire de la médecine, mais aussi au nom de la *Société Médico-historique* que je suis heureux de prendre la parole aujourd'hui.

Cette Société fut créée le 2 mars 1908, avec l'aide effective de Victorien Sardou, Louis Landouzy et Paul Bourget. Au début du volume unique des Comptes-rendus (1) Cabanès a bien résumé le but de la Société :

« La Société médico historique, littéraire et artistique, composée de médecins, d'historiens, d'hommes de lettres et d'artistes, s'est proposé pour but d'étudier non point l'histoire de la médecine, mais l'histoire générale, la littérature et les arts, envisagés dans leurs rapports avec la médecine.

Il n'est plus à démontrer que certains problèmes historiques ne peuvent être élucidés qu'avec l'aide des sciences biologiques. L'historien, par contre, fournit au médecin des matériaux d'études, lui indique les sujets qui réclament son intervention, limitant ainsi son champ de recherches et lui épargnant les risques de s'égarer dans les sentiers déjà battus.

Les littérateurs n'ont pas un moindre profit à tirer de leur commerce avec les médecins : les problèmes de psychologie morbide, ceux encore qui relèvent de l'hérédité et de l'emprise des tares physiologiques, semblent de jour en jour les captiver davantage ; ils sentent plus que jamais le besoin de contrôler, auprès des hommes de l'art, la sûreté de leur documentation ; le médecin, de son côté, devant l'importance que prend à ses yeux l'influence de la maladie et du tempérament sur le génie de l'écrivain, connaît qu'une place nouvelle lui est réservée dans l'évolution de la critique.

L'art, enfin, ne saurait se priver de l'aide de la science, dont il semble d'abord qu'il puisse dédaigner les lois. Et n'est-ce point l'artiste lui-même qui a introduit dans son domaine la physiologie et l'anatomie, qui lui permirent de rendre l'idéale beauté, la pathologie aussi qui lui servit maintes fois à reproduire les aspects divers de la souffrance et de la maladie ?

La collaboration des médecins, des historiens, des hommes de lettres et des artistes, semblait donc s'imposer ; c'est pour la faciliter et la répandre que furent jetées, en 1908, les bases de la Société médico-historique et littéraire. »

A la réunion du 29 novembre 1908, le bureau définitif était ainsi constitué :

(1) Bulletin de la Société Médico-historique 1909-1910, grand in-8 Jésus de 273 p. A Paris, au siège provisoire de la Société, 9, rue de Poissy, 1910, Charles Colin, imprimeur à Mayenne.

Président d'honneur : M. Anatole France, de l'Académie française ;

Président : M. Landouzy, doyen de la Faculté ;

Vice-Présidents : MM. Paul Bourget et Gilbert Ballet ;

Secrétaire général : D^r Cabanès ;

Secrétaire des séances : D^r Meige ;

Trésorier : D^r Laignel-Lavastine ;

Bibliothécaire-archiviste : M. Félix Chambon.

La quatrième réunion eut lieu le 12 janvier 1909. Dès lors, les séances se succédèrent régulièrement pendant deux ans. Celle du 14 juin 1910 fut la dernière. On lit, page 268 du Bulletin : « En raison des vacances universitaires, la Société ajourne ses séances à la rentrée. La rentrée vint ; les séances sont toujours ajournées. Il ne tiendrait qu'à la Société de les reprendre, car elle n'est pas morte, mais hélas ! beaucoup de ses membres ne sont plus et surtout son animateur Cabanès et celui dont le prestige réunit un instant des éléments distants, mon maître, le P^r Landouzy. Pendant sa vie active, la Société médico-historique répondit au but pour lequel Cabanès l'avait créée. Le Bulletin le montre nettement par les travaux qu'il contient et que je rappelle ici, car le volume est devenu très rare.

Napoléon était-il malade à Waterloo ? se demande *Ravarit*.

Cabanès étudie la dernière maladie de Napoléon, Louis XI, jugé par l'histoire, expliqué par la médecine, et le concours que peut prêter la médecine à l'histoire.

Monéry trace les limites de la critique médico-psychologique dans le domaine littéraire et en donne deux exemples en analysant le rôle des névroses dans *le Triomphe de la mort* et *l'Enfant de volupté*, de Gabriele d'Annunzio.

Meige esquisse les fous dans l'art ;

Noury indique l'alimentation des accouchées dans l'art ;

Bougon décrit la grippe fébrile de Napoléon à la Moscova ;

Brunon se demande comment est morte Agnès Sorel ;

Lombard cherche les relations intellectuelles des philosophes, des artistes et des médecins ;

Semelaigne étudie la mort de Daubenton, *Lombard* celle d'Henriette d'Angleterre, *Pluyette* l'accouchement de Myrrha, *Régis* la dromomanie de J.-J. Rousseau, *Ravarit* la neurasthénie de Murat en Espagne, en 1808. Enfin *Durante* critique « le nouveau billet de 100 francs de la Banque de France ».

On voit, par cette énumération, l'étendue des travaux de la Société médico historique. Ils devraient être continués. Une des meilleures manières d'honorer les morts est de poursuivre la réalisation de leurs idées et de compléter leur œuvre.

Le but que nous indique Cabanès est visible pour tous. D'ailleurs aujourd'hui son sillage est suivi par beaucoup. Jamais on ne s'est tant intéressé à l'histoire en général et à l'histoire de la médecine en particulier.

Cabanès par son gigantesque labeur, qui lui a permis de publier plus de soixante volumes tous intéressants, a beaucoup contribué à cette évolution.

C'est pourquoi il doit être loué et c'est pourquoi au nom des Sociétés française et internationale d'histoire de la médecine, bien vivantes, et de la Société médico-historique, actuellement endormie, j'ai tenu, en guise de lauriers et de myosotis, à déposer ces quelques pensées, au pied du monument de notre ami.

D^r LAIGNEL-LAVASTINE.

(Discours à l'inauguration du monument élevé à Gourdon,
le 1^{er} septembre 1929.)

Charles TALAMON (1850-1929)

Charles Talamon est né, le 22 juillet 1850, à la Nouvelle-Orléans, où sa famille, originaire des environs de Pau, était allée faire du négoce. Il avait 9 ans, quand ses parents revinrent dans leur pays. Il fit de brillantes études secondaires au lycée de Pau et obtint, en rhétorique, un prix au concours général des lycées. Il entra, alors, au lycée Charlemagne, à Paris, et y redoubla sa classe de rhétorique ; il se destinait, en effet, à l'Ecole Normale Supérieure et voulait être professeur d'histoire. Il fut reçu à cette école, mais n'y put entrer pour raison de santé. Il racontait, plus tard, avec un peu d'amertume, comment Bouillaud, qui était alors le médecin de l'Ecole, avait brisé sa carrière en le déclarant atteint de « faiblesse de constitution ».

Obligé de renoncer à l'enseignement de l'histoire, pour laquelle il conservera toujours un goût très prononcé, il se décide à étudier la médecine. La guerre franco-allemande de 1870 le trouve à Montpellier, où il prend ses premières inscriptions à la Faculté de médecine. Après la guerre, il vient à Paris ; il est nommé externe des hôpitaux, en 1874, et suit, en cette qualité, les services de Cusco, à l'Hôtel-Dieu, et de Damaschino, à Laënnec. Interne provisoire en 1876, il est attaché au service d'Ollivier, à l'hospice d'Ivry, puis à celui d'Audhoui.

Reçu interne titulaire en 1877, il a comme chefs : d'abord Nicaise, à Laennec, et Terrillon, à Lourcine; puis Triboulet à l'hôpital Trousseau, et Lécorché à la Maison municipale de santé. Il termine son internat, en 1880, à l'Hôtel-Dieu, dans le service de Frémy que suppléèrent successivement, pendant cette année, Labadie-Lagrave, Hutinel, et Dreyfus-Brisac. Sa thèse inaugurale, qu'il soutint devant la Faculté en 1881, est intitulée *Recherches anatomo-pathologiques et cliniques sur le foie cardiaque*.

Chef de clinique de Germain Sée, à l'Hôtel-Dieu, en 1882 et 1883, il collabore aux ouvrages de ce professeur concernant les pneumonies aiguës (1885), la congestion, l'embolie et l'apoplexie pulmonaires (1886), et les pleurésies (1888).

Nommé médecin des hôpitaux de Paris en 1888, il prend, en 1889, un service à l'hospice La Rochefoucauld, et, l'année suivante, il devient médecin de l'hôpital Tenon. Il quitta cet hôpital en 1899, pour prendre un service à l'hôpital Bichat.

C'est en 1883, dans le service de Germain Sée, que Talamon découvrit le pneumocoque; il présenta modestement cette découverte à la Société anatomique, dont il était membre. Ayant recherché le microbe causal dans vingt-cinq cas de pneumonie, il avait toujours trouvé le pneumocoque, par culture, dans l'exsudat et, dans huit cas, il l'avait décelé dans le suc pulmonaire prélevé par ponction sur le vivant.

Il était resté le collaborateur de son maître Lécorché, dont il devint l'ami et qui lui laissa sa clientèle. En collaboration avec Lécorché, il publia plusieurs ouvrages importants, qui ont pour titres : *Etudes médicales faites à la Maison municipale de santé* (1881); *Traité de l'albuminurie et du mal de Bright* (1888); *Notes cliniques sur l'albuminurie, albuminurie physiologique* (1892). Les maladies des reins furent toujours un de ses sujets de prédilection; il analysait lui-même l'urine de tous les malades et dosait extemporanément l'albumine urinaire par la méthode de Brandberg.

Quand Germain Sée eût fondé *La Médecine Moderne*, Talamon fut le secrétaire général du nouveau journal. Il y publia régulièrement des *Notes de lecture*, dans lesquelles il faisait connaître, grâce à sa parfaite connaissance de la langue anglaise, les principaux travaux parus en Angleterre et aux Etats-Unis. C'est dans *La Médecine Moderne* qu'il exposa, dans une série d'articles, le résultat de ses recherches sur l'appendicite, il consacra cette question un ouvrage intitulé *Appendicite et péritéphylicite*. Pour expliquer la virulence de certaines appendicites, il avait comparé l'appendice à un vase clos; cette « théorie du vase

clos » fut bruyamment revendiquée par Dieulafoy à l'Académie de médecine.

Parmi les nombreux travaux de Talamon sur les sujets les plus variés, il faut citer le traitement de l'érysipèle par les pulvérisations de sublimé. Plus tard, il expérimenta le traitement de la pneumonie par le sérum antidiphthérique, il abandonna ces essais à la suite d'une protestation des médecins d'enfants, qui craignaient de manquer de sérum pour le traitement de la diphtérie. Pendant plusieurs mois, il rechercha le microbe de la coqueluche et tenta d'inoculer cette maladie à des chats, au grand désespoir de sa domestique qui voyait l'appartement empli de ces animaux.

Entre temps, il collaborait au journal *Le Matin* et, sous le pseudonyme de *Docteur Ox*, y publiait des chroniques médicales pleines de verve et de bon sens.

Il dut abandonner, non sans regret, son service de l'hôpital Bichat, en 1919. Dès lors, il consacra les loisirs que lui laissait une clientèle encore active, à la fréquentation de la Bibliothèque Nationale, où il s'adonnait de nouveau à ses chères études d'histoire.

Le 9 février 1929, Talamon se préparait à aller déjeuner chez des amis, quand il fut atteint brusquement d'un syndrome abdominal suraigu. Il fit aussitôt mander son notaire, et ce n'est qu'après avoir mis ordre à ses affaires qu'il consentit à recevoir l'injection de morphine que lui conseillait son ami le Pr Tuffier, mandé près de lui en toute hâte. Il succomba le soir même.

Il avait demandé, par testament, que ses obsèques eussent lieu sans cérémonie civile ou religieuse. Conformément à ce désir, sa famille l'a fait inhumer sans pompe dans le cimetière de Nay, près de Pau, où il repose auprès de ses parents.

De petite taille, la figure encadrée d'une courte barbe noire, il avait les yeux légèrement saillants, par suite d'une myopie assez accentuée qui l'obligeait à porter lorgnon.

Il avait été nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1893 ; mais il faisait peu de cas des honneurs et de la renommée. Il vivait solitaire dans l'entresol du n° 3 de la rue de Monceau, où il mourut. C'était un maître très bienveillant, d'une simplicité charmante, qui s'intéressait sans cesse aux succès et aux travaux de ses élèves ; aussi ces derniers l'entouraient-ils d'une respectueuse affection.

D^r L. BRODIER.

BIBLIOGRAPHIE

Comptes - Rendus

D^r ALFRED-ANDRÉ HAHN. — *La bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris*, Paris, Le François, 1929, 250 p., in-8°.

Cette importante monographie porte comme sous-titre : *Aperçu de son développement et de son fonctionnement dans ses rapports avec l'évolution des sciences médicales et biologiques, suivi d'un index complémentaire de bibliographie médicale*, qui en indique la portée et l'intérêt ; nul n'était mieux qualifié pour un tel travail que l'auteur, bibliothécaire à la Faculté de Montpellier, qui a hérité de son grand oncle le D^r F.-Louis Hahn, et de son père le D^r V.-Lucien Hahn, le culte des livres et le goût de l'érudition, gagné dès sa jeunesse, comme il nous le dit lui-même, par l'ambiance des bibliothèques et de la médecine.

Il existe, à n'en pas douter, ce qu'il appelle un « esprit de la bibliothèque » que connaissent tous ceux qui ont eu la charge d'un dépôt public ; variant avec chacun d'eux, il ne peut se dégager que d'une fréquentation suivie avec les catalogues, les lecteurs, et bien entendu les livres eux-mêmes, mais il est quelque chose de plus que leur connaissance extrinsèque ; il ne s'acquiert qu'en ressuscitant tout le passé endormi sur les rayons, en appréciant les mentalités successives, et la marque particulière des générations dont la somme a formé ces organismes vivants que sont les bibliothèques.

M. Hahn distingue trois périodes dans la formation de la Bibliothèque parisienne, celle des « médecins latinistes », représentée par un grand nombre d'éditions de tous les classiques littéraires grecs et latins provenant des diverses officines des 16^e et 17^e, par un grand nombre d'éditions d'Hippocrate, de Galien, de Celse, d'Avicenne, de Guy de Chauliac, d'Ambroise Paré, et aussi d'un fort contingent de livres de philosophie, d'histoire, de relations de voyage, de théologie et de jurisprudence.

Puis au XVIII^e siècle, l'esprit philosophique, ou pour mieux dire encyclopédique, y fait reculer la scholastique, l'alchimie et l'astrologie, accueille, avec les sciences médicales, un nombre d'ouvrages de caractère extrêmement varié.

Au XIX^e siècle seulement, la répartition des enseignements par facultés rigoureusement séparées donne à la Bibliothèque de la Faculté de médecine sa valeur propre en même temps que naissent et se développent les spécialités nées des observations méthodiques et des grandes découvertes.

M. H. prend l'historique de la Bibliothèque à ses débuts au XIV^e siècle, mais elle ne commence réellement à devenir bibliothèque publique qu'en 1733 grâce au testament du médecin François Picoté de Belestre, qui fit don de ses collections à l'ancienne Faculté pour être mises à la disposition du public; à ce premier lot de 3456 vol. dont 2273 sur la médecine s'ajouta de son vivant, le don de Ph. Hecquet, de 1300 vol.

La bibliothèque était alors installée dans la sacristie de la chapelle des vieilles écoles de la rue de la Bucherie. Le catalogue en fut dressé par H.-Th. Baron. Elle ne fut solennellement ouverte qu'en 1746; une médaille dont un exemplaire se trouve au Cabinet des médailles à la Nationale, fut frappée pour commémorer à la fois cette inauguration et la création de deux chaires.

Le D^r H. passe en revue successivement les bibliothécaires de l'ancienne Faculté (1737-1793), dont il donne un rapide curriculum vitæ avec la bibliographie de leurs ouvrages.

Un chapitre spécial est consacré aux bibliothèques de la Société royale et de médecine et de l'Académie de chirurgie, puis à la Bibliothèque de l'Ecole de santé et de la Faculté de médecine de Paris de la Révolution à nos jours. Huit bibliothécaires seulement se sont succédés de 1794 à 1929, et la plupart se sont fait connaître par d'appréciables travaux d'érudition, P. Sue (an III-1794 à 1808; J.-L. Moreau [de la Sarthe] 1808 à 1823; — Patrice de Mac-Mahon (1823-1855). — J.-E. Dezeimeris (1836-1852). — J. Raige-Delorme (1852-1876). — Achille Chéreau (1877-1885). — Fr. Louis Hahn (1885-1920). — V. Lucien Hahn (1920).

Le chapitre suivant qui traite de l'état actuel des collections est celui qui intéressera peut-être le plus les bibliographes pour les renseignements précieux qu'il contient; on y trouve mentionné les volumes les plus curieux du fonds ancien qui s'étend de la Renaissance au XVII^e siècle, les principales acquisitions faites par P. Sue, professeur de bibliographie médicale à la fin du XVIII^e siècle; suivent des indications sur le fonds des thèses, déjà étudié par Noé Legrand et Anna Delage: la collection des actes universitaires de 1539 à fév. 1723, et du 18 déc. 1798 à nos jours, d'après les mss. de Th. Bernard Bertrand, et du doyen Baron. Quant aux périodiques, le fonds

en élève à 9000; citons encore 85 incunables, la plupart en latin et les mss. analysés dans le catalogue rédigé par A. Boinet.

Il nous est impossible de nous étendre sur la seconde partie, intitulée bibliographie, formant un complément à l'*essai de bibliographie médicale* du Dr V.-L. Hahn, paru en 1897, qui n'avait pu être tenu au courant des progrès de la science. Elle est destinée à rendre un très grand service aux travailleurs. Il importe de signaler à la p. 154 le paragraphe énumérant les principaux traités et bibliographies ainsi que les périodiques concernant l'histoire de la médecine, auxquels on peut ajouter : *Archeion, archivio di storia della scienza*, dir. Aldo Mieli, Rome, S. P. I, 1919, devenu l'organe officiel du Comité international et du centre international des sciences. *Kyklos, Jahrbuch des Instituts für Geschichte der medizin an der universität Leipzig*, dir. S. Thieme, I, 1929, *Bigdragen tot geschiedenis der geneeskunde*, I, 1919, et *Sudhoffs archiv. für Geschichte der medizin*, dir. E. Sigerist, I, 1929. Un index des noms d'auteurs et des noms propres cités complète cet important ouvrage.

Marcel FOSSEYEUR.

**Relevé bibliographique des travaux médico-historiques
parus récemment dans les publications périodiques**

MENETRIER. *Ceux qui nous ont quittés*, Balzer, Progrès médical, n° 16, 20 avril 1929, p. 696-700. — Balzer était issu d'une famille originaire du canton de Glaris, et transplantée, au début du XIX^e siècle, en Bretagne. Il naquit à Châteaubriant, le 4 avril 1849, fit ses études à Rennes, puis à Paris, fut nommé interne des hôpitaux en 1873, et reçu docteur en 1878. En 1879, il partait pour Madrid en qualité de médecin de l'ambassade de France, mais, soucieux d'activité scientifique, il rentrait bientôt à Paris, et conquiert en 1881 le titre de médecin des hôpitaux. Il passa à Lourcine, à Ricord, puis à Saint-Louis (1896), où il acheva sa carrière. Il y eut en Balzer deux hommes : le premier, qui travailla avec Gombault, sous Charcot, l'anatomie pathologique; s'appliqua principalement à celle des lésions pulmonaires, dans le Dictionnaire Jaccoud, et imagina une technique histologique nouvelle pour l'étude du tissu élastique. Deuxième incarnation : le dermatologiste et le vénéréologiste qui pratiqua, l'un des premiers, les injections mercurielles massives, la bismutho et l'arsénothérapie dans la syphilis, et présida la Société de dermatologie et de syphiligraphie.

M. GILLE. *Le Scorpion dans la médecine d'autrefois*, Revue pratique de biologie appliquée, de Hallion, 22^e année, n° 4, avril 1929, p. 105-111. — Ou comme quoi le Scorpion, qui cru, broyé et appliqué sur la plaie par lui faite, la guérissait infailliblement, au dire de Dioscoride, vit son rôle grandir, et se haussa à la dignité d'alexitére général. Et la formule de l'huile de scorpions, de Mésué, compliquée par Rhazès, arriva à comprendre, avec Matthiolo, 128 ingrédients!

M. FERRON. *Le chirurgien principal de l'armée Baron Jean Péborde, médecin de Murat, 1773-1846*, Progrès médical, n° 18, 4 mai 1929, Supplément illustré n° 5, p. 33-37. — Jean Péborde naquit dans les Landes, à Habas. Il fit ses études au Collège de Lescar, fut reçu maître ès arts de l'Université de Pau, et se rendit à Paris où Vicq-d'Azyr le recommanda à Corvisart et à Desault; de l'un, il suivit les leçons à la Charité; de l'autre, il fut l'élève interne à l'Hôtel-Dieu. Arrive l'année 1792: voilà nos institutions d'enseignement par terre, et Péborde, dont le frère a émigré, arrêté, emprisonné comme suspect, avec Desault, au Luxembourg. Relâché au bout de cinq mois, il reprend ses études. En 1803, Corvisart le fait nommer chirurgien médecin de Louis Bonaparte, de Lannes et de Murat. Avec ces derniers, il fait la campagne d'Austerlitz. En 1806 et 1807, il suit Murat en Prusse, en Pologne, en 1808, il l'accompagne en Espagne; plus tard, à Naples. Il réorganise le service de santé de l'armée napolitaine, celui de l'assistance, des hôpitaux, des épidémies. On le retrouve derrière Murat dans la campagne de Russie, puis derechef à Naples, et encore en Allemagne aux batailles de Dresde et de Leipzig, et enfin à Naples aux mauvais jours de la chute de cette éphémère royauté. Il accompagne le souverain fugitif et déchu à Toulon, où il l'aide à se soustraire aux sbires de la Restauration. Mais suspect lui-même, il est envoyé en surveillance dans son département.

Grâce à l'appui des généraux qu'il avait connus et soignés sous la mitraille, il put, non sans difficultés, faire reconnaître ses titres et services dans l'armée française. Louis XVIII le confirma le 28 février 1817 dans le grade d'officier de la Légion d'honneur, que l'Empereur lui avait conféré à Smorgoni le 5 décembre 1812. Il mourut à Habas le 21 juin 1846, âgé de 72 ans.

F. ROLANTS. *Notes sur l'histoire médicale de Lille et de sa région*, Lille, Impr. centrale, 1929, 40 p. in-8°. On sait que le grand Saint-Hubert est invoqué contre la rage, spécialement

en l'église de Saint-Hubert (Ardenne belge), où l'on pratique la *taille des gens mordus*. Mais les descendants du bienheureux en gardaient eux aussi le privilège de donner le *répit* aux victimes des animaux hydrophobes, et le Magistrat de Lille pensionna à ce titre en 1664 une fille Decherf, et en 1687, à la mort de cette dernière, une femme Parmentier, puis son fils Louis Martin. Louis Martin n'ayant pu préserver de la rage deux personnes auxquelles il avait donné répit, dut, par ordonnance du Magistrat, partager sa pension avec le sieur Jean Godon, de Bailleul, dont les prières s'étaient montrées plus efficaces. La dernière titulaire de la pension fut Marie-Anne-Joseph Pouchain, fille de Louis Martin, qui exerçait encore en 1773 ses talents de guérisseuse. A cette curieuse étude, Rolants ajoute quelques détails relatifs aux ordonnances de police rendues à Lille à propos de la divagation redoutable des chiens, en particulier « les grans kiens des bouchers » (1424), et à la pratique de l'*écoage*, ou inspection médico légale des cadavres après mort tragique.

JUSTER. *Convention pour le transport des soldats malades du Fort Barraux à l'hôpital militaire de Grenoble* (1753). Bull. de l'Académie delphinale, 5^e S., t. 17-19, 1926-28, p. 63-67. — Convention passée par l'intendant du Dauphiné, M. de la Porte, avec le S^r Dupont, de Lumbin. Cet entrepreneur s'engageait à transporter, en un jour, en une charrette recouverte de toile cirée et garnie de paille, les soldats évacués sur l'hôpital des religieux de la Charité de Grenoble. Au passage à Lumbin, le soumissionnaire devait fournir aux malades un bouillon gras, remplacé les jours maigres par un bouillon « de beurre avec un jaune d'œuf dedans. » Ce service était rétribuée par une allocation annuelle de 700 #, payable en deux termes.

X... *Une page d'histoire de la vaccine, l'œuvre du D^r Lanoix, introduction de la vaccine animale, création du premier institut à Paris*, Orléans, Impr. Derenne, s. d., 58 p. in 8^o. — La vaccination interhumaine, dite de bras à bras, comportait, entre autres risques, celui de syphilis vaccinale. Le premier, Troja, à Naples, inocula le vaccin humain à la vache, pour le reprendre sur la bête et le réinoculer à l'homme. Galbiati suivit cet exemple, et Négri, le premier arriva à propager le vaccin de vache à vache par une série continue d'inoculations. Le P^r Palasciano, de Naples, ayant avisé de ces résultats la Société médicale de Lyon, un jeune médecin français, natif d'Orléans, se rendit à Naples pour étudier la valeur de cette méthode, en ramena une génisse inoculée, et créa à Paris un

Institut de vaccine animale. Comme tous les novateurs, il eut à lutter : d'abord contre la routine académique incarnée par le Pr Bousquet, puis contre la bêtise humaine, et les racontars de la grande Presse, qui accusaient la vaccine animale d'être inefficace, voire de propager la variole ! Cependant, notre homme obtint en 1866, de faire les vaccinations dans les hôpitaux de Paris ; en 1869, le paquebot *Le Nouveau Monde* se rendant en Amérique, où sévissait l'épidémie, Lanoix y fit embarquer une génisse, inoculée au cow-pox, ce qui permit de vacciner, avec succès, pendant la traversée, équipage et passagers. Pourtant, en 1870, le ministre de la guerre, endoctriné par le Conseil de santé, repoussait les propositions de Lanoix, offrant de revacciner gratuitement les troupes qui affluaient à Paris. Mais devant les progrès de l'épidémie variolique, il fallut bien que l'Administration capitulât ! Lanoix, bénévolement, accorda son concours, et revaccina, à leur gré, civils et militaires. Décoré en 1871, Lanoix alla, en 1872, faire une tournée de propagande en Amérique, et fut appelé en Espagne, à même fin, en 1874. Lors de l'épidémie de 1879, l'Académie de médecine manquant de vaccin, on s'adressa encore à Lanoix. Cet homme utile et laborieux mourut à Paris le 28 décembre 1894.

F. CATHELIN. *Notice sur le chirurgien Reybard, de Lyon, 1795-1863*, Progrès médical, n° 22, 1 juin 1929, p. 957-961.

— Simple praticien, mais qui trouva le moyen de faire de grandes découvertes. Né à Coisia, dans le Jura, reçu à 16 ans interne des hôpitaux de Lyon, établi d'abord à Annonay, puis en 1835 à Lyon, il inventa en 1827, pour la suture intestinale un entérotome qui remplaça celui de Dupuytren ; puis une canule à clapet de baudruche pour la thoracentèse, qui lui valut le prix Monthyon. Sa découverte capitale est celle de la technique de l'uréthrotomie profonde, qui remplaça les vieilles cautérisations au nitrate d'argent des sténoses uréthrales, et lui fit attribuer en 1852 un prix de l'Académie de médecine, dont il fut, par la suite, nommé correspondant national. Physiologiste habile, il fit à l'Ecole vétérinaire de nombreuses vivisections. D'une bonté légendaire, il mourut victime du devoir. De passage à Paris, il fut appelé par Gosselin pour opérer à la Pitié une fistule urinaire, se piqua au cours de l'intervention et mourut d'infection générale 5 jours après.

P. DELAUNAY. *Ambroise Paré*, Bull. de la Commission hist. et archéol. de la Mayenne. 2^e S., t. XI-IV, 1928, fasc. 160, p. 309-346.

E. H. PERREAU. *Les médecins d'une marquise au grand siècle*, mém. de l'Acad. des sciences, Inscr. et B. L. de Toulouse, 12^e S., t. VI, 1928, p. 155-167. — Rapide étude sur les quelque cinquante médecins ou empiriques dont parle M^{me} de Sévigné, et qui n'ajoute rien aux charmantes pages que Sonnié-Moret a écrites sur le même sujet.

Eug. BERNARD. *Historique du service de santé pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire*, Mém. de la Soc. d'Emulation de Cambrai, t. LXXVI, 1929, p. 161-205. — L'auteur étudie l'application du règlement du 30 floréal an IV qui adapta le fonctionnement du service de santé à la mobilité stratégique des armées républicaines, et fit ses preuves en Italie sous Larrey; en Allemagne sous Percy, l'inventeur du Würst. Désorganisé par le pacifisme provisoire du consulat, lors de la paix de Lunéville, qui aboutit à un brutal et fâcheux licenciement, le corps de santé se retrouva, à la reprise des hostilités, dans la plus pénible situation. Seule, la Garde impériale possédait un service bien organisé. Ailleurs, peu ou pas d'infirmiers; un service d'évacuations lamentable; l'abandon des blessés et malades dans les hôpitaux-cloaques, ou chez les habitants: mais, comme en Espagne, tout attardé était massacré, Percy dut reconstituer de toutes pièces une organisation sanitaire. La Péninsule nous coûta 47.500 morts. Lors de la grande débâcle, ce fut pis; les hôpitaux devinrent les sépulcres de la Grande Armée. L'Empereur qui n'aimait pas les *poids morts*, reconnut trop tard l'importance de la récupération des effectifs. Et pourtant nos vieux chirurgiens militaires méritaient mieux que le mépris ou l'indifférence que leur accordait le commandement. A maintes reprises, lâchant le bistouri pour reprendre l'épée, ils se firent combattants: en Allemagne (1808), le chirurgien major Belhomme et le sous-aide-major Diétrich prennent le commandement de compagnies privées d'officiers. Et même, ne vit-on pas en 1805 le sous-aide-major Garouil s'emparer à lui seul de la place de Passau que lui abandonnèrent, intimidés par son assurance, le comte de Bramberg et le corps Bavaïois?

M. GENTY. *Un ami de Pichegru, Le chirurgien militaire Tissot, 1747-1826*, Progrès médical, 6^e année, 29 juin 1929, supplément illustré n° 7, p. 49-52. — Joseph-Clément Tissot naquit le 4 juin 1747 à Ornans; son père était le cousin du fameux docteur Tissot de Lausanne. Notre homme étudia d'abord à l'hospice de Besançon, se fit ensuite recevoir docteur devant la Faculté de Reims, fut nommé correspondant de la

Société royale de médecine, et Tronchin, après l'avoir pris pour secrétaire, le fit pourvoir en 1787 des fonctions de médecin-adjoint de la Maison d'Orléans. En 1788, il fut promu chirurgien en second du Camp de Saint-Omer, puis inspecteur divisionnaire des hôpitaux d'Alsace et Franche-Comté. Ses relations aristocratiques le firent emprisonner en 1792. Libéré, il devint (septembre 1792) chirurgien-major des hôpitaux Saint-Irénée et des Chazeaux à Lyon. Redénoncé, réincarcéré, relibéré, il se vit expédié dans les hôpitaux militaires de Saône-et-Loire et de la Côte-d'or, passa en l'an IV à l'armée des Grisons, puis à Aix-la-Chapelle, fit les campagnes d'Autriche, de Prusse, de Pologne, d'Italie, organisa en 1806 en Souabe le service sanitaire des prisonniers autrichiens, devint chirurgien chef de l'armée d'Italie (septembre 1808-juin 1810) et, déplacé à la suite de scandales privés, regagna l'hôpital d'Aix-la-Chapelle. Mis à la retraite en août 1811, il se consacra à la clientèle parisienne, et salua avec joie la Restauration qui lui rendit sa place de médecin du duc d'Orléans. En 1815 ; il organisa une souscription pour élever un monument à Pichegru, monument que se disputèrent les villes d'Arbois et de Besançon. Le roi décida finalement en faveur de Besançon. La statue du général, fondue le 11 juin 1825 en présence des souscripteurs, fut exposée au Louvre. Tissot, mort six mois après, n'en vit pas l'érection, qui n'eut lieu qu'en 1828. Besançon : la Révolution de 1830 jeta à bas l'effigie du général royaliste, dont il ne subsiste que la tête, mutilée, au Musée de Besançon.

M. GENTY. *Une leçon de Rostan en 1848*, Progrès médical, supplément illustré, n° 8, 27 juillet 1929, p. 57-60. — L'avènement de la République de 1848 fut bien accueilli par le corps médical. Le 4 mars 1848, l'Académie félicita le gouvernement provisoire et sollicita le titre d'Académie nationale de médecine. Le 30 mars, on planta au Val-de-Grâce un arbre de la Liberté et Marchal de Calvi refit, à ce propos, la *Marseillaise* :

Devant la liberté nouvelle,
Le monde entier est à genoux...
Concitoyens du monde et de la liberté
Soyons toujours unis dans la fraternité!

Le 11 avril, dans une réunion tenue à la Faculté de médecine et présidée par Serres, une souscription en faveur de la patrie produisit la somme de 3.083 fr. 50. Et ce même jour, à l'Hôtel Dieu, Rostan commença ses leçons par une harangue qu'il déplorait les temps révolus où « la plainte nous étant inte

dite, et n'ayant rien à louer, l'ouverture de [son] cours se faisait silencieusement », salua la « patrie régénérée » par « la plus admirable des tempêtes ». Il commenta la devise : *Liberté, Egalité, Fraternité*, salua le retour au respect de la liberté du culte, de l'enseignement, de la presse, de l'association ; et rassurant ses auditeurs contre « les perturbations que l'exercice d'un pareil droit semble devoir entraîner », il conclut : « Si le peuple a le droit de se gouverner, il faut qu'il obéisse ». En attendant que les événements démentissent ces optimistes pronostics, d'autres médecins briguaient les suffrages de la multitude, et dans l'assemblée élue le 23 avril 1848 on ne comptait pas moins d'une cinquantaine d'Esculapes, parmi lesquels Dezeimeris, Trélat, Lélut, Laussedat, Buchez et Trousseau.

J. GUIART. *La peste à Lyon au XVII^e siècle*, Biologie médicale de Billon, 27^e année, n° 5, mai 1929, p. 193-230. — Excellente étude sur l'épidémie qui ravagea en 1628-29 la ville de Lyon ; les prérogatives du Bureau de Santé ; les mesures prophylactiques et thérapeutiques, qui n'empêchèrent pas le fléau de faire au moins 5.000 morts ; avec un curieux appendice sur le regain de ferveur que la calamité provoqua : Saint Roch, encore qu'honoré d'une fort belle procession, n'ayant pas protégé la cité, se vit délaissé pour de plus puissants intercesseurs. On invoqua N.-D. du Puy, et, à la suggestion des moines Augustins qui possédaient à Lyon deux couvents, saint Nicolas de Tolentino leur patron. Mais l'épidémie ayant manifesté quelque tendance à la recrudescence en 1630-32, 1636 et 1643, les échevins s'adressèrent, cette fois, à N.-D. de Fourvière ; chaque année, le 8 septembre, s'y renouvelle la procession du vœu de 1643.

RADAIS. *Ch. Moureu*, 1863-1929, Progrès médical, n° 28, 13 juillet 1929, p. 1222-1224. — Né à Mourenx (Basses-Pyrénées), le 11 avril 1863, agrégé (1899) et professeur à l'Ecole de pharmacie (1907), puis professeur de chimie organique au Collège de France (1918), membre de l'Académie de médecine (1907) et de l'Académie des Sciences (1911), Moureu laisse de nombreux travaux de chimie organique, et d'hydrologie ; il a étudié, au point de vue de l'émission des gaz rares, plusieurs sources thermales de la France et de Madagascar. Pendant la guerre, lors des attaques par gaz, il joua un rôle important dans la commission d'études et d'expériences chimiques. Est mort le 13 juin 1929, grand officier de la Légion d'honneur.

UZUREAU. *Les médecins, chirurgiens et pharmaciens du district d'Angers*, 1791, Archives médicales d'Angers, 33^e année, n° 8, août 1929, p. 117-119. — Liste des praticiens adressée à l'administration départementale par les administrateurs du district d'Angers en février 1791. Il n'y a aucun médecin du Roi en titre ; les fonctions en sont exercées par le professeur de physiologie de la Faculté. Il n'y a aucun titulaire de la charge de chirurgien juré aux rapports, deux de ces offices (Angers et les Ponts-de-Cé) ayant été achetés par la communauté qui les confie aux prévôts en charge. La communauté chirurgicale n'a pas le titre de Collège, quoiqu'elle ait des cours organisés et gratuits depuis 1771. Pas de cours chez les apothicaires. Trois hôpitaux pour le district : Hôtel-Dieu, Hôpital général (orphelins, vieillards, aliénés) et Incurables (incurables, épileptiques, aliénés). « La mortalité des enfants trouvés est considérable », et la ville d'Angers se propose de leur affecter un établissement spécial. Il existe un cours pour les sages-femmes, confié à Chevreul, inspecteur de l'enseignement obstétrical de la Généralité ; et le D^r Tessier n'a pu continuer, faute de ressources, des cours de chimie très appréciés qu'il avait donnés pendant quelque temps. Le rapport des administrateurs se termine par « l'éloge du talent, de l'humanité, de la générosité des médecins et des chirurgiens qui exercent à Angers », et de l'éclat de leur enseignement.

UZUREAU. *Le Docteur René Cailliot de Baugé*, Arch. médicales d'Angers, 33^e année, n° 9, septembre 1929, p. 130-132. — Né à Baugé le 25 juin 1769. Cailliot se destina d'abord à l'Eglise, puis devint précepteur dans une famille noble. Celle-ci ayant émigré, il vécut péniblement, et, à bout de ressources, s'engagea dans les dragons ; puis il revint à la médecine, fut attaché en 1793 à l'ambulance de Royallieu, près de Compiègne, où il manqua de périr du typhus. Puis il se mit sur les bancs de l'Ecole de Santé de Paris, fut adjoint, comme répétiteur, à Boyer (1795-99), et fut élu professeur adjoint de chirurgie à l'Ecole de Strasbourg. Il y devint ensuite professeur de pathologie chirurgicale et de médecine opératoire, doyen de la Faculté en 1821, et mourut le 17 octobre 1835, membre de la Légion d'honneur et de l'Académie de médecine.

D^r Paul DELAUNAY.

Le Secrétaire général, Gérant,
Marcel FOSSEYEUR.

APR 5 1930

le XXIII, Nos 11 et 12.

Novembre-Décembre 1929.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE
HISTOIRE DE LA MÉDECINE



PARIS
CHEZ LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
3, Avenue Victoria (IV^e),
1929

S O M M A I R E

	P ₂
CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ	3
D ^r J. HEITZ. — <i>Simulation d'une crise de possession dans le Volpone de Ben Jonson (1605)</i> ,.....	3
D ^r SUZAUNE ELOSU. — <i>La maladie de Jean-Jacques Rousseau</i>	3
D ^r P. DELAUNAY. — <i>Pédiatrie d'antan : un bulletin de santé du dauphin Charles Orland (1493)</i> ,.....	3
D ^r F. REGNAULT. — <i>Rôle de la clinique et du laboratoire dans les découvertes de pathologie : Fièvre puerpérale et typhus éryanthématique</i>	3
DOCUMENTS	3
BIBLIOGRAPHIE	3
TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXIII.....	3

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Fondée en 1902

EXTRAIT DES STATUTS ET DU RÈGLEMENT

La Société comprend des Membres honoraires, des Membres perpétuels, des Membres donateurs et des Membres actifs.

Est membre perpétuel celui qui a versé une somme d'*au moins trois cent cinquante francs*.

Est Membre donateur celui qui a versé une somme d'*au moins six cents francs*. Il fait de droit partie du Conseil.

Pour devenir Membre actif, il suffit d'être élu, après présentation par deux Membres de la Société ; de payer une cotisation annuelle de 25 francs.

La Société tient ses séances *le premier samedi de chaque mois*, à 5 heures, au foyer des Professeurs de la Faculté de Médecine sauf pendant les mois d'août et de septembre.

Elle publie un *Bulletin* qui est adressé à tous les Membres sauf le cas de non-paiement de cotisation.



CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 9 novembre 1929.

Présidence de M. SIEUR.

Etaient présents : M^{lle} Elosu, MM. Avalon, Barbillion, Besnard, Bonnet-Roy, Brodier, Dorveaux, Fosseyeux, Guelliot, Laignel-Lavastine, Hervé, Mauclore, Menetrier, Molinéry, Neveu, J. Orfila, Rouvillois, Vinchon, Weissgerbeer.

Décès. — M. le Président fait part de la mort de M. le P^r Lecène, qui est accueillie par des regrets unanimes : M. le P^r Lecène ne prenait pas une part active à nos travaux, mais il avait présenté au Congrès de Paris en 1921 une étude sur le chapitre des luxations du genou dans le traité hippocratique sur les articulations, et à celui de Londres, en 1922, une note sur un appareil de prothèse pour pied tombant représenté sur un tableau de Moroni (XVI^e) à la National Gallery.

M. le D^r Laignel-Lavastine offre son livre intitulé : *Conférences de syopathologie clinique.*

Candidat présenté :

M. le D^r FOMBEURE (Georges), 20, rue Thibaud (14^e), présenté par MM. Avalon et Fosseyeux.

Communications :

M. le D^r LAIGNEL-LAVASTINE donne lecture de son discours prononcé le 1^{er} septembre 1929 à l'inauguration du monument élevé en mémoire de A. Cabanès à Gourdon ; il communique ensuite une note de M. le

D^r J. HEITZ sur une *simulation de crise de possession* relevée au V^e acte du *Volpone* de Ben Jonson ; la scène se passe devant le tribunal sénatorial de Venise, ce qui prouve qu'au début du xvii^e siècle la croyance aux manifestations diaboliques était bien ébranlée en terre anglaise.

M^{lle} le D^r ELOSU fait part des conclusions de sa thèse sur *la maladie de J.-J. Rousseau* ; après avoir analysé successivement les travaux de ses devanciers et discuté leur opinion, elle établit uniquement en s'appuyant sur ses écrits autobiographiques la persistance de l'infection urinaire consécutive à la rétention dont elle suit l'évolution jusqu'à sa mort. Son exposé fait l'objet d'une discussion à laquelle prennent part MM. Hervé, J. Orfila et Vinchon.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 7 DÉCEMBRE 1929

Présidence de M. le P^r SIEUR,

Etaient présents : M^{me} Metzger, MM. Avalon, Boulanger Barbillion, Bouchart, Basmadjian, Brodier, Dardel, Dorveaux, Fosseyeux, Guelliot, Hervé, Genot, Larrieu, Laignel-Lavastine, Le Gendre, Joly, Mauclair, Menetrier, A. Mieli, Neveu, Olivier, Rouvillois, Tanon et Weisgerber.

Candidats présentés :

M^{me} LÉVY (Doctoresse Gabrielle), 56, rue d'Assas (6^e), par MM. Crouzon et Vurpas ;

MM. les D^{rs} CHEVASSU (M.), chirurgien des hôpitaux, 1, avenue de Tourville (7^e), par MM. Laignel-Lavastine et Menetrier ;

CHUCHE, 346 bis, rue des Pyrénées (11^e), par MM. Sieur et Fosseyeux ;

GAUDIER, Professeur de clinique chirurgicale à la Faculté, 175, rue Nationale, Lille, par MM. Leclair et Rolants ;

GHISLAIN-HOUZEL, 45, rue Poncelet (17^e), par MM. Sieur et Fosseyeux ;

PETIT (Raymond), Ecole de Cavalerie, Saumur (M.-et-L.), par MM. Rouvillois et Sieur.

Vote. — Il est procédé au renouvellement du Bureau. Nombre de votants : 66, dont 41 par correspondance.

Ont obtenu :


Présidence :	MM. Barbillion.....	65
	Delaunay.....	1
Vice-Présidence :	MM. Le Gendre.....	66
	Mauclaire.....	65
	Variot.....	1

Pour les autres postes aucun changement ; M. Rouvillois, Directeur du Val-de-Grâce, est élu Membre du Conseil d'administration en remplacement de M. Mauclaire.

Communications :

M. le Dr F. REGNAULT fait une communication sur le *rôle de la clinique et du laboratoire dans les découvertes de pathologie*. Il étudie notamment le rôle de Semelweiss dans la découverte des conditions de transmission de la fièvre puerpérale et celui de Comte dans la prophylaxie du typhus exanthématique, d'après les thèses récentes de Destouches (1924) et de Sempé (1928).

M. le Secrétaire général présente de la part de M. le Dr DELAUNAY un *Bulletin de santé du Dauphin Charles Orland*, fils de Charles VIII (25 juillet 1493), et qui mourut à 3 ans, le 6 décembre 1495. Il s'agit d'une pièce conservée dans les archives du Cognier, au Mans.



QUESTIONNAIRE

relatif à

L'HISTOIRE DE LA LÈPRE

Paris, 17 décembre 1929.

MONSIEUR ET HONORÉ COLLÈGUE,

Je rassemble actuellement des documents pour écrire une *Histoire de la Lèpre*. Je vous serais particulièrement reconnaissant si vous vouliez bien me prêter votre précieux concours en répondant aux questions suivantes, relativement à la Lèpre dans le pays où vous résidez.

I. — Quels sont les plus anciens textes, historiques, législatifs ou autres, mentionnant la lèpre?

Citer, autant que possible, les textes eux-mêmes, s'ils sont en grec, en latin, en anglais, en allemand, en espagnol ou en italien; les traduire, s'ils sont en une autre langue et donner les indications bibliographiques.

II. — Décrire l'Examen ou les Epreuves qu'on faisait subir aux lépreux avant leur internement.

Donner des modèles de Certificats concluant à l'existence de la lèpre chez le sujet examiné et à sa séquestration.

III. — Avant de séparer le lépreux du monde, célébrait-on un Office religieux analogue à l'Office des Morts? En ce cas, citer les passages les plus caractéristiques de cet Office.

IV. — Citer les principaux Règlements auxquels étaient astreints les lépreux en indiquant leur date.

V. — Quel était le costume des lépreux? Quels objets usuels portaient-ils sur eux? pannetière, barillet, etc. Quel était le mobilier de la maisonnette du lépreux?

VI. — Quels étaient les signes distinctifs apposés sur les vêtements ou sur la maison du lépreux? Celui-ci portait-il des « cliquettes » ou des crécelles pour avertir les passants de leur voisinage?

VII. — Mode de construction et aménagement des maisonnettes isolées ou groupées dans une enceinte; plan des léproseries : site, distribution intérieure, terres cultivables; revenus des léproseries.

VIII. — Nombre approximatif des léproseries et des lépreux à l'époque où la lèpre était à son apogée.

IX. — Condition juridique du lépreux. Était-il considéré comme « mort civilement » et dépouillé de ses biens? Quels étaient ses moyens d'existence? Avaient-ils le droit d'aller mendier en ville?

X. — Dans quelle race la lèpre a-t-elle fait le plus de ravages?

XI. — A quelle époque la lèpre entre-t-elle en déclin? Date de la fermeture des léproseries.

Prière de vouloir bien ajouter tous autres renseignements utiles et me fournir les indications des principaux ouvrages auxquels je pourrais me reporter.


Si vous ne pouvez pas répondre vous-même à ce questionnaire, je vous serais très obligé de le communiquer à des personnes qualifiées et compétentes. La provenance des réponses utilisées sera mentionnée.

Veuillez agréer, Monsieur et Honoré Collègue, avec mes remerciements, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Docteur E. JEANSELME,

Professeur à la Faculté de Médecine de Paris,
Médecin de l'Hôpital Saint-Louis,
Membre de l'Académie de Médecine.

Adresser les réponses au P^r JEANSELME, 5, QUAI MALAQUAIS, PARIS (6^e).



SIMULATION D'UNE CRISE DE POSSESSION

DANS LE VOLTONE DE BEN JONSON (1605)

Par le D^r Jean HEITZ.

En mars 1923, j'ai communiqué à la Société française d'Histoire de la Médecine un sonnet remarquable de Joachim du Bellay, que le poète avait écrit à Rome pendant son séjour qui dura quatre ans, de 1553 à 1557 et qui parut dans le recueil des REGRETS.

Ses quatorze vers renferment une description précise d'une de ces crises démoniaques de nature nettement hystérique, terminée par exorcisme, qu'il avait pu observer à Rome où elles étaient fréquentes, comme dans tous les lieux de pèlerinage. Nous y trouvons, indiqué par un observateur génial, l'incroyable développement de force dans ces convulsions d'une jeune fille, le renversement des globes oculaires vers le haut ; et l'on conçoit l'impression d'effroi se dégageant d'une pareille crise.

Mais le fin Angevin avait su reconnaître, comme le montre le dernier tercet, toute la part de convention, jusqu'à un certain point inconsciente, qui entrait dans ces scènes, toujours les mêmes depuis des siècles puisqu'on voyait « ces pauvres filles... faire ce qu'on dit de ces vieilles sibylles » : allusion très claire à la Pythie de Delphes.

Et Joubine signale aussi la pratique encore courante jusqu'au temps de Charcot, qui arrêtait les crises par la compression des ovaires.

Le « Voltone » de Ben Jonson, représenté depuis l'automne dernier avec tant de succès au théâtre de l'Atelier, est une pièce d'une richesse exubérante, de ce fait difficile à mettre intégralement à la scène.

C'est là peut-être une excuse pour l'adaptation faite par MM. Zweig et Jules Romains. Ils n'en ont pas moins mutilé le chef-d'œuvre en supprimant des personnages, en en ajoutant d'autres, en affaiblissant la signification de la plupart des épisodes.

C'est ainsi que le public parisien a été privé en particulier de la scène si curieuse qui fait le sujet de cette note.

Rappelons que la comédie fut écrite, ou du moins représentée pour la première fois sur une scène londonienne, en 1605, c'est-à-dire une cinquantaine d'années après la publication du poème de Joachim du Bellay.

Parmi les figures de la Renaissance Anglaise, Ben Jonson représente un des plus remarquables. Son esprit était nourri de tout les textes de l'ancienne littérature latine et grecque ; il avait subi le reflet des tendances scientifiques caractérisant cette époque privilégiée. On peut deviner de quelle manière un tel auteur interpréterait une de ces scènes démoniaques où se complaisait le moyen âge. Devant le tribunal sénatorial de Venise se dénoue, au cinquième acte, l'intrigue de la comédie. L'avocat Volpone, un de ceux qui veulent capter l'héritage du vieil avare Volpone, voit son plaidoyer mal accueilli. On l'interrompt à maintes reprises ; l'un de ses adversaires le traite deux fois de fou, de possédé ! Lorsqu'il s'aperçoit que sa cause est compromise, il écoute le conseil que lui souffle un complice ; il simulera une crise de possession qui sauve la situation en le faisant passer pour irresponsable.

« Il a dit que vous êtes possédé du démon, faites donc semblant de l'être, et tombez ; je vous aiderai. » Et l'avocat se laisse tomber au milieu de son discours. Tout bas, on lui suggère : « retenez votre haleine, gonflez vous ! Voyez Messieurs (le complice s'adresse au tribunal) : il vomit des épingles crochues, ses yeux se retournent (his eyes are set) comme un lièvre pendu à l'étalage d'un marchand

de venaison (1) ; sa bouche se convulse. Voyez Messieurs les juges, maintenant c'est dans son ventre (in his belly), — Oui, c'est le diable, confirme un spectateur. — Et maintenant, ajoute le mystificateur, maintenant c'est dans sa gorge ! — Je le vois, je le vois », s'écrie cet homme qui, tout à l'heure, traitait l'avocat de fou et de possédé, et qui ne demande qu'à être convaincu, — « Il va sortir, faites place ! Voyez comme il s'envole sous l'aspect d'un crapaud avec des ailes de chauve-souris ! Ne le voyez-vous pas, Sire ? — « Comment donc, certainement je le vois s'écrie la foule, c'est très manifeste. — Voilà qu'il revient à lui ! »

L'avocat a repris ses sens. « Où suis-je » On le console, on le rassure. Les juges s'émerveillent.

« Quel accident, quel phénomène soudain et merveilleux, s'il est possédé comme il paraît bien ! ».

Un témoin n'hésite pas à déclarer : « Oh ! il a souvent été sujet à de pareilles crises ».

Et l'audience reprend son cours, avec une nuance d'indulgence vis-à-vis de ce plaideur, jusqu'au moment où Volpone apparaît lui-même, démentant sa mort, et où l'ignominie des plaideurs éclate aux yeux de tous.

C'est une belle page de psychologie de la foule, où nous trouvons bien mis en relief, et sa crédulité, et le rôle capital que joue, dans ses mouvements, l'hétéro et l'auto-suggestion, et comment la perspicacité moyenne des individus descend au niveau de l'intelligence la moins développée. Mais c'est aussi, pour l'histoire des manifestations hystériques, un document précieux. Il montre qu'au début du XVII^e siècle, la croyance aux manifestations diaboliques était déjà bien ébranlée, en terre anglaise tout au moins, puisqu'une semblable scène pouvait se dérouler sur les planches, sans qu'on eut à craindre une protestation de la salle, ou une condamnation ecclésiastique.

(1) Ce détail se rapproche de celui sur lequel insistait Joachim du Bellay au dixième vers de son sonnet.

« Et quand le blanc des yeux renverser je leur voy »,

L'esprit critique qui pointait dans le sonnet de Joachim du Bellay s'étale ici au grand jour. On riait

Londres de telles fabulations. Il fallut trois siècles en France, sur une route jalonnée par les religieuses de Luçon au procès d'Urbain Grandier, et par les convulsionnaires de Saint-Médard, pour qu'enfin M. Babinski vint démontrer que les manifestations hystériques étaient, ou bien simulées, ou plus ou moins inconsciemment suggérées trop souvent par des interventions maladroites auxquelles le corps médical n'a pas toujours été étranger.

LA MALADIE DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU¹

Par le Docteur Suzanne ELOSU.

Nul homme au monde ne souleva autant de passions et de discussions que J.-J. Rousseau. Sa mort ne fit taire ni ses détracteurs, ni ses admirateurs, ni les médecins dont il avait dit tant de mal. Ceux-ci, ne lui gardent pas rancune et le considèrent comme la victime de la plus malheureuse aventure pathologique.

A ses contemporains, Jean-Jacques se montra un patient renfermé, hostile aux confidences, ayant, dès l'âge de 41 ans, « dit adieu à jamais aux médecins et aux remèdes ». La maladie en demeura assez secrète, énigmatique, laissa le champ ouvert à toutes les suppositions. Devant un être dolent et gémissant sans préciser la nature de ses souffrances, les plus bienveillants haussaient les épaules, et pensaient au

(1) Dr S. ELOSU, *La maladie de Jean-Jacques Rousseau*, Fischbacher, Paris, 1929.

malade imaginaire ; les ennemis faisaient argument de cette apparente hypocondrie, et criaient au fou dangereux pour l'ordre social. La légende se créa d'un Rousseau infirme mental de naissance, tombé dans la démence fatale et terminale.

La génération immédiatement postérieure, ne ratifia cependant pas ce jugement, puisque le 11 octobre 1794 (20 Vendémiaire an III), la nation française, représentée par la Convention, ordonna la translation au Panthéon des restes mortels de l'écrivain.

Le reflux politique de la Restauration entraîna un retour d'opinion contre l'un des philosophes rendus responsables du mouvement républicain. L'année 1818 vit paraître les *Mémoires et Correspondance de Madame d'Epinay*, qui étalaient la méchanceté de « l'ours de Genève » et ses bizarreries, souvent au moyen de mensonges et de falsifications récemment démontrés par les travaux de M^{me} Frédérika MacDonald (1),

Dès lors, la notion de la folie de Rousseau s'insinua dans l'esprit de ses commentateurs, devint une certitude traditionnelle. Étudiée par des littérateurs, elle prit des noms divers. Ainsi, Espinas, professeur à la Sorbonne, appelait Rousseau, un « hystérique simulateur » ; Cabanès en faisait un psychasthénique urinaire ; Seillière un psychasthénique tout court. Cependant, frappé par le solide bon sens et le jugement précis de Jean-Jacques, le normalien philosophe, Henri Joly, niait la folie réelle pour conclure à la neurasthénie.

Il est vrai que par la singularité de ses allures et son ostracisme des médecins, Rousseau pouvait gêner le diagnostic de ceux qui étudiaient sa maladie en suivant une idée préconçue et basée sur les renseignements fournis par ses contemporains, à l'exclusion presque totale de son propre témoignage. Quelle valeur pouvait-on donner aux plaintes d'un homme qui se croyait atteint d'une tare organique, se sen-

(1) Frédérika MAC-DONALD, *La Légende de J.-J. Rousseau*, Hachette, 1909.

tait incurablement malade depuis sa jeunesse, et cependant voyageait, travaillait, produisait des chefs-d'œuvre, prolongeait son existence jusqu'à soixante-six ans, en refusant tous soins médicaux ? Bien plus, à moitié impotent, il se laissait surprendre à scier du bois comme un forcené ; asthmatique, il se plaisait aux excursions en montagne. Malade imaginaire, ou simulateur, ou menteur, il ne pouvait être tout cela que par une tare psychique constitutionnelle démontrée encore par le véritable délire qui marqua ses dernières années. En effet, à Paris où les pouvoirs publics le toléraient avec bienveillance malgré le décret de prise de corps de 1762, il menait une existence précaire, se croyait entouré d'ennemis et d'espions, se prétendait la victime d'un complot, d'une ligue universelle fomentée dans le but de discréditer son caractère, sa pensée et ses écrits. Dans les rues, il lui semblait voir les gens ricaner sur son passage, le dévisager avec mépris, cracher à la dérobée dans sa direction. A l'entendre, au théâtre les spectateurs regardaient vers lui, chuchotaient et formaient autour de lui un cercle isolateur. Sans aucun doute, un être victime d'un tel délire était atteint d'une folie irrémédiable et constitutionnelle.

Les médecins modernes ont tenté dans cet ordre d'idées un diagnostic de précision. Un aliéniste, le Dr Châtelain, reconnaissait en Rousseau un cas classique de délire systématisé partiel de persécution, développé sur un terrain de dégénérescence héréditaire. Gêné pour admettre une déficience mentale originelle dans un esprit aussi remarquablement doué, averti par des troubles somatiques indiscutables le professeur Régis adoptait le diagnostic de « neurasthénie obsédante liée à de l'artério-sclérose arthritique ». Actuellement, les aliénistes Sérieux et Capgras font uniquement état des symptômes psychiques, y trouvent la manifestation d'une folie raisonnée et classent Rousseau dans la variété résignée des déliants interprétateurs. Enfin, les D^{rs} Genil-Perrin et Montassut confirment ce dernier diagnostic en citant

Jean-Jacques comme un bel exemple de constitution paranoïaque, terrain psychologique indispensable à l'éclosion du délire d'interprétation.

Mais les aliénistes et les psychiatres n'ont pas été seuls à s'intéresser à la maladie de J.-J. Rousseau. Des chirurgiens, des urologues ont apporté leur opinion déterminée par l'existence de troubles urinaires évidents. Le Dr Jules Janet appelle Rousseau un « psychasthénique urinaire » sans lésion organique primitive et à rétentions occasionnelles et spasmodiques ; il appuie son avis sur le résultat négatif de l'autopsie où ne fut constatée aucune malformation des voies urinaires. Les professeurs Poncet et Leriche contestent la validité d'un protocole de nécropsie très insuffisant et trouvent dans l'histoire pathologique du sujet, maintes preuves d'une rétention urinaire incomplète, mais permanente ; ils ne peuvent admettre que des souffrances physiques aussi intenses n'aient joué aucun rôle dans l'état mental du malade. Le chirurgien Heresco relate ses interventions opératoires dans des cas de rétrécissements congénitaux de l'urèthre, cliniquement superposables à celui de Rousseau.

Parmi tant d'opinions aussi disparates, comment juger et prendre parti ? Les lecteurs modernes ne peuvent se résoudre à croire à de la folie véritable, constitutionnelle, chez un homme dont les œuvres essentielles attestent la puissante maîtrise intellectuelle ; et cependant, ils reconnaissent des troubles mentaux évidents dans la dernière période d'une vie tourmentée par d'indiscutables souffrances physiques et morales. Pour tenter d'élucider la question, il ne restait qu'un procédé : en essayant de se dégager des conclusions déjà émises, remonter à l'origine, interroger le malade lui-même dans ses écrits autobiographiques, prendre une observation aussi complète que possible. Ce fut la méthode employée dans le travail résumé ici.

En relevant minutieusement dans ses œuvres autobiographiques les textes concernant la vie patholo-

ue de Rousseau, on se trouve en présence d'un tableau nosographique saisissant de précision et de détail. *Les Confessions, la Correspondance, les Dialogues, les Réveries*, apportent les matériaux les plus propres à établir une conviction raisonnée, grâce à la rigueur d'observation et à la force logique dont J.-J. Rousseau témoigne dans le domaine médical comme dans tous les autres. Jamais personne n'a mieux analysé et décrit ses symptômes morbides.

À la naissance, une rétention complète d'urine, temporaire mais révélatrice, apporte la première preuve d'une malformation juxta vésicale de l'urèthre. Incisée par la surpression intravésicale, la rétention absolue cède, permet à la vessie de vider son trop-plein, sans jamais parvenir à une évacuation totale. La rétention chronique s'installe, incomplète mais permanente. Ce mécanisme échappa à la sagacité de Rousseau qui, durant sa jeunesse, croyait vider sa vessie parce qu'il urinait souvent. Mais un médecin ne peut attribuer à leur véritable cause, c'est-à-dire à la rétention chronique, « les fréquents besoins d'uriner que le moindre échauffement rendait toujours très-commodés », et dont Rousseau se plaignit dès sa tendre enfance.

L'infection urinaire consécutive à la rétention, continua durant l'adolescence et la jeunesse une série de « maladies inflammatoires et esquinancies » dont Rousseau « ne tient pas le registre » mais qui aboutirent à l'âge de 23 ans à une « affection de poitrine » de longue durée, avec oppression, palpitations de cœur, crachements de sang. Cette maladie ne dégénéra pas en phthisie comme le craignaient le patient et son entourage, mais fit sa preuve, l'année suivante, sous forme d'une crise d'azotémie hypertensive, avec opnée, tachycardie paroxystique, bourdonnements d'oreilles et hémorragie parcellaire du labyrinthe. C'est cet orage syndromique de l'infection urinaire, admirablement décrit dans les « Confessions », qui est dénommé par certains critiques : « première crise neuropathique ».

Cependant, cette forme d'azotémie des rétentionnistes à évolution et pronostic si particuliers, a été lumineusement étudiée par le professeur Legueu et relevée surtout dans les cas de rétention incomplète, où elle subit des alternatives d'atténuation ou d'aggravation suivant l'état de réplétion de la vessie. C'est ainsi que Rousseau voit cesser momentanément les troubles de grande insuffisance urinaire, remplacés par les petits signes de l'intoxication par néphrite chronique : dyspepsie, oppression, épistaxis, bourdonnements d'oreilles, insomnie, amygdalites et bronchites.

Avec l'âge et sous l'influence de la distension constante, la rétention devient plus complète et pénible. A 38 ans, Rousseau est condamné aux cathétérismes habituels par drainage capillaire. Dix ans après, il en est réduit à l'usage de la sonde à demeure. Dès ce moment, avec leurs symptômes particuliers, évoluent urétrite, prostatite, cystite avec pyurie, surajoutant leurs effets locaux et généraux à ceux de la néphrite chronique par infection ascendante et progressive du rein. Le malade note les signes physiques et fonctionnels avec une exactitude si grande que le diagnostic s'impose. En hiver la rétention augmente malgré les efforts faits pour exciter la fonction vicariante par les exercices violents et la transpiration consécutive ; l'été, saison plus favorable aux urinaires, amène souvent une détente dans les souffrances.

En 1761, au début de l'hiver, éclate une crise violente durant laquelle Rousseau, cédant aux sollicitations pressantes du maréchal de Luxembourg, consentit à se laisser examiner par le célèbre frère Côme. Celui-ci parvint avec une peine infinie à pénétrer dans la vessie, constata l'hypertrophie de la prostate et la distension vésicale.

A la même époque, contre l'écrivain et le penseur, s'ouvre une ère de persécutions d'abord occultes et voilées, ensuite publiques et avérées. Le cerveau du malade, intoxiqué par la déficience de la dépuracion

urinaire, réagit alors par un délire léger, temporaire, suivi d'une rétrogression *complète*. Ce délire prit la forme d'interprétations péjoratives, exagérées, mais partiellement exactes, au sujet de l'impression de « l'EMILE » qui se pratiquait dans des conditions réellement mystérieuses. Les troubles délirants disparurent, malgré la persistance des persécutions, dès que la rétention d'urine et la néphrite concomitante subirent une amélioration temporaire.

Cinq ans après, la maladie urinaire s'aggravait progressivement; et une recrudescence des persécutions fait de nouveau vaciller le bon sens de Rousseau, qui, traqué, chassé de partout, crie son exaspération dans ses deux lettres à Hume.


En 1769, l'infection de l'appareil urinaire atteste son exacerbation par un syndrome péritonéal avec ascite, auquel participent à la fois l'inflammation et la stase circulatoire. L'hiver suivant le malade prématurément vieilli et déprimé écrivait la lettre à M. de Saint-Germain où il désignait M. de Choiseul comme l'instigateur du complot ourdi contre lui. Dès lors se succèdent presque sans interruption des crises de délire à base d'interprétations passionnelles concernant les persécutions plus ou moins déguisées dont le malheureux persistait à se croire l'objet. Les « Dialogues » furent écrits sous l'empire de ce délire.

Avec un parallélisme rigoureux, les signes d'urémie se multiplient : crises congestives hypertensives avec tachycardie paroxystique, vertiges, épilepsie bravais-jacksonienne, jusqu'à la mort par œdème cérébral.

La conclusion s'impose ; toute la physiologie pathologique de J.-J. Rousseau fut dominée, conditionnée par la malformation urinaire et l'affection générale consécutive. La rétention incomplète mais permanente explique chacune des manifestations morbides : excitation génitale de l'enfance avec ses tendances perverses, exaltation érotique de l'âge mûr, défaillances morales et troubles mentaux. Les crises délirantes traduisent, non une folie constitutionnelle,

mais une imprégnation du cerveau par les poisons urinaires et rentrent dans le cadre des folies rénales mises en évidence par Dieulafoy, Raymond et Joffroy. Auprès de cette certitude clinique, que vaut la notion vague d'une dégénérescence héréditaire ou congénitale, contredite par la robuste longévité des aïeux directs de Rousseau, démentie par son intelligence puissante et sa longue résistance aux souffrances physiques et morales ?

Rousseau ne fut donc pas un fou, mais un malade urinaire tourmenté par la plus douloureuse des infirmités et dont le génie sombra, vers la fin de sa vie, dans un délire toxique urémique circonstanciel. La distinction est d'importance, parce qu'elle permet de comprendre les apparentes contradictions de l'homme à la fois le plus grand et le plus misérable de son siècle.



PÉDIATRIE D'ANTAN, UN BULLETIN DE SANTÉ DU DAUPHIN CHARLES ORLAND,

Par le D^r Paul DELAUNAY

Le 6 décembre 1491, le roi Charles VIII avait épousé à Langeais la duchesse Anne de Bretagne. Quelque neuf mois après, leur naissait, un « beau fils » qui reçut les noms de Charles Orland. Issu d'une mère trop jeune (elle n'avait pas encore dix-sept ans), et d'un père de faible complexion, l'enfant n'était peut-être pas aussi robuste que le disent les historiographes, et dès les premiers mois, sa santé donna des inquiétudes, comme en témoigne le document que nous vous présentons.

rique de Rousseau, on se trouve en présence d'un tableau nosographique saisissant de précision et de relief. *Les Confessions, la Correspondance, les Dialogues, les Réveries*, apportent les matériaux les plus propres à établir une conviction raisonnée, grâce à la masse d'observation et à la force logique dont J.-J. Rousseau témoigne dans le domaine médical comme dans tous les autres. Jamais personne n'a mieux analysé et décrit ses symptômes morbides.

À la naissance, une rétention complète d'urine, temporaire mais révélatrice, apporte la première preuve d'une malformation juxta vésicale de l'urètre. vaincue par la surpression intravésicale, la rétention absolue cède, permet à la vessie de vider son trop-plein, sans jamais parvenir à une évacuation totale. La rétention chronique s'installe, incomplète mais permanente. Ce mécanisme échappa à la sagacité de Rousseau qui, durant sa jeunesse, croyait vider sa vessie parce qu'il urinait souvent. Mais un médecin sait attribuer à leur véritable cause, c'est-à-dire à la rétention chronique, « les fréquents besoins d'uriner que le moindre échauffement rendait toujours incommodes », et dont Rousseau se plaignit dès sa plus tendre enfance.

L'infection urinaire consécutive à la rétention, entraîna durant l'adolescence et la jeunesse une série de « maladies inflammatoires et esquinancies » dont Rousseau « ne tient pas le registre » mais qui aboutirent à l'âge de 23 ans à une « affection de poitrine » de longue durée, avec oppression, palpitations de cœur et crachements de sang. Cette maladie ne dégénéra pas en phthisie comme le craignaient le patient et son entourage, mais fit sa preuve, l'année suivante, sous forme d'une crise d'azotémie hypertensive, avec dyspnée, tachycardie paroxystique, bourdonnements d'oreilles et hémorragie parcellaire du labyrinthe. C'est cet orage syndromique de l'infection urinaire, admirablement décrit dans les « Confessions », qui fut dénommé par certains critiques : « première crise névropathique ».

enceinte pour la seconde fois (1). On demanda le renfort des médecins de Charles VIII, et le péril fut encore écarté. Pendant l'été de 1495, nouvelle alerte. L'enfant est au château d'Amboise, et l'on signale dans la ville quelques cas de variole. Charles, alors à Turin, donne (août 1495), de sévères instructions pour isoler l'enfant et son personnel. La Faculté, convoquée, opine que, moyennant sévère claustration, Monseigneur « ne soit point remué » d'Amboise. Mais que peuvent, contre la fatalité, les recommandations paternelles, les délibérations doctorales, la rigueur des consignes, et les rondes des archers écossais ? Une épidémie de rougeole survint, qui ne respecta point les barrières : et Charles Orland en mourut le 6 décembre 1495 à l'âge de trois ans, deux mois et six jours.

Les autres héritiers de Charles VIII furent également emportés par une mort prématurée : son second fils Charles mourut le 2 octobre 1496 ; un troisième, François, né en 1497, succomba au bout de quelques jours. Une fille Anne, née en 1498, ~~périt en quarante-huit heures~~. Charles VIII ~~la survit~~ de près dans la tombe. Ainsi ~~s'éteignit~~ la dynastie des Valois directs ; et le trône passa, en la personne de Louis XII, aux Valois-Orléans.

(1) Ce deuxième rejeton étant né le 8 septembre 1496, la seconde maladie de Charles-Orland survint donc entre décembre 1495 et septembre 1496.



ROLE DE LA CLINIQUE ET DU LABORATOIRE DANS
LES DÉCOUVERTES DE PATHOLOGIE
FIÈVRE PUERPÉRALE ET TYPHUS EXANTHÉMATIQUE

Par le Dr Félix REGNAULT

Connaître la genèse des découvertes est un chapitre important de l'histoire des sciences; il permet de fixer les méthodes propres à chacune.

En pathologie les découvertes proviennent des observations cliniques et des expériences de laboratoire. Actuellement la faveur est toute à ces dernières et on dédaigne les renseignements de la clinique. Or, plusieurs découvertes ont été réalisées à la fois par la clinique et le laboratoire. J'en prendrai comme exemples deux où l'observation clinique précéda et aida le travail de laboratoire.

Semelweiss, par la clinique, découvrit les conditions de transmission de la fièvre puerpérale et en fixa la prophylaxie (1).

Il fut éclairé par la mort d'un professeur due à une piqûre anatomique, il reconnut l'identité clinique de sa maladie avec l'infection puerpérale.

« Quand je connus tous les détails de la maladie qui l'avait tué, la notion d'identité de ce mal avec l'infection puerpérale dont mouraient les accouchées s'imposa si brusquement à mon esprit, avec une clarté si éblouissante, que je cessai de chercher ailleurs depuis lors.

« Phlébite... lymphangite... péritonite... pleuré-

(1) DESTOUCHES. — *Les Semelweiss*, th. doctor. Paris 1924.

sie... péricardite... méningite... tout y était! Voilà ce que je cherchais depuis toujours dans l'ombre, et rien que cela ».

Il eut alors l'idée que les étudiants emportaient la maladie de l'amphithéâtre aux Maternités. Guidé par cette idée directrice, il constata que la mort, dans le service d'accouchement fréquenté par les étudiants était de 30 pour 100, pouvant s'élever à 90 et même 96. Dans celui qui était réservé aux sages-femmes le nombre des décès était moindre.

Enfin, en temps d'épidémie, les femmes qui accouchaient dans la rue étaient épargnées.

Il fit une expérience clinique : étudiants et sages-femmes échangèrent leurs services. La mortalité monta dans le service ouvert aux étudiants à 27 %, soit 18 % de plus que le mois précédent.

Semelweiss fit alors désinfecter les mains des étudiants avec une solution de chlorure de chaux; et la mortalité tomba à 12 %.

Puis il observa que cinq femmes en travail qu'il avait touchées après une femme atteinte de cancer utérin, moururent toutes de puerpéralité. Dès lors, il prescrivit la désinfection des mains à tous, médecins et personnel. Et la mortalité s'abaisa à 0,23 p. 100 chiffre actuel des meilleures Maternités!

Mais s'il avait découvert la prophylaxie de la fièvre puerpérale, il continuait à incriminer les miasmes. Faute de connaître la cause efficiente exacte, sa découverte n'apparaissait pas évidente. Elle fut contestée; il fut persécuté et mourut fou. Les découvertes de laboratoires réalisées par Pasteur, seules prouvèrent que Semelweiss avait raison.

*
* *

Il est intéressant de comparer la découverte de la prophylaxie de la fièvre puerpérale à celle de la prophylaxie du typhus exanthématique. Ici encore la clinique précéda le laboratoire, mais de plus elle en dirigea les recherches. J'analyserai la genèse de cette

découverte d'après le récit que m'en fit le Dr Comte lui-même (1).

En 1900, le Dr Comte, alors préparateur de Marey au Collège de France, ayant à soigner des cas de typhus exanthématique dans un village où son frère était colon, recourut à la méthode par élimination préconisée par Claude Bernard : le typhus se transmettait-il quand une cause possible de contagion n'existait pas, toutes autres choses égales d'ailleurs?

Il élimina ainsi l'origine hydrique du mal, car tous les habitants se fournissaient d'eau à la même fontaine et certaines familles seules étaient touchées. Il élimina l'anophèle, car la contamination ne se produisait que dans un même clan, le village comprenant trois clans ennemis.

En 1902, une « expérience passive », suivant l'expression de Claude Bernard, lui permit de serrer de plus près le problème.

Chargé de réorganiser l'hôpital Sadiki de Tunis, il dressa les infirmiers indigènes à nettoyer la bouche des typhiques avec un doigt enveloppé d'un chiffon imbibé d'une solution de bicarbonate de soude. Les infirmiers n'attrapaient pas le typhus; celui-ci n'était donc pas transmis par contact avec les muqueuses du typhique. De plus tout malade, avant d'entrer à l'hôpital, était dépouillé de ses vêtements ou haillons, lavé à fond, rasé, habillé d'effets spéciaux. Or, il n'y avait aucun cas hospitalier de contagion par le typhus, bien que, même durant les épidémies, de 1902 à 1906, les typhiques fussent soignés dans la salle commune.

Les punaises, si nombreuses à l'hôpital, ne pouvaient donc être incriminées.

Les seuls cas de contagion observés le furent sur le personnel chargé de recueillir les effets des entrants. Comte fut ainsi amené à suspecter le pou.

(1) Voir pour plus de détails la thèse de doctorat de Paris 1928 du Dr Sempé sur l'histoire du rôle du pou dans l'étiologie du typhus exanthématique, et l'historique de la découverte du rôle du pou comme agent de transmission du typhus, par le Dr Félix Regnault, dans la Revue moderne de médecine et de chirurgie, 1928, p. 366.

Pour obtenir une précision, il consulta l'histoire. Ayant des parents en Angleterre, il leur fit faire des recherches bibliographiques sur le pou et le typhus.

Il reconnut ainsi que le pou était en Angleterre jusqu'au xix^e siècle, aussi abondant qu'il l'est actuellement en Tunisie. Un grand nombre de locutions vulgaires montrait son importance dans la vie sociale. On disait d'un apprenti tailleur qu'il apprenait à piquer les poux, et, à la cour royale, une chambre spéciale était affectée à ceux qui voulaient s'épouiller. La propreté si vantée des Anglais est d'acquisition récente.

Certains médecins anglais dès le xviii^e siècle, découvrent la prophylaxie exacte du typhus.

John Pringle en 1770 cite un cas de contagion par des tentes provenant de troupes atteintes de typhus; les vingt-trois ouvriers qui y travaillaient prirent tous le typhus. Il recommande de brûler les vêtements des condamnés à mort et des prisonniers avant leur libération, de bien nettoyer et vêtir d'effets spéciaux les prisonniers avant de les conduire devant le Tribunal.

James Lind en 1774, étudiant le typhus chez les marins, conseille de bien nettoyer et laver les enrôlés et les suspects, de passer leurs vêtements à la vapeur de soufre, de détruire la literie et les effets des typhiques, enfin de procéder à la fumigation des effets des hommes avant qu'ils entrent aux dépôts de convalescents.

Le D^r Lind avait reconnu que le typhus ne se répand pas dans une salle de malades à plus de 9 yards du sujet contaminé, distance trop faible pour une punaise, une puce, un moustique, mais correspondant à la déambulation du pou. Pourtant il ne songea pas à incriminer cet insecte.

Ces découvertes si exactes, ne furent pas plus écoutées que plus tard celles de Semelweiss. Leurs auteurs attribuaient aussi la cause efficiente aux miasmes, par suite la prophylaxie qu'ils édictaient ne paraissait pas évidente.

L'étude des travaux des Anglais éclairèrent le Dr Comte qui y vit une preuve nouvelle du rôle du pou.


Partant de cette idée, il rechercha chaque fois le pou comme agent de contagion et le trouva toujours. Certains cas furent difficiles à dépister : dans l'épidémie de Sidi-Ben-Ali quinze jours après l'arrêt du typhus, un cas survint chez une jeune femme d'une famille jusqu'alors indemne. Aucune communication n'avait été relevée, lorsque Comte apprit d'une indigène que la malade était la maîtresse d'un typhique.

Dès le début de 1909, Comte fit prendre des mesures rationnelles de prophylaxie contre le typhus (épidémie de Gafsa, mars 1909, du pénitencier de Dzuggar, juillet 1909 et 1911), le premier organisa la lutte contre ce fléau, comme le prouvent les dossiers, malheureusement incomplets, qui existent dans les bureaux de l'Assistance publique tunisienne.

Restait pour établir la démonstration complète, à pratiquer la transmission expérimentale du typhus de l'homme par le pou. Elle fut faite par Nicolle et Comte : pour manier le pou sans l'écraser et sans s'exposer, ce dernier employa un fin pinceau de martre qui lui permit le transfert du parasite.

La communication du 6 septembre 1909 à l'Académie des sciences qui relatait cette découverte fut signée de Nicolle et de Comte.

Elle ne fixe pas la participation d'un chacun à cette découverte. Cette analyse m'a paru intéressante en ce qu'elle montre l'aide qu'apporte la clinique au savant de laboratoire.



DOCUMENTS

Pierre Quinard, maître-chirurgien à Coubert-en-Brie, étant décédé, en 1720, sa veuve céda à Jean Dérroullède-Favard (1) le privilège qu'avait le défunt d'exercer en cette localité, située à deux lieues et demie de Brie-Comte-Robert, l'art de la chirurgie.

Voici l'acte de cession du privilège de maître-chirurgien de Pierre Quinard en faveur de Jean Dérroullède-Favard et les lettres de maîtrise de barbier chirurgien accordées à ce dernier.

I. ACTE DE « CESSION ET TRANSPORT DE PRIVILÈGE DE MAÎTRE-CHIRURGIEN » (28 JANVIER 1721).

Fut présent en sa personne Marie Laval, veuve de deffunt Pierre Quinard, vivant maistre-chirurgien estably en ce lieu de Coubert suivant et conformément à son brevet d'apprentissage en chirurgie qu'il a fait chez le sieur Rousset, en datte du vingt-huit may mil six soixante et seize, signé Lange et son confrère nottaire, au Chastelet de Paris, enregistré au greffe de la Chambre de Juridiction de M. le premier chirurgien du Roy fait en recto le 18 Aoust 1677 signé de la Marche, greffier, avec paraphe, et la lettre de réception du deffunt Quinard qui l'establit chirurgien en cedit lieu de Coubert en datte du vingt-sixiesme jour de décembre 1685, signé Du Tertre, chirurgien ordinaire du Roy, et de la Marche, greffier, et scellé estant en bonne forme, laquelle veuve au dit nom a reconnu et confessé que suivant le bon et loyal raport qui luy a esté fait en ce lieu de Coubert de la capacitté de Jean Dérroullède de (sic) Favard, garçon chirurgien de présent en ce lieu et de l'expérience qu'il a au fait d'exercer la chirurgie sur le corps humain, elle l'establyt en ce lieu pour jouir et user de son privilège et qualité de chirurgien et exercer ledit art autant que luy sera possible, le tout ainsy que pouvoit faire ledit deffunt Quinard son mary; ledit Favard, à ce présent et acceptant, a promis et promet de

(1) Jean Dérroullède doit être compté, vraisemblablement, parmi les ascendants de Paul Dérroullède. Un archiviste distingué, M. l'abbé Léopold Olivier a trouvé des Dérroullède, à Melun, dès 1631, dont la famille paraissait être originaire de l'Angoumois. En 1773, Edme François Dérroullède était greffier de M. Eicher de Rivière, conseiller du Roy, lieutenant Criminel au bailliage et châtelet de Melun. Il avait, sans doute, un lien de parenté avec Jean Dérroullède, maître-chirurgien à Coubert, localité située à quatre lieues et demie de Melun.

bien et duement exercer l'art de chirurgie partout où besoin sera tant en cedit lieu de Coubert qu'en tout endroit où il pourroit estre requis, à la charge de par ledit Favard de bailler et payer par chacun an à ladite veuve Quinard la somme de vingt livres comme il s'y oblige en deux termes égaux scavoir la somme de dix livres d'huy en six mois et les autres dix livres, d'huy en un an et continuer d'année en année et de terme en terme jusqu'à ce que ledit Favard se soit fait luy-mesme recevoir dans ledit art de chirurgie par Messieurs les chirurgiens jurez de la ville et vicomté de Paris pour ce lieu de Coubert ou autre qu'il appartiendra.

En foy de quoy et de tout ce que dessus ladite veuve a de présent mis entre les mains dudit Favard tant ledit brevet d'apprentissage que lettres de maîtrise de chirurgie dudit défunt Quinard susdattés estant en parchemin, lesquelles ledit Favard a promis les remettre entre les mains de ladite veuve toutes fois et quantes que ledit Favard s'abstiendra de se vouloir servir dudit privilège. Sy comme promettans, obligeans et renonçans. Fait et passé en l'estude et par devant le nottaire royal au bailliage de Brie-Comte-Robert résidant à Coubert soussigné, en présence de M. Denis Levasseur, le jeune, praticien, et d'Anthoine Bouhours, huissier, demeurant audit Coubert tesmoins qui ont signé avec les partyes et ledit nottaire, ce vingt-huitiesme jour de janvier mil-sept-cent-vingt-un.

J. D. FAVARD, Marie LAVAL, BONHOURS,
LEVASSEUR (notaire), LEVASSEUR (praticien).

Controllé à Brie-Comte-Robert, le 4 février 1721. Dix-huit sols.

Signé : Placet.

II. LETTRES DE MAITRISE DE JEAN DEROULLÈDE-FAVARD (13 MAI 1723).

Antoine Turssan, lieutenant de Monsieur le premier chirurgien du Roy en la ville, banlieue, prévosté et vicomté de Paris, et prévost perpétuel de la Compagnie des maistres-chirurgiens de laditte ville, à tous ceux qui ces présentes lettres verront salut, sçavoir faisons que sur la requeste à nous présentée par Jean Dérroullède-Favard, natif de Salles en Périgord, aagé de vingt-sept ans, ayant fait apprentissage chez le sieur Joyeux, maistre-chirurgien audit Salles, et depuis servy trois ans chez le sieur Chauvet maistre-chirurgien à Paris, et fait les cours d'opération et d'anatomie chez le sieur Dupont, maistre-chirurgien juré, faisant profession de la religion catholique, apostolique et romaine, aspirant à la maîtrise de barbier-chirurgien au village de Coubert-en-Brie, conduit et présenté par Messire Jean Turssan, maistre-chirurgien, dans le dessein de parvenir à laditte maîtrise et de s'establir audit lieu de Coubert, il nous a plu luy donner jour pour estre procédé à ses-

aits examens et expériences suivant les arrests du Conseil d'Etat, statuts et réglemens, et sy il est jugé capable, luy octroyer nos lettres de maîtrise pour ledit lieu, sur laquelle après avoir veu l'extrait baptistaire du suppliant, attestation de vie et mœurs, religion catholique, apostolique et romaine brevet et certificat de service, nous aurions ordonné qu'il se représenterait ce jourd'huy du matin et de relevée, en notre maison et demeure ordinaire, où estant comparu nous l'aurions examiné et fait examiner par Maistre Jean-Baptiste Tartanson, prévost en charge de la Compagnie des maistres-chirurgiens jurés et par maistre Philippe Guillot et maistre Nicolas Bourgeois, maistres chirurgiens en présence de maistre Armand Joseph Collot, docteur régent de la faculté de médecine de Paris sur les principes de la chirurgie, sur l'anatomie du corps humain, sur les maladies chirurgicales comme aposthèmes, playes, ulcères, fractures et dislocations, les moyens de les réduire et de les guérir, sur la saignée, les veines seignables, les accidens qui peuvent survenir et les moyens d'y remédier, fait faire les opérations, apareils, remèdes convenables autour; ensuite desquels examens ledit Jean Déroullède-Favard retiré, pris l'avis de l'assemblée, qui l'a jugé capable, nous avons ledit Favard receu et admis, recevons et admettons maistre barbier-chirurgien pour résider audit lieu de Coubert seulement et non ailleurs, exercer le dit art et jouir des mêmes droits et prérogatives dont jouissent les autres maistres receus audit lieu par nous, à charge d'exécuter lesdits statuts, arrests et réglemens et d'appeler dans les maladies importantes qui demanderont des opérations décisives un maistre-chirurgien juré de Paris pour luy donner conseil, le tout à peine de nullité des présentes. Et avons dudit Jean Favard pris, et receu le serment en tel cas requis et accoutumé. En tesmoin de quoy nous avons signé ces présentes, à ycelles fait apposer le cachet de nos armes et contresigner par notre greffier à ce commis.

Fait et donné à Paris le treize may mil sept cens vingt trois.

Signé : TURSSAN.

Contresigné par le maistre-greffier avec paraphe, et au bas scellé de notre sceau ordinaire.

Collationné le présent, son original estant un parchemin, y estant conforme, et à l'instant rendu ledit original par le notaire royal au bailliage de Brie-Comte Robert résident à Coubert, soussigné, le 26^e jour de janvier 1624.

signé : LEVASSEUR (notaire).

Contrôllé à Brie le 26 Janvier 1724. Signé : PLACET (1).

Communiqué par le D^r R. GOULARD (de Brie-Comte-Robert).

(1) Minutier de M. Roger Liébard, notaire à Coubert, canton de Brie-Comte-Robert (S. et M.).

BIBLIOGRAPHIE

*Relevé bibliographique des travaux médico-historiques
parus récemment dans les publications périodiques.*

DEVILLARD et BOUVET. *Les apothicaires de Châlon-sur-Saône*. Courrier médical, 79^e année, n^{os} 34, 35, 38, 25 août, 1, 22 septembre 1929, p. 468, 480, 516. — MM. Devillard et Bouvet donnent sur cette corporation une étude, malheureusement trop fragmentée et nous ne signalerons d'ailleurs que les points particuliers d'une histoire qui concorde en général avec celle des communautés analogues. Les apothicaires de Châlon étaient tenus de se conformer à une sorte de *Codex* local, établi d'accord avec MM. les médecins, et qui n'énumère pas moins de 229 médicaments tant simples que composés. Inutile d'ajouter que ces formules, eaux végétales, sirops, conserves, mellites, loochs, compositions ou confections, pilules, huiles, trochisques, onguents, emplâtres, ne diffèrent pas de celles chères à la pharmacopée de l'époque, et qu'on y retrouve les huiles de scorpions, de lombrics, et l'extrait de crâne humain ! Mais notons que nos apothicaires débitaient aussi des pruneaux, du sucre, et des cierges ! Le client, même défunt, demeurait encore productif quant au luminaire ! Pour augmenter les bénéfices, il y avait encore des ressources extra-professionnelles. Ainsi Jean Baron afferme les droits prélevés par la ville sur les vins en transit. Mauvaise affaire, d'ailleurs. Il y perd, et demande rabais de moitié sur la ferme, qui est de 36^{fr} par an (3 janvier 1604). Le corps de ville le dédommage en lui concédant la fourniture des torches des maire et échevins pour la procession de la prochaine Fête-Dieu.

On se garant des concurrents comme on pouvait, les protestants étaient éliminés d'autorité. Le 7 mai 1645, les apothicaires chalonnois adressent requête à « Monseigneur le Prince » (Henri de Bourbon), pour qu'il soit fait « deffenses » à ceux de la « religion prétendue réformée » de prétendre à l'art de « pharmacie » (noter ce mot). Demande exaucée, si bien que le lieutenant du roi en Bourgogne, Machaut, refuse le 18 juin 1645 à Théophile Poulet, protestant, l'autorisation de subir examen et de faire chef-d'œuvre. Plus tard un arrêt du Conseil d'Etat du 21 juillet 1664 frappera de nullité les lettres de mai-

trise où n'est pas insérée la clause de profession de foi catholique, apostolique et romaine. Aussi peut-on s'étonner de voir le Conseil débouter, le 30 mars 1666, les maîtres apothicaires de Châlons de leur opposition à la requête du candidat Jean Ribondeau, aspirant à la maîtrise, et huguenot ; enjoindre aux gardes et maîtres apothicaires de Paris de procéder à l'examen du candidat, et défendre aux Châlonnais de le troubler en son exercice, à peine d'amende et dommages et intérêts.

F. HOUSSAY. *La maladrerie de Saint-Lazare à Romorantin*, Gazette médicale du centre, 15 septembre 1929, n° 9, p. VII-XI. — Parmi diverses pièces concernant la gestion, les bâtiments, le service religieux de la léproserie entre 1644 et 1647, figure à la date du 30 septembre 1645, une enquête au sujet d'un sieur Courtin lequel, se prétendant ladre, entendait se faire héberger dans cet établissement. Le postulant fut examiné, à la requête de Simon Chaussel, conseiller du roi, lieutenant-général du bailliage de Bois, par M^{rs} J. Bellay, docteur en médecine, N. Quantin, M. Regnault, maîtres chirurgiens, Eloy Charenton, contrôleur aux rapports des malades et blessés. Ils ne découvrirent chez lui ni chez sa femme, aucun symptôme de laderie ; le sang tiré du bras droit parut « de couleur et consistance assez louable » ; le poil abondant ; la peau « nette, égale et mollette ». Les ulcères de jambe dont Courtin se prévalait furent estimés « proceddans... de la mauvaise température et impureté de laquelle la nature se décharge en ces parties-là ». Et l'homme fut débouté d'une requête injustifiée. L'autorité savait encore, en ce temps-là, défendre le bien des pauvres contre les usurpateurs, et de simples présomptions ne suffisaient point, comme aujourd'hui, pour extorquer aux contribuables une pension injustifiée.

ALBERTIN. *Un grand médecin lyonnais, Léon Bouveret*, *Avenir médical* (de Lyon), septembre-octobre 1929, p. 237. — De la vie de ce grand clinicien, né le 2 septembre 1850 à Saint-Julien-sur-Reyssouze, et mort récemment, retenons seulement un double trait : « En 1884, il part en mission pour soigner les victimes d'une épidémie de choléra dans l'Ardèche, où il dépense sans compter son activité et son dévouement et enrayer la propagation du fléau. Proposé pour la Légion d'honneur, il fut au dernier moment, remplacé sur la liste par un homme politique, agent électoral influent de la région, alors que le préfet du Rhône lui avait officieusement annoncé sa nomination. Cette distinction, qui eût honoré sa jeunesse et son

dévouement, lui fut plus tard maintes fois offerte, il ne voulut jamais l'accepter ».

D'autre part, Bouveret poussait la conscience jusqu'au scrupule : il refusa, en 1892, d'accepter la chaire d'hygiène de la Faculté de Lyon, qu'on lui offrait comme place d'attente d'une chaire de clinique médicale, en alléguant que la médecine générale, à laquelle il s'était exclusivement adonné, ne lui conférerait pas, en cette matière, une suffisante compétence. Belle leçon aux arrivistes, qui se ruent vers les « chaires-couloirs ! »

M. GILIE. *Un adversaire de la Faculté de Paris, Le Baillif de la Rivière*, Revue pratique de biologie appliquée, de Hallion, 22^e année, n° 9, septembre 1929, p. 268 274. — Démêlés que Roch Le Baillif, sieur de la Rivière, paracelsiste, eut avec la Faculté, qui le fit expulser de la capitale, en attendant qu'il y rentrât en qualité de premier médecin du Roi Henri IV (1594).

MENETRIER. (*La thérapeutique des hippocratiques*, Progrès médical, n° 44, 30 octobre 1929, p. 1811-1816. — Dans la *Collection hippocratique*, se mêlent les œuvres d'auteurs ennemis, les uns imbus des doctrines de Cos, les autres appartenant à l'Ecole de Cnide. Le seul traité thérapeutique complet que possède la collection (car il y en eut certainement d'autres aujourd'hui perdus), est celui du *Régime dans les maladies aiguës*, d'inspiration hippocratique, et qui préconisa, comme on sait, la ptisane ou décoction d'orge.

FORGUE. *Les grandes étapes de l'anesthésie rachidienne*, *ibid.* p. 1863-1864. — L'anesthésie rachidienne date de la tentative risquée par Bier le 16 août 1898. Mais l'idée avait été lancée dès 1885 par le neurologue Corning, de New-York, et la technique facilitée par les recherches de Quincke (1891), sur la ponction lombaire. Rappelons enfin la part prise dans la vulgarisation de cette méthode par Tuffier, Hallion et Sicard.

JRANSELME. *La lèpre à travers les âges*, *Ibid.*, supplément illustré n° 10, p. 74-80.

VARIOT. *Clémenceau puériculteur*. L'Ami du Peuple, 2^e année, n° 577, 30 novembre 1929. — Peu de gens savent que le Père La Victoire fut aussi, quelque peu, un père nourricier. S'il abandonna bien vite la médecine pour la politique, il se souvint, à l'occasion, de ses débuts dans la carrière médicale à Montmartre. Conseiller municipal de Paris, il dénonça, dans plusieurs rapports, de 1871 à 1876, l'excessive mortalité dont

pâtissaient les enfants assistés de la Seine, et les néfastes effets de l'allaitement artificiel. C'est à lui qu'on doit l'organisation du recrutement des nourrices au sein dans les agences départementales. La nourrice au sein, espèce actuellement détruite, mais alors déjà en régression. Il fallait donc trouver un succédané, en l'espèce l'allaitement artificiel, quitte à en atténuer les méfaits. Conformément au vœu de Clémenceau, le Conseil municipal demanda en 1877 à l'Assistance publique de procéder à une étude scientifique de ce mode d'élevage, en lui offrant le terrain et les subventions nécessaires. Mais une administration cherche toujours un honnête prétexte pour ne rien faire; et l'A. P. se retrancha derrière l'avis de l'Académie de médecine. La proposition de Clémenceau dut rappeler à la docte compagnie les résultats obtenus par le Dr Jenkins, à l'Œuvre de Béthléem du *Nabab*. Devergie la déclara dangereuse et immorale, et malgré les objurgations de Jules Guérin, opina que l'allaitement artificiel des petits Parisiens produiraient « les effets les plus meurtriers. »

G. DUMAS. *Le Dr Capitan (1854-1929)*, Progrès médical, n° 43, 26 octobre 1929, p. 1795-1796. — Le maître Capitan vient de mourir. Elève du laboratoire de Cl. Bernard en 1874, interne des hôpitaux de Paris dans la promotion du 28 décembre 1878, dont le chef de file était Brocq, docteur en 1883, chef de clinique en 1885, Capitan, sans négliger la science médicale, s'adonna préférablement à l'anthropologie. Vice-président de la Société d'anthropologie, professeur de géographie médicale, puis d'anthropologie préhistorique à l'Ecole d'anthropologie de Paris, il conquit finalement la chaire d'antiquités américaines au Collège de France, où il enseigna pendant vingt ans. Son œuvre est riche de faits, d'idées, de résultats; et l'on sait la part qu'il a prise avec son disciple, le modeste et savant Peyrony, à la mise en valeur et à la sauvegarde des stations des Eyzies, pour ne citer que celles-là.

ACHARD. *L'œuvre de Vidal et l'enseignement de la clinique*, Progrès médical, n° 48, 23 novembre 1929, p. 2045-2050.

TABLE DU TOME XXIII

BARBILLION (D ^r). — La Fontaine et le Quinquina.....	51
— La Condamine et la variolisation	261
BONNET-ROY (D ^r F.). — Un fils de M ^{me} Tallien : le docteur Cabarrus (1801-1870).....	279
BRODIER (D ^r). — Ch. Talamon (1850-1929)	328
BUGIEL (D ^r V.). — Compte rendu du IV ^e Congrès d'Histoire de la médecine polonaise (Cracovie, 5-6 octobre 1928).....	85
CAPPARONI (D ^r P.). — Prosper Alpin (1553-1616).....	108
CARRETTE (D ^r P.). — Le frère Poution de Manosque « guérisseur des fous », xviii ^e siècle.....	101
DELAUNAY (D ^r Paul). — Le docteur Claude-René Drouard (1772-1825), et les débuts de la vaccination dans la Sarthe	7
— Pédiatrie d'antan, un bulletin de santé du dauphin Charles Orland (1490).....	356
DELORME (P ^r E.). — Pages de <i>Curriculum vitæ</i>	35
ELOSU (D ^r Suzanne). — La maladie de Jean-Jacques Rousseau	349
GHINOPOULO (D ^r S.). — Représentants de l'Ecole de médecine de Vienne émigrés en France au xix ^e siècle.....	237
GOULARD (D ^r R.). — Médecins escrocs et assassins à la Bastille (xviii ^e siècle).....	96
— Quelques maîtres-chirurgiens briards.....	315
HEITZ (D ^r J.). — Simulation d'une crise de possession dans le « Volpone » de Ben Jonson (1605).....	346
HERCZEG (D ^r A.). — Le mérite et la priorité de Robert Remak au sujet de la découverte du champignon favique	301

KARL (Louis). — Théodoric, de l'Ordre des Prêcheurs, et sa chirurgie	140
LAIGNEL-LAVASTINE (D ^r). — A. Cabanès	325
OLIVIER (D ^r E.). — Les images de la Confrérie des bienheureux martyrs saint Côme et saint Damien.	184
REGNAULT (D ^r F.). — Frans Hals vu par un médecin...	28
— Rôle de la clinique et du laboratoire dans les découvertes de pathologie (fièvre puerpérale et typhus exanthématique).....	359
TORKOMIAN (D ^r V.). — Quelques mots sur l'origine de Georges Baglivi.....	306
— Un vénérologue arménien au XIX ^e siècle.....	309
TRÉNEL (D ^r M.). — La galerie des portraits de demi-fous et d'aliénés de Tallemant des Réaux	205
WICKERSHEIMER (D ^r E.). — Civilisation et maladie d'après un article récent.....	31
— J.W. S. Johnsson	194



Le Secrétaire général, Gérant:
Marcel FOSSEYRUX.

MAY 17 1930

le XXIV, N° 1 et 2

Janvier-Février 1930.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE



PARIS
CHEZ LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
3, Avenue Victoria (IV^e)
1930

SOMMAIRE

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ	81
Dr R. GOULARD. — <i>Quelques maîtres-chirurgiens briards (suite)</i>	
Dr R. MOLINÉRY. — <i>La lithiase du Cardinal Prince Louis de Rohan</i>	
Dr H. TORHKOMIAN. — <i>Un manuscrit arménien sur le traitement de la peste au moyen de la fièvre de St Ignace.</i>	
DOCUMENTS : <i>Le Journal de Barèges de Antoine-Théophile et François de Borden 1730-1783</i>	
— <i>Un manuscrit de Galien ? en arménien.</i>	
NÉBROLOGIE : <i>Le professeur Raoul Brunon (1844-1929)</i>	
BIBLIOGRAPHIE	82

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Fondée en 1902

EXTRAIT DES STATUTS ET DU RÈGLEMENT

La Société comprend des Membres honoraires, des Membres perpétuels, des Membres donateurs et des Membres actifs.

Est membre perpétuel celui qui a versé une somme d'*au moins trois cent cinquante francs*.

Est Membre donateur celui qui a versé une somme d'*au moins six cents francs*. Il fait de droit partie du Conseil.

Pour devenir Membre actif, il suffit d'être élu, après présentation par deux Membres de la Société ; de payer une cotisation annuelle de 25 francs.

La Société tient ses séances le *premier samedi de chaque mois*, à 5 heures, au foyer des Professeurs de la Faculté de Médecine sauf pendant les mois d'août et de septembre.

Elle publie un *Bulletin* qui est adressé à tous les Membres sauf le cas de non-paiement de cotisation.

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ FRANÇAISE

HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Tome XXIV — Année 1930



PARIS

CHEZ LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL

3, Avenue Victoria, 3





CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 11 janvier 1930.

Présidence de M. BARBILLION.

Étaient présents : M^{me} Metzger, MM. Avalon, Boulanger, Basmadjian, Bérillon, Bouchart, Brodier, Dardel, Dorveaux, Fosseyeux, Finot, Gervais, Génot, Guelliot, Hérissay, Guiart, Laignel-Lavastine, Mauclore, Menetrier, Mieli, Molinéry, Neveu, Olivier, Recamier, Rouvillois, Sevilla, Tanon, Weisgerbeer.

Excusés : MM. Le Gendre et Hervé.

En cédant le fauteuil à son successeur, M. C. Sieur déclare qu'il a été très touché des sympathies qu'il a rencontrées chez tous les membres de la Société pendant le temps de sa présidence; M. le D^r Barbillion répond en remerciant de l'honneur qui lui est fait et sollicite la même bienveillance de la part de ses collègues.

M. le D^r Neveu présente un compte rendu de sa gestion de bibliothécaire et de conservateur du Musée pendant l'année 1929 et reçoit les remerciements unanimes de la Société.

M. Boulanger présente les résultats financiers de l'exercice 1929 et le projet de budget pour 1930. MM. Brodier et Dardel sont désignés pour l'examen des comptes.

Dons au Musée et à la Bibliothèque. — Le D^r Guelliot fait don d'un exemplaire du *Traité des maladies des jeunes filles*, d'Hippocrate, traduit par Concordato, médecin de Rennes (1574), portant l'ex libris

de Guy Patin (1627). M. Menetrier remet, pour le Musée, le dossier médical de Clémenceau, don de M. le Doyen.

Candidats présentés :

MM. les D^r BLANC (Henry), 37, rue Huguerie, Bordeaux, par MM. Sabrazès, et H. Fischer;

COURRENT (Charles), 25, rue des Trois-Couronnes, Carcassonne, par MM. Boyer, et Fosseyeux;

GUR (E.), 7, rue Paillot-de-Montabert, Troyes, par MM. Boulanger et Fosseyeux;

MICHEL (Gaston), 15, rue de Régny, Nancy, par les mêmes;

MIEGEVILLE (René), 11, place Vintimille, par MM. Bonnet-Roy et Logre, membre perpétuel;

POUCHET (M. le P^r et M^{me}), 5, rue de l'Odéon (6^e), par MM. Boulanger et Fosseyeux.

Communications :

M. le D^r TRICOT-ROYER résume un travail de M. Heupgen sur l'*Hôpital Saint-Lazare de Mons*, d'après les comptes de cet établissement.

M. BASMADJIAN présente un *manuscrit arménien* qu'il attribue à Galien, mais cette opinion est contredite par MM. Guiart et Menetrier.

M. le D^r MOLINÉRY lit une étude sur l'*Histoire du journal de Barèges de Antoine-Théophile et de François de Bordeu* (1730-1783).

Séance du 1^{er} février 1930.

Présidence de M. le D^r BARBILLION.

Étaient présents : MM. Avalon, Boulanger, Basmadjian, Brodier, Dardel, Dorveaux, Fosseyeux, Guelliot, Laignel-Lavastine, Maclaure, Menetrier, Mieli, Molinery, Neveu, Sieur, Tanon, Vinchon, Weisgeibee.

Ercusés : Hervé et Le Gendre.

M. Dardel et Brodier, censeurs des comptes, présentent leur rapport qui est approuvé à l'unanimité.

M. Torkomian donne un lot de revues à la Bibliothèque.

Candidats présentés :

MM. HEUPGEN, juge des enfants, à Mons, par MM. Tricot-Royer et Laignel-Lavastine;

LATHOND (Dr), 37, rue Gaillon à Lyon, par MM. Biot et Barbillion;

LEBÈGUE (Dr Roger), 68, rue Jouffroy, par MM. Jeanselme et H. Leclerc;


VANNIER (Dr), 45, rue de Lisbonne, par MM. Jeanselme et Vinchon.

Communications :

M. le Dr NEVEU lit une notice nécrologique sur le Dr Brunon (1844-1829), de Rouen, qui réunit un petit musée d'histoire de la médecine à l'Hôtel-Dieu de cette ville, et fut le beau-père de Guardia, historien de la médecine; M. le Président rappelle qu'il eut Brunon comme camarade et offre à la bibliothèque une brochure in-16: *Note sur l'histoire de la médecine ancienne* qu'il lui avait adressée.

M. le Dr MOLINERY fait une communication sur la *lèpre du cardinal de Rohan pendant son séjour à la Bastille* où il fut soigné par Portal (1785) avant d'être autorisé à se rendre à Barèges (1787).

M. le Dr TORKOMIAN présente un *manuscrit arménien sur le traitement de la peste par les fèves de Saint-Ignace*, notamment pendant l'épidémie d'Alep de 1835-1856.



QUELQUES MAÎTRES-CHIRURGIENS BRIARDS

Par le Dr Roger GOULARD, de Brie-Comte-Robert.

II. — ANTOINE GILLES, LE JEUNE (1661-1713).

Fils d'Antoine Gilles, dit l'ainé (1), maître-chirurgien à Brie-Comte-Robert, et de Hélène Rollant, Antoine Gilles, dit le jeune, fut baptisé en l'église paroissiale Saint-Etienne de cette petite ville, le 5 mars 1661. Comme son frère aîné, Charles Gilles, qui acquit dans la capitale une certaine réputation, Antoine Gilles fut maître-chirurgien. Il fit ses études à Paris. Sur l'acte de mariage de sa sœur, Marie, daté du 11 juillet 1680, il est dit « chirurgien, demeurant à l'Hôtel-Dieu de Paris, » et, le 22 mars 1685, quand il loua, à Brie, la maison qu'il vint peu après habiter, il était encore dans le même hôpital. Ce fut là qu'il s'établit, au coin de la rue du Moustier — aujourd'hui, rue de l'Eglise — et de la rue des Canettes, laquelle a conservé ce nom. Plus tard, en 1711, il habita une maison, qui lui appartenait et qui existe toujours, sise rue de la Madeleine, en face le presbytère, où il mourut, deux ans après.

Au-dessus de la porte de sa « boutique », étaient pendus, selon l'usage, une enseigne de maître-chirurgien et deux bassins de cuivre. A l'intérieur, il y avait une couchette garnie, deux chaises et un fauteuil à barbe. Sur des étagères, étaient rangés deux bassins d'étain, une petite fouloire, un coquemar de cuivre rouge, une presse, deux mortiers de fonte avec leurs pilons, trois écuelles de faïence, quatre

(1) Cf : Dr GOULARD. — Antoine GILLES l'ainé (1620-1680), *Bulletin de la Soc. d'histoire de la médecine*, septembre-octobre 1929.

alambics de verre, des fioles. Sur une petite table, se trouvaient des linges à barbe, des savonnets, une boîte à poudre, des bonnets dits de boutique. Une armoire à deux vantaux renfermait la plupart des drogues alors usitées : onguent suppuratif, tamarin, yeux d'écrevisse, blanc de baleine, sel de tartre, vif-argent, précipité rouge, sel de Saturne, ipéca, anti-moine diaphorétique, gomme-gutte, sel végétal, sel minéral, sel de Polycrase, jalap, quinquina, « différents onguens », tartre émétique, poudre de vipère, les quatre farines résolutes, salsepareille, squine, sasafra, manne, thériaque, catholicon double, diaprun, scammonée, résine aromatique d'*Oliban*, aloès, rhubarbe, litharge, colophane, vitriol, eau vulnéraire, séné et térébenthine.

Quelques livres composaient la bibliothèque du maître-chirurgien. Malheureusement, je n'ai trouvé sur eux que ces vagues renseignements : « onze volumes in-folio sur différentes matières, reliés tant en veau qu'en parchemin ; onze in-4° ; quatre-vingt-douze, in-12. »

Le 23 mars 1689, Antoine Daquin, premier médecin du Roi, accorda à Antoine Gilles les lettres suivantes :

Anthoine Daquin, comte de Jouy-en-Josas, seigneur des Loges, des grand et petit Saint-Marc, la Boulye, Le Metz, Vaubertin, Montmoyen et autres lieux, conseiller ordinaire du Roy en son Conseil d'Etat et premier médecin de Sa Majesté, à tous ceux qui ces présentes lettres verront salut. Ayant plu au Roy par ses lettres patentes des 22^e septembre 1646, dernier avril 1654, 17^e août 1672, ratifiées au Grand Conseil les 30^e avril 1647, 7^e novembre 1654, 23^e dudit mois d'aoust de l'an 1672, données en notre faveur et de delfunts Messieurs Vautier et Vallot et confirmant les lettres patentes en forme d'édict du Roy Henry le Grand du mois de février 1606 et les déclarations données en conséquence par le feu Roy Louis XIII, de glorieuse mémoire, en faveur de leur premier médecin, nous donner pouvoir de choisir et commettre un ou deux chirurgiens en chacune des villes et lieux de ce royaume, dès que bon nous semblera, de la qualité, suffisance, probité,

capacité et expérience requises pour faire conjointement et concurremment et en l'absence l'un de l'autre à l'exclusion des autres chirurgiens, tous les rapports et visitations des corps morts, blessez, mutilez, noyez, prisonniers et exoumés et tous autres qui se font par autorité de justice et sans qu'il puisse estre adjugé aucune provision ni jugé aucun procès, sinon après que nos dits commis auront donné leurs rapports suivant lesdits édicts et déclarations, après avoir esté bien et duement informé des bonne vie, mœurs, probité, capacité, expérience, et religion catholique, apostolique et romaine d'Anthoine Gilles, maistre chirurgien audit Brie-Comte-Robert suivant le pouvoir à nous donné par Sa Majesté, nous avons commis et commettons ledit Anthoine Gilles pour faire tous les rapports des corps morts, blessez, mutilez, noyez, prisonniers, exoumés et autres qui se font par autorité de justice dans ladite ville de Brie-Comte-Robert, fauxbourgs et dépendances d'ycelle et jouir des honneurs, prérogatives, prééminences, droicts, profits et émolumens y attribués, à ceux semblables dont jouissent et doivent jouir les chirurgiens du Chastelet de Paris, à la charge de bien et fidèlement vaquer auxdits rapports et visitations et d'en tenir bon et fidelle registre pour y avoir recours quand besoin sera, sous peine de révocation, nous réservant en outre la faculté de pouvoir révoquer cy-après la présente commission sy ledit Gilles négligeait d'en faire l'exercice et fonction, l'aurait quittée ou fait sa démission au corps et communauté des chirurgiens de ladite ville ou aurait cédé les émoluemens desdits rapports ou partie d'yeux, sans que ladite peine puisse estre réputée comminatoire et sans quoy nous n'aurions accordé la présente commission.

Fait et contresigné par nostre secrétaire ordinaire, et fait apposer le cachet de nos armes. Fait à Versailles, le Roy y estant, le 23^e jour de mars 1689. DAQUIN.

Le 25 avril suivant, Antoine Gilles demanda au bailli de Brie l'enregistrement de ces lettres au greffe du bailliage « pour estre exécutées selon leur forme et teneur. » Le 27 avril, Charles Lesné, bailli, rendit une sentence conforme. Antoine Gilles prêta le serment d'usage, et son nom fut inscrit sur la liste des chirurgiens-jurés.

Quelques mois plus tard, le 24 octobre 1689, Gilles et ses deux confrères, Louis Jouannyn et Fran-

çois Doguet adressèrent au bailli une plainte contre Jean Mathieu, dit La Motte. Ils prétendaient que la lettre de maîtrise qui avait été délivrée à Mathieu ne lui donnait le droit de pratiquer la barberie et chirurgie qu'à Evry-les-Châteaux — paroisse voisine, de Brie — et *non ailleurs*. Deux experts nommés par le bailli examinèrent la lettre de maîtrise, et, en janvier 1690, conclurent que le mot n'avait jamais été écrit et que, par suite, Mathieu n'avait pas eu à le rayer ou l'effacer. Celui-ci put donc exercer librement son art à Brie. Dans le même temps, les trois maîtres-chirurgiens avaient aussi porté plainte contre François Mauronard, établi à Brie. Mais ce dernier présenta sa lettre de maîtrise, datée de Paris, le 29 mars 1689, qui indiquait qu'il devait exercer « *à Brie-Comte-Robert et non ailleurs*. » Les trois maîtres-chirurgiens retirèrent, aussitôt, leur plainte.

Le 2 mars 1690, Louis Jouannyn et Antoine Gilles, maîtres-chirurgiens jurés, commis par le procureur du Roi, examinèrent le cadavre d'Ivan Toussaint, assassiné dans la forêt dite « le bois du Parc », située à une demi-lieue de la ville. Ils rédigèrent naturellement un rapport où ils déclarèrent qu'« il ne fut pas besoin de faire l'ouverture du corps, la cause de la mort étant évidente. Le corps du deffunct présente une playe de figure ronde et fort large, située au costé droit, entre la 6^e et la 7^e des vraies costes en comptant du haut en bas, laquelle playe a cassé la 6^e coste et pénétré dans la poitrine de bas en haut à travers les poumons ayant sa sortie sous l'aisselle du costé gauche sans faire plaie à l'extérieur, et finit à la partie supérieure de l'os humérus, lequel est cassé et fracassé entièrement. La mort a dû estre instantanée... On a trouvé près du cadavre une balle de plomb de figure ronde et longue aplatie par un bout, à cause de la résistance de l'humérus. »

Les rapports en chirurgie que rédigeaient les maîtres-chirurgiens sont bien intéressants pour nous. On y trouve, en effet, à la fois des renseignements sur les connaissances anatomiques que possédaient

ces humbles praticiens et sur les soins qu'ils donnaient aux blessés. Voici un autre rapport d'Antoine Gilles, daté du 16 octobre 1690.

« Raporté par moy chirurgien-juré du Roy, résident en la ville de Brie comte Robert, certifie que de l'ordonnance de M. le prévost de Servon, du 18^e octobre 1690, tendant à visite pour Nicolas Douet, vigneron audit Servon, où je me suis transporté le 19^e dudit mois à huit heures du matin, où j'ay trouvé ledit Douet gisant au lit, le poulx élevé, et ensuite je luy ay trouvé une plaie au visage à la narine gauche, empreinte de sang, plus à la teste sur le pariétal gauche proche la suture coronale une petite playe de la grandeur d'un travers d'une ligne ne pénétrant que le cuir, et s'est plaint aussy de souffrir beaucoup de doullleur à la teste, a dit mesme estre tombé par terre du coup qu'il a receu à sa teste, plus à l'avant-bras gauche une excoriation sur le dos du coude de la longueur de quatre travers de pouce et de largeur d'une ligne, lesquelles blessures m'ont paru avoir esté faictes avec coups de baston où autre chose semblable, et attendu le coup receu à la teste je luy ay ordonné la saignée et un régime de vivre, et le repos pendant quelques jours. Plus, s'est aussy plaint d'avoir receu un coup aux lombes, mais il n'y est rien apparu. Ce qui est tout ce que j'ay aperceu, ce que je certifie véritable. En foy de quoy, j'ay signé le présent rapport pour servir ce que de raison.

A. GILLES.

A la mort d'Antoine Gilles l'ainé, en 1689, la place de greffier de la communauté des maîtres-chirurgiens de Brie-Comte-Robert était devenue vacante. Charles Desloges, procureur au bailliage, avait rempli la fonction pendant un certain temps. En février 1698, Antoine Gilles le jeune demanda à être nommé greffier. Il prétendit qu'il était chirurgien-juré en vertu de l'arrêt du Conseil d'Etat du 17 février 1693, qui avait créé dans toutes les villes du royaume une seconde charge de juré, laquelle charge il avait achetée en juin 1693. Or, le second juré devait remplir la fonction de greffier de la communauté et assister, en cette qualité, à tous les examens de candidats qui se présenteraient. Au surplus, Antoine Gilles offrait de se faire recevoir en ladite charge de juré qu'il

avait bel et bien payée de ses deniers. Jacques Jouannyn, maître-chirurgien juré du Roy « seul et unique juré-chirurgien audit Brie » fit opposition à cette demande, alléguant qu'Antoine Gilles n'était pas chirurgien-juré, puisqu'il reconnaissait lui-même qu'il n'avait pas été reçu. Il soutint que, seul, il était « en droit de commettre tel greffier qu'il luy plairoit » et proposa, à cette fin, Louis Jouannyn, maître-chirurgien à Brie. Antoine Gilles protesta, disant que Louis Jouannyn était le dernier (venu) des chirurgiens et que lui, il en était le plus ancien. Le bailli, le 17 février suivant, donna raison à Jacques Jouannyn. Louis Jouannyn, fut nommé greffier, et Desloges fut tenu de lui remettre tous les registres qui étaient entre ses mains.

Le vingt-troisième jour d'août de la même année, Antoine Gilles et Louis Jouannyn, assistés de Charles Teissier, conseiller du Roi et son procureur à Brie, accordèrent, à la demande du bailli, à Denise Aluin, « après l'avoir examinée, ouye et interrogée sur les faits et expériences des accouchemens tant naturels que contre-naturels et les accidens qui en peuvent résulter.... et après qu'elle a bien répondu sur toutes les questions... et après avoir reçu d'elle le serment au cas requis et accoustumé » des lettres de maîtrise l'autorisant à exercer l'art de sage-femme et matrone à Brie et environs. Peu après, le 12 septembre, Jacques Jouannyn, maître-chirurgien juré du Roi et doyen des maîtres-chirurgiens de Brie, adressa au bailli une plainte contre ses confrères prétendant que lui seul, assisté d'un maître-chirurgien et d'un greffier choisi par lui, était qualifié pour recevoir ladite Aluin. Charles Lesné, bailli, rendit le 20 janvier 1699 une sentence conforme aux conclusions prises, le 20 novembre précédent, par Paul Millin, avocat au Parlement de Paris, désigné par lui comme procureur du Roi en cette affaire (1). Vu les

• (1) Charles Teissier, procureur du Roi, étant aussi maître-chirurgien, avait été récusé par Jacques Jouannyn.

Edits et déclarations du Roi, et notamment l'Edit de février 1692, vu les arrêts du Conseil d'Etat concernant l'art de chirurgie, vu les arrêts du Parlement de Paris portant règlement pour l'art des accouchements, et notamment celui du 3 août 1674, le bailli ordonna que les maîtres-chirurgiens de Brie, lorsqu'il devrait être procédé à l'examen et réception des aspirants chirurgiens et aspirantes sages-femmes, seraient tenus de s'assembler en la chambre de leur communauté sous la présidence de Jacques Jouannyn ou de ses successeurs jurés. Défense était faite à tous les chirurgiens de la ville de faire, à l'avenir, pareilles entreprises à peine de cinquante livres d'amende. Fut déclaré suspect de faux le prétendu certificat d'apprentissage présenté par Denise Aluin. Fut annulé l'acte de réception à elle délivré, le 23 août 1698, par Antoine Gilles et Louis Jouannyn, en l'absence de Jacques Jouannyn, juré. En outre, Louis Jouannyn, greffier de la communauté, fut condamné à rapporter dans les trois jours toutes les pièces, titres et registres de ladite communauté. Gilles et Louis Jouannyn durent faire réparation devant le bailli des injures qu'ils avaient adressées à Jacques Jouannyn et furent enjoins de lui porter honneur et respect et de se comporter modestement en sa présence. Les frais de l'instance furent mis à leur charge.

La sentence du bailli fut exécutée sans appel possible, attendu qu'il s'agissait d'un fait de police et de l'exécution des Edits du Roi et des arrêts du Conseil d'Etat et du Parlement. Mais l'affaire n'en resta pas là. En effet, le 15 mars 1702, Charles Teissier, déjà cité, remplissant les fonctions de bailli par intérim, ordonna l'enregistrement des lettres de maîtrise qu'avaient délivrées à Denise Aluin Antoine Gilles et Louis Jouannyn. Ceux-ci, semble-t-il, avaient été victimes, en 1699, des mauvais procédés de Jacques Jouannyn à leur égard.

En cette même année 1702, le 22 juin, Ménage, huissier au grenier à sel de Brie, réclama à la veuve de Pierre Petit, qui demeurait à Villemeneux, hameau

sis à un quart de lieue de Brie, le prix des soins qu'Antoine Gilles, de 1690 à 1700, avaient donnés à sa famille : au total, deux cent cinquante livres. La débitrice n'offrait que cent livres pour s'acquitter de sa dette. Deux experts chirurgiens furent choisis, l'un par la veuve : Jacques Jouannyn, l'autre par Gilles : Jacques Cheminée, maître-chirurgien à Corbeil. Ils examinèrent le mémoire, et arrêterent à la somme de 210 livres 14 sols le total de ce que devait la veuve Petit. Charles Teissier, bailli par interim, rendit un jugement conforme à ces conclusions, le 16 octobre. Le mémoire des pansements et médicaments faits et fournis par Gilles à la famille Petit est du plus haut intérêt. D'abord; parce qu'il embrasse une période ininterrompue de dix années de soins; ensuite, parce qu'il nous renseigne à souhait sur les honoraires que recevait un maître-chirurgien briard du xvi^e s., sur les médicaments qu'il prescrivait, sur sa pratique journalière. Voici des extraits de ce précieux document :

Pour avoir esté voir M. Petit à deux heures après minuit jusqu'à huit heures du matin tant pour le seigner que luy faire prendre des lavemens et des remèdes pour une colique dont il se mouroit..... 50 sols

Pour avoir arraché une dent à Madame Petit..... 15 sols

Avoir pansé M^{lle} Manon d'une fièvre continue maligne qui a duré vingt-huit jours, pendant laquelle maladie l'avoir seigné trois fois du bras et une fois du pied, donné huict onces de sirop capillaire et de violette, quatre potions cordiales et sudorifiques, plus quatre médecines et vingt voyages. 25 livres

De la poudre de rhubarbe pour Cadet..... 10 sols

Seigné du pied M^{lle} Javotte, un voyage et une médecine..... 3 livres

Seigné Louison..... 10 sols

Un voyage pour Augustin qui avait un abcès dans l'aîne 10 sols

Un voyage pour le mesme et avoir mis sur sa tumeur de l'onguent pour en préparer la suppuration (prix non indiqué).

Avoir fait l'ouverture de ladite tumeur et l'avoir pansé tous les jours et fournit dudit onguent..... 6 livres

Un voyage audit sieur Petit pour le panser d'une fluxion à l'oreille..... 10 sols

Dudit jour, luy avoir ordonné des huilles d'amende douce et de camomille pour son oreille 10 sol
 Deux voyages pour voir ledit sieur Petit 20 sol
 Plus, six onces de sirop de capillaire 30 sol
 Deux onces de sirop de coquelicot 12 sol
 Plus, une potion cordiale..... 30 sol
 Dudit jour un julep anodin avec l'eau roze et plantain, huille d'amende douce et sirop diacode..... 25 sols
 Plus, une demi-once de casse mondée..... 5 sols
 Plus, une once de manne et un demy-gros de rhubarbe pour Augustin 15 sols
 Pour la maladie dont est decedé M. Petit, qui a commencé au mois de juillet 1699 jusqu'au mois d'avril 1700. Dans le commencement de sa maladie qui estoit une dyssenterie, luy avoir donné quatre juleps anodins, plus six potions purgatives ; dans la suite, il luy est survenu un abcès dans l'oreille gauche pour lequel il a esté seigné une fois du bras gauche, une fois de la jugulaire, plus fourny des huilles d'amende douce et de camomille, plus des eaux vulnéraires pour serinquer dans son oreille, et l'avoir pansé trois mois et fait plusieurs visites et fourny des remèdes 28 livres

En outre des soins qu'il donnait aux blessés et aux malades, Antoine Gilles faisait, naturellement, des accouchements. Ainsi, le 5 décembre 1701, un nouveau-né « en péril de mort » fut baptisé par lui, et, le 8 mars 1712, fut inhumé un enfant décédé « après avoir esté ondoyé par maistre Gilles, qui a accouché la mère et nous a assuré avoir exactement observé les rites nécessaires pour le baptême ».

Je n'ai retrouvé qu'un seul nom des compagnons-chirurgiens qu'eut Antoine Gilles, mais il est certain que, comme ses confrères, il en eut plusieurs au cours de sa longue pratique. En mai 1699, Etienne Doguet, garçon-chirurgien chez Gilles, qui était fils de François-Doguet, maître-chirurgien à Brie, adressa une plainte au bailli contre plusieurs individus qui l'avaient « battu et excédé ». L'un de ces individus fit, d'ailleurs, une plainte reconventionnelle contre Doguet, pour le même motif. Il s'agissait de coups réciproques.

Comme on a pu s'en rendre compte au cours des

pages qui précèdent, Antoine Gilles le jeune dut avoir une vie professionnelle fort active. Cela ne l'empêcha pas de remplir diverses fonctions publiques. En 1692 et 1693, il fut marguillier de l'Eglise, œuvre et fabrique Saint-Etienne de Brie. En 1696 et 1697, il était échevin. Enfin, le 18 mars 1704, lui furent délivrées à Versailles des « lettres de provision de l'estat et office de commissaire vérificateur général des rolles et estats pour la distribution du sel au grenier à sel de Brie-Comte-Robert ». Gilles resta, jusqu'à sa mort, vérificateur général au grenier à sel, avec le titre envié de conseiller du Roi.

Antoine Gilles se maria deux fois, à Brie. La première, avec Catherine Delacroix, le 24 février 1686, ses témoins furent ses deux frères Charles Gilles, maître-chirurgien à Paris, et Claude Gilles, étudiant en l'Université de Paris (1). Antoine Gilles donna en dot à sa femme quinze cents livres. Celle-ci mourut le 4 mai 1690, et fut inhumée en l'église paroissiale de Brie, sous les petites voûtes. La seconde fois, Antoine Gilles épousa, le 15 janvier 1691, Marie Besnard, fille d'un marchand de Brie, laquelle, après avoir été trésorière de la Confrérie de la Charité, mourut le 15 février 1706, à l'âge de trente-six ans, et fut inhumée dans l'Eglise.

De Catherine Delacroix, Gilles eut quatre enfants dont un seul survécut à sa mère. De Marie Besnard, il eut dix enfants, dont sept succombèrent en bas-âge.

Antoine Gilles mourut le 23 septembre 1713, et fut enterré le 24, dans l'église de Brie. Son acte d'inhumation porte, entre autres signatures, celles de Louis Besnard, conseiller du Roi et premier échevin, de Nicolas Charles Emery, conseiller au Parlement de Paris et gouverneur de Brie, d'Antoine Binet, bailli, de Charles Teissier, procureur du Roi et de Louis Dauvergne, son substitut. A sa mort, le maître-chirurgien laissait trois orphelins. Aussi, les scellés

(1) Claude Gilles devint procureur, puis notaire et enfin tiers référendaire à Brie, où il mourut en 1716.

furent-ils posés au domicile du défunt. Le 30 octobre, Charles Gilles, oncle paternel et tuteur de ces enfants, demanda que fût procédé à l'estimation des biens laissés par son frère. L'acte d'inventaire contient cette note intéressante : « s'est trouvé un coffre avec son tiroir dans lequel se sont trouvez tous les instrumens de chirurgien dudit deffunct, lesquels ont esté priez tous ensemble à la somme de quarante livres, et attendu que l'aisné desdits mineurs est destiné à la profession de chirurgie qu'il apprend (1), a esté accordé par toutes les partyes que tous les instrumens et outils ne seront point vendus, mais demeureront entre les mains dudit sieur Charles Gilles, tuteur, pour par luy estre remis audit aisné ».

Parmi les papiers laissés par Gilles, il y avait un registre intitulé : *Registre de ceux qui me doivent des pansemens et médicamens*. Claude Gilles, tuteur, et Louis Besnard, subrogé tuteur des mineurs, déclarèrent « ne pouvoir estre rendus garants ny responsables en aucun cas des sommes qui pourroient paraistre deubs par ledit registre, ny mesme obliger à aucunes poursuittes ny diligence contre les particuliers y dénommés, attendu que les uns sont notoirement insolvable, les autres inconnus et non domiciliés, et que les autres, enfin, ont payé du vivant dudit deffunct ce qu'ils pouvoient luy debvoir, ainsy qu'il est de la connoissance dudit subrogé tuteur et des autres parens desdits mineurs ».

Par son testament, fait un peu plus d'un mois avant sa mort, le 8 août 1713, Antoine Gilles avait légué à Marie Benoist, sa sœur, qui était aussi sa domestique depuis le 25 mars 1706, le lit où elle couchait et quarante livres de rente viagère « à prendre sur tout le peu de biens » qu'il possédait. Il aurait souhaité, ajoutait-il, être plus riche pour pouvoir reconnaître « mieux ses bons services ».

(1) Je ne sais si Jean-Thomas Gilles, âgé de quinze ans au décès de son père, poursuivit ses études, mais il est certain, en tout cas, qu'il n'exerça pas à Brie.

LA LITHIASÉ DU CARDINAL PRINCE LOUIS DE ROHAN

Par le D^r MOLINERY, de Luchon.

M. DE LAUNAYE,

Je vous fais cette lettre pour vous dire de recevoir dans mon Château de la Bastille, mon Cousin, le Cardinal de Rohan et de l'y retenir jusqu'à nouvel ordre de ma part. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, Monsieur de Launaye, en sa Sainte garde.

LOUIS.

Ecrit à Versailles, le 16 août 1785.

Contresigné : Le Baron DE BRETEUIL.

Par cette lettre de cachet, le Roi de France, ainsi qu'il a été dit, préludait au jugement qui devait amener la date du 21 janvier 1793.....

Or, au cours de cette avant dernière décade du XVIII^e siècle, un grand aumônier de France désirait être premier ministre.

Grand seigneur aux manières raffinées, destiné aux plus hautes charges de l'Eglise par tradition de famille; de mœurs que justifiaient, sans les excuser, celles de ses contemporains; ayant mené, à Vienne, la vie du plus fastueux des ambassadeurs et continuant, à Saverne, une existence infiniment plus princière que le Roi ne pouvait le faire, en Roi, à Versailles; comptant parmi ses amis d'une part, Joseph Balsamo dit comte de Cagliostro, grand maître de la M. Egyptienne dont ce « mage guérisseur » se faisait le fondateur; et d'autre part, le jeune naturaliste, Ramond de Carbonières, que nous verrons sous l'Empire vice-président du Corps législatif créé par

Napoléon I^{er}. Et, brochant sur le tout, une cour de jolies femmes dont il était le protecteur, le Mécène ou l'idole; tel était Louis de Rohan-Guéménée, coadjuteur du prince Constantin de Rohan, évêque de Strasbourg.

Neuf mois à la Bastille allaient payer toutes ses frivolités mais aussi le crime d'avoir pu croire que la Reine avait pu lui donner un rendez-vous, à minuit, dans le parc de Versailles, au Bosquet dit de Vénus.

On connaît la célèbre affaire du Collier. Avec Frantz Funck-Brentano, Henri Beraldi et Henri Robert en ont détaillé toute la genèse et restitué à l'Histoire ce que la légende et la fertile imagination d'Alexandre Dumas avaient transposé dans un autre domaine.

Les joailliers Boemer et Bassenge sont fort gênés d'un collier de diamants. Seule, la Reine peut acquérir cet inestimable bijou. Par l'avocat Laporte, M^{me} de La Motte dénuée autant d'argent que de scrupules, mais à qui tous les moyens sont bons pour s'en procurer, profite de ce que le Cardinal a accueilli l'une de ses requêtes pour persuader à ce dernier [dont elle sait la folle ambition] de se rendre acquéreur, pour seize cent mille livres, de la fameuse pièce.....

Mais à une condition : elle-même remettra le collier à la Reine, auprès de qui, affirme-t-elle effrontément, elle a ses grandes et petites entrées. Pour assurer le Cardinal de la véracité de ses dires, celui-ci aura une entrevue de la Reine, un soir, à minuit, et Sa Majesté lui remettra une rose.

La jolie petite d'Oliva, sosie de la Reine accepte (sans connaître les détails et les buts de la machination) de jouer le rôle qu'on lui dicte : un soir, elle présentera une rose à un puissant personnage qui lui baisera le bas de la robe. Un point : c'est tout — Pour ces quelques minutes et cette petite comédie, d'Oliva touchera 15.000 livres... Les galeries du Palais-Royal ne sont pas, tous les jours, aussi généreuses.

On sait le reste. Sur le vu d'une fausse lettre de la Reine dont il ne connaissait même pas l'écriture,

l'in vraisemblable se produit : le Cardinal signe aux joailliers la reconnaissance. Mais ceux-ci, non payés, se plaignent au roi du retard. Enquête. Et le 15 août 1785, alors que le Grand Aumônier de France allait officier en la Chapelle de Versailles, le baron de Breteuil qui avait une immense rancœur contre le Cardinal, rancœur datant de l'ambassade de Vienne, arrête, par ordre du Roi (exaspéré par la Reine qui ne pouvait souffrir Rohan) celui dont les armes héraldiques portaient « *Roi ne puis, prince ne daigne, mais Rohan suis* ».

*
* *

La vie du Cardinal de Rohan à la Bastille a été bien des fois comptée : somptueux appartement, visites quotidiennes aussi nombreuses que choisies, festins de vingt couverts où l'on ouvre des huîtres et où le champagne pétille et ceci jusqu'au moment où le roi se dessaisit de la cause et la confie au Parlement, soit en décembre 1785.

Or voici que, dès les premières semaines, dès la seconde quinzaine d'août, Rohan fait appeler son chirurgien TRAVERSE ou TRAVERSE.

Traverse, plus que de la chirurgie, fera surtout de la petite poste et transmettra à Target, l'avocat défenseur, des billets écrits à l'encre sympathique. Traverse, malgré la poudre souveraine de Cagliostro, ne soulagera pas le Cardinal. Portal entre alors en scène.

Nous n'avons pas à rappeler ici comment Delaunay, dans son ouvrage classique sur le *Monde médical parisien au XVIII^e siècle*, nous donne un portrait de Portal « homme arrivé ». Portal était un clinicien et un thérapeute de valeur.

Parmi ses ouvrages, l'un d'eux, observations sur la nature et le traitement des maladies du foie, nous donne, tout au long, l'observation de la maladie du Cardinal. Nos ancêtres en usaient à leur aise avec le secret professionnel. Il est vrai que de nos jours.....

Nous allons succinctement résumer ce document clinique que, au reste le regretté Dr Cabanès, publie

dans un ouvrage posthume : « *Dans les Coulisses de l'Histoire* ».

Vers le sixième mois de sa détention, le cardinal de Rohan se plaint d'une douleur épigastrique avec dégoût pour les aliments, nausées fréquentes, fièvre, tandis que son teint devient jaune et les urines épaisses et rouges. Bains, boissons émollientes, potions calmantes, provoquent une sédation.

Portal pense que l'état sédentaire est, en partie, la cause de cette affection, demande au gouverneur l'autorisation pour son auguste malade de se promener dans la cour. Bain tiède, infusion forte de feuilles d'oranger, sont le traitement prescrit. Portal y ajoute ses pilules d'assa fétida et d'extrait de pissenlit. Au bout de vingt jours le teint se modifie heureusement : les urines redeviennent normales et le malade expulse de vrais calculs biliaires. Tout alla bien pendant quatre à cinq mois quand, des douleurs très vives, survinrent dans les articulations. Il est diagnostiqué une crise de rhumatisme goutteux pendant que des coliques plus vives que les premières, mais sans fièvre ni changement de teint, inquiètent le malade. Urines rares et claires, tantôt abondantes, tantôt supprimées, pas de dégoût pour les aliments ; selles bien colorées, mais, par instant, rétraction du cordon spermatique droit. Portal pense aussitôt à de la néphrétique et son diagnostic est confirmé par le fait suivant : de petits calculs sont expulsés avec les urines.

Pendant plusieurs semaines un dépôt sablonneux est constaté au fond du vase. « Ainsi, et nous citons, textuellement Portal, les coliques hépatiques, les douleurs arthritiques et rhumatismales et ensuite les coliques néphrétiques, se succèdent, ce qui d'ailleurs n'est pas rare d'observer ».

Après sa sortie de la Bastille, le Cardinal fit encore longtemps usage des pilules savonneuses à l'assa fétida, de poudre de chausse-trappe, de cloportes, de *pereira brava*. Infusions de turquette, de doradille d'Espagne. Eaux minérales gazeuses. Enfin, continue

notre auteur, il fit grand usage d'une limonade légère avec le tamarin.

L'observation de Portal est donc entière et son diagnostic parfaitement étayé sur une symptomatologie nettement décrite.

Le Cardinal était un double lithiasique — et biliaire et rénal — en même temps qu'un rhumatisant ou un gouteux, comme le soutient encore Cabanès dans ses gouteux célèbres.

Or, entre temps, pendant ses crises, notamment pendant celles de 1786, nous voyons M^e de Marsan se jeter aux genoux de Louis XVI, suppliant sa Majesté de laisser aller le Cardinal à Barèges, pour une humeur qu'il a au genou et de lui épargner le séjour à la Chaise-Dieu. Le Roi fut inflexible. Ce ne fut qu'après avoir purgé sa peine que le Cardinal put se rendre à Barèges en 1787, où nous allons le retrouver.

Il nous a paru intéressant de voir ce que les mémorialistes contemporains disaient de la « goutte » du Cardinal.

L'abbé Georgel, le grand-vicaire qui, dans l'après-midi du 15 août 1785, joua le rôle de premier plan que l'on sait, écrit ce qui suit : « Sa détention avait considérablement altéré sa santé. Des coliques, très vives, des symptômes inquiétants, occasionnèrent des soupçons de poison. Le Gouverneur, comte de Launay, en fut effrayé. D'exactes perquisitions firent présumer que cet accident venait du vert de gris d'une casserole dont on s'était servi pour préparer du petit lait à M. le Cardinal. Les suites de cette dangereuse secousse se prolongèrent au delà de sa captivité par un mal de tête dont la douleur se faisait sentir habituellement par des marques sensibles : de son œil gauche descendait, sans cesse, une humeur acre qui fit craindre pour la conservation de son œil ». Sinusite ? Dacryocystite ? retenons simplement que de violentes céphalées étaient suivies d'un écoulement, probablement purulent, venant, vraisemblablement, de l'angle interne de l'œil.

Kerviller qui a consacré aux trois Rohan une his-

toire fort détaillée, déclare que le 17 janvier 1786, soit six mois après l'entrée à la Bastille, le Cardinal archevêque de Paris avait été effrayé de l'état du prisonnier à qui il rendait visite.

Kerviller ajoute que « le Cardinal manqua de mourir de l'usage des Eaux de Sedlitz qu'il fit pendant ses crises de coliques ». Besenval signale que le Cardinal souffrait d'une ankylose du genou : raideur, semblerait devoir être plus exact.

Dans les souvenirs d'un garde-chasse du prince de Rohan, opusculé qui doit être rarissime, nous trouvons l'observation suivante : « Le Cardinal se sentait, peu à peu, miné par des dérangements gastriques. Les médecins prescrivaient trop de remèdes et pas assez de diète et, de son côté, le Cardinal ne tenait pas à prolonger une existence au moyen de trop dures privations.

Barèges indiqué pour les vices d'humeur (écoulement oculaire), pour la goutte rhumatismale, pour la pierre, car certains disaient ces eaux lithontriptiques allait donc recevoir le Cardinal avec sa petite cour composée de l'abbé Bidault, son aumônier; Ramon de Carbonnières, le jeune naturaliste qui fut plus tard un grand préfet de Napoléon I^{er}; Brandner, son valet de chambre. Comme médecin il eut Borgella qui avait été médecin militaire sous Rochambeau, Pagez, célèbre apothicaire et Duco, comme chirurgien, dans la maison duquel il était descendu. Or, la même année que le Cardinal de Rohan se trouvait à Barèges, M^e de G., de Langres, qui nous a donné une fort exacte relation de l'état des Bains de la station, il y a donc 150 ans environ :

« Les Bains ressemblent à de petits caveaux dans lesquels on a pratiqué des cercueils, un petit cachot voûté qui ne reçoit l'air et la lumière que par la porte des murailles noircies par le temps et les vapeurs de soufre. Il y a cinq bains de chaleur différente de 28 à 34° réaumur. Mais l'eau des douches est à plus de 40°. On étend le patient sur des carreaux remplis de paille, ou bien on l'enveloppe d'un drap. On l'y

tourne et retourne suivant l'endroit où il a besoin de prendre la douche. Pendant qu'on la reçoit on crie; quelquefois on s'évanouit et l'on s'occupe de sauver toujours quelque membre de cette eau bouillante. »

La vie du Cardinal à Barèges est assez uniforme : elle nous est contée par la correspondance d'un membre du Parlement de Toulouse : Au réveil, de grand matin, on court aux bains. Celui-ci est de 30 minutes. On regagne l'appartement en chaise à porteur. La plus sage précaution est de se mettre dans un lit, bien bassiné, au sortir du bain. Vers 8 heures du matin, on va boire deux verres de Source Royale. Promenade jusques à une heure. On déjeune. On dévore. Nouvelle promenade sur un terre-plein nouvellement tracé (l'actuelle promenade horizontale). Le soir nouveau bain.

Mais les excursions et les fêtes faisaient également partie de la cure. Rohan gravit avec ses amis le Pic du Midi où il rencontre les deux pyrénéistes Vidal et Reboul. Un jour, on va à Gavarni. Un soir, assaut de galanterie avec un certain M. de Vérac, pour la toute belle Madame de Roncherolles. Ce fut M. de Vérac qui cueillit, dit le mémorialiste, « ce qui se prend sur l'herbe aussi bien que sur une ottomane... »

Départ. — Rohan laissa à Barèges le souvenir d'un homme fastueux.

Trois ans après environ, Portal le rencontrant lui trouva une santé superbe :

Peut-être, au moment de son examen : car les dernières années d'Ettenheim furent celles d'un triste valétudinaire.



UN MANUSCRIT ARMÉNIEN SUR LE TRAITEMENT
DE LA PESTE
AU MOYEN DE LA FÈVE DE SAINT IGNACE.

Par le Docteur Vahram H. TORKOMIAN.

Tout récemment le hasard m'a mis entre les mains un manuscrit arménien, traitant des propriétés curatives des fèves de Saint Ignace dans les maladies en général, mais plus particulièrement dans la peste.

C'est une brochure mince, composée de 28 pages, rédigée à Constantinople le 1^{er} septembre 1837, par un prêtre arménien nommé *Père Boghos (Paul) Bédrosian*.

A lire cet opuscule, on se rend compte aisément que l'auteur, d'abord fervent amateur de la médecine, est devenu plus tard guérisseur de la peste par l'administration des fèves de Saint Ignace.

Le guérisseur en question était originaire d'Eguine, en Turquie d'Asie ; il passa sa vie à Constantinople, mais en sa qualité de religieux chargé de missions, il voyagea dans différents pays, principalement en Arabie, et fut témoin de la grande épidémie de peste qui fit ses ravages surtout à Alep de 1835-1836.

Ajoutons que ce moine a été conduit à s'adonner au soulagement de ce fléau, à la suite de la perte cruelle de ses quatre frères morts victimes de la peste, ainsi qu'il nous apprend dans son ouvrage. Au commencement du siècle dernier, cette terrible maladie sévissait à l'état endémique dans diverses contrées de l'Asie.

Dès 1812, nous trouvons donc le Père Boghos (Paul) étudiant et expérimentant certains médicaments, et

arrivant à croire que le seul remède efficace pour la peste était la fève de Saint Ignace.

C'est surtout pendant l'épidémie de 1835-1836 qu'il essaya son remède sur des pestiférés dont il prétend avoir guéri un certain nombre, soit à Constantinople, soit dans les environs de cette ville; il devint ainsi un fervent apôtre de la fève de Saint Ignace, au point de la considérer comme une panacée pouvant agir sur toutes sortes de maladies, autant que comme l'antidote puissant du poison de la peste; en effet, d'après sa doctrine qui était d'ailleurs celle de tous les médecins de l'époque, l'agent de cette maladie est un miasme néfaste lequel, véhiculé par l'air, s'introduit dans les voies respiratoires, et s'étend dans le corps pour y produire ses ravages.

C'est en se basant sur cette conviction, que ce bon prêtre se mit à rédiger son petit travail en faveur des vertus de la fève de Saint Ignace ou *grains de Manille*, comme il les appelle.

Il avait pour but de rendre service aux futures générations de son pays et de leur transmettre le merveilleux résultat de sa longue expérience.

Je suis heureux de tirer de l'oubli le souvenir de ce prêtre arménien, un simple empirique, qui a dû néanmoins être très soucieux de faire admettre par son peuple les mesures prophylactiques qu'il préconise, quoique un peu naïvement, contre la peste.

Dès le début de son travail, l'auteur fait longuement l'apologie de son remède; il en tire immédiatement quatre conclusions, que je traduis textuellement :

1° Les malades atteints de la peste sont complètement guéris dans l'espace de vingt-quatre heures, s'ils emploient la fève de Saint Ignace tout à fait au commencement du mal;

2° La fève peut être également efficace, même vingt-quatre heures après l'apparition des symptômes de la maladie;

3° Ceux qui soignent les pestiférés peuvent se réserver du mal, en faisant quotidiennement l'usage de la fève de Saint Ignace;

4° Enfin, ceux qui, sans être malades, l'emploient chaque jour, ou bien deux ou trois fois par semaine demeurent réfractaires à la maladie.

Puis, l'auteur divise son travail en trois chapitres :

Dans le premier il décrit en quelques mots la fève de Saint Ignace et montre ses caractères et sa provenance; le deuxième chapitre est consacré au mode d'emploi du médicament; le troisième à ses indications dans les diverses maladies, notamment dans la peste.

On donne à ce produit le nom de fève de Saint Ignace, dit-il, parce qu'il fut connu tout d'abord par un membre de l'ordre de Saint Ignace, dans l'île de Manille de l'Archipel des Philippines, d'où aussi sa dénomination de graines ou pépins de Manille (1).

La plante qui produit cette graine, écrit-il, a des ceps et des feuilles analogues à ceux de la vigne; ces fleurs ressemblent à celles du grenadier; le fruit en est gros comme une pomme; dans ce fruit on trouve cinq ou six graines de la grosseur d'une pistache, dures et de couleur noirâtre.

Le mode d'emploi en est très simple; il suffit, dit-il, de garder une de ces graines sous la langue pendant dix minutes, puis d'avaler sa salive devenue amère et boire un peu d'eau.

Selon l'auteur, ce mode d'emploi convient plutôt aux personnes qui sont en voyage sur mer; il ajoute que l'on peut aussi mettre les graines dans une tasse à moitié remplie d'eau, les laisser pendant vingt minutes en macération, jusqu'à ce que l'eau acquiert un certain degré d'amertume, puis avaler celle-ci; on peut les employer également dans le vin ou le *raki*.

Cependant, le mode d'emploi le plus commode consiste à limer les graines et à mettre dans du papier

(1) A ce sujet *Le Dictionnaire universel des matières médicales* de Merat et Delens paru en 1830, écrit ce qui suit :

« C'est au jésuite Camelli, dont le nom est resté attaché à l'une des plus belles fleurs exotiques que l'Europe possède aujourd'hui, que nous devons la connaissance des propriétés de la fève de Saint Ignace. Il lui a consacré un travail spécial en 1699, portant le titre de « *De faba Sancti Ignatii* ».

la poudre ainsi obtenue, laquelle peut être conservée longtemps et s'administrer à la dose de une ou deux pincées dans un peu d'eau.

Ceci dit, il passe ensuite aux indications; d'après lui la fève de Saint Ignace peut être employée dans beaucoup de maladies. Tout d'abord, on peut s'en servir extérieurement et l'appliquer sous forme de cataplasme sur le bubon des pestiférés qui guérit alors sans suppuration. Ce cataplasme peut aussi être utile pour les hémorroïdes et les morsures des animaux venimeux, et pour n'importe quel genre de plaies.

Intérieurement, la fève de Saint Ignace est indiquée contre les fièvres intermittentes, la peur et les émotions violentes, les vers intestinaux, l'insolation, la diarrhée, les coliques, les maux d'estomac et une foule d'autres maladies que l'auteur cite longuement et que je passe sous silence.

Voilà à peu près le compte-rendu succinct de ce manuscrit arménien; il n'a certes pas la prétention d'ajouter une nouvelle page à l'histoire du traitement de la peste, ni à celle de la fève de Saint Ignace universellement connue par son alcaloïde toxique; toutefois, j'ai voulu quand même savoir, si les anciens auteurs avaient mentionné l'usage de ce produit de l'île des Philippines contre la peste; j'ai donc consulté (1) le *Dictionnaire universel de matière médicale de Merat et Delens*; *L'Histoire des Drogues d'origine végétale de Fluckiger et Daniel Hanburg*, traduit par De Lannessan; le *Dictionnaire de Botanique* de Bail-
lon; ainsi que les *Dictionnaires de Dechambre et de Jacoud*, dans aucun de ces ouvrages je n'ai trouvé la moindre allusion à ce sujet.

Parmi les multiples ouvrages arméniens traitant de la peste, le travail du Père Boghos (Paul) est le seul qui parle des fèves de Saint Ignace, considérées comme antidote et préventive de la peste; il est tou-

(1) Grâce à l'obligeance de M. Hahn, bibliothécaire en chef de la Faculté de Médecine de Paris.

tefois peu admissible que ce guérisseur en administrant largement aux malades les graines de Manille, n'ait jamais eu d'accidents toxiques et qu'il ait réussi à guérir tous ses pestiférés comme par enchantement.

Il y a cependant dans ce manuscrit un passage digne d'attention; c'est celui qui mentionne à la page 24, une sorte de vaccin antipesteux, le voici :

« Pendant l'épidémie de la peste, écrit-il, deux médecins français venus à Constantinople imaginèrent à l'instar du vaccin de la variole, un soi-disant vaccin de la peste; l'un de ces médecins le pratiqua sur lui-même, le second sur un autre individu, mais tous deux succombèrent avec les symptômes de la peste ».

L'auteur du manuscrit, en rappelant ce vaccin, blâme avec acharnement l'expérience de ces deux médecins, qu'il qualifie injustement d'assassinat; il est plus que regrettable qu'il ne révèle pas les noms de ces médecins français dont je considère l'un comme une héroïque victime de la science.

Cette tentative de vaccination antipesteuse a dû avoir lieu à Constantinople vers l'an 1817; elle est également racontée par le médecin arménien Restein Der Bedrossian, dans le chapitre qu'il consacre à la peste dans son grand Traité de médecine en six volumes paru à Constantinople en 1839, mais lui aussi ne donne pas les noms des praticiens du vaccin en question; d'autre part, le médecin français Brayer (1) dans son très intéressant ouvrage intitulé

(1) Le nom Brayer est très connu dans la magistrature française; voici ce que nous lisons à ce sujet dans le tome 59 (1835) de la *Biographie universelle ancienne et moderne* : « Un Brayer (Jean-Joseph) était magistrat célèbre à Soissons (1741-1818), l'un de ses neveux, Nicolas Brayer, né en 1604 à Château-Thierry, était médecin. Reçu docteur en 1628 il acquit la réputation d'un des plus habiles praticiens de son temps, et une immense fortune dont il sut faire le plus noble usage. A la mort de Vallet (1671), Brayer fut désigné pour lui succéder dans la place du médecin du roi; mais il refusa d'accepter un honneur brigué par tant de ses confrères. Brayer mourut en 1676 à Paris et fut inhumé dans l'église Saint-Eustache ».

Le Docteur Brayer, de Constantinople, l'auteur du livre de la peste était-il parent de ce dernier médecin ?


Neuf années en Constantinople, publié à Paris, en 1836, dont le deuxième tome est entièrement consacré à la peste, écrit à ce sujet :

« Un médecin qui, le premier, a introduit la vaccine à Constantinople, prônait ce préservatif de la variole comme le meilleur que l'on pût employer contre l'épidémie pestilentielle; malheureusement les personnes vaccinées, ayant été attaquées et étant mortes de la peste comme beaucoup d'autres qui ne l'avaient point été, ce prétendu spécifique est tombé dans l'oubli.

« Un autre médecin s'étant imaginé que le mélange de pus de la vaccine et de celui d'un bubon pestilentiel préservait celui qui se l'inoculerait, en fit publiquement l'expérience sur lui-même à Constantinople, mais l'incertitude du résultat discrédita ce préservatif ».

Ce passage du Docteur Brayer est pour moi très important, car tout en ajoutant une page de l'histoire de la naissance de la vaccination antipesteuse, il me fait supposer que le Père Boghos (Paul) était toujours au courant de tout ce qui concernait les progrès de la thérapeutique de la peste; et cela donne une certaine valeur à l'érudition de ce prêtre médecin.

Le Père Boghos (Paul) Bedrossian ne s'est jamais démuné de son amour pour l'art de guérir, car outre ce manuscrit sur le traitement de la peste, il nous a laissé beaucoup de travaux relatifs à la médecine, entre autres : des articles très documentés sur *l'utilité en médecine des arbres de cèdre et de pin* et sur *l'art vétérinaire*, parus en 1846 dans la Revue scientifique *Bazmaseb* des Mechitharistes de Venise, articles qui font honneur à la littérature médicale arménienne du XIX^e siècle.



DOCUMENTS

« Le Journal de Barèges »
de
Antoine, Théophile et François de Borden.
(1730-1783).

Par le Docteur **MOLINÉRY**,
Ancien médecin consultant des Eaux de Barèges,
Directeur technique des Etablissements thermaux de Luchon,
Médaille d'or de l'Académie de Médecine.

Nos distingués confrères de Barèges, viennent de publier, au cours de cette saison, le n° 1, du *Journal de Barèges* (nouvelle série).

Or, voici bien près de deux cents ans, Antoine de Borden (1) et ses deux fils, Théophile et François, envoyaient, chaque année, au Premier Médecin du Roi, le récit raisonné de toutes les observations des blessés et malades qui se ruiaient vers la célèbre station.

Nous ne dirons pas ici, quels savants techniciens furent ces trois hommes et comment leurs études révolutionnèrent, si nous pouvons dire, l'hydrologie française, ou mieux, en établirent les bases et en jetèrent les fondements.

Dans le recueil des diverses œuvres de Théophile de Borden (*chez Gontier, Montpellier, 1769*), nous pouvons lire les lignes qui vont suivre et qui sont tout à fait remarquables. Elles représentent, à notre avis, *comme la préface d'une première édition* — en préparation vraisemblablement — *du célèbre journal*. En voici le texte que nous croyons très peu connu :

« On travaille depuis plusieurs années à une *collection d'observations sur l'usage de ces eaux* : cette collection, déjà fort avancée, se trouve au Bureau de la guerre, et entre les mains du premier médecin du Roi ; elle contient plus de mille

(1) Notre distingué confrère et ami, le Dr L. Cornet, de Pau, a montré la grande part qu'eût Antoine de Borden dans la formation philosophique et scientifique de son fils Théophile ; il est juste que l'annaliste rende hommage au père.

observations faites avec tous les soins possibles, *depuis 1749 jusqu'en 1759.*

« Quels avantages n'en tirera-t-on point, lorsqu'elle verra le jour ?... Ceux qui envoient des malades aux eaux, sont obligés, en attendant, de s'en tenir aux notions répandues dans ces extraits. Ils ont, de plus, la ressource des observations qu'ils ont faites par eux-mêmes, et ils peuvent s'adresser aux ministres de santé préposés, pour se rendre, chaque année, aux eaux, et dont la réputation est faite à cet égard.

« Les malades qui vont à Barèges y trouvent tous avantages que peut fournir une pratique longue et éclairée ; ces avantages sont même si considérables, que, sans qu'on soit obligé de s'en rapporter à des décisions vagues, et souvent suspectes, chacun est à portée de savoir les effets qu'il doit attendre des eaux, et voici comment :

« *On conserve à Barèges un registre raisonné de toutes les maladies qu'on y traite. C'est ce qu'on nomme : « JOURNAL DE BARÈGES ».*

« Ce journal contient l'histoire des maladies guéries par l'effet des eaux, et même celle des maladies que les eaux n'ont point guéries, ou qu'elles ont aggravées : ainsi, on peut en consultant le registre, voir soi-même ce qu'il y a à attendre des effets des eaux. *C'est une sorte de consultation pour les malades que de savoir à quoi s'en tenir sur leur état.*

« MM. de Bordeu, médecins à Barèges, ont travaillé, les premiers, à ce Journal, qui n'est autre chose que ce qu'ils sont chargés d'envoyer, annuellement, *au Bureau de la Guerre* et et au premier médecin du Roi. L'importance de cette immense collection de faits, les avantages qui peuvent en résulter pour les malades, pour l'histoire des eaux et l'histoire des maladies, sont si sensibles, qu'il est difficile de concevoir qu'on n'eut pas pris, jusqu'ici, un parti aussi sage et aussi simple. *Il serait à souhaiter, dit Pasquier, qu'aux hôpitaux dédiés à la guérison des malades, on eut fait des registres des receptes par le moyen desquels on avait diversement guéri d'unes et autres maladies.*

« *Il ne faut point confondre ce journal et cette histoire des maladies faite à Barèges, avec les listes de malades et de blessés que les médecins et chirurgiens des hôpitaux militaires envoient, chaque année, au Bureau de la guerre.* Ces listes ordinaires ne contiennent que le nom des officiers et des soldats malades ou blessés, et un rapport de leur maladie ou blessures, propre à mettre le Ministre à portée de décider quels sont les officiers ou les soldats en état de servir, et ceux

qui ont besoin d'une retraite : tout cela ne regarde point l'histoire des maladies, ni celle des remèdes qu'on a employés, et ne peut être d'aucune utilité pour l'avancement de l'art.

« A Barèges, au contraire, on met sur le registre l'*histoire des maladies, celle des tempéraments, de l'âge et du sexe des malades, les effets des eaux, les changements qu'elles opèrent sur le pouls, les urines, les digestions, le sommeil, les forces, les plaies, les ulcères, les tumeurs, le nom des sources qui ont été employées, la quantité d'eau bue, le nombre des douches et de bains, avec les effets journaliers de ces remèdes pris, seuls, ou précédés de la saignée, des purgatifs, des fondants, des bouillons, bols, poudres, etc.....* (Que ne continuons-nous cette tradition ?).

« C'est ainsi que, dans les premiers temps de la médecine, les prestres, les médecins et les philosophes écrivaient sur les colonnes des temples, l'histoire des maladies et celle des remèdes. On sait combien cette sage précaution des anciens a illustré la médecine.

« Lors donc qu'il s'agit à Barèges de savoir à quoi s'en tenir sur le sort que doit, naturellement, attendre un malade et sur les effets que produiront les eaux, on consulte le JOURNAL DE BARÈGES. On ne se permet que le moins de raisonnements qu'il est possible et ce qu'il en faut seulement pour comparer les accidents des maladies qu'on doit traiter, leur ressemblance ou leur différence avec celles dont l'histoire est déjà faite, etc.....

« J'ai trouvé, dit Montaigne, *mal fondés et faux, les bruits des opérations miraculeuses qui se sèment aux lieux des eaux minérales, et qui y croient (comme le monde va se pipant aisément de ce qu'il désire) sur la foi de ceux qui vont bastelant et baguenaudent à nos dépens : le seul moyen d'éviter un reproche aussi sanglant et malheureusement aussi bien mérité, était de prendre toute sorte de précautions « contre ceux qui vont bastelant et baguenaudent » : c'est le parti qui a été pris à Barèges.*

« Les malades y sont à l'abri des suites, souvent funestes, de ces bruits populaires qui n'ont aucun fondement : on n'y connaît point (ou l'on y dédaigne) ces raisonnements vagues, ces grands mots qu'une imprudente ignorance met à la place des observations; on n'y fait point de ces promesses inconsidérées que l'évènement ne saurait justifier, on y est remonté à la source de ces contes surannés sur les effets étonnants des eaux; on y démasque les préjugés.

« Comme les eaux de Barèges, dit-il, page 462, sont réputées

trop bonnes contre les ankiloses, on y voit arriver, de tous côtés, des personnes attaquées de cette maladie. Il ne faut pourtant pas croire qu'elles les guérissent toutes, il s'en faut de plus de trois quarts, mais il suffit qu'elles en guérissent une, pour que le public qui ne veut pas raisonner, imagine qu'elles peuvent, qu'elles doivent même les guérir toutes.

« Si le JOURNAL DE BARÈGES ne contient point encore l'histoire de toutes les maladies, s'il n'est pas possible de se flatter qu'on puisse parvenir à compléter une pareille histoire, au moins est-il bien certain que l'histoire des maladies déjà faite donne un avantage singulier dans les maladies qu'on traite pour la première fois : d'ailleurs, le registre est enrichi, chaque année, d'un grand nombre d'histoires de maladies, et on parviendra, peu à peu, à cet égard, au plus haut degré de certitude possible.

« C'est pour concourir à cet objet important, et pour contribuer à la perfection de l'histoire des maladies, qu'on invite ceux qui envoient des malades aux eaux, à leur donner une histoire exacte de leurs maladies de leurs tempéraments, ainsi que du principal objet du traitement : chaque malade sortant de Barèges, emporte avec lui un détail des effets que les eaux ont produits sur leur maladie ; il est prié de faire savoir à Barèges les suites des eaux qui, ainsi que l'expérience l'a souvent appris, opèrent, souvent, plusieurs mois après qu'on les a prises : ces dernières opérations, bonnes ou mauvaises, sont des matériaux précieux pour les registres de Barèges. (Encore une fois, que ne continuons-nous ?)

« S'il est possible de jeter des doutes sur la vérité des faits contenus dans ce journal, ceux qui sont chargés de le faire sont en droit de demander pourquoi ce qu'ils écrivent ne vaudrait point, au moins, des avis qui déterminent journellement les malades à prendre les remèdes, ou à se faire faire des opérations qu'on leur conseille ; on se rapporte, tous les jours, à un médecin qui dit qu'il a vu telle maladie, et à un chirurgien qui avance qu'il a fait telle opération pourquoi ce qui est consigné dans un registre, ne mériterait-il pas la même croyance ?

« D'ailleurs, la bonne foi avec laquelle on détaille à Barèges les maladies qui n'y ont point réussi, est un garant bien assuré de la confiance qu'il faut avoir pour les guérisons enregistrées, ce n'est point ici de ces espèces d'affiches qu'on fait courir pour attirer les malades ; on désire, au contraire, qu'il y en ait qui se méfient de ce que les bruits populaires peuvent leur promettre au sujet des eaux de Barèges, qui ne sont point, après tout, une panacée universelle, et propre à tous les maux.

« Telles sont les précautions sages qui ont été prises pour acquérir et répandre les connaissances utiles sur ces eaux ; jusqu'ici quelques faits isolés et mal sus, quelques guérisons souvent chargés de circonstances fausses, et qui passaient de bouche en bouche, quelques notions vagues étaient les seuls fondements sur lesquels on conseillait et on administrait les eaux de Barèges, ainsi que la plupart des eaux minérales du royaume. »

Mais voici la clef sur l'origine des lignes que nous venons de transcrire : *Précis d'observations sur les Eaux de Barèges* (extrait des divers ouvrages périodiques au sujet de ces Eaux) par M. de Bordeu, le cadet (François de Bordeu de la Ménautière, frère cadet de Théophile), médecin des Eaux de Barèges en survivance (*Ext. de la Bib. de Pau avec la mention Lelong, 29750*), Paris, 1760.

En exergue : « *Nos eaux sont si merveilleuses qu'il faut espérer que quelque brave médecin en fera le sujet d'une œuvre admirable pour la Postérité* » (OLHAGARAY, *Hist. de Poix, Béarn et Navarre*).

Et le texte débute par *Remarques sur les Eaux de Barèges* : On a rassemblé dans ce précis et mis sous un même point de vue, tout ce qui se trouve dans le « *Journal des Sçavants* » et les autres *Journaux* au sujet des *Eaux de Barèges*. Ce recueil doit être regardé comme l'histoire la plus complète qu'on ait jusqu'ici de ces Eaux. ON TRAVAILLE DEPUIS PLUSIEURS ANNÉES A UNE COLLECTION D'OBSERVATIONS, etc. (voir plus haut). »

L'auteur a donc signé les lignes : François DE BORDEU.

*
*
*

Ce journal de Barèges a-t-il été publié ? On doit répondre par la négative, mais, voici quelques détails émanés d'un ancien médecin de Barèges qui permettront de suivre ce que nous pourrions appeler le *Curriculum vitæ* de ce que la dynastie des Bordeu appelait : *les Verbaux de Barèges*.

Vers 1860, il fut proposé à la Société d'hydrologie de Paris, récemment fondée, d'acquérir les manuscrits du célèbre journal. Pour des raisons que nous avons relatées ailleurs (1), il ne fut pas donné suite à la proposition du rapporteur : ces observations relatées dans le manuscrit du dit *journal de Barèges* se trouvaient, en grande partie, publiées dans les *Recherches sur les maladies chroniques* de Théophile ; il ne valait donc pas la

(1) Société d'hydrologie et de climatologie médicales de Paris.

peine (?) de grever le budget de la Société du prix d'un pareil achat!...

Nous finîmes par savoir, que M^{me} veuve Maurin de Pau, décédée, avait hérité du précieux manuscrit. Pendant la guerre, un membre de la famille Haristoye nous laissa comprendre qu'il en connaissait l'heureux détenteur. Quoi qu'il en soit, nous n'étions pas plus avancé, quand, M. Alphonse Meillon, mécène de la bibliophilie, et lecteur averti des documents pyrénéistes, nous permit un jour, de voir, de toucher, de palper amoureusement, la reliure à plein veau, et les feuillets jaunis recouverts de l'écriture des Bordeu.

Aucun doute n'était possible.

Autant que notre mémoire puisse nous servir, sur la page de garde nous avons lu *une attestation de la main même de Théophile de Bordeu*, attestation qui authentifie, d'une façon incontestable, l'origine de ce manuscrit.

D'autre part, relisant le volume I, du *Sommet des Pyrénées* de Henri Béraldi, nous y trouvons, fort heureusement, les renseignements suivants qui confirment nos dires, et les précisent : Voici le document merveilleux :

« Bordeu possédait un report d'ensemble des verbaux, de 1749 à 1773. En deux grands volumes in-folio. Le tome 2 a disparu. Mais le premier volume conservé dans la famille, a été, de nos jours offert par une descendante des Bordeu au D^r Duboué, de Pau. Il est aujourd'hui dans la bibliothèque pyrénéiste d'Alphonse Meillon.

« Le manuscrit a 597 pages in-folio. (Les marges du bas, laissées grandes, pour annotations ultérieures possibles). Il n'est pas intitulé Journal de Barèges, mais recueil d'observations sur l'effet des eaux minérales de Barèges et de Cauterets dans la province de Bigorre ; des Eaux-chaudes et des Eaux-bonnes dans la province de Béarn commencé l'année 1749, par Messieurs Antoine, Théophile et François de Bordeu, médecins, etc. Tome I^{er}, 1760. »

« Sur la première page, cette annotation de la main de Bordeu : *ceci a été copié de mes manuscrits, dont je dois avoir encore quelques-uns parmi mes papiers. Il y en a aussi dans les mains de mon père, depuis mon arrivée à Paris en 1751, et ensuite de mon frère. C'est lui qui a eu soin des registres verbaux jusqu'à la présente année 1773 où il vient d'être nommé médecin en chef de l'Hopital de Barèges par la démission de mon père. Et moi, je demeure survivant (médecin en survivance) de mon frère. Paris, 20 avril 1773. Bordeu Théophile.*

« Le premier verbal est l'Etat des Eaux en 1749 : *Bagnères, Capvert, Barèges, San Salvador ou Saint-Sauveur, Savignac, Rébénac, Gan.*

« Le second est : *Observations de Barèges et Cauterets* pour les années 1750-51. Liste des morts en 1750 à Barèges. Observations sur l'administration des Eaux et sur la disposition des fontaines de Cauterets. Observations de pratique. Nature des Eaux de Cauterets, etc.

« Le troisième : *Observations 1752-53 : Barèges, Bagnères, Eaux-Bonnes.* « Quelques sources dont il n'a point encore été parlé : Cambo, Suberlaché », etc.

« Le quatrième est pour 1754 et 1755 : *Eaux-Bonnes et Eaux-Chaudes.*

« Le cinquième : en 1756 commencent les observations sur les eaux de *Barèges*, par M. de Bordeu, intendant des eaux et médecin de l'Hôpital Militaire. Observations choisies, classées par maladies. (LE JOURNAL DE BARÈGES). Suivent les trois rapports sur Barèges pour 1757, 1758, 1759.

« Le neuvième et dernier est pour 1760, sur trois sections : *maladies internes et externes* surement reconnues — *Maladies douteuses — Plaies.* »

(Remarque). On a l'habitude de dire, après François de Bordeu qui l'a écrit dans *le Journal de Médecine* de 1760 et de 1761, que le journal de Barèges a été commencé par les trois Bordeu en 1749. Mais remarquons qu'Antoine et François n'étaient pas alors médecins de l'hôpital militaire, n'avaient pas qualité pour recueillir et envoyer au ministre de la Guerre les observations de Barèges. Le vrai Journal de Barèges commença en 1756. Par extension, les Bordeu ont pris l'habitude de comprendre dans le journal de Barèges, les Verbaux de Théophile sur l'ensemble des Eaux, de 1749 à 1755. Ainsi écrit M. Henri Beraldi.

Nous voudrions ajouter quelques précisions, si possible, à la précision de M. Henri Beraldi : 1° *touchant la nomination des Bordeu à Barèges* ; 2° *touchant « Journal de Barèges » lui-même.*

Voici deux lettres qui constituent un beau document pour l'histoire de nos Eaux Pyrénéennes :

Lettre (1) de M. SÉNAC, premier médecin du roi, à M. d'ETIGNY, intendant des provinces de Gascogne et de Béarn.

(Février 1754).

« Sur la présentation que j'ai faite au Roi de M. de Bordeu,

(1) Arch. de Pau, Carton C. 23.

médecin à Pau, S. M. a bien voulu le pourvoir de la place d'intendant et directeur des Eaux et Bains de Barèges ; il est, d'ailleurs, pourvu de la place de médecin du même lieu et c'est pour le bien du service comme pour la récompense qu'il a méritée que la réunion de ces deux places a été faite en sa faveur.

« Pour assurer les avantages qu'on en doit attendre, M. de Bordeu peut se trouver dans le cas d'avoir besoin du secours de l'autorité. Je vous supplie, Monsieur, de vouloir bien lui accorder celui qui dépendra de vous, dans les occasions où il y aura recours ; il vous présentera ses expéditions afin que vous puissiez connaître ses droits et ses pouvoirs. Je lui ai fort recommandé de ne pas les excéder, mais il est important qu'il puisse les exercer sans trouble et j'espère que vous aurez la bonté de l'y soutenir, en tout ce qui pourra vous concerner, contre les difficultés auxquelles il pourrait être exposé. Les choses les plus utiles sont toujours les plus traversées et les gens de mérite sont encore plus exposés aux traverses...

« Le jeune homme que vous m'avez recommandé en éprouvera comme les autres : je lui ai donné de ces conseils et je tâcherai de lui faire plaisir).

« Je profite, avec plaisir, de cette occasion de vous renouveler, les assurances de l'inviolable attachement que je vous ai voué et avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.»

SÉNAC.

Or, en mars 1755, M. d'Etigny adressait à M. Sénac la réponse suivante :

Monsieur,

« Je reçois la lettre que vous me fîtes l'honneur de m'écrire le mois dernier. Vous ne devez pas douter que je ne me porte avec plaisir, en ce qui me concerne, à procurer au Sieur de Bordeu, auquel vous vous intéressez, tous les avantages attribués à la place dont il vient d'être pourvu et que je ne saisisse, toujours, avec empressement, les occasions de vous donner des preuves du très parfait attachement avec lequel, Monsieur, j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.»

D'ETIGNY.

Ces deux lettres (elles sont, croyons-nous, inédites) sont une confirmation des relations de l'Intendant d'Etigny avec les Bordeu. Or, ici, c'est bien d'Antoine de Bordeu (père de Théophile et de François) dont il s'agit. Cette double nomination d'intendant des Eaux et de médecin était, incontestable-

ment, une faveur due à l'influence dont jouissait, déjà, Bordeu le fils à la Cour et à la Ville.

Dans ces quelques notes documentaires qui, peut-être, seront reprises, un jour, pour une Histoire générale de nos stations Thermales et Climatiques Pyrénéennes, il est bon de fixer les points suivants qui font partie intégrante de l'histoire de l'Inspectorat.

Les fonctions de médecin de l'hôpital de Barèges sont entièrement distinctes de celles d'Intendant des Eaux. Celui-ci est chargé de tout ce qui regarde les Eaux et les Bains et n'a rien à faire à l'hôpital militaire. Le médecin de l'hôpital qui doit visiter les soldats malades et s'acquitter des autres fonctions propres aux médecins des autres hôpitaux militaires n'a aucune sorte d'inspection sur les Eaux, les Bains, leur administration, les baigneurs, leurs offices. Le brevet de médecin de l'hôpital militaire vient du Bureau de la Guerre ; les lettres patentes d'inspecteur des Eaux viennent du Bureau de M. de Saint-Florentin. La réunion des deux places en faveur d'un même médecin évite toutes sortes de disputes et de rivalités.

Inutile de souligner, ici, la sagesse d'une pareille décision.

*
*
*

Second point : *Que pouvait-être devenu le tome II du précieux manuscrit.*

Il nous paraissait intéressant d'avoir l'original de la communication que M. le D^r Duboué, vice président de la Société des Lettres, Arts et Sciences de Pau a donnée à sa savante compagnie en 1874.

Après avoir rendu hommage à la libéralité de M^{me} veuve Maurin, « qui a bien voulu se dépouiller, au profit de la science médicale, d'un aussi précieux héritage », le D^r Duboué ajoute : « Ce recueil d'observations comprenait deux volumes, dont le second malheureusement a été brûlé dans un incendie. Je tiens ce détail de M^{me} veuve Maurin qui a eu les deux volumes en sa possession jusqu'en l'année 1858, époque où a eu lieu cet incendie. Je crois devoir mentionner cette circonstance pour expliquer comment un grand nombre d'observations qui sont relatées dans les *Recherches sur les Maladies chroniques* ne figurent pas dans le tome I et du manuscrit, le seul qui ait été conservé. »

On sait par le plan publié par Bordeu en préface de son remarquable ouvrage sur les *Maladies Chroniques*, que l'auteur voulait continuer la publication du « *Journal de Barèges* », « pour porter de nouvelles lumières dans l'histoire de l'économie animale. »

Aussi Duboué présentant des fragments inédits du Journal des Bordeu, montre-t-il comment ces savants hydrologues, dont on ne lira jamais assez les travaux « après avoir fait de la clinique pour eux-mêmes ont voulu faire de la pathologie pour les autres. Et avec quelle conscience ! « Il faut pourtant prendre garde de trop attendre de nos Eaux ; nous verrons dans la suite que leur efficacité a des bornes. Je déclarerai mes fautes comme celles d'autrui. Je suis homme et je parle à des hommes. Si je ne suis pas à l'abri de l'erreur, je cherche à avoir l'avantage de ne savoir tromper personne. » Voilà notre Bordeu !

De l'ensemble des documents, il semble bien ressortir qu'il faut distinguer les *Verbaux* de Barèges, du registre qui, à demeure recevait les observations des médecins traitants et auquel déjà du temps des Bordeu, on avait donné le nom de *Journal de Barèges*. De même ce que nous appellerons le document Meillon était le manuscrit à compléter d'un traité d'Hydrologie thérapeutique et clinique sur les eaux du Béarn et de la Bigorre. C'est donc bien en 1749, qui a été commencé le véritable journal de Barèges (1).

Dans l'état actuel de notre documentation, voilà ce que nous croyons être la vérité sur l'origine et la rédaction du *Journal de Barèges*.

* *

Nous sera-t-il permis d'ajouter, ici, ce que mon très regretté ami, le grand journaliste François Helme, nous communiqua, un jour, à la suite d'une présentation que nous avions faite, à l'Académie, de notre Théophile de Bordeu ? Ces lignes éclairent d'un jour particulier la grande figure de ce médecin hydrologue pour lequel Lucien Cornet, de Pau, désire qu'un jour puisse s'élever la statue.

« Dans les établissements thermaux des Pyrénées, vivait une dynastie de médecins, les Bordeu, Basques souples, habiles, bons courtisans et médecins d'Eaux parfaits, qui savaient observer. L'un d'eux, sous Louis XV, écrivit un *traité des Maladies chroniques* qui honore non seulement son époque, mais la médecine française de tous les temps. Ce Bordeu, élève de Montpellier, et que ses collègues parisiens persécutèrent à l'envie pour ses succès, fut, suivant moi, le plus grand médecin du XVIII^e siècle. Élégant, de belle prestance, praticien

(1) Les dates que nous indiquons 1730-1783 sont, la première, celle du premier document qui soit à notre connaissance signé, à Barèges, d'Antoine de Bordeu ; la seconde, celle du dernier document connu de nous, signé de François.

remarquable, il fut en même temps un grand penseur, et devança son siècle. Ami de Diderot, de d'Alembert, collaborateur à l'Encyclopédie, *Bordeu a si bien vu l'arthritisme et compris la nature des maladies chroniques d'origine sanguine, qu'il a amorcé toutes les recherches du XIX^e siècle.*

Somme toute, jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, quand un médecin avait un cas difficile, un prince grincheux, un malade médicophobe, — il y en eut de tous temps — il l'envoyait aux Eaux ou au Diable ! comme on disait alors, mais cela au petit bonheur et sans esprit de méthode.

Avec Bordeu, tout va changer. Théophile de Bordeu fut le génie le plus original peut-être de la science moderne. Agitateur à la manière de Montesquieu ou de Voltaire, il alliait la profondeur de vues à la verve la plus mordante. Tout en saillies, il semblait armé à la légère et il était cependant de ceux qui préparent l'avenir en évoquant le passé. Le premier il entrevit la synergie des organes ; précurseurs de Bichat, le premier, il étudiait le tissu — le mot a été introduit par lui dans notre domaine. — Broussais a été le seul à lui rendre justice. Mais le redoutable polémiste était un répondant très dangereux ; je crains fort, malgré toutes ses bonnes intentions, qu'il n'ait fait plus de tort que de bien au pauvre Bordeu.

« Bio-mécaniste, comme nous dirions aujourd'hui, ce dernier rapportait l'affection à l'organe, et la réaction de celui-ci à sa texture, à la nature de son tissu. Ayant étudié les maladies chroniques, il établit que pour obtenir la guérison, il fallait substituer une inflammation franche à l'inflammation torpide. Comme les eaux sont excitantes — et il le savait mieux que personne, puisque son père et son frère exerçaient dans les Pyrénées, et qu'il avait exercé lui-même avant de venir à Paris, — il pensa que les eaux seules étaient capables d'opérer la substitution nécessaire à la bonne guérison. Son traité des maladies chroniques, n'est au fond qu'un traité d'hydrologie. Dans la pratique, son idée maîtresse et féconde fut la suivante : *les eaux guérissent cela est certain, et peu importe comment, mais nous ne savons pas ce qu'elles guérissent. Pour l'apprendre, cantonnons-nous dans l'expérience clinique.*

« Il fonda donc le « Journal des Pyrénées » (c'est du journal de Barèges dont Helme veut parler) l'ancêtre véritable de toutes les gazettes d'eaux, et il engagea tous les praticiens des stations à rédiger toutes leurs observations et à en publier le résultat quel qu'il fut. Lui-même donne l'exemple, son traité fourmille d'observations prises avec son père et son frère.

« Je ne veux pas m'arrêter plus longtemps sur cette grande

famille, me promettant d'y revenir plus tard. Qu'il me suffise de noter aujourd'hui qu'en lui se résume toute l'originalité et aussi toute la grâce du XVIII^e siècle. Médecin de Cour, adoré de ses clients, et surtout de ses clientes, nul ne fut plus spirituel. Certains de ses mots sont restés : je n'en retiens qu'un. C'était à Barèges; la fine fleur de la clientèle entourait le médecin. M^{me} de la Ferté, la favorite du moment lui ayant demandé « à lui, le maître disert en toutes choses », une définition de l'amour : *On dit, Madame, que l'amour est la reconnaissance du plaisir*, répondit Bordeu; moi, j'ai la gratitude avant le bienfait... ! »

Et pour terminer cette notice, c'est Bordeu maintenant que nous citerons, en faisant nôtres ses pensées :

« Libres comme nos pères, nous avons tâché de servir comme eux nos vallées, par choix, par goût... et sans autre prétention que celle de tenir au vrai et de remplir les devoirs qui nous ont été imposés. »

Un manuscrit de Galien (?) en arménien.

Par K. J. BASMADJIAN.

Dans l'ancienne littérature médicale, il n'y a pas un ouvrage, soit en grec, soit en latin, soit en arabe, soit en syriaque, soit en arménien, dans lequel ne soit pas cité le nom de Galien.

Vous savez très bien que Hippocrate fut le vrai fondateur de la médecine, mais Galien l'a perfectionnée, pour son temps. Par conséquent, il ne faut pas s'étonner du tout de voir que Galien tient une place honorable chez les anciens médecins.

Galien, en dehors de sa science, doit une partie de sa popularité aux Arabes, comme dit très justement Meunier, car étant né à Pergame, en Asie, il était considéré par ces derniers comme un « compatriote » ; la preuve en est que parmi presque 200 ouvrages de Galien, les 169 sont traduits *en arabe*. Et, comme vous le savez, ceux-ci sont reproduits plus tard en latin.

Tous les anciens médecins arméniens, — en commençant par Mekhithar de Her jusqu'à Amirdovlat d'Amasie, Açar de Séhaste, Bouniat, Galoust, etc., — se sont inspiré énormément de Galien, qui est souvent mentionné respectueusement dans leurs ouvrages médicaux ; par exemple Mekhithar le cite *douze fois* dans sa « Consolation des Fièvres » ; Amirdovlat le cite *cinquante-six fois* dans son « Inutile aux Ignorants » ; Açar le cite *soixante-dix-sept fois* dans son « Traité de Médecine ».

Cette universelle popularité et le renom célèbre de Galien, nous amènent à penser qu'il n'est pas impossible qu'il existe une ancienne traduction arménienne de ou des œuvres de Galien, traduction faite sinon d'après le texte grec, mais au moins d'après le texte arabe.

La réponse sera naturellement affirmative vu non seulement l'amour de la médecine des anciens Arméniens, mais aussi leur connaissance de la médecine arabe ou, plutôt, la littérature médicale *arabisée*.

Il existe, en effet, une traduction arménienne des noms des substances médicinales et des mots anatomiques, intitulée : « Mots de Galien », du XII^e ou du XIII^e siècle, jusqu'alors inédite. Ce travail n'est pas une œuvre de Galien, mais c'est, certainement, un recueil des mots médicaux employés dans les Traités de Galien, avec leurs équivalents grecs, réunis dans un cahier par un Arménien pour son propre usage comme un guide ou comme une sorte de lexique; rien que cela.

Il n'existait en arménien aucun ouvrage portant le nom glorieux de Galien.

Je suis heureux de vous annoncer aujourd'hui que l'année dernière j'ai acheté un petit manuscrit arménien, composé de 97 feuillets ou de 194 pages, intitulé : *Livre de médecine, vrai et merveilleux, écrit par le médecin Djalalios le Grand*.

Il n'y a pas de doute que « Djalalios » est le nom déformé et arabisé de Γαληνός (= Galenus), lequel est transcrit aussi dans d'autres manuscrits arméniens : « Djalanios », « Djalinos », « Galinos », « Galenos » et, généralement, « Galianos ».

Mon manuscrit, comme je viens de dire, est composé de 97 feuillets de coton in-12°. Il en manque les feuillets 51-58 et le feuillet 61. Le format est de 11 centimètres 1/2 sur 7 centimètres. La reliure est en peau. Il n'y a pas de figures. L'écriture est cursive. Les titres et les alinéas sont écrits en rouge. Chaque page est composée de 15 lignes. Le copiste est un certain « Lazare »; la date de la copie est de 6 décembre 1692. Il y a un cachet gravé en caractères arméniens, mais illisible, daté de 1718. Ce travail contient :

1° Le livre de médecine de Djalalios ou Galien (feuillet 1-64); 2° Les prévisions de l'année d'après les signes du zodiaque (feuillets 64-75); 3° Les jours néfastes (feuillet 76); 4° Chronologie (feuillets 76-79); 5° Paroles de Saint-Cyrille (feuillets 80-82); 6° Pronostic du temps (feuillets 82-83); 7° Sur les reflets des astres (feuillets 83-86); 8° Sur les tremblements de terre (feuillets 86-88); 9° Sur le halo de la lune (feuillets 88-89), et ainsi de suite.

*
**

Comme nous avons vu plus haut, ce petit manuscrit est intitulé : « Livre de médecine écrit par Djalalios le Grand ». Donc ce sera la traduction arménienne d'un des ouvrages de Galien, dont je n'ai pas eu le bonheur de trouver ni l'original grec, ni la traduction arabe.

Comment expliquer cette lacune...

Il est possible que ce manuscrit soit une compilation des différents ouvrages du maître de Pergame, fait par un Arménien, d'après les textes arabes.

Supposition qui paraît vraisemblable, car le nom de Galien y est cité trois fois :

1° Feuille 6 recto : « Galien dit que si un homme a la colique..., qu'il mange de l'ail grillé. »

2° Feuille 25 verso : « Galien dit que si un homme est empoisonné, préparez le thériaque (= antidote) que nous indiquons : Prenez Daucus, Asaret, Séséli, un gramme de chaque, broyez le tout et passez au tamis; triturez d'abord avec l'huile de Séséli, puis faites une pâte avec du miel fondu. En cas de besoin, donne-lui à manger, et qu'il boit avec de l'eau tiède. »

3° Feuille 35 verso : « Electuaire de Galien. Fortifie tous les membres, il chasse le vent, il élimine l'excès de l'urine pituitaire; il donne la force à la coite, et améliore le goût de la bouche ainsi que le teint du visage; il est utile contre la céphalée et les hémorroïdes algides ».



NÉCROLOGIE

Le professeur Raoul Brunon

(1844-1929)

Par MM. MENETRIER et R. NEVEU.

Le professeur Raoul Brunon, directeur honoraire de l'Ecole de médecine de Rouen, vient de mourir emportant avec lui les regrets de tous ceux qui l'ont connu.

Il fut un des premiers à avoir l'idée de la création d'un musée d'histoire de la médecine en France, et c'est pourquoi, ancien camarade et élève du professeur Raoul Brunon, nous avons cru devoir lui consacrer ici une petite notice.

Raoul Brunon naquit à Rouen le 13 août 1854. Après de brillantes études au Lycée Corneille, il commença sa médecine à l'école de médecine et de pharmacie de Rouen où il remporta la médaille d'or de l'internat. Puis il vint à Paris et fut reçu interne en 1882. Il fut l'élève de Péan, de Maÿgrié, de Vulpian, et son internat fini, après avoir passé sa thèse consacrée à l'étude des myosites infectieuses, il revint dans sa ville natale en 1887. Il fut successivement nommé en 1888 médecin des hôpitaux, en 1889 professeur de pathologie interne. Il passa ensuite à la clinique médicale de l'Hôtel-Dieu et vers 1885 devint directeur de l'école de médecine. Il occupa ce poste jusqu'à l'âge de la retraite. Professeur, organisateur, hygiéniste, Brunon déploya toute sa vie une grande activité scientifique et sociale.

Il a publié un traité de la tuberculose et un traité d'hygiène infantile, et fondé, avec son collègue, le professeur Cerné « la Normandie Médicale », où il défendait avec ardeur ses idées et soutenait les réformes qui lui paraissaient nécessaires pour la protection de la santé publique. Luttant avec énergie contre les ravages de l'alcoolisme, la propagation de la tuberculose par la misère et le taudis. Préconisant la substitution de l'eau de source à l'eau de Seine pour prévenir la fièvre typhoïde. Bataillant pour obtenir la propreté des rues et l'assainissement des égouts.

En homme d'action, il ne se contenta pas de conseils théo

riques, mais il fonda des œuvres agissantes : une ligue antialcoolique, un restaurant de tempérance, un dispensaire type Grancher-Calmette, un aërium à l'hospice général de Rouen, une goutte de lait, etc., etc.

Tels sont brièvement résumés quelques-uns des titres de Brunon à la reconnaissance de ses compatriotes.

Mais il en a d'autres encore et qui nous intéressent plus spécialement.

Amateur d'art et d'archéologie, il s'intéressait particulièrement à l'histoire de la médecine. Sans doute, son mariage avec la fille de Grancher, ancien bibliothécaire de l'Académie de médecine et qui nous a laissé une petite histoire de la médecine d'Hippocrate à Brunon collabore-t-elle à cette orientation de son esprit.

Estimant avec juste raison que c'est à la lueur du passé qu'on apprend à mieux connaître le présent, il eut toujours soin d'inculquer à ses élèves l'amour de l'histoire de la médecine. Dans ses savantes leçons à l'hospice général, il ne manquait jamais de parler de l'antiquité — de l'antiquité orientale — greco-romaine.

En dehors de ses travaux historiques, il fonda à Rouen le premier musée d'histoire de la médecine et, à ce titre, il a droit à la reconnaissance de tous les historiens de « l'art de guérir ».

Ce musée fut fondé en 1901. Il ne put tout d'abord acheter qu'une cinquantaine de pots de pharmacie Louis XV, sur la proposition de son collègue, le professeur Ch. Tinel. Il créa l'Association des Anciens Elèves de l'école, et ce fut dans ce noyau d'anciens camarades et d'élèves qu'il put recruter des subsides et des documents de toutes sortes.

Ce musée, à l'état embryonnaire, était logé dans les rayons de la bibliothèque de l'Ecole, mais il émigra ensuite dans le service de clinique médicale de l'Hôtel-Dieu, dans un cadre digne des collections. Après la guerre, en 1918, le musée put s'agrandir... selon l'expression même de M. Brunon, « il donne à cette partie de l'hôpital un aspect de gaieté inconnu généralement dans nos hôpitaux français ».

Dans sa séance du 14 décembre 1921, le Conseil municipal de Rouen autorise le maire à prendre possession du musée et à en confier le dépôt à l'école... C'était ainsi assurer l'avenir, cessant d'être une création privée, il attirera désormais plus sûrement les dons...

Voici, à titre documentaire, quel fut l'arrêté :

Arrêté de M. le Maire de Rouen :

Nous, maire de Rouen, conseiller général de la Seine-Inférieure, chevalier de la Légion d'honneur, décoré de la croix de guerre.

Vu la loi du 5 avril 1884.

Vu la délibération du Conseil municipal en date du 14 décembre courant, qui nous a autorisé à accepter avec reconnaissance la donation faite à la ville par M. le D^r Brunon « du musée de l'Hôtel-Dieu », avons arrêté ce qui suit :

Article 1^{er}. — M. le docteur Brunon est nommé conservateur dudit musée, et M. le docteur Lecaplain conservateur-adjoint.

Article 2. — M. le Secrétaire général de la mairie est chargé d'assurer l'exécution du présent arrêté.


Fait à Rouen, en l'hôtel de ville, le 21 décembre 1921.

LUCIEN VALIN.

... Ce fut pour le professeur Raoul Brunon une bien grande joie, car à maintes reprises il nous avait manifesté la crainte que le musée ne fut dispersé après sa mort.

Parmi les nombreuses pièces exposées, citons : un groupe d'ex-voto trouvés dans le Tibre, un Horus, une amulette de Saint-Gorgon et surtout une très belle statue en bois peint du xv^e siècle : saint Roch et le bubon pesteux. Cette statue figura d'ailleurs à l'exposition du Congrès international d'histoire de la médecine qui se tint à Paris, et où nos collègues ont pu l'admirer.

Grâce à l'arrêté de 1921, toutes ces pièces sont désormais à l'abri de toute dispersion. Espérons que les successeurs du P^r Brunon entretiendront pieusement ses collections et s'efforceront de les enrichir : ce sera la meilleure façon d'honorer sa mémoire.



BIBLIOGRAPHIE

Comptes - Rendus

Baron CORVISART. — *Aphorismes de médecine clinique*, publiés par le Docteur BUSQUET.

M. le Dr Busquet, le très distingué bibliothécaire de l'Académie de Médecine, s'est donné la tâche méritoire de rappeler notre génération, un peu trop oublieuse du passé, les travaux et les idées de nos aînés.

Son dernier volume est consacré aux aphorismes de médecine clinique du Baron Corvisart. Après la grande tourmente de la Révolution qui avait jeté bas toutes les institutions scientifiques de notre pays, Corvisart a été l'un des meilleurs artisans de la restauration de l'enseignement médical. Professeur clinique médicale à la Charité, professeur de clinique interne à l'École de Santé de Paris et professeur de médecine pratique

au Collège de France, il sut baser l'enseignement de la clinique médicale sur l'observation directe du malade et contrôler le-ci, à l'autopsie, par l'examen des lésions viscérales. Il fut donc ainsi l'un des initiateurs à l'étude de l'anatomie pathologique, mais il eut le grand mérite de lui associer la physiologie pathologique « sans laquelle, ainsi qu'il le dit lui-même, le médecin n'aurait jamais qu'une pratique chancelante et incertaine, surtout dans le traitement des lésions des organes ».

À part son volume sur les maladies du cœur, Corvisart a peu écrit. On lui doit néanmoins la traduction des aphorismes de Boerhaave, et c'est sans doute ce qui lui a donné l'idée de recourir à cette méthode d'enseignement qui permet « d'exprimer avec clarté et clarté les faits qui ont été au préalable fidèlement observés ».

M. Busquet a trouvé, dans les archives de l'Académie de Médecine, un manuscrit intitulé : *Cours de clinique interne du Baron Corvisart avec des aphorismes sur diverses maladies relatives au cours de ce professeur*. Il est dû à Méral, chef de clinique de la Faculté, qui devait le publier avec l'assentiment de son maître.

Comme l'indique le titre même d'*aphorismes*, il ne faut pas chercher, dans le travail que nous présente M. Busquet, une

description complète des maladies. A propos de chacune d'elles, Corvisart s'est borné à formuler des préceptes qu'il a numérotés et classés en quatre chapitres que M. Busquet a fait précéder « d'un bref argument en indiquant, pour chaque fait signalé, le Numéro de l'aphorisme auquel il se rapporte ».

Certes, bien des préceptes ont vieilli, mais combien d'autres sont encore à retenir et nous montrent la haute valeur scientifique et morale de leur auteur.

On lira donc avec intérêt le bel ouvrage de M. Busquet, et il faut le remercier hautement de nous faire connaître ainsi, peu à peu, les trésors de science que renferme la bibliothèque de l'Académie de Médecine.

D^r SIEUR.

Relevé bibliographique des travaux médico-historiques parus récemment dans les publications périodiques

A. HAUTANT. *Marcel Lermoyez (1858-1929)*. La vie médicale. 10^e année, n° 20, 25 octobre 1929, p. 1045-1050. — On sait le rôle que joua, comme animateur de l'oto-rhino-laryngologie française, le bon maître Lermoyez; mais il convient de signaler aussi sa haute culture générale, avivée au contact de son oncle Leblanc, archéologue et membre de l'Institut; du grand classique et de l'admirable érudit que fut Lasègue, son maître préféré. Grâce à quoi son érudition se montra toujours aimable, son élocution claire et didactique; son style plein de charme, coloré, vivant, précis, souvent spirituel, parfois mordant. Vous souvient-il de ses articles d'il y a 25 ou 30 ans; — de tel mémoire célèbre sur les corps étrangers de l'oreille, — dont l'humour, allié au bon sens, rendait inoubliables les sages conseils? *Castigabat ridendo*! Mais des écrivains comme Lermoyez, comme Helme, qui fut son collaborateur à la clinique de la rue d'Aboukir, notre époque n'en connaît plus guère. Qui sait encore en une ère de mercantilisme et de panbégotisme, parler science en parlant français?

M. BAUDOUIN. *Les médecins ancêtres de G. Clémenceau*. Progrès médical, 14 décembre 1929, p. 2211. — Clémenceau est le cinquième médecin de sa famille. Baudouin récapitule la série de ses ancêtres en Esculape, depuis Benjamin, médecin à la Série, près Belle-Noue en Mareuil-sur-le-Lay (Vendée) et fils de Paul, maître apothicaire à Mareuil. Huguenot d'origine, Benjamin abjura le protestantisme en 1685. — Pierre-Paul Clémenceau, médecin à Montaigu (Vendée) député

en 1806, fut le père de Jean-Paul, né à la Réorthie ; l'aïeul de Paul Benjamin, médecin à Mouilleron-en-Pareds ; et dès lors le bisaïeul de Georges Clémenceau.

M. GENTY. *Deux certificats médicaux pour le général Radet*, *ibid.*, supplément illustré n° 12, p. 93-94. — Radet, qui fut chargé, en 1809, d'arrêter le Pape Pie VII, devint, aux Cent Jours, grand prévôt de l'armée. Bousculé et crossé à Genappe, le soir de Waterloo, par les troupes en débandade, il rentra soigner ses contusions à Paris, et se fit alors délivrer par Paroisse, premier médecin du Roi Joseph, un bon certificat d'incapacité, auquel le major général ne voulut point ajouter foi. Radet eut ordre de rejoindre son poste. La Restauration n'oublia point qu'en 1815, cet illustre gendarme avait appréhendé et reconduit à Cette le duc d'Angoulême ; et après en avoir mis tant d'autres sous les verrous, il fut à son tour condamné, le 29 juin 1816, à neuf ans de détention dans la citadelle de Besançon. Le 8 juin 1818, muni d'une attestation des D^{rs} Briot et Barrey, il sollicita l'autorisation, qui lui fut refusée, d'aller soigner ses rhumatismes à Luxeuil. Mais il fut grâcié le 1^{er} décembre 1819.

Ed. MICHON, *Nécrologie : Th. Tuffier (1857-1929)*. — Journal de médecine et de chirurgie pratiques, T. C., 10 décembre 1929, art. 29.485, p. 877-879.

MICHON, *Paul Lecène (1878-1929)*, *idib.*, p. 879-881. — Eloge du robuste travailleur, prématurément emporté par une fièvre typhoïde contractée au cours d'une opération pour cholécystite éberthienne, et auquel nous devons d'importants travaux chirurgicaux ; esprit lucide, au reste curieux de tout, même du passé de son art, ce qui nous a valu un livre sur *L'évolution de la chirurgie*, paru en 1923 dans la Bibliothèque de philosophie scientifique de Gustave Le Bon.

M. GILLE, *Les enfants nés coiffés*, Revue pratique de biologie appliquée de Hallion, 22^e année, n° 12, décembre 1929, p. 363-368. — Histoire de cette tradition superstitieuse qui, des temps lointains de la Chaldée, s'est transmise jusqu'à nos jours. Kaufmann la relève encore en 1906 en Poitou.

Armand ROBERT, *Ambroise Paré, médecin-légiste*, Thèse de la Faculté de médecine de Paris, Paris, janvier 1929, 180 p. in-8°. — R. reprend, avec plus de soin, il est vrai, un sujet déjà traité par van Brakell Doorwerth dans sa thèse de Paris 1912. Après une intéressante, quoique rapide introduction,

résumant le passé de la médecine légale, livrée à des chirurgiens ignorants, à des matrones, entachée de superstition et d'empirisme traditionnel, l'auteur nous montre en Paré un rénovateur de la médecine légale, par lui codifiée en son *Livre des Rapports* (1557). Asphyxiâtrie, toxicologie, traumatismes, pathologie sexuelle, viol, grossesse, avortement, infanticide, technique des autopsies, dépistage des simulateurs, possessions diaboliques, charlatanisme, sont successivement étudiés dans l'œuvre du Lavallois. M. Robert a négligé le chapitre psychiatrique, d'ailleurs traité jadis par J. Vinchon dans la *Revue de psychiatrie* (septembre 1912). Une bibliographie que l'on souhaiterait plus complète, en particulier quant aux travaux consacrés à Paré par l'érudition Lavalloise et les revues mancelles, donnera néanmoins quelques indications.

H. LECLERC, *Le Sassafras, Laurus sassafras L.*, Courrier médical, 80^e année, n° 3, 26 janvier 1930, p. 33-34. — Les vertus de cet arbre furent vantées par les habitants de la Floride à un français, qui en fit part au Dr Nicolas Monardes, de Séville, mort en 1588. Il le prôna contre les obstructions, la goutte et la vérole. G. Pison réédite ces propos, amplifiés bientôt par Santorio, Brunner, Gasser ; P. de la Poterie préconise le sassafras contre la phtisie, et P. de Sorbait contre l'amnésie. Barbier, en 1837, en fut le dernier apologiste. A vrai dire, cette plante renferme divers principes aromatiques, parmi lesquels le safrol. C'est un médicament fort peu diaphorétique ; l'essence de sassafras est un aromatique, stupéfiant, antispasmodique à dose moyenne, convulsivant à haute dose.

A. BOQUEL, *Le jeton de Sigault*, La Science médicale pratique, n° 19, 15 décembre 1929, p. 696-697. — Jean-René Sigault, originaire de Dijon, était à Paris sur les bancs de l'Ecole de Saint-Côme, lorsqu'il présenta à l'Académie de chirurgie, le 1^{er} novembre 1768, un mémoire proposant la section de la symphyse en cas de rétrécissement pelvien. La Commission, par l'organe de Rufel, son rapporteur, s'y montra défavorable. Sigault, lâchant la chirurgie, alla s'inscrire en 1770 à la Faculté de médecine d'Angers, où, après deux ans de stage, il soutint, le 13 juin 1772 l'examen théorique, fut ensuite reçu bachelier, puis licencié, et enfin (22 mars 1773) docteur, avec une thèse intitulée : *An, in partu contra naturam, sectio symphyseos ossium pubis, sectione cæsarea promptior et tutior?* Admis, cum laude maxima, sous la présidence de G. D. Guérin et J. R. Pantin, il alla de nouveau prendre ses grades devant la Faculté de Paris. C'est dans la capitale que l'opéra-

tion qu'il avait proposée fut pratiquée avec succès, le 1^{er} octobre 1777, sur la femme Souhot. Pour faire pièce aux chirurgiens, la Faculté en fit grand bruit, et le jeton commémoratif du décanat de des Essartz (1782) porta, au revers, mention de cette découverte : *sectio | symphys. oss. pub. | Lucina nova | 1768 | invenit proposuit | 1777 | fecit feliciter | J. R. Sigault D. M. P. | Juvit | Alph. Le Roi | D. M. P.* — Cent de ces jetons furent offerts à Sigault, et cinquante à son aide, Alphonse Le Roi.

M. GENTY, *Jean-Dominique Larrey, quelques documents inédits*, Progrès médical, 7^e année, 1930, supplément illustré n° 1, p. 1-8. — D'abord le texte de la première leçon de Larrey, appelée à la chaire d'anatomie de l'hôpital d'instruction du Val-de-Grâce, et prononcée, sous la présidence du médecin-inspecteur Coste, le 3 brumaire an V. Rien à retenir de cette phraséologie grandiloquente, analogue au style de l'époque. Puis, un certificat d'origine de blessures, signé des chirurgiens Trastour et Zinek, dénombrant les plaies infligées à Larrey, à Waterloo, par les uhlans (1^{er} septembre 1815). — Lettre de Larrey au duc de Feltre, ministre de la guerre, datée de Bruxelles (24 juin 1815), et sollicitant un emploi dans les armées de S. M. le Roi de France. Clarke répondit que M. Larrey étant prisonnier de guerre des alliés, le ministre n'avait aucun ordre à lui donner. — Lettre de Larrey à la Commission d'examen (21 novembre 1815), exposant ses services et titres à la conservation de sa place de chirurgien en chef de la garde, devenue garde royale, dont il était question de le destituer. — Rapport des officiers principaux du service de santé de Lyon (27 juillet 1842), sur la dernière maladie et la mort de Larrey, décédé à Lyon le 25 juillet 1842, au retour d'une tournée d'inspection dans les hôpitaux de l'Algérie.

R. DELAUNAY, *Histoire de la ville et du pays d'Ernée (Mayenne), depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'année 1900*, Fasc. II, Laval, Goupil, 1929, 122 p. in-8°. — La Maison-Dieu d'Ernée fut fondée avant 1284, époque où Henri d'Avaujour, seigneur de Mayenne, ayant prétendu en disposer, fut débouté au profit des bourgeois de la ville. Un prêtre, Richard Morin, fonda l'aumônerie le 9 octobre 1297, et en fut le premier titulaire ; il édifia également la chapelle, sous l'invocation de saint Antoine. L'établissement fut doublé, à une époque inconnue, d'une maladrerie sise à Saint-Georges. La Maison-Dieu, hospice et lieu de refuge pour les pauvres passants, souffrit beaucoup des guerres anglaises. Les aumôniers pro-

fitèrent des troubles pour s'en approprier les revenus, alors qu'ils n'en devaient jouir que pour un tiers. Ces revenus étaient affermés par adjudication faite en présence du juge d'Ernée. En 1624, le substitut du procureur général du Grand Conseil soutint que cette adjudication se devait faire au Mans. L'administrateur et l'aumônier, intimés, prouvèrent que l'hospice n'étant pas de fondation royale ne relevait que de la surveillance du juge du lieu. Les administrateurs étaient nommés par le général des habitants, en présence dudit juge et du procureur fiscal, et leur mandat expiré, rendaient compte de leur gestion, à six bourgeois désignés par le général. L'établissement était en décadence lorsqu'à la fin du XVII^e siècle diverses donations opportunes rétablirent sa situation. En suite par arrêt du 3 mai 1699, Louis XIV lui réunit les biens et revenus de la Maladrerie de Saint-Georges. Par ordonnance de l'évêque de Mans, les revenus de l'aumônerie furent également affectés en 1701 à l'hôpital. Mais ce dernier fut appauvri par la banqueroute de Law, dont il possédait des billets. Les nouvelles libéralités rétablirent l'équilibre. En 1767, une transaction régla le départ entre les biens, d'abord confondus, de l'hôpital et des religieuses hospitalières établies depuis 1677. L'administration de J. F. Jeudry (1774-90) valut à la maison de grandes améliorations considérables, des agrandissements, et une prospérité que la Révolution vint ruiner.

M. GILLE, *le crapaud*, Revue pratique de biologie appliquée, de Hallion, février 1930, p. 40; Que de légendes sur ce affreux batracien, dont la morsure et les sécrétions passaient pour redoutables, et même les émanations, voire le regard. Aussi fut-il utilisé par les sorciers et empoisonneurs, et par tant, par la pharmacopée. Cardan vantait l'application, sur la gorge, d'un crapaud cuit, contre l'esquinancie; et Lémery décrit minutieusement la préparation de la poudre de crapaud, alexitère et hydragogue. Au reste, la sécrétion des glandes granuleuses de la peau du crapaud renferme deux principes toxiques étudiés par M^{me} Phisalix, la bufotaline et la bufoténine. Et l'injection de ces produits provoque des phénomènes assez analogues à ceux décrits par Matthiolo, Paré et Bomare, chez des personnages auxquels on avait fait avaler... non des couleuvres mais de crapauds.

Dr Paul DELAUNAY.

Le Secrétaire général, Gérant:
Marcel FOSSEYEUR.

es XXIV, Nos 3 et 4.

Mars-Avril 1930.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE



PARIS
CHEZ LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
3, Avenue Victoria (IV^e)
1930

SOMMAIRE

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ :

D^r G. HERVÉ et Général A. FAES. — *L'hygiène militaire au XVIII^e siècle dans une petite place forte d'Alsace: Fort-Louis du Rhin*

D^r P. LE GENDRE. — *L'hôpital général et la jeune école médicale de Vienne en 1847*

D^r LAIGNEL-LAVASTINE et J. VIE. — *Les idées psychiatriques de Saint Vincent de-Paul*

M. TRÉNEL. — *Une page du procès de la Maréchale d'Ancre: le médecin Montalte, l'imputation de judaïsme et l'ablation du coq*

DOCUMENTS: *La section d'Histoire des Sciences du Centre international de synthèse*, par Aldo MIELI

La dysostose cranio-faciale: 1^{re} dans l'art mexicain, 2^e sur deux portraits de Charles-Quint, par F. REGNAULT

BIBLIOGRAPHIE

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Fondée en 1902

EXTRAIT DES STATUTS ET DU RÈGLEMENT

La Société comprend des Membres honoraires, des Membres perpétuels, des Membres donateurs et des Membres actifs.

Est membre perpétuel celui qui a versé une somme d'*au moins trois cent cinquante francs*.

Est Membre donateur celui qui a versé une somme d'*au moins six cents francs*. Il fait de droit partie du Conseil.

Pour devenir Membre actif, il suffit d'être élu, après présentation par deux Membres de la Société; de payer une cotisation annuelle de 25 francs.

La Société tient ses séances le *premier samedi de chaque mois*, à 5 heures, au foyer des Professeurs de la Faculté de Médecine, sauf pendant les mois d'août et de septembre.

Elle publie un *Bulletin* qui est adressé à tous les Membres, sauf le cas de non-paiement de cotisation.



CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 1^{er} Mars 1930.

Présidence de M. le D^r LE GENDRE.

Etaient présents : M^{me} Metzger, MM. Audard, Brodier, Bérillon, Dardel, Dorveaux, Fosseyeux, Hervé, Laignel-Lavastine, Mousson-Lanauze, Mauclore, Menetrier, Neveu, Sieur, Tanon, Vergne, Vinchon.

Excusé : M. le D^r Barbillion, président, en convalescence des suites d'opération, auquel toute la Société adresse ses vœux de prompt rétablissement.

Décès.— M. le Président fait part du décès de M. le D^r Variot, dont le souvenir restera longtemps dans le cœur et la mémoire de tous. Né en 1853, mort le 18 février 1930, élève de Charles Robin, auquel il a consacré une étude dans notre bulletin. M. Variot est surtout connu par ses travaux sur la sériciculture. Il a voulu être enterré entre ses deux fils, à Santenay (Côte-d'Or), dans une région à laquelle il rapporte la plupart de ses études historiques. Cette communication est accueillie par des regrets unanimes.

Candidats proposés :

MM. APOSTOL (Od.). Strada Greceanu, parc 812, à Cluj, par MM. Guiart et Bologna;

BERGERON (M.), 10, rue de Paris, Les Lilas, par MM. Laignel-Lavastine et Fosseyeux;

DIDSBURY, 29, rue Cambacérès, par MM. Laignel-Lavastine et Menetrier.

DUHAMEL, 68, boulevard Saint-Michel, les mêmes ;

LENGHEL (Alexandre), Strad Avram Jancu, 10, à Cluj, par MM. Guiart et Bologa ;

MONTIER (Marius), Pharmacien, École d'application de Saumur, par MM. Rouvillois et Sieur ;

POTÉZ, Professeur à l'École de médecine, rue Morand, Rouen, par MM. Laignel-Lavastine et Menetrier ;

SALLET (A.), Correspondant de l'École française d'Extrême-Orient, à Tourane, Annam, par MM. Sieur et Le Roy des Barres ;

WHITE (A.), 113, West 18 th Street, New-York, N.Y. (U. S), par MM. Robinson et Fosseyeux.

Communications :

M. ALDO MIELI attire l'attention de la Société sur l'organisation de la section de l'histoire des sciences au Centre international de synthèse historique, et invite les membres de la Société à visiter son installation à l'hôtel de Nevers, 12, rue Colbert (1^{er} arr.).

M. le D^r G. HERVÉ lit un travail sur *l'Hygiène militaire dans une petite place forte d'Alsace, Saint-Louis du Rhin* ; après en avoir donné une description précise et un plan, il reproduit, d'après les archives du Bas-Rhin, communiquées par M. le Général Faès, diverses pièces et mémoires sur les précautions prises pour lutter contre les influences morbides auxquelles étaient exposées les troupes de la citadelle. Ces mesures sont tout à l'honneur d'une époque éclairée dont la Révolution est venue interrompre les projets de réorganisation et de renouvellement social.

M. le D^r P. LE GENDRE extrait des *Souvenirs de Jeunesse de A. Küssmaul* (1827-1901) qui professa à Heidelberg, Erlangen et Strasbourg, un tableau pittoresque des mœurs universitaires allemandes de 1830.

18 ; c'est en même temps un document précieux
l'histoire de l'Hôpital général de Vienne et la
école médicale à cette époque, d'où se déta-
t les noms de Semmelweis, Rokitansky, Skoda,
a.

Séance du 5 avril 1930

Présidence de M. le D^r BARBILLION.

Assistent présents : M^{me} Metzger, MM. Audard, Avallon, Ber-
n, Brodier, Boulanger, Dorveaux, Hervé, Fosseyeux,
bert, Guelliot, Irsay (d'), Laignel-Lavastine, Le Gendre,
laire, Menetrier, Olivier, Regnault, Sieur, Sigerist,
laigne, Tanon.

Candidats présentés :

M. CAIZERGUES (J.-L.), à Bram (Aude), par
Barbillion et Fosseyeux ;
VINCE, médecin de l'asile Rouffach (Haut-Rhin),
MM. Fleurent et Barbillion ;
ROBERT (D^r Armand), 115, boulevard Voltaire (11^e),
MM. Menetrier et Laignel-Lavastine ;
JHNŒBELÉ, médecin militaire, 34, rue Camille-
umberger, Colmar (Haut-Rhin), par MM. Fleurent
arbillion ;
IÉ (Jacques), médecin des Asiles, par MM. Lai-
-Lavastine et Semelaigne.

Ouvrages présentés. — *Le tatouage thérapeutique de*
scassagne, par le D^r Brodier ;
Les pionniers de la psychiatrie française avant et
de Pinel, t. I, par l'auteur M. le D^r Semelaigne ;
Études critiques d'histoire de la médecine par l'au-
M. Barbillion ;

Les aliénés et correctionnaires à Saint-Lazare aux XVII^e et XVIII^e siècles de Jacques Vié, par M. le Dr Laignel-Lavastine.

Communications :

M. FOSSEYEUX communique de la part de M. le Dr Ch. BOYER une tête de diable du Musée de Carcassonne, où il note les stigmates de la lèpre.

M. BERGERON, s'inspirant des travaux du Dr Bellin du Coteau, lit un historique à travers les âges de l'éducation physique dans ses rapports avec la médecine ; cet exposé donne lieu à quelques observations de MM. Le Gendre, Hervé et Barbillion qui signalent divers oublis.

M. LAIGNEL-LAVASTINE, en collaboration avec M. Jacques VIÉ, lit une étude sur *les idées psychiatriques de Vincent de Paul*, d'après sa correspondance et les études du Père Coste qui prépare une biographie du Saint.

M. F. REGNAULT communique divers exemples de dysostose cranio-faciale relevés sur une terre cuite d'art mexicain précolombien du Musée du Trocadéro et sur deux portraits de Charles-Quint, un bois sculpté de la collection Sauvageot et un médaillon en ivoire également au Louvre.

ERRATUM

Au Bulletin numéros 1-2 de 1930.

Page 5, 17^e ligne : au lieu de beau-père, lire *gendre*.

Page 18, 16^e ligne : au lieu de Bœmer et Bassenge, lire *Bœhmer et Bossange*.

Page 27, 29^e ligne : au lieu de Hauburg, lire *Haubury*.

Page 45, 11^e ligne : au lieu de Grancher, lire *Guardia*.

L'HYGIÈNE MILITAIRE AU XVIII^e SIÈCLE
DANS UNE PETITE PLACE FORTE D'ALSACE :
FORT-LOUIS DU RHIN

Par le D^r Georges HERVÉ et le Général A. FAËS.

I

Fort-Louis — qui fut autrefois Fort-Vauban élevé entre France et Allemagne, au bord alsacien du grand fleuve frontière et à proximité immédiate de la route dite de Bâle à Strasbourg, — n'est plus aujourd'hui qu'une petite commune rurale du département du Bas-Rhin (1), située à neuf lieues de Strasbourg et à six de Lauterbourg, un peu en aval du point où la Moder se jette dans le Rhin, après avoir traversé Bischwiller et Drusenheim.

La commune compte à peine 300 habitants. Soit qu'une panne d'automobile oblige à s'y arrêter, soit que la curiosité vous y conduise, on aura sous les yeux, pour unique spectacle, une large rue à chaussée défoncée et scintillante de flaques d'eau, que coupent à angle droit deux ou trois autres rues offrant le même aspect. Dans ces rues, pas une âme, mais des animaux de basse-cour ; en bordure, quelques maisons espacées, au milieu de jardinets, et visiblement habitées par une population agricole. Enfin, complétant le tableau, à gauche un long talus herbû, très haut, dernier reste d'un rempart, puis au-delà, derrière un rideau d'arbres qui le cache à la vue, le Rhin dont on entend vaguement le bruit.

De cette localité presque déserte, seul le nom,

(1) Arrondissement de Haguenau, canton de Bischwiller.

Fort-Louis, évoque encore à présent un passé historique, le souvenir d'un vieux rôle militaire, et rappelle qu'il y eut là, de la fin du xvii^e au commencement du xix^e siècle, une place de guerre, l'une des nombreuses sentinelles avancées dont le génie Vauban avait garni, face à l'Empire, notre frontière trop découverte. Pour la couvrir à cet endroit, Vauban voulut une « redoute immense », destinée à protéger la navigation du Rhin, à servir de tête de pont pour assurer le passage dans l'Empire et le commerce de l'Alsace, en même temps qu'elle offrirait un entrefort à Strasbourg et aux troupes de la province. Au centre d'une île du Rhin, oblongue, allongée suivant le cours du fleuve, et mesurant environ 630 toises (1238 mètres) dans sa plus grande longueur, sur environ 205 toises (399 mètres) de large en son milieu, il édifia Fort-Vauban en 1688, avec les pierres de l'ancien château impérial de Haguenau.

La place, nous dit Arthur Chuquet dans un ouvrage plein d'intérêt (1), « formait un long carré bastionné aux courtines protégées par quatre demi-lunes, un chemin couvert et glacis coupé. Des souterrains existaient dans chaque bastion, et, au milieu du carré était une place d'armes, bordée par des bâtiments qui pouvaient loger tout l'état-major et une garnison de mille hommes environ. Un retranchement en terre composé de quinze bastions irréguliers joints par des courtines, défendait le pourtour de l'île.

« Sur la rive gauche — qu'un bras du Rhin, le *Rhin rouge*, séparait de Fort-Vauban — était le fort d'Alsace, ouvrage à cornes très spacieux, revêtu de maçonnerie, pourvu d'une demi-lune en avant et d'une courtine, entouré de larges et profonds fossés où le Rhin rouge entraînait à la hauteur du fleuve, en outre d'un bon chemin couvert et d'un glacis qui régnait autour des fossés » (2).

(1) *L'Alsace en 1814* (Plon-Nourrit, 1900), p. 57.

(2) D'après le plan dressé par J.-J. Müller en 1775, et que nous reproduisons dans notre figure, un second ouvrage à cornes, exactement symétrique du fort d'Alsace, servait de tête de pont sur la rive droite du Rhin, en territoire badois.

En 1793, lorsque les Impériaux, qui s'étaient emparés du Fort-Vauban et du Fort d'Alsace, durent les évacuer, ils en firent sauter presque tous les ouvrages fortifiés et ils détruisirent tous les édifices militaires et les magasins à poudre. De l'intérieur de la forteresse il ne subsistait plus, au moment de l'invasion de 1814, qu'un monceau de décombres, et seuls restaient debout les dehors de la place et le retranchement du pourtour de l'île, dont les Russes de Wittgenstein se rendirent maîtres facilement. Les Alliés, pendant l'occupation, avaient relevé sans peine, il est vrai, les fortifications de Fort-Louis ; mais, après la signature de la convention du 23 avril 1814, Schwarzenberg donna l'ordre de les détruire de nouveau. En conséquence de quoi, « on rouvrit, en faisant jouer des mines, les cinq brèches du fort carré et les trois brèches du fort d'Alsace, on rasa les remparts de l'île et le chemin couvert de son enceinte, on culbuta les reliefs des parapets en terre sur les fronts de fortification qui regardaient l'Allemagne (1) » ; si bien que lorsque le général Schramm reprit possession, au nom de la France, le 14 juin 1814, de ce qui avait été Fort-Louis, l'ennemi ne nous laissait, suivant les paroles du colonel Morlet, directeur du génie à Strasbourg, *qu'un squelette brisé, un squelette qui plus jamais, depuis, ne devait reprendre vie.*

II

Sur ce qu'était Fort-Louis dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, avant les guerres de la Révolution, il nous a été permis de consulter, aux Archives départementales du Bas-Rhin, quelques dossiers tirés du fonds *Intendance d'Alsace* (2), et qui contiennent divers documents intéressants, certains même extrêmement instructifs pour qui désire connaître, notamment, ce que l'on eût appelé autrefois la *topographie médicale*

(1) A. CHUQUET, *op. cit.*, pp. 368-370.

(2) Dossier C, art. 224 (*Intendance*) : Affaires communales diverses de la ville de Fort-Louis (1743-1764).

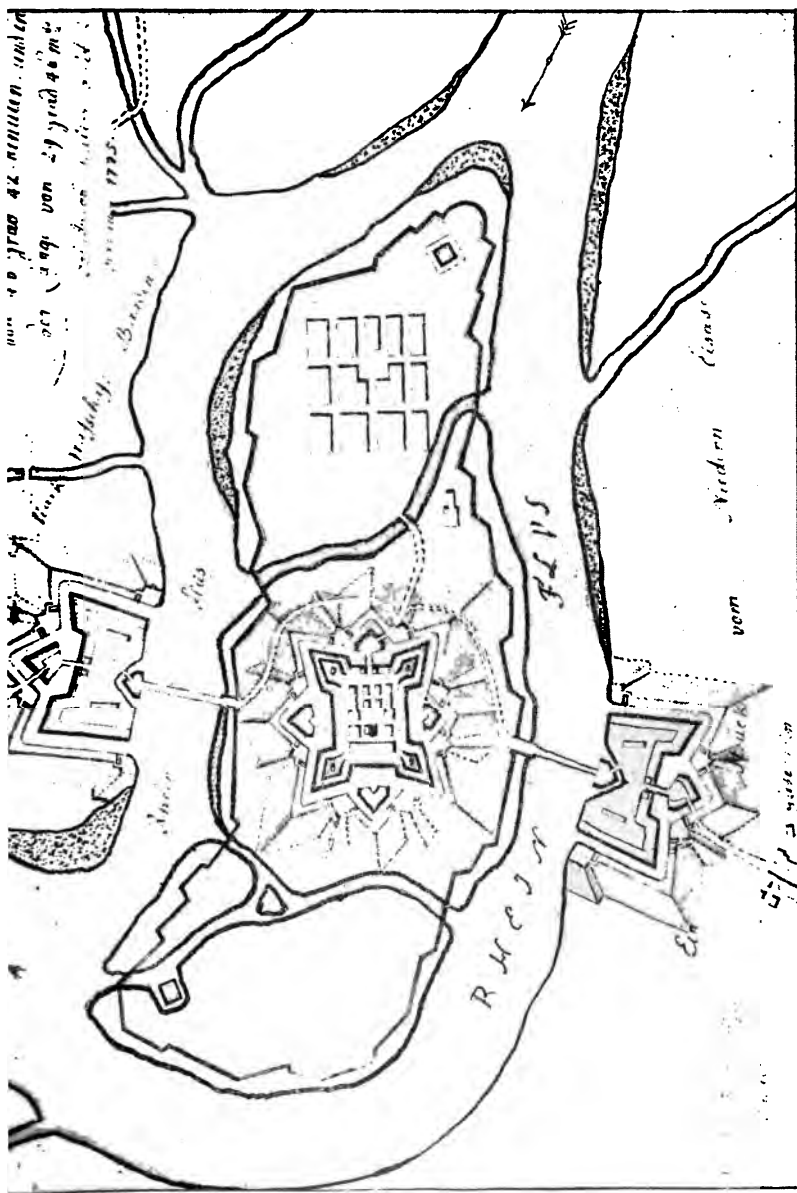
de cette petite place forte, ainsi que la situation sanitaire des troupes obligées d'y tenir garnison.

Ce qui, de suite, apparaît à l'examen de ces documents, c'est que Fort-Louis, soixante ans après sa fondation, reste encore une place de garnison fort peu recherchée, sans ressources matérielles ni agréments de société, et qu'habite une population plutôt misérable (1), qui, du fait de son milieu local, vit dans de détestables conditions de salubrité. Qu'on se représente ce milieu : une île du Rhin, humide une grande partie de l'année, enveloppée qu'elle est par les brouillards du fleuve, froide l'hiver, très chaude l'été et infesté alors par les moustiques, constamment exposée aux crues et aux inondations, et dont le sous-sol, infiltré à demeure, devenu comme une éponge, constitue un marais souterrain permanent, rendez-vous des déjections de la surface et où tous germes d'infection trouvent leur champ de culture, possibilité de multiplier. Il est forcé qu'en un tel milieu la dyssenterie, par exemple, la fièvre typhoïde sévissent et que les fièvres intermittentes aient beau jeu pour y exercer leurs méfaits (2).

Voici, au sujet de la salubrité, ce que nous apprend un Mémoire signé Clinchamp, et daté du 21 août 1748.

(1) Au dénombrement de mai 1766, la communauté de Fort-Louis du Rhin compte 336 feux (dont 155 mauvais), plus 10 familles juives. Dans cette population, il y a 15 hommes, mariés ou veufs, approchant de 70 ans ; 5 veuves de différents âges, ayant 3, 4 et 5 enfants à leur charge ; 4 veuves sexagénaires sans famille et fort pauvres ; 8 veuves de plus de 60 ans, dont les enfants sont établis et qui, en partie, ont feu à part. — En admettant, avec Moheau (*Recherches et Considérations sur la population de la France* ; Paris, 1778, p. 29), que « dans la plupart des villages de France 4 habitants 1/3 par maison est une estimation forte », on serait donc amené à calculer à environ 1500 âmes la population d'une toute petite ville comme Fort-Louis, laquelle nous voyons, en effet, compter 1600 communians en 1783. — Cette communauté ne possède en 1766 que 2 barques, 6 bateaux, 26 chevaux et point de bœufs.

(2) Dans son *Mémoire sur le sol, les habitans et les maladies de la Province d'Alsace*, le médecin d'armée Fr.-A. Renaudin dira, en 1772, que les fièvres intermittentes « sont vraiment endémiques dans toute l'étendue des rives du Rhin » (pp. 31-33) ; qu'« en général, l'automne est la saison la plus fâcheuse et la plus meurtrière, présentant toutes les maladies de l'été et de l'hiver : les plus communes sont les fièvres intermittentes tierces et quartes, les fièvres continues rémittentes, erratiques et avec redoublements, les putrides et quelques malignes, les fausses pleurésies, les diarrhées, les dyssenteries, les rhumatismes... » (p. 43).



PLAN DE FORT-LOUIS, LEVÉ EN 1775.

Ce mémoire expose :

« Cette Place (Fort-Louis) est dans une île du Rhin fort plate, laquelle est ordinairement couverte d'eaux lorsqu'il déborde.

« Les fortifications qui l'entourent dans tout son circuit n'ayant pu être formées de l'excavation faite des fossés, l'on a été obligé de prendre le reste des terres nécessaires à cet effet dans l'intérieur de l'île, en faisant plusieurs grands trous où les eaux de filtration et de pluies se rassemblent depuis ce temps sans pouvoir s'écouler entièrement, ce qui, conséquemment, infecte l'air et occasionne la maladie que l'on y essuye communément lors des plus grandes chaleurs de l'été.

« Les maisons, qui ont été bâties dans l'étendue du terrain qu'ont laissé les fortifications, ont été assez irrégulièrement alignées et forment d'assez belles rues (1), mais l'on n'a point songé, en les édifiant, d'en rendre le rez-de-chaussée supérieur au terrain plain de l'île, et même aux plus hautes crues du Rhin, de sorte que, lorsqu'il augmente, les rez-de-chaussée sont ordinairement remplis d'eau, ce qui les rend très malsains et occasionne pareillement des maladies.

« Une autre cause du mauvais air qu'on respire dans cette Place, est l'état actuel des rues qui, n'étant point pavées, et n'ayant pour la plupart aucune pente pour l'écoulement des eaux provenant des égouts, des cours et des maisons, ces eaux coulent et se rassemblent dans les endroits les plus bas, jusqu'à ce qu'elles s'y soient imbibées ou que le soleil les ait dissipées ».

État de choses qui appelait impérieusement, pour

(1) Le plan que nous reproduisons fait voir que la petite ville avait été construite à quelque distance de la citadelle, dans la partie méridionale de l'île : mais les rectangles qui, sur ce plan, marquent l'emplacement des habitations ne doivent pas être considérés comme des flots entièrement bâtis. La ville n'avait pas tant d'édifices. En réalité, d'après un plan à grande échelle que nous avons eu sous les yeux, c'étaient là des lots de terrain, avec quelques maisons seulement en bordure des rues, le reste consistant en cours et jardins.

commencer, une réfection des chaussées et, afin d'obvier à d'aussi graves inconvénients, l'assèchement du sol de la ville, son pavage, etc. Nous voyons s'échanger, à ce sujet, une correspondance entre le magistrat de Fort-Louis, le Commissaire des guerres M. Gaucher de Praslins, et l'Intendant d'Alsace, M. de Vanolles. Défenseur des intérêts de ses administrés, le premier rédige pour M. de Praslins, aux dates des 30 juillet et 10 août 1748, des « mémoires » faisant ressortir que les habitants sont hors d'état de payer les frais de pavage devant leurs demeures, « parce que, depuis cinq à six ans, étant privés de tout commerce faute d'une garnison suffisante, dans une Place où il n'y a d'ailleurs ni passage ni aucune ressource, le plus grand nombre d'entre les habitants était si pauvre qu'on avait toutes les peines du monde à en retirer les deniers de la capitation et de l'abonnement du dixième; que d'ailleurs, dans chaque rue, il se rencontrait encore plusieurs vieilles maisons déjà enfoncées en terre d'un, deux et jusqu'à trois pieds et qui, par le niveau du pavé projeté, seraient tellement enterrées que les propriétaires, déjà pauvres, ne pourraient plus en tirer aucun usage. Les dits Bourgeois supplient... de différer encore l'exécution de ce pavage... etc., auquel ils se porteront avec zèle aussitôt que la paix et une bonne garnison auront pu rétablir leurs petites fortunes. »

Ajournées, les améliorations projetées ne purent donc être réalisées que beaucoup plus tard, mais elles le furent enfin, amenant avec elles les bons résultats d'hygiène publique que l'on s'en était promis. Le Bourgmestre et les magistrats de Fort-Louis adressaient, en effet, en 1785, au maréchal de Ségur, ministre au département de la Guerre, une supplique par laquelle ils réclamaient leur garnison normale de 2 bataillons, au lieu du détachement de 300 hommes qui avait relevé le régiment d'Agenois, et où ils faisaient observer que ces relèves répétées ne pouvaient plus se justifier par le *mauvais état sanitaire* de la Place, lequel était devenu très satisfaisant depuis que

l'on avait assaini le sol, en comblant les flaques d'eau et pavant la ville.

Il ne semble pas, d'ailleurs, que le relèvement de la prospérité générale ait marché de pair avec l'amélioration des mesures destinées à défendre la santé publique ; car nous lisons dans cette même supplique au maréchal de Ségur, que si satisfaction n'est point donnée aux habitants de Fort-Louis, « il serait plus heureux pour eux d'abandonner tout à fait la ville que de laisser périr dans la plus affreuse indigence les malheureux individus qui la composent, au nombre d'environ 120 infortunés bourgeois, la plupart journaliers et gens de peine vivant du travail de leurs mains au jour la journée, imposés annuellement pour une somme de 8.236 livres, non compris 12.750 livres d'octrois que la ville perçoit par an sur les habitants pour faire face à ses charges... Les Rois prédécesseurs ont attiré nos ancêtres dans cette ville nouvelle, par des privilèges, dans l'intention certaine de rendre notre sort plus agréable... Mais des revers accumulés ont nécessité la dépopulation, et la ville se vide insensiblement!... »

En somme, pendant presque toute la seconde moitié du ^{xviii}^e siècle, la population civile de la petite forteresse élevée par Vauban nous apparaît comme formant une communauté fort peu aisée, puisqu'en 1766, sur 336 feux, elle n'en compte que 85 de *bons*, contre 96 *médiocres* et 155 *mauvais*. Pour subvenir à ses besoins, nul grand commerce de transit, point de mouvement de voyageurs, nulle agriculture (1); et, sur cette population en lutte constante avec son dangereux voisin, le Rhin, et dont la principale affaire, ainsi que pour les autres faibles agglomérations établies sur les rives du fleuve, est de se prémunir

(1) Il n'y a, en 1766, que 8 *laboureurs* à Fort-Louis (Dénombrement des feux, pionniers, laboureurs et bêtes d'attelage de la communauté de Fort-Louis du Rhin), et pas de *pionniers*. — D'un litige entre 2 apothicaires, en 1783, il ressort qu'il y a trop peu d'habitants pour que deux pharmacies puissent se soutenir, bien qu'elles fournissent de drogues 20 villages voisins.

contre ses ravages (1), pèsent en outre des charges fiscales relativement élevées (2). Visiblement, cette population vit du militaire et de lui seul, tire toutes ou à peu près toutes ses ressources des quelques gains que la présence, à côté d'elle, de sa garnison lui permet de réaliser.

III

La garnison, dont l'effectif du temps de paix variait suivant les époques, s'élevant tantôt à deux ou trois bataillons, tantôt seulement à trois cents hommes, était fournie soit par les régiments réguliers envoyés de l'intérieur du royaume en Alsace, soit par la *milice provinciale*.

On sait que les milices provinciales, organisées en 1726 et destinées à combler les vides de l'armée régulière, devaient être exercées sans sortir de leurs foyers ; elles se recrutaient par voie de tirage au sort annuel entre tous les individus de 16 à 40 ans, chacun d'eux faisant partie de tous les tirages. Ce n'est qu'après visite médicale des inscrits qu'avait lieu le tirage au sort devant les magistrats municipaux, et les hommes mariés ne partaient qu'après les célibataires.

Les influences morbides auxquelles les troupes étaient exposées à Fort-Louis, étaient naturellement celles qui s'exerçaient aussi sur le civil, mais avec, toutefois, des prédispositions aggravées chez le soldat, d'autant que souvent l'on avait affaire à de jeunes recrues non encore entraînées et soumises à d'assez

(1) « Nos Intendants du XVIII^e siècle intercèdent en faveur de ces riverains dont le temps se passe en corvées pour prévenir ou réparer les dégâts. Ce n'est qu'au siècle suivant (1840) qu'un système d'endiguement a mis fin à ces menaces. » Vidal de La Blache, *La France de l'Est*, p. 170). — Voir le Rapport de l'Intendant de Sérilly, en 1753.

(2) Un état des charges de la ville, pour les quatre années 1760-1763, montre qu'elles se montent à 60.000 livres, soit 15.000 livres par an, pour la capitation, l'abonnement du dixième et les patentes des commerçants. — L'état du dénombrement des feux, établi et signé par le bourgmestre et les magistrats assemblés, le 13 mai 1766, porte : « Toute la Communauté est exempte (probablement de la corvée), et n'est sujette qu'au vingtième, à l'industrie, à la capitation, au don gratuit, aux deux sols par livre sur les revenus de la ville et sur les parties qui les composent. »

dures fatigues : un service de place aux retours fréquents, vu la faiblesse de la garnison ; des gardes de nuit le long du Rhin ; enfin des exercices militaires répétés et prolongés, dont certains chefs de corps se montraient parfois trop enclins à faire abus, sans suffisant souci de la santé de leurs hommes. Mais ceux-ci trouvent alors auprès d'eux des défenseurs naturels qualifiés, qui veillent efficacement sur la santé du soldat, ont compétence et pouvoir pour prendre à cet effet les mesures nécessaires et mettre un terme aux errements nuisibles.

Le soin en incombe d'abord au Commissaire des guerres (devenu beaucoup plus tard l'intendant militaire), représentant du pouvoir administratif central dans la place. Intervient ensuite, comme organe consultatif, l'officier de santé militaire : il appartient à cet admirable corps définitivement constitué sous le ministère d'Argenson, et dont M. le Médecin Inspecteur Général Sieur nous retraçait naguère, dans un tableau fortement brossé, les « tribulations » et les vicissitudes depuis l'Ancien Régime jusqu'à nos jours (1). Quant à la décision finale et en dernier ressort, elle dépend, si la milice provinciale est en cause, de l'autorité supérieure, soit, en l'espèce, de l'Intendant de la Généralité, véritable gouverneur de la province, dont les attributions étendues vont beaucoup plus loin que les seules affaires de justice, police, finances et impôts, et comprennent encore, notamment, outre l'inspection de l'agriculture, du commerce, de l'industrie, de la navigation, des corporations, de l'imprimerie et de la librairie, etc., la direction des milices et de la maréchaussée.

Deux pièces que nous croyons devoir reproduire ici *in extenso*, car elles en valent la peine, vont nous permettre de voir fonctionner cette procédure à trois degrés, dans un cas particulier où étaient intéressées directement la surveillance de l'hygiène et la protection de la santé du milicien.

(1) *Bull. de la Soc. fr. d'Hist. de la Médecine*, t. XXII, 1928, pp. 92-163.

L'Intendance d'Alsace, en 1756, était confiée à M. de Blair, lequel avait succédé en 1753 à M. de Lucé et resta en charge pendant un quart de siècle. Le 30 mars 1756, le Commissaire des Guerres à Fort-Louis, Gaucher de Praslins, écrivait à l'Intendant de Blair la lettre suivante :

Fort-Louis, le 30 mars 1756.

MONSIEUR,

M. Du Verger vint ici lundi dernier, par vos ordres, pour combiner les moyens de prévenir les maladies qui commencent ordinairement dans la fin de juin ou dans les premiers jours de juillet, et aura eu l'honneur de vous rendre compte, Monsieur, de ses observations.

Il prétend que la crudité des eaux provient de la fonte des neiges qui se fait ordinairement dans cette saison et est la première cause des maladies ; qu'en la faisant ferrer, cette précaution la rendrait plus saine. Cela est très croyable. La dépense n'en serait pas bien considérable, en faisant placer un tonneau (d'une contenance proportionnée au nombre d'hommes) à chacun des deux forts où les soldats exercent et montent la garde ; lesquels, ordinairement, se trouvant échauffés, courent aux puits et boivent abondamment de l'eau qui ne peut leur faire que du mal. Avec la précaution d'une sentinelle aux puits, qui les empêcherait d'en prendre, que pour leur marmite, ils se trouveraient forcés d'avoir recours à l'eau ferrée qui ne pourrait pas être contraire à leur santé.

La dépense de chaque tonneau contenant chacun 300 litres, ce qui serait plus que suffisant pour fournir à la garnison, pourrait coûter 15 à 16 # pièce, chaque tonneau cerclé en fer. La manœuvre pour tirer de l'eau pourrait se faire par les soldats du quartier, en leur faisant donner l'ordre par le Commandant de la Place. Il ne s'agirait plus que d'avoir une personne préposée pour faire passer un boulet rouge dans cette eau.

Je pense qu'il serait assez tôt de faire donner les capotes dans le 1^{er} de septembre, ayant vu par moi-même que les sentinelles n'en font aucun usage pendant les nuits de juillet et d'août, où il y a rarement des nuits froides.

M. Du Verger penserait qu'il conviendrait de faire donner du bois pour les corps de garde pendant 4 heures de la nuit. Si le soldat pouvait en user sagement, je crois que ce service leur serait très salutaire ; mais, dans l'autre cas, je craindrais qu'il ne leur devînt préjudiciable, parce qu'ayant bien échauffé leur poêle, sortant pour aller se mettre en faction, en allant à

leur poste ils pourraient se refroidir, ce qui pourrait occasionner des fluxions de poitrine.

Si toutes ces précautions étaient strictement observées, il n'est pas douteux qu'elles ne préviennent bien des maladies; mais les circonstances ne sont pas favorables pour juger du bien qu'il pourrait en résulter. En raison de la faiblesse de la garnison, extrêmement fatiguée par le Service de la Place, et encore plus par l'exercice forcé que le commandant du Bataillon lui fait faire à trois reprises par jour, qui comporte au moins 6 heures à ceux qui ne sont pas de garde et qui, sortant de là, doivent la monter — sans faire attention que ces miliciens sont composés d'un tiers de gens qui ont la maladie du pays, des chefs de famille, sujets à la lâcheté, la déforce, le presque aucun de bonne volonté, ce qui influe sur leur tempérament — il n'est pas douteux qu'à l'approche des temps critiques il n'y ait beaucoup plus de malades à proportion que si la garnison se trouvait à l'ordinaire de 3 bataillons. Il aurait été de la sagesse du commandant de la milice de modérer les exercices forcés, surtout pendant les chaleurs, pour conserver des hommes qui sont chair (*sic*) à l'État et aux communautés. Je lui en ai fait souvent la représentation, pour être écouté. C'est un homme de fortune qui commande ce Bataillon, encore fort jeune, plein de feu pour acquérir de la réputation en montrant son zèle pour former en peu de temps sa milice, qu'il dit être confiée à ses soins. Il aurait pu l'amener à son but avec un peu plus de ménagements; le soldat en aurait été soulagé et ne se serait pas rebuté. J'oserai même dire que, de 8 miliciens qui sont morts à l'hôpital depuis 3 mois qu'ils sont ici, il en aurait perdu moitié moins, avec un peu moins d'ardeur et un peu plus de soins pour qu'ils ne soient pas envoyés des casernes à l'hôpital au 3^e ou 4^e jour de leur maladie. Dès que tout le corps d'officiers se plaint de la fatigue des exercices, il n'est pas étonnant que le soldat en souffre; aussi s'en plaint-il.

Je suis, avec un respect infini, Monsieur, votre très humble, etc., etc...

Signé : GAUCHER DE PRASLINS.

Le mémoire ci-après, non signé, mais qui est certainement celui qu'avait rédigé pour l'Intendant le médecin commis par ce dernier, savoir M. Du Verger (sur la personne duquel nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement), était joint à la lettre précédente :

MÉMOIRE SUR LE FORT-LOUIS ET LES PRÉCAUTIONS A PRENDRE
RELATIVEMENT A LA SANTÉ DES SOLDATS.

Le Fort-Louis étant situé au milieu du Rhin, il n'est pas surprenant que les vicissitudes de l'air y soient plus sensibles qu'ailleurs. C'est ce changement subit d'air chaud en froid qui est la cause des maladies qui règnent dans cette garnison.

Le soldat transpire beaucoup pendant la journée, surtout dans les grandes chaleurs; et, lorsqu'il est exposé la nuit à un air froid et humide, cet état de l'air doit nécessairement comprimer, resserrer les pores cutanés, et la transpiration insensible doit être supprimée. Le soldat, en conséquence, est exposé à toutes les suites qui résultent du dérangement de cette fonction qui, dans l'ordre naturel, est reconnue pour un objet des plus essentiels à la vie de l'homme.

Il faut encore observer ici que le Rhin ne grossit jamais qu'aux dépens de la fonte des neiges, que les eaux sont très froides, que les troupes n'ont point d'autre eau pour leur boisson, que les vapeurs qui s'élèvent des eaux participent nécessairement de la nature de ce liquide, et que le soldat, en quelque endroit qu'il se trouve en faction, il est toujours posé sur le bord de ce fleuve.

On a bien reconnu de tout temps l'origine du mal, mais comme il n'est pas possible de changer la position du Fort-Louis, on n'a pu détruire l'origine des maladies qui y règnent. Tout ce qu'on peut faire pour le mieux, c'est de s'attacher à rendre le sort de la garnison plus supportable. Pour parvenir à ce but, on propose ce qui suit :

On a déjà demandé le changement fréquent de la garnison, comme un préservatif; mais il paraît inutile d'insister sur cet objet, attendu que cette proposition a été faite plusieurs fois pour des places où les garnisons ont le même sort qu'au Fort-Louis.

On observe : 1^o Que quoique les flaques d'eau soient pour peu de chose pour les maladies qui règnent au Fort-Louis, on ne ferait point mal de satisfaire l'imagination frappée de ces troupes. Il n'est pas, souvent, inutile de détruire les préjugés de cette espèce;

2^o Il faut faire défense au soldat de monter la garde sans veste. La garnison actuelle n'étant composée que de miliciens, on a observé qu'ils montaient la garde avec leurs habits seulement;

3^o Ordonner l'exercice de grand matin. Monsieur de Praslins se plaint amèrement qu'on ne s'attache pas assez à

ménager la vie des miliciens, qu'on leur fait faire l'exercice deux fois le jour pendant toute la plus grande chaleur ;

4° Faire défense à tous soldats de boire l'eau des puits en sortant de faire l'exercice ou ayant chaud ;

5° Faire défense aux soldats de garde de coucher sur la terre ;

6° Faire donner des capotes pour la nuit ;

7° Faire relever les sentinelles de nuit d'heure en heure ;

8° Faire mettre des guérites dans tous les endroits des bords du Rhin où le soldat est en faction ;

9° Faire mettre deux tonneaux qu'on remplira d'eau et, pour enlever la crudité, la froideur de l'eau, on précipitera dans chaque tonneau un boulet de 24 de fer, rougi au feu ; on le laissera dans le tonneau jusqu'au lendemain ; on aura attention de préparer exactement, tous les jours, une quantité suffisante d'eau, de laquelle on ne fera usage que le lendemain matin de la préparation ; on aura aussi l'attention de couvrir chaque tonneau, pour mettre l'eau à l'abri de la poussière et des œufs d'insectes ;

10° On fera mettre une sentinelle à chaque puits, pour empêcher que le soldat ne fasse usage de l'eau de ce puits pour sa boisson.

Monsieur de Praslins a remarqué que ce que l'on propose ci-dessus demandera de l'attention de la part des officiers. Il faut même les obliger de faire exactement ce qui est détaillé pour cet effet. Il pense que M. l'Intendant pourra communiquer ses intentions à M. de Saint-André, afin de donner plus de force aux ordres qu'on prescrira à cet égard.

IV

REMARQUES FINALES .

Par le D^r Georges HERVÉ.

Il reste à tirer de ces constatations et de ces documents, nous ne dirons pas leur conclusion (celle-ci se dégage d'elle-même), mais leur *moralité*, une moralité qu'ils impliquent.

Depuis un siècle et plus, une école d'historiens qui n'étaient point tous, il s'en faut, des demi savants, mais dont nous voyons à l'œuvre aujourd'hui les dangereux continuateurs, s'est efforcée de nous inspirer l'aversion de l'Ancien Régime : elle a soutenu, elle

outient que, dans les institutions de cet Ancien régime, tout n'était qu'erreur, abus et iniquité, alors l'au contraire on n'aurait sous les yeux, dans celles qui sont issues de la Révolution, génératrice prétendue de tout progrès, qu'ordre, sagesse, lumières et perfection.

Il serait bien inutile, croyons-nous, d'essayer de convaincre des gens dont évidemment le siège n'est plus à faire et qu'aveugle l'esprit de parti : pour eux, ces faits n'ont de valeur qu'autant qu'ils se subordonnent à leurs préjugés. On se bornera donc à leur répondre que leur double thèse, par opposition et contraste ne se saurait défendre, et qu'il suffit d'étudier objectivement, impartialement et sans parti pris l'histoire de la Révolution et celle des périodes qui l'ont précédée, pour aussitôt le reconnaître, sous quelque angle que cette étude soit dirigée et quelque domaine qu'elle envisage.

Nous venons de voir un exemple singulièrement typique de ce que la sage et vigilante administration des Intendants de l'Ancien Régime — et cela, déjà sous Louis XV — savait entreprendre pour assurer l'hygiène et protéger la santé du soldat, rôle qu'elle remplissait en partie avec le concours d'un corps médical militaire, apportant dans l'exercice de ses fonctions toutes les lumières que comportaient les connaissances acquises à l'époque. La Révolution vint, qui fit table rase et brisa ce corps, comme le reste, au lieu de le maintenir en le perfectionnant. Il fallut tout recréer *ab ovo* au milieu des pires difficultés, et l'on n'y réussit que longtemps après, mais bien trop tard, au point que Triaire, cité par M. Sieur, a pu écrire : « On ne se doute pas aujourd'hui de ce qu'étaient les ambulances dans les armées de la République. A vrai dire, elles n'étaient que fictives ; elles ne possédaient ni tentes, ni matériel de couchage, ni aliments, ni médicaments. Les plaintes des médecins, et en particulier celles de Percy contre les commissaires des guerres, auteurs responsables de cette lamentable incurie, restaient sans effet et la plu-

part du temps se retournaient contre eux (1) ». Non! ce n'étaient point les Commissaires des guerres qui étaient coupables ici ni vraiment responsables, mais bien les gouvernants républicains qui, les ayant nommés, eussent dû aussi les surveiller, les diriger, leur commander.

Ne sortons pas des choses de la Médecine. Prenons les hôpitaux. Quelle est leur situation, à l'issue de la grande crise soi-disant réformatrice et libératrice, quand la France peut enfin se rendre un compte exact des ruines semées sur son sol, quand elle peut sonder et mesurer toute la profondeur, toute l'étendue des plaies que la Révolution lui a faites? Il y a cinquante-cinq ans, Félix Rocquain, publiant son livre *L'Etat de la France au 18 Brumaire; d'après les rapports des conseillers d'Etat chargés d'une enquête sur la situation de la République* (2), et résumant ces rapports dans l'Introduction dont il les faisait précéder, disait : « Même à Paris, où la situation des hospices était incomparablement meilleure que dans les départements, cette situation laissait à désirer. Des rapports, adressés, au commencement de l'an VIII, à la Commission administrative des hospices civils de Paris, ne laissent aucun doute sur ce point. Pour ne citer qu'un exemple, dans l'hospice d'orphelins, connu sous le nom d'hospice des Elèves de la Patrie, l'habillement des enfants était dans un état pitoyable; quelques-uns n'avaient que des lambeaux pour se vêtir, d'autres étaient presque nus. Les couvertures des lits étaient sales et déchirées, et les paillasses tellement pourries qu'on n'osait les remuer. Les fenêtres manquant dans les salles, beaucoup d'enfants étaient atteints d'ophtalmie; par défaut de soins ou mauvaise nourriture, le scorbut s'était aussi déclaré, et l'existence d'un grand nombre de ces enfants se trouvait compromise. La situation des autres hospices donnait lieu à des plaintes moins

(1) Dominique Larrey et les campagnes de la Révolution et de l'Empire.

(2) Paris, libr. acad. Didier et Cie, 1874.

graves ; dans tous, néanmoins, on signalait le défaut de vêtements et d'approvisionnements.

« Il ne faudrait pas croire que cette détresse des hospices, non moins que la triste condition faite aux enfants trouvés, n'eût été connue, dans toute sa vérité, qu'après le 18 brumaire. Nombre de fois, à l'époque du Directoire, le mal fut signalé au Corps législatif et au gouvernement. En l'an VI, et surtout en l'an VII, de tous les points de la République, les administrations des hospices adressaient des plaintes au Conseil des Cinq-Cents sur l'arriéré dû aux nourrices des enfants trouvés...

« Le dénûment des hospices n'était pas moins notoire. Le Conseil des Cinq-Cents était, à tout moment, saisi de réclamations sur l'insuffisance des ressources dont ils pouvaient disposer. On lui notifiait que ces ressources ne présentaient que le tiers, le quart, parfois le cinquième ou le sixième des revenus constatés en 1790, tandis que, depuis cette époque, le nombre des malheureux à secourir n'avait fait qu'augmenter. Au mois de floréal an VII, le commissaire du Directoire près l'administration centrale du département de la Seine écrivait au ministre de l'intérieur que plus de vingt et un mois de traitement étaient dus aux médecins et employés des hospices civils de Paris. Ce qu'on apprenait des départements était bien autre chose. Non seulement les hospices ne payaient point leurs employés ; mais, dépourvus de provisions, de linge, obligés d'acheter au jour le jour, endettés de plus en plus, et ne trouvant plus de crédit, ils ne duraient qu'à force d'expédients. De découragement, on avait vu, en plusieurs localités, les administrateurs de ces établissements donner leur démission (1). »

A Strasbourg, d'après le rapport (floréal an X) du général Sainte-Suzanne, conseiller d'Etat, en mission dans la 5^e division militaire, « les prisons civiles laissent beaucoup à désirer sous le rapport de la salu-

(1) *Op. cit.*, pp. XXXIV-XXXVI.

brité... Entassés dans de vieilles tours étroites, malsaines, sans cour, sans air, les prisonniers y tombent ordinairement malades ». Que nous parle-t-on, alors, des bastilles renversées de la monarchie ? ...

Dans le département du Bas-Rhin s'imposent d'urgence, d'après le même rapport, « la réparation des digues et la construction d'épis de bordage ou des éperons nécessaires pour donner au cours du Rhin une direction moins funeste. Il n'y a pas un instant à perdre si l'on veut prévenir la ruine totale des récoltes et des maisons mêmes des communes riveraines » (1).

Devant des faits de cette nature, preuves incontestables du désordre et de l'incurie révolutionnaires, quel jugement et quelle condamnation un esprit réfléchi n'est-il pas conduit à porter sur le temps, sur les hommes à qui la responsabilité en incombe ?

Certes, les institutions de l'Ancien Régime n'étaient pas toutes parfaites, tant s'en faut, et dans le nombre il en était de franchement détestables ; mais peut-être n'y en avait-il pas une seule d'impossible à réformer, soit qu'il s'agit simplement de les améliorer, soit que l'on dût songer à une refonte complète, voire à une suppression. C'est l'œuvre que le gouvernement de Louis XVI avait commencé à réaliser, et que la Révolution vint interrompre.

La Révolution, elle, poussée par un vent de folie collective et dans un emportement de fureur iconoclaste, a détruit en tous domaines, sans presque rien remplacer. Pareille au bûcheron imbécile qui, solidement soutenu par la branche, la coupe, et ne voit pas qu'il va se précipiter lui aussi, elle ne s'est même pas avisée de redresser ni d'adapter à ses besoins (2) ce qui aurait pu l'être : elle ne laissa fina-

(1) *Ibid.*, p. 353.

(2) Ainsi, l'Alsace possédait, bien avant la Révolution, un service régulier de médecine publique qu'elle tenait de ses vieilles institutions provinciales, modelées en partie sur celles de l'Allemagne. « Longtemps avant 89, presque toutes les villes de la basse Alsace, Strasbourg, Haguenau, Bischwiller possédaient des médecins communaux. Tout cela disparut pendant la Révolution. En 1810, un préfet du Bas-Rhin, qui a laissé dans ce département la réputation d'un éminent administrateur,

ement debout que ce qu'elle oublia de renverser; publi heureux, soit dit en passant, car ce qui restait encore put servir de jalons, après qu'eut sonné l'heure du Premier Consul, lorsque les restaurateurs de l'ordre s'occupèrent de reconstruire, en partie sur l'ancien plan, la maison devenue inhabitable.

N'avons-nous pas, dès lors, le droit de nous demander s'il n'eût pas été vraiment plus utile et plus profitable à la France de faire l'économie d'une révolution qui, sur tant de points, a poursuivi l'ombre et abandonné la proie, a jeté bas lois, institutions et œuvres pour le seul plaisir de les ruiner, puisqu'il fallut ensuite les rétablir? Cette question, c'est, en définitive, celle qu'avait posée Tocqueville sous une forme au premier aspect paradoxale, mais où le paradoxe semble toutefois si près de la vérité, qu'il est, peut-être bien, la vérité elle-même. Tocqueville disait: « Un peuple si mal préparé à agir par lui-même ne pouvait entreprendre de tout réformer à la fois sans tout détruire. Un prince absolu eût été un novateur moins dangereux. Pour moi, quand je considère que cette même révolution qui a détruit tant d'institutions, d'idées, d'habitudes contraires à la liberté, en a d'autre part aboli tant d'autres dont celle-ci peut à peine se passer, j'incline à croire que, accomplie par un despote, elle nous eût peut-être laissés moins impropres à devenir un jour une nation libre que faite au nom de la souveraineté du peuple et par lui ».

le marquis de Lezai-Marnesia, songea à rappeler à la vie une institution d'utilité publique dont la suppression avait laissé de fâcheuses lacunes. Mais il compléta cette institution, et, de locale et municipale qu'elle était, il la rendit générale et l'appliqua à tout le département. L'arrêté préfectoral du 31 octobre 1810, en établissant un conseil de salubrité et la médecine cantonale, dota donc le département d'un service médical public à peu près complet ». (A. DECHAMBRE).

Lezai-Marnesia était là le digne continuateur de la tradition des anciens Intendants provinciaux; et c'est grâce à lui que, par l'Alsace, la médecine cantonale, depuis longtemps établie en Allemagne, en Suisse, en Espagne, en Italie, a pénétré en France une quarantaine d'années plus tard.

L'HOPITAL GÉNÉRAL ET LA JEUNE ÉCOLE MÉDICALE
DE VIENNE EN 1847

(*Semmelweiss, Rokitansky, Skoda, Hebra, etc*)

D'après les Souvenirs de jeunesse d'Ad. Küssmaul.

Par M. Paul LE GENDRE.

Tous les médecins connaissent le *syndrome respiratoire de Küssmaul* dans le coma diabétique; le signe du *pouls paradoxal* dans la médiastino-péricardite, la *périartérite noueuse*, l'*aphasie paranoïaque* (mutisme volontaire simulant l'aphasie, chez certains paranoïaques mystiques) portent aussi le nom de ce médecin Rhénan, né en 1822 et mort en 1901; il professa à Heidelberg, Erlangen et Strasbourg.

Mais je ne crois pas que beaucoup de nos confrères connaissent l'existence d'un livre d'Adolphe Küssmaul, intitulé: *Jugend Erinnerungen eines Alten Arztes* (Souvenirs de Jeunesse d'un vieux médecin) (1). Moi, du moins, je ne l'avais entendu citer par personne, quand un exemplaire, gentiment relié, m'en fut offert par un confrère flamand en remerciement d'une consultation que j'avais eu le plaisir de lui donner, alors que nous étions tous deux en traitement dans la maison de diététique de l'excellent Dr Widmer à Valmont-sur-Territet.

Ayant lu l'introduction, je fus détourné de continuer la lecture, choqué par un éloge dithyrambique du prince de Bismarck. D'ailleurs, je n'étais pas assez familiarisé à cette époque avec l'allemand pour

(1) STUTTGART, VERLAG VON Adolf Bonz et Comp. 6^e édition, 1903.

lire sans fatigue un volume de 500 pages. Ma cure terminée, je n'y songeai plus.

Ce ne fut qu'en rangeant ma bibliothèque, à une époque où une nouvelle maladie m'avait valu des loisirs professionnels définitifs, que je retrouvai le volume et l'ouvris de nouveau. Mais cette fois, après avoir parcouru plusieurs chapitres, je fus si vite alléché que j'allai jusqu'au bout du livre tout d'un trait et le traduisis entièrement. Je fus récompensé de cette peine par la satisfaction d'avoir fait la connaissance d'un professeur allemand, homme d'esprit, encore que gallophobe, d'un conteur charmant et même d'un poète.

Aimant à faire partager mes plaisirs, j'eus l'idée de signaler au public français cet aimable ouvrage. Mais, l'ayant proposé à plusieurs éditeurs, je reçus de chacun d'eux la même réponse : « Nous l'imprimerons volontiers... à vos frais. Car un livre d'un médecin allemand qui n'est pas un ouvrage technique n'a aucune chance d'être acheté. »

Depuis lors ma traduction est entrée en sommeil sur le rayon des livres étrangers, que je me suis amusé à mettre en français, ayant conservé depuis le lycée le goût de la version.

Après avoir entendu dans une de nos précédentes séances, notre collègue Regnault évoquer le nom de l'accoucheur viennois Semmelweiss, je me suis souvenu que j'avais lu sur lui une page instructive dans les *Souvenirs* de Küssmaul ; puis, les ayant rouverts, je me suis dit que vous pourriez peut-être vous intéresser aussi à d'autres chapitres. Voilà pourquoi je vous apporte quelques échantillons de mon auteur. Sa bonne humeur descriptrice m'a fait oublier sa gallophobie ou plutôt son admiration pour Bismarck, d'ailleurs légitime à son point de vue ; car il le glorifie comme le créateur de l'Unité allemande et la lecture de ses *Souvenirs* met en pleine lumière l'odieuse situation faite avant Sadowa aux libéraux allemands dans plusieurs Etats de la confédération.

L'unification sous l'hégémonie prussienne devait

sembler un grand progrès politique et social aux Allemands patriotes et ils ne prévoyaient pas alors que plus tard leur passage sous le sceptre d'un Guillaume II aurait pour conséquence les événements de 1915 à 1919.

Il y a dans les *Souvenirs* de Küssmaul, outre des descriptions charmantes de son pays natal et de son adolescence, qui seraient déplacées ici, un tableau très vivant et le plus complet que je connaisse des mœurs universitaires allemandes de 1830 à 1848; d'intéressantes appréciations sur la médecine française de cette époque, comparée à celle de l'Allemagne, et sur les médecins allemands alors réputés, jugés par un de leurs pairs avec un libre esprit critique.

C'est à ce point de vue que mes extraits ne seront pas, je le crois, déplacés dans nos Bulletins.

* * *

Küssmaul, ayant terminé ses études médicales à Heidelberg en 1847 à l'âge de 25 ans, avait entrepris de visiter les Universités les plus célèbres pour compléter son instruction.

Il arrive à Vienne pédestrement avec un camarade : il faut d'abord subir la visite de la douane ; les employés, trouvant parmi les vêtements des livres, les ouvrages anatomiques de Hyrtl et Rokitansky, exigent que les voyageurs passent au Bureau de la Censure, tout imprimé étant alors suspect de propagande politique. « Ce sont des livres d'études » affirment les jeunes gens. — « Cela ne fait rien à la censure impériale », leur est-il répondu. « Si ces livres sont innocents, vous pourrez y étudier. » La censure décida que Hyrtl et Rokitansky étaient innocents.

Küssmaul et son compagnon commencent par goûter aux plaisirs de Vienne et après le théâtre vont à la Brasserie, où ils se trouvent assis à la même table qu'un monsieur d'âge mûr. Un des jeunes gens ayant fait à la cantonnade une citation inexacte de Rokitansky, le vieux monsieur rectifie en disant : « Je suis médecin » — « Moi aussi » réplique le jeune. —

« Et Premier Médecin de l'Hôpital général », ajoute le vieux. Tableau : les jeunes docteurs se dressent en pieds et s'immobilisent dans une rigidité respectueuse. Dès lors M. le Premier Médecin s'amadoua et les invita à venir visiter son service à l'*Hôpital général*.

..

Cet établissement était déjà considérable et en voie de devenir ce centre d'enseignement si célèbre dans toute l'Europe par le nombre des malades, la variété des spécialistes qui y ont attiré des étudiants de toutes les parties du monde. On y soignait alors en même temps plus de 2000 malades. 3000 femmes y accouchaient par an et on y recueillait dans le service des Enfants Trouvés plus de 1000 nouveau-nés. On y pratiquait 1600 autopsies par an.

Vienne devait sa célébrité médicale à l'Impératrice Marie-Thérèse et à son fils Joseph II. La grande souveraine y avait appelé de Leyde van Swieten, élève de Boerhaave, comme médecin particulier, puis l'avait chargé d'organiser l'enseignement médical en Autriche.

Van Swieten avait d'abord institué à l'Université des cliniques sur le modèle préconisé par Boerhaave et d'autres chaires d'enseignement où parurent de Haën, Stoll, Størck.

Ensuite Joseph II édifia en 1784 sur les plans de l'architecte Quarin cet *Hôpital général* composé de pavillons différents pour les accouchements, les Enfants trouvés et les aliénés (la *Tour des Fous*).

En 1785 pour l'éducation des médecins militaires une *Académie médico-chirurgicale* (le *Josephinum*).

En 1817 était créé un *Institut spécial d'anatomie pathologique*.

A l'époque où Küssmaul visitait Vienne, il y avait dans l'Hôpital 2 instituts cliniques de médecine interne, 2 de chirurgie, 1 clinique ophtalmologique, 1 pour les maladies de poitrine, 1 pour les maladies des femmes, 1 pour les maladies cutanées et syphili-

tiques, 2 cliniques obstétricales, l'une pour les médecins, l'autre pour les sages-femmes.

L'enseignement officiel de l'Université était probablement insuffisant; car tous les professeurs faisaient en outre des *cours particuliers payants* et il semble qu'ils réservaient pour ceux-ci la partie la plus importante de leur enseignement, si bien que les étudiants n'hésitaient pas à payer pour le suivre des sommes relativement élevées. (Küssmaul nous dit qu'il dut à regret renoncer à plusieurs par raison d'économie).

Il y avait aussi des cours de vacances.

En 1847 on désignait sous le nom de « Jeune Ecole de Vienne », comme l'avait baptisée Wunderlich en 1841, les principaux maîtres qui y enseignaient : Semmelweis, Rokitansky, Skoda, Hebra, Siegmund, les chirurgiens Dümreicher, Schick, Linhart, le pédiatre Bednar, les ophtalmologistes Rosas et Jæger, etc.

Cédons maintenant la parole à Küssmaul.

CHEZ SEMMELWEIS.

« Je fis sa connaissance à Vienne, en suivant son cours d'opérations obstétricales. Quand il apprit que j'avais été assistant du vieux *Nægele*, qu'il vénérât, il me prit en amitié et m'accorda la permission enviée, mais alors difficile à obtenir, de pratiquer six semaines dans la maison d'accouchements. Il avait depuis peu fait la grande découverte que l'humanité lui doit et qui faisait le sujet de nos conversations journalières.

Ignace Philippe Semmelweis, citoyen hongrois, était né en 1818 à Ofen. Il était d'une corpulence au-dessus de la moyenne, large, fortement charpenté, avec un visage rond, des pommettes saillantes, le front haut et les cheveux clairsemés. Ses mains étaient remarquablement potelées et adroites; il avait un caractère vif, une rare puissance de travail, un cœur chaud, une conscience scrupuleuse.

Quand il s'adonna à l'obstétrique, le fléau des mai-

sons d'accouchement était la « fièvre des accouchées » ou « fièvre puerpérale », qui sévissait aussi dans les maisons privées. Semmelweis me raconta que dans les quatre premiers mois de sa pratique il avait perdu 15 % de ses accouchées. Il se sentait profondément malheureux, déprimé par la conscience de son impuissance, lorsqu'à l'improviste, en faisant l'autopsie de son collègue, le professeur d'anatomie Colletschka, il eut l'intuition de la nature et de la cause de la maladie puerpérale.

Colletschka avait succombé à une intoxication cadavérique, en se blessant un doigt le 13 mars 1847. Semmelweis, assistant à l'autopsie, fut extrêmement surpris de constater sur le cadavre de son collègue des lésions semblables à celles des victimes de la fièvre des accouchées. Ce ne pouvait être un hasard ; le même poison putride avait tué l'anatomiste. Dans son sang il avait pénétré par le doigt blessé ; chez les accouchées il s'introduit par les tissus blessés au cours du travail. Le doigt de l'accoucheur l'introduisait aussi, s'il avait été en contact avec des matières putrides.

Ainsi s'expliquait simplement un fait jusqu'alors inintelligible. Les deux divisions de la maison d'accouchements de Vienne étaient visitées par l'épidémie avec une fréquence et une activité inégales : *elle frappait avec prédilection la division consacrée à l'enseignement des MÉDECINS, elle épargnait celle où s'instruisaient les SAGES-FEMMES*. Les médecins étudiaient l'anatomie dans la salle des cadavres, les sage-femmes n'y allaient pas.

Semmelweis décida que personne ne devait plus entrer dans la salle de la Clinique sans s'être soigneusement *purifié les mains* avec une solution de *chlorure* ou d'*hypochlorite de chaux*. La mortalité cessa désormais.

Bientôt on admit que le poison putride des cadavres n'était pas seul responsable des épidémies et qu'il pouvait être apporté aux accouchées par les mains de toutes les personnes qui les soignent, si

elles ont des plaies, même de simples écorchures suppurantes. La preuve en est dans les deux cas suivants dont je fus témoin.

Deux femmes furent amenées à deux époques différentes dans la clinique, l'une avec un *moignon d'amputation* du bras mal pansé et *suppurant*, l'autre avec un *néoplasme fétide du col de la matrice* ; toutes deux, déjà en douleurs, furent placées successivement dans la salle où plusieurs femmes attendaient le moment d'accoucher. Chaque fois se produisit une petite épidémie de fièvre puerpérale maligne, qui frappa les malheureuses femmes *en contact avec les deux malades*.

Dans l'histoire de la médecine Semmelweis doit être placé à côté de Lister comme un des grands bienfaiteurs de l'humanité. Sa perspicacité ne mérite pas moins d'éloges que celle du chirurgien anglais. Celui-ci pouvait s'appuyer sur les recherches de Pasteur qui avaient fait époque. *Semmelweis a puisé purement et simplement dans l'observation clinique et l'anatomie pathologique....*

Semmelweis ne vit pas le triomphe de son enseignement ; il se heurta à la contradiction et au mépris de beaucoup des accoucheurs les plus en vue, mais il ne se laissa pas détourner de sa voie. Ce ne fut qu'après sa mort qu'il obtint la reconnaissance qu'il méritait : sa statue pare aujourd'hui la capitale de la Hongrie.

Il avait obtenu en 1855 la chaire d'accouchements à Pesth, mais les longues luttes que ce passionné défenseur de la vie des femmes dut soutenir contribuèrent sans doute aux troubles mentaux qui ont obscurci les dernières années de sa vie. Il mourut en 1865.

Quand Semmelweis faisait à Vienne sa découverte, *il n'était qu'en sous-ordre dans la Clinique*. Son chef était un nommé *Klein*, praticien très ordinaire, qui ne devait son poste qu'à la faveur de l'Empereur et du clergé et qui ne fit qu'entraver les efforts de Semmelweis en faveur de la propreté obstétricale.

En revanche les coryphées de la Jeune Ecole de Vienne, surtout Skoda et Hebra, reconnaissaient la valeur de la découverte de Semmelweis et la soutinrent de leur mieux. »

* * *

Sur cette jeune Ecole de Vienne, qui a joué un rôle historique si brillant, Küssmaul nous a laissé des notes dignes d'intérêt.

CHEZ ROKITANSKY.

« Rokitansky, alors âgé de 43 ans, était le plus célèbre des professeurs de Vienne. C'est grâce à ses recherches anatomopathologiques que l'Allemagne s'efforçait de regagner l'avance scientifique que la France et l'Angleterre avaient prise dans la connaissance de la pathologie grâce à leurs Laënnec, Bretonneau et Bright.

Son *Manuel d'anatomie pathologique spéciale* (de 1842-1844) marque une étape dans l'histoire de la médecine allemande. Virchow a comparé l'auteur à Linné pour les descriptions fines et concises et la classification des lésions organiques qui devaient avoir une heureuse influence sur la pratique médicale.

Il est vrai que son *Manuel d'anatomie pathologique générale* publié plus tard, s'écartant de l'observation stricte pour entrer dans la voie des généralisations théoriques et « le domaine fabuleux de la spéculation » devait amener Virchow à jeter un cri d'alarme pour maintenir cette branche de la science dans les limites qui lui sont propres.

Malgré l'importance de son enseignement, Rokitansky ne disposait pour ses autopsies que « d'une misérable baraque, servant de dépôt mortuaire » dans le coin le plus reculé des terrains de l'Hôpital général. On ne lui avait réservé ni un cabinet privé, ni une pièce de travail spéciale. »

Rokitansky faisait lui-même les autopsies les plus intéressantes, laissant les autres à ses assistants, dont le premier était *Lautner*. Il dictait très minutieu-

sement les protocoles en termes à la fois si concis et si complets que les auditeurs, comme Küssmaul, n'avaient qu'à les copier intégralement pour conserver les cahiers les plus instructifs.

« Sur le visage du maître se lisait une grande bonté, qui le faisait vénérer de son entourage, mais aussi une calme assurance. Il était remarquablement silencieux, quand il ne dictait pas le protocole. Mais sa froideur habituelle disparaissait immédiatement si au cours d'une autopsie une lésion insolite était constatée. Aussitôt il prenait feu, ses yeux s'illuminaient ; saisissant scalpel et ciseaux, il s'asseyait à la seule petite table qui fut à sa disposition et, tour à tour préparant et réfléchissant, mais toujours silencieux, il s'absorbait dans l'énigme qui se trouvait dans lui. »

Toujours silencieux d'ailleurs, à tel point que Küssmaul cite le fait suivant. Le jeune médecin était depuis quatre mois l'hôte assidu de la salle des autopsies quand un beau matin d'automne, le travail étant suspendu momentanément, il se promenait devant la porte de la salle et respirait le frais, Rokitansky, s'étant placé à côté de lui, lui fit un signe de tête amical et dit : Aujourd'hui il fait un joli temps ! »

— « J'étais aussi stupéfait, ajoute Küssmaul, que si la fille de Jaïre, ressuscitée tout à coup d'entre les morts de la salle d'autopsie, m'avait salué à haute voix. Je me remis pourtant et répondis : « Oui, c'est vraiment un beau jour ! » Et la conversation fut terminée ; c'est la première et l'unique que j'ai eue avec lui. »

On s'explique que ce grand anatomiste si peu communicatif n'eût pas un grand succès comme professeur et, comme son cours privé était d'un prix élevé, Küssmaul crut pouvoir, se dispenser d'en faire les frais.

Parmi les étudiants que fréquentaient la salle d'autopsie, Küssmaul signale un jeune homme de belle stature et de traits avantageux qui s'appelait *Louis Tuerck*, qui plus tard devait se faire connaître par l'introduction du laryngoscope dans la pratique et

ses belles recherches anatomiques et cliniques sur le système nerveux, qu'il enseigna à l'Hôpital général.

J'ai dit comment s'était faite la belle découverte de Semmelweis sur la cause infectieuse de la fièvre puerpérale. Les maladies septiques dévastaient aussi les services où étaient recueillis les nouveau-nés, bien que Küssmaul les qualifie de « coupe-gorges » : la chirurgie n'était pas trop bien aménagée, puisque il n'y avait pas de salles spéciales pour les opérations, qu'on devait pratiquer au milieu des autres malades. On y utilisa pour la première fois en 1847 la narcose chloroformique.

CHEZ SKODA.

Skoda, élève de Rokitansky, quoique à peine plus jeune, avait créé en 1840 la Clinique où il enseignait ses procédés par lesquels il avait perfectionné si remarquablement la percussion et l'enrichit d'un signe nouveau. Etudiants et médecins affluaient à Vienne pour apprendre de lui l'art du diagnostic physique.

Il reprochait à Laënnec et à ses élèves, — injustement, à ce qu'il me semble, — d'avoir attribué une valeur pathognomonique excessive aux signes de percussion et d'auscultation qu'ils avaient décrits, en considérant les *craquements* comme décélant toujours des tubercules des poumons, le *râle crépitant* comme signifiant toujours le commencement et le déclin de l'inflammation de ces organes, le *bruit de frottement* comme significatif à lui seul de l'inflammation de la plèvre ou du péricarde.

Il insistait sur ce que le signe physique n'est caractéristique que d'un état anatomique, mais ne permet pas d'en déduire absolument le diagnostic de la maladie qui cause cet état. Le diagnostic ne peut donc être réduit uniquement du signe ou du symptôme dominant; il constitue une opération intellectuelle complexe, qui repose sur trois éléments : la clinique, la l'le d'autopsie et le laboratoire de physique.

Si tel était exactement l'enseignement de Skoda,

comme le dit Küssmaul, il avait tort de croire que sa manière de voir différait de celle des maîtres de l'Ecole française; il les avait mal compris.

« Skoda parlait souvent de la *thérapeutique*: elle lui paraissait n'être alors qu'*un chaos*. Mis à part l'anatomie pathologique et le diagnostic physique, il ne voyait dans les connaissances de son temps aucune notion bonne à conserver; il insistait auprès de ses élèves sur les lacunes et les méfaits de l'art de guérir usité jusqu'alors; il fallait rejeter les idées des « Vieux Messieurs », défenseurs des vieilles thèses et reconstruire la médecine sur des fondements neufs.

Pour sa part il fit de concert avec son ami le chirurgien Schick des tentatives pour pousser la thérapeutique des maladies de poitrine dans la voie opératoire. Mais ces incursions chirurgicales dans le domaine pulmonaire, que Küssmaul qualifie « d'incendiaires », furent si malheureuses, — l'ignorance de l'asepsie et de l'antisepsie les explique, — que la conséquence tirée par les assistants fut cette conclusion pessimiste: si dans les inflammations du poumon il se formait du pus, il fallait le laisser se faire jour par les seuls efforts de la nature curatrice.

CHEZ HEBRA

Politique et médecine.

Un intérêt historique particulier s'attache aux réflexions que Küssmaul exprime sur *l'état d'esprit des étudiants et des médecins de Vienne à la veille de notre Révolution de 1848*, qui fut le signal de tant d'explosions politiques dans presque tous les états d'Europe.

Les médecins viennois, du moins les jeunes, ne cachaient pas le mépris qu'ils éprouvaient pour leur gouvernement. Ferdinand, que ses courtisans appelaient *le Bon*, était d'une faiblesse d'esprit qui l'obligeait à laisser le soin des affaires publiques au Conseil d'Etat, présidé par l'archiduc Louis. Un gouvernement haï, mais fort, peut se maintenir long-

temps ; méprisé et faible, il court à sa perte. Si la tranquillité apparente de l'Autriche contrastait avec les signes de tempête révolutionnaire en France, de redoutables forces volcaniques la travaillaient sourdement. Peu de mois après, elles firent éruption et mirent l'Empire en feu. Aux acclamations des *Fuchsen* (Etudiants) en cavalcades la domination de Metternich croula.

Dans les cercles médicaux on était surtout indigné du *favoritisme* qui régissait la distribution des places vacantes dans les hôpitaux et la Faculté. On ne nommait professeurs, médecins chefs et adjoints que les hommes patronnés par des *frocs* influents ou d'important *jupons*.

A cette époque les Autrichiens ne fraternisaient pas avec l'Allemagne, Küssmaul et son compagnon étant Badois, c'est-à-dire Allemands du Sud, les Viennois leur accordaient poliment une certaine parenté, mais ne pouvaient concevoir qu'il pût y avoir aucune fraternité entre eux et l'Allemagne du Nord, surtout la Prusse.

Tandis que les Allemands entretenaient le libre sentiment civique et le point d'honneur dans leurs Associations d'étudiants et se sentaient presque camarades de leurs professeurs, issus aussi de ces associations, l'Etudiant autrichien était presque servile vis-à-vis de ses Maîtres.

Une curieuse scène, rapportée par Küssmaul, souligne le peu d'égards d'hommes de grand mérite pour la dignité humaine. Elle se passa au cours d'Hebra. « Nous étions une vingtaine d'auditeurs du cours assis autour d'une longue table au haut bout de laquelle siégeait le professeur. Il traitait des ecchymoses de la peau et décrivait les vibices, raies sanglantes causées par des influences mécaniques. « Les plus belles » ajouta-t-il, « vous pouvez les voir le samedi dans la caserne, quand le sous-officier attache sur un banc et frappe jusqu'au sang les soldats qui ont commis des fautes dans la semaine. » Un murmure involontaire circula autour de la table et du bas bout, où

étaient assis quelques Hongrois, une voix irritée s'écria : « Honte à l'Autriche ! » — « Ah baste ! » répondit Hébra avec le plus grand calme, « les officiers disent qu'avec les Polaques et les Slovaques il n'y a pas d'autre ressource ! » — « Encore une fois, je dis » reprit la même voix au bas de la table « Honte à l'Autriche, qui veut éduquer ses peuples par le derrière ! » Approbation générale. Hébra, sans sortir un instant de son humeur égale, continua : « Il y a encore d'autres formes d'ecchymoses, dont l'une porte le nom magnifique de purpura et dont nous allons maintenant nous occuper. »

SCEPTICISME OUTRANCIER

Rokitansky et Skoda enseignaient que tout ce qu'on ne voyait pas de ses propres yeux sur les tables d'autopsie, et en particulier à Vienne, doit être révoqué en doute.

Hébra partageait ce scepticisme. Dans son cours Küssmaul recueillit cette phrase : « Je ne crois pas à l'argyrie résultant de traitement, par le nitrate d'argent : celui-ci dans l'estomac est décomposé en chlorure d'argent, qui s'échappe par l'intestin. On emploie depuis de longues années à Vienne le traitement de l'épilepsie par le nitrate d'argent, sans avoir jamais vu la peau se colorer. A Paris et à Berlin on a souvent signalé des cas d'argyrie cutanée : peut-être à Berlin le soleil brille-t-il plus. Argyrie ? Je pose un point d'interrogation là-dessus. » Küssmaul, qui avait vu à Prague un cas de pigmentation argyrique chez un épileptique de la clinique d'Oppolzer, suppose que les malades Viennois avaient pris le traitement moins longtemps.

Küssmaul s'étonna plus encore de n'avoir constaté ni dans les hôpitaux d'enfants, ni sur les tables d'autopsie un seul cas de *diphthérie* pendant son séjour à Vienne et, comme il faisait part de cet étonnement à un assistant de Rokitansky, reçut cette réponse : « Est-ce que vous croyez à cette fiction française ? »

Deux autres représentants brillants de la jeune école de Vienne, Joseph Dietl et Wilhelm Lorinser n'étaient pas moins sceptiques au sujet de la thérapeutique.

Dietl avait renoncé aux émissions sanguines dans la pneumonie. Il assurait qu'une première pneumonie ne tue jamais, si on la laisse suivre son cours tranquillement.

Lorinser ne voyait dans la syphilis généralisée que les effets du mercurialisme et contestait la nature spécifique de l'hydrophobie.

Il n'y avait pas loin du scepticisme régnant au nihilisme en thérapeutique médicamenteuse. On n'admettait comme efficaces que les moyens mécaniques et les agents physiques extérieurs.

Les succès que s'attribuait la thérapeutique interne ne pouvaient être que le résultat de la force de la nature ou d'illusions ou de tromperies par suggestion, comme l'homœopathie et les pèlerinages. La phrase courante était : « La thérapeutique interne n'a pas de base scientifique et ne rien faire est ce qu'il y a de mieux en médecine interne. »

Une des conséquences était de rejeter les malades entre les mains des charlatans, puisque les médecins scientifiquement formés ne font aucun traitement, et puisque la vérification sur le cadavre du diagnostic de la maladie ne sert de rien au malade.

Le pessimiste décourageant de cette jeune Ecole de Vienne inspira finalement à Küssmaul, qui, je l'ai dit, cultivait la versification, l'amusante pièce de vers que voici :

LA PROMENADE

Un médecin Viennois se promenait avec un ami dans la campagne. L'ami s'écria : « Que l'azur céleste nous rit clair et gai ! » — Le médecin Viennois répond : « Il n'y a pas de ciel, mais seulement la lumière bleue réfléchi par la planète terrestre. »

A travers les champs et les prés ils errèrent jusqu'à la verte forêt. « Avec quelle plénitude et quelle magnificence éclate le chant du merle ! » s'écria l'ami. « Le chant du merle est sup-

portable, » dit le médecin viennois. « Pourtant le merle possède un organe vocal d'un timbre trop élevé ! »

En sortant du bois de hêtres sombre, nous trouvâmes un charmant bocage : « Comme les violettes sentent bon sur notre passage ! dit l'Ami. — Le médecin Viennois répondit : « La famille *viola* peut nous servir à faire vomir, mais moins sûrement que l'ipéca ! »


Du fier sommet de la montagne ils regardaient dans la plaine, « C'est là » dit l'ami « que demeure ma bien aimée, rondelette et d'une solide santé. » — « Ne te fie jamais à ta bien aimée » répondit le médecin viennois ; « Aussitôt qu'elle sera ta femme, elle te tourmentera par son hystérie ! »

Dans la forêt se trouvait une fraîche buvette, les promeneurs y prirent du vin. L'ami s'écria : « Maintenant un noble feu circule dans mes veines ! » — « Eh ! je crois que tu es fou », répliqua le médecin viennois, « ce vin n'est que de l'alcool frelaté ! »

« Que m'arrive-t-il ! » s'écria l'ami. « Le monde se met à tourner autour de nous. On dirait que des couteaux me percent le crâne. Est-ce le délirium tremens qui s'empare de moi ? » Le médecin viennois dit : « Mais c'est une attaque superbe, tu as une inflammation du cerveau et tu appartiens à l'hôpital. »

« Comme la glace rafraîchit délicieusement ma tête brûlante » s'écriait l'ami. Pourtant vingt-quatre heures après, il était parti, le pauvre diable ! Et le médecin viennois dit : « Passez-moi la grande et forte scie, que je lui ouvre le crâne pour vérifier le diagnostic ! »

Après ce petit temps de trot sur Pégase, — *Auf Pegasus* est le titre d'une plaquette de poésies qu'il a publiée plus tard, — Küssmaul mit pied à terre et continua son voyage d'exploration dans le monde médical de son temps. J'espère vous en faire connaître ultérieurement d'autres extraits.



LES IDÉES PSYCHIATRIQUES

DE SAINT VINCENT DE PAUL

Par M. LAIGNEL-LAVASTINE et Jacques VIÉ

Faut-il s'attendre à rencontrer chez M. Vincent des idées originales sur les maladies mentales ? Nous ne le croyons pas. Ses connaissances étendues ne le détournaient pas d'une ligne de conduite moyenne, fléchie, saine, concordant avec le bon sens qui guidait sa foi. La médecine officielle de ce temps avait partagé par des luttes verbales et ses procédés thérapeutiques restaient trop souvent fantaisistes, éreutes, en dépit de leur appareil solennel et polynomaque. M. Vincent ne pouvait que les laisser à l'écart.

Abelly nous a conservé, en son chapitre des « *pennonnaires enfermées à Saint-Lazare* » (1), les idées de Saint Vincent sur la psychiatrie ; ce passage, comme nous l'a montré le Père Coste, fusionne deux entretiens originaux de leur auteur.

Il y a à Saint-Lazare « deux sortes de personnes », ceux qui sont aliénés d'esprit, et les autres qui ne le sont pas ». Vincent oppose au point de vue clinique, au point de vue de la responsabilité morale, ces deux catégories d'organiques et de fonctionnels ; les uns sont malades de *corps* et les autres d'*esprit* ; les uns sont *stupides*, et les autres *légers* ; les uns *insensés*, et les autres *vicieux* ; en un mot, *tous aliénés d'esprit*, les uns les uns par infirmité, et les autres *par malice* ;

(1) ABELLY. — *Vie de Saint Vincent de Paul*, t. II, ch. XIII (édition de 1864).

ceux-là sont ici pour *recouvrer leur santé*, et ceux-ci pour *se corriger de leur mauvaise vie*.

Les premiers, dit-il ailleurs, commençant par les libertins « sont des jeunes hommes incorrigibles dans le désordre de leur vie, qu'on peut appeler des enfants de douleur pour leurs pères et mères l'opprobre et la ruine de leurs maisons; lesquels par la fréquentation des mauvaises compagnies, s'étant adonnés et abandonnés à toutes sortes de vices et de débauches et de libertinages, tombent enfin dans un misérable état, auquel leurs parents, après avoir employé inutilement tous les remèdes dont ils ont pu s'aviser pour les ramener à la raison, reconnaissent enfin qu'il ne leur en reste plus d'autre sinon de les priver de la liberté dont ils usent si mal. »

« Ils sont en leur bon sens, mais ils en usent mal. » Responsables, capables d'amélioration, ces jeunes gens sont l'objet d'une psychothérapie active par la persuasion, le raisonnement, les lectures, les exhortations. Une confession générale marque leur *conversion* et précède leur sortie.

En ce qui concerne les Insensés, Vincent les considère comme irresponsables, « *en état d'impeccabilité* », mais il attache une grosse importance à ce que la folie n'ait pas débuté dans un moment où le malade est en état de péché mortel :

« Certainement, ceux qui sont réduits en cet état sont grandement dignes de compassion; il est bien vrai qu'ils sont en quelque façon dans un état d'impeccabilité, n'étant pas maîtres de leurs volontés, et n'ayant ni jugement ni liberté; et en cela ils doivent être estimés bienheureux, si lorsqu'ils y sont tombés, ils étaient dans la grâce de Dieu; comme au contraire, ils sont fort à plaindre si ce mal les a surpris dans l'état de péché mortel. »

Des lettres et des entretiens de Vincent, extrayons quatre observations de malades qu'il eut l'occasion d'étudier comme consultant, ou de traiter lui-même par sa méthode de suggestion.

MÉLANCOLIE PÉRIODIQUE

Voici tout d'abord un prêtre, pensionnaire de Saint-Lazare pour qui plusieurs accès mélancoliques, débutant brusquement, de façon semblable, peuvent faire supposer le diagnostic de *psychose périodique*.

Saint Vincent recommande (1) aux prières de la compagnie « un prêtre qui, ayant été quelque temps dans le délire, en était revenu et se portait mieux, mais par malheur y est retombé; cette maladie lui vient d'un excès de mélancolie, qui lui envoie des vapeurs acres au cerveau, dont il a été tellement affaibli, qu'il est retombé en ce mauvais état. Le pauvre homme sent bien venir son mal, lequel, comme il dit, commence toujours par une noire mélancolie, dont il lui est impossible de se retirer. »

On remarque la pathogénie humorale assignée par Vincent à la mélancolie.

MÉLANCOLIE DÉLIRANTE

Guérison miraculeuse ? — Claire-Marie Amaury, jeune religieuse du premier monastère de Paris, commença, en juillet 1622, un accès de mélancolie délirante, qui dura sept mois, et se termina le 30 janvier 1623 à la suite d'un attouchement avec un fragment de rochet appartenant à saint François de Sales. Vincent de Paul, qui avait connu la malade en 1622, fut appelé en 1628 à attester le caractère miraculeux de cette guérison (2).

« Le fait est qu'il y a environ six ans que ladite religieuse était travaillée d'une horrible tentation d'aversion contre Dieu, contre le Saint-Sacrement, et contre tous les exercices de la sainte religion, de sorte qu'elle *blasphémait* contre Dieu et le maudissait autant de fois qu'on lui disait qu'elle le louât ou bien qu'elle

(1) ABELLY. — *Vie de Saint Vincent*, t. II, ch. XIII (édition de 1823).

(2) COSTE. — *Correspondance, de V. de P.*, t. XII, p. 64 (les mots soulignés l'ont été par nous).

l'entendait louer par les autres religieuses et, étant au chœur, on lui entendait proférer assez haut et distinctement des blasphèmes et des malédictions contre Dieu. Et comme sa supérieure lui voulait faire faire quelque acte pour s'offrir à Dieu, elle lui répondait qu'elle *n'avait d'autre Dieu que le diable*. En un mot, elle sentait tant de furie et de rage en elle-même contre sa divine Majesté qu'elle a été plusieurs fois sur *le point de se tuer* pour être plus tôt, disait-elle, en enfer, où elle se désirait, pour avoir moyen de maudire Dieu éternellement à son souhait et que c'étaient là toutes ses délices. »

La Révérende Mère supérieure ne se contenta pas de montrer sa malade à des ecclésiastiques; sur le conseil de ceux-ci, elle appela des médecins, on usa de quantités de remèdes, mais en vain. C'est en désespoir de cause que « cette bonne mère pleine de confiance que, si elle lui appliquait un peu du rochet du bienheureux évêque de Genève, elle en guérirait, fit en effet cette application d'où la guérison suivit peu de jours après en un instant. »

Vincent de Paul croit que la guérison est bien miraculeuse parce que les remèdes humains avaient échoué, que l'application du rochet a été suivie d'une exacerbation, que la guérison a été brusque et définitive, enfin parce que la supérieure est persuadée qu'il s'agit bien là d'une miséricorde que le Seigneur lui a faite...

Ces premières observations nous font envisager un aspect pittoresque des psychoses; en particulier, elles s'expriment par une sémiologie presque exclusivement religieuse qui va se faire encore plus curieuse dans le domaine des obsessions par contraste.

OBSESSION PAR CONTRASTE.

Guérison par transfert. — Le dévouement sans limites de Vincent pour ses semblables se révèle par l'histoire que voici, où il n'hésite pas, pour délivrer le malade, à se charger du doute obsédant que rien

n'avait pu apaiser. Ce transfert sur la propre personne du thérapeute ne fut pas sans danger pour lui, puisqu'à son tour il éprouva pendant plusieurs années le contre-coup du choc émotif. Précurseur de la psychanalyse, Saint Vincent prouva dès cette expérience que la méthode n'allait pas sans danger.

Il s'agissait, semble-t-il au Père Coste qui voulut bien nous donner le résultat de ses patientes recherches, du Père Coeffeteau, théologal de son ordre; l'épisode obsédant eut lieu vers l'année 1610. Plus tard, cet ecclésiastique devint évêque de Marseille. Avec sa modestie habituelle, Vincent ne révèle rien dans l'entretien suivant du rôle sublime qu'il joua : (1)

« J'ai connu un célèbre docteur, lequel avait longtemps défendu la foi catholique contre les hérétiques, en la qualité de théologal, qu'il avait tenue dans un diocèse, la défunte reine Marguerite l'ayant appelé auprès de soi pour sa science et pour sa piété, il fût obligé de quitter ses emplois; et comme il ne prêchait ni ne cathéchisait plus, il se trouva assailli, dans le repos où il était, d'une *rude tentation contre la foi*., le docteur donc, se voyant en ce fâcheux état, s'adressa à moi pour me déclarer qu'il était agité de tentations bien violentes contre la foi, et qu'il avait *des pensées horribles de blasphèmes* contre Jésus-Christ; et même de désespoir jusque-là qu'il se sentait poussé à se précipiter par la fenêtre. Et il en fut réduit à une telle extrémité, qu'il fallut enfin l'exempter de réciter son bréviaire, et de célébrer la Sainte Messe, et même de faire aucune prière d'autant que *lorsqu'il commençait seulement à réciter le Pater il lui semblait voir mille spectres* qui le troublaient grandement; et son imagination était si desséchée et son esprit était si épuisé à force de faire des *actes de désaveu de ses tentations* qu'il ne pouvait plus en produire aucun ».

(1) COSTE, *Correspondance*, t. XI, p. 32. Récit d'une tentation contre la foi.

Abelly tenait d'une personne de grande piété le secret de la guérison de cet obsédé ; il l'expose en un long développement, dont on retiendra quelques phrases (1) :

« Cependant cet homme tomba malade et dans sa maladie l'*Esprit malin redoubla ses efforts* pour le perdre. M. Vincent le voyant réduit à ce pitoyable état, et craignant avec sujet qu'il ne succombât enfin à la violence de ces tentations d'infidélité et de blasphème, pria Dieu « qu'il lui plust retirer ce malade du danger où il estait ; et imitant la charité de Jésus-Christ qui s'est chargé de nos infirmités pour nous en délivrer, il s'offrit à sa divine Majesté en esprit de Pénitence, pour porter en soy-même, sinon les mesmes peines au moins tels effets de la Justice qu'il aurait agréable de luy faire souffrir. »

La prière fut exaucée, « mais en mesme temps Dieu permit que cette tentation passast dans l'esprit de M. Vincent, qui s'en trouva dès lors vivement assailly ».

EPISODE PSYCHASTÉNIQUE

Consultation de Vincent de Paul qui écarte le diagnostic de possession démoniaque ; guérison lors d'une maladie intercurrente.— Au début de l'année 1638, Vincent fût délégué par l'Official de Paris pour examiner la fille du duc d'Atri et savoir s'il y avait lieu de la faire exorciser. Cette jeune fille se trouvait au couvent de Port-Royal ; la Mère Arnauld, qui la considérait comme possédée, y fait allusion dans plusieurs de ses lettres. La guérison survint lors d'une maladie grave ; elle fut précédée d'une rechute.

Voici en quels termes Vincent rapporte les événements au père de la malade en mars 1638 (2) :

(1) ABELLY. *Vie de saint Vincent*, livre II, chap. IX, édition 1668.

(2) COSTE, *Correspondance*, t. I, p. 470.

« Il y a trois ou quatre mois que j'eus ordre de l'Official de Paris de visiter Mademoiselle votre e, sur ce que M. le Comte de Maure lui avait mandé permission de la faire exorciser, selon l'avis e plusieurs personnes de grave piété lui avaient nné qu'elles craignaient que cette bonne enfant ne fût travaillée de quelque possession ou obsession maligne. Le sujet qu'ils avaient de le croire était version qu'avait cette bonne fille pour les choses Dieu, qui était venue à tel point qu'elle était à la dé-l'Evêque auprès de M^{lle} de Longueville qu'il y uit trois ans qu'elle ne priait point Dieu et environ ux ans qu'on l'avait tenue enfermée dans une chambre au Port-Réal, sans entendre la sainte messe. Ce donc là le sujet qui fit avoir cette opinion à ces nnes âmes et la raison pour laquelle j'eus le lieu la voir. D'abord elle me montra son état avec *ement et candeur*; car elle a *l'esprit fort bon et l'idée* incomparablement au delà du commun des es mais *un peu mélancolique*. Ma pensée fut d'abord *il n'y avait que cette humeur mélancolique qui la travaillait*.

« Le respect, que je devais néanmoins à ceux qui nient d'avis qu'il y avait quelque obsession maligne, fit que je soumis mon jugement au leur et que sans mon rapport à M. l'Official je lui dis qu'il n'y ait pas d'inconvénient que M. Charpentier — c'est ecclésiastique d'insigne piété de cette ville — lui quelques exorcismes secrets, doucement et sans provoquer l'esprit malin au dehors, plutôt par imprécation que par exécution, qui était l'avis du R. P. Général de l'Oratoire, ce qui ne fut point exécuté à cause de la maladie dudit sieur Charpentier. Cependant il plut à Dieu envoyer à M^{lle} votre fille une maladie assez grande et dangereuse en laquelle son esprit ouvrit; et la maladie ayant été un peu longue et en quelque espèce de langueur, il me sembla qu'elle ait entrée dans le travail de la même humeur; or mme elle fut guérie néanmoins, elle s'en trouva livrée. »

Cette dernière observation met en lumière la méthode de Vincent : son diagnostic repose sur une évaluation du fond mental (jugement, solidité de l'esprit), et une appréciation du trouble surajouté (humeur mélancolique). Il ne se contente pas de l'aspect pittoresque qui avait fait affirmer par l'entourage une obsession maligne. Vincent conclut à une cause naturelle, et il n'est pas partisan de l'exorcisme.

Mais il ne peut, dans le milieu fanatique de Port-Royal, avoir quelque chance de faire accepter un avis trop personnel. Aussi va-t-il se contenter, et en s'appuyant sur une autorité théologique, d'enlever à l'exorcisme tout l'appareil qui pourrait influencer dans un sens fâcheux l'émotivité de sa malade ; il désigne un prêtre en qui il a confiance, spécifie que la cérémonie sera tenue secrète, douce et sans fracas. Il pare de son mieux un mal qu'il estime inévitable.

SAINT-VINCENT DE PAUL, DIRECTEUR D'ASILE

Trois des malades précédentes avaient été confiés à Vincent antérieurement à son entrée à Saint-Lazare.

Ces observations nous démontrent que Vincent était déjà connu depuis de nombreuses années comme un spécialiste autorisé des maladies mentales, lorsqu'en 1632, il fut appelé à en recueillir dans sa maison. Elles renseignent aussi de façon pittoresque sur l'opinion que l'on avait à cette époque des aliénés. Les milieux sociaux élevés conservaient sur ces malades des préjugés vivaces, les hommes d'élite qui ne les partageaient pas devaient encore rester timides ; Vincent en donna le sage exemple.

Le voici maintenant installé à Saint-Lazare. Il y trouve trois ou quatre aliénés, quelques correctionnaires hébergés par son prédécesseur le prieur augustin Adrien Le Bon ; c'était là l'embryon d'une maison de santé, qui allait se développer rapidement.

Comment Vincent comprendra-t-il son rôle de *directeur d'asile*, quelle attitude prendra-t-il vis-à-vis des

puissantes familles de ses pensionnaires, enfin comment les résultats vont-ils être appréciés ?

Abelly nous apprend que les correctionnaires vivaient dans un bâtiment à part, qu'ils n'y avaient communication avec personne, en dehors du consentement de leurs parents ; dans l'intérieur même de la maison, ils n'étaient connus que de la petite partie du personnel qui en prenait soin.

« Il y a des frères destinés pour les besoins du corps et des prêtres pour ceux de l'âme ; ceux-là ont soin de leur nourriture et autres besoins extérieurs ; et ceux-ci les visitent, consolent et exhortent à changer de vie, à quitter le vice et à se porter au bien et à la vertu. »

En dépit de ces précautions, la discipline semble avoir été très paternelle, l'évasion du chevalier Jean de Montholon (1635) montre que la surveillance ne s'exerçait pas toujours avec beaucoup d'efficacité (au moins dans les débuts). Saint-Vincent lui-même la raconte en termes très simples au frère de l'évadé, Guy François de Montholon, qui l'avait placé :

« Je vous dirai avec une extrême douleur que je suis indigne de l'honneur de votre bienveillance ; pour n'avoir su garder M. le Chevalier votre frère, qui s'est sauvé ce soir par une petite porte écartée qui sert à *notre lépreux*, pendant que je parlais à votre clerc qui m'est venu trouver de votre part, sur le sujet d'une lettre que je vous avais écrite. Je venais de le laisser avec un religieux de céans dans le jardin à M. de Saint Lou... in. M'étant venu trouver, je n'ai fait que le conduire jusqu'à la porte, là où l'on m'a dit que votre clerc me demandait ; et à peine étais-je avec lui, quand l'on m'est venu dire : Voilà ce gentilhomme qui se sauve. Ce même temps je suis allé au jardin et de là à la petite porte par laquelle l'on m'a dit qu'il venait de sortir et qu'il était avec un des religieux de céans, lequel je croirais bien qu'il lui ait enseigné cet endroit par lequel il s'est sauvé. Et de faire courir après, nous n'avons point de gens

propres pour cela et puis les soldats l'auraient infailliblement secouru » (1).

Le caractère « fermé » de l'établissement n'était pas, on le voit, pris très au sérieux par ceux même qui eussent dû prêter main-forte ; et tout ceci au temps de Louis XIII n'avait certainement rien que de très banal.

Vincent se refusait d'ailleurs à employer la force. Bien souvent, on le sait, il avait dû refréner le zèle des Dames de Charité, qui pour le « renfermement » et la discipline des pauvres, auraient volontiers usé de moyens violents. De même il voulait que les bizarreries, l'indocilité, l'insolence même des malades fussent supportées avec patience. Il lui répugnait aussi de faire entrer par ruse les jeunes libertins dans la maison de Saint-Lazare toujours si hospitalièrement ouverte aux *exercitants* N... était venu y faire une retraite. Sa mère demandait à Vincent d'en profiter pour le garder au quartier de correction, Vincent s'y opposa avec fermeté ; le journal de ses derniers jours (cela se passait le 6 juin 1660) contient sa réponse nette ; « lui étant venu de son bon gré en retraite, il faut dire à sa bonne mère que cela ne se peut et ne se fait jamais, outre que ce serait perdre le fruit de sa retraite, cela donnerait de l'aversion. Dites qu'on ne peut pas » (2).

Il n'acceptait pas davantage de conserver dans sa maison un sujet qu'il estimait normal, et plutôt que de consentir à un internement arbitraire, il faisait entrevoir à la famille la possibilité d'une sortie imposée par le Parlement : « je lui dis que s'il me croyait il remettrait son frère en liberté, parce que j'étais assuré que le Parlement, entendant ses raisons, le mettrait dehors, et qu'il valait mieux qu'il nous eût à vous et à lui l'obligation de sa sortie, que non pas à la justice » (3).

(1) COSTE, *Correspondance*, t. I, lettre 196.

(2) COSTE, *Correspondance*, t. I, lettre 196.

(3) COSTE, *Correspondance*, t. XIII, p. 178.

Il ne cessait de répéter aussi qu'il fallait bien traiter et bien nourrir les pensionnaires. S'il apprenait que ses conseils n'étaient pas suivis, dit l'abbé Coste, il en ressentait beaucoup de peine et réprimandait sévèrement les coupables.

« A propos des pensionnaires, mes frères, disait-il un jour sur un ton de légitime indignation, j'ai appris qu'on leur donne quelquefois des portions bien désagréables et bien mal accommodées, même de la viande ou du vin qui est resté du soir du jour précédent. Or, mes frères, cela est mal. Ce sont des gens, dont les parents payent bonne pension ; n'est-il pas juste qu'on leur donne quelque chose qui soit accommodé comme il faut et qui soit bon ? Au nom de Dieu, mes frères que cela ne se fasse plus, mais baillez-leur comme à nous comme aux prêtres. »

« Ces pauvres gens, qui ne sont point en état de vous la pouvoir demander et qui plus est, ne vous voient point pour le pouvoir faire, ne leur pas rendre vous-mêmes. Oh ! certes, cela est une grande faute. Je vois souvent les parents qui me demandent comment ils sont traités. Je leur dis qu'ils sont traités comme nous. Et cependant voilà qu'il se trouve que cela n'est pas ainsi, que vous faites le contraire... je prie les officiers de tenir la main à ce qu'on donne à ces bonnes gens tout de même qu'aux prêtres ».

Il n'y avait d'ailleurs pas encore de régimes déterminés pour répondre aux divers prix de pensions. Vincent constate qu'il est injuste « à l'égard de ceux qui paient plus grosse pension, de ne pas leur donner quelque chose de plus qu'à ceux qui en paient moins ».

Le résultat du traitement moral se faisait parfois attendre, et les prêtres désespéraient de l'amélioration ; tandis que Vincent conseillait inlassablement à persévérance, l'un d'eux parlait un jour de rendre à ses parents quelque incorrigible. Mais, dit Abelly, Vincent ferma la bouche à ce prêtre lui disant :

(1) COSTE, t. XII, p. 605.

« Pensez-vous bien, Monsieur, que la fin principale que nous devons avoir, en recevant des pensionnaires céans, est la Charité? Or dites-moi, n'est-ce pas une grande charité à nous de retenir cet homme, puisque, s'il en était dehors, il s'en irait renouveler le trouble qu'il a causé ci-devant à tous ses parens, lesquels l'ont fait enfermer avec permission de la justice, parce qu'étant un mauvais garçon, ils n'en pouvaient venir à bout. Ils l'ont amené céans pour avoir du repos en leur famille et pour essayer si Dieu, par ce moyen, aurait agréable de le convertir de sorte que de vouloir aujourd'hui le renvoyer étant encore dans son premier esprit, ce serait vouloir remettre le trouble dans une famille, qui est maintenant en paix par son absence. Ses menaces ne sont pas considérables, car par la grâce de Dieu, il n'est pas encore arrivé grand mal à la compagnie de la part de cet emporté, et nous devons espérer qu'il n'en arrivera pas à l'avenir. Pensez-vous Monsieur que ce garçon ne considère pas que ce sont ses père et mère qui le tiennent? ici Il sait bien que ce sont eux qui l'y ont fait mettre, et non pas nous. »

Mais le plus souvent les efforts ne demeuraient pas stériles, et rares étaient les cas où il fallait se contenter d'un aussi pauvre minimum. Beaucoup des jeunes débauchés étaient remis pour toujours dans le droit chemin; il en est même, paraît-il, qui furent trouvés dignes d'être élevés aux premières charges de judicature et à d'autres offices de grande importance dans lesquels ils réussirent fort bien.

Des ivrognes, des vicieux, des blasphémateurs, des vagabonds, abandonnaient leurs néfastes penchans pour mener une vie exemplaire; d'anciens entrèrent dans les ordres, dans les affaires, continuèrent leurs études.

« D'autres, qui avaient volé la maison paternelle et, n'ayant pas eu le temps de dissiper leur vol, l'avaient caché en un lieu où ne le pouvait trouver, ont dit franchement et sans force l'endroit où ils l'avaient mis

étant bien marris du tort qu'ils avaient fait à leurs parens et résolus de le réparer.

« On en a vu quelques-uns qui avaient été si dénaturés que de frapper leur père et mère, quelques autres d'attenter à leurs vies, et d'autres de les en menacer, qui néanmoins à la sortie de Saint-Lazare fondaient en larmes devant eux, leur demandant pardon. et qui ensuite leur ont donné contentement ».

Un des premiers officiers d'une cour souveraine, ayant du placer à Saint-Lazare un neveu débauché, souhaitait qu'il y eut dans Paris quatre maisons semblables. Et Claude de Pouilly, marquise d'Esne, demandant à saint Vincent, en août 1660, de prendre son fils aîné à Saint-Lazare, parce qu'il avait dérobé tout l'or et l'argent, toute l'argenterie de ses parents, invoque la « haute réputation » de M. Vincent, elle « souhaite qu'il lui fasse la grâce » de recevoir ce fils dans son établissement (1).

Dans ses dernières années, saint Vincent recommandait à ses prêtres l'œuvre des aliénés ; il s'attachait à prévoir l'objection possible : « pourquoi perdre notre temps auprès des insensés ? » Et il ne craignait pas de menacer sa communauté de la vengeance divine, si elle venait à se relâcher dans cet emploi. « Autrement, disait-il un jour Dieu nous en punira. Oui, qu'on s'attende de voir tomber sa malédiction sur la maison de Saint-Lazare, s'il arrive qu'on y néglige le juste soin qu'on doit avoir de ces pauvres gens. »

*
..

Ferrus, presque seul au XIX^e siècle, a rendu justice à saint Vincent de Paul en reconnaissant l'importance de cette partie, malgré tout accessoire de son œuvre : « Vincent de Paul, ce digne apôtre de l'Évangile, dit-il dans son traité *Des Aliénés*, fut le premier parmi nous qui prêcha avec enthousiasme en faveur de ces infortunés ». Vincent apparaît ainsi, dans la voie philanthropique, comme un précurseur de Pinel.

(1) COSTE, *Correspondance*, t. VIII, p. 348.

Revenons en terminant sur deux points de son œuvre : d'abord sa distinction fondamentale des insensés et des pervers : les seconds sont des aliénés, tout comme les premiers ; avant Pinel et sa manie sans délire, avant Rusch et « le dérangement in the moral Faculty », avant Georget, avant Prichard, avant Esquirol, Vincent a montré que les pervers appartenaient aux cadres de l'aliénation. Mais il ne les faisait pas bénéficier de l'irresponsabilité : aliénés « par malice », ils étaient « en leur bon sens, mais en usaient mal ».

Par ailleurs, la création de la maison de correction et d'aliénés de Saint-Lazare constitua une innovation d'une grande portée, elle instaurait au mode d'assistance tout nouveau : maison de santé destinée aux classes aisées, elle était basée sur une indication thérapeutique, sur la foi dans la possibilité d'améliorer les maladies et les anomalies mentales.

Après saint Vincent de Paul, la maison de Saint-Lazare ne continue pas ses progrès et se fixe dans une organisation et des méthodes immuables. Mais elle a constitué le prototype d'une série d'établissements, dans lesquels d'autres ordres, Frères Saint-Jean de Dieu, Bon Fils, etc., ne feront que suivre l'impulsion donnée par Vincent et développer son exemple dans un sens toujours plus médical.



UNE PAGE DU PROCÈS DE LA MARÉCHALE D'ANCRE

Le médecin Montalte.

L'imputation de judaïsme et l'oblation du coq (*).

Par M. TRÉNEL.

Le Maréchal d'Ancre, royalement assassiné, il ne fallait pas que sa femme lui survive. Léonora Galigai n'avait pas amassé contre soi moins de haines que son mari, ni moins de convoitises de ses richesses. Le meurtre du Maréchal eut lieu le 24 avril 1617. Léonora fut emprisonnée le jour même et son procès commença immédiatement.

Dans un livre remarquable, F. Hayem (1) a raconté la fantastique histoire de ce favori; ce livre est resté inachevé à sa mort: M. Abel Lefranc en fut l'éditeur; et, respectueux de l'œuvre, il s'est astreint à ne reproduire que ses copies des pièces du procès, principalement celles conservées à la Bibliothèque Nationale dans la collection des « Cinq cents Colbert n° 221 (2) ». Ce chapitre final n'est pas rédigé, mais les pièces très complètes parlent d'elles-mêmes et se passent de longs développements.

Néanmoins parmi les accusations portées contre cette malheureuse aussi malade que coupable, il en est une qui nous paraît bien curieuse et sur laquelle il n'est peut-être pas indifférent de tenter un commentaire; c'est l'*imputation de judaïsme* qui nous inté-

(*) Cet article a fait l'objet d'une communication à la séance de la Société d'histoire de la médecine du 10 décembre 1927. Depuis cette date a paru l'élégant ouvrage de H. d'Alméras : *Concini, maréchal d'Ancre* (1928), qui expose d'une façon très complète toute l'histoire du procès de Léonora Galigai.

(1) F. HAYEM. *Le Maréchal d'Ancre et Léonora Galigai. Préface d'Abel Lefranc*, 1910.

(2) Nos chiffres entre guillemets indiquent les pages du manuscrit.

resse au point de vue de l'histoire de la médecine car cette singulière imputation met en cause, en l'accusant de magie, un médecin qui eut son heure de célébrité. Nous compléterons ainsi les extraits des manuscrits donnés par Hayem qui en avait laissé de côté certaines pages.

Les documents sur les exorcistes abondent et l'exorcisme religieux possède ses règles et ses manuels. Mais la littérature médicale de l'exorcisme ne porte guère que sur les procédés employés par le clergé, quoiqu'il existe une riche documentation sur les cultes orientaux ; car l'exorcisme est de toutes les religions, et l'histoire du procès de Léonora Galigai nous la montre, ayant épuisé les talents des moines, faire appel à un médecin juif et à la Cabbale. Nous ne referons pas l'histoire de ce procès ; nous nous bornerons à ce point particulier.

Le recueil des pièces en débute par un inventaire détaillé des objets contenus dans les coffres saisis par les enquêteurs. C'est un catalogue intéressant pour la connaissance du costume et du mobilier au début du xvii^e siècle mais qui ne nous importe pas ici : cela va de la « robe de satin cramoisy rouge orné de perles et de diamants » aux objets les plus vulgaires.

Suit la liste des lettres et autres pièces manuscrites dont il est fait état dans les imputations concernant les malversations, les collusions avec l'Espagne, les armements illicites, les trafics d'influence, le meurtre de Prouville, etc.

Dans cette sorte d'acte d'accusation signé Molé nous ne retiendrons que les points qui font l'objet de notre notice. Rappelons toutefois la singulière procédure qui fit nommer un curateur à la mémoire du feu Maréchal d'Ancre, en la personne de Pierre Mulard, procureur en la Cour (1), pour représenter le défunt

(1) Sur sa requête la Cour, par arrêt du 10 juillet 1617, « lui a taxé et ordonné pour ses salaires à la défense de la mémoire dud. defunt et instruction du procès et vacation en lad. charge la somme de six cent livres à prendre sur les biens dud. defunt et sa veuve, confisqués ». — (*Bibl. de l'Arsenal*, Ms, 2648 (139 G. F.) fol. 335-347).

au procès, et cela évidemment afin d'impliquer sa femme dans les actes qu'on lui imputait à lui Maréchal, actes dont plusieurs devaient fatalement entraîner la condamnation à mort et la confiscation des biens; et le curateur dut non seulement subir un interrogatoire (fol. 299-302) mais aussi une confrontation avec les témoins (fol. 357-368).

Nous donnerons ici les articles de l'inventaire des pièces qui concernent la question que nous étudions et qui n'ont pas été reproduits par F. Hayem (fol. 28):

Inventaire des pièces que met et produit par devant vous M^{rs} tenans la Cour du Parlement.

Le Procureur Général du Roy demandeur et accusateur par commⁿ de Leurs Majestés.

Contre Mulart curateur à la mémoire du feu Mar^{al} d'Ancre et Léonora Galigay sa veufve Vincence Ludovici — Montaubert ses serviteurs domestiques.

.....
Item — pour monst^r qu'ils se sont rendus coupables du crime de Lèze Maté non seulement humaine comme il est cy-devant justifié mais divine, Ayans introduit les juifs en France comme Montalte, Alvarez et aultres et connivé continuellement avec eux,

S'estre servis de leur cabale et de leurs livres à très mauvaise fin.

Ayans fait offrir un coeq (oblation ord^{re} des juifs) au lieu de la S^{te} Hostie en la messe.

Fait oster les Crucifix de leurs chambres empeschans les effets de leur judaïsme,

Avoir envoyé jusqu'à Amstredam plusieurs fois pour en faire venir d'autres pour judaizer avec eulx.

Pour avoir fait venir en France plusieurs magiciens, les avoir retiré chez eux, hanté et fréquenté ordinairement avec eulx,

Se servir d'images de cire et les conserver en des cercueilz.

Avoir consulté les Magiciens et s'estre aidé de caractères pour avoir pouvoir sur la volonté d'alulrui et se maintenir bien près des grands,

S'estre servy des Eglises pour commettre leurs impiétés qui ont esté recongneu par les cris et gémissements espouvantables qui s'entendoient de toutes parts.

PIÈCES

La première est une lettre écrite de Venise à Vincence par Jean Vecco du 26 avril 1611 avec sa mission pour la recherche de Montalte prouvant la lettre avoir esté escrite pour faire venir led. Montalte vers lad. Mareschalle par laquelle se voit que led. Montalte est tenu pour un grand Hebrieu et vray Juif.

La deuxième est aultre lettre de Montalte à lad. Galigay par laquelle il déclare qu'il est prest de venir *sous sa bénigne protection n'entendant renier la religion dont il fait profession*, qu'en ung seul acte on pourra reconnoistre son intention. Son avis c'est qu'en pratiquant à Paris il ne pourra *prendre argent le jour de son observance*, mais qu'il y proceddera le plus subtilement qu'il se pourra.

.....
La cinq^{me} sont deux livres juifs

Ce document et toutes les autres pièces du procès ont été certainement connues de Legrain, auteur de la *Décade commençant l'histoire du Roy Louis XIII*, pamphlet et apologie plutôt qu'histoire. Celle de ses pages qui a trait à notre sujet est le meilleur exposé qu'on en puisse faire et le plus pittoresque.

Aussi bien est-elle peu lue et l'on nous permettra de la reproduire intégralement (1).

Et premièrement ayans les accusez peu ou point de zele au Christianisme, et leur humeur étant portée au judaïsme et outre à la science de sçavoir et cognoistre les adventures, sçachans qu'il y avoit en Italie un juif renommé pour l'intelligence et science qu'il avoit de ces choses, appelé Montalto, faisant profession de médecine, et portant réputation d'estre un grand Hebrieu et vray Juif, ils délibérèrent de l'attirer à eux à quelque prix que ce fust employans à cette négociation Vincencio Ludovici, italien, leur secrétaire.

Cela a été vérifié par lettres écrites de Venise au dit Vincence le vingt-sixième avril mil six cens unze, par lesquelles on luy donne espérance de faire venir en France le dit Montalto; et par les lettres d'iceluy Montalto mesme, escrites le sixiesme May ensuivant à la dite Léonora Galligai par lesquelles il l'assure *qu'il est prest de venir par le moyen d'une*

(1) B. LEGRAIN. *Décade commençant l'histoire du Roy Louis XIII*, 1618.

tant bénigne et singulière protectrice. N'entendant néanmoins se déguiser et contrefaire en sa profession ains exercer librement sa religion judaïque veu qu'il a refusé de grands offres à luy faits d'ailleurs à Bologne, à Messine, à Pize, mesmes d'être successeur du grand médecin Mercurial sous la très bénigne protection du Grand Duc Ferdinand et qu'aussi luy avoit été offerte la première chaire de Padoue, adjoustans qu'en un seul acte on pourra recognoistre son intention, à sçavoir qu'il ne recevra aucuns deniers le jour de son observance c'est-à-dire le jour de Sabath.

Ces lettres ont esté veues au procez en la production littéraire contre la dite Galigaï sous la cote K, et fait grandement à considérer là-dessus; la déposition de la Place, escuyer de ladite Galligaï, qui luy a soustenu en la confrontation que depuis la venue de ce Montalto, elle ne visitoit plus les églises, ne se confessoit plus ains s'amusoit à faire des petites boulettes de cire qu'elle mettoit en sa bouche.

De façon que par la fréquentation de ce Montalto les accusez furent désaccoutumez des observances de la Foy et Religion chrestienne et accoutumez au judaïsme. Aussi on a trouvé en leur maison un livre intitulé Cheinuc, c'est-à-dire en langue hébraïque *accoustumance*, pour apprendre et accoustumer à l'Hébreu, estans ce livre une forme de catéchisme contenant les 613 commandemens de la loi hébraïque et judaïque dont il y a 248 affirmatifs selon le nombre des membres de l'homme et 365 négatifs selon les jours de l'an. Plus a esté trouvé en leur maison un autre livre intitulé Machazor c'est-à-dire révolution du service annuel à l'usage des juifs espagnols, imprimé à Venise.

De cette fréquentation et catéchisation est ensuivie l'apostasie et désertion de la religion chrestienne pour se transporter comme ils ont fait au judaïsme pratiquant les sacrifices, oblations et exorcismes usités entre les juifs.

Cela est vérifié au procez tant par la preuve testimoniale et vocale que par la confession de ladite Galligaï et entre autres dépositions, celle de son carrossier est notable, par laquelle on veoit comment ils se servoient de plusieurs Eglises en la ville de Paris pour y commettre de nuit telles impiétez recogneues par les cris et hurlemens que l'on entendoit en icelles, lorsque ladite Galligaï sacrifioit un coc, qui est une oblation accoustumée entre les juifs en la feste de réconciliation, offrant un coc pour les péchez. Et que cette oblation d'un coc soit judaïque et que les juifs ayent accoustumé d'en user ez lieux où ils ont permission de demeurer, il en appert par deux livres

qui furent representez par Monsieur le Procureur général du Roy lorsque l'on procédoit au jugement du procez l'un inscrit *Baal Haturim* c'est-à-dire le *chef et patron des ordres* en la première partie duquel intitulée *Grachchaüm*, c'est-à-dire le *chemin et sentier de vie*, ou *la manière de vivre que l'on doit garder*, ou *la manière de passer cette vie*, est fait mention de cette oblation et duquel livre Rabbi Jacob soy-disant Gaulois est auteur. Et l'autre intitulé la *Sinagogue juifve* au 20^e chapitre (*Synagoga judaïca edita Hanouïce-anno 1514*) duquel est escrit ce qui se fait en cette feste de *Reconciliation* durant 10 jours pénitentiaux et qu'au neufiesme les juifs se lèvent de grand matin, fréquentent l'Escole, chantent et font plusieurs prières : Et soudain qu'ils retournent au logiz chaque mâle tant vieil que jeune, prend en sa main un coc et la femelle une poule et la femelle grosse un coc et une poule ensemble en leurs mains et récitent du Psaume de David ces mots : Les fols par la voix de leur prévarication et pour leurs iniquitez sont affligez en sorte que leur âme a abominé toute viande et sont parvenus jusques aux portes de la mort (Psaume 105).

Cette oblation du coc ne monstre pas seulement le judaïsme mais aussi le paganisme et déclare les accusez Apostats et conséquemment sacrilèges, car l'apostat est tenu pour sacrilège par les Constitutions impériales qui punissent tels crimes capitaux de cette confiscation entière. Et à ce que ladite Galligai a dit pour excuse qu'elle avoit faict telle oblation du coc pour sa santé et guérison d'une maladie qu'elle avoit, on luy a respondu que telle impiété est punie de mort, encore que ce soit pour remède de guérison.

Davantage la preuve de leur affection au judaïsme se tire de la diligence qu'ils faisoient de faire venir des juifs en France, ayans envoyé à Amsterdam en Hollande où il y en a pour en faire venir à Paris, comme il est vérifié au Procès.

* *

Qu'était-ce que ce Montalte dont le nom revient à chaque ligne des interrogatoires et des dépositions et qui, tout mort qu'il fût, est quasiment traité en accusé et en complice; il n'y a manqué que la nomination d'un curateur comme pour le défunt Maréchal.

Ne fût-il que médecin ou surtout exorciste, fût-il, réellement du prosélytisme auprès de sa cliente?

Lavollée d'après ses documents italiens le dénomme
« Philotée Montalto de son vrai nom Pompilio Evan-

gelisti se disant (1) docteur de la Palestine » (??) Ce dernier nom nous donne à penser que ce devait être un Marrane (2) évadé du Portugal et relaps.

Il en était bien ainsi. Les documents que nous avons pu consulter (3) quoique n'apportant pas de renseignement absolument précis sur son existence antérieure le donnent comme Portugais et ayant fait un premier séjour en France en 1607 venant de Flandre. Comme beaucoup de ses coréligionnaires il était l'un de ces réfugiés fuyant les horreurs de l'Inquisition, parmi lesquels devait naître Spinoza et à qui la Hollande accorda une large hospitalité soit sur son territoire, soit dans ses colonies, dont plus tard ils devaient faire la prospérité, en Guyane en particulier.

Daniel Lévi de Barrios (4) qui nous donne son nom hébreu Eliau (c'est-à-dire Elie et non Elian comme on l'a écrit sans doute à la suite d'une faute d'impression) rapporte que Montalte était venu en France à la demande de Marie de Médicis « qui avait obtenu pour lui de Henri IV la permission d'observer la loi sacrée avec tous ses domestiques ».

« Il fut d'abord si bien en cour, que le Roi lui demanda de visiter une Princesse ; mais la distance ne lui permettait pas de le faire sans profaner le Saint

(1) HÉROARD dans son journal à la date du 10 août 1608, parle d'un bouffon italien qui portait le nom de docteur de la Palestine. Était-ce une moquerie à l'égard de Montalto ?

(2) On sait qu'on a récemment reconnu au Portugal la persistance des communautés de ces marranes pratiquant le catholicisme, mais tenus à l'écart par le reste de la population. (Voir le journal *Paix et Droit* 1926-27 passim et *Univers Israélite* passim.)

(3) *Encyclopedia Hispano-Americana* (art. Montalto) et les *Encyclopédies bibliques*.

(4) DANIEL LÉVI DE BARRIOS (Alias don Miguel), descendant de Marranes et revenu au judaïsme, fut un poète errant et un polygraphe hispano-juif, capitaine dans l'armée espagnole de Flandre de 1665 à 1674. Il a laissé entre autres une *Relacion de los poetas y escritores espanoles de la Nacion judayca-Amstelodama* où sont cités un grand nombre de médecins juifs contemporains, entre autres un certain Juda Lumbroso établi en Toscane puis à Venise. Serait-ce un ancêtre du célèbre anthropologiste ? (d'après Kayserling qui a réédité ce curieux opuscule qu'il dit *trissime*. *Revue des Etudes juives*. T. 18, 1889, p. 276.)

Sabbat; comme il répondait que pour cette raison il ne pouvait obéir, le Roi ordonna d'établir des relais de carrosse pour qu'il arrivât à temps sans enfreindre la sainte règle du Sabbat ».

Barrios ajoute qu'il possède de lui des manuscrits sur des sujets religieux « qu'il estime plus que des pierres précieuses ».

Les titres de ces précieux écrits sont donnés (1) par Kayserling :

Tratado hecho por el Doctor Montalto sobre el capitulo 53 de Ezayas e outros Textos da Sagrada Escritura.

Razonamiento del Senor H. M. en Paris por mandado del Rey Enrique IV delante de los mayores Teologos y Doctores de su Corte.

Livro fayto per lo illustre Eliau Montalto de G. M. em que mostra a verdade de diversos textos e casos, que allegaon as gentilidades para confirmar suas sciencias.

Tradate sobre o capitulo 53 de Isahias de saprentissimo e celebre varao o Doutor Esiau Montalto de gloriosa memoria, conselheiro e Medici del Rey e da Reyna de Francia e de Navarra.

Montalto était en effet un zéléteur : pendant son séjour à Livourne, il détourna de se convertir Paul de Pina (Rehuel Jessurun) qui en 1599 avait quitté Lisbonne dans l'intention de se faire religieux à Rome. Pina devint un personnage important de la communauté d'Amsterdam et est l'auteur du « Dialogue des montagnes ».

Mais Montalte ne se borna pas à des écrits de controverse religieuse ou d'exégèse. Sa valeur médicale, dont la lettre citée par Legrain montre qu'il avait conscience, était reconnue même par le Mercure Français si peu favorable que lui soit celui-ci. Il est l'auteur d'un gros ouvrage intitulé : *Philippi Montalto Lusitani Medicinæ doctoris optica intra philosophiæ et medicinæ aream. De visu, de visus organo et objecto*

(1) KAYSERLING. *Bibliotheca Espanola-Portuguesa judaica*. Dictionnaire bibliographique des auteurs juifs, de leurs ouvrages espagnols et portugais, Strasbourg, 1890.

KAYSERLING. *Geschichte der Juden in Spanien*, I, 146.

theoriam accurate complectans. Florentiæ 1606 (in-4°. B. N. T. 41-3) dont nous aurons l'occasion de donner plus loin un curieux extrait.

Nous ne savons pas s'il faut lui attribuer un ouvrage contemporain *De homine sano libri III. Francofurti 1591* par H. Montalto ; pourtant nous noterons que cette même initiale d'un prénom lui est attribuée dans l'un des ouvrages dont nous donnons plus haut le titre d'après Kayserling.

Comme savant, il avait d'ailleurs de qui tenir : il était frère cadet du célèbre *Amato Lusitano* (Juan Rodriguez de Castel-Bianco ou Rodericus Castelli Albi), qui, forcé d'émigrer comme lui en Italie d'abord (1), puis à Raguse et à Salonique où il mourut le 11 janvier 1568, est auteur des « *Curationum medicarum centuriæ septem* ».

Marie de Médicis lui montra sa reconnaissance jusque dans la mort. Quand il mourut le 19 février 1616 (2) la reine, lui évitant sans doute ainsi d'être mis à la voirie, comme l'avait été l'astrologue Côme Ruggieri par décision de l'évêque de Paris, fit embaumer son corps et ordonna de le faire transporter par Paul Lévi Morteira (3) à Amsterdam où il fut enterré : Kayserling (4) rapporte son épitaphe d'après Daniel Lévi de Barrios :

Aqui esta sepultado o ill^{re} e asinado
Varao Morenu (5) e sabio universal medico
Del Rey de França o Rab Raby Eliau

(1) Ses œuvres lui valurent le dangereux honneur de lui attirer l'inimitié du fameux *Mattioli* qui — peut-être jaloux de sa renommée grandissante, et quoique Amatus lui ait rendu hommage dans sa préface des *Enarrationes* — lança contre lui une *Apologia*. Venise 1558, où il l'accuse d'apostasie et vraisemblablement l'obligea à fuir de nouveau devant les menaces de l'Inquisition aux bûchers de laquelle il avait difficilement échappé en Portugal. Maximiano Lesnos, professeur de médecine légale à Porto a écrit sa vie.

(2) L'édit nouveau (Lettres patentes du 23 avril 1615) par lequel le roi « L'annulait tous les juifs qui depuis plusieurs années à la faveur de la maréchale d'Ancre se glissoient à Paris » (Mercure françois IV, 45) ne lui avait donc pas été appliqué.

(3) Auteur et polémiste qui fut le maître de Spinoza et qui plus tard l'excommunia (d'après D. L. de Barrios et Kayserling).

(4) KAYSERLING (*Bibliotheca*... K. indique en outre que cette épitaphe en hébreu est citée par D. H. de Castro in *Israël-Weckblad*, I, n° 49).

(5) MORENU. Dénomination honorifique hébraïque : notre maître.

Montalto cuja Memoria seia em Bendicao
O qual se apegon com el Dio em XXIX do
Mes de Sevath do anno de VMCCCLXXVI.

* *

Les dépositions de Desdiguières, Laplace, Daquin, Garcia Alvarez, etc., accusaient Montalte de magie.

Dans ses interrogatoires, Léonora pour sa propre défense se renferma dans des dénégations complètes et contredit toutes les accusations. Elle dut bien reconnaître qu'elle l'avait reçu chez elle, mais ce fut uniquement comme médecin. « Elle nie avoir connu des juifs se mêlant de dire bonne fortune, faire nativité et des charmes; en fait de juif ne connaît que Montalte, médecin de la dame Reine Mère qui estoit venu secourir lad. dame Reine par le congé et permission du pape ».

Bien mieux c'est sur le conseil de Duret (1) qu'elle s'était fait soigner une première fois par lui comme il passait par Paris trois ans avant la mort du Roi Henri. Elle était gravement malade abandonnée des médecins. Jamais elle n'a ouï dire qu'il fût magicien mais elle sait *que c'estoit un très gallant homme en médecine*. Quand il dut quitter la France par ordre du roi — car le bon roi Henri expulsa les juifs (2) — la reine Marie le recommanda (3) au grand duc de Toscane: « C'est un personnage fort estimé qui s'est toujours montré bien affectionné en mon endroit et qui m'a été recommandé de gens de qualité et de grand mérite ». Les prétentions qu'attribue Legrain à Montalte paraissent donc justifiées et ceci prouverait en effet sa valeur médicale.

(1) Jean DURET, médecin de Marie de Médicis, est traité par Tallamant des Réaux de maître visionnaire. *Historiette XXXVIII*. — HAZOT, *Notice des hommes des plus célèbres de la faculté de médecine de Paris*, 1778, m. n°, p. 82.

(2) Il avait pourtant par lettres patentes du 10 mars 1603 renouvelé l'autorisation de résidence et les franchises des juifs de Metz à eux accordées par Henri II en reconnaissance des services rendus pendant le siège de cette ville par Charles-Quint. (Bulletin de la Société d'archéologie de Lorraine, 1908).

(3) EN. LAVOLLÉE. — *Mort de Conchine* (Extrait du Correspondant 1909) d'après les *Archives d'Etat de Florence. Medica* 4729, fol. 134.

Celle-ci est d'ailleurs confirmée par Richelieu qui pourtant n'est pas tendre dans son jugement sur Montalto (1).

« Peu auparavant ces changements, les différentes agitations des affaires troublèrent l'entendement de la Maréchale d'Ancre et la portèrent dans des défiances pour sa maîtresse et pour elle qui mirent en confusion tous les esprits de la cour.

Elle commit la santé de la Reine à un juif portugais nommé Montalto, qui *régentoit en médecine à Pise*. Cet homme, assez savant, mais beaucoup plus matois, se servit de la disposition où il trouva les esprits de la Reine et de sa favorite et leur imprima dans la tête que tout étoit plein de sorciers, principalement de fascinateurs, qu'il étoit nécessaire qu'elles se communiquassent moins et qu'il savoit des remèdes pour empêcher l'effet de tous ces maléfices ».

Richelieu reconnaît ailleurs (p. 130) qu'il savoit « modérer ses fantaisies » mais il l'accuse encore d'avoir développé non seulement chez elle mais chez son mari et aussi chez la reine les idées sur le mauvais œil. « La Reine ayant été malade d'une défluxion sur un bras et d'une gratelle universelle... un médecin juif qu'elle avait et en qui la Reine n'avait pas peu confiance lui persuada que le commandeur de Sillery l'avait ensorcelée » (27 sept. 1615). Et plus loin il note : « Le médecin juif avait préoccupé son esprit, mais moins que celui de la Reine et de sa femme, qu'on les vouloit assassiner par la vue et les empoisonner par des regards. Leur manie en vint à tel point qu'ils ne regardoient que peu de gens et vouloient encore être regardés de moins ».

Ludovici au cours d'une de ses dépositions ajoute que Montalto était haï de tous les domestiques : « C'est lui qui a mis toutes les impressions, défiances et fantaisies en teste à la Maréchale, afin que personne ne la vit et qu'il la possédât seul ».

(1) *Mémoires de Richelieu* (Ed. Horric de Beaucaire et R. Lavallée. *cc. de l'H. de France*. T. II, p. 409. Append. K. Arch. des Affaires étrangères, France vol. 771 — fol. 95.

Par contre, André de Lizza, aumônier et musicien de Léonora, donne une autre impression dans sa déposition (fol. 412) où, à la question de l'enquêteur : « Quelle estoit la conversation de Montalto », il répond que sa conversation estoit bonne et agréable et qu'il estoit grand philosophe et grand médecin « et qu'il n'y avoit rien trouvé à redire hors sa religion ». Mais où nous recueillons nombre de renseignements, c'est dans la déposition la plus étendue de l'enquête (fol. 62-71), celle de ce singulier personnage qu'est Philippe d'Aquin qualifié au registre du Greffe criminel du Parlement (1) « de pauvre homme hébreu fait chrétien et catholique depuis quatre à cinq ans (2), chargé de trois petits enfants et une femme. Pendant qu'il faisoit profession de judaïsme, il avait été nommé Mardoché Cresque (3), natif de Carpentras et baptisé à Avignon cinq ans auparavant. »

« Il a cognu led. Montalte lequel il savoit être juif de religion et fut employé par ledit Montalte durant sept ou huit jours à traduire un livre manuscrit qui était en langue hébraïque lequel livre parloit de médecine ». Le fait grave, c'est qu'il déclara que pendant ces huit jours, Montalte l'avait entretenu du « *Cepher gheissira* qui veut autant dire que *Livre de la création* qui contient les fondements plus particuliers de la Caballe hébraïque qui est proprement la Maïye, que par cette science le Talmud et les Rabbins croient qu'un homme qui en sçait la pratique et la mettre à effet peut comme de nouveau créer un homme à sa dévotion, changer son humeur et habi-

(1) D'après les extraits de ces registres (B. de l'Arsenal n° 2648, p. 340 à la date du 12 juin 1617.

(2) Il deviendra professeur des langues hébraïque et chaldaïque au Collège de France et ses descendants auront une belle carrière; l'un de ses petits-fils fut le fameux Daquin, médecin de Louis XIV et son arrière petit-fils fut évêque de Séz. « Race de Juifs » grince Gui Patin.

(3) Vraisemblablement il descendait d'une famille de juifs espagnols ayant francisé le nom de Crescas et avait dû quitter Carpentras à l'époque de l'expulsion de cette antique communauté en 1576, dont une partie se réfugia en Provence (Isidore Loeb. *Revue des Etudes Juives*, XV, p. 276 et XII, p. 136). Le nom de Crescas existe sur une liste de juifs de Carpentras datant de 1347 que donne I. Loeb. La synagogue de Carpentras construite en 1367 existe encore; classée comme monument historique elle a été restaurée en 1928 (Univers Israélite, 4 avril 1930, p. 841)

tude, s'en faire aymer de telle sorte qu'il ne luy puisse rien refuser luy faire un autre cœur et une autre volonté. Et lui d'Aquin sait que le Talmud parle de plusieurs exemples ou de telles choses se sont faites comme de guérir les malades, avoir pouvoir sur autrui et autres choses émerveillables ».

On conçoit l'effet énorme que durent produire de pareilles révélations sur des juges déjà prévenus.

Tout aussi dangereux pour l'inculpée fut le récit par d'Aquin de la scène que le Maréchal le contraignit à jouer. Montalte étant mort d'une maladie épidémique pendant le voyage de la Cour à Tours en février 1616, celui-ci crut trouver en lui un remplaçant. Le faisant chercher à Moulins, chez le lieutenant civil à qui d'Aquin apprenait l'hébreu, il l'emploie à lire devant Léonora — qu'il trouva en pleine crise et faisant l'arche de pont — les psaumes 51 et 34 comme faisait Montalto. Et, détail amusant, comme d'Aquin en bon catholique qu'il était devenu s'était découvert pour les lire, le Maréchal l'obligea à remettre son chapeau sur la tête — de même tableau que Montalto — car comme on façon sait les juifs prient la tête couverte (1). Ce pittoresque ne peut avoir été inventé pour les besoins de la cause et est garant de la véracité du récit de d'Aquin. Celui-ci, en effet, si graves que soient les faits qu'il expose, ne semble pas chercher sciemment à charger Léonora ni à se disculper lui-même en en inventant : tout ce qu'il dit est plausible. Et s'il fait peut-être un peu trop ressortir le caractère magique de la cabale sur laquelle Montalte l'interrogeait, il ne dit rien que d'exact sur les livres rituels trouvés chez Léonora et dont il ne cache pas la banalité confirmée par *Pierre Vignal*, lecteur du Roi es lettres hébraïques. — Disons en passant que nous ne devinons pas quel sens magique pouvait être donné du psaume 51 qui est celui qu'on attribue au repentir de David après qu'il eût forniqué avec Bethsabée et

(1) Voir à ce sujet un récent article très documenté de Is. Kahan. *L'usage de se couvrir la tête*. Revue des Etudes Juives LXXXIV, p. 176, oct. 1927.

encouru les reproches du prophète Nthan. Le psaume 84 paraît non moins innocent dans son pieux lyrisme. Mais il y eut un acte qui fut sans doute interprété par les enquêteurs dans un sens très péjoratif. D'Aquin raconta qu'avant de lui faire lire les psaumes on retira un crucifix qui se trouvait dans la chambre — charge bien grave qui dut confirmer l'idée de judaïsme.

Ce qui permet encore de croire à la véracité de d'Aquin, c'est qu'il avoua avoir fabriqué des talismans gravés de maximes hébraïques pour Léonora sur la demande du Maréchal : quoiqu'il déclare ne pas croire à leur efficacité, cet aveu ne lui faisait pas moins courir quelque risque : il jouait là avec le feu.

Et pour tout cela, il n'aurait touché que 10 pistoles. Il pratiquait la modestie dont parle Juvénal :

*Implet et illa manum, sed parcius. Œre minuto
Qualiacunque voles Judæi somnia vendunt.*

Mais il était surtout pressé de se défilier — qu'on nous passe le mot. — Aussi quand il eût recommencé trois fois sans succès, il pria le Maréchal de chercher si un autre Juif n'aurait pas la même vertu que Montalte et il lui en désigna le propre serviteur nommé Mortier « qui en sait plus que son maître ». Il paraît en effet avoir en piètre estime les connaissances linguistiques de Montalte.

Il est vraisemblable que celui-ci ne savait que l'hébreu traditionnel, celui de la Bible, et ignorait l'araméen ou chaldéen qui est le dialecte où sont écrits maints ouvrages hébraïques et en particulier la caballe.

« Il reconnut par le discours de Montalte que, pour l'interprétation des livres de ladite Caballe ou Magye, qu'il n'y estoit pas bien versé comme peu savant en la langue hébraïque qu'il faut parfaitement savoir. Mais il reconnut qu'il sçavoit la tradition et pratique de la dicte science et qu'il y avoit de grands secrets... Ne luy refusa pas ledit respondant de luy interpréter quelques livres concernant icelles, ce qu'il nous dit n'estre suffisant pour faire aucun effet ; mais en faut sçavoir la pratique de lad. science comme ledit Montalte avoit et y

savoir opérer ce que les hébreux appellent avoir la clef d'icelle moyennant quoy l'on peut f^e les effets susd^a. . . .

Croit assurément le déposant par les discours que luy tenoit le dit Montalte qu'il sçavoit la pratique de la d^e science, Mesment luy dit que par le moyen d'icelle, les trois premiers jours de la maladie d'un homme passés, sans faute il cognoistroit bien s'il en devoit mourir, et ce par l'invocation d'un ange appelé par les Caballistes Abrael. Tellement que a cela et a beaucoup d'autres discours dudit Montalte le déposant recogneu qu'il sçavoit la clef de lad. science qui consiste par les luvocations de certains noms. Et en disant quelqu'un versets des psaulmès en hébreu ou de la Sainte Ecriture à faire des choses impossibles à la nature.

Dysant en outre le Mareschal au dit respondant que Montalto luy avoit dit la cognoissance qu'il avoit de ladite science de laquelle il falloir qu'il luy rendit un si bon service pour le mal de lad. Mar^{ale} sa femme, laquelle estoit tourmentée d'un diable qui la possédoit que tant que Montalte avoit vecu elle avoit eu relasche du mal que luy faisoit le dit démon.

D'Aquin avait quelque droit de mépriser l'ignorance de Montalte, lui qui écrivait un énorme dictionnaire, dont le titre somptueux mérite d'être reproduit :

Dictionnarium absolutissimum complectens alphabetico ordine et facili methodo omnes voces Hebræas, Chaldaæas, Talmudico-Robbinicas quæ in reliquis, quæ uspiam sunt, Dictionarijs extant, Innumeras quæ alias quæ a nullo lexicographo sive Christiano, sive Judæo hactenus observatæ sunt ; variarum præterea legis cæremoniarum, sententiarum ac locorum difficiliorum in Rabinorum et Cabalistarum libris passim occurrentium explicationem, necnon compendia scribendi seu abbreviaturas omnes Hæbræorum

*Anthore Philippo Aquinate, linguæ sanctæ Professore
Lutetiæ Parisiorum*

*Ex Typographia Antonii Vitray in
Collegio Longobardorum*

MDCXXIX

Non Territa Monstris virtus

*Privilège du Roy par Lettres patentes données au
Camp devant La Rochelle le 19 sept. 1618. Signées
par le Roy en son Conseil.*

Quoiqu'il die, lui-même n'était pas si ignorant de
la Cabbale; car, quand sa situation fut assurée, il fit
paraître un ouvrage où il ne s'en cache plus et même
s'en glorifie : *Zeh Chemeï leolom*, met-il en exer-
gue. (Voici mon nom à jamais.)

*Interprétation de l'Arbre de la Cabale enrichy de sa
figure tirée des plus anciens Autheurs Hébreux*

*Par Philippe d'Aquin, Professeur de langues Hé-
braïques, Caldaïques et interprète des Rabbins*

A Paris De l'imprimerie de Jean Layrchain

*Rue S. Estienne des Grecs, proche le collège de
Lizieux et contre le collège de Boncourt*

Aux depens de l'Autheur

*Avec approbation des Docteurs et Privilège de Sa
Majesté*

*Aux très illustres reverendissimes et vénérables
Seigneurs de l'Assemblée du Clergé de France en l'an-
née mil six cent vingt-cinq.*

Très grave aussi fut l'accusation portée contre
Montalte par un certain Garcia à qui il aurait confié
son désir d'être renseigné sur la Cabbale et la nécro-
mancie, qu'il aurait ensuite tenté de faire assassiner
pour qu'il ne le trahisse et qu'il parvint à faire empri-
sonner grâce à l'influence de Léonora sur la reine.

Le fait est que Garcia ne fut mis en liberté qu'après
la mort de Montalte.

Un nommé François d'Alvarez, quelque peu sus-
pect de judaïsme, ce dont il se défend, fut pris à
l'essai mais il ne fut pas heureux, d'autant que voyant
ses soins inutiles le Maréchal l'aurait menacé de mort
prétendant qu'il ne voulait guérir sa femme.

Il avait reconnu chez Léonora « une humeur
mélancolique et hypocondriaque, disant que tous les
maux qu'elle avoit soit de teste, d'estomac et de
jambes, procédoient de sorcelleries ».

Ne sachant plus à quel juif se vouer, le Maréchal dépêche son domestique Vincente Ludovici à Amsterdam pour faire venir le fils de Montalte (1).

Il faut lire dans la déposition de Ludovici les démarches pressantes qu'il fit à deux reprises, mais l'autre n'avait pas confiance et à bon droit (fol. 274).

« Dit qu'en vérité il fut à Amstredam quérir le fils de Montalte par le commandement dud. Mareschal parce que la dite M^{le} estoit fort malade, et avoit oppinion que les Juifs savoient des paroles contre les sortilèges et qu'il vouloit savoir sy le fils dudict Montalte avoit quelque part à cela..... Lequel fils de Montalte dict audit repondant qu'il avoit la même Pratique que son père mais qu'il n'estoit pas besoin qu'il vint à Paris parce que le sort consistoit es psaumes et prières et aumosne et qu'il ne falloit que luy Montalte s'abstint de coucher avec sa femme pour quelque temps et qu'il pouvoit mieux faire à Amstredam parce que là ils avoient les Livres et la Loy et la Synagogue en laquelle avoit là ce qui étoit nécessaire.

Que le dict respondant avoit rapporté audit Marⁱ la dite réponse de laquelle led. Marⁱ ne fut content ains renvoya incontinent le respondant porter au fils de Montalte cent vingt-cinq ou cent cinquante pistolles, ne sait lequel des deux, et commanda au Respondant dire au fils de Montalte de faire ce qui estoit nécessaire, commandant au susdit s'enquérir savoir si d'aventure dudict Montalte fils y auroit quelqu'un de la nation judaïque ou autre dans Amstredam qui sçut au meilleur faict pour le sortilège. Parla à quelques voisins qui lui dirent que ce n'estoit que menteries et (?) qu'il falloit aller en Italie ou y avoit plusieurs pauvres juifs qui abusoient ainsi le monde ».

(A suivre).

(1) Les fils de Montalte furent des hommes fort instruits; entre autres Ishak Montalte qui publia en 1637 chez Manassé ben Israël le *Pithron Chalomoth* (Interprétation des songes) du médecin Salomon Almoli sur le frontispice duquel ouvrage se trouve l'éloge d'Elie Montalte en ces termes : le savant merveilleux, le rabbi universel, le philosophe divin, le conseiller et médecin du roi Louis XIII et de la Reine mère (Carmoly, *Histoire des médecins juifs*. Bruxelles, 1844, p. 169).



DOCUMENTS

La section d'Histoire des Sciences du Centre international de synthèse

PAR ALDO MIELI.

Le bureau de notre Société a eu l'amabilité de m'inviter à exposer ici l'organisation de notre section d'histoire des sciences au Centre international de synthèse. C'est avec beaucoup de plaisir que je réponds à cette invitation, en vous remerciant pour l'intérêt que vous montrez à cette institution, qui, je le crois peut rendre bien des services à tous nos collègues qui s'intéressent à l'histoire des sciences. Mais avant de parler plus particulièrement de la section que j'ai l'honneur de diriger, il faut que je donne un aperçu général de la constitution du Centre international de synthèse. En effet la section d'histoire des sciences n'est pas une branche détachée qui poursuit son but spécial, mais c'est une partie d'un tout dont les directives et l'esprit sont uniques dans leurs efforts de synthèse scientifique.

La conception du Centre international de synthèse et sa réalisation pratique sont dues à l'initiative clairvoyante d'un éminent historien, M. Henri Berr, qui avec cette organisation qui s'appelle aussi « Fondation pour la science » a couronné ses efforts scientifiques et de synthèse dont la publication de la *Revue de synthèse historique* et la collection de *L'évolution de l'humanité* marquaient déjà des étapes remarquables. Il faut rappeler et mettre au même plan l'œuvre d'un éminent parlementaire M. Paul Doumer, président du Sénat et président de notre Conseil d'administration qui a reconnu tout de suite l'importance de l'organisation projetée, et qui a donné pour sa réalisation et son développement tout l'appui de son savoir et de sa grande autorité. C'est ainsi que le Centre a pu se constituer en 1925 et que dès lors son organisation s'est développée organiquement dans le cadre harmonieux établi d'avance.

Mais quel est le but fondamental de notre organisation ? Tout en reconnaissant l'importance de l'analyse et des études particulières, la direction du Centre a fait observer que tandis

que celles-ci s'employaient largement et que leur rôle grandissaient de plus en plus dans la science moderne, les efforts synthétiques ne progressaient pas de la même manière ou étaient souvent poursuivis sans la compétence nécessaire ou d'une façon trop simpliste. Sa tâche était alors d'aider ces efforts synthétiques, de leur donner la solidité qui est nécessaire si l'on veut faire du travail vraiment scientifique, de créer enfin un Centre pour cette synthèse dont la pratique semble s'éloigner de plus en plus de celles d'autres institutions, comme par exemple les universités. Tel est le programme que la *Fondation pour la Science* s'est donné et qu'elle vient de réaliser avec un succès qu'on ne peut mettre en doute. Or pour cette œuvre de synthèse la direction du centre dès le premier établissement de son programme a souligné avec force la grande importance qui revient à l'histoire des sciences. Celle-ci donc devait prendre une place remarquable dans notre organisation. C'est ainsi qu'à notre siège, à côté de la section de synthèse historique créée il y a longtemps par M. Henri Berr, se sont formées une section des sciences de la nature dirigée d'abord par M. Rey, puis par M. Langevin, une section de synthèse générale dont M. Rey garde la direction, et enfin sous ma direction une section d'histoire des sciences. C'est ainsi que au moins pour un temps assez long s'est achevée l'organisation scientifique de notre fondation et se sont constitués les quatre piliers sur lesquels repose l'édifice qu'elle veut bâtir.

Nous pouvons passer maintenant à l'examen de la section qui nous intéresse de plus près. Et je dois commencer par des aveux personnels. C'est à la bonté de M. Henri Berr, en effet, que je dois l'honneur et le plaisir d'être venu ici, dans ce beau pays de France, à travailler pour les progrès et le développement d'une discipline à laquelle j'ai donné depuis des longues années mes plus grands efforts et pour laquelle depuis douze années à peu près je publie une revue que vous connaissez bien (*Archeion*). Si modestes que soient mes forces, elles sont compensées je l'espère par ma bonne volonté. Et le fait de travailler dans cette ville où s'est épanouie dans une efflorescence magnifique une très grande partie de la pensée scientifique moderne, et dont le monde entier dans tous les domaines a reçu des enseignements remarquables par le souci de la clarté, de l'ordre et de la finesse, par l'amour de la liberté et de la justice qui caractérisent l'esprit français, ne peut que m'encourager dans mes efforts. C'est donc avec la reconnaissance la plus grande que je dois penser à l'appel que le directeur du Centre m'a adressée et c'est mon devoir et en même

temps mon désir le plus fort, de faire progresser le mieux que je peux la partie du travail qui m'a été confiée. D'autant plus qu'au Centre, l'histoire des sciences n'est pas représentée seulement par la section dont je viens de parler, mais aussi par le siège du secrétariat d'une grande organisation internationale, le *Comité international d'histoire des sciences* qui bien que jeune encore, il a été créé à Oslo en 1928, a déjà donné bien des preuves de son influence et s'apprête à en donner davantage. C'est ainsi qu'à notre maison de la rue Colbert se rattache le centre de l'organisation mondiale de l'histoire des sciences, et que au moins pour une période déterminée le secrétaire perpétuel de celle-ci se confond dans une même personne avec le directeur de la section d'histoire des sciences de celle-là.

Après ces généralités examinons de plus près le travail pratique organisé dans notre section. Une partie du travail général du Centre se fait dans les séances qui se tiennent tous les mercredis à 5 heures. Notre section a déjà inauguré des siennes, et à elles ont participé plusieurs membres que je vois ici de la *Société d'histoire de la médecine*. Mais, je veux bien vous le dire, tous ceux parmi vous qui auront le désir de venir discuter avec nous et chez nous seront accueillis avec le plus grand plaisir, et il suffit qu'on nous en exprime le vœu pour que nous les invitions avec empressement. Nos séances naturellement ont un caractère particulier bien déterminé. Nous ne voulons pas faire double emploi avec d'autres institutions qui poursuivent des buts particuliers. Ce ne sont donc pas des communications spéciales sur l'histoire de la médecine, par exemple, que nous demandons et qui trouvent leur place naturelle aux séances de notre société d'histoire de la médecine. Ce que nous voulons faire surtout, c'est de discuter des questions générales qui impliquent par leur nature même le concours de savants spécialisés en des disciplines différentes et souvent très éloignés entre elles ou qui intéressent des questions de méthode ou de synthèse générale. Nous voulons contribuer à la connaissance réciproque des historiens des sciences et à l'échange de leurs pensées. C'est ainsi par exemple que dans la dernière séance, à la suite d'une lettre que nous avait adressé M. Gino Loria, et sur un rapport d'une lucidité vraiment exceptionnelle de M. Abel Rey, nous avons discuté la question de la possibilité d'une histoire générale de la science qui bien entendu doit subsister à côté des histoires particulières des sciences qui, du reste, sont elles aussi nécessaires et indispensables.

La vie de notre section ne se borne naturellement pas aux

seules séances. Et dans celles-ci même se manifeste le souci de nos autres travaux.

C'est à celui du *répertoire* que je veux surtout attirer votre attention. Chaque section du Centre a établi et poursuit le travail d'un Répertoire particulier. Mais celui de l'histoire des sciences, pour des raisons spéciales, aura un développement plus important, vu le manque de travaux similaires. Notre tâche consiste à établir un ensemble de fiches (nous comptons par centaines de mille) pour aider les historiens des sciences à trouver rapidement les renseignements qui leurs sont utiles pour poursuivre leurs travaux. Ces fiches ne doivent pas seulement porter les indications bibliographiques usuels ; elles doivent donner aussi des indications et des notes critiques, notes qui sont écrites par les travailleurs du répertoire, mais qui peuvent aussi être fournies par d'autres personnes ; ces notes peuvent être multiples pour une même fiche, elles peuvent ne pas concorder entre elles ou se contredire dans l'appréciation d'un ouvrage et auront par là même une très grande utilité pour les chercheurs consciencieux qui veulent juger d'une façon indépendante. Nous vous invitons tous à contribuer à ces notes critiques (quand un ouvrage vous aura particulièrement intéressé) qui sont placées au bas des fiches ou dans des feuillets supplémentaires.

Les fiches d'ailleurs sont ordonnées d'après un critère logique, selon les matières traitées dans les ouvrages signalés, ou bien selon le nom du savant qui y est étudié. Un autre fichier par nom d'auteurs renvoie au fichier principal et rend ainsi la consultation très facile et très rapide. En ce moment le travail du répertoire qui en est à ses débuts se rapporte à 5000 publications environ.

Je vais vous parler de la bibliothèque ou plutôt des bibliothèques installées au Centre. L'une qui est à ses débuts est la bibliothèque du *Comité international d'histoire des sciences*, confiée aux soins éclairés de la bibliothécaire M^{me} Metzger. L'autre est celle que j'ai rapportée de Rome et qui dans sa dizaine de mille de volumes et autant d'opuscules, renferme une collection d'ouvrages d'histoire des sciences que j'ai pu rassembler au cours de plusieurs années de travail et surtout avec les facilités qu'en ce sens m'a données ma revue *Archéion* qui m'a permis d'avoir des échanges avec les périodiques de notre discipline et de recevoir beaucoup d'ouvrages nouveaux. Cette bibliothèque comme celle du Comité est destinée à s'accroître notablement. Elles sont d'ailleurs les seules bibliothèques qui existent au Centre. Les autres sections qui embrassent un do-

maine qui s'étend à toute la science, n'ont pas cru nécessaire de faire des efforts dans ce sens, d'autant plus qu'à Paris il y a bien des bibliothèques qui peuvent servir à leurs études notamment la Bibliothèque Nationale qui est voisine. L'histoire des sciences au contraire n'avait pas encore de bibliothèque spécialisée.

Notre bibliothèque bien entendu ne sert pas seulement pour le répertoire. Elle est à la disposition de tous ceux qui veulent faire des travaux d'histoire des sciences et qui seront bien venus parmi nous pour consulter ses livres sur place. Vous voyez donc bien que la section d'histoire des sciences de de notre Centre avec son répertoire, ses bibliothèques, sa revue internationale, le siège du secrétariat du *Comité d'histoire des sciences* peut représenter une organisation qui peut et doit produire des ouvrages originaux. Ce que nous avons obtenu en peu de mois est de nature à nous donner la plus grande confiance en l'avenir.

En terminant, je voudrais dire à notre président qu'une visite officielle et en corps de la *Société française d'histoire de la médecine* nous ferait le plus grand plaisir. Au nom donc du directeur M. Berr, je vous invite, M. le Président, à organiser lorsque vous voudrez une visite collective à l'hôtel de Nevers.

Nous pourrions alors vous montrer sur place nos bibliothèques, notre répertoire, les différents travaux que nous avons en cours ; nous espérons vous recevoir bientôt chez nous.

La Dysostose cranio-faciale :

1° dans l'Art mexicain

2° sur deux portraits de Charles-Quint.

I

On sait que le D^r Crouzon a décrit la dysostose cranio-faciale.

Nous avons trouvé un exemple de cette maladie dans l'art mexicain précolombien. Une terre-cuite du musée du Trocadéro, n° 25702, présente un front à bosse médiane très marquée. Elle occupe la suture métopique, est allongée suivant son axe, présente une forme ovoïde et est séparée de la racine du nez et des arcades orbitaires sur une dépression.

Mais le sujet a une figure large aux pommettes saillantes, les grosses lèvres, une bouche entr'ouverte qui laisse sortir la langue, un menton fuyant.



Dysostose cranienne caractérisée par une bosse métopique.
Terre cuite mexicaine. Musée du Trocadéro, n° 25702.

II

L'exemple le plus célèbre de dysostose cranio-faciale familiale est celui de la dynastie des Habsbourg dont le Dr Gajda a réuni en un volume les nombreux cas ; il a fait ainsi une œuvre de synthèse, ne consacrant à chaque sujet qu'un court paragraphe.

Chacun de ces diagnostics rétrospectifs devrait être l'objet d'une étude particulière, car ils sont délicats. En effet, parmi les portraits, beaucoup sont idéalisés ; il faut choisir les réalistes et écarter les autres.

Prenons l'exemple de Charles-Quint et consultons les dessins, peintures, sculptures qui le représentent, nous trouvons des physionomies dissemblables. Beaucoup d'artistes ont dissimulé la laideur de leur modèle.



CHARLES-QUINT ADOLESCENT.
Ivoire flamand. Musée du Louvre, n° 195.

Ecartons les peintures de l'école italienne, de Titien, de Carrache qui embellissent, corrigent leur modèle ou au moins en diminuent les défauts.

Les œuvres réalistes des écoles allemandes et flamandes sont préférables.

Parmi ces dernières j'en signalerai deux conservées au Musée du Louvre et encore inédites.

L'une qui provient de la donation Sauvageot n° 63, est un

buste en bois sculpté et peint formant tryptique avec deux volets latéraux.

La figure est étroite et longue avec atrophie transverse et allongement du maxillaire supérieur. Le nez est long et étroit, saillant en bec d'aigle. Les yeux sont petits, les arcades orbitaires saillantes, la distance interorbitaire est petite. La mandibule bien développée, étroite et haute, fait saillie en avant,



CHARLES-QUINT

Sculpture flamande en bois. Musée du Louvre, n° 63.

d'où un intervalle entre les incisives supérieures et celles inférieures ; la bouche est entr'ouverte en bénitier avec une lèvre inférieure grosse et pendante, et une lèvre supérieure trop courte qui découvre les dents.

Enfin son chapeau petit, rond et plat, permet de voir un front étroit et haut, en harmonie avec la face.

Les mains sont longues et fines ce qui écarte l'idée d'acromégalie que quelques auteurs ont avancée, d'ailleurs cette maladie dilate les sinus maxillaires, loin de les atrophier.

Particularité jusqu'à présent non signalée : le cou est très fort, il est serré dans le col de la chemise qui semble trop étroit.

L'autre portrait de Charles-Quint, n° 195, est un médaillon en ivoire, vu de profil : il est jeune et imberbe ; et déjà la difformité y est aussi marquée que sur l'image précédente : la mandibule haute, étroite, pointue, avance fortement, les joues sont creuses par atresie des sinus maxillaires, le nez est saillant et mince. Par contre, le cou est normal.

Cette anomalie s'est perpétuée dans sa descendance par transmission masculine et féminine. Elle présente plusieurs variantes ; l'exorbitisme notamment est assez fréquent.

Il convient enfin de compléter cette étude en cherchant les symptômes qu'ont relevés les historiens.

Charles-Quint a eu de fréquents maux de tête et trois attaques d'épilepsie avec bouche tournée, perte de connaissance et retour à la vie normale sitôt l'accès terminé. La parole était défectueuse. Il devint goutteux dès l'âge de 28 ans, et fut hémorroïdaire, ce qui s'explique par sa polyphagie et sa voracité.

A la fin de sa vie il eut une ulcération de la lèvre inférieure.

Il faut rapprocher ces déformations de celles qui caractérisent la dysostose cranio-faciale, atrophie des maxillaires, avancée de la mandibule, et crâne oxycéphale qu'on y observe parfois. Un signe manque, la bosse métopique, mais il n'est pas constant dans la dysostose.

D^r Félix REGNAULT.



BIBLIOGRAPHIE

COMPTES-RENDUS

Jacques VIÉ. — *Les aliénés et les correctionnaires à Saint-Lazare au XVII^e et au XVIII^e siècle*, Paris, Presses universitaires, 1930, in-8°, 251 p. Thèse méd. Paris.

Plus que bien des généralités pompeuses, des livres comme celui de M. le Dr Vié nous fit entrer dans la connaissance de la vie sociale du XVII^e siècle. Déjà la doctoresse Henry, dans une thèse remarquable sur les éléments antisociaux à la Salpêtrière avait montré tout le parti qu'on peut tirer à ce sujet, des documents administratifs et médicaux. L'envers du grand siècle pour reprendre une expression historique, nous apparaît ici dans son ambiance et sa réalité. La Salpêtrière et Saint-Lazare, voici le décor qu'il faut opposer à Versailles et à Trianon, au surplus la société n'en est pas tellement différente, et que de grands noms parmi tous ces déséquilibrés, ces instables, ces pervers, ces anormaux constitutionnels, tous ces psychopathes en un mot que nous voyons défiler à Saint-Lazare, d'abord sous la direction humaine et avertie de Vincent de Paul, puis sous la règle plus routinière de ses successeurs. Ce rôle d'épuration, d'élimination des antisociaux de tels établissements, auxquels on pourrait ajouter la Bastille, fut, qu'on le veuille ou non, un bienfait social. Cet ouvrage vient à son heure au moment où des projets malencontreux de démolition de Saint-Lazare se font jour en montrant quels souvenirs s'attachent à une maison qui est un symbole de valeur sociale et de grandeur historique. M. FOSSEYECX.

Dr AHMED ISSA BRY. — *Histoire des Bimaristans (Hôpitaux), à l'époque Islamique*. Le Caire 1929.

Le mot persan « Bimaristan » se compose de deux parties Bimâr qui signifie malade, infirme ou invalide et Stan qui est un suffixe indopersan d'origine sanscrite, signifiant maison, asile ou établissement. Bimaristan veut donc dire : établissement de malades. En effet, lors de leur création, les

bimaristans furent de véritables hôpitaux, mais vers le déclin, ces hôpitaux furent désertés par les malades et ne servirent plus guère qu'aux aliénés.

Ces bimaristans étaient de deux sortes : fixes et ambulants.

Les Bimaristans fixes étaient installés dans des édifices spéciaux dont l'étendue variait selon les ressources du fondateur, ou l'importance de la ville. Parmi les plus grands et mieux installés il faut citer le Bimaristan El Adhodi de Ibad, le Bimaristan El Kehi El Nouri de Damas, ainsi que ceux du Caire : le Bimaristan El atiq et le Bimaristan El Isouri.

Ces hôpitaux étaient divisés en deux sections l'une pour les femmes, l'autre pour les hommes. Il y avait des salles pour les maladies internes, des salles de chirurgie, une salle d'ophtalmologie et une salle d'orthopédie.

Il y avait des salles d'isolement pour les fiévreux, pour les malades atteints de diarrhée..., pour les maniaques.

Chaque hôpital avait sa pharmacie dénommée « Charal nah » et dirigée par un pharmacien en chef « Cleik Saidalar ».

Le Bimaristan était comme aujourd'hui un centre d'enseignement médical.

« Après avoir assisté au traitement des malades je me retirai auprès du cheikh Radi El Dine El Rabali, écrit Monaffa Dine Aboul abbas Ebn Abi Ossailiah, pour observer ses diagnostics et les remèdes et ordonnances qu'il prescrivait. Je discutais avec lui, plusieurs cas de maladies et les moyens de les traiter ».

Le médecin avait la liberté de faire des expériences d'essayer des traitements normaux. Les résultats de ces expériences étaient soigneusement notés dans des ouvrages comme d'abone Bayân el medamar par exemple (1184).

Les hôpitaux ambulants n'étaient pas seulement réservés aux armées, ils rendaient notamment de grands services pendant les temps d'épidémies.

Certains bimaristans ambulants comprenaient un matériel de campement formidable comme celui du Sultan Mahnou Saleyouki qui ne comprenait pas moins de quarante dromadaires.

Les khalifes, rois et princes réservaient toujours aux médecins une place de choix, ils les comblaient d'honneurs et de gratifications. En outre, ils leur accordaient des rations et du fourrage pour leurs montures. Le traitement mensuel d'environ 75 dinars par mois, mais ce traitement variait selon les fonctions.

C'est le 18 février 1231 que fut inaugurée l'école Dikhocaria. Dès qu'un étudiant achevait son instruction, il présentait au médecin en chef d'Egypte une demande d'autorisation d'exercer. Il devait en outre faire une thèse sur la branche dans laquelle il voulait se spécialiser.

Installés, les médecins étaient soumis à une surveillance rigoureuse de la part du Khalife, du médecin en chef et de l'Inspecteur général.

Successivement l'auteur étudie les différents hôpitaux. Il nous est malheureusement impossible dans cette rapide analyse de les passer en revue, disons seulement que tout l'ouvrage de M. le Dr Ahmed Issa Bey est fort intéressant, et d'une documentation de tout premier ordre. Raymond NÈVEU.

*Relevé bibliographique des travaux médico-historiques
parus récemment dans les publications périodiques.*

DE FOURMESTRAUX, Ch. Willems, de Liège, Archives médico-chirurgicales de province, 20^e année, n° 2, février 1930, p. 54-55. — Chirurgien à Gand, puis professeur de clinique à Liège, Willems se dévoua, pendant la Grande Guerre, aux blessés belges de l'Hôpital de Hogstaede, sous le feu de l'ennemi. Il a présidé pendant plusieurs années le Congrès international de chirurgie, et laisse de nombreux travaux chirurgicaux. On lui doit, en particulier, la technique de la mobilisation immédiate, après drainage des arthrites suppurées ; procédé qui souleva, au début, des objections, bientôt réfutées par sa pratique et ses résultats.

G. PETIT, *Tallemant des Réaux et les médecins, Ibid.*, p. 56-59. — Ami des plaisirs, et grand trousseur de jupes, l'auteur des *Historiettes* put ajouter à ses scabreuses anecdotes quelques traits relatifs aux médecins, qu'il avait beaucoup fréquentés. D'abord Guenault, le médecin de sa famille, et son rival dans les bonnes grâces de M^{lle} Godet des Marais, de Marie Le Goux, et de la Ménardeau, femme d'un conseiller au Parlement et coureuse de tripots. Puis un Saumurois, Marc Duncan, huguenot, auteur de diatribes contre la possession des Ursulines de Loudun, ce qui faillit le mettre en mauvais cas. Enfin Claude Quillet, l'auteur de la *Callipédie*, médecin à Chinon, où il dauba, lui aussi, les nonnes et les exorcistes de Loudun, Richelieu s'en offusqua, et chargea le terrible Lau-

bardemont d'appréhender Quillet, lequel dut prendre la fuite et se réfugia à Rome. Le cardinal d'Estrées, ambassadeur de France, le prit sous sa protection pour faire pièce à son adversaire Richelieu. Mais Quillet dut faire amende honorable et cacher désormais sous l'habit religieux ses mœurs fort peu monastiques. Après avoir raillé le Mazarin, il dédia au ministre, sous promesse d'une bonne abbaye, une nouvelle édition de sa *Callipédie* (1656). Il mourut à Paris en 1661, léguant ses manuscrits à son ami Ménage, le *Vadius des Femmes savantes*, lequel les laissa d'ailleurs dans un injurieux oubli.

Armand ROBERT, *Ambroise Paré médecin légiste*, Thèse de la Faculté de médecine de Paris, Paris, Jouve, 1929, 180 p. in-8°. — Cet ouvrage reprend, avec plus de soin, une question déjà traitée par van Brakell Doorwerth (Thèse de Paris, 1912). Après une bonne introduction sur le passé de la médecine légale, trop souvent livrée en dépit de la création des chirurgiens-jurés au Châtelet, à des chirurgiens ignares, à des matrones, à des barbiers ; entachée de superstition et d'empirisme traditionnel, l'auteur nous montre en Paré un renouvateur de la médecine légale, par lui codifiée en son livre des *Rapports de justice* (1557). Asphyxiâtrie, toxicologie, traumatismes, pathologie sexuelle, viol, grossesse, avortement, infanticide, technique des autopsies, dépistage des simulateurs, possession diabolique, charlatanisme, sont successivement étudiés. Dans l'œuvre du Lavallois, M. Robert a négligé le chapitre psychiatrique, d'ailleurs traité par J. Vinchon dans la *Revue de psychiatrie* de septembre 1912. Une bibliographie que l'on souhaiterait plus complète, pourra néanmoins donner quelques indications.

Camille FRAYSSE, *Histoire de la pharmacie en Anjou depuis son origine jusqu'à la Révolution*, Paris et Toulouse, Librairie Occitanée, 1929, 90 p. in-8°. — De la thèse de M. Fraysse, on peut faire trois parts : les documents, les hors-d'œuvre et les points contestables ou incomplets. Les documents sont toujours bons à prendre. Le plus ancien, emprunté par l'auteur à M. Urseau, est la liasse des comptes de Nicolas Gellent, évêque d'Angers (1284-1290) concernant en particulier les médicaments fournis au prélat par son apothicaire Drouin, sur ordonnances de ses médecins, maître Yves et maître Richard. Puis, ce sont les statuts et règlements des apothicaires de Baugé, en date du 23 mai 1588, enregistrés seulement le 14 janvier 1749 ; statuts à l'instar de ceux « de la ville de Paris et Menne ». M. Fraysse suppose qu'il faut lire *Maine*. Mais on

ne saurait ainsi désigner la province, les statuts étant partout essentiellement locaux ; on pourrait peut-être interpréter *Mayenne*, le nom de cette ville s'écrivant jadis, et se prononçant encore dans le peuple *Mainne*. Viennent ensuite les statuts des maîtres apothicaires d'Angers, rédigés le 3 janvier 1619, approuvés par lettres patentes de février 1619, mais tardivement homologués par le lieutenant de police d'Angers le 13 février 1768. Comme les garçons apothicaires de l'Hôtel-Dieu de Lyon, ceux d'Angers, en vertu de lettres patentes de 1644, gagnaient la maîtrise après six ans d'exercice : mais un seul, sur deux, en pouvait bénéficier.

L'auteur donne, d'après David, quelques détails, sur la thérapeutique de la peste aux ^{xiv}^e, ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles, en particulier des formules tirées d'un traité rédigé en 1626, à cette occasion, par le chirurgien René Gendy (né faudrait-il pas lire Gendry ?). Les aspirants apothicaires qui avaient bravé la contagion pouvaient gagner la maîtrise (décision du 17 août 1598). Les frais nécessités par l'emploi de ce personnel supplémentaire, en temps d'épidémie, étaient amortis par une taxe spéciale levée sur les manants et habitants de la ville et faubourgs.

Passons rapidement sur les hors-d'œuvre : le chapitre II, traite des corporations d'arts et métiers, en omettant précisément de parler de celles des apothicaires angevins ; et de l'Université d'Angers, laquelle était justement en dehors de toutes les corporations de métiers. Cependant, — ce que la thèse ne dit point, — les professeurs de la Faculté de médecine faisaient des lectures d'histoire naturelle et de pharmacie dont pouvaient profiter les garçons apothicaires. Et je signalerai encore les cours libres de chimie que donnait, peu avant la Révolution, le Dr Tessier, d'Angers, et qu'il dut cesser faute de ressources pécuniaires et d'encouragements.

Je ne chicanerai pas M. F. sur sa conception de la thérapeutique primitive (ch. I), basée, à l'entendre, sur l'observation et l'empirisme. Grave problème, toujours débattu. La thérapeutique initiale ne fut-elle pas plutôt magico-religieuse ? Mais renvoyons ceux qu'intéresserait ce débat au livre de P. Saint-Yves, *Les origines de la médecine, Empirisme ou magie ?* Paris, Nourry, 1920, in-8°.

M. F. dit encore que dans les petits hôpitaux, le service de l'apothicairerie était confié à une religieuse, sans doute par voie de tolérance. Le fait est exact. Mais cette tolérance était illégale, et n'était pas toujours tolérée. Nombreuses sont, au ^{xviii}^e siècle, les protestations des apothicaires contre la con-

currence illicite, — et intéressée — des religieuses hospitalières. Et je m'étonne que l'auteur n'ait point trouvé, à ce propos, dans les archives angevines, trace de quelques réclamations ou instances, comme celles qu'il cite, relativement aux charlatans ambulants et opérateurs privilégiés.

Ce travail renferme enfin (p. 62-67) une rapide revue des sommités pharmaceutiques de l'Anjou, en particulier les deux Proust, et se termine par une bibliographie d'une insuffisante précision.

Ch.-J. BRIMM, *Blood pressure Number, The story of blood pressure*, Medical Life, de New-York, février 1930, p. 60-108.

Dr A. DE METZ, *Iconographie médicale gantoise*, Gand. Ad. Hoste, 1929, 7 p., in-8°. — Dans cette brochure, bourrée de faits, et qu'il faudrait reproduire toute entière, notre érudit confrère de Metz étudie l'évolution régionale de la médecine : d'abord médecine monastique et encyclopédique, plus tard professionnellement dissociée par l'avènement des spécialistes : médecins, chirurgiens, apothicaires, herboristes, et, de ce fait, partiellement laïcisée. A côté de la pratique libre, s'organise aussi la pratique hospitalière. La plus célèbre de ces abbayes-hospices est celle encore existante de la Byloke. Les chirurgiens-barbiers formaient une corporation, soumise à de curieux règlements de police, et dont un des membres les plus célèbres fut Jean Palfijn. Ils avaient, dans l'église Saint-Nicolas-de-Gand, leur chapelle, ornée d'un beau tableau de Nicolas Roose représentant *Le bon Samaritain*, et des statues des saints Anargyres, Côme et Damien. Mais le mausolée et la plaque funéraire de Palfijn sont conservés dans l'église Saint-Jacques. Une très riche illustration documentaire ajoute à l'intérêt de cette plaquette, que nous recommandons à tous les curieux du passé médical.

DUFOUR, *Ceux qui nous ont quittés*, G. Variot, Progrès médical, n° 11, 15 mars 1930, p. 472-475. — Fils d'un instituteur bourguignon, implanté à Paris, Variot fut interne des hôpitaux en 1877, puis chef de clinique aux Enfants-malades, et médecin de l'Infirmerie centrale des prisons de la Seine (1887-89). Elève de Ch. Robin, il s'orienta d'abord vers l'histologie, et exerça de 1888 à 1892 les fonctions de chef adjoint des travaux pratiques d'histologie à la Faculté. Sa thèse d'agrégation (1886) avait été consacrée aux éléments figurés du sang. Mais nommé médecin des hôpitaux en 1889, il s'adonna définitivement à la pédiatrie, et créa dans son service des

Enfants Assistés un Institut de puériculture, doublé par l'œuvre de la Goutte de Lait de Belleville, qu'il était fier d'avoir créée, et qui, dans ce faubourg populeux, a rendu d'immenses services. Parfois combatif (la Faculté et l'Administration générale de l'Assistance publique l'éprouvèrent plus d'une fois), Variot développa son activité dans tous les ordres d'idées. Pendant la Grande Guerre, il redevint médecin militaire. Anthropologiste, il étudia dans les prisons le tatouage des délinquants, et s'attacha à perfectionner la conservation de la forme humaine par la galvanoplastie (anthropoplastie galvanique). Il aimait le passé de sa province où il s'acharnait à fouiller un vieux camp Romain près de Santenay, et avait voué un culte à Buffon, auquel il a consacré une étude. Il aimait aussi le passé de notre art, et était membre de la Société française d'histoire de la médecine depuis plusieurs années. Attristée par la perte de deux fils, victimes de la guerre, sa vieillesse a pris fin dans la nuit du 17 au 18 février 1930. Il a voulu reposer au sein de sa terre natale, à Santenay (Côte-d'Or).

X... *Quelques inédits de Percy*, Progrès médical, supplément illustré n° 2, 29 février 1930, p. 9-13. — Un peu vaniteux, peut-être, mais conscient de sa valeur, Percy ne se laissait point brimer par les bureaucrates. L'homme qui, en 1795, avait traversé, sous le feu de l'ennemi, le pont de Mannheim emportant un blessé dans ses bras, n'entendait point céder davantage « aux sots, aux intrigants et aux fricoteurs ». Tracassé par les commissaires des guerres, que soutenait la Commission de santé, il écrivit à cette dernière, le 28 frimaire an III une lettre où il s'étonnait que, sourde à ses requêtes utiles, elle ne rompît le silence que pour lui adresser de « pitoyables avis » et des « reproches ridicules ». A la seconde Restauration, destitué de sa place d'inspecteur général du service de santé de l'Armée par Clarke, il reprend ce dernier d'avoir omis, dans sa lettre d'avis, de lui donner son titre de baron, qualification qui ne peut lui « être enlevée avec la même facilité qu'un emploi ». Et le ministre, penaud, d'écrire en marge : « Envoyer à M. Percy une autre lettre où son titre soit placé » (janvier 1816). « Si se tromper est d'un homme, disait encore Percy à Son Excellence, être trompé est d'un ministre. Sur cela, votre prédécesseur a fait sa profession de foi ». Mais, le mois suivant, le duc de Feltre riposta à une demande d'honorariat formulée par ledit Percy : « Refusé à cause de sa conduite pendant l'usurpation ». En juillet 1816,

de nouveaux bruits de guerre ayant couru, Percy demanda à reprendre, le cas échéant, du service en première ligne et sans appointements, pour damer le pion « à bien des gens... lesquels étalant sans cesse de grands sentiments ne sont jamais prêts à payer ou à marcher ». Mais l'Europe voulait la paix, et le vieux guerrier, rongé par son frein, passa ses dix dernières années à planter ses choux dans sa petite campagne dite de Bordeaux, près de Lagny.

R. MASSART, *Cinquante ans de chirurgie, 1879-1929*, Concours médical, n° 7 bis, 19 février 1930, p. 533-539-1879, c'est le lendemain de la mémorable communication dans laquelle Pasteur annonce à l'Académie de médecine (1878) la découverte des microorganismes de l'infection purulente, et, dès lors, le moyen de combattre ce fléau. D'aucuns, il est vrai, empiriquement, à force de propreté, de rapidité, d'hémostase minutieuse, connaissent déjà des succès opératoires : ce sont Péan, l'inventeur de la pince hémostatique et qui, le premier, réussit la pyloréctomie ; et puis les grands gynécologistes : Kœberle, Spencer Wells, Lawson Tait. Heureux audacieux, qui ne sauraient faire oublier l'état lamentable de la chirurgie contemporaine, et les ravages de la septicémie, de l'infection purulente. On redoute le bistouri, abandonné pour l'écraseur ; la plaie à ciel ouvert, à quoi l'on préfère la ténotomie sous-cutanée. Enfin, de sa visite à Lister, Lucas-Championnière rapporte la technique antiseptique. C'est la vogue du spray phéniqué, des lotions phéniquées. Avec ces pratiques, la forcipressure, la vulgarisation de l'anesthésie chloroformique, nouveaux pas en avant : suture de la rotule (Lister), cure radicale des hernies (Lucas-Championnière), résections du genou (Ollier), résections intestinales, néphrectomie. Le premier Congrès français de chirurgie (avril 1885), permit de dresser le bilan de ces conquêtes. A l'antisepsie d'abord phéniquée, puis iodoformée, succède, avec Terrier, et grâce aux études de Redard, de Poupinel, l'asepsie. Pozzi perfectionne la chirurgie gynécologique, Guyon la chirurgie urologique ; on inaugure la chirurgie nerveuse avec Chipault et Horsley, la chirurgie des voies biliaires avec Terrier, la chirurgie thyroïdienne avec les Reverdin. Puis, se développe le mouvement de décentralisation chirurgicale, un peu tapageur, voire charlatanesque, avec Doyen, qui n'en fut pas moins un inventeur fécond et un prestigieux opérateur. Enfin, la chirurgie de détail se perfectionne : chirurgie ostéo-articulaire avec Lannelongue, chirurgie abdominale et gynécologique avec Segond, chirurgie du rectum avec Quénu.

Et Dieu me garde d'oublier la très brillante Ecole Lyonnaise, Jaboulay, Poncet, les Pollosson ! Grâce à Röntgen, les Rayons X laissent enfin pénétrer les mystères de l'invisible, avec cet utile complément : l'endoscopie. Tuffier et Bier imaginent l'anesthésie rachidienne, amplifiant le domaine de l'anesthésie locale, dont le timide chirurgien Reclus s'était fait le protagoniste. Et pourtant, en 1914, avec le grand branle-bas de la guerre, on voit reparaître gangrène gazeuse, septicémie, pourriture d'hôpital, infection purulente, et renaître l'antisepsie, perfectionnée par Carrel et Dakin. A ces catastrophes, l'organisation, sous le feu de l'ennemi, des auto-chir et centres chirurgicaux apporte quelque remède. Et nous voici à l'ère présente, d'internationalisme scientifique, où les méthodes américaines de standardisation, de taylorisation, s'opposent aux pratiques, encore individualistes, des chirurgiens français.

P. LECÈNE, *Adolphe Jalaguier, 1853-1924*, Progrès médical, 1^{er} mars 1930, p. 369-383. — De souche protestante, et fils d'un pasteur, le bon géant Jalaguier naquit à Poupel, près de Montauban, le 24 mars 1853. Il fit ses études secondaires au Lycée d'Orléans, s'inscrivit en 1871 à la Faculté de Paris, fut reçu interne (1875), prosecteur (1879) et, sous la rude férule de Farabeuf, s'entraîna à la médecine opératoire. En 1884, il devenait chirurgien des hôpitaux de Paris, en 1886, agrégé. Et c'est alors seulement — tant les chefs étaient jaloux de leurs prérogatives — qu'il s'entraîna à opérer sur le vivant : on en était à la période antiseptique. Mais la susceptibilité cutanée de Jalaguier s'accommodait mal de l'iodoforme : avec le concours de Gentile (1887), il inventa — avant Chaput et Quénu — le gant de caoutchouc. En 1884, il devint assistant de Lannelongue à l'Hôpital Trousseau, et se spécialisa dès lors, surtout après sa titularisation (1898) à l'Hospice des Enfants-Assistés, dans la chirurgie infantile. En 1900, le Conseil municipal de Paris créa une chaire de chirurgie infantile, et demanda à la Faculté de désigner le professeur. Intrigues. Jalaguier ne savait si Lannelongue ne guignait pas la place, et, pour ne pas rivaliser avec son ancien maître, le pressentit. Le madré politicien répondit : « Mon cher ami, cette tois-ci ma décision est irrévocablement prise ; je ne me présenterai probablement pas ». Dégoûté de manœuvrer sur un sol mouvant, Jalaguier prit le parti de s'abstenir. En 1912, il entra à l'Académie de médecine. En 1914, il reprenait son vieux képi, pour diriger un service de chirurgie au Val-de-Grâce, tout en continuant de présider la Société de chirurgie. A la

paix, il prit sa retraite. Maîtrisé par ses scrupules de conscience et d'exactitude, Jalaguier a peu écrit. Son nom restera toutefois attaché à l'histoire du bec-de-lièvre, des luxations congénitales de la hanche, du pied-bot, et surtout de l'appendicite. En 1891, dans son article du *Traité de chirurgie* de Duplay-Reclus, il s'attardait encore dans la conception de la typhlite et de la pérityphlite, qu'il considérait comme d'origine péritonéale. Mais le grand débat, par lui soulevé en 1895 à la Société de chirurgie, lui ouvrit les yeux, et son article de la 2^e éd. du *Traité de chirurgie* mit les choses au point. Il est demeuré classique. C'est à J. qu'on doit le procédé d'abord par incision de la gaine des droits, et la technique de l'appendicectomie à froid, pour appendicite chronique, question qu'il traita magistralement dans son rapport au Congrès international de 1900. Cet hommage à l'honnête homme et au chirurgien consciencieux que fut Jalaguier est le dernier que rédigea cet autre probe opérateur, prématurément disparu : Lecène.

DUFOUR, *Le professeur Louis Bard*, Progrès médical, n° 12, 22 mars 1930, p. 520-523. — Dauphinois d'origine, Bard était médecin des hôpitaux de Lyon et professeur d'hygiène en la Faculté de cette ville, lorsqu'il fut appelé à la direction de la clinique médicale de la Faculté de Genève, où il demeura dix-neuf ans. Après la Grande Guerre, il passa quatre ans à la nouvelle Faculté de Strasbourg, puis revint à Lyon, prendre la chaire de clinique médicale de Teissier. Enfin, il se retira à Paris où il est mort le 21 février 1930. Il laisse une œuvre énorme, peut être un peu rébarbative, mais intéressante et féconde, où la médecine clinique, la physiopathologie, et la pathogénie tiennent une large place.

D^r Paul DELAUNAY.

Le Secrétaire général, Gérant,
Marcel FOSSEYEU.

XXIV. N° 5 1930

389 18 1930
Mai-Juin 1930.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE



PARIS
CHEZ LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL.
3, Avenue Victoria (IV^e)
1930

SOMMAIRE

	Page
CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ	1
D ^r BARBILLON. — <i>Philippe Hecquet (1661-1737)</i>	11
D ^r CH. VIDAL. — <i>Quelques mots sur P. Borel</i>	12
D ^r A. SALLÉT. — <i>Un grand médecin d'Annam : Hai-Thong — Lan Ong (1725-1792)</i>	17
M. TRÉNEL. — <i>Une page du procès de la Maréchale d'Ancre (suite et fin)</i>	17
DOCUMENTS : <i>Une tête de diable lépreux</i> , par le D ^r CH. BOYER	21
BIBLIOGRAPHIE	22

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Fondée en 1902

EXTRAIT DES STATUTS ET DU RÈGLEMENT

La Société comprend des Membres honoraires, des Membres perpétuels, des Membres donateurs et des Membres actifs.

Est membre perpétuel celui qui a versé une somme d'*au moins trois cent cinquante francs*.

Est Membre donateur celui qui a versé une somme d'*au moins six cents francs*. Il fait de droit partie du Conseil.

Pour devenir Membre actif, il suffit d'être élu, après présentation par deux Membres de la Société; de payer une cotisation annuelle de 25 francs.

La Société tient ses séances *le premier samedi de chaque mois*, à 5 heures, au foyer des Professeurs de la Faculté de Médecine, sauf pendant les mois d'août et de septembre.

Elle publie un *Bulletin* qui est adressé à tous les Membres, sauf le cas de non-paiement de cotisation.



CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 10 mai 1930.

Présidence de M. BARBILLION.

Étaient présents : M^{me} Metzger, MM. Brodier, Bugiel, Dorreaux, Fosseyeux, Guitton, Laignel-Lavastine, Le Goff, A. Mieli, Menetrier, Mousson-Lanauze, E. Olivier, Pouchet, Récamier, Sieur.

Excusés : MM. Hervé, Neveu.

Décès. — M. le Président fait part de la mort du D^r Nicaise, un des plus anciens membres de la Société, et qui avait donné plusieurs études au Bulletin et dans les Congrès.

Livres présentés. — *Rembrandt*, par M. de Lint, dont le compte rendu figure d'autre part ; une famille de bibliophiles, les *Petit*, médecins de Soissons, brochure par M. le D^r E. Olivier.

Candidats présentés :

MM. LEMAY, docteur en pharmacie, 6 bis, rue J.-J. Rousseau, Fontenay-sous-Bois, par MM. Le François et Fosseyeux ;

MOINET (D^r Paul), 69, boulevard Magenta (10^e), par M. Avalon et Louis Masson.

Communications :

M. le D^r BUGIEL lit une étude très documentée sur *École de médecine de Cracovie pendant la Révolution*.

M. le D^r BARBILLION retrace avec sympathie la vie stère de *Philippe Hecquet*, successeur du vénéré

Hamon, médecin pendant trente-deux ans du Carmel, où il fut inhumé comme bienfaiteur et comme ami; ses défauts de caractère et l'intransigeance de ses doctrines ne peuvent faire oublier ses éminentes qualités et son inlassable dévouement si heureusement mis en lumière.

Séance du 14 juin 1930.

Présidence de M. le D^r BARBILLION.

Étaient présents : M^{me} Metzger, MM. Avalon, Boulanger, Brodier, Dorveaux, Fosseyeux, Hahn, Hérissay, Laignel-Lavastine, Menetrier, Neveu, Recamier, Semelaigne, Sieur, Terson.

Don. — M. le D^r Le Gendre offre, en ces termes, pour le Musée, la collection d'estampes de M. le D^r Varnier :

« Mon ami, H. Varnier, agrégé d'accouchements à la Faculté et accoucheur des hôpitaux de Paris, l'un des plus brillants jeunes maîtres de sa génération, élève de Farabeuf et de Pinard, avait entrepris, pour se délasser de ses beaux travaux sur l'anatomie et l'obstétrique, des recherches sur l'histoire de la Faculté et des Hôpitaux.

« C'est dans ce but qu'il réunissait patiemment les documents iconographiques, que j'ai le plaisir d'offrir à la Société française d'histoire de la Médecine pour son Musée. Ils m'ont été donnés par M^{me} H. Varnier, qui fut sage-femme en chef de la Maternité de Lariboisière et qui savait la profonde affection qui m'unissait à son mari, enlevé si prématurément à la science.

« Nous avons été deux ans internes ensemble à Cochin et à Lariboisière; nous avons fondé en com-

mun une *Revue pratique d'obstétrique et de pédiatrie*, dont la publication a été interrompue. Varnier a été aussi secrétaire général de la Société d'obstétrique, de gynécologie et de pédiatrie.

« Il avait commencé la publication des *Commentaires sur les Actes de l'ancienne Faculté de Médecine de Paris*, d'après les documents originaux, avec le concours de notre ami commun, l'éditeur G. Steinhil.

« Les nombreux et souvent curieux portraits, les costumes, vues d'hôpitaux, ex libris, accompagnés parfois de notes explicatives par Varnier, pourront, je l'espère, servir à quelques-uns de nos collègues pour des travaux historiques, et ils donneront un souvenir à la mémoire de ce jeune et sympathique savant qu'était mon ami très regretté ».

Cérémonie. — Le D^r G. Hervé informe la Société que, le jeudi 24 avril dernier, a eu lieu, à Dricourt (Ardennes), la pose d'une plaque commémorative sur l'emplacement de la maison natale de Jean-Nicolas Corvisart. Sur cette plaque qu'a fait sceller le Général Baron Corvisart, arrière petit-neveu de l'illustre médecin, se lit, en lettres capitales, l'inscription suivante :

Sur l'emplacement de cette maison
S'élevait la demeure — détruite en 1918 —
Où naquit, le 15 février 1755,
Jean-Nicolas Corvisart,
Baron de l'Empire,
Membre de l'Institut,
Premier médecin de l'empereur Napoléon I^{er}.

A la cérémonie, qui a été tout intime, était présent notre excellent collègue le D^r O. Guelliot, lequel a bien voulu, en quelques mots, se faire l'interprète de la Société d'Histoire de la Médecine et de tout le Corps médical.


Communications :

M. le Dr HERVÉ présente, avec son érudition habituelle, quelques documents sur *Corvisart* tirés des Archives du Ministère de la Guerre. M. le Dr Terson offre à cette occasion au musée les portraits gravés par Boilly de A. Petit et Corvisart, et accompagne un autographe de Corvisart de commentaires graphologiques du plus haut intérêt.

M. le Pr MENETRIER pose la question suivante : *Comment Aristote et les anciens médecins hippocratiques ont-ils pu prendre connaissance de l'anatomie humaine ?* Après avoir passé en revue l'opinion des historiens de l'anatomie, Riolan, Haller, Lauth, Burggraeve, Littré, M. Menetrier estime comme la plupart de ses devanciers qu'Aristote possédait des connaissances très réelles en anatomie humaine, mais qu'il ne pouvait les tenir de dissections faites sur les cadavres, interdites par les défenses légales et religieuses ; il les a tirées de l'examen des fœtus, au cours d'avortements, d'accouchements difficiles, ou d'expositions de nouveau-nés, en les complétant par celui des organes des animaux.

CONGRÈS DE ROME

Il est rappelé à nos Collègues qui désirent participer au VIII^e Congrès international d'histoire de la médecine, qui a lieu à Rome du 22 au 27 septembre, qu'ils peuvent envoyer leur cotisation qui est de 100 livres (134 fr.) à notre trésorier M. Boulanger, qui la fera parvenir au professeur V. Rocchi, trésorier du Congrès, Corso Vitt. Emanuele, 173, Rome.



PHILIPPE HECQUET (1661-1737).

Par le Docteur BARBILLON.

L'an 1687, à Port-Royal-des-Champs, meurt des suites d'une pleurésie Jean Hamon, le pieux médecin du monastère. Une noble figure vient de disparaître. Hamon sut joindre à toutes les vertus chrétiennes une haute valeur de théologien. Il fut, au dire de Sainte Beuve, un des plus grands spirituels du XVIII^e siècle. Parmi les Arnaud, les Nicole, les Saint-Cyran, les de Sacy, les Singlin, nul mieux que lui ne personifie le bel effort d'épuration individuelle accompli à cette époque par certaines consciences catholiques.

Depuis trente-trois ans, Hamon prodigue ses soins à tout ce petit monde de Port-Royal tant aux religieuses qu'aux solitaires qui viennent y préparer leur salut et chercher dans la retraite et la pénitence cette paix que le monde leur a refusée ; sans oublier toute cette population misérable qui peuple les pauvres hameaux du voisinage.

On ne le verra plus, le vertueux praticien, à pied où à âne, par les sentiers rocailleux, sous les hautes futaies, au bord des marécages, poursuivre son rêve mystique au cours de ses tournées charitables, tout en égrenant un chapelet ou en tricotant des lainages pour les pauvres.

Pendant que Racine compose son épitaphe, on s'occupe de lui trouver un successeur.

Il y a dans une cellule du monastère, clouée sur son lit de souffrance depuis de bien longues années, une vieille religieuse percluse d'infirmités, mais qui jouit d'une haute considération, c'est M^{lle} de Vertus. Depuis seize ans elle habite le Saint-Désert où elle s'est retirée en Dieu. Elle s'y est affirmée comme une des fonda-

trices de Jansénisme, avec M^{me} de Longueville sa vieille amie et sa protectrice, avec M^{me} de Sablé et M^{me} de Liancourt. Ce sont ces nobles dames que le terrible La Rochefoucauld, le La Rochefoucauld des Maximes, avec un sourire ironique appelle « les mères de l'Eglise », et qu'on désigne communément ici sous le nom de « nos princesses ». M^{lle} de Vertus est novice perpétuelle; elle a reçu des mains de M. de Saci, dans l'église de l'abbaye, la consécration et le petit habit blanc; et elle possède cette supériorité flatteuse d'avoir presque du sang royal dans ses veines, puisque son père Claude de Bretagne comptait au nombre de ses aïeux un frère de la reine Anne.

Quant au successeur du regretté Hamon, c'est M^{lle} de Vertus qui va être appelée à décider de son choix. Elle possède les meilleures références mondaines sur un jeune médecin de Paris, le Dr Philippe Hecquet, qu'on sait être honnête, pieux, charitable et grand travailleur. Daquin, Premier Médecin du Roi, le tient en haute estime. A peine a-t-il 26 ans, et c'est à lui qu'on propose de venir continuer à Port-Royal-des-Champs la tâche à laquelle Hamon a donné sa vie.

Hecquet accepte avec joie l'offre qui lui est faite. Il est fier et heureux de succéder au grand homme de bien, et de suivre son exemple. Il aime le travail, la méditation, la retraite. Il se sent au cœur une charité débordante pour les pauvres. Il a soif de tout ce qui est pratique religieuse, et le 14 août 1698, il s'installe au monastère. Pendant quatre années il va y mener une dure existence. Faisons connaissance avec ce courageux soldat de Dieu.

Philippe Hecquet naît à Abbeville le 11 février 1661. Il est le cinquième enfant de Jacques Hecquet, bourgeois de Picardie, et de Catherine Pigné, son épouse. Sainte Beuve pourtant si méticuleux dans sa documentation, attribue bien à tort cet honnête bourgeois d'Abbeville la profession médicale, et laisse supposer dans sa table (t. VII, p. 157) qu'il aurait même précédé son fils à Port-Royal. Il y a là une erreur manifeste.

Philippe est élevé dans les pratiques les plus rigoureuses de la religion. Il fait ses études à Abbeville, et sa philosophie à Paris, au collège des Grassins. Il se destine tout d'abord à la théologie pour laquelle il conservera toute sa vie un attachement passionné. Puis sous l'impulsion de son oncle Clément Hecquet, doyen du collège des médecins d'Abbeville, il va conquérir à Reims son bonnet de docteur, le 4 juillet 1684. Agréé au Collège médical d'Abbeville, il y reste peu de temps et vient à Paris. Il s'y occupe de médecine mais encore plus de religion. Appartint-il pendant quelque temps, comme on l'a prétendu, à une secte de Sociniens, hérétiques qui contestent la divinité de J.-C. ? C'est possible, c'est peu probable ; Lefebvre de Saint-Marc, son biographe, le nie et attribue à la malveillance un propos qui s'accorde si peu avec le caractère de l'homme.

Hecquet exerce donc la médecine à Paris. A cause de son diplôme de Reims, la Faculté de Paris lui cherche querelle comme elle le fait impitoyablement à tous les provinciaux. Pour avoir la paix, grâce à de puissants amis, il entre à la chambre royale de Médecine, le refuge des diplômés des facultés provinciales, que protège jalousement le premier médecin du Roi, Daquin. Hecquet a des scrupules, tous ces ennuis l'énervent, il n'est pas sûr d'être absolument dans son droit ; aussi est-il sur le point de retourner à Abbeville et de s'y fixer dans le calme de la province. C'est alors que grâce à Daquin, il est choisi pour remplacer Hamon à Port-Royal-des-Champs où nous venons de le laisser au chevet de M^{lle} de Vertus.

Et la vie en effet va lui être très dure, et son mysticisme ne contribuera pas à la lui adoucir, bien au contraire. Il trouve là toutes les raisons pour satisfaire son appétit de sacrifice, d'abnégation, de surmenage physique et moral. A la tâche déjà lourde de soigner le corps et l'âme de toute cette population de moniales, de résidents, de solitaires, et aussi de tous ces pauvres des villages voisins, il joint avec excès les jeûnes, les abstinences, les macérations et les

pénitences de toutes sortes. Il y ajoute un travail intellectuel intensif, vit dans ses livres, ne se couche plus, s'impose de passer ses nuits sur une chaise pour combattre le sommeil. Il est exténué. Il tombe malade, on le serait à moins, même sans tenir compte des anophèles et de l'humidité du lieu. On l'extrémise, il finit par guérir.

En 1691, son père meurt ; l'excellente M^{lle} de Vertus lui adresse à cette occasion une lettre de consolation très touchante et très maternelle, preuve de la haute et affectueuse estime où elle tient son jeune médecin.

Elle même, M^{lle} de Vertus, et heureusement pour Hecquet, meurt en 1693. Libéré de son engagement, gravement atteint dans sa santé, il quitte le Monastère et revient à Paris.

C'est vers cette époque que Fagon, successeur de Daquin comme archiâtre du roi, arrive à faire décider la suppression de la chambre royale de médecine. Grande victoire pour la Faculté de Paris qui obtient que les membres de la chambre dissoute ne pourront plus exercer dans la capitale. Hecquet suit les conseils de son ami, Raymond Finot. Il se fait « coopter », il vient se rasseoir sur les bancs de l'Ecole, en octobre 1694, sort de licence le 3 sept. 1696, et reçoit le bonnet doctoral le 15 juin 1697.

Alors la Faculté lui ouvre les deux bras, et pour bien souligner l'accueil chaleureux qu'elle lui réserve, elle nomme professeur de matière médicale cet homme de haute vertu, aussi recommandable par cette ardente piété qui aurait fait de lui le plus digne des prêtres, que par son ardeur au travail qui en a fait le plus habile des médecins. Toute sa vie sera dominée par cette profession de foi faite au cours de ses jeunes années : « s'il est utile pour la République d'être bon médecin, il est nécessaire pour soi-même d'être encore meilleur chrétien ». Et il est tout à fait d'accord en cela avec la mère Angélique qui disait à propos d'Hamon : « après le grand don du parfait confesseur, il n'y a rien de plus important que celui d'un médecin vraiment chrétien qui exprime par toutes ses actions

et ses paroles les maximes saintes du christianisme ».

C'est pendant cette période de seconde scolarité qu'Hecquet eut le douloureux devoir d'assister Nicole pendant ses derniers moments.

Le sage et vieux théologien s'est retiré dans une maison appartenant au couvent de Religieux de la Crèche, place du Puits de l'Hermite, derrière la Pitié, proche le Jardin du Roi, sous les ombrages duquel il fera ses dernières méditations. C'est un logement simple; partout des livres; de belles bibliothèques; aux murs, quelques toiles de Philippe de Champaigne, portraits d'anciennes religieuses de Port-Royal; c'est le seul luxe de Nicole; la galerie est éclairée par une fenêtre qui donne sur l'église du couvent; coin de méditation et de recueillement; c'est la vraie retraite de l'intellectuel chrétien qui vieillit, et qui n'aime plus que la vie à l'ombre. C'est là que le 11 novembre 1695 Hecquet et ses confrères Dodart et Morin, appelés d'urgence, trouvent Nicole frappé de paralysie. Cinq jours après une nouvelle attaque met fin à ses jours.

La réputation d'Hecquet s'étend. Finot surtout se chargea de le patroner. Avant de mourir, il le conduit au chevet du Prince de Condé aux abois: Il s'agit surtout de préparer le héros à accueillir d'une façon édifiante et orthodoxe cette mort qu'il a tant de fois bravée sur les champs de bataille.

Hecquet s'acquitte de sa mission délicate avec une parfaite correction et une haute dignité. Après la mort du vieil aigle, il reste médecin de la princesse de Condé et de la duchesse de Vendôme. On l'écoute comme médecin et plus encore peut-être comme conseiller d'âme. Il a son franc parler, il n'hésite pas à reprocher à la princesse de Condé le peu de frugalité de de sa table au temps du Carême. On s'incline: on obéit. Grave et digne, s'il se fait solliciteur, c'est toujours pour les autres et jamais pour lui. Pour ne pas négliger les pauvres devant une clientèle qui s'accroît tous les jours, il essaie de faire ses visites à cheval. Une hémoptysie l'y fait renoncer. Il essaie de la chaise à

porteurs, de la chaise roulante, puis d'un carrosse très simple où il se réjouit de pouvoir lire sans cesse entre ses visites.

Et que de jolis traits nous le montrent d'une conscience scrupuleuse à l'extrême : insoucieux de sa propre fatigue, n'hésitant pas à revenir voir tel malade qui l'inquiète. Pour un empire il n'ordonnerait une purgation pour le lendemain de sa visite, s'il n'a pas lui même vérifié ce jour là si elle est toujours nécessaire. Il se refuse à être médecin de l'Hôtel-Dieu. Il aurait trop de malades, et pas assez de temps à leur consacrer. Et toujours dominé par ses convictions religieuses, il veut avant d'entreprendre une cure que ses malades soient en règle avec les exigences de l'Eglise, persuadé que ses drogues n'en seront que plus efficaces.

Les années passent. En 1709, l'année même où s'achève la ruine de Port-Royal, Hecquet va chercher à Bourbon la guérison d'un rhumatisme gouteux auquel les marécages et l'humidité du Saint Lieu ne sont peut être pas étrangers.

En 1710 nous le trouvons médecin de la Charité, pas pour longtemps. Et ses travaux scientifiques s'accumulent, toujours rédigés à la lumière de cette foi religieuse qui occupe toute sa pensée. C'est ainsi qu'il disserte sur l'indécence aux hommes d'accoucher les femmes.

C'est ainsi que précurseur de J.-J. Rousseau, il impose à la jeune mère le devoir imprescriptible d'allaiter son enfant.

C'est ainsi qu'il étudie avec une curiosité de médecin et d'homme d'Eglise, le sujet scabreux de savoir s'il existe des signes de virilité chez le jeune homme comme il en existe de la virginité chez la jeune fille.

C'est ainsi qu'il publie en 1708 un traité des dispenses de Carême et un traité d'hygiène alimentaire, et enfin beaucoup plus tard, la médecine théologique ou telle qu'elle se fait voir sortie des mains de Dieu.

Dans le traité des dispenses de carême, véritable cours de diététique, s'il condamne les liqueurs, spiri-

neux, il est très tolérant pour le vin dont l'abstinence en carême est plutôt affaire de pénitence que de santé. Pour lui, la boisson quelque'elle soit et le tabac rompent le jeûne. « Savants et agréables paradoxes, écrit en souriant Fagon à propos de certaines conclusions du traité des dispenses où, précurseur de la méthode Luepka, Hecquet insiste sur les avantages hygiéniques du maigre, de la diète, de l'abstinence et du jeûne.

Dans son traité d'Hygiène alimentaire, Hecquet nous expose son système physiologique, à savoir que la trituration mécanique est le principe de la digestion, que les ferments digestifs n'existent pas ; qu'il n'y a pas transformation chimique dans les aliments, mais simple séparation des parties assimilables qui sont absorbées et des parties non assimilables qui sont rejetées. Par là Hecquet se range parmi les iatromécaniciens : en philosophie biologique il admet que le phénomène premier de toute action organique est l'oscillation, c'est-à-dire un mouvement de vibration dont l'effet principal est de transporter les esprits animaux du cerveau aux extrémités.

Le 5 novembre 1712 Hecquet est élu doyen de la faculté de Paris. Il refuse d'abord, toujours par humilité chrétienne, mais finit par se laisser convaincre. Longtemps le pieux doyen s'opposa à ce qui fut frappé sur son portrait sur le jeton décanal, et il fallut l'innocente supercherie d'une demoiselle Le Belle, miniaturiste, pour prendre sans qu'il s'en aperçût le croquis de ses traits.

En quittant sa charge de doyen, Hecquet fit généreusement don à la Faculté d'une belle pendule et de deux écritaires de bon goût, et un de ses derniers soins fut de faire réimprimer les décrets, rites, usages et louables coutumes de la très salubre Faculté de Médecine de Paris, édition qui fut d'ailleurs désavouée plus tard et remplacée par une autre.

Toutes les vertus dont Hecquet cultivait pieusement dans son cœur le riche épanouissement, ne l'empêchaient pas toutefois d'avoir un caractère autoritaire et cassant et de disposer de facultés combatives très

ardentes. On le voit bien dans les nombreux démêlés qu'il eût avec ses confrères et notamment avec Vieussens le père, et surtout Nicolas Andry, le grand ancêtre de l'orthopédie. Andry et Hecquet furent brouillés à mort pendant près de quatorze ans, au sujet de boissons et de saignées ; et il fallut la nomination d'Andry au poste de doyen pour que ces deux excellents esprits médicaux et bien faits pour s'entendre, se réconciliasent en toute sincérité. Le caractère difficile d'Hecquet se voit aussi dans ses ouvrages : certains d'entre eux sont pourvus de titres belliqueux, arrogants, d'une violence parfois brutale, presque injurieuse.

La médecine qui n'est pas celle qu'il défend n'est que grossièreté, fraude, masque, et imposture. Une purgation qui n'a pas l'heur de lui plaire, c'est le deshonneur de l'art ! Les ferments digestifs qu'il renie, c'est le brigandage de la médecine, etc.

De telles invectives, de si durs éclats de voix, si ils ne nous fixaient pas sur l'intolérance irritable qui devait être un de ses péchés coutumiers, auraient certes lieu de nous étonner un peu chez l'ancien retraits du Saint Désert où devait régner le doux silence, le calme et la tenue sereine des consciences apaisées.

Il n'empêche que dans beaucoup de ses œuvres médicales écrites ou non avec cette sorte d'irritation qui parfois frise la colère, on trouve nombre de perles précieuses qui attestent l'intelligence originale et le clair bon sens de cet homme, lorsque abandonnant le ciel, il consentait à reprendre contact avec une des pires réalités, avec la machine humaine et ses misères.

Que d'idées originales en thérapeutique et en physiologie ! les excréments ne sont plus des impuretés du sang mais surtout des déchets alimentaires, ce que le corps n'a pas pu utiliser. Les sécrétions ne sont plus des humeurs impures, mais des sucs organiques ayant leur utilité et leur rôle dans l'économie. La bile, le suc pancréatique, la salive ne sont pas des excréments. Ce sont des agents actifs de la vie. Que n'a-

t-il connu les endocrines ! Ce n'est guère que dans les urines, la sueur et les matières fécales qu'il consent à voir des excréments.

Très hippocratique en matière de purgation, il en combat l'excès et veut que l'on ait la patience d'attendre pour y avoir recours, que les humeurs à évacuer soient cuites et condensées. Grand phlébotomiste, Hecquet est un précurseur de Broussais. Il s'élève avec force contre l'inoculation variolique déjà très répandue en Angleterre et dont on commence à s'occuper en France. Enfin, on ne saurait passer sous silence sa ferme et sage attitude dans la retentissante affaire des convulsionnaires du Cimetière Saint-Médard ; très résolument Hecquet refuse aux convulsions tout caractère divin, il n'y voit que des symptômes morbides et des troubles nerveux d'autant plus redoutables que l'imitation, le fanatisme et peut être aussi la supercherie plus ou moins intéressée interviennent pour une grande part dans leur éclosion et dans leur extension.

Avec les années Hecquet avait peu à peu renoncé à sa clientèle mondaine pour se consacrer exclusivement aux pauvres et aux congrégations religieuses. Parmi celles-ci, il affectionnait tout particulièrement celle des religieuses carmélites du faubourg Saint-Jacques, dont il était médecin depuis bien des années. Quand arrivèrent les infirmités de l'âge et surtout cette paralysie du bras droit qui l'empêchait presque de tenir une plume, c'est à cette congrégation qu'il s'adressa pour assurer sa retraite. Il obtint un petit appartement donnant sur la cour extérieure du couvent, et s'y installa pour la dernière étape. Il partagea son temps entre les pratiques rigoureuses de la dévotion que lui facilitait la proximité du Carmel, l'étude pour laquelle il se passionnait plus que jamais, et où il était aidé par son fidèle valet de chambre et secrétaire La Cheyrie, et les nombreuses consultations, maintenant toutes gratuites, qu'il donnait aux malades.


Célibataire, presque pauvre, ayant abandonné son

patrimoine à sa famille pour une modeste rente viagère, Hecquet vécut ainsi ses dernières années. Dès le début de 1737, il se sent très affaibli. Un soir de mars, étant en prière il est pris d'un éblouissement dans un œil et, dans la nuit, cet œil est frappé de cécité complète, quelque hémorrhagie rétinienne sans doute : il est saigné et resaigné, et quelques jours après il paraît aller un peu mieux : mais le 10 avril un frisson violent survient avec une fièvre intense. Il se sent perdu, reçoit les derniers sacrements et meurt peu de temps après. Deux heures avant sa mort, ce grand laborieux de 76 ans donnait encore un conseil médical à un confrère qui était venu le consulter pour sa femme très malade.

Sur son désir, il fut inhumé au bas de cette église des Carmélites qu'il aimait tant. A la Communauté qui avait recueilli son vieux médecin avec tant de bonté, il légua 300 livres tout ce qu'il possédait en numéraire. Rollin composa son épitaphe : la Faculté de Médecine avait été de son vivant, gratifiée par lui de près de 1400 volumes. Elle hérita après sa mort des 100 in-folio et in-quarto qu'il avait conservés.

Dans les dernières années de sa vie, Hecquet avait composé un traité de la médecine, de la chirurgie et de la pharmacie des Pauvres.

Par un sentiment délicat et touchant, il tint à ce que ce manuel de la santé écrit très simplement, rempli de recettes et de formules économiques, à la portée des plus humbles bourses, ne fut publié qu'après sa mort. Il y voyait comme un legs de sa dernière pensée charitable à l'égard des frères malheureux vers lesquels son grand cœur s'était penché pendant toute sa vie.



QUELQUES MOTS SUR P. BOREL

Médecin du Roi en Languedoc.

Par le Docteur Charles VIDAL, de Castres.

Examinons une carte de la Gaule ancienne. Que voyons-nous? D'un côté, la Province romaine, bornée au nord-ouest par la Montagne Noire, du côté de la, Narbonaise ou Septimanie où la 7^e légion tenait garnison, et, de l'autre, la Celtique avec, toute proche, la Confédération des Arvernes. Cette Province, cette Septimanie, était absolument romaine. C'était la Gallia togata. Les habitants y portaient la toge, tandis qu'en Celtique les habitants portaient des bragues d'où, par opposition, le nom de Gallia braccata.

En avant de la Montagne Noire et s'étendant jusqu'au Tarus (Tarn), était une bande de terre, sorte de glacis, avec, adossé à la Montagne Noire et placé sur l'Agoût (rivière d'Auguste), le camp romain : *Castra* (Castres).

Castra était le poste romain placé en avant de la Montagne Noire, face à la Celtique et tout particulièrement en contact avec la Confédération des Arvernes et avec leur antenne avancée : la tribu des Gabales.

Son rayon d'action s'étendait depuis Tolosa (Toulouse), jusqu'à Albiga (Albi) et aux sources du Tarus.

C'est pourquoi Borel rapporte qu'on a pu écrire que Castres était la vraie capitale de l'Albigeois : *Castrum nobilissimum* « le chef de tout l'Albigeois » (Pierre de Valsernay); *Pagus Albiensis*, comme on dit de Toulouse : *Pagus Tolosanum*.

« La ville de Castres, nous assure Borel, selon Pierre des Valées (ch. 20), est comme la capitale de tout l'Albigeois, située en un lieu dont le paysage est

merveilleusement diversifié et sur le fleuve d'Agoût qui se dégorge dans le Tarn, en la Gaule Narbonnaise, Braccata (1), Septimanie ou Gothie, c'est-à-dire en Languedoc et pays de *Franc Alleu*, comme l'a très bien prouvé le sieur Caseneuve dans le livre qu'il en a composé » (2).

Donc, un fait est acquis. Castres est une ville romaine, une ville militaire située dans un paysage très beau, une ville qui fut un lieu de commandement et de labeur.

P. Borel est le fils de cette terre qui fut le cadre de sa vie. Elle explique sa personnalité et son génie, comme on disait autrefois.

*
* *

Pierre Borel naquit, en effet, à Castres, vers 1620 et mourut à Paris en 1689. Il fit ses études à Montpellier, où il reçut ses degrés et exerça la médecine à Castres, où il était Médecin du Roi. Il fut associé en 1674 à l'Académie des Sciences de Paris en qualité de chimiste et composa de nombreux ouvrages.

*
* *

P. Borel a donné :

1. *Les Antiquitez, raretez; plantes, minéraux et autres choses considérables de la ville et comté de Castres d'Albigeois, et des lieux qui sont à ses environs avec l'histoire de ses comtes, evesques, etc.* Un recueil des Inscriptions Romaines et autres antiquitez du Languedoc et Provence avec le Roolle des principaux cabinets et autres raretez de l'Europe, comme aussi le catalogue des choses rares de Maistre Pierre Borel, Docteur en médecine, Auteur de ce livre. A Castres, par Arnaud Colomiez, Imprimeur, 1649. (Réimprimé en 1868, chez Jouaust, à Paris).

2. *Historiarum et observationum medicophysicarum centuriæ IV.* Castris 1653, in-8, Parisiis apud Bil-

(1) *Braccata* est une erreur de Pierre des Valées, à moins qu'il ait voulu dire que Castres était une antenne romaine dans la *Gallia braccata*.

(2) P. BOREL, *Les Antiquitez de la Ville de Castres*, Livre premier, chap. II.

laine et viduam Dupuys, 1657, in-8. Lipsiæ et francofurti, apud Laurentium Sigismundum Cornerum 1670, 1676, in-8. On y a joint les observations médicales d'*Isaac Cattier* et la *Vie de Descartes* par Borel lui-même.

3. *Bibliotheca chymica, seu catalogus librorum Philosophorum Hermeticorum*. Parisiis, apud Samuelem Broun, 1656, in-12. Catalogue des livres de chymie et alchymie, imprimés ou manuscrits, publiés ou connus jusqu'en 1652.

4. *Hortus, seu armamentarium, mineralium, plantarum et animalium, ad artem medicam utilium*. Castri 1666, Parisiis, 1667 in-8, 1669 in-8. — Abrégé de ce que les plus célèbres médecins ont dit des plantes, des animaux et des principaux minéraux qui entrent dans la composition des médicaments. L'auteur indique avec exactitude les endroits d'où il a tiré ce qu'il rapporte. Ouvrage écrit succinctement, mais avec netteté; les matières y sont rangées par ordre alphabétique.

5. *De curationibus sympatheticis*. Inséré dans le Théâtre sympathétique.

6. *Le Trésor des Recherches et des Antiquitez gauloises* (1655).

7. *Discours prouvant la pluralité des Mondes* (1657).

*
*
*

Borel fut un médecin instruit et célèbre en son temps. Il était médecin du roi en Languedoc. L. Hannin (1) le cite dans la partie biographique de son dictionnaire.

Dans son livre *Les Antiquitez*, il nous rapporte quelques observations médicales fort curieuses. D'abord il nous parle de la coqueluche : « *La Coqueluche*, ou trousse-galand, selon Rondelet estait une maladie épidémique qui venait avec grande défluxion sur le gosier, et après venant à tomber sur les poulmons, faisait mourir plusieurs personnes hectiques,

(1) *Vocabulaire médical*, Paris, Caille et Ravier, 1811.

elle régna aussi l'an 1580 au rapport de Valeriola en l'Appendice de ses lieux communs. »

Puis il parle de la Peste : « L'an 1563, la Peste ravagea tellement la ville de Castres qu'il y eut quatre mille morts, et ainsi acheva presque de détruire ce que la maladie dité Coqueluche avait espargnée. »

Cette terrible Peste se reproduisit en 1629 : « L'an 1629 nous fusmes chastiez par le fléau de Peste qui fit de si grands ravages, que six mille personnes en moururent, de sorte que la ville fut si désertée que l'herbe creust en abondance parmi les ruës ».

Néanmoins Castres n'en mourut pas : « Bien que la ville de Castres ait esté fort désertée par la mort de six mille personnes que la peste de l'an 1629 emporta, elle est à présent autant populeuse qu'elle ait jamais esté ».

Après la peste, il nous entretient du Charbon dont il a très bien établi l'étiologie infectieuse. A son époque, le charbon était endémique à Roquecourbe, près Castres, il l'est encore à Mazamet et toujours pour les mêmes motifs :

« On a aussi remarqué de longue main que les habitants de cette ville (Roquecourbe) sont sujets à des charbons qu'ils appellent lou maluat, et leur façon de les guérir est d'empescher de dormir le malade durant neuf jours pendant lequel temps les parents du malade se vont fort resjouir chez lui, tant à boire et manger qu'à chanter et danser, pour le garder de dormir. J'impute ce mal à ce qu'ils sont des premiers par les mains desquels passe la laine qu'on tire en ce país des brebis mortes, à cause qu'ils ne se servent presque d'autre laine en leur lanifice : or la plus part de ces bestes meurent de maladie contagieuse ».

Après les maladies contagieuses il est curieux des monstres : « L'an 1578 et le 19 juillet dans Castres, la femme de Carmanel de Saint Amans de Valtoret accoucha d'un enfant qui avait deux testes.

On a veu aussi naistre dans Castres un enfant qui avait deux langues, et un autre qui avait du poil aux

parties honteuses le jour de sa naissance ». « L'an 1646, naquit à la Bruguière, un enfant n'ayant qu'un œil et estant sans nez, ayant par ainsi le visage tout uny comme la joue ».

Il s'occupe aussi des eaux minérales et il a découvert, non loin de sa chère cité, une fontaine où l'on peut traiter la gale avec succès. C'est à Dourgne, célèbre aujourd'hui par le couvent de Bénédictins d'En Calcat où viennent de bien loin ceux qui aiment voir se dérouler sous leurs yeux les splendeurs de la liturgie des fils spirituels de Saint Benoit, et par ses ardoisières.

« Dorgne est à deux lieux et demie de Castres et n'a rien de notable qu'une fontaine qui outre qu'elle guérit la gale et d'autres maladies du cuir a le flus et le reflux comme la mer, etc. Prez de ce lieu de Dorgne il y a une mine d'orpiment ».

Tout cela est très bien. Il y a mieux encore car, quand il nous parle de l'opération de la cataracte, nous croyons entendre un oculiste d'aujourd'hui.

Dans son *Historiarum et observationum medico-physicorum*, il nie que, dans l'opération de la cataracte, on enlève une membrane ; il soutient au contraire qu'on déplace avec l'aiguille, le cristallin et qu'on le détache de ses liens.

*
* *

Incontestablement Borel fut un savant. Il s'occupait de minéralogie, d'optique, d'astronomie, de chimie, de philosophie. Bien avant Fontenelle, et précisément l'année même de la naissance de ce neveu de Corneille qui devint membre de l'Académie française et de l'Académie des sciences, il publia son *Discours prouvant la pluralité des mondes*. Cette circonstance donne à penser, et je me demande si Fontenelle n'a pas puisé l'idée de son livre la *Pluralité des Mondes* dans l'ouvrage de P. Borel. Cette étude sur les Mondes nous fait comprendre pourquoi l'inventeur des tourbillons l'intéressa et pourquoi il écrivit une *Vie de Descartes*.

Borel aimait l'astronomie et il avait l'amour de la vérité, aussi, 65 ans après l'invention du télescope, soit en 1655, composa-t-il un livre qu'il dédia au Sénat et au peuple middelbourgeois, livre fort curieux, portant ce titre : *De vero Telescopii inventore* (du véritable inventeur du télescope). A propos de ce livre, je tiens à signaler une erreur que j'ai découverte dans un article signé Jacques Boyer sur *L'Evolution des Microscopes* (1) où l'auteur fait de Pierre Borel le P. Borel.

Borel, poussé par l'amour de la vérité, recherche quel est le véritable inventeur du télescope. Il démontre que ce n'est ni Galilée, ni les hollandais Metius et Cornelius Drabel, mais bien Zacharias Jansen.

Voici, d'ailleurs, comment il s'exprime au chapitre XII de son livre, à propos de l'inventeur du télescope :

« *De inventoris vero nomine.* — Zacharias Jansen inventor est vertus Telescopii ; eratque autem conspiciolorum (2) artifex peritissimus Middelburgensis Zeelandus qui, anno 1590, admotis (non fato quodam) oculo duobus conspiciis, nempè lentem cavam et convexam, Tuboque imminis felicissimè (ut vult Cartesius) invenit Telescopium. Sed rerum abstrusarum et reconditarum in optica, quam callebat, desiderio flagrans, ad haec tentanda motus fuit : quare malè conqueritur Cartesius, hoc Inventum adeo utile et mirandum, scientiarum nostrarum opprobrio, vagis experimentis, et casui fortuito deberi. Telexopium ergo Artifex noster rimando ex professo indigavit, et Tubos 16 pollicium primo fecit, optimum tamen, quem principibus Mauritio et Archiduci Alberto, ut testimoniis infra probabimus, obtulit, pro quibus pecunias accepit, rogatus ne rem amplius propularet, ut ipsi eo uti interim ad bellica possent, quibus ille in patriæ gratiam obtemperavit, et sic diù delituit in obscure

(1) *La Nature*, 15 janvier 1929, page 66, col. 1.

(2) Conspicilium : Instrument d'observation d'optique.

Inventor noster. Invenit prætereà Microscopium ut testimoniis patebit sequentibus » (1).

Dans son livre, Pierre Borel a mis deux portraits gravés représentant, l'un *Zacharias Jansen*, premier inventeur, et l'autre *Hans Lipperhey*, né à Wesel en Prusse, lunettier à Middelbourg, second inventeur.

Borel s'avère minéralogiste qu'émerveillent les richesses de la Nature. Voici comment il s'exprime en un chapitre des *Antiquitez* consacré aux *Priapolithes* :

« La seconde merveille du païs, est le Mont dit Puytalos, que nous pouvons appeler mont des Priapolithes, à cause qu'il est rempli de pierres longues et rondes, en forme de membres virils.

Plusieurs naturalistes, entre lesquels est Pline, ont décrit pour grande merveille que la pierre Diphris porte empreinte sur soy les figures de l'un et de l'autre sexe et que l'Enorchis mise en pièces représente la figure des génitoires des hommes, et selon Cardan *l'Hystera petra* qui se trouve au terroir de Trèves, a la forme des parties honteuses des femmes, mais tout cela est peu de chose au prix de cette pierre icy, que nous pouvons appeller Priapolithes, car outre sa figure, conforme au membre viril, si on la

(1) « L'inventeur du Télescope est *Zacharias Jansen* ; c'était un très habile artisan en lunettes de Middelbourg (Zélande), qui, en l'année 1590, ayant approché de son œil (non par hasard) deux verres de lunette, à savoir une lentille concave et une lentille convexe, et ayant placé ces lentilles dans un tube avec un très grand bonheur (comme le veut Descartes), trouva le Télescope.

« Il fut amené à ces essais par son désir ardent de découvrir les secrets de l'Optique où il était expert. Aussi Descartes se plaint-il mal à propos, pour le déshonneur de la science, que cette invention si utile, si admirable, soit due à un hasard, à d'incertaines expériences.

« Il est avéré que c'est à force de recherches que l'artisan de Middelbourg a découvert le Télescope ; il construisit d'abord des tubes de seize pouces qu'il offrit au prince Maurice de Saxe et à l'archiduc Albert, comme nous le prouverons ci-dessous par des témoignages. Pour ces télescopes il reçut des sommes d'argent ; mais il fut engagé à ne pas pousser la chose plus avant, afin que les deux princes pussent seuls s'en servir pour la guerre. Par amour de la patrie il obéit. Et c'est pourquoi l'inventeur du Télescope resta longtemps ignoré.

« *Zacharias Jansen* découvrit ensuite le Microscope comme cela est évident par les preuves suivantes ».

(DESBEAUX, *Physique*, Paris, 1889).

coupe on y trouve un conduit au centre plein de cristal, qui semble estre le sperme congelé, aux uns on trouve des testicules attachés, d'autres sont couverts de veines, et d'autres montrent le Balanus, et sont rangez, comme estans eschappez de quelque maladie vénérienne et mesme parmy eux se trouvent des pierres ayans la figure des parties honteuses des femmes et quelquefois on les trouve jointes ensemble et quelques-uns se trouvent de figure droite parmi ceux qui sont courtz.

Touchant ces pierres merveilleuses, je dis que ce lieu est situé sous quelque constellation qui verse des influences disposées à la génération de ces Gammahez ou Talismans naturels, ou, que les pierres ayant une semence multiplicative comme les plantes, peuvent aussi bien naître en cette forme comme l'herbe Phallus en Hollande, et l'Arum chez nous, qui représentent les parties honteuses des hommes, et les Hermodactes et autres celles des femmes, et la Mandragore l'homme entier, ou comme il y a des lieux remplis d'autres pierres en formes de coquilles et limaçons, à cause du séminaire occulte qui s'y trouve de ces choses, et quant à la veine de cristal de nos pierres nous pouvons dire que l'eau pétifiante qui les engendre se purifiant tousiours, forme au centre le cristal, du plus pur de sa matière, la nature se purgeant, et jettant l'impur à la circonférence.

On envoye quérir de ces pierres merveilleuses de divers endroits du monde, pour orner les cabinets des curieux, et j'en ay envoyé moy-mesme en divers endroits et en dernier lieu à Paris, à la sollicitation de M. du Moustier qui en voulait orner son cabinet..

Avant que passer aux autres merveilles des pierres je ne veux point obmettre que j'ay deux pierres de cette nature qui représentent naturellement, l'une, l'image d'une femme tenant un enfant, et l'autre, d'une femme nue toute droite. »

Toujours médecin, donc thérapeute, il pense aux vertus curatives des priapolithes qu'il assimile à celles des plantes :

« Si les plantes qui représentent les parties du corps humain ont de la vertu pour en guérir les maladies, comme l'Alkekengé qui par sa bource dans laquelle on voit comme une cerise, représente une pierre dans une vessie, le triolet tacheté, la taye des yeux, et une infinité d'autres que Chollins, Quercetan et Henry Carrichterius raportent dans leurs livres des signatures, on pourrait dire que nos Priapolithes ont vertu pour les maladies vénériennes ».

* *

Carrère, dans sa *Bibliothèque littéraire, historique et critique de la médecine* (1) le maltraite un peu. Il le dit crédule et croyant aux prestiges du démon. Carrère oublie que ce médecin, conseiller de Louis XIV, était un homme du xvii^e siècle.

A l'époque de P. Borel, les idées superstitieuses étaient très répandues même dans l'Elite. On croyait à la magie, aux prestiges, aux sorciers, aux sortilèges. N'y croit-on plus aujourd'hui? Mais alors, comment expliquer la vogue des gros livres de Papus (2) et l'éclosion de tant de sociétés psychiques dont l'un de nos plus vénérables savants du jour se croit obligé de s'occuper? La seule différence entre cette époque et celle d'aujourd'hui, c'est qu'alors les Parlements condamnaient les sorciers au feu, tandis qu'aujourd'hui on les enrichit, à Paris aussi bien qu'à Castres. Alors comme aujourd'hui, des gens graves écrivaient des livres où ils traitaient sérieusement la question des vampires et des apparitions. Le mathématicien Jacques Bernouilli, d'après Voltaire, pensait que la queue de la comète de 1680 pourrait bien être un signe de la colère divine. Le fanatisme incendiait les Cévennes et la guerre religieuse inondait Castres de sang et détruisait tous ses monuments. On ne peut donc reprocher à P. Borel une soi-disant crédulité comme le fait Carrère. P. Borel était de son temps et, en son temps, un homme de haute valeur.

(1) Paris, Ruault, 1776, T. II, pages 78 et 79.

(2) Dr Encausse.

Voici, à titre de curiosité, quelques faits merveilleux et des raretés rapportés par cet auteur :

« A Boissy de Merviel, les habitants assurent qu'ils ont vu fort souvent dans une forest une nymphe ou femme sauvage, vestuë d'une robe blanche fort plissée, ayant les bras et les pieds fort longs, et afferment qu'on a trouvé mesme les marques de ses pieds dans la bouë, et le sieur Seve, huissier de Castres, estant envoyé au dit lieu pour des affaires, fit rencontre de cette nymphe, ce qu'ayant raconté aux habitants de ce lieu, on l'assura qu'elle avait accoutumé de se faire voir dans cette forest.

« Il y a apparence que c'est un Démon, ou une des Fées du temps passé, les Magiciens les appellent des Sybilles, ou bonnes Dames, et les autres croient que ce sont des femmes sauvages, pareilles à celles que Boistuaud, et autres disent avoir été prises autres fois.

« Quelques années auparavant arriva une histoire merveilleuse à un lieu dépendant aussi de Castres, nommé Gibrondes, c'estait un magicien qui emportait en l'air des enfants et des plats, et ostait le verre des lèvres, on le voyait voler en l'air avec estonnement, il emportait les habits et les mettait sur des arbres, et faisait tant d'autres choses merveilleuses que plusieurs personnes de Castres y furent pour rendre témoins leurs yeux de ce que les relations d'autrui n'avaient peu leur persuader.

« Si cette histoire estait merveilleuse, celle-cy qui est de l'année 1643 ne l'est pas moins. Il y avait un paysan à un lieu nommé la Bracadele, qui est à demy lieue de Castres, qui par un sortilège incroyable, voyait consumer par le feu toutes ses hardes, bien qu'il n'eust laissé aucun feu dans sa maison et mesme les linges mouillez s'allumaient non seulement par terre, mais mesme sur des perches, et dans ses coffres fermés à clef, ce feu ennemy de son repos, ne pouvait estre esteint par son contraire, j'estime que celui qui voudrait donner raison naturelle de cet accident serait bien en peine s'il ne l'imputait à quelques vapeurs de

Naphte ou de Bitume enflammés qui sortaient de la terre, excitées par le fient des animaux, car on a veu sortir des flammes de divers estables, pour la raison que je viens de dire ».

Et toujours dans ce même livre des *Antiquitez* (1), il nous rapporte ce qu'il titre : *Raretez de l'homme*.

« L'omoplate ou os de l'espaule d'un Géant pesant trente cinq livres, et ayant quatre pams de haut et sept de large. Un monstre à deux testes. Deux dents de géant grosses comme la moitié du poing. Des pièces de Mumie ou corps embaumez des Egyptiens. La pierre de gravelle. La peau, crespine ou cœffe qui enveloppe les enfants dans le ventre ».

Dans cette dernière citation tout n'est pas un signe de crédulité. Les momies, les pierres de gravelle et la membrane de la poche des eaux sont des réalités. Borel, nous le répétons, était un homme de son temps et, pour le comprendre, il faut faire ce que Talleyrand recommandait de faire en diplomatie : Se mettre dans sa peau.

*
* *

La curiosité scientifique et son amour pour son pays devaient tout naturellement faire de Borel un archéologue, un antiquaire. Il aimait collectionner et avait un cabinet rempli de raretés, comme nous l'avons vu au paragraphe précédent. De là à s'occuper des hommes qui honoraient son pays et des curiosités qu'il recélait, il n'y avait qu'un pas. Il le franchit. Il écrivit et fit imprimer à Paris son *Trésor des recherches et antiquitez gauloises* cité souvent par Bayle dans son *Dictionnaire* et ses *Antiquitez de la ville de Castres*, imprimées à Castres. Ces ouvrages sont remarquables par leur érudition.

Dans les *Antiquitez* il nous assure que Rabelais a vécu un certain temps à Castres.

« Il ne faut pas oublier, dit-il, de mettre entre les personnes qui honnorent Castres, François Rabelais,

(1) Catalogue des choses rares qui sont dans le Cabinet de Maistre Pierre Borel, Médecin de Castres, dans le Haut-Languedoc.

Médecin, qui y a composé une partie de ses œuvres et y a exercé la Médecine ».

A côté de Rabelais, il nous parle ainsi de Jean Vigier, un grand médecin Castrais :

« Jean VIGIER, Médecin de Castres a fait les livres suivans : La grande chirurgie des tumeurs. La grande chirurgie des ulcères. L'Enchiridion anatomic. Les axiomes ou fondemens chirurgicaux. Un traité de peste. Les aphorismes d'Hyppocrate en latin et français, rangez en un ordre fort exquis et méthodique, selon la disposition des parties du corps humain avec les Sentences plus insignes et graves de Celsus. La traduction de l'Enchiridion chirurgical de Chalmetie du latin en français. Tractatus absolutissimus et accuratissimus de catharro Andreae Laurentii e Gallico in latinum versus. La quantité des Editions qui se sont faites de ses œuvres fait voir ce qu'on les a estimées. »

A propos de Lombers il nous parle d'une autre célébrité locale, Joubert, et des fameux Bonshommes.

« C'est un lieu ancien, d'où sont sortis de vaillans hommes. C'est là que mourut Laurens Joubert, Professeur en Médecine et Chancelier en l'Université de Montpellier, l'an 1582. Je trouve aussi que ce fut le refuge de ceux qu'on appelait les *bons-hommes* qui furent condamnez par un Concile tenu à Alby, l'an 1176 ».

Ces bons-hommes sont une particularité du terroir. Ce sont les fameux cathares, parfaits, croyants, dont le nom tiré du grec *καθαρος* signifie pur et fut employé déjà par les platoniciens. Ces bons-hommes étaient imbus de manichéisme et le calvinisme, trois siècles plus tard, en reproduisit les principales croyances dont tout le terroir cévenol et castrais était imprégné. Cela explique la diffusion très grande du protestantisme dans ces régions.

Pour les bons-hommes l'esprit est tout et le corps n'est rien. La famille, l'enfant sont la perpétuation des corps : ils sont le péché et par conséquent contraires au bonheur de l'esprit pour l'éternité qui doit

s'abîmer dans l'ineffable. Le mariage déguise le péché en vertu et élève un autel à la matière créée par Satan avec sa luxure qui envoûte les hommes, tandis qu'il faut s'élever vers l'infini par la perfection au moyen du jeûne, de la chasteté, du renoncement. Le point de perfection absolu c'est le Néant où l'on arrivait par le consolamentum (la mort demandée et reçue).

Une telle doctrine était en contradiction absolue avec la société d'alors fondée, comme nous l'explique lumineusement Brentano (1) sur la famille cellule sociale incluse dans la commune ou le fief, sur la religion et sur la tradition. L'ancien régime était une stratification de familles. Aussi la fameuse croisade contre les Albigeois était-elle inévitable et la destruction des Cathares par Simon de Montfort en 1211 et 1212 dans la logique des événements d'alors. Mais les doctrines sont vivaces et, aujourd'hui encore, dans nos régions, on décèle des restes de catharisme dans bien des cervelles qui n'en ont probablement pas conscience.

* *

Borel fut un savant et aussi un philologue et un écrivain du grand siècle dont il a les qualités et les défauts. On n'échappe pas à son siècle. Chez lui, être écrivain fut une véritable vocation. Il la tenait sans doute de sa famille où l'on se piquait de littérature. Voici, en effet, ce qu'il nous raconte de son père :

« Jacques Borel, mon père, a fait imprimer diverses pièces de ses poésies, entre lesquelles sont : « les larmes de saint Pierre, et de la sainte Vierge » ; et « le renouveau de la paix ».

* *

L'ensemble de cette étude nous amène tout doucement à nous poser la question suivante : Borel fut-il un félibre avant la lettre ? un précurseur ? Probablement ; et il n'eût pas laissé échapper l'étoile à sept branches du félibrige s'il eût pu la tenir dans le

(1) L'ancien régime.

champ de son télescope. M. J. Anglade, qui a fait une étude approfondie des troubadours, assure qu'il les connaissait et Paul Marieton (1) le met au rang de ceux qui s'occupent de recherches patoises ainsi qu'il ressort des lignes suivantes de cet auteur : « ... Je lui préfère l'auteur inconnu d'une ode, *L'amoureux transi*, recueillie par l'érudit Pierre Borel, de Castres, des mains de Pellisson — l'ami de Fouquet, l'amant de M^{lle} de Seudéry qui, lui aussi, s'occupait de recherches patoises ». Comme Borel, Pellisson était de Castres et il fut son ami. Ce Pellisson, dont une place de Castres porte le nom, avait organisé une Académie (2) dans sa ville, Académie de vingt membres dont les réunions avaient lieu tous les jeudis. La première réunion eût lieu le 26 novembre 1648 et la dernière le 15 avril 1670. Dans cette Académie on s'occupait de philologie et c'est par elle que Borel acquit le goût de la philologie. Cette question intrigue beaucoup le savant, M. J. Anglade, de Toulouse. Puisse cette opinion lui convenir.

Il travaille, par la philologie, à exhumier le passé, à fixer l'origine des noms et des mots de notre région. Ainsi il nous explique que le Languedoc était la terre des Goths : Gothe, Lantgoth ou Gothland, que c'était aussi, lorsque les Goths en furent chassés, le « pays de langue torte, pays de la langue de oc, c'est-à-dire de ouys, et Gaule Gothique », c'était encore l'Occitanie : « Occitania patria linguae occitanae ». En faisant cela il préparait, dans une certaine mesure, l'œuvre de Mistral, cette œuvre « émouvante, harmonieuse et bienfaisante, toute vraie, (qui) affirme la nécessité de s'appuyer sur le passé pour faire le présent (3) ».

Le félibrige, créé par Mistral, est fondé sur l'amour du terroir grâce auquel on aime davantage la grande patrie et sur l'attachement au parler d'Oc auquel il

(1) Les précurseurs du félibrige (Revue félibréenne, t. XIV, p. 23).

(2) Dr Ch. VIDAL. — *Choses du Terroir Castrais*, Paris, Occitania 1925, p. 49.

(3) Maurice BARRÈS. — *Les Maîtres*, Paris, Plon, 1927, p. 181.

veut rendre sa pureté verbale et graphique et sa dignité littéraire. Borel étudia les mots, s'enquit des troubadours, aima son terroir qu'il glorifia ; tout cela, ce sont les caractéristiques du félibrige. Il fut donc un félibre avant la lettre, un précurseur selon le mot de Mariéton et s'il eût vécu à notre époque il se fût associé à l'apothéose mistralienne en cette année du centenaire de l'auteur de *Calendal*, de *Miréio* et de tant d'autres œuvres merveilleuses dont une : *Le Trésor du Félibrige* l'eût particulièrement passionné,

*
* *

Borel n'a pas eu besoin de mourir pour monter en grade, pour parler comme Renan. Il fut célèbre, même de son temps, il fut un grand occitan et on peut lui appliquer cette phrase extraite des *Antiquitez* : « Si selon un ancien Philosophe les bons citoyens sont les murailles des villes, il n'est pas hors de raison de dire que les hommes doctes en sont l'embellissement et le lustre. »

On peut aussi dire de lui ce qu'il a dit de ses compatriotes et c'est par cela que nous terminerons cette étude :

« Je ne croiray pas d'estre accusé de flatterie, si je dis, qu'il n'y a point de personnes en France mieux morigérées que celles de Castres. La douceur qui paraist tant en leurs visages qu'en leurs discours et en leur conversation les fait affectionner aux estrangers et distinguer aisément de leurs voisins, ils ont la pluspart des inclinations à l'estude et le bon esprit qui leur est commun, pour être sous la situation de Mercure, rend cette ville une pépinière de gens de Lettres ».



UN GRAND MÉDECIN D'ANNAM :

HAI-THUONG LAN ONG (1725-1792)

Par le D^r Albert SALLET.

Parmi les nombreux livres qui s'inscrivent dans la bibliographie médicale sino-annamite, la meilleure partie reste purement chinoise. Tout le fonds clinique en particulier vient de Chine ou s'en inspire absolument. L'École Chinoise dirige définitivement en Annam les grandes questions tenant aux poulx, aux relations d'organes, aux points importants fixés pour les moxas et les piqûres ; quant aux thérapeutiques et aux matières médicales, la Chine appuie sur elles moins expressément. C'est donc dans cette partie de la médecine que l'Annam portera sa note particulière et sa littérature scientifique locale.

Telle fut la direction du premier livre de médecine annamite. Il est attribué à un personnage que l'on vénère au Tonkin comme Patron des médecins, et premier médecin annamite régulier, plus connu du nom de Tuê-Tinh, son pseudonyme religieux. Il vivait au x^e siècle et ce fut lui qui rapporta de Chine les disciplines médicales de ce pays auxquelles il s'efforça d'adapter les ressources thérapeutiques qu'offrait le pays d'Annam. Ce premier livre est un recueil de Nam duoc (Médecines du Sud) ayant titre de Duoc Tanh Chi Nam (Caractères des médecines du Sud).

Il appartient à un médecin annamite du xviii^e siècle d'avoir doté son pays d'une œuvre considérable traitant des thérapeutiques en général, appuyées le plus souvent sur des productions du pays. On le connaît particulièrement sous son surnom : c'est Hai-Thuong Lan-Ong.

Le Tonkin le réclame pour sa naissance, mais il vécut plus particulièrement dans les régions du Nord Annam : il y étudia, il y exerça, il y mourut. Ses descendants résident encore au Ha-Tinh. Je tiens de ceux-là plusieurs renseignements, j'ai emprunté les autres aux livres et aux traditions encore conservées, par exemple au Thai-Y-Viên, le collège des médecins du Palais impérial.

Il s'appelait Lê-huu-Trac (1) et eut pour lieu de naissance le village de Liên-Xa de la circonscription de Duong-Hao, dans la province tonkinoise de Hai-Duong.

Il vint au monde, le septième enfant de la famille (ils furent huit, tous garçons) en la sixième année de la période Bao-Thai (1725), deuxième période du roi Lê-Du-Tôn.

Son père Lê-huu-Muu avait été reçu Tiên-Si (docteur) à la cour des Lê quelques années auparavant, sous la première période du règne Vinh-Thinh de Lê-Du-Tôn, et tenait la haute dignité de Tham-Chanh (gouverneur) de la province de Nghê-An.

La famille tenait d'un des ancêtres des terres de rizières d'un domaine indiqué sous le nom de Ban thuong, relevant du hameau de Yêntung, partie du village de Tinh-Diêm dans le huyên de Huong-Son au Nghê-An (2). Ce fut sur ces terres que le jeune Trac fut dirigé aux époques troublées par l'influence des Trinh, les seigneurs du Tonkin, s'exerçant à plein pouvoir sur les rois Lê, leur gouvernement et leurs personnes.

(1) La (Géographie de la province d'Hai-Duong), au chapitre des hommes illustres, parle du personnage auquel elle donne le nom de Lê-huu-Huân. Son père était Ministre des Rites et se nommait Lê-huu-Kiêu. Les autres renseignements tenant à l'origine et aux lieux mentionnés s'adaptent parfaitement sur ceux qui m'ont été écrits par le licencié (cử-nhân) Lê-xuân-Du descendant de Hai-Thuong, de même que sur les détails qui m'ont été donnés par le Cồ-Hoc-Viên (Bureau des études anciennes), etc ..

(2) Le huyên de Huong-Son faisait autrefois partie du Nghê-An. Il en fut détaché au premier temps de la dynastie des Nguyễn pour participer à la formation territoriale de la province de Ha-Tinh.

Ce fut dans cette retraite qu'il étudia les caractères chinois, en vrai fils de lettré. Il concourut dès qu'il eût atteint l'âge voulu pour l'obtention des grades littéraires : il avait vingt ans et en trois sessions d'examen, les hauts grades étaient conquis (quatrième année de Canh-Hung, 1745). Il avait dix-huit ans lorsque son père mourut.

Cependant malgré que la situation du pays fut aggravée, Hai-Thuong continuait ses études et sa tranquillité studieuse que l'on jugeait inopportune le mit en butte aux railleries de plusieurs. C'est lui-même qui en fait mention.

Il décida alors de voyager. Il rencontra dans le Hoai-An à Dang-Xa, un personnage âgé de quatre-vingts ans, Vô (1); ce vieillard avait refusé les honneurs des grades administratifs et menait une vie retirée. Il avait une haute réputation dans les sciences divinatoires et la géomancie.

Hai-Thuong resta quelques années auprès de ce maître et il fit de rapides progrès. C'est alors que pour mettre à profit les leçons reçues, il décida de s'enrôler dans les troupes fidèles au roi légitime.

Il dit lui-même la satisfaction qu'il éprouva de cette détermination et les rêves qu'il fit pour un avenir qu'il attendait brillant, lorsque brusquement, il reçut une lettre de ses frères restés à Huong-son, lui faisant tenir la nouvelle de la mort de sa mère :

« La nouvelle m'a gravement frappé, écrivait-il, je dus remettre ma démission afin de m'occuper des funérailles.

« Mes parents morts, la charge de mes jeunes enfants, autant de choses qui prenaient mon souci : je ne me décourageai pas.

« Et cependant je devais être inquiet de moi-même. Je venais d'être atteint par une grave et longue affection. »

(1) Hai-Thuong n'indique que le nom familial, il a supprimé le nom de son maître par respect.

Hai-Thuong ne désigne pas l'affection dont il fut atteint, les médecins de la cour m'ont précisé qu'il avait été affligé d'un mal de jambe qui nécessitait des soins et du repos. Sur quoi, il travailla et écrivit.

Sans doute est-ce là le résumé très vif de la seconde manière des études de Hai-Thuong.

Il nous dit lui-même :

« J'entendis le renom du médecin Tràn-Dòc, il était originaire du village de Trung-Cân dans le huyên de Thanh-Chuong (Nghê-An). Malgré une solide instruction, cet homme avait échoué à plusieurs reprises aux examens triennaux. Il vint se retirer sur la montagne de Thanh son ou il étudia l'art de la médecine.

« Or sa réputation s'était étendue à travers le Hoan-châu et le Diên-châu (régions Sud du Nghê-An et partie Nord du Ha-Tinh à l'heure actuelle).

« Je suis allé à sa recherche et sans me décourager, je suis parvenu à le rencontrer.

« Il prit mon pouls, me traita avec ses remèdes. Je restai chez lui plus d'un an. »

Tràn-Dòc possédait une importante bibliothèque : Hai-Thuong en profita. Il lut entièrement le livre chinois *Câm nang* (qui traite des remèdes) et grâce à sa belle mémoire, sur une simple lecture, il retint les détails de l'ouvrage entier. Emervé d'une telle facilité d'étude, Tràn-Dòc voulut en faire son élève dans les sciences médicales et lui donner tout le profit de ses observations et de son savoir. La chose ne put avoir lieu.

A cette époque, un de ses amis d'études qui tenait rang de général vint le trouver en lui conseillant de reprendre du service pour conquérir des honneurs. Hai-Thuong, peu entraîné vers les choses de l'ambition, refusa catégoriquement les flatteuses propositions de son ami.

C'est alors qu'il s'adonna complètement à l'étude de la médecine.

Il lut, il rechercha les leçons des médecins et en particulier ceux d'un médecin Trân (1).

Il se rendit même à la capitale Hanoï pour profiter des enseignements d'un très illustre médecin de passage pouvait lui procurer. Malheureusement à l'arrivée de Hai-Thuong, le médecin était déjà parti, or, cette époque avait marqué dans les souvenirs d'Hai-Thuong, il mentionne l'année Binh-Ty, c'est un repère pour cette période d'études, c'était en l'an 1746 et Hai-Thuong avait trente et un ans.

Il fut dès lors son maître, lut avec précision les meilleurs des traités intéressant les maladies, l'étude des diagnostics et l'emploi judicieux des médecines. Il observa.

Alors, il en vint à la pratique, il parvint très vite à une réputation de plus en plus élargie qui devait atteindre même le roi et sa cour.

Vers l'âge de quarante ans, il commença à écrire son œuvre.

Au cours de la quarante-troisième année du règne de Canh-Hung, Hai-Thuong fut appelé à Hanoï par l'Empereur lui-même pour prendre en mains le traitement du seigneur Trinh le tout puissant personnage du gouvernement Tonkin.

Il donna ses soins à Trinh-Sâm qui devait mourir au neuvième mois de cette même année et il fut appelé auprès du jeune fils de ce dernier, le seigneur Trinh-Can âgé de cinq ans qui succédait à son père.

Son habileté médicale l'imposa : cependant il sut refuser les honneurs de cour, les titres et les fonctions. Il regagna son village dans le Huong-Son où il continua à faire le bien autour de lui en soignant les misères tout en poursuivant ses études et ses écrits.

Il mourut en l'année Nhâm-Ty, la sixième du règne de Chiêu-Thong (1792) âgé de soixante-sept ans. Il avait eu deux garçons et quatre filles.

Le jardin dans lequel se trouvait la maison où il habitait, au Ban-Thuong, est appelé le jardin des

(1) Voir note précédente intéressant le maître Vô...

pêcheurs (vuon dao). De l'existence en ce point de ce maître des médecines, il subsiste un monticule et un étang. Sur le monticule, il avait coutume de faire hisser à bout de mât une longue bande d'étoffe, long oriflamme dont la présence n'avait qu'un seul but, celui d'indiquer au préparateur sage la direction du vent et les enseignements qu'il fallait en déduire.

L'autel familial avec la tablette de Lê-Huu-Trac, dont le pseudonyme est Hai-Thuong Lan-Ong, se trouve actuellement au Ban-Thuong, dans le village de Yên-Trung où Hai-Thuong exerça si longtemps.

Mais à côté de ces honneurs réguliers, rituels, rendus par la famille au culte d'un ancêtre, Hai-Thuong a reçu certains honneurs officiels, pieux témoignages des reconnaissances d'un pays. Au village de Lap-Thach du huyên de Nghi-Lộc dans le Nghê-An, un autel a existé autrefois où l'on rendait honneur au médecin que l'on disait être venu de la province encore lointaine de Hai-Duong pour soigner les malades du Nord-Annam et enseigner l'art de guérir. Il semble que le temps ait effacé bien des choses : j'ai questionné à ce sujet les autorités locales qui n'ont pu me fournir d'indications sur le présent.

Le Hai-Duong Dia-du vante l'érudition large de l'œuvre d'Hai-Thuong, mais ce livre se complait encore à parler des qualités littéraires du personnage. Il cite certaines phrases poétiques qui paraissent traduire un esprit désabusé où poussant loin certains paradoxes sur la tranquillité :

« J'ai paresse à pratiquer le bien.

« Comment donc pourrais je faire le mal ? »

ou encore :

« Je n'ai aucune envie de richesse,

« Pourquoi craindrais-je la pauvreté ? »

Du reste, en opposition avec sa vie intellectuelle si activement occupée, Lê-huu-Trac, médecin et lettré, fils de Lê-huu-Muu haut mandarin de cour et gradé littéraire, avait pris le pseudonyme tout fait d'ironie :

« Hai-Thuong Lan òng », c'est-à-dire *Le personnage paresseux qui se repose sur la mer*.

Sans doute la gloire de Hai-Thuong vécut longtemps à l'écart de ses livres : l'œuvre de Hai-Thuong avait été dispersée.

En l'année At-mao (1855) du règne de Tu-Duc, un personnage du nom de Vo-xuân-Hiên commença à recueillir et à classer les divers détails qu'il put retrouver de l'important travail de Hai-Thuong. Vo-xuân-Hiên peut être considéré comme l'éditeur du traité d'Hai-Thuong dont il a pu recueillir 63 livres. Il préfaça l'ouvrage et le publia en l'année Canh dân de Tu-Cuc (1866).

Il raconte ainsi comment il fut conduit à réunir les manuscrits de ce travail : Il reçut un jour d'un vieux médecin deux volumes écrits de la main de Hai-Thuong et convaincu de l'importance de l'œuvre, il s'ingénia à en recueillir le plus d'éléments possible afin de les publier. Il en découvrit chez des médecins, chez des élèves : il mit plusieurs années pour en grouper une quinzaine, puis, d'un seul coup, un descendant de Hai-Thuong, du village de Tinh-Lé dans le Huonh-Son, lui mettait en main douze manuscrits.

Assurément, l'ouvrage n'est pas entier : certaines parties en ont été perdues, Du moins tel qu'il est, il doit figurer comme l'œuvre magistrale des thérapeutiques d'Annam : c'est le « Tan huê Hai-Thuong y tòn tàm lanh toàn trât » (1) qui est suivi par les maîtres pour ses enseignements et les applications qu'il permet. Les livres récents des Matières médicales en Annam lui ont fait d'utiles emprunts.

DISTRIBUTION DE L'OUVRAGE DE HAI-THUONG LAN-ONG

Les 63 livres de l'ouvrage de Hai-Thuong forment une sorte de longue encyclopédie médicale plus spécialement appuyée sur la thérapeutique.

(1) *Édition récente de la source de la médecine par Hai-Thuong et tirée de son cœur* (ouvrage entier).

Les premiers livres contiennent de longs aperçus sur les développements successifs de la médecine et sur les théories qui lui ont servi de base. Ils traitent en outre des valeurs cliniques, des pouls et de leurs examens (les neuf premiers livres).

Quatre livres entiers sont consacrés à l'étude des matières médicales : deux le sont pour les produits d'origine chinoise (livres 10 et 11), deux pour les médecines d'Annam (livres 12 et 13).

Du 14^e au 24^e livre, il est traité des diverses affections et des thérapeutiques qui leur conviennent; chacune est appuyée par un formulaire choisi.

Puis sont indiqués :

Au 25^e livre : les traitements plus importants ;

Au 26^e et au 27^e : les traitements spéciaux aux femmes ;

Au 28^e : les traitements dans les accouchements ;

Du 29^e au 33^e : les traitements chez les enfants ;

Du 34^e au 43^e : les thérapeutiques de la variole ;

Au 44^e : celles de la forme *suoi* de la variole (varicelle) ;

Au 45^e : les formules choisies parmi celles d'autrefois ;

Au 46^e : les formules choisies parmi celles de l'époque contemporaine ;

Du 47^e au 49^e : les formules recueillies par un aïeul d'Hai-Thuong (1) ;

Du 49^e au 57^e : une longue suite de formules usuelles ;

Au 58^e : un certain nombre de formules générales.

Le 59^e livre traite des thérapeutiques intéressant les affections qui relèvent du « duong » (principe mâle, clair).

(1) Hai-Thuong préfaçait d'un mot court chacune des divisions de son œuvre. A l'occasion des trois livres 47-48-49, formant un long chapitre, il en présente l'ensemble en marquant que les formules qui le constituent furent recueillies par son grand-père maternel. Ce dernier était grand lettré, il avait étudié les choses de la médecine surtout après s'être retiré des fonctions officielles avec le titre de Tham-Doc Tuong-cong (un des hauts titres du mandarinat militaire).

Il employa une fortune à rechercher les bons remèdes secrets qui sont transmis dans les familles du pays. Il fit l'achat d'un bon nombre et, en mourant, il en légua le recueil à l'un des oncles d'Hai-Thuong.

Ces formules secrètes furent, pour la plupart, égarées. Hai-Tuong put cependant en recueillir un certain nombre. Ce sont celles qu'il présente dans ce chapitre qu'il a inscrit du titre : « Bach gia tran tàng » *Les précieux (remèdes) secrets des 100 familles.*

Le 60^e livre retient celles des maladies opposées relevant du « âm » (principe femelle, obscur).

Les 61^e et 62^e livres inscrivent les recettes personnelles de l'auteur.

Enfin le 63^e se compose d'une sorte de journal de route écrit par Hai-Thuong à l'occasion de son voyage à Hanoï lorsqu'il fut appelé à la cour à seul fin de soigner les seigneurs Trinh en grand danger.

Au cours de mes recherches sur les Matières médicales d'Annam, j'ai eu à prendre fréquemment contact avec l'œuvre de Hai-Thuong. J'estime que, dégagée du lourd encombrement des vieilles théories et de toutes les tendances périmées qui empruntent aux conceptions cosmogoniques de la philosophie chinoise, cette œuvre présente des détails d'une thérapeutique qui pourrait devenir précieuse. Certainement cette œuvre représente l'effort puissant et consciencieux d'un homme qui en dirigeant son observation médicale au cours d'une longue pratique a pu faire des déductions logiques sur la valeur des choses de ses emplois.

Or, notre étude à nous avec ses moyens vraiment scientifiques peut sagement et avec profit en faire le contrôle.



UNE PAGE DU PROCÈS DE LA MARÉCHALE D'ANCRE

(Suite et fin)*

Par M. TRÉNEL.

* * *

L'accusation de judaïsme était-elle justifiée, ne reposait-elle pas que sur des apparences ?

Tout d'abord Léonora n'était-elle pas Juive ? On l'a dit et nous croyons qu'elle l'était sinon de naissance, du moins d'origine. En effet, parmi les noms qu'elle aurait portés et que donne F. Hayem d'après *Siri* se trouve celui de *Sophar* : « Elle s'appelait de son surnom Sophar, puis elle se fit appeler Dori, puis Peponelli et après Peponelli Dosi. Enfin, elle eût cette vanité de prendre le nom de Galigay ». Or *Sophar* (2) est non seulement un nom spécifiquement juif mais hébreu (dans le *livre de Job* l'un des interlocuteurs porte ce nom). De cet état-civil, on est en droit de conclure qu'elle était descendante de juifs.

Nous devons cependant dire que son remarquable portrait par *Quesnel*, au musée de Rennes, dont F. Hayem donne une excellente reproduction, ne montre aucun trait rappelant un type juif. L'expression est banale et n'a aucun rapport avec la sombre idée qu'on se fait d'elle classiquement et de son teint bistré d'Égyptienne.

... *Et cui patris ascia fabri*
Membra prope ex succo formaverat ossea ligno,
Deformis macies et tetrici fuscédine vultus
Qualis de Pharo saga huc invecta Canopo.

dit le pamphlétaire du *Mercure* français.

(*) Voir n° 3-4, page 105-121.

(1) Si l'on admet que *Sophar* ou *Sopher* s'orthographie avec un *samek* il pourrait signifier « Scribe ». Dans la Bible il est écrit avec un *tsad* (ou *cad*) et se transcrirait alors *Tsophar* ou *Ç'ophar* à rapprocher peut-être de *Çipor* « oiseau ».

* *

Et maintenant, les livres. Legrain, avons-nous vu, énumère les ouvrages suivants : *Cheinuc*, *Machazor*, *Baal Haturim*, *Grachchaïn*. Ces livres étaient-ils suspects de magie ? Certes non ; les renseignements qu'ont donné à ce sujet dans leurs interrogatoires d'Aquin et Vignal sont exactes. Quels sont en effet ces livres si suspects. Le *Cheinuc* de Legrain nous était incompréhensible. M. le grand rabbin Israël Lévi a eu l'obligeance de nous indiquer qu'il s'agissait sans doute du *Catéchisme de Tremellius* (1) Genève 1559, Leyde 1590) dont le titre s'orthographierait plutôt *Hinouch* suivant l'orthographe conventionnelle représentative actuelle et signifie : *initiation, instruction*.

Le *Machazor* ou *Machzor* est plus innocent encore. C'est le rituel de prières, aussi peu magique qu'un missel et qui se trouve chez tout juif pratiquant. Cependant il est un passage qui confirme ce que Legrain avance : il existe bien, dans le code juif, un texte qui, à propos des prescriptions au sujet des impuretés (Mischna Oholoth C. I, 58) donne une sorte de catalogue des parties constituant le corps humain et plus spécialement les os ; c'est cette liste de 248 membres qui a été employée en un sens mystique, à la façon caballistique toujours préoccupée des nombres, dans une prière qui se trouve dans le *Machzor* (rituel) du jour de l'an (2) :

Ecoute la voix de ceux dont le corps te glorifie par tous ses membres. Les préceptes affirmatifs sont au nombre de 248 comme les organes du corps humain. Dans cette solennité nous tirons trente sons du Schofar, c'est le nombre des os de la plante du pied ; dix animaux étaient immolés en ce jour pour le sacrifice du moussaph, nombre correspondant aux dix os du tarse. Ton peuple prie le matin deux fois comme il y a deux os à la jambe ; cinq personnes sont appelées aujourd'hui à la lecture de la Torah de même qu'il y a cinq os au genou ; nous

(1) Tremellius se convertit d'abord au catholicisme puis au protestantisme et devint professeur d'hébreu à Heidelberg. Entre autres ouvrages il est curieux de noter sa traduction en hébreu du catéchisme de Calvin.

(2) MACHZOR DE ROSCH-HASCHANA. — Trad. Durlacher, I, 258, 1852.

faisons retentir le Schofar le premier du mois comme il y a un os à la cuisse ; sa sonnerie est triple selon le nombre des os du bassin. Onze animaux composent le sacrifice de cette néoménie ; comme onze (1) est le nombre des côtes. Nous récitons neuf bénédictions comme il y a neuf os du bras. Les Malchioth, les Sichronoth et les Schofarothe forment trente versets comme les os de la main. Dix huit bénédictions forment la prière quotidienne comme dix-huit vertèbres la colonne vertébrale. Aux sacrifices journaliers, on sonnait neuf fois du ccr ; pareil nombre d'os se trouve dans la tête. Pendant les deux prières Schemoné Esreh, Israël s'incline huit fois selon les huit articulations du cou.

Les livres de la loi sont au nombre de cinq comme celui des orifices. Le code universel est divisé en six parties comme les six parties du cœur. Les reins, les flancs, le cœur, le cerveau, le ventre, les intestins. L'âme, l'esprit, le souffle (ces mots sont des synonymes) l'unique (terme caballistique) la vie, la peau, la chair, les veines et leurs os.

Il est permis de supposer que ce texte a pu dans son obscurité et pour mieux dire dans son absurdité, être considéré comme ayant un sens d'autant plus profond qu'il n'a aucun sens ; et il ne serait point étonnant que ce fût l'un de ceux que Montalte lisait dans ses exorcismes.

Pour que Legrain cite ce texte perdu dans un volumineux ouvrage, il est vraisemblable que ce dut être D'Aquin qui le lui signala (2).

(1) Probablement suivant la croyance populaire qui a encore cours que la douzième côte manque pour avoir servi à créer Eve.

(2) Les 248 membres sont évoqués dans un curieux texte magique en hébreu donné par Stübe (*Jüdische-Babylonische Zaubertexte*, Halle, 1895) dont nous reproduisons la conclusion : « Et au nom de Gabriel et Michaël et Raphaël et au nom d'Aniel qui siègent derrière les rayons du soleil et au nom de Zukiel et Perakiel et Berakiel et Arkiel, qui font le service devant le trône élevé de Dieu, dont le pouvoir s'étend sur la terre et la puissance sur le firmament. Ils peuvent éloigner, anéantir, chasser, bannir tout ce qui est mauvais du corps d'Abba bar Barkita et des 248 membres.

Au nom de « sera celui qui sera » *Amen ! Amen !* et au nom du Metsafets et de Kanthiel. *Jahvé ! Amen ! Amen ! Selah ! Halleluiah !* que ce soit agréé ! »

Nous indiquerons encore à ce sujet une référence dont nous ne connaissons que le titre : *Die osteologie der Talmudisten* par le D^r L. Katzenelson parue dans le journal *Haïom*. Saint-Petersbourg, 1886-87 (*in Revue des Etudes Juives*, T. 18, 1889, p. 308).

Le *Baal Haturim* est l'*Arbah Tourim* mot à mot les quatre rangées, œuvre du rabbin Jacob ben Ascher⁽¹⁾ (1248-1340) comprenant quatre parties :

Orach Haïm. — Chemin de la vie.

Yoré Déa. — Manuel de la connaissance. Code des pratiques religieuses.

Eben Haezer. — Pierre de secours. Code matrimonial.

Hoschen Hamischpot. — Bouclier du droit. Législation civile.

Grach chaüm, évidente faute de copiste doit être lu *Orach Haïm*, qui signifie en effet *chemin de la vie* ; il édicte les prescriptions pour les jours de la semaine, le sabbat et les fêtes.

En l'attribuant à Rabbi Jacob soi-disant gaulois, Legrain fait une erreur. Aron ben Jacob Hacohen a bien écrit un ouvrage qui porte un titre analogue *Orchot Haïm*, les chemins de la vie (*Orchot* étant le pluriel de *orach*), mais c'est un rituel qu'il a rédigé à Majorque pour ses coreligionnaires expulsés de France, en 1395 et privés de livres. Et il était bien en effet « gaulois », car il était né à Lunel et appartenait à cette antique et célèbre communauté qui s'enorgueillissait de sa savante école connue sous le nom des *Sages de Lunel*, *Hochmeï Lunel* (2). Nombreux sont encore les juifs portant le nom de Lunel (3).

*
* *

Venons-en à la fameuse *oblation du coq* qui était le pivot de l'accusation, car d'avoir « fait offrir un coq (oblation ordinaire des juifs) au lieu de la Sainte Hostie en la messe » c'était un crime de « lèze majesté divine » qui entraînerait la peine capitale.

Cette accusation fut lancée par l'ancien cocher de

(1) Voir J. BLOCH et E. LÉVI. — Histoire de la littérature juive, 1901, p. 423.

(2) Gross, *Gallia Judaïca*. Trad. Bloch.

(3) On sait que les juifs ont de tout temps ajouté à leur nom hébraïque le nom de la ville qu'ils habitaient et dont plus tard ils ont fait leur nom de famille quand l'état civil leur fut accordé.

à Maréchale et appuyée par les frères Augustins du Couvent de Saint-Antoine où fréquentait celle-ci. L'accusation tenait tellement à cœur que, en deux endroits, les pages où sont enregistrées les dépositions sur ce sujet sont marquées d'un trait marginal et qu'il y a été écrit, deux fois répété, le mot « coq » en marge, d'une écriture et d'une encre qui nous semble bien contemporaine du manuscrit.

L'oblation du coq, *Kapparah* est en effet une cérémonie qui, si elle est totalement et depuis longtemps tombée en désuétude dans nos pays, s'accomplit encore aujourd'hui chez les juifs orthodoxes et dans l'Europe centrale et occidentale et en Orient parmi ces populations dont le folklore a fourni à la curiosité aiguë des frères Tharaud, la matière d'œuvres du plus beau talent littéraire et d'un don d'évocation sans égal, mais d'une impartialité parfois un peu titubante.

Cette pratique singulière étonne fort : il y a là un reste de paganisme tout à fait extraordinaire dans les rites judaïques qui sont devenus purement verbaux et ne s'accompagnent guère de symboles concrets.

Mahomet n'a-t-il pas dit que les Juifs sont le peuple du Livre.

Que signifie-t-elle donc et de quand date-t-elle ? Nous en avons trouvé l'explication dans un intéressant article du Grand-Rabbin Israël Lévi qui épuise la question (1) et auquel nous empruntons maintes citations et sa bibliographie.

Disons tout d'abord que ce sacrifice paraît, d'une part, être de date relativement récente (il n'en est nullement fait mention dans la Bible) (2), et d'autre part constituer une imitation d'un rite analogue né en Syrie. Ajoutons qu'il n'est nullement rituel ni obligatoire. Loïn de là, ce sacrifice a été véhémentement

(1) Israël Lévi. — *Les jardins d'Adonis. Les Kapparoth et Rosch Haschana*. *Revue des études juives*, 1921, 1-206.

Nous devons beaucoup, dans la documentation de ce chapitre et du précédent à l'aide amicale de M. le grand Rabbin Debré.

(2) D'après Israël Lévi, elle date de l'époque des *Gaonim* du VIII^e au IX^e siècle.

interdit par certains rabbins comme un acte de paganisme, selon la formule consacrée : un acte *suivant les voies de l'Amoréen, Dorkei Amori*. I. Lévi note que « les rabbins espagnols et *Nahmanide* l'interdirent ainsi que *Salomon ben Adret* et que *Jacob ben Ascher* (l'auteur de l'*Arba Tourim* dont parle Legrain) l'enregistra comme un simple usage local (*Orach Hayyim* 605) ».

Nous en avons cherché inutilement l'explication dans Frazer (1) quoiqu'il consacre un long chapitre aux sacrifices du coq considérés comme rites agraires ce qui ne paraît pas être le cas ici. Il n'y a rien d'agraré dans ce sacrifice d'expiation ou de substitution.

Nous n'avons trouvé de rapprochement à faire avec cette cérémonie que dans quelques lignes de Campbell Thomson (2).

Or il s'agit bien d'une *substitution* comme le prouvent la modalité de la cérémonie de la Kapparah ou expiation célébrée la veille de Kippour (jour du grand jeûne) et les termes mêmes des prières qui l'accompagnent. On prend comme le dit Legrain, un coq pour les hommes, une poule pour les femmes, un coq et une poule pour la femme enceinte. On prononce trois fois la prière suivante (3) :

Fils de l'homme demeurant dans l'obscurité et les ténèbres de la mort, enchaînés dans la misère et les fers. Il les fera sortir de l'obscurité et des ténèbres de la mort et brisera leurs chaînes. Les insensés sont accablés à cause de leurs fautes et de leurs péchés. Toute nourriture, leur âme en a horreur et ils touchent aux portes de la mort, et ils crient vers Adonaï dans leur détresse ; dans leur angoisse, il les secourt, il envoie son verbe et les guérit et les sauve de la destruction. Ils recon-

(1) FRAZER. — *Le Rameau d'or ; Etudes sur les religions antiques*. Adonis. Trad. de lady Frazer.

(2) M. CAMPBELL THOMSON. — *Sémitic Magic in origin and development* (1908) Luzacs Oriental Religions Series.

Il note qu'à Mossoul on sacrifie un coq pour guérir les malades d'yeux. Il indique en outre (p. 230) que chez les Malais un coq peut-être substitué à une victime humaine.

(3) Cette prière est composée de versets pris çà et là dans la Bible (en particulier Job 33-23) d'où son apparente incohérence.

naissent la grâce d'Adonāi et ses miracles pour les fils de l'homme. S'il y a pour lui un ange (1) qui intercède, un entre mille, pour proclamer la droiture de l'homme, il les prend en pitié et il dit : « Délivre-le afin qu'il ne descende pas dans la tombe ; j'ai reçu leur rançon ».

Celui qui pratique la Kapparrah pour lui-même dit trois fois : « *Voici mon remplacement, voici mon rachat, voici mon expiation (Kapparrah). Ce coq (Tarnougal) ira à la mort et moi je serai reçu et j'irai vers une vie bonne, longue et en paix* ».

Nous ne pouvons nous retenir de rapprocher ces véritables conjurations de celles que rapporte avec profusion Ch. Fossey dans son ouvrage sur la Magie Babylonienne, et quoiqu'il dise n'avoir pas trouvé dans les textes hébraïques de formules analogues à celles qu'il a fait connaître pour la Babylonie.

D'autant que l'origine babylonienne de la Kapparrah est acceptée par I. Lévi et que Fossey insiste longuement sur les rites de substitution ; il y consacre tout un chapitre. La Kapparrah n'est de toute évidence qu'un cas particulier des *Rites transmetteurs* suivant l'expression adoptée par ce dernier (2) si fréquents dans la magie assyrienne :

« La ressemblance de l'image avec son modèle ou même une simple convention liant un enchantement à un objet quelconque, suffisent souvent pour que la

(1) « Les Anges sont mi-partis en protecteurs et accusateurs deux qualitez ou offices, lesquelles regardent droictement, les commandements et défences qui sont les deux chefs généraux de toute moralité monothétique et peut-être que c'est en ceste considération que Platon a nommé les loyers et les peines les deux grands Démons de l'estat (D'Aquin. — *Interprétation de l'Arbre de la Caballe*, p. 33).

(2) C. Fossey. — *La Magie Assyrienne*. Thèse de la Faculté des Lettres de Paris 1902, p. 82. Fossey ne fait pas d'allusion à l'emploi du coq, mais il cite un texte où « le rituel commande de tuer un cochon et d'enfermer dans son corps les maléfices dont un homme est accablé » et fait un rapprochement curieux avec l'Evangile de Saint-Marc (V 12-13) où Jésus fait entrer les esprits immondes dans les porcs.

Layard a trouvé à Babylone une gemme où devant un autel sur lequel se trouve un coq, un prêtre (ou Dieu) ailé est en posture de prière. Il existe au British Museum un cylindre analogue... « Serait d'origine perse la croyance des Grecs que le coq chasse les démons des ténèbres et protège de leur influence néfaste ; d'une façon plus générale c'est un protecteur, d'où la fréquence de sa figuration sur les armes, les objets de toilette, les tombeaux et son usage comme amulettes ».

destruction de *cette espèce de substitut* entraîne celle du charme. »

Nous empruntons, pour leur pittoresque, à la *Conjuration de Conchine* (1), pamphlet historique, les autres détails liturgiques sur l'oblation du coq ; ils y sont exposés d'une façon très exacte. Il est à supposer que là encore, c'est d'Aquin qui vraisemblablement en documenta l'auteur, car il a écrit un gros ouvrage intitulé : *Discours des Sacrifices de la Loy Mosaïque Recueilli et traduit fidèlement des plus sçavants et anciens Autheurs Hébreux*, 1624.

« Nous aprenons de Buxdorffius, professeur en Hebreu à Basle en la Sinagogue Judaïque que les Juifs pour l'expiation de leurs péchez tuent un coq blanc s'il est possible et non pas roux, pour ce qu'ils estiment que le péché est roux ; et en le tuant ils pensent qu'ils sont dignes d'être tuez comme le coq et après cela ils entrent dans leur cimetière et donnent en aumosne autant d'argent que vaut un coq sacrifié, et le mangent avec une grande réjouissance. Quand aux entrailles du coq, ils le jettent sur le toit de la maison, afin que le corbeau les emporte avec leurs péchez, parce qu'ils estiment que le péché qui est chose intérieure est signifié par les entrailles. Le mâle prend un coq, la femelle une poule, la femme grosse un coq et une poule ensemble : De là vient que les Juifs quand ils oyent le coq chanter disent : loué soit celui qui donne intelligence au coq. Voilà une partie de la misérable superstition des Juifs à laquelle cette insensée s'estoit adonnée après avoir abandonné Dieu et la vraye Religion. »

Il est exact que, aux premières lignes de la prière journalière du matin est récitée la bénédiction suivante : « Sois béni toi Adonai notre Dieu roi de l'univers qui as donné au coq (cehvi) l'intelligence de distinguer entre le jour et la nuit ».

En ce qui concerne la couleur de la victime elle paraît bien avoir eu autrefois son importance cultuelle.

(1) *La Conjuration de Conchine*, p. 314, 1618,

Voir aussi : LÉON DE MODÈNE. *Cérémonies et coutumes qui s'observent parmi les juifs*. Traduction du sieur de Simonville, 1674.

A l'article *Kapparah* de la *Zewish-Encyclopédie* est donnée une curieuse reproduction d'une gravure sur bois (Augsbourg. 1531) représentant la cérémonie.

C'est un fait banal dans l'histoire des sacrifices et l'on peut faire des rapprochements dans le cas particulier. Dans l'antiquité, les coqs à bec jaune étaient considérés comme impurs, les coqs noirs sont offerts aux déités hthoniques, les blancs aux divinités de la lumière (Ovide Fastes, p. 455, Pline X, 156). Plutarque (Isis et Osiris, 61) rapporte qu'on sacrifie un coq blanc à Anubis comme souverain du Monde supérieur, un coq jaune comme souverain des morts (1).

A l'époque talmudique la pratique païenne du sacrifice de coqs blancs était connu. Un texte de la *Michnah* en fait foi. La *Michnah Aboda Zora* (5) édicte ceci (2) :

« Il est défendu de vendre aux païens des pommes de pin ou des figues hâtives avec leurs tiges, ou un coq blanc. Rabbi Juda dit : On peut vendre un tel coq parmi d'autres ; lorsqu'on veut le lui vendre seul, on lui coupe un ergot avant de le vendre de façon à éviter toute participation à l'idolâtrie pour laquelle on n'offre pas d'animal défectueux ».

La *Gemara* fait suivre cette *Michnah* d'une discussion d'une argutie toute scholastique qu'il nous paraît inutile de reproduire. Nous y recueillons seulement ce trait de folklore religieux qu'une malformation congénitale (en l'espèce l'absence congénitale d'un ergot) ne rend pas le volatile impropre au sacrifice. Ce qui se rapporte plus à notre sujet, c'est la défense simultanée de la vente de figues et de coq blanc. Car comme il est indiqué dans l'intéressant travail de G. Glotz, aux savantes et ingénieuses interprétations, ces deux offrandes étaient l'une et l'autre présentées dans les *Adonies* dont la xv^e idylle de Théocrite nous donne le récit et dont nous aurons tout à l'heure à étudier le rapprochement qui en a été fait avec la *Kapparah*. Dans le curieux compte de ménage qu'il a identifié comme un relevé des dépenses

(1) W. H. ROSCHER. — *Ausführliches Lexicon der Griechischen u. römischen Mythologie*. Art. Isis (Drexler) 1870.

PAULY-WISSOWA. — *Real Encyclopédie der classischen Alterthumswissenschaft*, Art. Hühn (Orth). 1912.

(2) *Traité Aboda Zora*. Trad. Schwab. p. 187.

faites à l'occasion d'une Adonie, G. Glotz relève une dépense de trois drachmes, trois oboles pour un coq entre deux achats de figues (1).

*
**

Ainsi donc, sans oublier le vœu de Socrate à Esculape, l'oblation du coq des juifs à ses analogues dans d'autres religions. Mais il est un autre rapprochement que propose I. Lévi et qui fait l'objet de son savant travail : il est tenté d'identifier la Kapparah avec, les *Adonies*, le sacrifice du coq s'étant substitué aux *jardins d'Adonis*, cérémonie dont la célébration avait lieu à la même époque de l'année et où l'offrande de corbeilles où l'on avait fait pousser des herbes hâtives tenait une place importante.

Une coutume analogue sinon identique à celle des jardins d'Adonis est en effet décrite par *Rachi*, le célèbre rabbin de Troyes (XI^e siècle), dans les écrits duquel A. Darmesteter a jadis fait une riche moisson de gloses françaises.

Au cours d'une discussion sur les actes permis le jour du Sabbat (*in Talmud Chabbat* 81 b), Rabbi Pappi pose la question s'il est permis de transporter les *Parpisa*. Dans son commentaire, Rachi explique que les *Parpisa* (terme dont l'origine est inconnue) « sont des paniers faits de feuilles de palmier qu'on remplissait de terre et de fumier; 22 ou 25 jours avant Roch-Hachana (jour de l'an) on y semait des fèves ou des

(1) G. GLOTZ. — *Les fêtes d'Adonis sous Ptolémée II*. Revue des Etudes grecques, 1920.

Nous avions terminé notre article quand nous avons rencontré le travail très documenté de Scheftelovitch sur le sacrifice de substitution du coq. Il confirme les faits que nous donnons et nous fournit d'intéressants détails complémentaires. D'après Rabbi Mosché Isserles (XVI^e siècle) on prend l'habitude pour pratiquer la Kapparah des coqs blancs parce qu'Isaïe (I, 18) a dit : « Venez donc et réconcilions-nous, a dit Adonai; quand vos péchés auraient été comme l'écarlate, comme la neige ils blanchiront; ils seraient rouges comme le kermès qu'ils deviendront comme la laine ». Ce n'est vraisemblablement qu'une explication exégétique. -- (I. Scheftelovitch. — *Das stellvertretende Hühnopfer*. Religionsgeschichtliche Versuche, XIV, 3, 1914).

pois (1). Il y avait un panier par fils ou fille. Les plants ayant levé, chacun des intéressés faisait tourner son panier sept fois autour de sa tête, en disant : « *Ceci est à la place de cela ; ceci est mon remplaçant, ceci est mon substitut*. Puis on jetait le panier dans un cours d'eau ».

Israël Lévi à l'exemple de Jacob Lévy (2), tend à admettre que ce rite a donné naissance à celui de la Kapparrah, car il y a un point commun que Buxtorf ne signale pas : Dans la Kapparrah, on fait aussi tourner trois fois le coq autour de la tête du sujet et dans certains pays (encore aujourd'hui à Alger) la cérémonie est pratiquée au bord de la mer. Cette cérémonie n'est pas exclusive aux juifs. Elle se pratiquerait, dit I. Lévi, chez les Bédouins du désert de Syrie (3) et dans tout le monde musulman.

La *Parpisa* se décalque pour ainsi dire sur la description qu'on donne des jardins d'Adonis depuis le mémoire primordial de *Rochette* (4) : comme image de la brièveté de la vie d'Adonis, on plantait dans des couffins — c'est là le seul terme qui convient, quoiqu'aucun traducteur ne l'ait employé (5) et qui reproduit exactement le κόφινος, grec — remplis de terre maraîchère (λαχάνια γή - terra stercorata) des plantes à croissance rapide, surtout le fenouil, qui se flétrissait aussi vite.

Πᾶρ ὁᾶπαλὸς κᾶποι περὺλχγμένοι ἐν ταλαρίσκοις ἄργυροίς.

récite la cantatrice de Théocrite (6). Pour être d'argent les vases qui contiennent les délicates fleurs n'en sont pas moins les corbeilles rituelles (7). Et ces fleurs sont l'aneth ou fenouil, rituel aussi.

Χλωραῖ δέ σκίαδες μιλὰκῶ βοιθοντες ἀνήθω δέδμανθ'...

(1) SCHEFTELOWITZ signale que les fèves et les pois sont chez beaucoup de peuples un aliment pour les démons.

(2) JACOB LÉVY. — *Neu Hebraisches u. Chald. Worterbuch*. IV. 131.

(3) CURTISS. — *Primitive semitic religion to-day*, p. 103.

(4) ROCHETTE. — *Revue archéologique*, 1851.

(5) Sauf Bernier qui y fait allusion dans sa traduction.

(6) THÉOCRITE. — *Idylle XV*.

(7) Il semble bien que ce doit être essentiellement une *corbeille tressée*,

On a arrangé de verts berceaux tressés d'aneth fragile.

Ces jardins Ἀδωνίδος κήποι étaient ensuite jetés dans la mer ou les fontaines. (Nous verrons plus loin qu'il n'en était pas toujours ainsi).

La cérémonie parmi les juifs remonterait très haut. Tous les auteurs citent un texte d'Isaïe qui y ferait allusion (XVII-10) : « Tu as planté, des plantes de Naaman et tu as provigné des sarments étrangers. Le jour où tu l'as plantée, la semence a germé et au matin elle a fleuri. La moisson s'est flétrie le jour de la réalisation(?), et douloureuse est ton affliction ».

Naaman est un synonyme de *Tammouz* qui, comme on sait = *Adonis*. Et *Tammouz* est cité par Ezéchiel (VIII-14). « Il m'a mené à la porte du temple de Jahvéh qui est au nord, et voici là étaient assises des femmes pleurant *Tammouz* ».

D'une date moins lointaine, nous avons une autre preuve de la célébration par les Juifs des Adonies ou de quelque cérémonie analogue. C'est le rapprochement que fait Ovide (1).

*Nec te praetereat tenere ploratus Adonis
Cultuque Judæo septima sacra Syro.*

Nous ajouterons à ces données des commentateurs un autre texte d'ailleurs classique mais qui nous paraît n'avoir jamais été correctement interprété : celui de Juvénal sur la magicienne juive :

*...Cofino fœnoque relicto
Arcanam Judæa tremens mendicat in aurem
Interpres legum Solymarum et magna sacerdos
Arboris ac summi fida internuntia cæli.*

On traduit toujours : « Ayant laissé (ou déposé) sa

quoique le dictionnaire de Saglio indique, parmi les synonymes qu'il donne, des ὄστρακα.

Dans les cérémonies isiaques, le vaisseau d'Isis est en tresse de papyrus (Plutarque-*Isis et Osiris*) et la tête d'Osiris (identifié avec *Adonis*) qui arrivait tous les ans d'Egypte à Byblos (Syrie) était aussi faite de papyrus tressé (Lucien. *La Déesse Syrienne*).

(1) OVIDE. — *Art d'aimer*, I, 75.

corbeille et son foin, une juive tremblotante lui mendie mystérieusement à l'oreille, interprète de la loi de Jérusalem et grande prêtresse de l'arbre et annonciatrice fidèle du grand ciel. »

« Foin » est incompréhensible. Or *Fœnum* ne veut pas seulement dire « foin », il signifie aussi toutes sortes d'herbes. « *Latiore significatione de quacumque herba et radice* » dit le Lexicon de Forcellini. Bien mieux il est évident que pour les besoins de la versification *fœnum* est là pour *fœniculum* « fenouil ».

Tout devient clair alors : il s'agit du couffin et du fenouil d'un jardin d'Adonis que la juive a cultivé dans le bois jadis sacré rendez-vous de la pègre de Rome où se trouvait la fontaine d'Egérie, fontaine permettant d'exécuter au complet le rite, puisqu'il se termine par la précipitation du jardin dans l'eau.

C'est une interprétation à laquelle il suffit de penser pour que l'exactitude du diagnostic saute aux yeux.

*Substitet ad veteres arcus, madidamque Capenam
Hic ubi nocturnus Numa constituebat amicæ.
Nunc sacri fontis nemus et delubra locantur
Judæis, quorum cophinus fœnumque supellex.*

Dans ce texte où paraissent encore le *cophinus* et le *fœnum* le même contre-sens se perpétue en traduisant *supellex* par « mobilier » ; il faut traduire : « Il s'arrête à l'arc antique et à l'humide Capène où dans la nuit Numa visitait son amie. Maintenant le bois de la fontaine sacrée et ses profondeurs sont loués aux juifs, avec leur attirail de couffins et de fenouil. »

E. Friedlaender (1) donne comme explication que les corbeilles remplies de foin qui se trouvaient dans toutes les maisons juives, servaient à tenir chauds les aliments pour la journée du sabbat où il est interdit d'allumer du feu. A l'appui, il cite une scolie de Cornutus (in Schopen, *Unedirte Scholien zu Juvenals*,

(1) E. FRIEDLAENDER. — *Juvenalis Satirarum libri V.* Leipzig, 1895, p. 192.

3 *Satire*. Bonn 1847) qui donne cette explication (1). Il est bien plus vraisemblable que les vieilles juives colportaient ces sortes de bourriches sur un éventaire pour les vendre comme font les bouquetières ambulantes, et, la juive de Juvénal déposait à terre cet éventaire — *cofino fænoque relicto* — pour parler à l'oreille de sa cliente.

L'explication que nous proposons a échappé à Théodore Reinach, qui reproduit la traduction traditionnelle (2); nous proposons cette explication à ce savant exégète.

Mais est-il bien exact de confondre la Kapparah avec les Adonies ? Nous ne le croyons pas.

Nous pensons que ce sont là des cérémonies différentes; car il est une autre cérémonie inscrite au rituel qui rappelle mieux celles-ci.

C'est la cérémonie du *Tachlik* (3); le premier jour de la fête du premier de l'an, (Roch-Hachanah) qui précède d'une semaine la fête de Kippour: *on se rend au bord de l'eau* — nous soulignons ce détail — et l'on récite la prière suivante trois fois :

« Quel dieu comme toi pardonne la faute, passe sur le péché du reste de ton héritage, tu ne persistes pas dans ta colère car tu aimes la clémence. Il nous rendra sa miséricorde il effacera nos fautes. Et tu jetteras dans les abîmes de la mer tous nos péchés. Et tous les péchés de ton peuple la maison d'Israel, tu les jetteras dans un lieu où ils ne seront plus rappelés ni remémorés et ne monteront plus à ton cœur à jamais. Donne la vérité à Jacob, la grâce à Abraham comme tu l'as juré à nos pères aux jours anciens. »

Après cette prière, il est de tradition d'émietter du pain dans l'eau. Ne serait-ce pas là une lointaine sur-

(1) Il faut reconnaître, il est vrai, que chez les juifs pratiquants, en Alsace par exemple, on conserve au chaud dans un four le repas du samedi, four dit *Stubie* dans le yddisch alsacien.

(2) Théodore REINACH. — *Textes des auteurs grecs et latins sur les Juifs* n° 195, p. 290.

(3) *Tachlik* (de *chalah* « rejeter »), cette dénomination est tirée de l'un des termes de cette prière (tu jetteras nos péchés dans les abîmes de la mer).

vivance de la libation que décrit Apulée dans une cérémonie se rapprochant des Adonies « *et insuper fluctus libant intritum lacte confectum* », au moment où l'esquif consacré est abandonné aux flots — autre analogie avec les Adonies (1).

Cette cérémonie doit s'accomplir après la prière de *Minha*, donc en plein jour comme l'Adonie.

Ἀῶθεν ὀΐμμεν νιν ἄμᾶ δρόσῳ ἀθρόαι ἕξω
οἷσ' ὕμεν ποτὶ κύματε ἐπ' αἰόνι πτόυντα.

chante la cantatrice argienne plus admirable que Sperchis, déclarent Gorgo et Praxinoé les deux bonnes commères syracusaines de la XV^{me} idylle de Théocrite (2).

Rien dans la Kapparrah ne fait allusion au rôle de l'eau — cours d'eau ou mer — rôle au contraire primordial dans l'Adonie et la Perpisa. Le Tachlik serait une Perpisa (= Adonie) d'où aurait disparu l'usage du jardin et où seuls auraient persistés le pèlerinage au bord de l'eau et la libation analogue à celle de l'*intritum*, ainsi que la célébration au 1^{er} jour de l'an comme pour l'Adonie (3).

La Kapparrah ne serait en fin de compte que la survivance de la cérémonie du bouc émissaire qui avait lieu le jour de Kippour et sans nul rapport avec les Adonies. Israël Lévi en dernière analyse tend à admettre cette seconde opinion qui, dit-il, est déjà notée dans le *Mahzor Vitry*.

(1) Dans la procession qu'Apulée décrit, entre autres symboles l'un des prêtres porte un *van* d'or rempli de rameaux d'or : « *Quintus auream vannum aureis confestam ramulis* ». C'est encore là une quasi-identité avec les Adonies (Métamorphoses, 378).

(2) Notons l'allusion que fait la cantatrice à la rosée. Nous renvoyons aux curieuses observations qu'enregistre Frazer à propos des propriétés de la rosée dans le folklore et les cérémonies de la St-Jean en Sicile avec leurs rites de l'eau (Frazer-Adonis, trad. de lady Frazer, p. 193 et 199).

(3) Nous avons signalé que les jardins ne sont pas toujours jetés dans l'eau, l'exception provient d'un passage d'Aristophane dans *Lysistrata*, qu'on ne s'attendrait guère à voir citer ici (v. 389).

ὁ τ' Ἀδωνισμός οὗτος οὐκ ἐπὶ τῶν τελῶν

On mettait donc parfois, c'est Rochette qui le note, les jardins d'Adonis sur le toit. Or, on agit de même, en particulier en Alsace, pour les entrailles du coq de la Kapparrah. Cette coïncidence toute fortuite ne va pas, croyons-nous, à l'encontre de notre opinion. On agissait ainsi forcément en Orient là où les cours d'eau manquent.

Nous ne nous cachons qu'il y a une objection à cette dernière assimilation. C'est que la Kapparah est une cérémonie individuelle, personnelle, tandis que le bouc émissaire était une victime expiatoire commune pour tout le peuple d'Israël. La dispersion expliquerait la multiplicité ultérieure d'un sacrifice, d'abord unique, devenu familial ou individuel.

On nous permettra de rappeler, à propos de notre trop longue digression sur les Adonies, que le dernier chantre d'Adonis fut le regretté Charles Foix (2).

Quand il chantait ainsi, avait-il, ce savant à l'âme de poète, déjà fait le pronostic de la maladie qui nous l'enleva si pitoyablement :

« Heureux celui qui meurt
Dans la fleur puissante de son âge
Lorsque son corps est noble et fort
Que ses yeux regardent en face
Et que son cœur est plein d'espoir !
Celui-là, les dieux l'ont aimé ! »

Nous nous sommes laissé entraîner à quelques longueurs ; la curiosité du sujet nous en excusera.

Pour revenir à Léonora Galigaï, est-il bien certain qu'elle a exécuté la Kapparah ?

Le seul indice que nous en ayons, en dehors des affirmations de l'acte de mise en accusation, est une phrase de Richelieu dont le témoignage est d'autant plus important que le cardinal est d'autre part entièrement favorable à Léonora et au Maréchal d'Ancre, premiers auteurs de sa fortune ; aussi bien, écrit-il, phrase bien singulière sous sa plume, que sa condamnation fut un « injuste et sinistre arrêt ». (Mémoires II, p. 441.)

Il se vérifie contre elle qu'au milieu de ses douleurs, elle a

(1) *Malhazor Vitry*. — Ouvrage de Rabbi SIMCHA, rabbin de Vitry en 1100.

(2) Charles FOIX. — *Une Trilogie-Adonis-Silène. La Tragédie de Dionysos*. Ed. JONQUIÈRES.

fait bénir des coqs et des pigeonneaux et appliquer sur sa tête pour trouver quelque allègement à ses peines.

On a raison de dire qu'il n'y a point d'innocence assurée en un temps où on veut faire des coupables, car, quoique de ces deux choses la dernière mérite louange, puisqu'elle a son fondement et ses exemples dans l'Ecriture, et la première compassion pour être plutôt un vice de la nation que de sa personne, elle ne délaisse pas d'être déclarée criminelle de lèse-majesté et d'être convaincue de sortilège ».

Sauf cela, il n'y a que les récits du cocher et les témoignages de seconde main faits à douze ans de distance par le père Izard qui a entendu raconter que le père Ambroise avait dit avoir assisté en cachette à la scène où le coq aurait été placé sur l'autel. S'il y a là un récit de scène magique, elle s'est passée non sous la direction d'un Juif mais sous celle des pères Ambrosiens (1) et n'a rien de judaïque. C'est de la banale sorcellerie, et ne voit-on pas souvent sur les estampes fantaisistes de Callot des coqs déplumés parmi les apparitions de la Tentation de Saint Antoine?

Nous reproduisons les passages des dépositions ayant trait à ce point. D'abord celle du cocher.

Or, furent conduits en carrosse par ledit déposant suivi d'un homme de pied qui n'étoit point domestique pour lors vers les cinq heures du matin portant les dits Religieux de Lorraine, les dits reliquaires qu'ils firent prendre aux Augustins dans le carrosse dans lequel y avoit un sac et y avoit un coq plumé par tout excepté la tête et la queue qui ne l'étaient point dont étoit la plume noire. Les portières du carrosse abattues, craignant que aucune chose fût vue. Dit aussi que dans ledit carrosse y avoit deux flambeaux ardents que les dits Religieux de Lorraine ont tenu à la main et que estent arrivé

(1) Ces pères Ambrosiens avaient une vieille réputation d'exorciseurs : « Un grand seigneur de ces pays-là qui a esté obsédé par incantation jusques à la langue, que seule il avoit libre, estant mis en ce pauvre estat par un meschant sien secrétaire et confident, dont il a esté délivré en partie et sera tout à fait, s'il plaist à Dieu bientost, par le père général Ambrosien, docte, pieu et lequel les diables craignent, tant pour sa bonne vie et piété que pour la bénédiction de nostre Saint Père, laquelle il luy a conférée spécialement pour cela ». Palma CAYET. *Chronologie septenaire* (Michaud et Poujoulat, 1^{re} Série, XII, p. 257).

audit saint Anthoine, le déposant demoura à la porte de l'Eglise... voit mettre ledit coq ainsi plumé dans le sac et luy fut dit qu'on avoit dit une messe aux dits Saint Anthoine sur les cinq heures du matin et que comme on leva le corps de Notre Seigneur après la consécration ledit coq fut tiré hors du sac et mis sûr l'autel sur lequel il fit deux tours et lors de l'élévation du corps de Notre Seigneur ledit coq chanta trois fois. Ce qu'il seut pour l'avoir ouy dire à plusieurs augustins qui avoient ouy la messe et fut ledit cocq aussi tost pris et mis dans le sac. Ne scait si ledit coq fut porté au logis de la Mareschalle mais furent lesdits religieux portés aux Augustins et lesdits religieux de Lorraine conduits par le déposant par carrosse et prenant lesdits flambeaux allumés pendant lequel temps dit que les cérémonies fut faites, ladite Mareschalle ne mangeoit que des morceaux de crestes de coq (1) et rognons de boucs ce qui estoit la viande ordinaire de ladite dame et ce qui restoit de la viande de ladite Mareschalle, ledit Mareschal vouloit qu'il fut donné aux pauvres ».

Déposition de Fr. Ant. Bourdon, docteur en théologie (fol. 83).

Nous avons enquis le déposant s'il n'avoit point su que lesdits Conchini et sa femme quand ils venoient en ladite Eglise n'aportassent point quelquefois un coq.

Nous a dit n'en scavoir autre chose, bien se ressouvenir que environ ledit temps ledit Père Roger qui estoit confesseur de la dicte Conchine et qui seret de leur maison auroit au lieu ou se faisoient les dites ceremonies nourrissoit soigneusement dans son grenier un coq sans poulle, ce qu'il croit qu'il a continué quelques fois depuis, surquoy son nepveu mesme, un jour a environ le dit temps luy demanda pourquoi il nourrissoit un coq sans avoir des poulles, a quoy ledit père Roger respondit facétieusement que ledit coq estoit en religion et qu'il falloir qu'il s'en passât. Et c'est tout ce que déposant nous a dit savoir (2).

(1) Si manger des crêtes de coq était un acte coupable, le Roi lui-même méritait le bûcher, car à tous ses repas, il lui en était servi comme en font foi chaque page du *Journal d'Heroard*. Quelles secrètes propriétés attribuait-on à ce met coriace? Quelque vertu aphrodisiaque peut-être ce qui en expliquerait l'usage médicalement imposé à Louis le Chaste.

(2) Cette partie de la déposition de frère Bourdon (fol. 83) n'a pas été reproduite par F. Hayem. Nous avons déjà signalé que tout ce passage est coché et qu'en marge du manuscrit est écrit le mot coq répété à deux reprises d'une encre et d'une écriture d'apparence ancienne et, si nous ne faisons erreur, contemporaine du procès ce qui indiquerait l'importance donnée à cette accusation.

Interrogé, le père Roger resta dans le vague :
« Nous auroit dit confusément beaucoup de choses
sans que nous lui eussions vu rédigées par forme de
déposition ». Son interrogatoire ne porte pas trace
de questions posées sur ce fameux coq.

D'Aquin ne fut pas non plus interrogé sur ce sujet.
Il eût été pourtant le plus qualifié pour répondre, lui
l'auteur du *Discours des sacrifices de la Loy mosaïque*
que nous citons plus haut.

La déposition du père Izard est moins nette encore
(fol. 86), mais le mot coq est répété aussi en marge.

Du dix septième Mai mil six cent dix-sept

Frère Antoine Izard, religieux dudit couvent des Augustins,
docteur en théologie.

Bien se ressouvient luy déposant qu'environ ledit temps et
depuis, ledit père Roger confesseur de ladite Dame Conchine
nourrissoit un coq dans sa chambre chez lui sans aucune
pouille et avec grand soing. De quoy l'on s'est quelques fois
estonné et mesme on luy a reproché sans pourtant que l'on
crust qu'il y eust du mal.

Une dernière preuve de l'importance donnée à cette
accusation, c'est l'allusion qui en est faite dans un
des nombreux pamphlets de l'époque, poème d'un
latin filandreux sur Léonora que donne le *Mercur*
français ; cette histoire du coq déplumé y est mise
en hexamètres et donne lieu au poète de terminer
sur une pointe qui n'est qu'un mauvais calembour.

... Non murmura desunt

Arcano infernos cogentia carmine manes,
Totaque nocturnis ululata suburbia sacris,
Implumis jussam dum ter circumvolat aram
Gallus, et excita veniunt ad facta sorores
De Styge, sanguineos implexa crinibus hydros.
Exillo fluere et retro sub lapsa referri
Gallorum virtus, sæva excantante Megara
Paulatim nostras ignavia solvere mentes,
Nosque indigna pati, dum qui generosior ante
Gallus erat, gallina fuit, quid cætera dicam?

Mercur Français, IV, p. 240.

Enfin parmi les accusations de judaïsme dirigées contre Léonora, on l'accusait de faire difficulté d'aller à la messe le samedi et de s'abstenir de manger des *viandes lardées* (fol. 272-277) et d'user de phylactères (1).

Ce qui est très certain, ce sont les scènes d'exorcisme dans diverses églises. Les témoignages concordent tel celui de Robert Longuet et de Marin Loret (fol. 78).

Déposition de Robert Longuet (Secrétaire) religieux du Couvent des Augustins :

« Lequel père Roger fist lors (environ l'année 1604 ou 1605) fermer la Tour du grand autel du cœur d'ais de boys par un menuysier en sorte que personne n'y pouvoit voir ny entrer que par l'ouverture qu'ils avoient laissé, qu'il fut commandé par ledit Roger de parer la chapelle qui est derrière ledit grand autel ce qu'il fist en plusieurs journées. Et y mist ce qu'il convenoit d'ornements pour dire la messe. Mesme luy demanda ledit père Roger quantités d'estolles que luy déposant luy bailla. Se souvient iceluy déposant qu'environ ledit temps, le seigneur Conchini qui a depuis esté le mareschal d'Ancre et sa femme venoient en leur maison avec trois religieux Ambrosiens hideux de visage au possible et entroient avec ledit Roger dans l'Eglise, faisoient fermer la porte du cœur d'icelle. Les clefs duquel cœur il bailloit audit père Roger. Or les tenoit ledit sieur Conchini qui quelques fois se pourmenoit dans le cloistre et alloit voir partout sy personne ne regardoit, or demeuroient seulz lesdits Conchini, sa femme, les Ambrosiens et père Roger dans ladite Eglise enfermez par un long espace de temps comme par quatre cinq ou six heures sans que luy déposant sust ce qu'il s'y faisoit. Les y a vuz quelquesfois arriver sur les cinq ou six heures du soir et y demeuroient jusqu'à minuit ou une heure de nuit.

« Et autres fois les y a vu venir sur les cinq ou six heures du matin. Et demeuroient enfermés dans le cœur de ladite Eglise jusque sur le midy ou une heure après. Mesme se ressouvient que y estant venu l'un des dits soirs et demeurés jusques après

(1) Il est probable que dans ses exorcismes, Mortalte se munissait de ses phylactères (*tephilin*), qu'il est rituel de porter en récitant la prière du matin, de même que les prêtres chrétiens emploient les objets du culte aussi dans leurs exorcismes.

Mynuit, il falloit monter au clocher pour sonner matines parce que la porte dudit cœur estoit fermée où sont pendant les cordes du clocher. Ouit dire le déposant lorsque se faisoient les dites ceremonies par les dits mareschal d'Ancre et sa femme le frère Ambroise sous-secretain qu'étant monté l'une des susdites nuits au clocher de ladite Eglise par curiosité pour voir ce qui se faisoit en ycelle, qu'il ouyt des crys fort extraordinaires et espouvantables dans le cœur de ladite Eglise.

« Est bien mémoratif iceluy déposant que lorsque lesdits Mareschal d'Ancre et sa femme estoient enfermés dans leur église que le service ordinaire se disoit quelquefois dans la nef. »

Déposition de Marin Loret, clerc lay de la fabrique de Saint-Sulpice (fol. 125) :

« A son retour trouva que la porte qui entre . . . de l'église estoit entrouverte. La poussa . . .

« La Conchine estant descoiffée et ses cheveux pendant autour d'elle desguenillée et à genoux devant le Saint Sacrement et l'un desdits religieux assis à costé de l'Autel et l'autre desdits religieux qui lisoit dans un livre qui parloit assez haut, ainsi qu'il croit estre le confiteor, dit néanmoins ne peut dire si ce que lisoit ce R. estoit latin ou français . . .

« Estoit un bruit que ladite femme Conchini estoit possédée d'un malin esprit. »

*
*
*

Nous ne nous étendrons pas sur l'étude de l'état mental de Léonora Galigai ; elle a été faite en détail et très médicalement par Lavollée qui conclut à l'hystérie : elle eut, dit-il, en 1601 et en 1605, deux crises qui faillirent lui coûter la vie. C'est vraisemblablement dans la seconde qu'elle fut soignée pour la première fois par Montalte. Elle eut en 1608 une rechute.

Concini la disait alors atteinte de frénésie. En 1616 il avouait qu'elle était tourmentée par un démon qui la travaillait de telle sorte que le mal lui montait à la gorge pour l'étrangler. Nous avons à ce sujet le témoignage de Richelieu (1.)

(1) *Mémoires de Richelieu*, t. II, 228.

Il avait reconnu l'imbécillité d'esprit de sa femme d'ans avant sa mort et n'ignorait pas ce que l'on disoit de autres imperfections. Il avoit été sur le point de l'envoyer enfermer au château de Caen comme folle ; mais Montalt, médecin qui gouvernoit la santé de l'un et de l'autre détourné de desseins et fut plutôt d'avis qu'on tachât de la ramener à douceur en satisfaisant son avarice par petits mais ordinaires présents et autres soins étudiés, que d'en venir à cette extrémité.

Que Léonora se soit crue ensorcelée, rien n'est certain ; sa phobie du mauvais œil n'a rien qui puisse étonner chez une italienne (1). D'autant plus que la théorie en avait été récemment développée, codifiée et vulgarisée par un ouvrage qui était dans toutes les mains, même royales.

Le musée Jacquemard-André (Salle IV. Vitrin N° 256) possède en effet justement l'exemplaire des armes de Louis XIII et d'Anne d'Autriche des *livres des charmes sorcelages et enchantement* de Léonard Vair (2), peut-être celui-là même que Léonora aura feuilleté en frémissant.

Ne dit-il pas ceci (p. 27) :

On jette par ces yeux certains raions qui sont pareils comme flèches au cueur de ceux qu'on veut charmer, aussi on empoisonne tout le corps ; et en telle sorte on infuse une venimeuse qualité et fait-on mourir les arbres, les bestes et les hommes. Laquelle force de charmer est es yeux et notamment les vieilles qu'on connaît assez nuire de leur regard.

Finablement (ainsi que dit Didymus) ceux-là charment facilement qui sont maigres et mélancholiques, qui ont des prunelles en chaque œil ou bien l'effigie d'un cheval en des deux, qui ont les yeux enfoncés et comme avalés en une fosse, ou qui ont la peau du visage toute couverte de cra-

(1) La croyance au mauvais œil existait aussi chez les Juifs ; elle paraît ne s'être introduite chez eux que comme une importation italienne.

Cette question est bien étudiée par E. BLAU (*Das altjüdische Zaubwesen*, Strasbourg, 1898, p. 152).

(2) Léonard VAIR (ou VAIRO). Trad. de Julian BAUDON. *Trois livres des charmes, sorcelages ou enchantements*, 1583, Paris.

lure ; les louches aussi qui ont les yeux verts, asurez, jetants et espouvantables ensorcèlent tout ce qu'ils regardent an œil fixe et courroucé.

Montalte ne pouvait manquer en toute conviction de la confirmer dans sa terrifiante crédulité, lui qui avait écrit dans son grand ouvrage sur la Vision que sous citations plus haut, les lignes suivantes :

Dilutio argumentorum, quæ radiorum emissionem visionem veri, probare conabantur. Cap. VIII (p. 64).

... De fascinatione alibi plura, nunc quantum fit ad rem propriam opportunum. Supposito fascinationem dari, ipsius frequentis modus talis erit. Innasci posse in hominis corpore venenum Galeni testimonio ratum est, imo frequenter ex corrupto menstruo, semine, aliæ materia virulentus gignitur humor, quo ad caput similis aura elevatur unde epilepsie in debili crebro. Hinc hominis morsus homini quandoque lethalis tractatur a Dioscorides, a Rasi, ab Avicenna. Hinc masticali cibi sterdicuntur infantibus, maxime a jecunis nutricibus, nam est comestione deleteria in ore, vis alimenti permixtione munditur. Prosiliens itaque a capite vapor per os, per nares per oculos in tenera præsertim corpuscula virus imprimit. Confirmatur quia plerunque fascinantes feminae existunt, in quibus retentum aut menstruum, aut semen in venenosam abit præruptelam, habitum que fere ad caput mittit, quod hysterica monstrant symptomata. Quin et ex iis maxime vetulae in quibus ferus retentis jam mensibus tetra colluvione scatet.

Vehemens porro oculi fixio pravum vaporem efficacius mulatur quia per intentam visionem copiosus visibilis spiritus in oculum semandatur cum spiritu vero una noxius vapor, qui in oculis ut pote cute nudatis non coercitus, propinquum visibiles recta impetit inficitque non aliter ac ab oculo ophthalmici exiliens vapor contagione ablædit ».

Les allusions abondent sur cette superstition dans les écrits du temps (1) :

M^{re} Aubry et de Bailleul allèrent dans la chambre où estoit Mareschalle. L'un d'eux lui dit : et bien Madame si nous vousussions regardée il y a quinze jours comme nous faisons à

(1) *Relation exacte de ce qui s'est passé en la mort du Maréchal d'Ancre.* Bibl. Nat. Coll. Dupuy, 661. Fol. 127 (fol. 151-163).

cette heure, vous vous en seriez offensée et eussiez dit l'on vous ensorceloit. O ce dit-elle — j'estois folle en temps-là...

.... Auparavant elle ne vouloit pas seulement laisser dans sa chambre les princes, princesses et les plus grand Royaume et qu'elle ne pouvoit souffrir qu'on la regardant disant qu'on lui faisoit peur et qu'on la pouvoit ensorceler la regardant ; qui fut la cause qu'elle ne voulut plus veoir sieurs de ses serviteurs, seulement pour l'avoir regardé sur la fin de sa faveur, elle avoit même banni de sa chambre M. de Luçon et Feideau qui avoit esté le dernier en cré

* *

Legrain poursuit son accusation de judaïsme qu'au bout et il ne manque pas « éplucher la circonstance que son mary mourut un lundy qui est le premier jour de la semaine et le samedi qui est le dernier pour montrer comme ledit Conchine après la mort du Roy, donné commencement aux heurs de la France, ladite Galligai sa femme y fin par sa mort en un jour du sabbat qu'elle avoit cé avec Montalto, juif qui luy avoit assigné la mort an après la sienne, comme il est advenu ».

L'arrêt du Parlement fut prononcé le 8 juillet et l'exécution eut lieu le jour même. Le texte de l'arrêt, paru dans le *Mercure français* (IV, 1617, p. 100), a été reproduit par Chanoine d'Avranches.

Parmi les pamphlets (1) dirigés contre le marquis d'Ancre et Léonora, il est une piètre tragédie qui inspirèrent et qui a pour titre :

« *La Magicienne estrangère. Tragédie en laquelle voit les tyranniques comportements, origine, et prises, desseings, sortilèges, arrest, mort et supplant du Marquis d'Ancre que de Leonor Galligai femme, avec l'aventureuse rencontre de leurs fun ombres. Par un bon François, nepveu de Rotom* »

(1) Voir sur ce sujet : CHANOINE d'AVRANCHES. — *Le maréchal maréchale d'Ancre. L'histoire et les pamphlets*. Rouen, 1912. Travail documenté.

par David Genffroy et Jacques Besongne, rue des Cordeliers grand Sanct Pierre.
MDCXVII.

Nous en donnerons comme conclusion les très mauvais vers où il est fait allusion au sujet qui nous occupe :

« Quand on n'aurait trouvé que leurs livres magiqués.
Leurs statues de cire et cahiers judayques,
Ausquels ils apprenoient dix mille absurdités.
Ils devroient dans le feu tous vifs être jettez » (1).

(1) Pour avoir fait condamner Léonora pour cause de magie. Luynes n'en agit pas moins comme elle. Richelieu (*Mémoires* III, 177) raconte qu'à l'article de la mort, il se leva pour brûler une cassette pleine de papiers qu'on soupçonna être des charmes. Il l'accuse d'avoir mis dans les souliers du Roi des herbes et de la poudre dans ses habits, fournis par des religieux piémontais renommés magiciens, d'avoir enfermé à la Bastille Longuerain qui en avait averti la Reine et fait étrangler un autre magicien italien nommé Grand-Coste.

DOCUMENTS

Une tête de diable lépreux.

Parmi les modillons d'origine inconnue, trouvés dans le fonds Viollet-le-Duc et exposés dans une salle du musée de la Cité de Carcassonne, nous avons remarqué une tête de diable qui présente d'une façon très nette les principaux stigmates de la lèpre. Cette pièce est en grès de Carcassonne et porte le numéro A 506. Elle paraît appartenir au début du xiv^e siècle.

L'artiste a représenté avec beaucoup d'exactitude ce masque étrange, bestial et répugnant que l'on nomme facies léonin. La cloison cartilagineuse du nez est détruite, le nez est effondré et une vaste ulcération en a rongé la pointe. Il semble même que dans ces yeux agrandis et fixes l'on devine des lésions de kératite ou d'iritis.



grosses ou tubérosités des sourcils. Les yeux et les
oreilles par dehors avec étroitesse intérieure. L'air du
regard fixe et horrible.

Il n'est pas surprenant que le sculpteur pour
faire plus effrayant l'ait représenté sous les traits
d'un lépreux.

Charles L.

BIBLIOGRAPHIE

Comptes - Rendus

J. C. DE LINT. — *Great painters and their work as seen by a Doctor Rembrandt*, in-8° relié toile, 113 p., 64 grav., publié chez Philip Kruseman, libraire à La Haye.

Cette étude est la première d'une série que le Dr de Lint se propose de consacrer à l'œuvre des peintres hollandais du XVII^e et XVIII^e siècles « vue par un médecin ». Ce sera une collection très intéressante pour l'historien si on en juge par ce premier volume. Non seulement l'auteur y fait preuve d'une grande érudition, mais l'illustration en a été particulièrement soignée, car c'est surtout par l'examen des détails des nombreuses eaux-fortes, des dessins, des tableaux reproduits, que le lecteur peut se rendre compte de l'exactitude des observations du Dr de Lint.

Rembrandt devait naturellement tenter notre auteur; indépendamment de son génie il forme une sorte de transition entre les vieux peintres flamands, producteurs de tant de tableaux religieux, et les peintres postérieurs à la Réforme qui firent surtout des portraits et des scènes de la Vie de famille.

En effet, les bourgeois hollandais enrichis par la Compagnie des Indes Orientales, devenus de rigides Calvinistes furent forcés de renoncer à offrir aux églises de beaux tryptiques où ils pouvaient se faire représenter avec leur famille, à genoux à côté du saint leur patron; mais voulant tout de même faire passer leurs traits à la postérité, ils se mirent à commander aux peintres des portraits et des scènes d'intérieur pour orner leur maison.

Rembrandt vécut de 1606 à 1669; une partie de son travail fut donc exécutée avant la paix de 1648 qui consacra l'indépendance des Pays-Bas; de sorte que son œuvre se compose de deux parties: l'une religieuse, l'autre surtout profane.

Dans le but de l'examiner avec l'œil d'un médecin, c'est-à-dire de voir si l'expression de la joie, de la douleur, des angoisses de la mort, était bien rendue par le peintre, le Dr de Lint a examiné soit dans les originaux, soit dans les

reproductions, à peu près toute l'œuvre de Rembrandt : tableaux, gravures et dessins. C'est un travail considérable, car les dessins, les croquis de Rembrandt sont très nombreux. Il les conservait tous et on en a trouvé une grande quantité dans ses cartons, après sa mort. Le Dr de Lint a fait reproduire dans son ouvrage 64 des plus intéressants.

Pour son étude l'auteur ne pouvait suivre un ordre chronologique, car Rembrandt s'est souvent répété à de longs intervalles ; il a donc divisé son livre en chapitres à titres médicaux suivant la scène représentée : charlatans, anatomie, médecine interne, guérisons miraculeuses, chirurgie, ophtalmologie, accouchement et allaitement.

Ces chapitres sont très inégaux ; le plus important est celui intitulé : « Anatomie ». Il ne traite pas, comme on pourrait le croire, des connaissances anatomiques de Rembrandt, mais partant de l'étude du tableau si connu : « La leçon d'Anatomie de Nicolas Tulp », le Dr de Lint nous donne une relation très précise de l'enseignement pratique de l'Anatomie en Hollande depuis la première dissection autorisée en 1550 par Philippe II sur le cadavre d'un voleur, jusqu'au temps du professorat de Nicolas Tulp, ami de Rembrandt.

Nous apprenons que plusieurs leçons d'Anatomie ont été représentées par des dessins ou des tableaux de peintres antérieurs à Rembrandt. Pour sa part, il peignit deux fois ce sujet ; d'abord la célèbre « Leçon d'Anatomie de Tulp », puis celle de « Deymann » son successeur. Celle-ci presque détruite dans un incendie valait la première si on peut en juger par le fragment qui en a été conservé. Le cadavre ouvert, vu en raccourci, est admirablement rendu.

Dans ce même chapitre le Dr de Lint reproduit et étudie successivement les portraits des élèves de Tulp et d'autres médecins (Tholinx, Ephraïm Bonnus) de la manière la plus complète en nous donnant en même temps un aperçu de leur vie.

Cette partie du livre est une véritable histoire des principaux médecins de la Hollande à cette époque. On ne peut l'analyser, il faudrait tout citer.

Si cette étude du magnifique tableau est intéressante, celle de tous les dessins et lavis par lesquels Rembrandt préparait le groupement de ses eaux-fortes et de ses tableaux l'est tout autant.

Qu'il s'agisse de la résurrection de Lazare, de l'aventure du Bon Samaritain, de l'histoire de Tobie ou de la belle gravure de la mort de la Sainte-Vierge, on est surpris de voir avec

quelle conscience le peintre cherchait le mouvement exact, l'expression du visage qui convenait à chacun de ces personnages. Souvent il n'y a que quelques traits de plume, mais d'une exactitude saisissante.

La terrible douleur de Jacob devant le vêtement sanglant de Joseph est rendue d'une manière poignante. La scène de la mort de la Vierge est grandiose et pour montrer à quel point le souci des détails occupait Rembrandt, le D^r de Lint fait remarquer que dans un premier essai l'artiste avait représenté un médecin tenant le pouls d'un malade, le pousse sur l'artère, mais qu'il se rendit compte de l'erreur. Dans sa grande composition ce détail est rectifié et le médecin calme au milieu de la désolation générale tient le pouls de la mourante correctement avec l'index.

Il m'est impossible d'insister dans le court espace dont je puis disposer ici, sur les mille remarques curieuses que fait le D^r de Lint au cours de cette étude, mais avant de terminer je veux lui montrer avec quel intérêt j'ai lu son travail.

Dans une des nombreuses gravures consacrées à l'histoire de Tobie on voit le vieillard aveugle, entendant du bruit, se précipiter, renversant dans sa hâte le rouet de sa femme et passe sans s'en rendre compte devant la porte ouverte; un chien se jette affectueusement contre ses jambes. Le D^r de Lint en conclut que c'est le chien de Tobie qui cherche à diriger son maître aveugle et à lui montrer son erreur. Qu'on relise le récit si attachant de l'Ancien Testament, on verra que le chien de Tobie avait accompagné les voyageurs et qu'au retour, « il les devança comme un courrier, dit la Bible, témoignant sa joie par le mouvement de sa queue ».

C'est là le moment que Rembrandt a choisi; aucun détail ne lui a semblé inutile. Il s'est servi du chien pour faire pressentir l'arrivée du jeune Tobie et expliquer l'agitation du vieux père.

En parcourant ce livre, j'ai appris sous la conduite de son auteur à connaître la précision du dessin, le souci des détails, la conscience du maître, surtout célèbre par sa science du clair-obscur.

On ne peut que partager l'admiration du D^r de Lint pour son grand compatriote, et remercier notre confrère du travail patient qu'il s'est imposé pour notre plaisir.

D^r J. RÉCANIER.

*Relevé bibliographique des travaux médico-historiques
parus récemment dans les publications périodiques*

Cl. LAFORÊT, *Un fils de Madame Tallien, le Docteur Cabarrus*, Paris, Peyronnet, 1930, 63 p. in-8° carré. — Né à Paris le 29 germinal an IX (19 avril 1801), Jules-Adolphe-Edouard était le fils de la belle Thérésia Cabarrus, et, officiellement, du ci-devant conventionnel Tallien, lequel était en Egypte depuis 1798. Ses parents divorcèrent le 8 avril 1802. Elevé d'abord chez l'instituteur Choisel, en compagnie d'Emile Delamothe (le futur Emile de Girardin), il continua ses classes au Lycée Napoléon, puis décida de faire ses études médicales qu'il interrompit en 1823 pour accompagner en Espagne son père putatif, le munitionnaire général Ouvrard, attaché à l'armée du duc d'Angoulême, et qui passa, comme on sait, des marchés fructueux.

Le 24 février 1827, Cabarrus se faisait recevoir docteur de la Faculté de Montpellier, et, établi dans la capitale, professa l'homéopathie. Le petit attrait de mystère que cette doctrine offre aux gens du monde, et une alliance contractée en 1821 avec Adèle de Lesseps, lui valurent une belle clientèle, parmi laquelle on comptait Alexandre Dumas ; Gounod ; Arsène Houssaye ; le prince des dandys, le comte d'Orsay ; sans compter le monde des théâtres, et, en particulier, celui de l'Opéra, dont il était un des habitués. Homme d'esprit, causeur étincelant, il était célèbre par ses *mots* qui faisaient la joie du salon de M^{me} Emile de Girardin ; plus tard, celle du Café Anglais où il retrouvait le D^r Véron ; du Café Riche, où il rencontrait Villemessant, Aurélien Scholl, Paul de Cassagnac, et Gambetta alors à ses débuts.

Le D^r Cabarrus fréquentait aussi la Cour. Un Cabarrus, son oncle maternel, était le beau-frère de la Comtesse de Montijo, mère de l'Impératrice Eugénie. Cousin par alliance de la Souveraine, le D^r Cabarrus avait ses entrées chez Napoléon III, qui l'appelait malicieusement « Monsieur Tallien » et recourait parfois, officieusement, à ses conseils médicaux. Il mourut à temps pour ne pas voir tomber la dynastie, le 19 mai 1870.

GENTY, *Un introducteur de l'homéopathie en France, le Comte des Guidi*, Progrès médical, Supplément illustré n° 3, mars 1930, p. 17-19. — La première mention de la doctrine d'Hahnemann, en France, est faite dans la thèse de Th. Bœckel, soutenue à Strasbourg en 1826. Elle eut peu de retentissement. Son premier protagoniste sérieux fut le docteur

comte des Guidi, né au royaume de Naples le 5 août 1769, exilé en 1799 pour ses opinions libérales, et depuis lors réfugié en France. Successivement professeur de mathématiques aux collèges de Privas, Lyon et Marseille, inspecteur de l'Université à Grenoble (1813), puis à Lyon (1819), docteur ès sciences (1819), et docteur en médecine de la Faculté de Strasbourg (21 novembre 1820), des Guidi avait vainement invoqué pour guérir sa femme les principes de la thérapeutique officielle. L'ayant enfin conduite aux Thermes de Pouzzoles, il y fit rencontre d'un homéopathe, le Dr Cimone, et par lui converti à la nouvelle doctrine, la propagea à Lyon et aux alentours. En 1832, il publiait sa *Lettre aux médecins français sur l'homéopathie*, il comptait déjà en France vingt-cinq coreligionnaires, et le nombre n'en fit qu'augmenter. Il faut dire que cette thérapeutique avait, sur celle du brownisme, du controstimulisme, du broussaisisme qui n'hésitait point à saigner *largâ manu* jusqu'aux cholériques, l'avantage d'être inoffensive, ce qui n'était point alors à dédaigner.

X... *A propos de l'histoire de la méthode des injections sclérosantes dans le traitement des varices*, *Ibid*, 22 mars 1930, p. 528. — Il est prudent de rendre à Lyon ce qui est à Lyon. La méthode rénovée par Sicard fut en réalité inspirée par les travaux de Pravaz sur les injections coagulantes dans les anévrysmes. Valette et Pétrequin eurent l'idée de les appliquer à la cure des phlébectasies. Et l'on en trouvera explicite mention dans une clinique de Daniel Mollière (10 novembre 1889), publiée dans le *Lyon médical* du 30 mars 1890.

BABONNEIX, *Le Dossier du médecin-inspecteur Maillot*, *Gazette des hôpitaux*, 103^e année, n° 26, 29 mars 1929, p. 469-473. — C'est Maillot qui montra que la fièvre paludéenne peut prendre, en outre du type intermittent, le type continu. C'est lui également qui osa démontrer, en dépit de la médecine hiérarchique alors imbue des méthodes de Broussais, que la quinine à haute dose permettait de juguler le paludisme. Sans lui, peut-être, il eût fallu abandonner la conquête de l'Algérie. Tout cela n'alla point sans luttes, ni véhémentes critiques. Et pourtant, le dossier du médecin-major Maillot lui décerne de bonnes notes, à part un rapport fort malveillant de D. Larrey sur certain *Aide-mémoire de l'officier de santé*, publié en 1842 par Maillot, avec la collaboration de Puel. — Né à Briey le 23 pluviôse an XII, engagé à 19 ans, docteur du 22 février 1828, Maillot avait pris le service de l'hôpital militaire de Bône le 4 mars 1834, fut mis en non-activité pour infirmités tempo-

raires le 11 mars 1835, et après 58 ans de services et 13 campagnes, fut mis à la retraite avec les titres de médecin inspecteur, président du Conseil de santé, Commandeur de la Légion d'honneur. Il mourut le 24 juillet 1894, laissant une veuve dans la gêne. Une proposition de loi déposée à la Chambre des députés le 29 septembre 1885 par Clémenceau, de Lanessan, Bourneville, Blatin, avait demandé pour lui, à titre de récompense nationale, une pension de 6000 francs, réversible sur la tête de sa femme.

LE SOURD. *Notes sur l'organisation médicale de l'expédition d'Alger* (1830), *ibid.*, p. 489-494. — Mal vue de l'opinion publique et de la Chambre des députés qui, surtout préoccupée de renverser le ministère, la considérait comme « sans importance », l'expédition d'Alger, commandée par l'impopulaire Bourmont, fut toutefois assez bien préparée. Le service de santé (médecin en chef, Roux, chirurgien en chef, Beaupré), était sous les ordres de l'intendant en chef, baron Denniée. Avant le départ, Amussat donna aux jeunes officiers de santé un cours de chirurgie militaire. Germer-Baillière réédita à leur usage la *Chirurgie de guerre* de Percy; Broussais rédigea une instruction médicale où les bienfaits de la saignée copieuse n'étaient point oubliés. Larrey fit fabriquer par Charrière toute une caisse d'instruments de chirurgie. Une *Notice sur l'hygiène*, élaborée par Broussais, fut distribuée aux soldats. Mais les troupes avaient conservé, mal à propos, le lourd uniforme d'Europe, le shako en baquet à choucroute, le col montant, les pesantes buffletteries, le sac surchargé. C'est dans cet attirail qu'elles débarquèrent à Sidi-Ferruch le 14 juin 1830. Le ravitaillement était de mauvaise qualité; l'eau potable manquait, ou du moins on craignait que les puits ne fussent empoisonnés par les Arabes. On prescrivit de la faire goûter d'abord aux animaux. Mais les soldats, pressés par la soif, buvaient n'importe où; la dysenterie fit de grands ravages dans les rangs, et les lazarets pouilleux, mal tenus, devinrent vite insuffisants. Le service des évacuations ne s'améliora que sur le tard. Et l'on craignait la peste, qui menaçait alors tous les ports méditerranéens. Alger pris (3 juillet), Bourmont attendait de Paris des instructions : il reçut deux dépêches. L'une prescrivant l'envoi d'urgence, en France, de 60 chameaux qu'on voulait acclimater dans les Landes; l'autre demandant une collection de plantes et d'insectes pour le Muséum d'Histoire naturelle !

UZUREAU. *Le Docteur Garnier, d'Angers*, Archives médicales

d'Angers, 34^e année, n° 3, mars 1930, p. 47-48. — Texte d'une notice rédigée par Grille sur Fr. Cl. Garnier, né à Angers le 2 janvier 1759. Fils d'un chirurgien, Garnier alla étudier à Paris sous Baudeloque, revint en 1779 à Angers où il se fit agréger au collège de chirurgie. Ami de Larévellière-Lepeaux, il prit parti pour la Révolution et servit aux armées de l'Ouest. Lors de l'organisation de l'Ecole secondaire de médecine d'Angers (1807), il y enseigna l'anatomie et fut le maître de Béclard. Il exerça son art pendant 50 ans avec un désintéressement sans bornes, se dépouillant de tout, laissant aux pauvres son argent et jusqu'à ses vêtements. Décoré de la Légion d'honneur en 1836, à la demande du maire d'Angers, il obtint en 1838, un prix Monthyon à la sollicitation de ses FF. de la L. d'Angers. Il mourut en janvier 1844, et ses restes furent escortés par une foule immense, et toutes les autorités.

DENÉCHAU. *Le professeur Henri Brin*, Archives médico-chirurgicales de province, mars 1930, p. 98-99. — Né le 12 septembre 1871 aux confins de l'Anjou et de la Vendée, interne de l'Hôtel-Dieu d'Angers, interne des hôpitaux de Paris (12 avril 1895), où il fut élève de Guyon et de Berger, aide d'anatomie de la Faculté, il rentra à Angers, et de suppléant de clinique et pathologie chirurgicales, et chirurgien suppléant de l'Hôtel-Dieu, devint (1901) professeur de pathologie externe, puis chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, et enfin successeur de Monprofit dans la chaire de clinique chirurgicale. Il vient de mourir prématurément, avec les titres de correspondant de la Société de chirurgie de Paris et de membre de la Société internationale de chirurgie.

H. HILLE. *A history of colloids in medicine*, Medical Life, New-York, nouvelle série, n° 114, mars 1930, p. 111-163.

LEMAÏ. *Questions historiques, Rosée de vie et liqueur merveilleuse, contrefaçon de l'eau de mélisse des Carmes*, Courrier médical, 20 avril 1930, p. 231-232. — L'eau de mélisse des Carmes fut mise en vente en 1611, au monastère des Carmes déchaussés de la rue de Vaugirard, à Paris, d'après une formule donnée au P. Damiens par un médecin inconnu. Elle connut un grand succès, et, dès lors, eut des contrefacteurs, malgré la condamnation portée en 1667 contre l'apothicaire J. Cl. Verdeil. Parmi ces imitateurs, l'auteur cite les Carmes d'Aix, dont la *Rosée de vie et de santé*, à 3 fr. la livre, est « merveilleuse contre les abattements d'estomac, ... les aigreurs

acides, renvois, dégoûts, coliques, fluxions, vers, etc. », dissipe l'ivresse, rajeunit les vieillards, favorise la grossesse et l'accouchement. Non moindres vertus, celles de l'*Eau merveilleuse* des Minimes de la place Royale à Paris ; elle fortifie l'estomac, réveille léthargiques, apoplectiques, épileptiques, combat le mauvais air, neutralise l'effet pernicieux des champignons vénéneux ; en frictions sur le front, elle fortifie le cerveau ; enfin, en compresses, elle résout contusions et ecchymoses.

L. KANNER. *Epilepsy number, The Foklore and cultural History of Epilepsy*. I. *The Folk-etiology of epilepsy*. II. *The Folk-treatment of epilepsy*. III. *Bibliography*, Medical Life (New-York), avril 1930, nouvelle série, n° 115, p. 167-214.

ESCHBACH. *Nécrologie, à la mémoire du Docteur Variot*, Archives médico-chirurgicales de Province, 20^e année, n° 4, avril 1930, p. 140-142. — Où comme quoi le bon maître Variot savait faire « marcher » l'Admi-ni-stration ! « Le roulement des services de contagieux le mettant à la tête du service des coquelucheux ravivait ses démêlés avec l'Administration. La mortalité par broncho-pneumonie était élevée chez les coquelucheux ; la cause en était en partie imputable à la défectuosité des locaux, manque d'air, encombrement. Des réclamations antérieures étaient déjà restées sans effet. Après de nouvelles plaintes adressées au directeur de l'hôpital, qui sans doute n'en pouvait mais, il lui fit savoir qu'il cesserait son service si à une date déterminée un local n'avait pas été mis à sa disposition pour l'isolement des bronchiteux. Au terme fixé, n'ayant pas reçu satisfaction, il tint parole.

Branle-bas dans les bureaux. Le Directeur général de l'A. P. se dérangea en personne, vint inspecter les locaux et ne trouva d'autre endroit à proposer pour le traitement des coquelucheux que... la chapelle de l'hôpital. Nous sommes à l'époque du Combisme et du grand émoi religieux. M. Mesureur manqua de déférence dans l'inspection due à un lieu consacré au culte. La *Clinique Infantile* en conserva les échos dans une information qui fit du bruit, intitulée : *l'Inventaire de la Chapelle à l'Hôpital des Enfants-Malades*. »

Dr Paul DELAUNAY.

Le Secrétaire général, Gérant :
Marcel FOSSEYEU.

DEC 31

de XXIV, Nos 7 et 8

Juillet-Août 1930.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE



PARIS
CHEZ LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL,
3, Avenue Victoria (IV^e)
1930

Fondée en 1902

Elle publie un *Bulletin* qui est adressé à tous les Membres
sauf le cas de non-paiement de cotisation.



CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 5 Juillet 1930.

Présidence de M. le D^r BARBILLION.

Étaient présents : MM. Brodier, Delaunay, Dorveaux, Fosseyeux, Hervé, Laignel-Lavastine, Trenel.

Candidats présentés :

MM. CANALE (D^r F.-C.), professeur à la Faculté de Médecine, 4^a de Lucerna, 64, Mexico, D. F., par MM. le François et Fosseyeux.

MIGNON (D^r), à Nice, par MM. Laignel-Lavastine et Fosseyeux.

Communications :

Dans une étude développée sur *John Hunter et ses travaux de génétique*, le D^r Georges HERVÉ, après avoir rappelé que le grand chirurgien écossais fut également l'un des fondateurs de l'Anatomie Comparée et, ainsi que l'a dit Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, « le premier des zootomistes aussi bien que des pathologistes de son époque et de son pays », analyse et commente deux mémoires importants présentés par Hunter à la Société royale de Londres, en 1779 et 1780, savoir : 1^o le *Mémoire sur le Free-Martin*, ou hermaphrodite de l'espèce bovine; 2^o la *Description d'un faisan extraordinaire*.

Le premier de ces mémoires se trouvait être une contribution avant la lettre à l'étude de la *Castration parasitaire*, illustrée de nos jours par les recherches classiques d'Alfred Giard. Un free-martin est, en effet,

une génisse atrophiée et malformée dans ses organes sexuels, parce qu'elle est la jumelle bivitelline d'un taureau au contraire toujours normal, et parce que entre les deux chorions existent d'étroites connexions vasculaires, permettant le passage du sang de l'un à l'autre fœtus ; le produit des sécrétions internes masculines peut ainsi exercer son action atrophiante sur l'ensemble de l'appareil génital de la femelle.

Quant au faisan extraordinaire décrit par Hunter, il s'agissait d'une de ces faisanes masculinisées par les progrès de l'âge, « peut-être en raison de certaines circonstances constitutionnelles » ; et M. Hervé montre que Hunter, le premier, a su tirer de cette observation la notion de ce que, le premier aussi, il a appelé *caractères sexuels secondaires*.

Le Dr DELAUNAY évoque le rôle des médecins pendant les *trois glorieuses*. Il les montre d'abord prenant part à la bataille ; Littré, Trélat, Voillemier, tirant sur les Suisses ou les troupes royales ; ou se mêlant, avec les Drs Paulin et Thibault, aux intrigues politiques qui tâchent d'apaiser ou d'exaspérer l'émeute ; ou enfin, au lendemain de la Victoire, s'efforçant d'opposer, avec Trélat, à l'avènement du duc d'Orléans, la Souveraineté du peuple. — D'autre part, nous suivons nos Esculapes au chevet des blessés : médecins militaires opérant au Val-de-Grâce, au Gros Caillou, ou cernés, dans le Carrousel, avec les troupes ; médecins civils exerçant leur art tantôt en plein vent, tantôt dans des postes de secours, tantôt dans les ambulances, et enfin dans les hôpitaux, en particulier l'Hôtel-Dieu où Dupuytren déploya la plus grande activité. — Puis, l'auteur étudie les mesures d'assistance mise en faveur des blessés, et de leur famille, en faveur des convalescents (hôpital de Saint-Cloud, hôpitaux thermaux), et des impotents définitifs (pensions nationales décernées sur avis d'un jury médical). — Enfin, il rappelle les travaux auxquels donnèrent lieu, au sein des sociétés savantes, les observations recueillies pendant ces sanglantes journées.

L'HISTOIRE DE L'ÉDUCATION PHYSIQUE DANS SES RAPPORTS AVEC LA MÉDECINE

Par le docteur Marc BELLIN DU COTEAU
et Marcel BERGERON, Externe des Hôpitaux de Paris

La pratique des exercices physiques remonte, chacun le sait, aux temps les plus reculés. Quatre ou cinq mille ans avant notre ère, les Egyptiens pratiquaient des exercices en tous points comparables à ceux d'aujourd'hui ; mais il ne semble pas que les médecins soient intervenus directement ou indirectement dans ce domaine. Et l'honneur de s'être intéressés les premiers à l'éducation physique revient, jusqu'à plus ample informé, aux Bonzes *Tsao-Tsé*, sujets du roi *Hoang-Ti*, qui régnait sur la Chine 2698 ans avant notre ère. Sous le nom de *Cong Fou*, les bonzes *Tsao Tsé* ont codifié et préconisé une remarquable progression d'exercices, véritable science des positions et des attitudes qu'il convient d'employer de préférence pour le traitement des maladies et qui fait merveille contre les maux dits d'engourdissement, de tension et contre les différentes douleurs. C'est là, n'est-il pas vrai, la définition même de la gymnastique médicale. Il convenait, au seuil même de ce présent travail, de rendre hommage à ces précurseurs, perdus dans le recul des temps.

* * *

L'Antiquité grecque est plus connue d'un chacun. Nul n'ignore la place importante occupée par la gymnastique et les exercices des Grecs. Les médecins ne pouvaient demeurer étrangers à ce perfectionnement de soi-même qui inspirait les artistes, les écrivains et les éducateurs.

Pythagore de Samos paraît être le premier d'entre eux qui ait recommandé la tempérance et une modération constante comme essentielles à la santé. Il soutient que toute personne qui fait quelque cas de la santé ne se permettra jamais le moindre excès, ni dans le travail, ni dans la diète, ni dans l'usage des femmes.

A ce témoignage, que nous tenons de *Diogène Laërce*, *Jamblique* ajoute « que les disciples de Pythagore faisaient usage du bain et de l'onction et avaient grand soin de se porter à tous les exercices les plus propres à augmenter la force du corps ». On a fait observer que *Jamblique* confond peut-être ici Pythagore le philosophe avec un autre Pythagore qui dressait des athlètes et qui, au rapport de *Pline*, fut le premier à nourrir de viande ses élèves qu'il menait ensuite au combat sans la moindre inquiétude pour leur santé.

Citons *Iccus*, médecin de *Tarente*, disciple, du moins par les idées, du précédent et dont la frugalité engendra la locution proverbiale, « un repas d'Iccus ».

Le plus illustre des prédécesseurs d'Hippocrate, dont il fut l'un des Maîtres, du moins pour ce qui concerne l'éducation physique, est sans contredit le Sicilien *Hérodicus de Sclymbria* qui passe pour être, à juste titre d'ailleurs, l'inventeur de la gymnastique médicale. Sa réussite dans l'art de conserver la santé et de prolonger la vie par un exercice et une diète convenable fut diversement accueillie, mais demeure indubitable. Nous n'en voulons pour preuve que cette opinion de *Platon* : « Hérodicus était à la tête d'une Académie où l'on enseignait divers exercices à la jeunesse, et quoique très valétudinaire, il vint à bout d'associer si utilement l'exercice aux autres précautions que, malgré sa constitution « cacochyme, il ne succomba point à ses maux, mais traîna plusieurs années une vie toujours mourante jusqu'à la vieillesse et rendit ce mauvais service à plusieurs personnes aussi infirmes que lui ». *Plutarque* nous fait entendre un avis analogue. *Galien* précise « qu'il

réglait rigoureusement le régime alimentaire, qu'il tenait compte des tempéraments, de l'âge, des climats, des saisons, des maladies. Mais les principes étaient difficiles à bien entendre. » Si l'on s'en rapporte au grand *Hippocrate*, la façon dont il traitait ses disciples dans les maladies était très dangereuse.

*
* *

Le célèbre médecin de l'Antiquité *Hippocrate*, sans s'occuper directement de gymnastique, ne s'est pas désintéressé, loin de là, des exercices physiques et du régime alimentaire. Il attira l'attention sur « la différence des aliments en particulier qui convenaient aux malades d'avec ceux dont se nourrissaient ceux qui se portaient bien ».

*
* *

De tous les écrivains grecs, c'est incontestablement *Philostrate de Lemnos* (175 à 249) qui apporta le plus important tribut à la cause de l'éducation physique.

« Quelle opinion faut-il donc adopter sur la gymnastique ? Quelle autre si ce n'est la tenir pour une science composée de médecine et de pédotribie, science plus complète que la pédotribie et ne formant qu'une partie de la médecine. ».

Le gymnaste était bien, depuis le siècle de Platon, le professeur de gymnastique possédant, en outre, quelques connaissances médicales. *Philostrate* précise son rôle ; il voit en lui le juge naturel de l'athlète, le psychologue qui doit approfondir son caractère, sa moralité et son tempérament et les utiliser en vue d'un meilleur rendement. Il conseille au gymnaste d'exercer le jeune athlète dès les premiers ans et après avoir pris connaissance « des maladies qui s'attaquent aux nerfs pour reprendre les termes mêmes de *Philostrate*, aux yeux, aux viscères, car ces maladies se transmettent aux enfants et se cachent pendant leur enfance ; mais quand ils atteignent l'âge

de la puberté et entrent dans la virilité..., ces maladies héréditaires se déclarent nettement ».

Le même auteur remarque, chemin faisant, « qu'il est difficile de changer les défauts naturels », conseille vivement l'exercice physique aux jeunes filles et prodigue des instructions détaillées aux athlètes. Il affirme, enfin, que les maladies telles que catarrhe, hydropisies, phtisies, épilepsies peuvent être guéries par la gymnastique, aidée du régime alimentaire et des frictions.

*
* *

La période gréco-romaine est dominée tout entière par la personnalité de *Galien*, médecin de *Pergame*, qui vécut de 131 à 201. En éducation physique, comme en médecine, ses dits et écrits avaient force de loi.

Nous avons lu les opinions les plus contradictoires à propos de Galien. Il y a là, pour l'historien patient, une précision qu'il serait intéressant de mettre en lumière, mais qui dépasse le cadre du présent travail. Bornons-nous donc à exposer des faits, impartialement.

Rappelons d'abord que *Galien* est l'auteur de deux volumes qui se rattachent par certains côtés à l'Éducation physique. Dans l'un « L'Art de conserver la santé fait-il partie de la médecine ? » *Galien* parle de la gymnastique considérée comme moyen de développer et de perfectionner le corps, introduction naturelle à son deuxième volume « De la courte paume ».

D'aucuns prétendent que *Galien*, qui distinguait une gymnastique athlétique et une gymnastique générale, blâmait l'une certes, avec quelle violence, mais préconisait l'autre. Qu'entendait-il par gymnastique générale. Si l'on en croit M. Emmanuel *Chauvet*, auteur d'un *Philosophe des Médecins grecs*, cette gymnastique était constituée surtout par les exercices naturels, tels que marcher, courir, sauter, chasser, labourer, transporter un fardeau d'un lieu à un autre.

Elle consistait aussi en grande partie dans les jeux qui sont des mouvements combinés en vue de développer les organes en procurant du plaisir. En fait de jeu, *Galien* goûte par-dessus tout la paume, la courtpaume préférable à la longue parce qu'elle est plus à la portée de tous : c'est le jeu par excellence supérieur à tous les jeux, comme à tous les exercices naturels, le sommaire et la quintessence de la vraie et légitime gymnastique. Un autre exercice, celui du cheval, paraît retenir l'attention de *Galien*, « le mouvement du cheval procure une sorte d'exercice mixte et composé de deux autres ».

Mais il faut convenir que le nom de *Galien* est resté attaché, pour le plus grand nombre, aux attaques violentes et répétées, dirigées par lui contre les athlètes. Le docteur *Mac Auliffe* n'a pas craint d'écrire à son sujet, dans sa *Thérapeutique physique d'autrefois*, « la mauvaise querelle qu'il cherche aux athlètes n'est pas digne du médecin de Pergame ».

Les médecins grecs qui succédèrent à *Galien* ne furent en aucune façon ses continuateurs, mais simplement ses copistes. Ainsi *Oribase*, médecin de l'empereur *Julien*, quand il assure que l'exercice du cheval l'emporte sur tous les autres, pour fortifier l'estomac, pour nettoyer les organes, pour rendre les sens plus aigus. C'est d'ailleurs, à peu de chose près, tout ce qu'on sait sur *Oribase*. Et, parmi ses contemporains ou ses successeurs, y compris *Ætius* et *Paul Æginète*, il est seul à s'intéresser — relativement on l'a vu — aux exercices physiques.

*
* *

L'histoire du Moyen Age ne donne pour ainsi dire aucune précision sur la gymnastique. La *Revue des Progrès Thérapeutiques* a cependant publié, ces temps derniers, de longs extraits d'une lettre écrite à un ami par l'Italien *Poggio Braccioloni*, secrétaire du pape Jean au fameux concile de Constance (1414), lequel était venu faire une cure d'hydrothérapie à

Baden, en Suisse. Il ressort de cette correspondance, que non seulement le Moyen Age aurait connu les Bains publics, mais encore aurait innové, semble-t-il, en répandant l'usage des bains mixtes.

*
* *

Le grand mouvement qui prit naissance au début du xvi^e siècle, et qui a reçu le nom de Renaissance, mérite cette appellation, aussi bien dans le domaine de l'éducation physique que dans les autres branches de l'activité. A cette période, et comme précédemment, nous retrouvons parmi nos partisans les noms les plus illustres.

Le médecin de Charles VIII et de Louis XII, *Championier*, consacre sa *Rosa gallica* à l'exercice, au mouvement et à leurs vertus. Ceci en 1512.

En 1565, Léonard *Fuchs* soutient dans *Institutiones medicæ* des idées analogues à celles de *Championier*.

Vers la même époque, *Ambroise Paré*, chirurgien des armées, sous Henri II, Charles IX et Henri III, affirme que les commodités de l'exercice sont grandes, ainsi que dit Galien au II^e livre de « L'Art de conserver la Santé ».

« Le temps opportun sera avant le past. La mesure et quantité légitimes est quand le corps se tuméfie et enfle, dont apparait une couleur rouge et vermeille et qu'il survient une petite sueur et quand la respiration commence à se changer et à être grande et fréquente... Tel exercice est sain pour les corps sains et tempérés, mais s'ils sont intempérés, il faudra choisir les exercices qui soient propres de leur qualité à corriger la qualité de leur intempérature. »

Mais parmi ces opinions également autorisées, il nous sera permis de retenir et de souligner celle du docteur François *Rabelais*, chantre convaincu des exercices physiques dans son *Gargantua*. Bien qu'il ait essentiellement fait œuvre d'écrivain, nous pensons que son influence dépasse de loin celle des plus savants techniciens, car son crédit est considérable et ses lecteurs nombreux.

*
* *

Nous ne saurions non plus passer sous silence le nom prestigieux de *Léonard de Vinci*, dont les qualités d'anatomiste et de physiologiste n'ont d'égales que celles du peintre. Il accumula, au cours de sa vie, en nombre considérable d'importants manuscrits, destinés à la rédaction d'un Traité du Corps humain, et qui lui permirent de donner sur la peinture les règles de l'attitude et du mouvement d'après l'antique. Il ne put mettre la dernière main à ce Traité. Mais il nous a laissé de remarquables Notes et croquis, fruits de ses dissections et de ses recherches. Nous n'avons malheureusement pas le loisir d'insister sur ces Notes. A elles seules elles feraient aisément l'objet d'une importante étude.

*
* *

Le xvii^e siècle compte fort peu de théoriciens de l'Education physique. Le médecin anglais *Sydenham*, — encore un partisan de l'équitation — qui vécut de 1624 à 1689, le célèbre médecin et chimiste hollandais *Boerhave*, né en 1668, mort en 1738, furent seuls à encourager la pratique des exercices physiques. Notons cependant qu'un certain nombre de thèses furent soutenues à Paris sur l'utilité de l'exercice et du mouvement.

*
* *

Le xviii^e siècle, au contraire du siècle précédent, rivalise par le nombre et la qualité des promoteurs des exercices avec les époques les plus fortunées.

Le médecin suisse *Tronchin*, né en 1709, mort en 1781, recommande dans ses cures, célèbres à l'époque, l'exercice, la gymnastique, le massage.

En 1740, Francisque *Fuller*, dans son Traité « *Médecina gymnastica*, intitulé encore « Essai concernant le pouvoir de l'exercice sur l'économie animale » vante tout spécialement l'usage de la brosse et des frictions.

L'année suivante paraissaient les deux thèses d'*Andry*. L'une s'intitule « L'exercice modéré est-il le meilleur moyen de se conserver en bonne santé » ? Dans l'autre « L'Orthopédie ou l'art de prévenir et de corriger dans les enfants les difformités du corps, le tout par des moyens à la portée des pères et des mères et des personnes qui ont des enfants à élever », l'auteur pose les premiers principes de la kinésithérapie française.

*
* *

Parlons maintenant d'un précurseur de la thérapeutique par les sports. *Charles Bellot*, d'Abbeville, soutint, en effet, le 17 avril 1745 à Paris, sous la présidence du doyen de la Faculté de Médecine d'alors, *Louis-Claude Bourdelin*, une thèse ayant pour titre « La paume est-elle un préservatif contre le rhumatisme ? »

Notre auteur entend par rhumatisme « des douleurs errantes occasionnées par une matière qui court ça et là en faisant beaucoup souffrir ». Et il incrimine l'épaississement du sang et des humeurs, ainsi que l'abondance de celles-ci ; d'autre part, le rhumatisme « resserre les écailles de l'épiderme et bouche ainsi les pores sudoripares. Moins le corps est exposé à la pléthore, mieux il se porte. L'exercice la diminue..., les mouvements rapides et plus développés dont les muscles en travail sont le siège agitent plus fortement et plus souvent les vaisseaux. Il en résulte un battement, plus grand dans les parties liquides, plus elles ont d'activité, plus elles deviennent propres aux sécrétions et à la nutrition elle-même. Si le sang circule mieux, si la sueur déterge l'économie, le rhumatisme n'a plus de raison d'être. »

« L'exercice par excellence, conclut *Charles Bellot*, c'est la paume. »

*
* *

On sera peut-être surpris d'entendre prononcer, dans cet exposé, le nom du maréchal de Saxe. L'au-

teur des *Rêveries* ou *Mémoires* sur l'Art de la guerre mérite cependant une mention en tant qu'hygiéniste.

*
* *

Un événement d'importance nous retiendra plus longtemps : la publication de l'*Emile* de Jean-Jacques Rousseau en 1762. On a fait observer, M. Bartissol en particulier, que non seulement Rousseau s'est inspiré du savant anglais *Locke* pour ce qui est de l'éducation physique des enfants, mais encore qu'ils sut tirer parti et fit même des emprunts fort importants à l'ouvrage du médecin *des Essarts*, un *Traité de l'Education corporelle des enfants en bas âge*, paru en 1760, deux ans avant l'*Emile*.

Nous ne saurions reprendre par le menu cette controverse qui présente à n'en pas douter beaucoup d'intérêt. MM. Chaumeton et Bartissol ne craignent pas d'affirmer que Rousseau n'a fait que résumer en quarante pages l'ouvrage de *des Essarts* pour tout ce qui a trait à l'éducation corporelle d'Emile. Il convient donc de bien connaître ce *Traité*, dédié à S. A. S. Monseigneur le duc d'Orléans et qui a pour objet « la conservation d'un grand nombre d'enfants que la routine pernicieuse adoptée et suivie dans leur éducation corporelle enlève dès le berceau ou affligés d'infirmités qui abrègent leur vie et en rendent la courte durée triste et languissante... Si les hommes, ajoute-t-il, n'eussent jamais écouté que la loi de la nature, ils auraient été aussi simples et aussi zélés dans les soins qu'ils prennent de leurs enfants que les animaux le sont par rapport à leurs petits ».

Nous avons voulu, dans les lignes qui précèdent, fixer un point d'histoire et rendre à chacun ce qui lui appartient en propre. Telle n'est pas notre intention, en effet, d'amoindrir, en quoi que ce soit, l'œuvre de Rousseau. Notre philosophe sait rester, même dans les questions d'éducation corporelle, le grand esprit bien personnel qui a couçu avec l'*Emile*, le *Traité d'Education* le plus remarquable.

Quelques années plus tard, en 1780, paraît le *Traité de Gymnastique médicale et Chirurgicale du Chevalier Tissot* intitulé encore *Essai sur l'utilité du mouvement ou des différents exercices du corps et du repos dans la cure des maladies*. C'est une œuvre de toute première importance et fort appréciée. L'estime générale dont bénéficie cet ouvrage s'explique surtout par le fait que le chevalier Tissot a su s'imposer une méthode, à peu de choses près, celle qui présidera désormais à la composition des ouvrages d'éducation physique.

Un premier chapitre est fait presque uniquement d'indications générales : faire les exercices le matin, car cela fortifie les organes de la digestion, augmente et facilite les évacuations ; le lieu où l'on pratique le milieu physique est loin d'être indifférent. Enfin, l'exercice forcé et poussé au dernier degré cesse d'être un bien comme le défaut d'exercice est un mal. Après l'exercice, si l'individu est en sueur, il faut le faire essuyer et frotter, avec des linges secs et un peu chauds.

L'ouvrage lui-même est habilement divisé en trois parties qui traitent chacune d'exercices fort différents : 1° les *exercices actifs* où le mouvement est produit par la personne qui s'exerce : il en est ainsi dans les jeux de billard, de la boule, des quilles, du palet, du volant, de la paume ; dans le ballon, le mail, la chasse, la natation, l'escrime, la danse, le saut, la promenade, la course, le frottage, les exercices qui ne mettent en action que les membres supérieurs ; enfin les différents exercices de la voix. L'auteur insiste sur ces derniers d'une façon spéciale : c'est lui qui doit être considéré comme le fondateur de la gymnastique respiratoire.

2° *Par exercices passifs*, Tissot entend les mouvements produits par des causes qui agissent sur les personnes : dans un premier groupe, il distingue ceux dont l'agitation est opérée par le berceau, la litière, la chaise à porteurs, s'adressant avant tout aux affaiblis ; le deuxième groupe comprend les mouvements où l'agitation est due à un traîneau, à une charrette, à une voiture de poste ou à un bateau.

3^o Quant aux *exercices mixtes*, où le mouvement est tour à tour donné et reçu par les personnes qui s'exercent et par les agents qui concourent à leurs exercices, ils sont représentés par l'escarpolette, l'équitation : pas, galop, trot.

L'auteur réserve enfin un chapitre à l'utilité de la gymnastique dans l'orthopédie et indique comme susceptibles de redresser les membres ou la tête : bâton, ruban attaché autour du cou en manière de carcan, poids, paquet, coiffure.

*
* *

A la fin du XVIII^e siècle, et au début du XIX^e, nous assistons à une véritable rénovation des exercices physiques. Nous serions tentés de nommer toute cette période « l'Ère de la gymnastique ». Les noms des plus grands gymnastes se pressent sous notre plume : *Pestalozzi, Salzman, Gutsmuth, Jahn, Clias, Ling, Amoros*. Par contre, nous ne retrouvons pas, du point de vue médical, l'extraordinaire activité du siècle dernier.

Les uns et les autres se bornent à encourager, voire à commenter. Le docteur *Bally* présente à ses savants collègues de la Société de Médecine de Paris le très remarquable ouvrage de *Clias* « Traité de gymnastique élémentaire ou Cours analytiques et gradués d'exercices propres à développer et à fortifier l'organisme humain » publié à Paris, en 1819. Nous aurions aimé citer tout au long les commentaires autorisés du savant rapporteur. Chaque série de mouvements est analysée par lui, son action est précisée du point de vue anatomique et aussi du point de vue thérapeutique. On peut dire que ce rapport vient en quelque sorte doubler l'ouvrage de *Clias* et inaugurer à sa façon la collaboration infiniment souhaitable du médecin et du gymnaste.

*
* *

Sans appartenir au monde des médecins, le génial créateur de la gymnastique suédoise, Peter *Ling* de-

meure très proche de nous par ses méthodes de travail et par ses conceptions.

Les circonstances qui l'amènèrent à s'intéresser aux exercices physiques valent d'être notées : Après la bataille navale de Copenhague, en 1801, lors de la guerre contre les Anglais, il contracte, consécutivement à une blessure assez grave, une impotence du bras droit; la pratique des armes le guérit de cette affection, et cette guérison inattendue ne fait qu'accroître sa passion pour l'escrime. . . . et pour l'exercice. . . . Simultanément, il étudie la gymnastique moderne et la gymnastique antique, cette dernière dans les ouvrages grecs.

Nous comprenons mieux par ce rappel ce qui fait la valeur de la méthode suédoise qui reste à l'heure actuelle et pour nombre d'éducateurs le principe essentiel de toute gymnastique pédagogique et médicale. Car elle repose sur les sciences précises.

*
* *

Friedlander n'est pas non plus docteur en médecine. Son remarquable Traité de l'Education physique de l'homme émane pourtant d'un esprit scientifique et témoigne de connaissances physiologiques étendues. Il mérite de figurer parmi les meilleurs « classiques » de l'éducation physique.

*
* *

Charles *Londe*, docteur en médecine de la Faculté de Paris, a fait paraître en 1825 un ouvrage qui mérite de retenir notre attention. Il s'agit de « La gymnastique médicale, où l'exercice appliqué aux organes de l'homme d'après les lois de la physiologie, de l'hygiène et de la thérapeutique ».

L'ouvrage fut présenté par *Esquirol* et *Chaussier* à l'Académie de Médecine. Le rapporteur *Esquirol* déclare que cet ouvrage envisage la gymnastique dans ses rapports avec l'hygiène et appliquée à l'homme sain.

Londe lui-même précise les directives qu'il a suivies. Mon but n'est pas, comme on doit bien le présumer, de composer un traité élémentaire de gymnastique et de faire une démonstration d'exercices... J'ai particulièrement pour objet, dans ce travail, de rechercher l'influence de l'exercice sur nos organes, leurs facultés, leurs fonctions, leurs altérations, de rappeler l'attention sur des ressources bien précieuses et trop négligées, de tracer sur leur emploi quelques règles plus individuelles qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, de jeter, si mes faibles moyens le permettent, une clarté salutaire sur quelques points de la physiologie hygiénique, d'appliquer à d'autres, sinon des idées nouvelles, du moins un langage non contradictoire et plus convenable. »

Le livre de *Londe* est un bel effort vers une conception plus scientifique de l'art des exercices corporels, et c'est à cet égard qu'il était juste de signaler cet ouvrage. Nous le considérons comme un document du plus haut intérêt.

*
* *

Nous n'avons pas à faire ici la biographie de *Marey*, dont on a récemment célébré le centenaire, — il est né le 5 mars 1830. — Pas plus que nous n'avons à faire l'exposé de son œuvre considérable. Mais il convenait de dire à quel point l'Education physique, en particulier, lui doit de la reconnaissance : *Le Mouvement dans les fonctions de la Vie, la Mécanique animale, la Locomotion terrestre et aérienne, le Vol des Oiseaux* sont autant de sujets connus désormais de tous et qui restent indiscutablement liés, de concert avec l'Institut du Maître et la Station physiologique du Parc des Princes, au nom de Marey, et à l'Histoire de l'Education physique.

*
* *

Son disciple, Georges *Demeny*, chef de laboratoire du Maître, est lui aussi suffisamment connu de tous pour que nous soyons dispensés d'entrer dans les

détails de son œuvre. Il a laissé son nom à la *Méthode française* des mouvements complets, continus et arrondis. *L'Ecole française*, *l'Education de l'Effort*, *l'Harmonie des Mouvements*, et surtout *Les Bases scientifiques de l'Education physique* sont autant de livres de chevet, pour le médecin comme pour l'éducateur.

* *

Nous limiterons notre Exposé aux travaux de *Lagrange*. Physiologiste et observateur de tout premier ordre, *Lagrange* est considéré comme l'un des praticiens les plus qualifiés dans les questions d'hygiène des mouvements et de thérapeutique par l'exercice.

Ses principaux ouvrages s'intitulent : *Physiologie des Exercices physiques* ; — *L'Hygiène de l'Exercice chez les Enfants et les Jeunes Gens* ; — *L'Exercice chez les adultes* ; — *La Médication par l'Exercice* ; — *Le Mouvement méthodique et la Mécanothérapie* ; — *Le Traitement des affections du cœur par l'Exercice et le Mouvement*. Enfin, une remarquable étude de *La Fatigue*.

* *

Nous nous sommes attachés, dans le présent travail, à préciser la part du médecin en « éducation physique », depuis les âges les plus reculés jusqu'à nos jours. Vous avez appris, non sans surprise, que celle-ci était particulièrement large. Qu'il y a toujours eu un *Philostrate*, un *Ambroise Paré*, un *des Essarts*, un *Tissot* pour faire ce qu'ont fait au siècle dernier et au début de ce siècle un *Londe*, un *Marey*, un *Demeny*, un *Lagrange*.

Il nous plaît de trouver réunis avec un bel électionisme, et dans un raccourci un peu audacieux peut-être ces noms célèbres à plus d'un titre. L'autorité prestigieuse de ces grands médecins ne manquera pas de rallier à une cause qui nous est chère ceux de nos confrères qui balancent encore à se prononcer en faveur de l'Éducation physique, chaque jour moins imparfaite, et mieux appliquée pour le plus grand bien des enfants de France.

JOHN HUNTER ET SES TRAVAUX DE GÉNÉTIQUE

Par le D^r Georges HERVÉ.

L'Ecossais John Hunter, né en 1728 dans le comté de Lanark, mort à Londres en 1793, n'a pas été seulement l'un des plus illustres chirurgiens de l'avant-dernier siècle, et le créateur de la Pathologie expérimentale en Angleterre; son nom appartient aussi à l'histoire de la biologie par de nombreux, de pénétrants travaux consacrés à l'Anatomie comparée et à l'Embryologie. C'est avec raison que l'on a pu dire de Hunter qu'il fut « le premier des zootomistes aussi bien que des pathologistes de son époque et de son pays (1) ».

Alors que chez nous l'anatomie zoologique, en particulier dans ses rapports avec celle de l'homme, n'avait donné lieu avant Vicq d'Azyr qu'à des recherches assez peu nombreuses, recherches disséminées et fragmentaires, dues principalement à Claude Perrault et à Daubenton, cette grande et belle science se constituait, à la fin du XVIII^e siècle, avec Camper en Hollande, les deux Monro en Ecosse, et les frères Hunter, William et John, à Londres. Ces derniers étendaient leurs études à toutes les classes d'animaux; ils révélaient la structure et les fonctions d'une foule d'espèces dont, à Paris, l'on ne possédait même pas les squelettes; et ils formaient dès lors des collections magnifiques qui devinrent le noyau du célèbre *Musée Hunterien*, annexé depuis au Collège royal des Chirurgiens.

Nous parlerons ici, uniquement, de John Hunter génétiste, nous bornant à renvoyer pour le reste à sa

(1) Isidore GEOFFROY SAINT-HILAIRE. — *Hist. natur. génér. des règnes organiques*, t. I, p. 95.

Vie, écrite par Drewry Ottley, ainsi qu'à ses *Œuvres complètes*, en tête desquelles figure cette biographie, et dont le Dr G. Richelot a donné, en 1843, une excellente traduction française.

★
★ ★

Les travaux de Hunter dans le domaine de la Génétique, cette branche si importante aujourd'hui de la biologie, appartiennent à la dernière partie de sa carrière.

En 1779, la Société royale de Londres recevait communication du mémoire sur le « Free Martin », qui est une variété fort curieuse et singulièrement intéressante d'hermaphrodite de l'espèce bovine.

Il existe, dans la dite espèce, des hermaphrodites non jumeaux, comme il existe aussi chez elle des jumeaux non hermaphrodites, tantôt de sexe mâle, tantôt de sexe femelle, et qui deviennent dans le premier cas des taureaux parfaits sous tous les rapports, dans le second, des vaches parfaites. Il résulte même de certaines observations, — l'une d'elles est rapportée par Hunter (*Œuvres*, t. IV, p. 104, et note), — que la vache peut mettre bas quelquefois des jumeaux *de sexe différent*, parfaitement conformés sexuellement l'un et l'autre (1). puisque, par la suite, ces animaux ont engendré. Mais, dans l'ordinaire des cas, c'est un fait connu que lorsqu'une vache met bas deux veaux, dont l'un est un taureau et l'autre, en apparence, une génisse, tandis que le mâle devient un taureau très complet, normal sous tous les rapports, la génisse, elle, sexuellement malformée, est et demeure inapte à la reproduction. Les anciens nommaient ces pseudo-génisses des taures, *tauræ*, ou vaches stériles (Columelle, l. 6, ch. 22; Varron, l. 2, ch. 5).

(1) Dans des recherches récentes, aux abattoirs de Chicago, le vétérinaire américain Lillie a rencontré ce cas trois fois, sur 41 observations de portées bivitellines chez la vache. Il y avait, dans ces cas exceptionnels, absence de connexions vasculaires étroites entre les chorions des deux œufs jumeaux.

« Ces sortes de génisses, dit Hunter, sont appelées dans ce pays des *free-martins*, et sont généralement aussi bien reconnues par les fermiers que la vache ou le taureau. Quoiqu'il résulte de la description de cet animal que c'est un hermaphrodite (puisque'il ne diffère sous aucun rapport des autres hermaphrodites), je conserverai cependant la dénomination de *free-martin*, afin de distinguer l'hermaphrodite qui est produit de cette manière de ceux qui sont semblables aux hermaphrodites des autres animaux...

« Ce veau a tous les signes extérieurs d'une femelle, de même que l'hermaphrodite anormal, c'est-à-dire qu'il a les mamelles et les parties femelles externes. Et lorsque les personnes qui connaissent sa condition le conservent, ce n'est pas pour la reproduction, mais pour le faire servir aux mêmes usages que le bœuf, ou la vache à laquelle on a enlevé les ovaires, c'est-à-dire pour le mettre au joug avec les bœufs ou l'engraisser pour la table.

« On sait que ces animaux n'engendrent point; ils ne montrent pas la moindre inclination pour le taureau, et le taureau ne s'en occupe jamais. Ils ressemblent beaucoup, pour la forme, au bœuf ou à la génisse privée des ovaires; en effet, ils sont beaucoup plus gros que le taureau ou la vache, et leurs cornes ont beaucoup de ressemblance avec celles du bœuf. Le beuglement du *free-martin* est semblable à celui du bœuf: il a plus de ressemblance avec celui de la vache qu'avec celui du taureau.

« Les *free-martins* ont beaucoup de disposition à engraisser lorsqu'ils sont bien nourris. Leur chair, comme celle du bœuf ou de la génisse privée des ovaires, a généralement des fibres beaucoup plus fines que celles du taureau ou de la vache; elle est regardée comme au-dessus de celle du bœuf et de la génisse pour la délicatesse de la saveur, et se vend plus cher au marché. »

Hunter avait étudié un certain nombre de *free-martins*; il en a fait dessiner un vivant, a pu en disséquer plusieurs, et, dans son « Mémoire sur le Free-Mar-

tin (ou hermaphrodite de la vache) », il a décrit les caractères des organes de la génération chez trois d'entre eux, faisant ressortir les variations anatomiques qui, tantôt, rapprochent plus ces organes de ceux du mâle, et tantôt, au contraire, les font ressembler davantage à ceux de la femelle (*Œuvres*, t. IV, pp. 105-107).

On demandera peut-être en quoi ces observations, pour dignes qu'elles soient de toute l'attention du tératologiste, ont trait à la Génétique, étant donné que les free-martins ne peuvent pas se reproduire. Le voici.

Parmi les questions biologiques qui se rattachent à l'étude du déterminisme de la sexualité, et plus spécialement de la corrélation entre le sexe proprement dit et les caractères sexuels secondaires, se place celle que l'éminent et si regretté professeur Alfred Giard a appelée la *castration parasitaire*. Sous ce nom, « Giard a groupé un grand nombre de faits, en partie découverts par lui-même, et qui consistent à la fois dans l'action atrophiante du parasite sur les glandes génitales de l'hôte, et dans une altération plus ou moins considérable des caractères sexuels secondaires de celui-ci. Ainsi, des Crabes mâles parasités par une Sacculine prennent une forme d'abdomen rappelant beaucoup les femelles. Les parasites réalisent là, sous nos yeux, une expérience infiniment intéressante. Les vues pénétrantes de Giard sont devenues classiques et ont été pleinement confirmées, notamment par G. Smith, sur les crabes du genre *Inachus* sacculinés. » (M. Caullery, *Les Problèmes de la Sexualité*).

Or, le cas du free-martin paraît précisément se rattacher, *mutatis mutandis*, à une étiologie de même ordre général, et lorsque, peu d'années avant sa mort, Giard rechercha les faits plus ou moins comparables que peut renfermer la littérature tératologique, je crus devoir lui signaler le mémoire de Hunter, qu'il ne connaissait pas. En somme, il s'agit essentiellement chez le free martin d'un vice de développement

de l'appareil génital constituant l'hermaphrodisme, avec modifications profondes des caractères sexuels secondaires, sur un sujet femelle à l'origine, mais parasité par la présence d'un œuf jumeau voisin qui, lui, se développe de façon régulière, et toujours en un mâle.

Le point important consistait ici dans la détermination de l'exact processus suivant lequel le jumeau parasite fait obstacle au développement normal des organes sexuels du jumeau parasité. Hunter, de son temps, n'en pouvait avoir aucune idée. Encore en 1810, son élève, l'illustre Jenner, agronome et médecin, qui le premier lui avait signalé l'existence des *free-martins*, écrivait au révérend Worthington : « J'en ai disséqué plusieurs, mais la cause du mélange des caractères des deux sexes qui survient chez ces bêtes échappe à toutes mes conjectures. »

L'explication à laquelle, de nos jours, Lillie s'est arrêté et qui est généralement admise, est que l'on n'a point affaire, dans le cas du *free-martin*, à une castration parasitaire mécanique, exerçant ses effets directement sur les ovaires et, conséquemment, sur tout l'appareil génital du fœtus femelle, mais à une action à distance, de nature biochimique, hormonique, action qui se produit par voie circulatoire et résulte du pouvoir atrophiant qu'ont les sécrétions internes du fœtus mâle, à la fois sur les ovaires et sur l'ensemble des caractères sexuels féminins du jumeau voisin.

Cette explication, Lillie l'a fait reposer sur la constatation presque constante de communications vasculaires larges et faciles entre les deux chorions, d'où possibilité d'injecter simultanément les deux fœtus, au moyen d'une même injection poussée dans les vaisseaux d'un seul d'entre eux. Ainsi le sang du fœtus mâle, chargé du produit des sécrétions internes correspondantes, exercera, en passant à travers l'organisme du fœtus femelle, une action d'arrêt sur le développement des ovaires de ce dernier, et, à son tour, l'atrophie ovarienne entraînera la stérilité et le masculinisme. On aura alors des animaux chez lesquels, à

côté d'ovaires extrêmement atrophiés, minuscules, placés bas dans le bassin, on relève: 1° du côté des organes génitaux internes, un utérus petit, parfois sans cavité utérine; un vagin considérablement rétréci à partir de l'ouverture de l'urèthre et réduit dans certains cas à un canal de tout petit calibre, ou se terminant en un cul-de-sac auquel fait suite un ligament sans lumière; 2° du côté des organes génitaux externes, la vulve petite, étroite; le clitoris, au contraire, fortement développée, et qui parfois, muni d'un fourreau recouvert de poils, s'avance plus ou moins sous le ventre comme le pénis du taureau; 3° du côté des caractères sexuels secondaires, des mamelles extrêmement réduites, avec mamelons très peu développés, et une morphologie générale plus semblable à celle du bœuf qu'à celle de la vache. La masculinisation de la taure peut-elle aller plus loin et jusqu'à la production, sur certains sujets, d'un épидидyme, de canaux déférents, de vésicules séminales, ainsi que Hunter disait l'avoir observé? Il est permis d'en douter, et probablement s'agissait-il là de reliquats, non différenciés, des corps et des conduits de Wolff.

Quoi qu'il en soit, ce qui semblerait bien démontrer que l'hypothèse explicative de Lillie est fondée, c'est le fait que si les bovidés jumeaux, au lieu d'être de sexe différent, sont *unisexués*, toujours en ce cas leurs organes génitaux sont conformés normalement, encore qu'il existe des connexions vasculaires entre les deux chorions.

Ce que l'on a appelé le *free-martinisme* n'a été signalé jusqu'à présent que dans la seule espèce bovine. Rien de pareil n'a été vu dans l'espèce humaine (1), où cependant la castration parasitaire peut parfois se produire, mais réalisée ici par un tout autre processus, qui est celui de l'*inclusion fœtale*, les restes du fœtus inclus, devenus tumeur kystique parasitaire, déterminant par compression mécanique et

(1) Cf., sur toute cette question, l'exposé très clair qu'en a présenté le Dr Apert dans son excellent petit livre, *Les Jumeaux, étude biologique, physiologique et médicale*, pp. 208-219.

néoplasie envahissante l'atrophie, voire la destruction de l'ovaire ou du testicule adhérent au tératome, ou englobé dans sa masse (1).

*
**

En 1780, Hunter lut à la Société royale son mémoire intitulé *Description d'un faisan extraordinaire*, travail d'un intérêt considérable à plusieurs égards.

Ainsi qu'on vient de le voir, chez les animaux où les sexes sont séparés, la différence du sexe, caractérisée principalement par les organes générateurs mâles ou femelles, s'accompagne d'une série d'autres différences dans tout l'organisme, qui constituent ce que l'on nomme les *caractères sexuels secondaires*. Comme on l'a dit, le sexe imprègne en quelque sorte tout l'organisme. Le *dimorphisme sexuel* résulte de cette imprégnation, réalisée à des degrés très divers suivant les espèces. Mais ce que l'on ignore généralement, c'est qu'à Hunter appartient le mérite d'avoir le premier distingué et désigné du nom qu'ils portent encore à présent, les caractères en question. « Il est bien connu, dit-il, que, dans beaucoup de classes d'animaux, les parties destinées à servir à la génération sont différentes chez des individus de la même espèce, ce qui fait qu'on divise ces animaux en mâles et en femelles ; mais cette différence d'organes n'est pas la seule marque distinctive, car dans le plus grand nombre des cas, le mâle se distingue de la femelle par plusieurs autres signes. J'appellerai *signes primitifs*, ou *principaux*, les différences que l'on observe dans les parties mêmes de la génération, parce qu'elles sont produites originairement dans ces parties et qu'elles appartiennent également aux deux sexes ; tous les autres signes qui dépendent de ceux-là, je les appellerai *secondaires*, parce qu'ils ne se manifestent que lorsque les organes sexuels sont devenus aptes à exercer leur fonction, et qu'ils existent principalement, sinon entièrement, chez le mâle ». Hun-

(1) Voir Fried. Ahlfeld, *Die Missbildungen des Menschen*, fasc. 1, pp. 63-68.

ter mentionne la force supérieure du mâle, l'existence chez lui d'organes de combat (ergots du coq, cornes du cerf), la différence de la voix.

Or, dans quelques espèces d'animaux dioïques, il arrive parfois que les caractères naturels propres au sexe féminin se transforment, pour se rapprocher des caractères secondaires du sexe masculin; la femelle revêt alors, plus ou moins, les attributs secondaires du mâle. « Ce changement, remarquait Hunter, a été observé chez quelques individus de la tribu des oiseaux, mais principalement chez le faisan commun; et les personnes qui connaissent bien cet oiseau ont noté qu'il se présente de temps en temps, parmi les faisans sauvages, des faisans femelles qui ont le plumage du mâle ». Les dissections de Hunter sur plusieurs sujets ainsi modifiés l'amènèrent, en effet, à reconnaître que c'étaient bien des femelles parfaites, mais très probablement « transformées par l'âge, ou, peut-être, en raison de certaines circonstances constitutionnelles ». En outre, ses observations sur de ces oiseaux domestiqués lui permirent de constater que la mue masculinisée du plumage coïncidait avec la cessation de la ponte, et que les sujets en question ne pouvaient plus dès lors être fécondés, étaient devenus des femelles stériles. Hunter a relaté, comme exemple à l'appui, l'observation d'une paonne à plumage pie, ayant appartenu à lady Tinte, et qui, vers l'âge de onze ans, après avoir fait huit couvées, cessa de pondre, tandis qu'elle acquerrait les plumes qui sont propres au mâle. « Dans ce phénomène, dit-il, la queue, qui devint semblable à celle du mâle, fut la partie qui parut la première après la mue; et l'année suivante, la même bête ayant mué encore, se recouvrit de plumes semblables. La troisième année, les choses se passèrent encore de même, et, de plus, il lui vint des ergots semblables à ceux du mâle (1) ».

(1) Nombreux sont aujourd'hui les faits expérimentaux relatifs à ces transformations. Ils ont donné lieu à des théories sur lesquelles, ainsi que sur les faits eux-mêmes, on lira avec le plus grand profit le résumé

Nous concluons de là qu'Edmond Rostand, dans sa pièce célèbre de *Chanteclair*, n'a pas commis d'erreur biologique lorsqu'il a donné au personnage de la *Poule faisane* le resplendissant vêtement du faisan mâle, pas plus qu'il n'en a commis une en mettant en scène les amours d'une faisane et d'un coq de basse-cour, qui sont de promiscuité courante. On pourrait simplement lui reprocher d'avoir réuni ici deux circonstances vraies l'une et l'autre, mais synchroniquement inconciliables ; car sa faisane amoureuse ne pouvait qu'être jeune, elle devait l'être, elle l'est dans la donnée du poète, et dès lors son plumage ne pouvait encore s'être mué en celui d'un faisan. Toutefois, contre l'accusation d'hérésie scientifique, un recours restait à l'auteur : c'eût été de dire que sa jeune faisane était une malade. Hunter admettait que le changement de plumage ne s'opère que lorsque la femelle a cessé d'engendrer par suite des progrès de l'âge. Mais des recherches ultérieures ont démontré qu'une maladie de l'ovaire, qui rend cet organe impropre à la production des œufs, peut aussi donner naissance à pareil changement, même chez de jeunes femelles (W. Yarrel, *On the change in the plumage of some hen-pheasants*; *Philos. Trans.*, 1827).

Hunter enfin terminait son mémoire en remarquant qu'un changement analogue « s'opère jusqu'à un certain point dans toutes les classes d'animaux. On voit quelque chose de semblable se manifester même dans l'espèce humaine ; en effet, l'augmentation des poils que l'on observe sur le visage de beaucoup de femmes dans un âge avancé, est un pas vers la production de la barbe, qui est un des traits secondaires les plus caractéristiques de l'homme.

« Ainsi, les sexes, qui, à une époque peu avancée de la vie, offrent peu de caractères qui les distinguent l'un de l'autre, acquièrent, vers le temps de la puberté, des propriétés secondaires qui caractéri-

qu'en a fait M. Félix Bérard, *Du rôle des glandes génitales sur la morphologie* (in « Questions relatives à la sexualité », édité par les Laboratoires Lumière, Lyon, pp. 37-72).

sent clairement le mâle et la femelle ; à cette époque le mâle s'éloigne de la femelle, et revêt les traits caractéristiques secondaires qui sont propres à son sexe. Dans une période beaucoup plus avancée de la vie, quand la faculté de reproduction s'éteint, la femelle perd plusieurs de ses traits particuliers ; on pourrait dire qu'alors, sauf la structure des parties, elle n'est d'aucun sexe, car elle s'éloigne même du caractère primitif de l'animal, et se rapproche en apparence du mâle, ou peut-être plutôt de l'hermaphrodite. » (*Œuvres*, t. IV, pp. 108-114).

*
**

Signalons, pour finir, que la Génétique expérimentale doit encore à John Hunter des *Observations tendant à démontrer que le loup, le chacal et le chien appartiennent à la même espèce* (*Philos. Trans.*, 1787).

L'intérêt de ces observations, confirmatives de celles de Buffon, réside surtout dans les faits d'*hybridité congénère* qu'elles faisaient connaître, ainsi que dans l'examen du partage des caractères chez les hybrides de premier sang. Elles sont, par ailleurs, sans valeur démonstrative quant au point particulier que Hunter se proposait d'établir. Il avait cru pouvoir conclure que le loup et le chien sont de la même espèce, parce qu'il considérait à tort, « comme le véritable signe distinctif entre les différentes espèces d'animaux, leur incapacité à produire ensemble des animaux qui soient aptes, à leur tour, à se reproduire par des conceptions consécutives. » Or, non seulement aucune des observations de Hunter n'apportait la preuve, comme Richard Owen le leur a objecté, que les hybrides obtenus fussent féconds *entre eux*, et aptes à propager une variété intermédiaire ; mais cette preuve elle-même, si elle eût été donnée, ne démontrerait pas (on le sait bien aujourd'hui), qu'il y ait *identité spécifique* entre les types zoologiques distincts, quoique rapprochés, unis dans le premier croisement.

QUELQUES DOCUMENTS SUR CORVISART

Par le D^r Georges HERVÉ.

Il y a quelques mois, l'autorisation m'ayant été donnée de consulter divers dossiers aux archives du Ministère de la Guerre, l'on m'en remit un, par erreur, relatif à Jean-Nicolas Corvisart, l'illustre clinicien, fondateur de la cardiopathologie, premier médecin de Sa Majesté l'Empereur et Roi : j'avais demandé celui de son arrière-neveu, le D^r Lucien Corvisart, médecin attaché à la personne de l'empereur Napoléon III. Il va de soi que je n'eus rien de plus pressé que de mettre à profit l'heureuse méprise qui allait me permettre de satisfaire une curiosité aussitôt éveillée en moi. Comment se faisait-il que Jean-Nicolas Corvisart, voué, de par toute sa carrière médicale et professorale, à la pratique civile, fût entré en rapport, à quelque moment, avec le Ministère de la Guerre, eût eu à s'occuper de la médecine d'armée ?

Le mince dossier (il ne contient que deux pièces) me fournit immédiatement la réponse à la question, en même temps qu'il m'apportait, si j'ose dire, une manière de petite découverte historique ; car, à ma connaissance, aucun des biographes autorisés de Corvisart n'a fait mention de cet épisode de sa vie.

En août 1793, la Terreur déjà déchaînée, Corvisart, qui avait 38 ans à cette époque, et depuis cinq ans avait succédé à son maître Desbois de Rochefort comme médecin et professeur public à l'hôpital de la Charité, où il enseignait avec éclat, demanda patriotiquement au Ministre de la Guerre à être employé à l'hôpital militaire que l'on avait décidé d'établir au

Val-de-Grâce. C'est à cette demande que répond la lettre suivante :

2^e Division
Hôpitaux militaires
N° 5019

Paris, le 17 août 1793,
l'an 2^e de la République française.

L'adjoint au Ministre de la Guerre au Citoyen Corvisart, médecin, rue d'Enfer, n° 149.

Le ministre a reçu, Citoyen, la lettre que vous lui avez adressée le premier de ce mois, par laquelle vous demandez à être employé en votre qualité de médecin à l'hôpital militaire qui doit être établi au Val-de-Grâce. Je fais passer cette lettre au Conseil de santé, chargé de désigner au Ministre les sujets à employer au service des hôpitaux militaires de la République, pour examiner votre demande et y faire droit.

J'ignore quelle fut exactement la durée du temps de service de Corvisart, en tant qu'officier de santé militaire auxiliaire ; mais la seconde pièce du dossier, un rapport du Conseil de Santé, daté du 14 floréal an II (3 mai 1794), nous le montre présenté alors pour être envoyé en mission au Mans ; c'est-à-dire à l'armée de l'Ouest, celle qui opérait contre les restes de la Vendée :

Hôpitaux militaires
Conseil de Santé
Rapport du 14 floréal,
an 2^e de la République
N° 2.

Egalité. Liberté.

Présentation d'officier de Santé pour être envoyé en mission au Mans, conformément à l'arrêté du Comité de Salut public.

Nom et prénoms : Le citoyen Corvisart (Jean-Nicolas).

Age : 40 ans environ.

Lieux de naissance (*sic*) : Rheims, Dricourt.

Lieu de résidence : Paris, rue d'Enfer, en face du Luxembourg.

Emplois occupés antérieurement : Professeur public aux Ecoles de Médecine de Paris.

Etat des services : Médecin de la Charité depuis 5 ans.

Notes et Observations sur la conduite morale et politique, le patriotisme et la capacité : la Municipalité actuelle de Paris l'a confirmé dans sa place de médecin de la Charité, où il pratique et donne des leçons, à la satisfaction de tous les bons citoyens.

Fait au Conseil de Santé, le 14 floréal de l'an deuxième de la République française, une et indivisible,

Les Membres du Conseil du Santé :

CHEVALIER, MÉRY, HUGO, BASSÉ (1), NOEL, BAYEN,
BENOIT, d. m. p., GUIGNAN.

Ne quittons pas cette pièce sans nous arrêter un instant aux huit signatures autographes qui figurent au bas du rapport, et par lesquelles se trouvait ainsi délivré à Corvisart un certificat de civisme, en un temps où le plus haut mérite et le mieux établi n'eût pas suffi, sans une telle attestation, à préserver (témoin Lavoisier, Bailly, Malesherbes, Condorcet, André Chénier, etc.) une tête menacée par l'atroce tyrannie des démagogues.

Les huit signataires étaient les membres du Conseil de Santé des armées de la République, ceux qui, au sommet de la hiérarchie d'alors, imposaient leurs décisions à tout le corps médical. On a vu leurs noms. Un seul est connu : Bayen (2). Sur les huit, il n'en est qu'un, Benoit, qui fasse suivre sa signature de la mention *d. m. p.*, ce qui laisserait donc supposer que les six autres étaient de simples chirurgiens, sinon même d'obscurs fraters, peut-être des célébrités de clubs ou de comités révolutionnaires. Le règne des *primaires* est tout à fait dans la tradition de nos « Grands ancêtres ».

Quoi qu'il en soit, ce sont ces mêmes inconnus (Bayen excepté) que M. P. Jeunhomme nous montrait naguère (*Presse médicale*, n° 66, 17 août 1927, p. 1019) procédant à l'épuration du Corps de santé des armées,

(1) Initiale incertaine. On pourrait lire aussi Gassé, Lassé ou Tassé.

(2) Voir l'Annexe, ci-après.

et qui mettaient des hommes de la valeur de Percy dans l'obligation de répondre à de stupides *questions épuratoires*, conçues dans ce goût et rédigées de ce style : « 1° Le règne de la Liberté diminuera-t-il les maladies ? 2° Le règne de la Liberté influence-t-il sur (*sic*) la beauté physique ? 3° Le Gouvernement modifie-t-il les affections physiques, comme il modifie les affections morales ?.. » Il les modifiait, à coup sûr, et jusqu'à les supprimer, par la haute vertu curative de la guillotine.

*
* *

Nous devons à Cuvier un éloge historique de Corvisart lu, en même temps que ceux de Hallé et de Pinel, le 11 juin 1827, dans la séance publique de l'Institut ; éloge d'un dessin sobre et d'un coloris discret, mais extrêmement représentatif, néanmoins, en sa précision un peu sèche.

« M. Corvisart — disait Cuvier — paraît avoir possédé éminemment cette rapidité d'aperçu, cette fermeté de caractère, les plus heureux apanages du grand praticien... A la mort de Desbois-Rochefort, arrivée en 1788, le supérieur des religieux attachés à l'hôpital de la Charité, homme considéré par sa sagesse et par son zèle pour les malades, et qui avait été témoin journalier des soins assidus de M. Corvisart, employa son crédit à le faire attacher à cette maison, et réussit dans cette entreprise. Dès ce moment M. Corvisart, continuant l'enseignement clinique de son prédécesseur, vit accourir à ses leçons tous les jeunes médecins. Il s'y fit admirer par le talent le plus éminent à reconnaître, dès le premier moment, la nature des maladies, et à en prévoir la marche et l'issue. Ses confrères ne tardèrent pas à lui rendre une pleine justice, et il était déjà considéré comme l'un des premiers maîtres de la capitale, lorsqu'en 1795 Fourcroy fit créer pour lui une chaire à la nouvelle Ecole de médecine. Deux ans après, en 1797, il fut nommé à la chaire de médecine du Collège

de France (1), et se trouva ainsi à portée d'enseigner l'art sous le point de vue théorique, comme jusque-là il l'avait montré pratiquement. La même jeunesse qui l'entendait dans une école exposer les principes généraux, venait en voir dans l'autre l'heureuse application, et partout elle le trouvait exact, ardent, complaisant à l'extrême ; partout son élocution facile, son esprit vif, son tact sûr et rapide, la ravissaient en admiration... » (2)

Corvisart, qui depuis 1790 avait suppléé le très médiocre Joseph Raulin, son prédécesseur, dans la chaire de médecine du Collège de France, y appela de bonne heure Hallé comme adjoint, et bientôt la lui abandonna entièrement. Un décret, lu à l'assemblée du Collège du 30 nivôse an XIII, le nomma professeur honoraire.

Nous voyons, par les journaux du temps, qu'en l'an X (1801-02) la réouverture des cours du Collège eut lieu le 3 frimaire : le programme portait que Corvisart expliquerait les aphorismes de Stoll sur les fièvres, les 1, 3, 5 et 7 de chaque décade. L'année suivante (an XI, 1802-03), réouverture des cours le 24 brumaire. Le cours de médecine est consacré, cette fois, à l'explication des maladies chroniques (mardi, jeudi, samedi, à 3 heures). Or, on remarquera que ces deux années, 1801, 1802, sont précisément celles où Corvisart donne la seconde édition de ses *Aphorismes sur la connaissance et la curation des fièvres*, traduits de Maximilien Stoll, puis les *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis chronicis, excerpti ex Herman. Boerhaave*, les deux seuls ouvrages qu'il ait produits antérieurement à l'apparition, en 1806, de son célèbre *Essai sur les maladies et les lésions organiques du cœur*. C'est-à-dire que, surchargé d'occupations comme il l'était, du fait de sa

(1) Cuvier a fait erreur. Le décret de nomination est du 19 germinal an IV.

(2) *Recueil des éloges historiques lus dans les séances publiques de l'Institut royal de France* ; Paris, Levrault, éd., t. III, pp. 343, 367-368.

clinique hospitalière et de sa double clientèle officielle (il était médecin du chef de l'Etat depuis 1802) et urbaine, le maître réduisait autant que faire se pouvait le temps qu'exigeait la préparation de ses cours théoriques, en utilisant pour ses leçons ses travaux déjà publiés.

On sait, d'ailleurs, quel culte il professait pour la gloire et la mémoire de Maximilien Stoll⁽¹⁾, son grand modèle Isidore Bourdon a dit à ce sujet, dans un article du *Dictionnaire de la Conversation* (1835) où l'on relève plus d'une erreur, et où parfois perce sous l'éloge comme une pointe de dénigrement : « Corvisart professa au Collège de France la médecine théorique, sans avoir pris la peine de créer lui-même aucune théorie. Stoll le suivait ou plutôt le précédait partout; car Stoll était son guide à sa clinique, son autorité favorite dans ses jugements et ses pronostics; il le traduisait dans ses livres, il le commentait dans ses cours. Stoll, qui, en se comparant à Boerhaave, avait dû s'accuser de paresse extrême, ne se doutait pas sans doute qu'après l'avoir lui-même illustré, ses ouvrages serviraient à la fortune de Corvisart... »

*
* *

On a expliqué — et, je crois, non sans raison — par certaines inclinations puissantes et profondes de sa nature morale le peu de productivité scientifique de Corvisart.

Ce que ses contemporains admiraient en lui, c'était le clinicien incomparable, observateur pénétrant, étonnamment perspicace, appliquant à l'analyse des signes morbides des sens d'une délicatesse suraiguë, et qui possédait, avec des facultés diagnostiques d'une précision saisissante, une sûreté, un pouvoir de pré-

(1) Il légua à Hallé, son ami, le portrait de Stoll, comme au médecin qu'il estimait le plus. (*Eloge de Hallé*, par G. Cuvier).

vision quasi divinatoire, quant à la marche et à l'issue des maladies dans chaque cas particulier. « On dit — a pu écrire Cuvier — qu'à plusieurs lits de distance il distinguait la maladie d'un individu qui venait d'entrer à l'hôpital. Et pour ce qui concernait surtout les désorganisations du cœur et des gros vaisseaux, il était arrivé à des divinations d'une infaillibilité vraiment merveilleuse ; ses arrêts étaient irrévocables comme ceux du destin. Non seulement il annonçait le sort qui attendait chaque malade, l'époque où la catastrophe devait arriver ; il donnait d'avance la mesure des renflements, des dilatations, des rétrécissements de toutes les parties, et presque jamais l'ouverture des corps ne démentait ses prévisions ; les plus habiles en étaient, dit-on, comme stupéfaits. » (*Op. cit.*, p. 370).

Mais ce médecin génial était avant tout, dans l'exercice de son art, un homme d'action ; il ne fallait lui demander ni la patience, ni les longs efforts qu'exigent les recherches érudites et les travaux de cabinet. La vie retirée du savant, de l'écrivain, ne pouvait convenir à un caractère comme le sien, naturellement enclin d'ailleurs aux idées tristes et au rêve, et pour lequel l'action était devenue le dérivatif nécessaire qu'il opposait aux atteintes dépressives de sa mélancolie. Ajoutez que Corvisart n'était pas heureux dans son intérieur : il n'avait pas d'enfants, et son mariage avec Anne-Marie-Lucie Drouillard, dont il avait eu un fils, mort en bas-âge, s'était terminé par un divorce.

Pour s'échapper en quelque sorte à lui-même et dissiper son ennui, il avait besoin, une fois écartés les soucis professionnels, de diversions fortes que seuls venaient lui apporter, paraît-il, et encore pas toujours (1), les relations de société et le commerce de

(1) « Habituellement triste et rêveur, grand lecteur de Voltaire et de Molière, railleur comme eux, et non moins sceptique, Corvisart ressentit plus d'une fois cette maladie affreuse qu'on nomme l'ennui, et il ne réussit pas toujours à la dissiper au milieu de cette foule d'artistes célèbres dont il composait sa société. » (Isid. BOURDON, *l. c.*).

ses amis. Cuvier nous a dépeint sous cet aspect sa vie intime, non sans la regretter : « Son plus grand plaisir, lisons-nous, était de se voir entouré des jeunes médecins qui annonçaient du talent, et ce n'était pas seulement par ses conseils, par ses leçons, qu'il les encourageait ; il leur faisait partager les jouissances de sa fortune, et les divertissements qu'une disposition secrète à la mélancolie paraît lui avoir rendus nécessaires. On dit que, lorsqu'il avait rempli les devoirs de sa profession, s'il ne se livrait point aux distractions d'une société vive et gaie, il tombait dans l'affaissement et dans une tristesse douloureuse ; que le matin, de médecin actif et occupé, il devenait le soir un homme de plaisir, et ne voulait plus entendre parler ni de son art ni de ses malades ; disposition malheureusement trop commune parmi les hommes d'un génie ardent, et qui a beaucoup diminué les services que M. Corvisart aurait pu rendre à la science... Son *Traité des maladies du cœur*, quoique bien à lui, et par les idées et par tout ce qui fait l'essence d'un ouvrage, n'est pas sorti de sa plume ; c'est un de ses élèves, M. Horeau, qui l'a rédigé sous ses yeux, et si l'on peut regretter que quelqu'un ait eu besoin de tant de distractions, c'est bien pour l'homme qui a été capable de laisser, presque en se jouant, un pareil monument ». (*Op. cit.*, pp. 375-76).

On ne lira donc pas sans intérêt une lettre et un billet de Corvisart qui achèveront de nous le montrer sous ces couleurs, dont il vient d'être parlé, d'homme du monde et de plaisir. Ces lettres, pour n'être pas absolument inédites, sont toutefois presque inconnues, ayant été publiées, il y a trente ans, dans un livre intime, non destiné à la vente en librairie : *Temps passé, jours présents (Notes de famille)* (1), par M. Denormandie.

L'auteur, M. Denormandie, qui fut successivement avoué près le Tribunal Civil de la Seine, maire-adjoint du 8^e arrondissement pendant le siège de Paris,

(1) *Société anonyme de publications périodiques*, Paris, 1900, in-8°, p. 46.

député de la Seine à l'Assemblée nationale en 1871, sénateur et gouverneur de la Banque de France, était, par sa mère, le petit-fils du célèbre avocat Bonnet, défenseur du général Moreau en 1804, et bâtonnier de son ordre sous la Restauration. Au nombre de ses amis et clients, M^e Bonnet comptait Corvisart, lequel lui écrit :

15 frim. XII, soir.

Je n'ai jamais si bien senti, mon très cher défenseur, combien est vrai le vieil adage : *à quelque chose malheur est bon*, que depuis que je suis embrigadé dans la triste cohorte des plaideurs : car, voyez-vous, j'aime encore mieux voir des malades (ce qui m'ennuie) que de plaider. Mais nos affaires nous emportaient chacun de notre côté et nous ne nous fussions peut-être rapprochés de longtemps. Au lieu que, mort ou vif, il faut que vous veniez dîner sans plus de façon, un des premiers jours de l'autre semaine ; choisissez : lundi, mardi, mercredi, choisissez, dis-je, et dépêchez-vous de me le faire savoir, afin que j'aie encore le plaisir de l'expectative.

J'en ai prévenu M. Louis (1), recordez-vous avec lui. Nous serons très peu de monde, deux ou trois médecins peut-être, ce n'est pas le diable, et vous verrez si je ne suis pas, dans toute la sincérité de mon âme, celui qui mérite autant votre attachement et votre estime qu'il est vrai que je vous ai voué ces sentiments pour la vie.

Votre humble sujet et justiciable.

CORVISART.

Puis, quatre jours après :

19 frim. XII.

Soit : Mardi prochain, illustre Cicéron. Vous trouverez quelques personnes de connaissance, joyeuses de vous voir.

Une fois la loge couverte, nous rirons en dépit des sots de toutes les espèces.

Salut, estime et amitié.

CORVISART.

Rue Saint-Dominique, au coin de la rue de Bourgogne, n^o 197, 5 heures précises.

(1) Le futur baron Louis, ministre des finances de la Restauration.

« Une fois la loge couverte », expression d'où l'on pourrait inférer que Corvisart appartenait à la maçonnerie, qui n'était pas alors, il est vrai, le milieu de mauvais renom qu'on l'a vue devenir beaucoup plus tard.

Pour finir, voici encore une lettre curieuse et, elle aussi, peu connue, dont le *fac-simile* a été imprimé jadis par la maison Lemercier et C^{ie}, à la suite, croyons-nous, d'une notice sur Corvisart. Postérieure de cinq mois aux lettres à M^e Bonnet, celle-ci nous présente un Corvisart aimable, bienveillant et spirituel dans ses relations épistolaires avec les femmes :

Paris, 21 flor. XII.

Vous m'accusez, je le parie, ma jolie voisine, du silence que je garde sur les deux lettres que vous m'avez écrites. J'ai, je l'avoue, l'apparence de torts envers vous, mais je n'en n'ai point la réalité. Et actuellement que j'ai la plume à la main, j'hésite encore à vous écrire. Mais, vous me l'avez dit vous-même, vous n'êtes point une enfant, et je pense bien que vous aurez assez de discrétion pour ne faire du contenu de cette lettre qu'un usage prudent et réservé.

Je n'ai point parlé à Madame votre mère, parcequ'un grand refroidissement à lieu entre elle et moi. Je suis peu jaseur de mon naturel comme vous savez bien ; et lorsque je boude, je ne dis plus rien du tout : j'en suis là maintenant, et j'ai bien peur que cela ne dure.

Ne m'en voulez donc point, ma chère voisine, d'avoir été si froid à vous servir ; j'aurais voulu faire tout pour votre plus grande satisfaction, mais un grand diable d'Enfer s'en est mêlé. Ecrivez, demandez vous-même, et je ne doute point que vous n'obteniez.

Quant à moi, rendez-moi la justice de me croire porté à faire, en tout tems, ce qui pourra vous prouver combien je vous suis attaché.

Je vous rends votre baiser en pincettes.

CORVISART.

*
* *

Les huit dernières années de l'existence de Corvisart furent profondément attristées, tant par les

malheurs de la patrie que par le mauvais état de sa santé. Comme la famille Denormandie lui faisait appel, en 1815, par l'intermédiaire de M^e Bonnet, pour obtenir de lui une consultation en faveur de l'un des siens, l'illustre praticien répondit à son ami, le 12 septembre, « que depuis plus de deux ans il était retiré de toute médecine, même de celle de consultation chez lui, qu'il était réduit à une impuissance absolue, et que, pour surcroît de peine, il était convalescent depuis huit jours seulement, d'un accident grave qui le retenait depuis plus de cinquante jours au lit ». (*Op. cit.*, p. 30.)

Cet accident n'était autre qu'un premier ictus cérébral qui avait frappé Corvisart quelques jours après Waterloo, et sur lequel un homme comme lui ne pouvait se faire illusion. « M. Corvisart — dit Cuvier — avait appliqué sur lui-même son inexorable talent de prévision, et n'en avait tiré qu'un augure bien triste : sa conformation, l'exemple de son père, lui avaient fait pressentir l'apoplexie qui le menaçait, et qui ne manqua pas d'arriver à l'époque vers laquelle il l'avait prédite. Cette cruelle maladie n'altéra d'abord que ses mouvements : son jugement demeura sain, et le premier usage qu'il en fit, fut de renoncer à tout exercice de son art, et de se livrer entièrement au repos ; mais cette précaution ne retarda que de bien peu de temps une attaque qui fut mortelle... » (*L. cit.*, pp. 377-78.)

Corvisart mourut, âgé de 66 ans seulement, le 18 septembre 1821, non pas, comme on l'a dit, à sa campagne de La Garenne à Courbevoie, mais à Paris, rue de Vendôme n° 11. Il avait ordonné par ses dernières volontés, qui firent quelque scandale, que son corps fût immédiatement et directement transporté dans sa terre d'Athis, en Seine-et-Oise. Sa tombe a été reportée depuis dans le cimetière de cette localité, au sommet de la colline qui domine la vallée de la Seine : il y repose, sous une simple dalle tumulaire, à côté de son neveu, le baron Scipion Corvisart.

ANNEXE

Pierre BAYEN (Châlons-sur-Marne, 1725; Paris, 1798), pharmacien et chimiste, membre de l'Institut national. Attaché aux armées pendant la plus grande partie de sa vie, il rendit les plus grands services, comme pharmacien en chef, au cours de l'expédition de Minorque et de la guerre de Sept ans.

On lui doit un procédé pour fabriquer économiquement le sel de Sedlitz, et des recherches chimiques étendues sur l'étain, faites par ordre du gouvernement (1781), où il démontrait l'innocuité des faibles quantités d'arsenic pouvant se trouver mêlées à l'étain dans les ustensiles de ménage.

L'examen des divers remèdes antisypilitiques le conduisit à déterminer le meilleur moyen d'administrer le mercure aux vénériens.

Chargé d'analyser les eaux minérales de la France, il publia l'analyse de celles de Passy (1755) et de Bagnères-de-Luchon (1765). Ces analyses « sont, pour le temps où leur auteur s'y est livré, des modèles à citer. Bayen sut se créer de nouvelles méthodes et porta dans ses recherches une exactitude presque inconnue jusqu'alors ».

Dans le cours de ces mêmes recherches sur les eaux minérales, il découvrit la propriété qu'a le mercure de donner un composé fulminant. Etudiant alors d'une manière particulière les oxydes de mercure, il se trouva contribuer ainsi à ouvrir la voie aux découvertes de Lavoisier. « Cependant, chose remarquable, dit Gaultier de Claubry, Bayen resta l'un des derniers partisans de la théorie de Stahl ! Les oxydes étaient alors, sous le nom de *chaux métallique*, regardés comme des corps qui, unis au phlogistique, formaient les métaux. Bayen fit voir que ceux-ci augmentaient de poids au lieu de diminuer, quand l'air réagissait sur eux, et il ne lui manqua que de recueillir le gaz qui se dégage de l'oxyde de mercure chauffé, pour découvrir l'oxygène, dont il avait pour ainsi dire prouvé l'existence. Mais il avait préparé à Lavoisier des éléments pour les immenses travaux qui devaient bientôt changer la face de la chimie ».

*
* *

M. A. TERSON. — A propos de cette intéressante communication, je me permets (en même temps que j'offre au Musée ces portraits gravés de A. Petit et de Corvisart, d'après Boilly) de vous présenter un auto-graphe de Corvisart dont voici le texte, l'orthographe et la ponctuation :

6 Brum. an 6^e.

Vous penserez sans doute, Madame, que mon souvenir d'un objet bien médiocre est aussi bien tardif; j'en conviens : mais l'oubli dans lequel on ensevelit et nos pas et nos services, tels qu'ils soient, n'en vaut pas mieux.

Souffrez que je vous rappelle le mince salaire qui m'est dû, pour deux visites que je vous ai faites, plus une à M. Dullarde à votre prière. C'est un rien, je l'avoue ; mais c'est de ces unités que se compose le pauvre pécule du Médecin : heureux quand on lui évite le dégoût de le demander !

Salut et civilités

Corvisart

Gde rue Tarane n° 24.

Cette lettre, si elle n'ajoute rien à ce que nous savons de la science du maître, complète ce que nous savons de sa franchise, parfois naïve (toujours champenois, disait Napoléon). L'honnête homme est ici deux fois blessé dans sa délicatesse par l'ingratitude et la nécessité de s'en plaindre. On le sent, lui, dévoué, certainement pauvre, constamment lésé par la légèreté, la morgue et la mauvaise foi que tant de malades, et du monde réputé le meilleur, ajoutent aux difficultés, qu'ils soupçonnent ou non, de la pratique médico-chirurgicale. Si Corvisart n'a pas dit le mot célèbre : « La Médecine est le premier des arts et le dernier des métiers » (pour un homme probe), il l'a pensé, car il a pris pour titre de son discours de réception comme docteur-régent (1785), celui-ci, explicite : « Les agrémens de l'étude de la Médecine et les désagrémens de la pratique ». Et que de fois il

exalta dans ses cours la nette simplicité de la médecine à l'hôpital (où il a presque créé la clinique véritable), comparée aux embarras de la clientèle civile qui lui font perdre beaucoup de sa liberté et de son efficacité... Or voilà les qualités que Corvisart jugeait suprêmes et qui le sont.


Je ne renverrai pas aux innombrables publications et mémoires qui nous instruisent sur cette grande et honorable figure, tout en rappelant l'intérêt récent de trois travaux, dont deux de nos éminents collègues (O. GUELLIOT. A propos du centenaire de Corvisart. *Chron. Méd.* 1^{er} oct. 1921 : Paul BUSQUET. Aphorismes de Corvisart. *Masson éd.* 1929 : HECHEMANN. Corvisart et la percussion. *Th. de Paris* 1906), mais j'ajouterai quelques remarques graphologiques.

L'écriture de Corvisart est typique. La grande marge à gauche (art et clarté), moindre à droite (obligation perpétuelle de compter, sans aucun signe d'avarice, ce qu'explique la vie de Corvisart, né d'un père dont, vieilli, il payait encore les dettes, et lui-même souvent trompé dans les questions d'argent, comme dans d'autres) : lettres arrondies et calmes (bonté), séparées (originalité), régulières et petites (sans grande imagination, mais raison, scepticisme sur tout ce qui n'est pas démontrable), lettres terminales grossissantes (naïveté invétérée). Tous les éléments en sont de droiture, plutôt que de finesse et surtout de ruse (facile à duper). Aucun signe mauvais. L'écriture descend (tristesse habituelle, comme fond d'esprit, disent les contemporains, encore accrue par la circonstance pénible). Mais l'M de médecin est majuscule : mais la signature très agrandie, montre que le signataire connaît sa propre valeur. Il « se redresse sous le pied qui l'écrase », domine, sans forfanterie, le débiteur sans-gêne et le trompeur.

Or, sur ce même papier, le débiteur en question, subitement fixé, a inscrit ainsi en deux lignes sa propre mentalité : « payé de suite par moi Brunet ». Or les deux a sont ouverts en bas, signe, cent fois vérifié, de la mauvaise foi. L'écriture très légère,

sans pleins, très couchée, la signature agrémentée du paraphe enchevêtré de la coquette intrigante et sans cœur, complètent le tableau. Aucun parallèle ne saurait révéler un contraste plus instructif ni de meilleure preuve en faveur de la graphologie scientifique, critérium physique et moral incomparable, s'il est pratiqué avec l'expérience et le sens clinique indispensables, avant de disparaître, écrasé par le communisme d'une dactylographie égalitaire et masquée à jamais.

Corvisart avait raison, quoi qu'on puisse en penser, même à 46 ans, en tendant une main aussi loyale, mais il avait fort à faire en son temps où, selon Châteaubriand (*MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE*, II, p. 355, *Paris*, 1849), Madame de Coislin « soutenait qu'autrefois une personne comme il faut ne se serait jamais avisée de payer son médecin ». Si la théorie est moins cynique aujourd'hui, l'exemple, dans tous les mondes, grands et petits, complets ou demis, n'est pas devenu extrêmement rare.



**COMMENT ARISTOTE ET LES ANCIENS MÉDECINS
HIPPOCRATIQUES ONT-ILS PU PRENDRE
CONNAISSANCE DE L'ANATOMIE HUMAINE ?**

Par M. P. MENETRIER

C'est un point très discuté par les historiens de la médecine antique que de savoir si avant le temps de l'Ecole d'Alexandrie, où grâce aux Ptolémées, les médecins grecs Hérophile et Erasistrate purent examiner et disséquer des cadavres humains, et même pratiquer, a-t-on dit, des vivisections sur des criminels, les anciens médecins des temps hippocratiques, les anciens philosophes naturalistes et Aristote lui-même ont pu prendre connaissance de l'anatomie humaine.

Beaucoup ont pensé, que leur science anatomique s'était uniquement basée sur la connaissance des organes des animaux, que quelques-uns disséquèrent dans un but de recherche scientifique, et que la plupart connurent par l'examen des victimes sacrifiées aux dieux, ou des animaux tués par le boucher pour les besoins de l'alimentation. Et que pour l'homme ils purent seulement profiter de l'occasion exceptionnelle fournie par l'examen de plaies, particulièrement étendues, et découvrent des organes importants.

Il semble au premier examen de la question qu'un obstacle absolu s'opposât, en effet, à toute recherche sur le cadavre humain en raison du respect que les

Grecs professaient pour les morts, de la nécessité de leur rendre les honneurs funèbres, et de l'obligation de ne point porter une main sacrilège sur leurs dépouilles.

Ce qui eût exposé à de terribles peines; la mort à tout le moins, comme le prouve la sentence rendue par le peuple Athénien condamnant à mort huit généraux vainqueurs à la bataille des Arginusés, pendant la guerre du Péloponèse, pour n'avoir pas recueilli les cadavres flottants sur les eaux et ne leur avoir pas rendu les honneurs funèbres. Encore en ce cas n'avaient-ils péché que par omission.

D'ailleurs et dans la discussion de cette question, les historiens paraissent plutôt guidés par des idées théoriques, que par des faits recueillis dans les documents anciens.

Ceux qui sont partisans de connaissances réelles en anatomie humaine semblent surtout influencés par l'admiration qu'ils professent pour les anciens médecins hippocratiques. Ainsi Riolan, prend prétexte du squelette de bronze du temple de Delphes et dont la légende attribuait l'offrande à Hippocrate pour affirmer que celui-ci devait avoir disséqué des cadavres humains, pour pouvoir en reconstituer le squelette. Mais comme le remarque Lauth, en son histoire de l'anatomie, les anciens aussi bien les grecs, que les Egyptiens entendaient par squelette, un cadavre desséché, dont la peau colle aux os et nullement une pièce anatomique préparée en dénudant les os de leurs chairs.

Haller admet également qu'Hippocrate (et par Hippocrate il faut entendre les médecins dont les œuvres constituent la collection hippocratique) disséqua des cadavres humains; « *hominum cadavera incidisse* », dit-il.

Au contraire et parmi les historiens de l'Anatomie Lauth (Strasbourg 1816), Burggræve (Gand, 1840) n'admettent pas qu'Hippocrate ait eu des connaissances anatomiques humaines.

De même Leclerc, Sprengel, pensent qu'Hippo-

crate n'a disséqué que des animaux. Mais qu'Aristote plus exact, a pu avoir connaissance des organes humains.

Fuchs (in Puschmann) affirme également que les connaissances anatomiques des Asclépiades paraissent uniquement tirées de l'examen des animaux et qu'en anatomie humaine ils ne connaissaient que les os.

Littre qui est d'une opinion contraire s'est efforcé de l'appuyer d'arguments précis. « Il ne peut, dit-il, se persuader que les anciens hippocratiques, non plus qu'Aristote aient été dans une ignorance complète de l'anatomie humaine ». Et voici ses arguments résumés :

« Aristote dit que l'homme a proportionnellement plus de cervelle que les animaux, et que son cerveau a deux membranes, l'une fortement adhérente à l'os, l'autre plus mince qui touche le cerveau lui-même... Que le cœur de l'homme est incliné à gauche... Que la rate de l'homme est semblable à celle du cochon, mais étroite et longue... Que le foie de l'homme est rond et semblable à celui du bœuf... Que les reins de l'homme ressemblent aux reins des bœufs étant composés de plusieurs petits reins et n'étant pas unis comme ceux des moutons. »

A vrai dire tous ces arguments de Littre ne sont pas également convaincants. Un examen anatomique ne paraît pas nécessaire en effet pour reconnaître que l'homme a plus de cervelle que les animaux ; la différence de volume du crâne imposant cette conclusion. Et quant à la disposition des méninges, elle peut se connaître par l'examen des animaux.

L'inclinaison du cœur à gauche est révélée par la sensation des battements que recherchaient les médecins hippocratiques.

En revanche, il est certain que la forme du foie, qu'Aristote dit semblable à celui du bœuf, est une affirmation exacte, et qui ne peut se deviner, étant donné qu'un grand nombre d'animaux ont le foie divisé en plusieurs lobes presque indépendants.

Si Aristote a raison pour le foie, il n'en paraît pas de même pour le rein de l'homme qui n'est nullement divisé comme celui du bœuf. Mais c'est là un point sur lequel nous reviendrons.

Auparavant, continuons l'exposé des arguments de Littré qui invoque encore le témoignage d'Aristote lui-même disant dans son histoire des animaux qu'il a exposé « l'état des parties tant externes qu'internes du corps humain ».

Quant aux opinions des médecins, Littré nous dit encore : « Dioclès qui avait publié un traité d'anatomie savait que dans la pleurésie c'est la plèvre qui est le siège du mal ».

Mais qu'entendait-il par plèvre, la membrane que nous nommons ainsi aujourd'hui ou simplement la paroi du thorax ?

Autre argument tiré des livres hippocratiques : dans le livre « de la Nature de l'enfant » il est dit : « l'enfant dans la matrice a les mains près des joues, et la tête près des pieds, mais on ne peut exactement juger même en voyant l'enfant dans la matrice s'il a la tête en haut ou en bas ».

Certes et malgré l'obscurité de la conclusion il y a bien ici mention d'un examen direct du fœtus dans la matrice. Mais nous savons que l'on a pratiqué de toute antiquité l'opération que les latins ont appelée Césarienne.

Cæsares dictos qui cæsa matre nascuntur (Nonnius). *Cæsares appellantur ex utero matris exsectis* (Festus).

La preuve de l'ancienneté de cette pratique nous est d'ailleurs fournie par les légendes mythologiques concernant la naissance de Bacchus fils de Sémélé, d'Esculape fils de Coronis et retirés l'un et l'autre du ventre de leur mère par leurs pères divins Jupiter et Apollon.

Et même dans la législation romaine la plus ancienne, l'obligation était imposée aux citoyens de pratiquer l'opération, chez la femme morte en état de

grossesse avancée, à une époque où comme le dit Pline, il n'existait pas de médecins à Rome.

Deux autres passages sont cités encore par Littré, l'un du livre des Chairs : « Les humeurs de l'œil sont semblables chez l'homme et les animaux » n'implique pas forcément un examen anatomique de l'œil.

L'autre du livre des articulations : « Si l'on dépouille de chair le bras là où le muscle s'étend, on verra que la tête de l'humérus y est saillante » peut vraisemblablement faire allusion à une observation sur le vivant soit au cours d'une opération, soit dans le pansement d'une blessure.

Quoiqu'il en soit, Littré croit pouvoir conclure par ces paroles : « Ces passages réunis d'Aristote, de Dioclès et des hippocratiques me font croire que des corps humains ont été examinés plus ou moins exactement avant les anatomistes alexandrins ».

La conclusion est ferme, elle concorde avec celles de quelques-uns des auteurs que nous avons précédemment cités ; mais ni les uns ni les autres ne nous expliquent comment ils peuvent se rendre compte de la manière dont les anciens médecins auraient pu enfreindre les défenses si rigoureuses qui dans les pays grecs mettaient un obstacle absolu aux investigations anatomiques.

Car on ne saurait supposer que les médecins, tous gens posés, et de situation plus ou moins considérable, se fussent exposés aux peines redoutables édictées par les lois et les défenses religieuses, par pure curiosité scientifique.

Nulle comparaison ne serait en effet admissible avec ce qui se pratiquait chez nous au xvi^e siècle et depuis, presque jusqu'à nos jours, lorsque les étudiants et les anatomistes allaient dans les cimetières dérober les corps pour les disséquer.

Et si Velpeau conservait un souvenir cuisant des grains de plomb reçus dans une partie charnue mais sensible de son individu, quand il allait avec son maître Bretonneau déterrer les diphthéritiques morts dans la clientèle des médecins de la ville pour prouver

que la maladie se comportait chez eux comme chez les malades d'hôpital ; il ne se fut certainement pas exposé aux supplices qui attendaient les sacrilèges dans la Grèce antique.

Ainsi, et tout en tenant compte des critiques que j'ai cru pouvoir faire de quelques-uns des arguments invoqués par Littré, il me paraît pourtant, comme à lui, très probable que réellement Aristote et les anciens médecins hippocratiques ont eu quelque connaissance de l'anatomie humaine.

D'ailleurs quand dans son histoire des animaux, Aristote nous dit que l'homme étant l'animal que l'homme doit le mieux connaître, il le prendra pour terme de comparaison de ses observations sur les organes correspondants des animaux ; il faut bien, sous peine de l'accuser d'imposture admettre qu'il connaissait l'anatomie humaine.

Et en effet quand nous le voyons affirmer que le foie de l'homme ressemble à celui du bœuf et qu'il n'est point divisé comme celui du lièvre ou du lapin, cela prouve évidemment une observation directe et pertinente.

Mais, à côté de remarques aussi exactes, nous pouvons relever des erreurs singulières qui, au premier abord, sembleraient contredire cette justesse de son observation.

Telle l'affirmation relative au rein de l'homme qui est dit ressembler lui aussi au rein du bœuf, paraissant également composé de plusieurs petits reins et n'étant pas uni comme celui du mouton. Cela est évidemment inexact. Mais c'est précisément cette erreur qui me paraît devoir suggérer une réponse à la question posée en tête de ce travail, et nous fournir l'explication et des connaissances très réelles que possédait Aristote en anatomie humaine et de l'insuffisance de son observation, en nombre de points.

Si, en effet, il est faux que le rein de l'homme adulte qui est lisse et uni à sa surface, d'un seul bloc et présentant la forme d'un gros haricot, soit semblable au rein du bœuf, lobulé et paraissant formé de l'agglomération de plusieurs petits reins, cette appa-

rence est exactement celle du rein du fœtus humain. Le rein de fœtus, est réellement semblable au rein du bœuf, chez lequel cette disposition reste définitive, tandis qu'elle est transitoire dans l'espèce humaine.

D'où il est facile de conclure que les dispositions décrites par Aristote ont dû être observées chez des fœtus ou des nouveau-nés.

Et dès lors, tout s'explique. Si l'on admet qu'en effet Aristote, tout comme les médecins hippocratiques ont tiré leurs observations d'anatomie humaine de l'examen de fœtus, ils ont pu avoir une connaissance exacte de la forme du foie qui ne change guère avec l'âge, de la place que le cœur occupe dans la poitrine, de ses rapports avec les poumons, de la forme de la rate, des dimensions comparativement énormes des cerveau humain, etc., etc...

D'autre part, et vu la petitesse des objets considérés, on s'explique également le peu de précision de leur observation, et les erreurs, telles que la bifidité de la matrice où les trompes ont pu leur paraître le prolongement du très mince ruban qui représente l'utérus fœtal.

D'autre part, toutes les erreurs de leur angéiologie ne pouvaient évidemment être rectifiées sur de semblables sujets d'examen vu la ténuité des vaisseaux, et le fait qu'ils ne disséquaient pas à proprement parler, ainsi que Lauth le fait remarquer, mais se contentaient d'ouvrir les cavités pour regarder leur contenu.

Et maintenant que nous pouvons supposer que les connaissances en anatomie humaine d'Aristote et des médecins hippocratiques ont été acquises par l'examen de fœtus, il nous sera facile de montrer qu'en effet et de leur propre aveu ils se sont livrés à ces pratiques.

Tous les médecins grecs ont eu, leurs œuvres nous le prouvent, des fœtus à leur disposition ; non seulement dans les cas où ils en pratiquaient l'extraction, parfois en les morcelant, au cours des accouchements difficiles ; mais surtout à la suite des avortements, qui si nous en jugeons par les observations rappor-

tées dans les livres hippocratiques étaient particulièrement fréquents en Grèce.

Ils ont étudié la structure et les organes du fœtus, et nous en ont décrit le développement même depuis les phases les plus précoces. Il y a notamment des observations d'élimination d'œuf encore entier, tout à fait remarquables, comme dans le cas de cette danseuse, à laquelle le médecin complaisant, et peu respectueux du serment d'Hippocrate avait conseillé de se faire avorter, en pratiquant le saut des lacédémoniennes. (De la nature de l'enfant). Mais ils ont pu également observer des fœtus plus âgés, et ils ont particulièrement insisté sur la gravité de l'accouchement au huitième mois (du fœtus de 7 mois, du fœtus de 8 mois) dont le pronostic relativement à l'enfant était tel qu'ils le jugeaient, non viable à cette date.

En outre des fœtus, les médecins grecs pouvaient aussi parfois trouver l'occasion d'examiner les nouveau-nés morts dans la campagne après avoir été exposés.

C'est une pratique qui était fréquente en Grèce que l'abandon des enfants dans des lieux déserts pour y périr et être dévorés des bêtes sauvages ; soit qu'ils fussent mal conformés et jugés impropres à faire des citoyens valides, comme à Sparte, soit pour toute autre cause, comme l'histoire d'Œdipe nous en fournit l'exemple.

La Grèce n'était pas un pays où les familles nombreuses fussent recherchées, mais étaient plutôt redoutées, en raison de la pauvreté de bien des cités, et du peu de ressources alimentaires que pouvaient fournir des cultures trop restreintes et Aristote lui-même a cru devoir excuser, dans certains cas, cette pratique de l'exposition des nouveau-nés. D'ailleurs, comme il le dit aussi, les enfants ne recevaient un nom que huit jours après leur naissance. Jusque là ils n'avaient pas de personnalité et l'on en peut conclure que les défenses légales et religieuses concernant le respect des cadavres ne s'appliquaient pas à eux.

Enfin, Galien nous dit que de son temps où l'impos-

sibilité de pratiquer des études d'anatomie humaine était redevenue aussi complète qu'au temps d'Hippocrate, des médecins avaient pu utiliser ainsi pour leurs études de dissection, des enfants qu'on avait laissé expirer dans les lieux où ils avaient été exposés.

Et ainsi peut-on comprendre que sans enfreindre aucune défense religieuse ou légale, les médecins hippocratiques et Aristote, ont pu prendre connaissance de l'anatomie humaine en étudiant la structure et les organes du fœtus et des nouveau-nés et compléter par là ce que l'examen des organes des animaux avait pu leur apprendre.



DOCUMENTS

Une Autopsie à Evreux sous le Consulat

(14 frimaire an IX-5 décembre 1800).

Le hasard de recherches aux Archives départementales de l'Eure, dans la série M (dossiers de police de la médecine et de la pharmacie), nous ont fait découvrir un document imprimé qui nous a semblé, par son pittoresque, digne d'être tiré de l'oubli... C'est toute une scène à la Molière qu'elle nous dépeint, faisant revivre, autour du maire d'Evreux, le personnel médical d'une petite ville de province sous le Consulat.

De la lecture de ces pages il ressort, semble-t-il, qu'une véritable conspiration avait été formée contre le professeur d'accouchement de la cité, le citoyen Delzeuzes, et la confusion de celui-ci, à la suite de l'autopsie dont on va lire le procès-verbal, fut telle qu'il se refusa à signer ce procès-verbal, alors que tous ses confrères s'empresaient d'apposer leur paraphe au bas de la minute...

Le document se suffit à lui-même et tout autre commentaire ne ferait qu'en atténuer le réel comique.

Jacques HÉRISSEY.

PROCÈS-VERBAL DE L'OUVERTURE DU CADAVRE DE LA FEMME LUCAIN.

Le quatorze frimaire, an neuf de la République Française, à une heure après midi, en vertu de l'arrêté du Maire de la ville d'Evreux, en date du jour précédent, dont la teneur suit :

MAIRIE d'EVREUX.

Le Maire de la ville d'Evreux, instruit que la veuve Lucain, demeurant côte de Saint-Sauveur, est dans un état de maladie qui paraît ne devoir laisser aucune espérance sur la prolongation de son existence; que les opinions des Officiers de santé, sur le genre de maladie, sont très différentes les unes des autres; que les uns assurent que cette femme est enceinte; que d'autres au contraire, et le plus grand nombre, affirment qu'il n'y a aucun symptôme de grossesse;

Considérant, d'après les divers rapports qui ont été faits, que l'incertitude du genre de maladie dont elle est atteinte,

doit exciter l'émulation de tous les Officiers de Santé exerçant dans cette commune; que la connaissance qu'ils acquerront peut devenir intéressante à l'humanité; intimement persuadé que l'Officier de Santé, qui porte ses soins à cette malheureuse, sera lui-même jaloux de communiquer les connaissances qu'il a acquises sur ce genre de maladie; que si cette malheureuse ne peut survivre aux soins généreux qu'il lui fait donner et donne, il s'empressera d'appeler ses confrères pour dresser procès-verbal de l'état de cette femme; désirant, le Maire de la ville d'Evreux, contribuer de tous ses moyens, à ce que l'on parvienne à découvrir les causes de la maladie et de la mort que l'on assure inévitable; il est arrêté :

Aussitôt que l'adjoint, chargé des fonctions d'officier public, sera instruit du décès, il est invité de ne délivrer de permis d'inhumation, qu'après que l'Officier de santé qui la gouverne aura été appelé, et qu'il lui aura été fait part du présent ;

Si, contre toute attente, cet Officier de Santé se refusait à en exécuter les dispositions, l'Officier public voudra bien se concerter avec la famille, pour que le transport du cadavre à l'hospice de cette commune se fasse aussitôt après la mort dûment constatée. Le Directeur économe en donnera avis aux Officiers de Santé de l'hospice, et ceux-ci inviteront tous leurs confrères d'être présents à l'ouverture du cadavre, laquelle ne pourra être faite qu'en présence du Maire ou un de ses adjoints.

Il sera dressé procès-verbal de cette opération. Deux doubles de ce procès-verbal, signés des Officiers de Santé et du Maire ou adjoint, seront déposés, l'un à l'hospice, et l'autre au Secrétariat de la Mairie, pour servir à telle fin que de raison.

Evreux, en l'Hôtel-de-ville, ce treize frimaire an neuf.

Signé DUREAU LA BUFFARDIÈRE, *avec trait*, par le Maire,
Signé VOCHELET.

Nous Claude Verhnes, Maître en chirurgie et accoucheur; Jean-Marie Gouillart, Chirurgien-major de l'hospice civil et militaire; Jacques Brouard, Docteur en médecine et médecin dudit hospice; Alexandre Lesage, Docteur en médecine; Claude-Pierre-Saturnin Desfeux, aussi Docteur en médecine, et ancien médecin des armées; Christophe-Philippe de Reynal, Docteur et Professeur en médecine et chirurgie, ancien Médecin en chef des hôpitaux militaires des armées; et Jean-François Delzeuzes, Professeur d'Histoire Naturelle à l'Ecole Centrale, et professeur d'accouchement à Evreux; assistés, d'après une invitation particulière, des citoyens Letellier, maître en phar-

macie, Delarue, Barbe et Renauld, aussi Pharmaciens en cette ville.

En présence du citoyen Dureau la Buffardière, *Maire*, des citoyens Clavier, Maître en chirurgie, au Neubourg; Ragot, employé à la Préfecture; Lanoe, fils aîné; Leroi, fils du citoyen Leroi, avoué; Hollard, concierge de l'hospice; Fouché, compagnon-tanneur; Lucain, compagnon-charpentier, et plusieurs élèves de l'Ecole centrale. Des dames Verhnes, maîtresse sage-femme, Debellegarde, Crevel, Thezard, Suret, la demoiselle Maille, toutes élèves sages-femmes. Suet, Lombray, Fouchet, Maret et Fresne, et d'un grand nombre d'autres personnes de l'un et de l'autre sexe, dont les noms n'ont pas été recueillis.

Nous sommes réunis à l'hospice civil et militaire, en un local particulier dudit hospice, dit la buanderie, pour y faire l'ouverture et examen du cadavre de *Marie-Catherine Fouché*, épouse de feu *Louis Lucain*, compagnon charpentier, âgée d'environ quarante ans, décédée ce même jour vers une heure du matin, à la côte de Saint-Sauveur, aux fins de découvrir les causes et le genre de maladie à laquelle elle vient de succomber.

A l'instant où l'ouverture du cadavre allait commencer, le citoyen de Reynal a dit :

« Il n'est personne parmi nous, citoyens, qui ne soit pénétré de la grande importance de l'examen dont nous allons nous occuper, sous quelque rapport qu'on puisse le considérer; j'aime à croire en conséquence que vous n'hésitez pas d'adhérer à la proposition expresse que je fais, pour qu'avant de procéder à l'ouverture du cadavre de cette femme, chacun de nous répète publiquement l'opinion qu'il a précédemment émise sur l'espèce et la nature de sa maladie. »

Cette proposition ayant été unanimement adoptée, le citoyen Brouard a dit :

« J'ai été consulté, au commencement du printemps dernier, par cette femme, qui m'avoua se croire enceinte. Les renseignements que j'accueillis sur son état, me firent rejeter toute idée de grossesse, pour n'admettre que l'existence d'obstructions et d'hydropisie et j'ordonnai un traitement en conséquence. Vers la fin de l'été, sur l'invitation particulière du citoyen Vernhes, conjointement avec mes autres confrères, d'après un nouvel examen très attentif, réunissant les symptômes du moment à ce que j'avais connu précédemment, ce dernier examen ne put que confirmer mon opinion sur la non

existence d'une grossesse, et sur celle bien caractérisée d'hydropisie et d'obstructions considérables. »

Le citoyen Verhnes a dit :

« Cette femme, en me consultant vers la fin de l'été dernier, me dit être enceinte de son neuvième mois. D'après un examen attentif, je reconnus que le col de la matrice, qui, dans l'état de grossesse naturelle, se raccourcit en proportion de la plénitude progressive de ce viscère, au point de disparaître totalement au terme naturel de la gestation, avait toute la longueur ordinaire à l'état de vacuité; qu'en outre, il était plus dur que dans l'état naturel, et qu'il avait contracté une adhérence intime avec la symphise du pubis. Les différents autres signes que je reconnus au toucher extérieur et mon ignorance absolue de l'état antécédent de cette femme, me firent conjecturer une grossesse extra-utérine, compliquée d'obstructions et d'hydropisie, ce qui me présenta un cas digne de l'attention de mes confrères, que je convoquai à cet effet, et je les vis, à peu de chose près, partager mon opinion. Depuis, quoiqu'on m'ait interdit l'entrée de la maison de cette femme, je la vis furtivement sept à huit fois, et les nouvelles observations que je fis dans ces visites subséquentes, notamment dans la dernière, environ huit jours avant sa mort, me donnèrent la conviction qu'il n'y avait, chez cette infortunée, qu'obstructions et hydropisie. »

Le citoyen de Reynal a dit :

« Invité le six vendémiaire dernier par le citoyen Vernhes de me réunir avec mes autres confrères, à la côte de Saint-Sauveur, pour y faire l'examen d'une grossesse extraordinaire, je me trouvai au rendez-vous, dans une ignorance parfaite des anciennes maladies de cette femme. L'examen que je fis de son état, me fit reconnaître le col de la matrice tel qu'il a été décrit par le citoyen Verhnes. L'impossibilité absolue de reconnaître aucune espèce de mouvement d'être animé, la fluctuation très sensible du bas-ventre, la nature particulière du ballonnement des parties contenues, l'inégalité et la rénitence des corps qui remplissaient les parties latérale droite et moyenne inférieure de l'abdomen, ne me laissèrent aucun doute sur l'existence d'obstructions considérables, avec hydropisie; et en admettant une grossesse, je n'hésitai pas à prononcer que, si elle existait, ce ne pouvait qu'être une grossesse extra-utérine, dont la terminaison est toujours contre nature et funeste. Comme ces sortes de grossesses peuvent être de trois espèces : dans les trompes, dans les ovaires et dans la cavité abdominale, je soup-

connai préférablement cette dernière, suite presque toujours nécessaire de l'une des deux premières, parce que l'une de ces deux premières, au terme de huit mois au moins, où se disait être la malade, aurait constitué un cas fort rare, quoiqu'il ne fut pas sans exemple. Telle fut ma première et unique opinion que je n'ai eu occasion ni de changer, ni de fixer, parce que, depuis, je n'ai pas revu la malade. »

Le citoyen Lesage a dit :

« Le citoyen Verhnes m'ayant compté au nombre de six Officiers de Santé qu'il invitait à se rendre au domicile de la femme *Lucain*, pour prendre connaissance de son état, j'y arrivai le dernier, et ne pus me livrer à l'examen de son état, comme je l'aurais désiré, parce que souffrant d'un panaris de la troisième espèce, à la main gauche, mes recherches ne pouvaient être que bien imparfaites, et me laissaient en effet beaucoup à désirer. Toutefois, j'assurai avoir distingué, au-dessus et sur le côté du col de la matrice, un corps étranger qui, présentant une surface ronde, s'étendait, soit de continuité ou de contiguité, depuis le col de la matrice, passant par l'hypocondre gauche jusque dans l'hypocondre droit; du reste, mon jugement fut entièrement conforme à celui du citoyen de Reynal et l'établir de nouveau ne serait que répéter ce qu'il vient de dire : ainsi que ce citoyen, je n'ai pas revu cette femme depuis; mais aujourd'hui je crois que nous allons bientôt être d'accord sur ce point, qu'il faut écarter toute idée de conception et que cette femme n'est morte que d'obstructions et d'hydropisie. »

Le citoyen Desseux a dit :

« Invité aussi par le citoyen Verhnes de coopérer à l'examen de l'état de la femme *Lucain*, je fis absolument les mêmes observations que mes confrères; comme eux je fus convaincu de l'existence d'obstructions considérables et d'hydropisie; comme eux, dans la supposition de grossesse, je n'admis qu'une de celles nommées extra-utérines; seulement, je soupçonnai que l'hydropisie pouvait être dans la matrice; au surplus je ne pourrais entrer dans de plus grands détails, sans faire une répétition (quand au fond) de ce qui vient d'être dit. »

Le citoyen Gouillard a dit :

« Occupé le jour de la réunion pour cette visite, je ne pus m'y trouver, et ne fus voir cette femme que le lendemain; je fis absolument les mêmes remarques que celles qui viennent d'être rapportées; je fus certain de l'existence d'obstructions et d'hydropisie; mais je n'ai pas cru à la grossesse. »

Le citoyen Delzeuzes a dit :

« M'étant transporté chez la malade et l'ayant examinée attentivement, j'ai été certain de l'existence d'une grossesse *très naturelle*; dès lors, et comme en ce moment, je n'ai cessé un instant d'en avoir l'intime conviction; *je n'avance jamais rien sans être parfaitement sûr*; j'atteste donc, et je garantis, sur ma tête, que cette femme porte un enfant. J'ai acquis la preuve de sa grossessse dès ma première visite, *par des signes certains, infaillibles, aux mouvements de l'enfant en un mot, que j'ai reconnus très distinctement*, et d'après lesquels toute autre espèce d'examen devient inutile. Je ne dissimule pas que ma surprise a été à son comble, quand on m'a répété les opinions professées sur l'état de cette femme, *par six individus* qui l'avaient visitée, et dont on n'a pu me dire le nom, excepté celui de Gouillard. En effet, *c'est le comble de l'ignorance la plus crasse*, de dire qu'une grossesse extra-utérine put exister jusqu'au terme de huit mois et plus encore d'admettre une grossesse abdominale, puisqu'au moment de l'entrée du fœtus dans cette cavité, la mère n'eut pu exister seulement une heure. »

Le citoyen Lesage a dit : qu'il se déclarait l'ignorant; qu'il s'appointait à prouver qu'il avait existé de ces sortes de grossesses jusqu'au terme mentionné (1). Le citoyen de Reynal a également dit qu'il ambitionnait aussi l'honneur de partager l'ignorance; qu'il s'appointait à prouver, non seulement qu'il existait de ces sortes de grossesses jusqu'au terme de huit mois, mais encore, quant à celles dites abdominales, qu'il en avait existé dont la durée avait été de plusieurs années (2).

Le citoyen Renauld, après un dernier examen du bas-ventre sur le cadavre, a continué de partager définitivement les opi-

(1) Plusieurs auteurs citent des exemples de grossesses extra-utérines dans les trompes et même dans les ovaires jusqu'à ce terme. Non seulement il en a existé jusqu'à huit mois, mais encore jusqu'à neuf; ce dernier exemple est de M. Baltazard, élève à l'Hôtel-Dieu de Paris; il a été communiqué au mois de juin 1783 à l'Académie de chirurgie, qui a jugé l'enfant bien à terme. Plusieurs académiciens ont cru que l'enfant avait été porté dans la trompe, ce qui est le plus ordinaire; mais le plus grand nombre a jugé qu'il était dans l'ovaire, ce qui est plus rare. Voyez Baudeloque, Arts des accouchements, t. II, p. 605.

(2) On ne pourrait citer tous les auteurs qui ont reconnu les grossesses abdominales, sans faire un nombreux catalogue; et presque tous en reconnaissaient de quinze, vingt, vingt-deux, vingt-cinq, trente, quarante et même quarante-six ans. Voyez encore Baudeloque, Arts des Accouchements, T. II, p. 607.

nions du citoyen Delzeuzes, quant à la grossesse naturelle, et conséquemment à l'existence d'un enfant dans la matrice.

Après quelques répliques réciproques, la discussion a été close sur l'observation faite par un membre, que le lieu n'était pas celui convenable pour établir ces preuves respectives.

De l'analyse de ces diverses opinions, il résulte : 1° que les citoyens Vernhes, Gouillart, Brouard, Lesage, Desfeux et de Reynal ont été unanimement, constamment et parfaitement d'accord sur l'existence d'obstructions et d'hydropisie ; 2° que les citoyens Brouard et Gouillart n'ont jamais cru à aucune espèce de grossesse ; 3° que les citoyens Lesage, Desfeux, de Reynal et Vernhes, en admettant la possibilité d'une grossesse, par suite de l'ignorance où ils étaient de l'état antécédent et ancien de cette femme, n'ont cru qu'à la possibilité d'une grossesse extra-utérine, dont la terminaison ne peut jamais être dans l'ordre naturel, et dont l'évènement est toujours funeste ; 4° que le citoyen Vernhes ayant eu l'occasion de revoir quelquefois, par hasard, cette femme, a acquis, avant sa mort, la preuve qu'elle n'était dans aucun état de grossesse ; 5° que d'après le concours de diverses circonstances, et surtout d'après l'examen du cadavre encore intact, les citoyens Lesage, Desfeux, et de Reynal, ont été absolument convaincus qu'il n'existait et ne pouvait exister aucune espèce de grossesse quelconque ; 6° enfin, que le citoyen Delzeuzes, dès le premier instant où il a vu cette femme, pendant plus de deux mois de temps qu'elle a été dans ses mains, et encore dans l'instant même où l'ouverture du cadavre allait être faite, a constamment été convaincu, et n'a cessé d'attester que cette femme était enceinte d'une grossesse *très naturelle*.

Toute discussion terminée, on a de suite procédé à l'ouverture du cadavre.

La section cruciale des téguments et des muscles du bas-ventre faite, il s'est d'abord écoulé environ quatre litres et demi (près de cinq pintes) d'un fluide jaune et séreux. Ensuite le péritoine s'est trouvé adhérent en partie avec la matrice, qui s'est présentée d'un volume égal à l'état de grossesse parvenue à la fin du neuvième mois, mais avec une forme différente : elle avait contracté des adhérences avec la plupart des parties qui l'environnaient, offrait dans toutes ses parties, excepté son fond, l'apparence de squirrosités considérables, caractérisées par la couleur, les inégalités et la dureté. Le foie, d'un volume monstrueux, a présenté les mêmes phénomènes, ce qui a déterminé l'assemblée à suspendre l'examen jusqu'à

ce qu'ont ai dessiné le point de vue de ces parties dans leur ensemble. Le citoyen Desorias, professeur de dessin à l'Ecole centrale, a été invité à cet effet, au nom du Maire et de l'assemblée; il s'est rendu à l'invitation, et a bien voulu faire le dessin qu'on lui demandait, après la terminaison duquel on a continué la suite des recherches.

La matrice a été enlevée avec peine, à cause de ses adhérences nombreuses avec les parties voisines, adhérences telles, qu'on a été obligé d'y laisser une portion du rectum : sa forme s'est trouvée être celle d'un cône dont le sommet, un peu arrondi, correspondait à son fond, et la base à son col; sa figure ne peut-être mieux comparée qu'à celle d'un cœur : la face externe présentait plusieurs inégalités irrégulières et une bande musculaire, oblique de haut en bas et de droite à gauche, d'environ cent-trente-cinq millimètres de long (environ cinq pouces) sur environ cinquante-quatre millimètres de largeur (environ deux pouces), dont les deux extrémités se confondaient par une union intime avec la substance de ce viscère, et qui, dans la longueur d'environ quatre-vingt-huit millimètres (environ trois pouces), en était séparée au point de permettre l'interposition de trois doigts : la face postérieure paraissait partagée en deux éminences par une dépression longitudinale; chacune de ces éminences était elle-même séparée en deux ou trois parties par d'autres dépressions transversales, un peu irrégulières, et plus légères que celle dite longitudinale; de sorte que l'ensemble de cette face ressemblait assez à la totalité des six lobes formant la face inférieure des deux hémisphères du cerveau, qui correspondent aux fosses antérieures, moyennes et inférieures de la base du crâne : toutes les parties de ce viscère, qui paraissaient squirreuses, étaient blanches, dures, ne cédant point au toucher; le reste était phlogosé, à l'exception d'une zone qui était, à son fond, blanchâtre, de l'étendue d'environ cent huit millimètres de diamètre (environ quatre pouces), indiquant au toucher l'existence d'un fluide qu'elle renfermait; la circonférence, mesurée exactement, s'est trouvée de cinq-cent-trente et un millimètres (vingt pouces), sa longueur à peu près un peu plus qu'une fois et demi le diamètre de sa base; pesée ensuite, son poids s'est trouvé de quatre mille six cent quarante-six grammes huit cent quatre-vingt-sept millièmes (neuf livres et demie) et pourrait être porté à quatre mille huit cent quatre-vingt-onze grammes quatre-cent-soixante millièmes (dix livres), si l'on tenait compte d'une légère incision faite par hasard vers sa base, de laquelle s'étaient écoulés au moins deux cent quarante-quatre grammes

cinq cent soixante-treize millièmes (huit onces) d'un fluide blanchâtre et un peu épais.

L'ouverture faite, dans toute sa longueur, ensuite de différents sens, a montré d'abord vers sa pointe, et sous la zone dont il a été parlé, environ trois cent soixante-six grammes huit cent-cinquante-neuf millièmes (douze onces) d'un fluide jaune, transparent, visqueux, et d'une consistance approchant beaucoup celle du blanc d'œuf; le surplus de cette masse considérable présentait une substance pulpeuse, blanche, inodore, semblable à de la bouillie très épaisse, ferme à des places, très liquide à d'autres, de moyenne consistance ailleurs, et qui a été reconnue positivement pour être l'espèce d'humeur enkystée, nommée en chirurgie athérôme (1), bien différente par son caractère de celles nommée mélicéris (2) et stéatôme (3). L'examen le plus exact au surplus, poussé même jusqu'au scrupule, n'a donné aucune apparence quelconque du plus léger vestige de grosseur.

Le foie a été ensuite détaché; il s'est trouvé peser quatre-mille huit cent quatre-vingt-onze grammes quatre cent soixante millièmes, bon poids (dix-livres), rempli de squirrosités très rénitentes sous les doigts, blanc aux places où ces squirrosités faisaient saillie, et d'un rouge très obscur partout ailleurs; la vésicule du fiel était très grande, mais peu pleine et flasque; ouvert en différents sens, il s'est trouvé rempli de masses considérables de substance absolument pareille à celle de la matrice, excepté qu'elle était plus épaisse, plus ferme, et par tout de la même consistance.

Le seul caractère qu'ait présenté la rate, a été son extrême petitesse, dont le poids, par approximation, a été estimé atteindre au plus à soixante-un grammes cent quarante-deux millièmes (deux onces).

(1) Athérôme, subs. m. *Atheroma, atis, s. n.*, abcès, ou espèce de tumeur enkystée, c'est-à-dire renfermée en un sac membraneux. Il ne cède point quand on le presse avec le doigt qui n'y laisse aucune impression. Il contient une matière purulente, pulpeuse, épaisse, blanche, inodore, semblable à de la bouillie, d'où lui vient son nom tiré du grec, Athéros, *puls.*, bouillie, dont on a formé Athérôme.

(2) Melicéris, subs. m. *Melicéris, s. f.*, espèce d'abcès, ou tumeur enkystée, molle, sans rougeur, sans chaleur et sans douleur, qui contient une humeur jaunâtre, semblable à du miel, d'où lui vient son nom. Ce mot est grec, *Melicéris*, composé de *Méli*, *Mel*, Miel.

(3) Stéatôme, subs. m. *Steatoma, atis, s. n.*, espèce de tumeur enkystée, indolente, sans changement de couleur à la peau, formée dans les parties molles, par une matière qui ressemble à du suif. Stéatôme est un mot grec.

Les reins n'ont présenté aucun caractère particulier.

Le mésentère était très flasque, phlogosé, ne laissant apercevoir aucun vestige de ses glandes. L'estomac était vide, petit, flasque et livide. Les intestins étaient également presque vides, flasques et livides, à l'exception de différentes places qui étaient phlogosées. L'épiploon, ni aucune des parties de l'abdomen ne contenaient la plus légère portion de suc graisseux, tant était grand le marasme.

Ouverture faite ensuite de la poitrine, il s'en est écoulé une quantité de liquide équivalente à environ sept litres et demi (environ huit pintes), fournie en partie par la cavité droite, partie par la gauche, et partie par le péricarde, d'un jaune très safrané, transparent et un peu visqueux. Le lobe droit du poumon était d'une si excessive petitesse, que son poids a été estimé trente-quatre grammes cinq cent soixante douze millièmes, ou quarante-cinq grammes huit cent cinquante-huit millièmes au plus (une once, ou une once et demie); sa couleur était d'un gris cendré obscur et livide, et sa consistance très molle; le lobe gauche était d'un volume ordinaire, phlogosé dans sa presque totalité.

Le cœur n'a pas été observé.

En conséquence, nous déclarons et attestons, 1° que la femme veuve *Lucain* est morte d'hydropisie du bas ventre, de la poitrine, et du péricarde, compliquée d'obstructions enkystées du foie et de la matrice, d'une nature extraordinaire, connues en chirurgie sous le nom d'athérômes; 2° qu'il est évident, par le volume excessif auquel étaient parvenues ces obstructions, qu'elles avaient nécessairement pris naissance depuis plusieurs années; 3° enfin, que, non seulement ladite femme *Lucain* n'était dans aucun espèce d'état de grossesse, mais encore qu'il a été de toute impossibilité physique qu'elle ait pu concevoir, à partir d'au moins un an avant l'époque où cette prétendue grossesse a été censée avoir commencé.

En foi et témoins de quoi nous avons du tout dressé et rédigé le présent procès-verbal, pour valoir et servir au besoin ce que de raison.

A Evreux, département de l'Eure, lesdits jour, mois, an, dont acte.

DE REYNAL	GOILLART	
LESAGE	VERNHE	LETELLIER
DESLARUE	BROUARD	DESFEUX
Dureau La Buffardiére, Maire.		

A Evreux, de l'Imprimerie de J.-J.-L. ANCELLE, Imprimeur de la Préfecture.

Note relative au traitement d'une fistule lacrymale.

« Après avoir pris lecture du mémoire que nous a fait remettre M. Viguerie au sujet de la fistule lacrimale qu'il a opéré, nous voions que les moyens qu'il a employé nous paroissent avoir été indiqués dans les cas où il s'est trouvé. Mon avis est donc qu'il continue les injections avec l'eau de Barège dans laquelle on laissera tomber quelques gouttes d'eau vulnéraire spiritueuse.

« Que l'on continue encore la mèche dont on aura soin de frotter une pierre de vitriol de chipre qu'on trempera dans de l'eau dont on frottera les dites mèches pour la rendre d'une couleur verdâtre qui consommera les chairs fongueuses, et il se formera par la suite une cicatrice plus promptement et nous assurera la liberté du canal. Tels sont les moyens que je crois les plus sûres pour assurer une prompte guérison. Mon avis seroit qu'on fit prendre au malade tous les matins deux livres de petit lait dans lequel on ajoutera deux onces de suc épuré de bourache, chicorée sauvage, pissentlit, cresson d'eau et cerfeuil, ou au moins une once de sirop antiscorbutique à la place du suc des dites herbes.

« Eviter les ragoûts épicés et sallés et vivre autant qu'il sera possible de légumes végétales cuites au gras.

« Purger de tems à autre avec les pillules de Belloste ou autres de la même classe.

« Si nos conseils paroissent devenir favorable et que M. Viguerie le juge à propos il pourra nous donner des nouvelles de la santé du malade et de leffet que les remèdes auront opéré. »

Délibéré à Paris, ce 4 août 1792.

GRANDJEAN.

Chirurgien oculiste du Roy.

La note ci-dessus était destinée à Gabriel Joseph Bonal, fils du ci-devant seigneur et baron de Castelnau de Montratier. Le traitement indiqué ne donna pas de résultats.

Car, le 12 septembre 1792, l'an 2 de la République, le citoyen Gabriel Joseph Bonal adresse une requête « au représentant du Peuple ». Il « représente (qu'il est) affligé d'une fistule lacrymale à chaque œil — depuis plusieurs années — ainsi qu'il est constaté par le certificat que lui a donné le citoyen Viguerie (1) chirurgien-major de l'hôtel-Dieu de Toulouse qui l'a soigné pendant plus d'un an... » Il se plaint qu'« un vésicatoire au bras qu'il est obligé d'entretenir pour détourner l'humeur qui se porte sur ses yeux lui ôte la liberté de ses mouvemens ».

En conséquence il demande à être dégagé de toute obligation militaire.

Au dos de la requête, on lit la mention « N° 29. Gabriel Bonal, exemption provisoire de six semaines ».

Nous ignorons si la fistule lacrymale dont Boual était affligé, guérit par la suite (1).

G. LINON.

(1) Celui-là même dont il est question dans a .



NÉCROLOGIE

Le docteur Frédéric BEAUDOUIN, d'Alençon.

Fils de l'érudit naturaliste et historien alençonnais Henri Beaudouin (1), Marie-Frédéric Beaudouin était né le 5 juillet 1856 à Alençon. Ayant, après 1870, suivi sa famille à Rennes, il y termina ses études classiques, et y commença, comme interne à l'Hôtel-Dieu, son apprentissage médical. Il alla le terminer à Paris où, reçu externe des hôpitaux, il fut élève de Bucquoy, Rendu, de Saint-Germain, Monod, Trélat et Potain. En 1881, il soutenait sa thèse inaugurale, sur les *Troubles mécaniques de la circulation du sang dans les maladies du cœur*. Dans ces pages, qui marquent un essai de retour à l'iatro-mécanicisme, s'affirme déjà l'écrivain alerte, et se devine le futur historien. De retour au pays natal, Frédéric Beaudouin se créa, par son activité et son dévouement, une belle clientèle et ne tarda pas à sympathiser avec les savants de la région. Il s'affilia en 1905 à la Société historique et archéologique de l'Orne. Grand liseur, causeur disert et plein d'humour, conférencier très apprécié, il s'intéressait non seulement au passé de la Haute-Normandie, mais encore à son histoire médicale.

C'est à ce titre que, le 8 décembre 1909, sur la présentation des D^{rs} Le Pileur et Joly, il entra dans les rangs de la Société française d'Histoire de la Médecine. La Grande Guerre survint. Beaudouin n'estima point que son âge le dispensât du devoir patriotique. Il reprit son vieux képi, et, d'abord affecté au Mans (août 1914), fut mis ensuite à la tête d'une ambulance à Sablé. Le Service de Santé ne lui ayant octroyé, comme infirmiers, que des valets de charrue, bons, tout au plus, à vider les seaux, il fit savoir aux dames et jeunes filles de la localité que leur collaboration serait fort appréciée. Ancien conférencier de la Croix-Rouge, il savait rendre aimable la propédeutique médicale, et, beaucoup de ces demoiselles se

(1) Cf. Letacq, *Notice sur Monsieur Henri Beaudouin*, Alençon, Impr. Alençonnaise, 1920, 22 p. in-8°.

trouvant novices en ces fonctions nosocomiales, il leur enseigna l'art de réussir un cataplasme, de poser des ventouses, et d'appliquer des sangsues. Les auditrices affluèrent.

Or, il y avait dans la ville une autre ambulance, et fort officielle, et qui en prit ombrage. C'est pourquoi Beaudouin ayant terminé sa quatrième leçon, entendit, un matin, gratter à sa porte. Il ouvre. Surgit un Monsieur, en chapeau haut-de-forme, et fort poli, qui demande s'il a bien l'honneur de parler à M. le médecin-major Beaudouin. — C'est moi, Monsieur. — Alors, Monsieur, j'ai le regret de vous faire part de la douloureuse mission qui me contraint à perquisitionner chez vous. — Chez moi? — Chez vous. — Et pourquoi? — C'est, Monsieur, sur l'ordre de M. le Maire; vous avez tenu, sans l'autorisation municipale, des réunions publiques et clandestines. » Lâchant le policier, l'inculpé saute sur son Képi et court à l'Hôtel-de-Ville. « Monsieur, lui dit le magistrat, vous deviez solliciter ma permission. Et au fait, pour haranguer des jeunes filles, dont plusieurs mineures, ce qui est fort compromettant, aviez-vous sollicité le consentement maternel? — Monsieur le Maire, repartit le médecin suffoqué, on m'avait dit que Sablé comptait quelques imbéciles. Je le crois. Mais je ne pensais pas qu'on y trouvât aussi des mouchards. — Retirez ce mot, Monsieur. — Ma foi non, Monsieur, il me semble que c'est le mot propre. — Monsieur, vous aurez de mes nouvelles. — Tant pis! »

Le docteur prit le train de midi et se rendit au Mans à la Direction du Service de Santé. La dénonciation l'y avait déjà précédé. Et comme il est plus facile de donner tort à un subordonné qui a raison qu'à un homme influent qui a tort, l'Administration s'en référa au principe « Pas d'histoires », qui dispense commodément de toute autre solution, et lui proposa une autre résidence. Baudouin choisit... le front. Il fut affecté, dans la région de Verdun, à l'ambulance de Vadelaincourt, où son entrain, malgré l'approche de la soixantaine, lui conquit l'estime et l'amitié de tous. On se rappelle quel sauvage bombardement par avions vint anéantir, certaine nuit, cet hôpital, et semer de nouveau la mort parmi le personnel médical, les infirmiers et les blessés. Dans cette effroyable bagarre, parmi le fracas des bombes et les baraquements incendiés, Baudouin fit vaillamment son devoir; échappé par miracle, il gagna, sous le feu, la croix de la Légion d'honneur.

Son âge lui permettant d'être renvoyé à l'intérieur, il revint par la suite à Alençon et, démobilisé, reprit ses fonctions de praticien. Il y a quelques années, une maladie grave le cloua

pour de longs mois sur son lit. Il dut aller demander au soleil hivernal de la Côte d'Azur quelque allègement à ses souffrances. Mais ni la torture physique, ni la pénible immobilité qu'elle lui infligeait n'affaiblirent sa résistance morale et son intellectuelle activité. Encore qu'à demi-garrotté, il bouquinait, devant une sorte de lutrin, dans sa riche bibliothèque, et recevait ses amis que son intarissable mémoire régalaient de savoureuses anecdotes. Sur la fin de mai, de graves complications survinrent, dont il porta, avec précision, le diagnostic et le pronostic, sans que sa sérénité coutumière en fût altérée. Il est mort en son logis de la rue du Château, le 29 mai 1930, en sa 74^e année ; et ses restes ont été transportés dans le caveau de famille, au petit cimetière d'Hesloup.

Notre sympathique et regretté collègue a publié :

De quelques troubles mécaniques de la circulation du sang dans les maladies du cœur et dans la compression des vaisseaux. Etude mécanique et clinique. Thèse de la Faculté de médecine de Paris, Paris, Derenne, 1881, 132 p. in-8°.

Desgenettes. Médecin chef de l'Expédition d'Egypte et de la Grande armée, 1762-1837, Conférence aux dames de la Croix-Rouge et du Dispensaire d'Alençon, Paris, Poussielgue, 1908, 39 p. in-8°.

Desgenettes et Hébert (Alençon), Imp. Alençonnaise, s. d. p. 1-8 d'une brochure composite de 16 p. in-8°.

Les habitations du Docteur Desgenettes à Alençon, Alençon, Impr. Alençonnaise, s. d., 2 folios non paginés, grand in-4°.

Charles Florentin Lorient, Souvenirs d'un Vieil ami, Alençon, Impr. Alençonnaise, 1916, 26 p. in-8°.

Un médecin de Molière, père d'un évêque de Sées, Antoine d'Aquin, Année médicale de Caen, 43^e année, n^{os} 9-10, sept.-oct. 1922, p. 193-199 et 217-222.

La maladie et la mort de la bienheureuse Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon, Année médicale de Caen, 44^e année, n^o 10, octobre 1923, p. 217-229.

La prière de Jean Goëvrot, médecin de la bienheureuse Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon, de Marguerite de Navarre et de François I^{er}, Bull. de la Société médicale de Saint-Luc, Saint-Côme et St-Damien, novembre 1923, p. 284-286 (Bourges, 1923).

D^r Paul DELAUNAY.

VICTOR NICAISE

(1871-1930).

Né à Paris le 30 novembre 1871, Victor-Auguste Nicaise était le fils d'Edouard Nicaise, professeur agrégé à la Faculté de médecine et chirurgien des hôpitaux. Reçu lui-même externe des Facultés de Paris en 1892, interne le 19 janvier 1899, il fut l'élève de Gingeot (1899-1900), Lejars (1900-01), Le Dentu (1901-02) et acheva le cycle (1902-03) chez Guyon qui reporta sur lui l'affection qu'il avait pour le père. Mais, vieilli avant l'âge, déjà fatigué, onques Nicaise ne se hâta si ce n'est de finir. Il travailla longuement sa thèse, qu'il ne soutint qu'en milieu de 1905, et, son internat fini, pendant des années s'attarda dans les salles de garde, « fossile » témoin de longs jours, opposant au tumulte des jeunes générations le sourire d'une imperturbable et tranquille bonhomie. De jour, le repas fini, il regagnait son appartement de la rue Mollien où s'écoulait, entre son cabinet d'urologiste et sa bibliothèque, parmi ses dossiers innombrables, soigneusement rangés et grossis, son existence de célibataire méticuleux. Et pourtant, cette carrière si calme en apparence connut de vives passions cachées. Nicaise en eut trois : l'histoire de la médecine, l'étude des kystes hydatiques, et la libération de la Pologne.

Ami de notre fondateur, le Dr Prieur, Nicaise était, dès la réunion constitutive de la Société d'histoire de la médecine le 29 janvier 1902, secrétaire du Comité d'organisation, puis nommé secrétaire annuel, fonctions qu'il remplit jusqu'en 1909. En 1909, notre compagnie connut une période troublée. Fidèle à la *France médicale*, qui avait la primeur de ses communications, elle voyait son propre bulletin péricliter, en l'espace de deux ans. Le professeur Blanchard prit l'affaire en main et Nicaise servit d'intermédiaire avec le Dr Prieur, et fut le porteur de la Commission qui, le 28 avril 1909, remonta à l'Assemblée générale, les choses au point.

Docile à l'exemple de son père, auquel la science devait de bonnes rééditions des Œuvres de Henri de Mondeville, Guy de Chauliac et de Pierre Franco, notre collègue, se proposait d'éditer les manuscrits d'Edouard Nicaise sur l'histoire du Collège et de l'Académie de chirurgie. Il rêvait d'en faire lui-même, une histoire de l'anatomie et de la chirurgie modernes, accumulant à cette intention force notes, dont il avait publié quelques passages. La faute en fut, peut-être, à ses manies d'exactitude, et aussi aux longues recherches entreprises pour son grand travail sur l'échinococcose des

urinaires, qui lui valut, en 1907, le titre de lauréat de l'Institut ; mais qui, trop longuement médité, trop scrupuleusement élaboré, ralenti par une documentation formidable, ne parut jamais.

D'autre part, Nicaise se passionnait pour le droit des peuples. La résistance des Polonais annexés à l'absorption germanique la lutte héroïque des petits écoliers posnaniens contre les sévices des instituteurs prussiens, les efforts d'une nation mutilée pour sauver sa culture ancestrale d'une assimilation brutale, inspirèrent à notre ami une campagne ardente et des pages indignées contre les oppresseurs. Le 28 septembre 1912, le 19^e Congrès international de la Paix à Genève, sur le rapport de Nicaise, émit le vœu que « les langues et les civilisations des minorités ethniques soient respectées ». Berlin fit la sourde oreille. La Pologne ne devait que plus tard resurgir de son triple tombeau. Il lui fallut, comme la France, passer par le fer et par le feu et subir les horreurs de la Grande Guerre.

Au mois d'août 1914, accompagnant sa famille qui fuyait la capitale menacée, Victor Nicaise arrivait au Mans. Il y demeura quelques semaines et voulut bien me prêter son concours, en qualité d'urologiste, en faveur des militaires blessés, soignés à l'Ecole normale du Mans, hôpital temporaire n° 1. Puis, ses parents à l'abri, il regagna Paris, et vécut philosophiquement, insoucieux des bombes des Gothas et des obus de la Bertha, dans son étage de la rue Mollien, sans négliger, en faveur de nos soldats blessés, ses devoirs de patriote et de médecin. Enfin, il vit luire le jour de la Victoire, et celui de la résurrection de la Pologne.

La mort de sa mère l'ayant mis en possession de propriétés en Suisse, il partagea désormais son temps entre l'Helvétie et Paris où soucieux, d'apostolat moral, il se dévouait aux œuvres de jeunesse et patronnait des boys-scouts.

Nicaise avait quelque peu délaissé les réunions de notre Société lorsqu'en juillet 1927 on le vit surgir dans une rue de Leyde, traînant la jambe et sa valise. Il arrivait de Suisse pour prendre part au VI^e Congrès international d'histoire de la médecine. Il nous accompagna dans la croisière sur le Zuyderzée, et fut au nombre des infortunés que, pendant le déjeuner, une vague, crevant le hublot, doucha copieusement.

Nous ne devions plus le revoir. Un mal implacable l'atteignit en 1929 ; et ce fut, dans son logis solitaire, la lente et triste agonie du vieux garçon, livré aux soins de la concierge ; à la fin, la maison de santé, l'enterrement hâtif, par les héritiers lointains accourus... De sa mort, de ses obsèques, ses amis ne furent que trop tard avisés.

Paul DELAUNAY.

Publications de V. Nicaise.

Notes pour servir à l'histoire de l'anatomie au XVI^e siècle, et de la période prévéralienne, Bull. Soc. française d'Histoire de la médecine, t. I, 1902, p. 133-147.

Chirurgiens et barbiers aux XIII^e et XIV^e siècles, *ibid.* t. I, 1902, p. 442-462.

A propos de Jean de Vigo, 1460-1520, *ibid.*, t. II, 1902, p. 313-347.

Documents, Les sages-femmes au XVI^e siècle. — Document relatif à la mort de Court de Gebelin, *ibid.*, t. V, 1906, p. 220-230.

Un nouveau moyen de prophylaxie des maladies vénériennes, un maire paternel, [avec le D^r H. M. Fay], *ibid.*, t. VI, 1906, p. 366-371.

Rapport présenté par le D^r Nicaise au nom d'une commission composée de MM. Blanchard, Le Pileur, Prieur et Nicaise rapporteur, *ibid.*, t. VIII, 1909, p. 108-109.

Des indications et de la valeur thérapeutique de la néphrectomie dans le traitement du kyste hydatique du rein, néphrectomie totale et néphrectomie partielle, Paris, Alcan, 1905, 5 ff. lim. — 72 p. — 3 pl. h. t. et CIII p. in-8° (Thèse).

Pronostic du Kyste hydatique du rein, Extr. du Bull. de l'Association française d'Urologie, Evreux, Hérissé, 1908, 10 p. in-8°.

De la néphrectomie partielle dans le traitement du Kyste hydatique du rein, Extr. des Bull. et Mém. de la Société de médecine de Paris, n° 9, 14 mai 1909, Clermont, Daix, 1909, 12 p. in-8°.

Kystes hydatiques du rein traités par néphrectomie partielle. nouvelle statistique, Extr. du Bull. de l'Assoc. franç. d'Urologie, Evreux, Hérissé, 1910, 4 p. in-8°.

Le martyrologe de l'enfance dans les Ecoles de la Pologne prussienne, Le Peuple français du dimanche, 12 janvier 1908.

La Pologne au Cirque de Néron, Réponse à l'enquête de Henryk Sienkiewicz, 2^e éd. Paris, Reyff-Heymann, 1909, 22 p. in-8°.

Jusqu'où est allée l'oppression scolaire, les enfants polonais, Parents et maîtres, 12 avril 1910.

Pour servir de préface à ma réponse à l'enquête d'Henryk Sienkiewicz, Lille, Imprimerie centrale, 1911, 16 p. in-8°.

Allemands et Polonais, Paris, Bibliothèque des Marches de l'Est, 1911, XX-240 p. in-8°.

BIBLIOGRAPHIE

COMPTES RENDUS

F. CATHELIN. *Les anciens internes des hôpitaux de Paris devenus de grands naturalistes*, Progrès médical, 17 mai 1930, supplément illustré n° 4, p. 25-28. — L'anatomiste et anthropologiste Gratiolet; le zoologiste de Lacaze-Duthiers; l'entomologiste Laboulbène; le redouté botaniste Baillon, et le paléontologiste Filhol, du Muséum.

MALCOLM WATSON. *Mists, mosquitoes and malaria*. — R. L. PIETFIELD. *Sir Ronald Ross, The man who flunked and became famous*, Medical Life (New-York), *Sir Ronald Ross Number*, nouvelle série, n° 116, mai 1930, p. 226-268. Numéro consacré au malariologiste R. Ross.

P. BUSQUET. *Le tubage du larynx dans la diphtérie*. La Vie médicale, 11^e année, n° 11, 10 juin 1930, p. 587-589. — D'un passage du Traité hippocratique *des maladies*, t. III, c. 10 (Trad. Littré, t. VII, 1851, p. 129), le Dr Busquet déduit qu'« Hippocrate a bien introduit des tubes de petit calibre [αύλικοι] dans le larynx d'angineux graves » et qu'il est le premier auteur connu qui ait pratiqué le tubage du larynx.

M. GENTY, *Larrey inspecteur du Service de santé de l'armée belge en 1830*, Progrès médical, n° 25, 21 juin 1930, p. 1115-1116. — De la révolution de juillet, sortit la révolution belge. La Belgique se sépara violemment de la Hollande (26 août-5 octobre 1830). Le roi Louis Philippe ayant refusé pour le duc de Nemours la couronne du nouveau royaume (17 février 1831), celle-ci échut à Léopold de Saxe-Cobourg. Ce dernier fit appel à Larrey pour inspecter les hôpitaux militaires et organiser les ambulances de l'armée belge, opérant contre les forces hollandaises. Larrey arriva à Bruxelles au début d'octobre, et, après sa tournée, présenta au roi un rapport énumérant les améliorations ou réformes nécessaires. A noter que ces événements datent de 1831, et non de 1830 comme le dit, par erreur, le titre de l'article.

VELUET, *L'École de médecine et de pharmacie de Poitiers*. La Science médicale pratique, n° 13, 1^{er} juillet 1930, p. 452-456. — La Faculté de médecine de Poitiers fut fondée par une bulle du Pape Eugène IV (28 mai 1431) ratifiée le 16 mars 1432 par Charles VII. Illustrée au xvi^e siècle par les travaux de Coytard (1557) et d'Ulmeau (1575) sur le « pourpre », elle atteint son apogée au début du xvii^e siècle, époque où les statuts de 1617 remplacent ceux de 1533. Mais, sous le décanat de Citoys (1634), commencent des luttes intestines, des polémiques avec les chirurgiens. C'est le signal d'une décadence qu'on essaye en vain d'enrayer au xviii^e siècle. Après le passager éclat des travaux de Poitevin sur la colique du Poitou (1760), la Faculté décline, et le décret de la Convention du 8 août 1793 la supprime. Pour reconstituer le personnel de santé militaire, Napoléon, par décret du 19 octobre 1806, établit des cours au Grand Hospice civil et militaire de Poitiers. Canolle et Fradin y professent. Sous Louis XVIII, un décret du 18 mai 1820 constitue l'École secondaire de médecine, dont Morichau Beauchamp est le premier directeur. En 1835, se fonde la Société de médecine de Poitiers, dont les professeurs sont les animateurs. En 1840, l'École devient École préparatoire de médecine et de pharmacie. En 1846 et 56, le Dr Orillard étudie l'épidémie de suette. Citons, parmi les noms les plus réputés de l'époque, Gaillard ; Bonnet, correspondant de l'Académie de médecine, et Barilleau, qui dirigea l'École de 1833 à 1864 avec le plus grand dévouement.

H. LECLERC, *L'Onagre bisannuelle, Oenothera biennis, L., Étude historique, botanique et thérapeutique*. Courrier médical, 6 juillet 1930, p. 381-383. — G. Bauhin, dans son *Pinax*, dit que cette plante fut semée pour la première fois avec succès en 1619 dans le jardin de Padoue : il la nomme *Lysimachia lutea corniculata*. D'autres disent que ce n'est qu'en 1625 que Prosper Alpino en reçut du médecin anglais Jean Morus un échantillon qu'il étiqueta *Lysimachia Virginiana*. Parkinson l'appela *Lysimachia siliquosa virginiana*, et Morison *Lysimachia lutea corniculata non papposa virginiana major*. Ouf ! En 1767, on la cultivait en France sous le nom de jambon de Saint-Antoine, jambon des jardiniers, raiponce rouge, et l'on mangeait ses racines et ses jeunes feuilles en salade. C'est en Amérique du Nord qu'on l'utilisa pour la première fois en thérapeutique. Schœpf la préconisa comme vulnéraire, Griffiths comme antidartreuse, Davis comme sédatif nerveux, Sullivan comme émollient du tube digestif et des voies urinaires : aussi ce

dernier la prescrivit-il dans la fièvre typhoïde, la dysenterie, la cystalgie. La plante contient un mucilage, des tanins, des phytostérols, de l'alcool cérylique, du phlobophène. Leclerc prône à son tour l'extrait fluide d'Onagre contre les colites et les cystites.

HUNGER, *Boudewijn Ronsse, Balduinus Ronsseus*, 1525 ?-1597. Extr. de Nederl. Tijdschrift voor Geneeskunde, 74^e année, n° 23, 7 juin 1930, 19 p. in-8°. — Ce médecin, qui fut en 1552 médecin de la ville de Gouda, voyagea beaucoup par la suite : on le trouve en 1577 à Brunswick et en Lorraine, en 1578 en Tyrol, puis en Espagne, en 1580, à Madrid, d'où, par l'Italie, il regagne Brunswick (1581) et Gouda (1582). Traducteur du *De re medica* de Celse (1592) et de la *Chyromancie* de P. Tricasso, il a laissé en outre des *Miscellanea seu epistolæ medicinales* (Leyde, 1590) — une étude sur le scorbut, et sa *Venatio medica, seu medicina ex lepore, cervo, lupo et apro*, Venise, 1581 ? et Leyde, 1589.

M. GENTY, *Les événements de juillet 1830 dans les hôpitaux de Paris*. Progrès médical, n° 29, 19 juillet 1930, p. 1267-1272.

G. BEAURAIN, *La léproserie du Quesne et quelques maladreries environnantes*. — Bull. trimestriel de la Soc. des Antiquaires de Picardie, 3^e et 4^e trim. 1929, p. 170-265. — La léproserie du Quesne (canton d'Hornoy), jadis Sous-Arguel (*subtus Arguellum*), fut fondée à une date inconnue. Toujours est-il que, par acte du 16 novembre 1182, le pape Lucius lui confirme ses biens. Cette léproserie était une sorte de colonie agricole, exploitant ses champs, ses bois, son cheptel, encore que ne pouvant aliéner les biens-fonds sans autorisation du sénéchal de Ponthieu ; elle recevait aussi des aumônes en nature ou en argent, participait à certaines dîmes. Les ladres valides collaboraient aux travaux. La maladrerie était sous la haute surveillance de l'évêque d'Amiens, exercée par l'intermédiaire, non de l'archidiacre, mais du doyen, assisté d'un vice-gérant ou maître. Celui-ci était renforcé, pour la police, d'un sénéchal chargé de la surveillance des hommes, et d'une sénéchale pour les femmes. Il est probable qu'avec les lépreux authentiques on confondait aussi des galeux, teigneux, eczémateux, syphilitiques et ulcéreux. Avec ces ladres « frères malades », cohabitaient quelques confrères sains, soit époux d'un malade, soit reclus volontaires qui, en échange d'aumônes, venaient chercher une vie calme au sein de la confraternité spi-

rituelle. L'établissement avait sa chapelle dédiée à Marie-Madeleine, et son chapelain. Après avoir pâti de la guerre de cent ans, qui dispersa le personnel et aliéna une partie des biens, il se releva au xv^e siècle, mais sans retrouver l'importance et la prospérité de jadis. De nombreuses pièces justificatives corroborent cette excellente étude.

Ch. BOYER. *Les hôpitaux de la Cité de Carcassonne, Notre Dame du Sauveur. Saint Eloi, maladrerie de Sainte Madeleine.* — Bull. de la Soc. d'études scientifiques de l'Aude, 39^e année, T. XXXIII, Carcassonne, 1929, in-8°, p. 115-132. — L'hôpital du Sauveur est mentionné pour la première fois en 1150, à l'occasion d'un legs de Roger, vicomte de Béziers. Il fut probablement démoli en même temps que les faubourgs, vers 1240. — Peut-être le remplaça-t-on, *intra muros*, par l'hôpital Saint-Eloi, dépendant sans doute du chapitre cathédral, et dont on sait peu de chose. — La maladrerie fut sans doute créée vers le milieu du xii^e siècle par le chapitre. M. Boyer a pu en déterminer l'emplacement exact, sur le chemin des Ladres, à droite de la route de Trèbes. La chapelle était dédiée à Sainte Marie Madeleine. La maison était régie par un procureur, assisté de frères et sœurs sains qui se vouaient au service des malades. « Les ladres, du moins au début, pouvaient sortir de l'établissement, se promener dans la ville. Ils pouvaient se marier entre eux ou avec des malades des maisons de Castelnau-dary, de Toulouse, de Narbonne, et même d'autres lieux. » Mais, en 1321, lors d'une épidémie, on accusa les lépreux d'avoir empoisonné les fontaines à l'instigation des Juifs ou des Maures de Grenade. La populace se souleva, et en massacra bon nombre. Charles IV ordonna de punir du supplice du feu les coupables, hommes ou femmes, survivants ; les autres furent condamnés à la détention perpétuelle (1322). La maladrerie devint prison. Au xvi^e siècle, les pensionnaires se raréfiant, le chapelain fut supprimé, et la chapelle rattachée à la cure de Villemoustaussou. Vide, la maison fut réunie en 1695 à l'Hôpital général. A la fin du xvii^e siècle, il n'en subsistait que la chapelle, dont on ne voyait plus que les vestiges à la fin de 1744.

Le Secrétaire général, Gérant,

Marcel FOSSEYEUR.

me XXIV, Nos 9 et 10

Septembre-Octobre 1930.

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE



PARIS
CHEZ LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
3, Avenue Victoria (IV*)
1930

SOMMAIRE

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ	
D ^r LAIGNEL-LAVASTINE. — <i>Le VIII^e Congrès d'Histoire de la Médecine ; discours prononcé au banquet de clôture</i>	
M. FOSSEYEUX. — <i>Le VIII^e Congrès international d'Histoire de la Médecine ; compte rendu des travaux</i>	
D ^r Paul DELAUNAY. — <i>En marge du VIII^e Congrès international d'Histoire de la Médecine</i>	
M. FOSSEYEUX. — <i>Souvenirs Médicaux d'Italie</i>	
D ^r LAIGNEL - LAVASTINE. — <i>Consultation médicale sur la blessure de Tristan</i>	
D ^r BUGIEL. — <i>L'Ecole de Médecine de Cracovie pendant la Révolution</i>	
DOCUMENTS	
BIBLIOGRAPHIE	

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Fondée en 1902

EXTRAIT DES STATUTS ET DU RÈGLEMENT

La Société comprend des Membres honoraires, des Membres perpétuels, des Membres donateurs et des Membres actifs.

Est membre perpétuel celui qui a versé une somme d'*au moins trois cent cinquante francs*.

Est Membre donateur celui qui a versé une somme d'*au moins six cents francs*. Il fait de droit partie du Conseil.

Pour devenir Membre actif, il suffit d'être élu, après présentation par deux Membres de la Société ; de payer une cotisation annuelle de 25 francs.

La Société tient ses séances *le premier samedi de chaque mois*, à 5 heures, au foyer des Professeurs de la Faculté de Médecine, sauf pendant les mois d'août et de septembre.

Elle publie un *Bulletin* qui est adressé à tous les Membres, sauf le cas de non-paiement de cotisation.



CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 11 octobre 1930.

Présidence de M. le D^r BARBILLION.

Etaient présents : MM. Avalon, Audard, Colin, Dorveaux, Fosseyeux, Hervé, Laignel-Lavastine, A. Mieli, R. Neveu, Olivier, Torkomian.

*VIII^e Congrès international d'Histoire de la médecine
Rome (22-27 septembre)*

M. le D^r Laignel-Lavastine rend compte des séances du Congrès de Rome et de la Séance du Comité international qui a eu lieu à cette occasion. M. le D^r Giordano, de Venise, a été élu président de la Société internationale en remplacement de M. le D^r Tricot-Royer, président sortant, nommé président honoraire.

Candidats présentés :

MM. ARTETA (D^r José Alberto), Doyen de la Faculté de Médecine de Quito, via Ippolito d'Aste 1,2, Gênes, par MM. Laignel-Lavastine et Fosseyeux;

DELHOUME (D^r Léon), à Pierre Buffière (Haute-Vienne), par MM. Menetrier et Fosseyeux;

GUBETICH (D^r Andrea), Pr à la Faculté de médecine d'Asuncion, Paraguay, légation du Paraguay à Rome, par MM. Laignel-Lavastine et Fosseyeux;

HULT (D^r Livmedikus), de l'Institut Karolinska, Stockholm, par les mêmes;

LINDSAY (Lilian), Dentiste, 23 Rossell Sq. Londres (W. C. I.), par MM. Rolleston et Fosseyeux;

SMITH (D^r R. W.), Wyvenhoe, Fotley Brook Road, Scheffield (Angleterre), par les mêmes.

Communication. — M. le D^r LAIGNEL-LAVASTINE entretient la société d'une consultation médicale tenue autour de Tristan blessé, et qui est relatée dans une version du xv^e siècle recueillie par M. Pierre Champion (Paris, Emile Paul, 1928).

LE VIII^e CONGRÈS D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Discours prononcé au banquet de clôture.

Par M. le D^r LAIGNEL-LAVASTINE,

MON CHER PRÉSIDENT,
MESDAMES, MESDEMOISELLES,
MES CHERS COLLÈGUES,

J'apporte d'abord toutes les excuses et les regrets de mon ami le Pr Tricot-Royer de n'être plus avec nous ce soir pour exprimer les remerciements de la Société Internationale d'Histoire de la Médecine et de la Belgique à tous nos amis d'Italie sur leur admirable réception. Mais Tricot-Royer dont vous appréciez tous l'activité, est reparti pour recevoir la *Presse Médicale latine*, et, c'est encore une manière de rester avec nous par l'esprit que de contribuer à resserrer dans son pays les liens de la latinité.

En lui envoyant notre affectueux salut, je tiens à dire la place qu'il tient dans notre Société. C'est la première. Il en fut le créateur et l'organisateur. Il en est, l'inspirateur permanent. C'est donc, avec juste raison, que vous l'avez élu à l'unanimité président fondateur honoraire de notre Société Internationale d'Histoire de la Médecine.

Me remémorant les journées si pleines que nous venons de vivre dans la Ville Eternelle, mon cœur déborde de reconnaissance pour mon cher ami, le Pr Capparoni et tous ses collaborateurs : Bilancioni, Castiglioni, Filippo et Vincenzo Rocchi, G. Capparoni et Pazzini qui nous ont fait une réception vraiment impériale.

On a dit : la splendeur unique de Rome, qui synthétise toute l'histoire de l'Occident, offre un tel cadre que tout y réussit.

Mais justement l'art fut de remplir ce cadre de valeurs dignes de lui.

A Rome, les plus hautes autorités ont bien voulu nous recevoir. Les trésors médicaux de Rome se sont ouverts devant nous. Et non seulement des promenades dans Rome, mais en dehors, nous ont été les meilleurs leçons d'esthétique, d'histoire et de philosophie.

Au lac Nemi, nous avons d'abord évoqué le prêtre de Nemi, dont la puissance avait la mort pour rançon et qui, après

Renan, inspira Sir James Frazer dont l'œuvre ne peut laisser indifférent l'historien de la médecine, car si « le Rameau d'Or » montre l'origine magique de la royauté, il démontre aussi l'origine magique de la médecine.

Et les galères de Caligula, sortant de l'eau par une volonté de puissance, n'ont pas seulement une valeur historique, mais esthétique ; les têtes de lions de bronze, qui tiennent des anneaux entre leurs dents, relèvent d'une technique qui s'apparente à celle du XVIII^e siècle et en les contemplant je n'ai pu m'empêcher de penser à l'idée d'Elie Faure voyant dans les moments artistiques des diverses civilisations comme les instants homologues d'un éternel retour.

Le séjour au Mont Cassin fut encore plus prenant. Dans ce conservatoire de l'humanisme gréco-latin, l'Italie nous est apparue comme le tronc de l'arbre de la civilisation occidentale. Et la grande figure de saint Benoît me semble comme un double trait d'union, trait d'union entre la vie matérielle et spirituelle, trait d'union entre l'antiquité romaine et la civilisation moderne...

Saint Benoît par sa Règle sut insérer la vie spirituelle dans la vie sociale alors que les ermites, ses prédécesseurs, niaient l'une pour vivre l'autre.

Formé par la culture gréco-latine, il coula la pâte chrétienne dans le moule romain. Grâce à ses monastères élevés sur d'anciennes villas, il organisa l'anarchie barbare. Il fut la charnière qui unit le monde antique mourant à la civilisation chrétienne encore en enfance. Et quelles méditations dans Rome ! Rome, paume de la main de la race blanche dont les doigts portent le monde, est, par excellence, le lieu de l'oraison. Chaque pierre est évocatrice et des strates des fouilles montent et défilent les générations successives.

Je suis monté hier du Forum royal et républicain au sommet du Palatin. J'ai erré parmi la multiplicité des constructions gigantesques et un peu cahotiques des palais impériaux, mais j'ai retrouvé l'unité dans le coucher du soleil près du dôme de Saint-Pierre. Les faisceaux de rayons, qui embrasaient la coupole, faisaient de cette vue romaine du haut du Palatin le plus lumineux des paysages spirituels. J'y ai vu l'image de la destinée de l'Italie.

Vive l'Histoire de la Médecine !

Vive Capparoni !

Vive Rome !

Vive l'Italie !

LE VIII^e CONGRÈS INTERNATIONAL D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

(Rome, 22-27 septembre 1930.)

Compte-rendu des travaux (1).

Le VIII^e Congrès international d'histoire de la médecine s'est tenu à Rome du 22 au 27 septembre 1930. Il comprenait environ 230 membres représentant 23 nations. Il a été organisé par M. le Dr P. Pietro Capparoni, professeur d'histoire de la médecine de l'Université de Pise, président; Dr G. Bilancioni, Directeur de la clinique oto-rhino-laryngologique de l'Université de Rome, Dr A. Castiglioni, Professeur de l'histoire de la médecine de l'université de Padoue et les Drs F. et V. Rocchi. Son succès a été éclatant, et les réceptions et excursions qui l'ont accompagné ont témoigné de l'accueil chaleureux fait au congressistes. On en trouvera le souvenir enthousiaste dans l'article ci-après de M. le Dr Delaunay. Nous nous bornerons donc, ici, à caractériser succinctement les travaux du Congrès.

Indiquons tout d'abord que, si ce Congrès porte le n^o VIII après celui de Genève qui fut le VI^e, c'est que les organisateurs ont cru devoir intercaler dans la série des Congrès la section d'histoire de la médecine qui a figuré au Congrès international des sciences historiques qui a eu lieu à Oslo en 1929, et où assistaient M. les Drs Tricot-Royer et Laignel-Lavastine.

Pour la première fois, et ce fut l'originalité du Congrès de Rome, trois problèmes historiques avaient été proposés comme thèmes aux travailleurs, et un rapporteur désigné pour chacun d'eux.

(1) Un compte-rendu détaillé a paru sous la signature de M. le Dr Capparoni dans le numéro de Novembre-Décembre 1930 du *Bullettino dell'Istituto Storico Italiano dell'arte sanitaria*, Année XXIX, fasc. VI.

Les trois questions mises à l'ordre du jour du congrès étaient les suivantes :

1^o *Comment l'Europe au moyen âge se protégea contre la lèpre.* — Rapporteur, P^r JEANSELME (France).

2^o *La renaissance des sciences biologiques aux XVI^e et XVII^e siècles et les relations intellectuelles entre l'Italie et les autres états européens.* — Rapporteur, P^r CASTIGLIONI (Italie).

3^o *Sur la nécessité de rendre obligatoire dans les universités l'histoire de la médecine.* — Rapporteur, M. le P^r SZUMOWSKI (Pologne).

Cette méthode a donné d'excellents résultats ; elle a permis aux rapporteurs de faire une synthèse remarquable des connaissances acquises sur les sujets confiés à leurs investigations et d'en dégager l'intérêt ; A ces séances plénières des discussions ont suivi les rapports et corrigé sur des points de détail les conclusions de leurs auteurs, mais sans sortir des questions étudiées. On a enfin introduit dans nos Congrès cet ordre dont le besoin s'était fait sentir auparavant.

La défense de l'Europe contre la lèpre, au moyen âge, a fait l'objet d'un rapport magistral de M. le P^r Jeanselme ; ce rapport va paraître *in extenso* dans notre Bulletin, et a été résumé dans un article de *Bruxelles médical*, ce qui nous dispense d'en parler plus longuement.

Dans cette section les principales communications furent les suivantes : Jonesco Gomoiu, la lèpre en Roumanie ; Tricot-Royer, les prébendiers sains dans les léproseries belges, curieuse étude qui lui a permis de dépister sur trois cents établissements plus de quarante où existaient ces pensionnaires qui grâce à des revenus inemployés pour les malades trouvaient ainsi pour la fin de leur jour la paix d'un enclos tranquille ; Da Silva Carvalho, les léproseries médiévales en Portugal ; Torkomian, les léproseries d'Arménie, dont la première fut fondée vers 250 de l'ère chrétienne par une princesse arménienne nommée Aghvida, et où l'on traitait par les bains de soleil et les eaux sulfureuses ; J. Hérissay, la lèpre

en Limousin et notamment les deux grandes fondations de la ville de Limoges, St-Jacques des Casseaux, et la Maison-Dieu, qui devaient subsister jusqu'au xvii^e siècle, à l'est de la cité ; Adalberto Pazzini, la lèpre à Rome, et l'histoire de l'hôpital de Saint-Lazare au Monte Mario ; Olaf Hult, l'histoire de la lèpre au moyen âge en Suède.

*
**

La renaissance des sciences biologiques aux xvi^e et xvii^e siècles, et les relations intellectuelles entre l'Italie et les autres pays d'Europe firent l'objet d'un brillant exposé de M. le P^r Castiglioni, dont voici les conclusions :

1^o La Renaissance des sciences biologiques, et la Renaissance de l'art, commencent en Italie, simultanément ; elles ont leur origine dans les événements politiques et sociaux, dans l'orientation de la pensée philosophique vers l'aristotélisme, dans l'œuvre des humanistes italiens et dans la pénétration en Italie des classiques grecs traduits par les Arabes.

2^o Les caractéristiques de la renaissance scientifique sont données par la formation de l'individualisme, le retour à l'étude des auteurs anciens, l'amour passionné pour la nature, la tendance à se libérer du dogmatisme scolastique.

3^o La renaissance scientifique italienne est caractérisée dans ses origines par une orientation esthétique, historique et critique.

4^o Elle se traduit par un mouvement international qui part de l'Italie vers tous les pays d'Europe. Les causes de ce mouvement sont à rechercher dans la tradition des écoles italiennes, la liberté de l'enseignement, les privilèges assurés aux étudiants étrangers, la richesse des collections qui se trouvent en Italie, l'institution de l'enseignement anatomique régulier, l'excellence des maîtres, l'usage du latin comme langue scientifique internationale et enfin la grande activité scientifique des imprimeries italiennes.

5° Le centre de ces relations internationales se trouve d'abord dans les universités italiennes qui sont très fréquentées par les étudiants de tous les pays d'Europe. Vers le commencement du xvii^e siècle lorsque la science expérimentale triomphe avec Galilée, les Universités italiennes ont une période de décadence, et les Académies deviennent le centre de ce mouvement, qui est largement appuyé par les premiers journaux scientifiques.

6° L'esprit et la tradition de grandes écoles italiennes fleurit en Hollande et en Angleterre, en France et en Allemagne, en Suède et en Pologne. Les universités européennes déploient une activité toujours plus vaste, en continuant à maintenir des relations vives et fréquentes avec les écoles italiennes.

Dans la discussion qui suivit, M. le D^r Delaunay rappella que les intermédiaires intellectuels entre la France et l'Italie au xvi^e siècle furent d'une part les chirurgiens militaires, employés aux armées guerroyant outre-monts, comme Ambroise Paré; d'autre part les médecins ou chirurgiens attachés comme domestiques, et aussi comme agents diplomatiques officieux, aux délégués du pouvoir royal ou aux ambassadeurs accrédités auprès des diverses cours italiennes, par exemple Guillaume Bigot qui accompagna Guillaume de Langey à Turin, et Rabelais Jean du Bellay à Rome; enfin les travailleurs isolés qui cherchaient en Italie de meilleures leçons des manuscrits anciens, ou voulaient étudier sur le vif la faune et la flore du bassin méditerranéen, les seules qu'eussent décrites les auteurs anciens, ainsi les médecins naturalistes Pierre Belon et Valerius Cordus.

M. Fosseyeux fit observer que si le latin, comme langue scientifique internationale, fut au début un précieux auxiliaire du mouvement relaté par M. le D^r Castiglioni, il se produisit dès la deuxième partie du xvi^e siècle un mouvement en sens inverse de l'internationalisme linguistique provoquant la traduction de nombreux ouvrages dans les idiomes particuliers. M. le D^r Castiglioni, qui ne l'ignore pas, ajoute que

l'Inquisition s'en émut; elle avait toléré la publication de toutes les spéculations scientifiques en latin, langue des intellectuels, mais elle sévit contre les nouveautés qu'elle estimait dangereuses dès qu'elle les vit transcrites en langue vulgaire. Galilée qui avait publié ses recherches en latin ne fut poursuivi que du jour où elles furent traduites en italien.

Dans cette section les principales communications furent les suivantes : Pr Sudhoff, la gloire de la médecine italienne au moyen âge ; Dr J. Fritz, les médecins polonais disciples de Fabrice d'Acquapendente; Dr Unger les relations intellectuelles entre les divers états européens au point de vue des grandes éditions d'Hippocrate aux xvi^e et xvii^e siècles ; V. Meissen, l'évolution scientifique de Nicolas Stenon et l'Italie ; M. Fosseyeux, les médecins italiens correspondants de l'Académie des sciences de Paris aux xvii^e et xviii^e siècles ; Pr Gabrieli, le flamand G. E. Ecchio (1575-1620?) d'après les manuscrits de cet auteur conservés aux archives de l'Académie des Lincei, dont il fut l'un des fondateurs ; P. Capparoni, cinq lettres inédites à Faber du Bruxellois Adriano van den Spieghel (Adriano Spigheli) qui devint professeur à l'athénée de Padoue, où il succéda à F. d'Acquapendente dans la chaire d'anatomie ; S. Gomoïu, les relations médicales entre l'Italie et la Roumanie ; Antonio Taddei, sur l'endroit où Vesale professait à Pise ses leçons sur l'anatomie (*le palatio veteri domini commissarii pisani*, actuellement palais du gouverneur) ; A. da Silva Carvalho, l'influence de l'Italie en Portugal au xvi^e siècle, due aux émigrés italiens ; Dr Barbillion, les relations médicales de l'Italie et de la France aux xvi^e et xvii^e siècles ; A. Casarini, sur les pionniers italiens de la Croix-rouge ; Dr Mose di Segni, sur les rapports de l'Académie del Cimento et la Royal society de Londres.

..

La nécessité de rendre obligatoire dans les Universités l'étude de la médecine ne pouvait avoir un meil-

leur avocat que M. le Pr Ladislas Szumowski, appartenant à une nation qui sur ce point a devancé le reste de l'Europe. Son plaidoyer fut d'ailleurs appuyé par M. P. Capparoni, Sigerist, Diepgen, Kock, Laignel-Lavastine, qui apporta au Congrès l'étude du P. Ménétrier sur l'évolution de la chaire d'histoire de la médecine à la Faculté de Paris, laquelle va paraître inextenso dans notre Bulletin.

*
* *

Toutes les communications qui ne rentraient point dans ces trois cadres furent groupées dans une section spéciale, où l'on entendit notamment les lectures de M. le Dr R. Neveu de Paris, sur la prophylaxie et le traitement de la peste dans les états barbaresques aux ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles, d'après la correspondance des consuls et des missionnaires lazaristes, de M^{me} A. Pannayotatou, d'Alexandrie, sur la peste de 1837 à l'île de Poros ; de M. G. Favaro, professeur d'anatomie à l'Université de Modène sur la genèse de la singulière écriture en miroir adoptée par Léonard de Vinci, de M. le Dr Renaud, de Rabat, sur le Takwin al-adwiya d'al-Alâi, ouvrage de matière médicale et thérapeutique, disposé en tableaux synoptiques ; du Pr A. Sigerist, de Leipzig, sur le problème de l'historiographie médicale, de Moses sur une caricature médicale juive, (gravure rarissime du ^{xviii}^e siècle : The Jerusalem Infirmary aliasa journey to the Valley of Jehosaphat, qui porte en exergue : Inve-Ribi Tarfon ; sculp. Ribi bag bug), de Gusman, de Naples, sur l'Ecole de Salerne, exaltant les travaux de ses moines, Alfano, Constantin, Azzo, Attone, Jean, qui firent sa valeur et sa gloire ; du Dr Ostachowski sur Jean-Baptiste van Helmont ; du Pr Bilancioni, sur Girolamo Cardano et Leonardo da Vinci ; du Dr Bernard, la médecine et les chevaliers de Malte ; du Dr Zembrzuski, sur le poème médiéval, Schola Salernitana, d'après un auteur polonais du ^{xviii}^e siècle, l'évêque Joseph Zaluski ; de M. le Dr G. Ovio sur l'optique de Léonard de Vinci, de M. le Dr Noé Scalinci

sur l'oculiste médiéval, M. Zaccaria et les sources de sa « Sisilacera », du D^r Gregorio Stellario sur Francesco Maurolico et la physiologie de l'œil ; du D^r Tanfani sur l'eugénétique de J. Cardan ; du D^r Cameron sur Rubia Tinctorum dans l'histoire de la médecine ; de M^{me} Anna Celli sur la fièvre paludéenne chez les poètes, de Virgile à Carducci ; de M. le P^r K. Sudhoff sur la découverte d'un squelette romain près des rives de la Moselle ; de M. le D^r Richard Koch sur l'éducation classique du médecin exigée par la médecine pratique de notre époque ; de M. le P^r Capparoni sur deux sujets médicaux figurant sur une tombe récemment découverte à Ostie ; le D^r E. Chiovenda, sur la fondation des jardins botaniques de Padoue et de Pise ; le D^r Lucius Zeuch, des Etats-Unis, sur les pionniers de la médecine en Illinois ; le D^r Nuyens sur Volcher Coiter, né à Groningue et qui fut professeur à l'Université de Bologne ; le D^r R. Durmstædter sur les Spongia Somnifera, éponges imbibées avec le suc de la mandragore, de la morelle, de l'opium, que l'on séchait et que l'on humectait avec de l'eau quand on voulait s'en servir ; le D^r G. Cuonjo sur Domenico Cirillo, et D^r Raffaele Ciasca sur Dante et la médecine de son temps, le D^r Bilikiewicz, de Pologne, sur la notion de l'acrimonie avant Silviu Delaboë ; de M. le D^r Giordano, sur Antonio Scarpa et ses correspondants étrangers : Brambillo, Loder, Weber, Cuvier ; le D^r de Lint, de Leyde, sur les planches anatomiques de Bartholomé Schœnborn ; le D^r Tricot-Royer sur le 2^e centenaire de la mort de Jean Palfyn (1730-1930), inventeur du forceps.

* *

La publication des travaux en fera seul connaître la valeur, mais il importait dès maintenant, en dépit de la sécheresse de cette énumération, d'en signaler les titres, pour montrer quelles avaient été les tendances et les résultats de ce 8^e Congrès, si diligemment préparé et si parfaitement réussi.

Marcel FOSSEYEUR.

EN MARGE
DU VIII^e CONGRÈS INTERNATIONAL D'HISTOIRE
DE LA MÉDECINE

(Rome, 22-27 septembre 1930.)

Devant les chemises noires.

*Si Palatinas videt æquus arces,
Remque Romanam, Latiumque felix,
Alterum in lustrum, meliusque semper
Proroget ævum...*

(HORACE, Epodes, *carmen sæculare*).

Le lundi 22 septembre 1930, sur le coup de 10 heures du matin, une longue théorie de Romipètes gravissaient, au flanc de l'*Ara cæli*, les degrés du Capitole. Aucune clameur ansérine ne signala l'arrivée des Gaulois, car les seuls animaux symboliques qui demeurent sur la colline sacrée sont deux aigles mélancoliques, et un couple de loups qui dans leur cage, au pied des Dioscures, tournent sans repos. En haut, nivelant les ruines du Temple de Jupiter, une place — le Campidoglio — étriquée entre trois palais médiocres, où l'Empereur Marc-Aurèle, du haut de son cheval, vous accueille d'un geste bénisseur. Au seuil du Palais du Sénateur, une haie de pompiers ; des carabiniers, des laquais en perruque et tout galonnés d'or ; voire, un Suisse imposant, au bicorné emplumé, brandissant sa hallebarde. Dans la vaste

salle d'honneur, sous les plis frissonnants des drapeaux, la foule s'entasse. Aux premiers rangs, les délégués. Sur l'estrade, que domine la statue de Jules César, les autorités : le comte d'Ancora, vice gouverneur de Rome ; M. di Marzio, sous-secrétaire d'Etat à l'éducation nationale qui apporte les saluts du gouvernement fasciste ; les P^{rs} Capparoni, président du Congrès ; Bilancioni, Castiglioni, notre ami, le Sénateur Giordano, Tricot-Royer, président de la Société internationale d'histoire de la médecine, etc., Allocutions officielles et souhaits de bienvenue se succèdent, coupés par les éclairs du magnésium, car les photographes, aussi, sont à leur poste. Après quoi chacun s'esquive, en hâte, pour aller revêtir la tenue protocolaire : mantille noire pour les dames, habit, personnel..... ou d'occasion, pour les hommes ; à midi et demi, les congressistes seront reçus au Vatican.

A la Porte de bronze, on se presse sous l'œil des Gardes Suisses qui déambulent dans leurs chausses bigarrées. Des pèlerins passent et repassent. Enfin, par les couloirs vastes et clairs, notre cortège gagne la salle Clémentine où, de pourpre ou de violet vêtus, s'affairent des camériers. On se range le long des somptueux lambris et bientôt le Souverain Pontife, fait son entrée. Suivie de deux ecclésiastiques, de gardes nobles, et de notre collègue de Alcalde, en grand uniforme de chevalier du Saint-Sépulcre, Sa Sainteté Pie XI s'arrête avec bienveillance devant chacun des assistants que lui présente le président ; et, prenant ensuite place sur son trône, commence en français, et poursuit en italien sur l'avis du P^r Capparoni, une longue allocution. Remerciant les congressistes de leur démarche, Elle commente d'abord le vieil adage auquel, jadis, Elle conforma son existence d'érudit : *Historia magistra vitæ*. Puis, rappelant les noms de Pasteur et de Forlanini, Elle glorifie ceux qui surent reculer les frontières de la mort, et compare au ministère du prêtre le rôle du médecin qui, soucieux du physique, fait œuvre aussi de récon-

moral. Evoquant enfin la grande figure de Léonard de Vinci, qui illustre le programme, Elle rappelle comment ce génie sut unir la science et la foi, et termine en accordant sa bénédiction aux travaux du Congrès, au labeur professionnel de ses membres, à sa famille et à leurs malades (1).

Cette même après-midi, le Bureau du Congrès, suivi de nombreux assistants, se rendit au monument de Victor Emmanuel pour déposer une couronne de lauriers sur la tombe du Soldat inconnu. Ensuite, quoi, un lunch servi dans les jardins du Palais des Conservateurs, permit aux amateurs d'art d'admirer à leur aise les chefs-d'œuvre accumulés dans ces splendides galeries : le *Tireur d'épine*, la *plymnaïste Diane d'Ephèse*, et la *Vénus Esquiline* moins connue, à mes yeux, que la *Vénus de Cyrène* (2) :

Aphrodite, c'est toi, le désir te devine :

De ta bouche un barbare a meurtri le dessin,

Mais tu me souris toute en la fleur de ton sein (3).

Et l'on s'attarde autour des autels sculptés, des niches à figures ; devant le *Vieux pêcheur* d'un réalisme si frappant, et les vestiges d'un autre âge, dispersés au hasard des salons : le buste, au long nez, du czar, où l'effigie de l'illustre, mais indésirable épouse que fut Christine de Suède. Mais les derniers échos du concert s'éteignent dans le parc. Le soleil tombe. Aux pentes de l'*Ara cæli*, un pin parasol se dresse sur le couchant sa fine silhouette ; un dôme, au loin, se profile sur l'or vert du couchant. Le 23, au matin, le Congrès commence ses travaux à Rome, loin, au Transtévère, au Palais Corsini. Il faut traverser le Tibre, — *flavus Tiberis*, — au *Ponte Garibaldi* ou au *Ponte Sisto* ; franchir l'arche vénérable de la *Porta Settimiana*. En marge du quai, aujourd'hui rasé, des ruelles subsistent et telles qu'au temps

(1) Cf. *L'Osservatore Romano*, n° 213, 24 septembre 1930.

(2) Musée national Romain, aux Thermes de Dioclétien.

(3) *Poésies* de SULLY-PRUDHOMME, 1866-1872, Paris, Lemerre, 1872, in-16. *Broquis italiens, Torses antiques*, p. 101.

de Taine, « vieilles maisons sales, lamentables baraques bossuées et jaunies, toutes tachées par l'infiltration des eaux et le contact de la vermine humaine » (1). Au-dessus de ces pittoresques mesures, des palais dressent leurs frontons orgueilleux et les ramures de leurs parcs : la Farnésine, l'Académie d'Italie, et le Palais Corsini, vaste édifice doublé d'un beau jardin dont les palmiers vont rejoindre les frondaisons du Janicule. Un grand escalier à balustres, de larges couloirs encadrés de sarcophages et de bustes antiques, conduisent au second étage, où la vénérable Académie des Lincei, fondée en 1603 par le prince Cesi, nous offre l'hospitalité. On conserve dans la grande salle une belle collection d'instruments de physique anciens, parmi lesquels des sphères astronomiques et télescopes ayant appartenu à Copernic. Au-dessus de l'estrade, les portraits du Roi, de Mussolini et de Cesi. Les orateurs qu'eussent intimidés ces illustres effigies pouvaient reprendre des forces à l'excellent buffet dressé dans un salon voisin.

Pour faire trêve à ces débauches d'érudition, des automobiles nous emmènent, l'après-midi, au lac Nemi. D'abord, c'est la plate campagne de Rome, où se découpent, à l'horizon, des ruines d'aqueducs, quelque tour croulante au milieu d'un bouquet de pins parasols, et les tombeaux de la *Via Appia antica*. Des paysannes portent sur leur tête, avec le geste élégant des canéphores, des vases de terre ou des corbeilles. On croise aussi de ces chars à deux roues décorées qui servent au transport du vin. Sous la capote posée de biais, drapée de toile peinte ou de vieux rideaux, soutenus par des cercles de bois, les voituriers somnolent comme l'escargot dans sa coquille ; et la bête, empanachée, pomponnée, va comme elle peut et fait ce qu'elle veut. A Castel-Gandolfo, commencent les premières pentes des monts Albains, anciens volcans qui ont craché sur

(1) TAINE, *Voyage en Italie*, Paris, Hachette, 1880, 2 vol. in-16, T. I, p. 157.

toute la campagne de Rome leurs laves et leurs tufs ; à l'horizon plat, la mer Tyrrhénienne vaguement miroite et nous débarquons à Genzano, sur les bords de la coupe boisée où, brille au creux d'un ancien cratère, la nappe du lac Némi. Sans doute, nous n'y vîmes point

Diane, ainsi qu'aux nuits antiques,
Le visage penché sur son miroir d'argent, (1)

privilège réservé aux poètes. Mais il nous fut donné de contempler le vaisseau, ou mieux le ponton votif, dédié à la déesse, et qu'on appelle improprement la galère de Caligula. Au fond de l'entonnoir de brèches éruptives et de lapilli, une tente blanche en abrite le squelette échoué sur la vase : large de vingt mètres, long de soixante-dix, à quille plate doublée de plomb, et dont quelques débris, marbres, mosaïques, mufles de bronze avec anneaux d'amarrage, évoquent l'antique splendeur. Il a fallu, pour le repêcher, vider le lac aux trois quarts ; et l'on trace une route nouvelle pour le hisser, à grand renfort de tracteurs, sur la terre ferme. Une érudite et spirituelle allocution du directeur des fouilles, P^r Antonelli, nous met au courant de la découverte, et de ses péripéties. Deux autres galères gisent encore, submergées, au fond du lac.

Le 24, rendez-vous à la Minerve, à l'appel du P^r de Sanctis, à la *Bibliotheca Casanatense*, créée, en 1701 par le cardinal Casanata. Vaste vaisseau, construit et décoré de 1700 à 1729 par Borioni, éclairé de haut par des baies, avec deux étages de rayons desservis par une galerie, et surmontés de bustes et de cartouches. Au fond, œuvre de Legros, la statue du cardinal, auquel deux carabiniers font une garde d'honneur. Dans les vitrines s'étalent, à notre intention, de précieux parchemins et incunables médicaux. Notons un superbe manuscrit enluminé de l'*Historia plantarum* de Dioscoride (xv^e siècle), proba-

(1) P. DE NOLHAC, Le lac de Némi, in *Souvenirs d'un vieux Romain*, Paris, Plon, 1930, in-16 p. 130.

blement exécuté pour Mathias Corvin dont le frontispice porte les armoiries : l'aigle de sable sur fond d'or ; des manuscrits hébraïques : *Opera medica* d'Almanzor (xv^e siècle) ; *de Re medicâ* de Mésué (xvi^e siècle) ; *Haothaoth sepher, Liber signorum* (xvi^e siècle) ; aphorismes d'Hippocrate (xvii^e siècle). Plus loin, une copie manuscrite (xvii^e siècle) de la *Métoposcopie* de J. Cardan. Puis, les premiers produits des presses italiennes : Pline, Celse (Florence 1478), Avicenne (*de viribus cordis*, 1486), Albucasis (*Antidotarium*, Venise 1471), Albert le Grand (*De animalibus*, Rome 1478, Mantoue 1479), le *Conciliator* de P. d'Abano (Venise 1476, Pavie 1490), le *Lilium* de Bernard de Gordon (Naples 1480), de nombreuses éditions de l'*Hortus sanitatis* de Jean de Cuba, et je passe sur les modernes : Fracastor, Paracelse, Matthiolo, Eustachi, Fallope, Prosper Alpin, Malpighi, Ramazzini, Morgagni, Lancisi, Spallanzani, qui figurent aussi en bons exemplaires.

Le même jour, après midi, sous la conduite de l'érudit D^r Canezza, visite de l'hôpital du Saint-Esprit, le plus vieil hôpital de Rome, qui, d'un précédent asile de pèlerins fondé, puis cédé par les rois d'Angleterre, a aussi gardé le vocable de *Sancta Maria in Saxia*. Des bâtiments du xv^e siècle, encadrant un beau cloître à arcades, abritent aujourd'hui la direction générale des hôpitaux romains, où nous accueillent M. Adolfo Cotta et le commandeur Corelli. Dans la salle d'honneur, au plafond caissonné, des fresques somptueuses de la deuxième moitié du xvi^e siècle, rappellent les agrandissements projetés sous le Pape Eugène IV ; l'impulsion donnée aux travaux par Sixte IV ; l'investiture conférée par Grégoire XIII au premier directeur ; et la légende de l'enfant mort qui marque l'origine de l'établissement. Un manuscrit, commencé au début de 1446, sous le titre de *Liber fraternitatis Sancti Spiritus et Sanctæ Mariæ in Saxia de Urbe*, porte le texte d'une bulle d'Eugène IV, contresignée par le Pontife et par ses cardinaux, et celui d'une autre bulle de Sixte IV. On

y inscrivait les noms des innombrables pèlerins à qui l'offrande d'une aumône méritait des indulgences.

Au premier étage, à côté de la salle d'honneur, subsiste, intacte, la bibliothèque de Lancisi. Médecin de trois papes, Innocent XI, Innocent XII et Clément XI, il donna ses livres, de son vivant, en 1714, à l'hôpital du Saint-Esprit, et légua, par testament, des fonds considérables pour l'entretien et l'accroissement de cette collection. On y voit encore dans le cadre imposant des rayons surmontés de vieux vases de pharmacie, le buste et la chaire du grand homme. Ça et là, des sphères astronomiques et géographiques ; et une curieuse armoire close, en forme de kiosque, à l'intérieur de laquelle, pour que rien ne s'en perdit, on pulvérisait le quinquina.

Des bâtiments du XII^e siècle, deux immenses nefs subsistent, bout à bout, séparées par une chapelle, où resplendissent les marbres d'un autel de Palladio. Elles sont toujours affectées au service des malades. L'une d'elles, la salle Baglivi, garde de massives armoires du XVI^e siècle, un bandeau de fresques des XIV^e et XVI^e siècles, et une magnifique porte de marbre de 1480 qu'une discipline sévère a protégée des dégradations.

On travaille à l'agrandissement de l'hôpital. Déjà est édifié le superbe laboratoire central des hôpitaux, aux escaliers de marbre, et pourvu des installations les plus modernes. Au rez-de-chaussée, une plaque porte cette inscription :

REGNANDO S. M. VITTORIO EMANUELE III
PER LA FERMA VOLONTÀ DI S. E. BENITO MUSSOLINI
CAPO DEL GOVERNO, DUCE DELLA NUOVA ITALIA
SONO STATI COSTRUITI
A SERVIZIO GENERALE DEL PIO ISTITUTO DI S. SPIRITO
E DEGLI OSPEDALI RIUNITI DI ROMA
QUESTI NUOVI LABORATORI SCIENTIFICI

Roma, 28 ottobre 1929, anno VII E. F.

Le 25 septembre, à l'aube, les congressistes s'entassaient, place de Venise, dans les vastes auto-cars qui devaient les conduire au Mont Cassin. La banlieue franchie, usines, masures, fondrières et terrains vagues, on débouche dans la plaine nue où paissent quelques troupeaux. La caravane se dirige vers les monts du Latium qui s'estompent dans les brumes violettes du matin. Le brouillard, peu à peu, se dissipe ; mais des buées rampent encore, et s'effilochent au flanc des pentes, où, comme des fumées, montent du creux des vallons. La route s'accidente. On dépasse Labico ; Valmontone, sur sa falaise de tuf volcanique, avec une église à coupole ; et c'est maintenant un vaste plateau ondulé, découvert et désert, où quelques troupeaux de moutons tondent l'herbe rasé ; région analogue au pays Arverne, comme lui volcanique, dominée à droite par les Monts Lepini, pelés, côtelés par l'érosion ; à gauche par les pentes nues ou boisées du pays Hernique, où se perchent les blanches maisons d'Anagni. Ferentino ! La route se peuple d'attelages de bœufs longicornes ; de bourriquets pliant sous le faix des fagots ; d'autres bêtes, de somme aussi, paysannes en haillons, et portant haut, toutefois, leur tête chargée de corbeilles ou d'amphores. Et tout ce monde se rend au marché de Frosinone dont les rues escarpées s'encombrent d'ânes et de marchands. A — pic des falaises Volsques ; à — pic des hautes maisons. Un instant, on fait halte au bord de la terrasse, au-dessus de la plaine d'oliviers qu'encadrent les montagnes bleues ; le temps de savourer quelques muscats blonds et doux comme le miel. Et la route redescend vers le riche terroir de la Campanie, bordée de grands roseaux glauques (1), et de vignes tantôt étalées en berceau, tantôt enlacées d'ormeaux alignés qui leur servent de tuteurs :

Frondosa vitis in ulmo est,

disait Virgile (2).

(1) *Arundo donax* L.

(2) Egl. II, 70.

On se rapproche du versant tyrrhénien des Apennins, grandes côtes blanches, arides et nues du mont Cairo, avec Roccasecca que domine, de haut, le château natal de Saint-Thomas-d'Aquin ; Aquino, patrie de Juvénal ; enfin Cassino (jadis San Germano). En haut, très haut, se profile sur le ciel le carré des bâtiments abbaciaux ; au-dessous, sur un premier contrefort, les ruines du château dont les vieux remparts dégringolent sur la pente, surplombant la ville allongée à ses pieds. Mais, pour gagner le monastère, il faut encore grimper 9 kilomètres d'une route en lacets où nos moteurs s'essoufflent, où l'un des cars se cogne à un tournant ; pentes de rocaïlle grise, couvertes de bouquets de chênes verts, de buissons de lentisques, de raquettes de cactus, de touffes grasses d'agaves ; des murs de pierres sèches soutiennent des rangées d'oliviers ; on respire l'arome des labiées brûlées de soleil ; et de petits cyclamens, sans feuilles, jaillis des fissures, dressent leur corolle rose au flanc des rochers.

A la porte de l'abbaye, des mendiants. Et l'on entre. « Au bout d'un long porche en pente, on aperçoit une cour entourée de colonnes. De là, un large escalier élève ses gradins jusqu'à une cour plus haute munie aussi de ses portiques ; les statues des abbés, des princes, des bienfaiteurs font autour des murailles une assemblée silencieuse. Au fond, s'ouvre l'église ; du portail, on suit les rangées de colonnes, la courbe des arcs qui tranchent l'azur, puis au-delà, dans la poussière lumineuse, l'ample architecture des montagnes. Pierre et ciel, il n'y a rien d'autre ; cela donne envie d'être moine » (1).

Un R. P. bénédictin nous escorte dans l'église : plafonds d'or caissonnés, coupoles, fresques, stalles sculptées, frontons, statues, colonnes torsées, marbres : mosaïques multicolores : un éblouissement. Sous le grand autel, on conserve les reliques de Sainte Colastique et de Saint Benoît qui fonda l'abbaye en

(1) TAINÉ, *Voyage en Italie*, Paris, 1880, T. I, p. 112.

l'an de grâce 529. La crypte moderne, que contribuèrent à édifier des dons royaux, voire impériaux, s'ouvre entre des pilastres de granit rouge, brut ou poli, dont l'architecte a su tirer de curieux contrastes et de singuliers chatoiements. Aux voûtes, d'éclatantes mosaïques ; aux parois sur fond d'or, toute une hagiographie aux profils hiératiques, taillés par l'Ecole de Beuron ; ensemble composite, inspiré des styles assyrien, égyptien, byzantin, et qui, malgré son éclat ne manque ni de sobriété ni de grandeur.

Dans la bibliothèque, voûtée, aux pilastres surmontés de bustes pieux, encombrée de mappemondes ; et dans une salle voisine, s'étaient, à notre intention, d'autres richesses : chartes et diplômes, chargés de sceaux vénérables, dont le fameux parchemin de la comtesse Mathilde ; manuscrits précieux : deux *Herbaria* des ix^e et xi^e siècles ; une astronomie du ix^e ; un Paul d'Egine du xi^e ; le *De Universo* de Raban Maur (xi^e siècle) ; la *Practica medicinalis* de Gautier d'Agilons (xiv^e-xv^e siècle) ; un manuscrit autographe de Saint Thomas d'Aquin ; des antiphonaires, des Evangéliaires superbement enluminés ; des partitions autographes de Pergolèse et de Paisiello. Puis des incunables : le *Lilium* de B. de Gordon, 1498 ; les œuvres d'Albert le Grand, 1495 ; le *De Venenis* de P. d'Abano, 1475 ; *Matthæus Sylvaticus* ; des éditions aldines.

Mais voici l'heure du déjeuner. Et tandis que les dames, — *Ne nos inducas in tentationem*, — ne sont admises à se restaurer qu'en dehors de la clôture, l'aimable invitation du R. P. abbé convie les représentants du sexe fort à la table des moines : réfectoire immense où le pinceau du Bassan a reproduit, sur tout un pan de muraille couvert de figures entassées, le miracle de la *Multipliation des pains*. Aussi furent violées, au profit de notre menu, les prescriptions quantitatives fixées par le *poids de Saint Benoît*.

Les historiens de la médecine ne pouvaient oublier qu'au Mont Cassin, fleurit jadis le chroniqueur Paul Diacre ; que de ces cloîtres descendirent à Salerne,

pour enseigner l'art hippocratique, ces moines qui s'appelèrent Alfano (1), Constantin l'Africain, Azzo, Attone; Giovanni; pléiade que l'érudition de Capparoni a renforcée de quelques maîtres trop oubliés (2). Et les monuments de la science antique nous furent conservés par l'obscur labeur de ces copistes obstinés qui n'ont pas même laissé de nom. En souvenir du passage du Congrès au Mont Cassin, fut offerte à l'abbaye une plaque commémorative, où l'artiste, Mistruzzi, a gravé dans le bronze, un moine penché sur son pupitre, avec cette inscription :

CASINATI ARCHICÆNOBIO
MEDICARVM RERVVM SCRIPTORES
VNDIQVE ROMÆ IAM CONGRËGATI
AD SPLENDIDVM IN TENEBRIS ÆTATIS MEDIÆ
ITALIS ORBIQVE LV MEN
PLVRIMI CONVENIENTES
DIV SERVATÆ MEDICÆ ARTIS
MERITAM REDDVNT LAVDEM
GRATI ANIMI ERGO
MCMXXX.

Puis ce fut le retour, au crépuscule qui, du trajet du matin, fit un décor nouveau : le profil net des monts, en dentelures mauves, sur le ciel clair; puis de l'horizon rapidement assombri, d'obliques rayons tombant encore sur l'Appenin, dorant un village insoupçonné; la noire silhouette d'une tour carrée dressée sur le couchant; enfin, la nuit, illuminée, dans le lointain, par la grande lueur de Rome réfléchie sur le ciel noir.

C'est à l'Institut national médico-pharmacologique Seroño que s'ouvrit la séance du lendemain. L'Institut

(1) Cf. E. WICKERSHEIMER, *Note sur les œuvres médicales d'Alfane, archevêque de Salerne*, Janus, 34^e année, 1930, p. 274-278, et t. à p., Leyde, Impr. Brill., 1930, in-8°.

(2) Cf. P. CAPPARONI, *magistri Salernitani nondum cogniti*, Londres, J. Bale, 1923, V, 68 p. in-8°.

fabrique différentes spécialités pharmaceutiques, principalement opothérapiques. Il possède une belle bibliothèque, surtout consacrée à la thérapeutique, à la physiologie, à la chimie biologique. Mais la Direction ne se désintéresse pas de l'histoire de notre art: elle a assumé la publication des *Profili biobibliografici di medici e naturalisti celebri italiani*, de Capparoni, et de l'admirable *Bibliographia medica Pedemontana* de Bilancioni. Une aimable allocution du P^r Serono, un lunch, et la visite des laboratoires occupèrent le reste de la matinée.

Le soir, rendez-vous au Palais des Filippini, où le comte d'Ancora et le très distingué président de la *Società di Storia Patria*, sénateur Calisse, reçurent les Congressistes avec la plus parfaite courtoisie.

Sous les vastes lambris de la Bibliothèque Vallicellienne, où pompiers et carabiniers rendaient les honneurs, l'aimable D^r Canezza voulut bien, derechef, se faire notre guide, et attirer notre attention sur les pièces les plus intéressantes, incunables et manuscrits, dont la fameuse *Biblia sacra celeberrimi Alcuini Angli, S. Bedæ discipuli* (VIII^e-IX^e siècles). Cette collection fut la première bibliothèque publique de Rome. Elle fut fondée par Saint Philippe de Néri. On y conserve à part la bibliothèque personnelle du fondateur de l'Oratoire italien, et qui renferme encore un ouvrage de Césalpin. Ce dernier était uni par les liens de l'amitié à Philippe qui, dit-on, le fit venir à Rome, où il devint professeur au Collège de Sapience et archiâtre de Clément VIII. Césalpin prodigua également ses soins au bienheureux Philippe. Il nous apprend que son client souffrait d'une telle hypertrophie cardiaque, que le cœur semblait battre sous la peau. Lorsqu'il mourut en 1595, Césalpin fit l'ouverture de son corps, et il se trouva qu'en effet la paroi thoracique, usée par le choc de l'organe, (ou de quelque anévrysme?) était effondrée en cet endroit. Lorsqu'on ouvrit, il y a quelques années, la châsse qui renferme les restes du saint, les traces des incisions nécropsiques pratiquées par Césalpin apparurent visiblement.

Le samedi 27 fut le dernier jour de la session. Je dois avouer que les attraits de la Rome antique, et les trésors artistiques de la Renaissance firent quelque tort à l'ultime séance; et laissant l'appariteur solitaire balayer la poussière scientifique des Lincei, nombre d'adhérents allèrent explorer les Catacombes; évoquer, à Saint-Louis des Français, la tendre mémoire de Pauline de Beaumont; contempler, une dernière fois, les ruines du Forum de Trajan, repaire de chats maigres accroupis, comme des sphinx, sur les colonnes brisées; ou parcourir les Musées du Vatican gracieusement ouverts à leur curiosité.

Le soir, un banquet réunit les congressistes à l'Hôtel de Russie, via del Babuino; et des applaudissements nourris témoignèrent aux organisateurs, en particulier au président Capparoni et au secrétaire général Rocchi, la reconnaissance de tous.

Nul ne goûte au charme de la Ville Eternelle sans en garder l'attrance, et le secret dessein d'y revenir quelque jour. Ceux dont la jeunesse fut formée aux leçons de l'Antiquité et des bonnes lettres se replongent sans surprise en sa lumière dorée comme dans l'air d'une seconde patrie; ils y retrouvent les souvenirs classiques ou les émotions de jadis et comme, aux lèvres d'une vieille nourrice, l'écho de leurs chansons d'enfants. Heures trop brèves!

« O Rome, écrivait déjà Sainte-Beuve, au lieu de jouir de toi en possesseurs légitimes, nous te sacageons en huit jours, comme des Barbares... Que ceux qui ont pu se nourrir de toi lentement devraient être forts! Pour nous qui ne jouissons de toi qu'à la hâte, à la sueur de nos fronts, et qui devons comme t'arracher aux destins, nous t'emportons en lambeaux et comme des barbares, mais aussi comme des fils, dans nos cœurs » (1).

D^r Paul DELAUNAY.

(1) C. A. Sainte-Beuve, *Voyage en Italie* (Coll. Les variétés littéraires, Paris, G. Crès, 1922, petit in-8°, arré, p. 20.

SOUVENIRS MEDICAUX D'ITALIE

Par Marcel FOSSEYEUX.

Parmi tous les tombeaux des papes qui ornent la basilique de Saint-Pierre, il en est un que Stendhal appelle « l'effroyable tombeau », c'est celui d'Alexandre VII Chigi ; le pape est à genoux, on le voit entouré de figures de femmes représentant la Justice, la Prudence, la Charité, et sur le soubassement un énorme squelette de cuivre doré soutient une des draperies de marbre jaune : c'est le dernier ouvrage du Bernin. Cette représentation de la mort est bien la plus saisissante que je connaisse avec l'écorché de Ligier Richier, à Bar-le-Duc. Stendhal ajoute que les habitants de la Sabine, après l'avoir contemplé, s'en retournent dans leurs montagnes bien meilleurs catholiques ; il faut, dit-il, que le peuple respire la religion par tous les pores. N'est-ce pas déjà ce qu'exprimait le Tasse ? On plane sur la ville des tombeaux, elle enseigne à mourir :

*Cadono le citta, cadono i regni,
E l'uom d'esser mortal per che si solegni.*

A Saint-Louis des Français, la mort nous apparaît sous des dehors moins tragiques, et Pauline de Beaumont, étendue sur son lit, « morte dit l'inscription, d'une maladie de langueur », nous en donne une vision apaisée et presque consolatrice (1).

Dans cette même église nous rencontrons le tombeau de Natalis Salicet, archiâtre de Pie VI, mort en 1789, et, ce qui est moins connu, celui de Frédéric Bastiat mort pthisique à 49 ans, en 1850.

Mais revenons au Vatican, remarquons à la chapelle Sixtine, dans le Jugement dernier, à gauche, cette

(1) Y.-M.-P. PAILLERON, les inspiratrices, *Pauline de Beaumont*, Paris, 1930.

étrange tête de mort qui se dresse sur un corps vivant, symbolisant, si l'on peut dire, la Résurrection en marche et souvenons-nous de ces vers de Verhaeren :

« Et, le grand florentin Michel-Ange, sombre âme,
N'aurait certes tordu entre ses vastes mains,
Avec un tel excès tout le tumulte humain
Rué en bonds et vols et meutes colossales,
S'il n'avait eu d'abord pour éclaireur Vésale.

Arrêtons-nous devant la tapisserie tirée des cartons de Raphaël, représentant la guérison du boiteux par Saint Pierre ; évoquons les coutumes étrusques devant le lit funèbre, *letto e porta vivanda*, où l'on disposait des aliments pour le mort, et au musée égyptien, n'oublions pas de regarder ces vases d'albâtre, où l'on conservait les entrailles des morts : *vasa detti canopei per conservare le interiora dei cadaveri imbalsamenti*, dit l'inscription, et qui nous rappellent ces terres cuites votives en forme d'entrailles, de mains, d'oreilles, etc., trouvées au fond du Tibre et exposées dans une vitrine du Musée des Thermes (1).

Mais il est temps de nous détacher de toutes ces images funèbres. Pénétrons à la Pinacothèque, après avoir salué au passage de multiples Esculapes, et contemplons la fresque de Melozzo da Forlì qui représente Platina devant Sixte IV, ce pape qui fut un grand constructeur, et l'un des fondateurs de la Vaticane. Il vient de nommer Platina bibliothécaire ; le personnage vu de profil est le cardinal Giulio, le futur Jules II ; quand au portrait du pape, il est saisissant. Nous savons que Platina recevait pour lui et trois adjoints, trois écus d'or par mois, en plus du logement ; cet homme qui faisait ainsi une fin au milieu de la sérénité des livres, avait eu jusqu'alors une vie mouvementée, comme beaucoup de romains

(1) Elles ont été étudiées par le Dr F. Regnault : Les ex-voto polychromes de l'antiquité, in *Bull. Soc. Hist. Méd.*, 1926, p. 135-150, avec reproductions. Dès 1857 Charcot et Dechambre avaient étudié un de ces ex-voto en marbre, *Gaz. hebdomadaire de médecine et de chirurgie*, t. V, p. 425-457.

de son époque; entré au service du cardinal Fr. de Gonzague, il avait obtenu, sous Pie II, une charge



Cliché Escalape.

Portrait de François Redi (1626-1697) au Musée des Offices,
par un peintre inconnu.

au collège des abrégiateurs, créé à Rome pour rédiger les actes publics; cet office ayant été supprimé par Paul II, il était resté sans emploi, et écrivit une lettre violente au pape, le menaçant de poursuivre

la convocation d'un concile pour rétablir ces fonctions; jeté en prison, au château Saint Ange, il y fut traité pendant quatre mois avec rigueur, puis relâché; mais son affiliation à l'Académie de Pomponius Lætus qui passait pour grouper des incrédules le fit arrêter à nouveau; il fut détenu pendant un an; relâché en 1469(1) il fut en 1475, pourvu du poste dont nous venons de parler, qui lui permit de rédiger son *opus in vitas summorum pontificum*, paru à Venise en 1479, et traduit en français en 1519; mais, entre temps, il avait publié à Rome, 1473, puis à Venise, 1475, le petit traité qui nous intéresse, intitulé: *De honesta voluptate et valetudine*, qui fut maintes fois réimprimé, et traduit en français, à Lyon, en 1505, à Paris en 1539, par Christol Desdier, et pendant presque tout le xvi^e siècle.

L'intérêt de ce Traité d'hygiène est de nous initier à la vie de banquets et de luxe de la cour romaine à cette époque, tout en proposant d'y mettre un frein et de nous inviter « à réprimer et à mitiger nos perturbations, sinon nous déclinons, ainsi que dit Tulle en son quart livre de ses questions tusculaines »; ne nous raconte-t-il pas l'histoire de ces deux cardinaux se disputant une lamproie qu'ils poussèrent à cent ducats, sans compter les achats de murènes et d'huitres de Baïes? Ces poissons étaient alors la chair la plus recherchée des gourmets; P. Giovio, évêque de Nocera, public à Rome en 1524, son *De piscibus romanis* dont Rondelet s'inspire dans son *De piscibus marinis*, paru à Lyon en 1554, et traduit par Laurent Joubert en 1558 sous le titre d'*Histoire entière des poissons*. Ces livres de régime se multiplient à mesure qu'on avance dans le xvi^e siècle; Gaspare Forella, médecin de Jules II, publie en 1506 un *Pro regimine seu preservatione sanitatis, de loculentis et poculentis*; Mathieu Curtis dédie au cardinal Borromée son *De Prandii ac cœnæ modo libellus* en 1562; Vincenzo Cervio fait paraître à Venise son *Il Trinciante* en 1581 et

(1) MOTTA, Emilio Platina e papa Paul II, in Arch. Soc. rom. di storia patria. 1884.

Bart. Scappi, le cuisinier de Pie V, publie également à Venise ses *Opera* en 1570. La traduction par Desdier de l'ouvrage de Platina se vendait rue Saint-Jacques, à la queue de Renard; elle fut réimprimée en 1586 sous le titre de Grand Cuisinier de Platina; ce dernier qui s'appelait en réalité Sacchi, mais qui avait pris le nom de son village, près de Crémone, était mort en 1481, et ses familiers avaient fondé une société « les amis de Platina » (la mode n'en est pas d'aujourd'hui), qui commémoraient son anniversaire, comme il convient, par un banquet, dans la maison qu'il s'était fait construire sur le Quirinal.

N'oublions pas également, à la Pinacothèque, d'admirer ces petits tableaux de l'Ecole de Lorenzo Monaco, qui représentent sous une forme touchante les œuvres de Miséricorde, et proviennent de l'Hôpital des Pèlerins, ce Saint Jérôme du Vinci, saisissant de maigreur et de spiritualité, et ce Saint Erasme du Poussin, dont les entrailles s'enroulent sur un treuil, sans que les spectateurs de la scène se détournent de cette horrible vision.

Avant de quitter le Vatican, retournons à la Chapelle Sixtine contempler la fresque de Botticelli connue sous le nom de la Purification du lépreux; la scène s'inspire d'un passage du Lévitique qui traite des lois de la pureté (1) : « Le lépreux pour être purifié, devra être amené au prêtre qui l'examinera. S'il est guéri de la lèpre, il (le prêtre) fera prendre pour le purifier deux oiseaux purs, tout vivants, du bois de cèdre, deux cordons cramoisi et de l'hysope. Sur l'ordre du prêtre, on égorgera l'un des oiseaux au-dessus d'un vase plein d'eau vive. S'emparant de l'oiseau vivant, du bois de cèdre, des deux cordons de cramoisi, de l'hysope, le cohen trempera le tout dans le sang de l'oiseau égorgé au-dessus des eaux vives; il fera sept fois l'aspersion sur l'homme à purifier de la lèpre, et dès que celui-ci sera pur, le prêtre

(1) Cf. D^r TRÉNEL, Çaraath, la lèpre biblique, le chap. XIII du Lévitique et le traité Negaiym, in *Paris médical*, 30 août 1930.

lâchera dans la campagne l'oiseau vivant ». Sur la peinture qui retrace les apprêts et les phases de cette cérémonie, le lépreux est représenté par une sorte de jeune page à longs cheveux, qui montre la plaie de sa jambe ; cette scène fait partie de la série des six fresques de la Vie du Christ, parmi lesquelles se trouve celle de Cosimo Rosselli, qui représente la guérison du lépreux, d'après Matthieu (VIII).

La fresque de la Purification du lépreux se double d'une autre scène, la Tentation de Jésus-Christ, qui se place sur le faite d'un édifice qui est l'hôpital de San Spirito. C'est le plus ancien, ou du moins le plus célèbre de Rome, il conserve ses deux nefs du XII^e siècle, sa porte de marbre de 1480, ses armoires du XVI^e siècle, son autel de Palladio. V. Rocchi en a donné récemment une description détaillée (1) ; comme tous les anciens établissements, il recevait les malades, les pèlerins, et distribuait des aumônes de toutes sortes. Il a heureusement conservé ses archives ; on y trouve notamment l'historique de la procession instituée au XV^e siècle, des filles bâtarde qui y étaient élevées par charité ; elles défilaient deux par deux, celles qui avaient l'intention de devenir nonnes habillées en mariées, les autres en vêtements simples ; les sbires pontificaux les escortaient, pour empêcher, paraît-il, les enlèvements ; des maris s'offraient pour ces pauvres filles ; c'était d'ailleurs le but de cette exhibition. Celle de 1519 (2) fut particulièrement fastueuse, grâce aux fonds donnés par les cardinaux et les citoyens romains. Montaigne assista à celle de 1581 le Dimanche de la Quasimodô ; il l'appelle la cérémonie de l'aumône des pucelles ; elles étaient au nombre de 107 et reçurent 35 écus et une robe blanche (3). Une autre procession avait été instituée par Innocent III en 1208, celle où les chanoines

(1) V. ROCCHI, *Un ospedale che scompare, l'ospedale di St Spirito in Roma, Riv. ospedaliera*, II, 1912.

(2) Q. QUIRINI, *La beneficenza romana*, Rome, 1892, p. 317. La procession dura jusqu'au XVIII^e siècle.

(3) *Le Voyage d'Italie*, éd. Laubrey, 1909, p. 265.

de Saint-Pierre portaient chaque année à l'hôpital le Suaire, *le Volto Santo*, conservé à la basilique, ainsi que nous l'apprend un compte de la maison de l'aumône de Saint-Pierre de Rome, extrait du 1^{er} volume de la série des *Intrôitus et exitus* des archives du Vatican, et publié par le regretté Maurice Prou (1).

C'est à San Spirito, de même qu'aux hôpitaux de la Consolation et de Sain-Jean-de-Latran que se rendaient, vers le milieu du xvi^e siècle, pour visiter les malades et les blessés, les membres de cet Oratorio (2), fondé et dirigé par Philippe Néri, et qui devait, transformé, prendre l'essor que l'on sait; les oratoriens étaient alors de pieux laïcs qui s'exerçaient au commentaire de lectures spirituelles, Denys le Chartreux, Gerson, Richard de Saint-Victor, Sainte Catherine de Sienne, la Vie du Bienheureux Colombini, de Feo Belcani; ils trouvaient aussi dans les hôpitaux un terrain propice à éprouver le zèle puisé dans leurs réunions. Vie curieuse que celle des hôpitaux d'alors où l'on entraît à sa guise, où le premier venu prenait le tablier d'infirmier, où exhortait les malades au repentir et à la pénitence; c'était un champ d'expériences religieuses autant que temporelles; on voyait d'ailleurs les mêmes mœurs à Paris, à l'Hôtel-Dieu et à la Charité. Parmi les premiers adeptes de Philippe Néri, se trouvait le médecin Battista Modio qui avait publié en 1554 un livre presque licencieux, un *Il Convitto*, puis, dans un opuscule sur le Tibre, *Il Tevere* (1556), il avait réclamé la restauration des anciens aqueducs pour fournir à la population une eau meilleure que celle du Tibre, productrice de fièvres et d'épidémies, enfin il entreprit des *Commentaires* aux *Laudes* de Jacopone de Todi (1558), le fameux poète de la Pianta della Madonna, l'auteur favori de l'Oratoire naissant. On peut encore voir, attenant à l'église de la Vallicella, construite pour les Oratoriens, la chambre de Philippe et une

(1) Revue : *Le Moyen Age*, Juillet-Déc. 1917-18.

(2) PONNELLE et BOUDET, *St-Philippe Néri et la Société romaine de son temps* (1515-1595), Paris, Bloud, 1927.



Cliché Æsculape.

Portrait d'André Césalpin (1524-1603)

Peinture du XVII^e siècle.

partie de ses livres à la bibliothèque voisine, la Vallicellana. Quand mourut le célèbre saint, son autopsie fut faite par deux médecins de ses amis, Vettori et Zerla, pour rechercher l'origine de cette palpitation extraordinaire de la poitrine dont il était agité; ils trouvèrent certaines côtes brisées et le cœur volumineux. De nouvelles constatations furent faites par Andréa Cesalpin quand la sépulture fut ouverte en 1599 (1). La cause surnaturelle de l'origine de cette palpitation fut combattue par Fernel, Albertini, Lancisi, cités par Benoît XIV dans son ouvrage sur la Canonisation des Saints (*De servorum Dei beatificatione et beatorum canonizatione*).

On doit aussi une visite dans l'île du Tibre à l'Hôpital des *fate bene, fratelli*, ces Frères de Saint-Jean-de-Dieu, qui tirent leur nom populaire de l'ultime recommandation que leur fit leur saint patron : « Mes frères, faites-le bien ». Ils montrent non sans fierté dans leur parloir une bulle toute récente de Pie XI (Elle date du 28 août 1930), qui déclare Jean de Dieu et Camille de Lellis (2) protecteurs des infirmiers et infirmières du monde entier. On voit aussi dans leur salle capitulaire tous les portraits de leurs supérieurs depuis 1587, la plupart italiens; dans leur pharmacie sont quelques vieux pots de faïence ancienne; la cour ressemble à quelque patio, les salles n'ont d'ailleurs aucun caractère, mais le site en face de la vieille église de Saint-Barthélemy, dans un des plus vieux quartiers de Rome, est du plus heureux pittoresque.

Quelle page eût ajoutée Châteaubriand à sa lettre à Fontanes du 10 janvier 1804, dont Sainte-Beuve déclarait « qu'en prose il n'y a rien au-delà », s'il eût su

1. Angeli VICTORII, Balneoregiensis philosophi et medici romani medica disputatio. De palpitatione cordis et de fractura costarum S. Ph. Néri, 1613. Césalpin, botaniste et médecin, fut aussi un philosophe qui eût le souci de rétablir l'aristotélisme vrai contre l'aristotélisme conventionnel du moyen âge. Ses *questions péripatéciques* viennent d'être traduites par Dorolle (1929) dans la Coll. de textes pour servir à l'histoire de la pensée moderne.

(2) J. FÈVRE, Vie de St Camille de Lellis, P. 1885.

ou se fut rappelé, que l'assainissement de la campagne romaine au moyen âge était dû à des religieux français, à Odon, fondateur de Cluny, lequely vint chaque année à partir de 936 visiter ses disciples, qui y étaient établis, et deux siècles plus tard, aux cisterciens, aux fils de Saint-Bernard, appelés par Alexandre III ! (1) N'a-t-il pas noté que c'étaient deux français, Poussin et Claude Lorrain, qui avaient le mieux rendu la lumière et l'« inconcevable grandeur » de la campagne romaine ?

Mais où sont tous les hôpitaux de pèlerins dont l'abbé Piazza, des Oblats de Milan, nous a laissé la description (2), l'hospice Saint-Yves où s'arrêtaient les Bretons (3), vicolo delle Campana, l'hospice de Saint-Stanislas, via delle Botteghe Oscure, dont M. Mathieu Loret vient de retracer l'histoire dans *Sa vie polonaise à Rome au XVIII^e siècle* ? Presque toutes les nations avaient à Rome leur hôtellerie, c'étaient les *Spedali nazionali* par opposition aux hôpitaux romains.

Les Bourguignons auxquels se rattachaient les Comtois, descendaient via del Mortara, à l'hôpital Saint-Claude (4), les Autrichiens à St-Andrea della Valle, les Catalans à Sainte-Marie du Montferrat, les Arméniens à Sainte-Marie l'Egyptienne, les Lombards à Saint-Ambroise, etc.

Il faut lire les ouvrages de Bédier sur les *légendes épiques* (t. III) et de Mâle sur l'*art religieux* au XIII^e siècle pour se faire une idée de l'émotion des pèlerins quand ils apercevaient du haut du Monte Mario cette Rome si longtemps désirée, la « Rome d'or, maîtresse du monde, rouge du sang des martyrs, blanche du lys des vierges ».

(1) Anna CELLI, *Bull. Ac. de Méd.*, 1925, p. 927.

(2) PIAZZA, *Opere pie di Roma*, Rome, 1679, dédié à Innocent XI.

(3) P. POCQUET DU HAUT-JUSSÉ, *La Compagnie de Saint-Yves des Bretons*, à Rome, *Mém. d'arch. et d'hist. de l'Ec. de Rome*, t. XXXVII, 1918-19.

(4) CASTAN, *La confrérie, l'église et l'hôpital Saint-Claude des Bourguignons à Rome*, in *mém. Soc. ém. du Doubs*, 5^e livre, t. V, 1880.

C'était l'époque où les inondations du Tibre provoquaient des épidémies et des disettes terribles, et où les pèlerins allaient implorer en masse Saint-Sébastien, à sa chapelle de la Voie appienne (1). Quant aux remèdes des médecins ils ne différaient pas beaucoup de ceux des autres pays, sinon que l'on usait beaucoup contre de multiples affections des vipères de Tivoli. Sauf l'archiâtre du pape qui était logé au Vatican, et qui recevait le vin, mais non la nourriture, les autres étaient mal payés ; ils recevaient deux giuli par jour, et devaient traiter les indigents. Leur collège de douze membres se recrutait par cooptation, et ils devaient être nés à Rome, de parents romains et avoir subi à Rome l'examen du doctorat, qui ne paraît pas avoir été bien difficile ; comme moralité on exigeait seulement qu'ils n'aient point commis d'homicide... volontaire (2).

Au surplus les papes ne se gênaient pas pour avoir recours à la science des médecins juifs. Innocent VII avait pris pour médecin, Elia Sabbati, et lui avait accordé le droit d'exercer en liberté.

Nombre de cardinaux en firent autant. Innocent VIII permit à un empirique juif de pratiquer sur lui la transfusion du sang ; trois jeunes gens se prêtèrent à cette tentative ; ils en moururent, et le pape aussi (3). Sixte IV fit examiner par un médecin juif le corps du protonotaire Lorenzo Colonna qu'il venait de faire torturer et décapiter. Jules II consulta plus d'une fois Samuele Sarfadi, auquel il accorda ainsi qu'à son fils Joseph, des dispenses et des privilèges que lui avait consenti Alexandre VI (4).

Quant à l'interdiction des dissections par les papes, elle n'aurait en réalité jamais existé. La bulle *De*

(1) C. EVANGELISTA URIGHI, *De peste hujus anni, 1476*. On peut voir dans les miniatures des heures du duc de Berry une procession pour obtenir la cessation de la peste à Rome, reproduite dans *Æscul.* d'oct. 1927.

(2) E. RODOCANACHI, *Comment on devenait médecin à Rome, au xvi^e siècle*, Ann. Soc. philotechnique, 1899.

(3) Stephano INFESSURA, *Diario della città di Roma*, nouv. éd., 1890.

(4) MARINI, *Degli archiatri pontifici*, Rome, 1784, et KAUFFMANN, Léon X et les Juifs de Rome, *rev. des études juives*, déc. 1890.

sepulturis (1299) de Boniface VIII, visait seulement l'excommunication de ceux qui déterraient les corps des défunts pour les faire cuire afin de séparer les os des chairs et les transporter à l'étranger, ce qui arrivait notamment pour les grands personnages (Saint-Louis, Isabelle d'Aragon (1)).

A la bibliothèque Casanatense, qui s'abrite derrière Santa Maria sopra Minerva, dont elle était autrefois une dépendance (2), nous retrouvons les éditions du volume de Platina, de Venise, 1475, de Rome, de Bologne, 1491 ; et divers ouvrages de J. Cardan, ses *Metoposcopiæ observationes*, ses *Geniturarum exempla*, son *De cina radice*. Cardan fut non seulement un personnage considérable au xvi^e siècle, puisqu'il occupa une chaire à Bologne de 1562 à 1570, grâce à S. Charles Borromée, et qu'à Rome, il fut pensionné par Grégoire XIII, mais un esprit curieux, qui dans sa *De propria vita* parue en 1576, s'étudie en médecin, analyse sa personnalité physique et morale en exposant les conditions dans lesquelles elle s'est développée ; il peut à ce titre être considéré comme un lointain précurseur du J.-J. Rousseau des Confessions (3), mais il reflète bien son époque par sa croyance à l'occultisme. Ce fut en parcourant les bords de la Loire, car il fut aussi, en homme de la Renaissance, un grand voyageur, que, n'ayant rien à faire, il composa, dit-il, ses commentaires sur Ptolémée, où se trouve l'horoscope de Jésus-Christ (4).

Il expose également dans son ouvrage *De subtilitate*

(1) MARTINOTTI, De l'enseignement de l'anatomie à Bologne, des origines au xix^e siècle, 1927.

(2) Sur le fondateur de cette bibliothèque voir Maria d'Angelo, *Il cardinale Girolamo Casanale* (1620-1700), con appendice di lettere inedite di Mabillon, Baluze, etc., 1923. Cette bibliothèque contient un assez grand nombre de mss. médicaux, dont plusieurs ont été décrits par Piero Giacomosa en appendice à ses *Magistri salernitani nondum editi*, Torino, 1901.

(3) RIVARI, G. Cardano, *Riv. di Storia della scienza*, 1922, et Roger CHARBONNEL, *La pensée italienne au xvi^e siècle et le courant libérin*, Paris 1919, p. 274 à 302.

(4) Hieronymi Cardani... In Cl. Ptolemæi Pelusiensis libros quator de astrorum judiciis, Bâle, 1554.

et de natura rerum, le symbolisme du septenaire qui eut tant de vogue à l'époque.

Nombreux aussi sont les traités sur les plantes dans la première période de la Renaissance ; ainsi que l'a si bien fait ressortir le Dr Delaunay, on ne connaît guère alors les plantes que par les descriptions des anciens ; les lettres médicales de Jean Manardo, *Joanni Manardi epistolæ medicinales*, de 1532, et l'ouvrage de son disciple Brasavola, *M. Brasavoli examen omnium simplicium medicamentorum*, 1536, sont encore très vagues, mais bientôt la botanique va se renouveler et il suffit de citer les excursions de Luigi Anguillara, dans les Apennins, en 1529 et 1542 ; dans les Etats romains en 1545, à Pise, dans les Abruzzes, et la publication à Venise de ses *Simplici*, pour montrer l'aurore d'un mouvement qu'ont continué Matthioli, à Sienne, Aldrovandi, à Bologne, G. Fallope, à Padoue (1). Castore Durante dans son *Herbario nuovo* nous donne de son côté une description exacte et poétique de la mandragore dont les feuilles sont couleur de flamme et luisent la nuit comme des étoiles, cette célèbre mandragore que l'on récoltait près de Rome, de Naples et de Venise, et qui cueillie sous un gibet doublait le nombre des pièces d'argent qu'on déposait près d'elle, et guérissait les femmes de la stérilité (2).

Mais échappons à la poussière des livres et des herbiers ; montons auprès du Capitole les 184 marches qui accèdent à l'*Ara cæli*, et construites avec des pierres enlevées au temple de Quirinus, grâce aux offrandes déposées pendant la grande peste de 1348 devant l'image de la Vierge attribuée à Saint Luc. Saluons en passant le Bambino que l'on emmène en ville dans un carrosse au chevet des malades qui le réclament. De la terrasse qui domine le Forum, cherchons à distinguer au loin la fontaine Juturne et la

1 Jules CAMUS, Historique des premiers herbiers, in *Maipighia*, vol. 9, fasc. 7, Gênes, 1895.

2 Claude DURET, Histoire admirable des plantes et herbes esmerveillables et miraculeuses en nature, Paris 1605, p. 23-30.

chapelle d'Esculape (1), la petite église de Saint-Côme et de Saint-Damien construite par Félix IV (526-529) en utilisant un ancien temple élevé par Maxence, et qui fut longtemps un lieu de pèlerinage contre la peste ; c'est là que se trouvait autrefois une Madone, célèbre pour avoir repris aigrement saint Grégoire un jour qu'il passait devant elle sans la saluer ; c'est ce que raconte un poème de l'abbé Joachim qui avait tellement séduit Stendhal qu'il l'a recopié dans ses Promenades ; ayant compté 26 églises consacrées à la Madone il déclare qu'elle est la « plus belle invention de la civilisation chrétienne ». C'est l'exemple de Stendhal que nous suivons sans doute inconsciemment en prolongeant notre contemplation sur ces paysages incomparables, lui empruntant « cette rêverie de Rome qui nous semble si douce et nous fait oublier tous les intérêts de la vie active ; nous la trouvons également au Colisée ou à Saint-Pierre, suivant que nos âmes sont disposées ; pour moi quand j'y suis plongé, il est des jours où l'on m'annoncerait que je suis roi de la terre que je ne daignerais pas me lever pour aller jouir du trône ; je renverrais à un autre moment ». Il fallait pour retrouver un pareil enthousiasme attendre les *Elégies romaines* de G. d'Annunzio, lui qui sait tous les secrets d'un palmier du prieuré de Malte, d'un sarcophage sous les lauriers de la villa Mattei, d'un bosquet de buis de la villa Médicis.

*
* *

Au Mont Cassin au milieu du cirque des montagnes qui entouraient la *Compania Felix* des Romains, et qui remplace dit-on un temple d'Apollon, ce sont les souvenirs de Mabillon, de Montfaucon et de Renan que nous rencontrons ; Mabillon qui y séjourna d'avril 1685 à juillet 1686, Montfaucon de mai 1698 à mars

(1) Dr Raymond NEVEU, in *Bulletin Soc. fr. hist. de la Méd.*, 1924.

1701. Leurs lettres en particulier avec l'archiviste du couvent, Erasme Gattola (1), sont pleines d'enseignements de tous genres. Renan dans le récit de sa mission en Italie, avec Daremberg (1849-50) célèbre le goût admirable de Saint Benoît, ce poli patricien qui se sauve sur ces rochers, et son sens divin de la nature. Il avoue n'avoir compris que là la science monacale. Quel fut le rôle de Mont Cassin dans ses rapports avec l'école salernitaine ? Ce n'est pas nous qui trancherons le débat ; tandis que Puccinotti dans son *Histoire de la Médecine* (1855, t. II, p. 248) avait affirmé l'origine bénédictine de l'école de Salerne, Daremberg, dans ses notes et extraits de manuscrits médicaux (1855, t. I) exprime un avis contraire ; pour lui Constantin l'Africain n'aurait presque rien écrit lui-même, la plupart de ses ouvrages ne seraient que des traductions de l'arabe et du grec, dans lesquels il aurait supprimé les noms propres ayant une tournure orientale (2). Quoiqu'il en soit la bibliothèque du Mont Cassin est d'une richesse imposante ; comme l'a si bien dit de Vogué, dans le récit de sa visite d'avril 1887, elle fut la bibliothèque principale de l'Europe à une époque où il n'y en avait plus guère ; l'histoire du Mont Cassin est une véritable légende des siècles ; voici des manuscrits médicaux d'une fraîcheur incomparable, de Paul d'Egine, Gautier d'Agilons, Guillaume de Salicet, Bernard de Gordon, Albert le Grand, Benoît de Norcia, que l'on nous montre avec une modeste fierté. « Les moines copiaient des manuscrits ou bourdonnement des litanies, écrit (3) Taine qui séjourna quelques jours dans l'abbaye en 1864 ; cependant les sauvages du nord passaient et repassaient dans les vallées, apercevant sur la cime rocheuse les fortes murailles qui protégeaient le dernier asile. Maintes fois ils les ont forcées ; plus tard,

(1) Correspondance inédite de Mabillon et de Montfaucon avec l'Italie éditée par Valéry, Paris, 1846, 3 vol. in-8°

(2) Dr P. PALADINI, L'arte sanitaria di Monte Cassino, in *la Medicina internazionale*, n° 9, 1929.

(3) TAINÉ, *Voy. en Italie*, t. I, p. 110 de la 11^e éd.



Bas relief en l'honneur de Constantin l'Africain
inauguré à l'abbaye du Mont Cassin
le 25 Septembre 1930.

convertis, ils baissaient la tête avec une terreur superstitieuse, et venaient toucher les reliques. Un roi, dont l'histoire est peinte sur la muraille, a laissé ici sa couronne pour prendre la robe du moine ».

J'ai contemplé, et avec quel plaisir, à Florence, à la Laurentienne, un très beau manuscrit de la fin du ^{xv}^e (1499) de la *De triplici vita* de Marsile Ficin, puis au palais Pitti le portrait par le Tintoret de Luigi Cornaro (1).

Marsile Ficin mort à Carreggi, près de Florence, est bien connu, et maintes études lui ont été consacrées. Je venais de relire récemment ses trois livres de la Vie, le premier pour conserver la santé des studieux, le second pour prolonger la vie, le troisième pour acquérir le ciel suivi d'une apologie pour la médecine astrologique ; nul ouvrage ne peut mieux nous initier aux croyances et aux enthousiasmes de ces hommes de la Renaissance. On raconte que telle était la ferveur pour Platon de M. Ficin qu'il tenait une lampe allumée devant le buste de son idole, mais il n'était pas moins convaincu que ses contemporains de toutes les superstitions du moyen âge. Guichardin ne déclare-t-il pas avoir vu des esprits ? Machiavel ne croit-il que l'air est plein d'esprits compatissants aux mortels et qui les avertissent par de sinistres augures des maux qui les attendent ? Comment s'étonner que Ficin croie à l'influence des astres sur nos tempéraments et aux septénaires ?

M. Ficin expliquait à Laurent de Médicis qu'entre la philosophie et la religion règne la plus étroite parenté, que, le cœur et l'entendement étant, selon le mot de Platon, les deux ailes par lesquelles l'homme remonte vers sa patrie céleste, le prêtre y arrive par le cœur et l'homme par l'entendement ; que toute religion renferme en soi quelque chose de bon, que ceux-là

(1) Quant au prétendu portrait de Vésale du Titien, le D^r Heger, de Bruxelles, a montré la fausseté de son attribution ; le seul qui soit vraiment authentique est celui qui fut gravé sur bois par Calcar, dans le *De corporis humani fabrica libri septem*, paru en 1543.

seuls honorent Dieu véritablement qui lui rendent un hommage incessant par leurs actions, par leur bonté, leur véracité, leur charité, par leurs efforts pour atteindre la clarté de l'intelligence. Il pense, avec Platon que les sphères célestes sont mues par des âmes qui tournent perpétuellement, se cherchant elle-même, et il développe une astronomie païenne au-dessous d'un ciel chrétien. Enfin il fait rentrer la génération du Verbe dans cette loi universelle par laquelle chaque vie engendre sa semence en elle-même avant de se manifester au dehors et reliant la philosophie, la foi et les sciences, il en compose un édifice harmonieux fournissant, comme l'a dit Taine, « des perspectives indéfinies à l'élite des esprits pensants ». Et ceci explique la vie de Florence au xvi^e siècle, cette recherche du bonheur dans la beauté, cette fête de l'intelligence, qu'ont exprimée ses artistes immortels.

Les peintres de Florence nous dépeignent le costume des médecins de la Renaissance lorsqu'ils nous représentent saint Côme et saint Damien, B. di Lorenzo, dans sa Trinité, au Musée des Offices, Fra Angelico, dans sa vie de saint Damien et de saint Côme, Fra Filippino Lippi, dans sa Vierge et les Saints. Au cloître de l'Annunziata nous retrouvons sur une fresque d'Andrea del Sarto, Philippe Néri délivrant une possédée, laquelle nous fait penser à la scène décrite par Montaigne de l'exorcisme d'un *spiritato*, à laquelle il avait assisté dans une chapelle, le 16 février 1581.

Quant à Cornaro, son traité *de la vita sobria*, publié pour la première fois à Padoue en 1558 n'eût pas moins de succès que celui de M. Ficin ; il a été réédité jusqu'au xix^e siècle. Sa vie fut écrite par une nièce religieuse à Padoue, et plus d'un lettré a parlé de lui, Gassendi dans la vie de Peiresc, Fr. Bacon dans son ouvrage sur la vie et de la mort, de Thou dans le 38^e livre de son Histoire. Le secret de sa vie de centenaire consiste simplement dans la sobriété, puisqu'il s'était imposé depuis l'âge de 40 ans de ne prendre

que 12 onces d'aliments solides et 14 onces de vin
par jour (1).



Cliché Esculape.

Un des bambini d'Andrea della Robbia
Hôpital des Innocents à Florence.

Que dire des vieux hôpitaux de Florence, si souvent décrits, l'hôpital des Innocents, et Sainte Marie Nouvelle, fondé en 1285 par le père de la Béatrice du Dante ? L'enfant emmailloté de Luca della Robbia est devenu une image populaire ; ce que l'on sait moins c'est que

(1) Sur Cornaro, mécène et protecteur de Ruzzante, voir, A. Mortier, *Etudes italiennes*, Paris 1930.

es bandes de ce maillot étaient de couleur différentes, du moins telles qu'on les voit sur la miniature du manuscrit italien 42 de la Bibliothèque nationale (fol. 21). Nous jugeons de quels soins on entourait les enfants trouvés, par le tableau de Domenico di Bartolo



Façade de l'hôpital des Innocents à Florence.

(xv^e siècle) à l'hôpital Sainte Marie della Scala à Sienne, qui les représentent baignés par de grandes dames. Quant au luxe des chambres d'accouchées au xv^e siècle, nous le retrouvons dans les tableaux de Gentile da Fabriano, au Louvre, la fresque d'Andrea del Sarto, à l'Annunziata de Florence, celle de Filippino Lippi, au palais Pitti, qui représentent la naissance de la Vierge, semblable aux descriptions qui figurent dans le *Trésor de la cité des Dames* de Christine de Pisan, ou le *Vergier d'honneur* d'Octavien de Saint-Gelais. Il n'est pas jusqu'aux plateaux d'accouchées,

desci da parto, servant à apporter leurs repas, qui n'aient pris une valeur artistique par les peintures dont ils étaient recouverts(1). Dante ne nous a-t-il pas donné au xv^e chant de son *Paradis* la vision d'une nursery florentine au xiv^e siècle : « L'une veillait aux soins du berceau et consolait l'enfant dans les mêmes termes dont avait jadis usé son père et sa mère, l'autre en tirant la chevelure de son fuseau racontait quelques histoires des Troyens, de Fiesole ou de Rome » ?

Fiesole, la voici qui nous apparaît, toute rose, sur sa colline : Taine a comparé Florence dans sa vasque de montagnes à une figurine d'art au milieu d'une grande aiguère ; la voici dans la splendeur du couchant, vue des hauteurs de San Miniato, tandis que les cloches de Santa Croce répondent à celles de Santa Maria Novella ; comme l'on comprend, en cette heure exquise, qu'un Ficin, qu'un Cornaro, aient cherché le secret de prolonger la vie !

(1) E. MÜNTZ, les plateaux d'accouchées, et la peinture sur meuble au xiv^e et xv^e siècle.



CONSULTATION MÉDICALE SUR LA BLESSURE DE TRISTAN

Par M. LAIGNEL-LAVASTINE

Le génie de Wagner fécondé par l'amour de Mathilde Wesendonck a fait à ce point sienne l'histoire de Tristan et d'Iseult qu'on ne pense plus aux amants de Cornouailles qu'à travers le chef-d'œuvre musical. Cependant depuis le fragment de l'ancienne version anglo-normande du clerc Thomas publiée par M. Joseph Bédier toute une série de manuscrits ont été mis au jour et traduits. Si le plus connu est le poème de *Tristan und Iseult* de Gottfried (de Strasbourg) écrit au début de XIII^e siècle, un des plus savoureux est le manuscrit français 103 de la Bibliothèque Nationale. M. Pierre Champion en a transcrit la version française du XV^e siècle. C'est dans cette version, qui a la verdeur d'un écrit normand, que j'ai cueilli cet amusant tableautin d'une consultation médicale autour de Tristan blessé. C'est non seulement l'expression de la critique habituelle des littérateurs contre la gent médicale, mais aussi la distinction entre l'ignorance vaniteuse et la compétence modeste représentée par un élève de l'Ecole de Salerne.

Voici ce texte (1) :

(1) Pierre CHAMPION, Le roman de Tristan et d'Iseult la blonde où se trouvent racontés les combats de Tristan contre le Morhoult et contre le dragon, le mariage de Tristan avec Iseult aux blanches mains, et la mort douloureuse des amants. Imprimé par Darantière en 1928, in-8^o carré de 195 p., Émile Paul, 14, rue l'Abbaye.

« Tristan fait demander partout des médecins pour le guérir de sa plaie. Parmi eux il en vient un qui se nommait Agar qui réussit à retirer le bois; mais le fer demeura en la plaie.

C'est un malheur qu'il s'en occupe ! Ce médecin prend ensuite un blanc d'œuf qu'il applique sur la plaie sans plus de résultat ; car elle ne s'arrête toujours pas de saigner. Alors il fait un emplâtre du jus de plantin et d'ache, de fenouil et de sel, et il l'applique sur la plaie qui cesse de couler : mais c'est la jambe de Tristan qui devient alors plus noire que charbon.

Le pauvre Tristan criait et braillait nuit et jour ; et tant fit qu'il tâta sa plaie et sentit le fer. Alors il appela Iseult sa femme et lui dit : « Dame, palpez ici, et sentez le fer qui me fait tant souffrir et que le médecin n'a pas su ôter. Pour Dieu, allez le chercher bien vite. »

Alors Iseult tâta et sentit le fer ; puis fut demandé le médecin qui vint bientôt et arracha le fer. Mais que le las Tristan souffre d'angoisses et de peines ! Quand le fer fut retiré, le médecin mit sur la plaie un onguent ; mais il n'agit pas, car il ne sait rien du métier. Et c'est bien dommage, car ce qu'il fait à Tristan ne peut que lui nuire. Les médecins, accourus de partout, se donnent beaucoup de peine pour prescrire ce qu'ils pensent être bon pour lui. Il y avait parmi eux un pauvre médecin sorti tout nouvellement des écoles de Salerne. Quand il vit ces grands maîtres, il leur dit : Seigneurs, vous ne savez pas ce que vous faites. Tristan ne guérira jamais ainsi. Sa jambe est déjà toute pleine de feu, et si le feu passe la jointure, nul n'y pourra jamais remédier. Quand les médecins l'entendent et qu'ils le voient si pauvre, ils commencent à se moquer de lui, disant : Ah ! sire, comme vous êtes bien garni de votre sens ! Il vous trompe fort ! — Seigneurs, fait-il, si je suis pauvre. Dieu m'en donnera assez, quand il lui plaira. Cependant l'esprit n'est ni en drap ni en vêtement, mais dans le cœur où Dieu l'a mis. Cependant je vais m'en aller et vous resterez

avec ce malheureux qui souffrira les angoisses que vous lui imposerez ; car vous ne ferez pas autre chose que de le conduire à la mort, et je suis bien certain qu'il ne vivra pas longtemps ainsi. Alors les médecins dirent que, si on ne le chassait pas, ils s'en iraient tous et qu'ils ne reviendraient jamais plus. Ainsi le pauvre médecin fut poussé dehors ; car vous savez bien qu'on n'a cure de pauvre homme nulle part. Mais Iseult, la femme de Tristan, lui donna un marc d'argent, des habits convenables, lui fit présent d'un beau palefroi : sur quoi il prit congé de tous et s'en alla. Hélas ! quelle douleur qu'il ne soit pas resté ! Car ce médecin aurait bientôt guéri Tristan. Et les autres médecins, ceux-là qui sont demeurés près de lui, s'ils se donnent bien de la peine pour le guérir, c'est en vain et pour rien. Et quand il virent qu'ils perdaient leur peine, ils le plantèrent tous là. Et quand Tristan le voit, il dit tout bonnement entre ses dents : « Dieu ! que pourrai-je faire quand nul médecin ne peut me guérir ? Mais je sais bien que si j'avais par qui demander à la belle Iseult, mon amie, de venir me guérir, vite elle viendrait : car autrefois elle m'a guéri ». Alors Tristan pensa qu'il y avait dans la ville un sien compère marinier, qui avait pour nom Genès ; il lui mande de venir lui parler sans retard. »

La scène est vivante, sans surcharge. C'est la veine normande d'où sortiront plus tard les contes de Mau-passant.



L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE CRACOVIE PENDANT LA RÉVOLUTION

Par le D^r V. BUGIEL.

On sait qu'à l'époque de la tourmente révolutionnaire, les Universités, Facultés, et Collèges de médecine de France ont eu des destinées un peu rudes, et même que le 15 septembre 1793 la Convention vota le décret stipulant que « les collèges de plein exercice et les Facultés de médecine, de théologie, des arts et de droit sont supprimés de toute la surface de la République » (1). On sait aussi que bientôt, tel un phénix de ses cendres, ces facultés renaquirent plus jeunes et plus alertes que jamais. Naturellement ces faits se produisirent au milieu d'épisodes plus ou moins mouvementés.

La Pologne traversa aussi dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, une période révolutionnaire, mais la disposition destructive n'y toucha pas aux écoles. Néanmoins de grands changements se produisirent à ce temps dans la vie scolaire de la république polonaise. Ces changements ont même contribué puissamment à jeter les bases de la renaissance de la nation polonaise. Aussi est-il important de les étudier de près.

Celui qui concerne l'étude de la médecine est un des plus considérables (2).

Il est généralement connu que Cracovie fut pour

(1) P. DELAUNAY. — Le monde médical parisien au XVIII^e siècle, Paris 1905, p. 455.

(2) Pour retracer cette esquisse nous avons recouru au volume récemment paru de notre éminent ami le Professeur Vladislas Szumowski : « *Krakowska szkoła lekarska po reformach Kollontaja* » (L'école de médecine de Cracovie après les réformes de Kollontaj). Cet ouvrage publié en 1929 et basé sur des recherches aux archives de Cracovie et de Varsovie constitue un ornement de l'historiographie médicale polonaise.

la Pologne le plus important centre médical. Depuis 1386, date à laquelle la reine Hedvige, descendante généreuse de la maison d'Anjou, et femme de Vladislav Jagellon, fonda une Université à la capitale polonaise, celle-ci attirait vers elle de la Pologne et des pays limitrophes tous les jeunes gens désireux de se vouer à la médecine. Mais vers 1770 les guerres continues et les misères consécutives poussèrent l'école au bord d'un précipice.

A ce moment, son corps enseignant se composait de Badurski, professeur de médecine (ou comme disent les textes « d'institutions médicales »), et de Camelin, probablement d'origine française, professeur d'anatomie et de botanique. Camelin étant mort en 1774, on appela à sa place encore un Français, Jean Lucy, auteur d'une dissertation « De peste ». Ces deux professeurs ne touchaient aucun traitement et le nombre de leurs élèves s'élevait à zéro.

La vie de la Faculté se résumait en ceci, qu'une fois par an, un professeur proférait à l'Ecole une dissertation publique sur un sujet intéressant la médecine. Tous les ans aussi on célébrait une messe le jour de la Saint Luc, puis on passait à l'élection du Doyen. Celui-ci marquait ensuite dans le bel in-folio intitulé « *Protocollum actorum et conclusionum facultatis medicæ* », les événements les plus mémorables concernant l'école.

Un tel assoupissement n'a rien qui étonnerait un historien du XVIII^e siècle. En 1772 avait eu lieu le premier partage de la Pologne, partage précédé d'une série de guerres sanglantes, dont la dernière connue sous le nom de la guerre de la confédération de Bar fut terminée par une dévastation générale du pays et par l'arrachement à la République de vastes territoires que la Prusse, la Russie et l'Autriche s'empresèrent d'annexer sous les prétextes les plus futiles. Si on se rappelle que ce partage fut accompagné d'immenses malheurs nationaux, on peut s'étonner que la Pologne malgré tout ait voulu se redresser et n'ait pas perdu la confiance en ses forces.

Le premier mérite touchant la restauration de cette Ecole appartient à André Badurski. Fils d'un orfèvre de Cracovie il fit ses études de médecine à Bologne. Il rentra à Cracovie en 1770. Dix ans après il rédigea une « *Propositio instituendi Collegii Medici* ». Il y demanda d'abord que le nombre des professeurs de l'Ecole soit porté à cinq, que les études durent aussi cinq ans, dont le cinquième serait consacré exclusivement à la clinique, qu'un hôpital soit joint à l'Ecole : les élèves y apprendraient la pathologie clinique. Il s'éleva contre l'exercice illégal de la médecine par les médecins qui n'auraient pas légalisé en Pologne leur droit d'exercer, contre l'insuffisante instruction des barbiers et des sages-femmes, qui soignaient beaucoup de malades polonais, contre la défectueuse organisation des pharmacies et enfin contre les défauts de l'hygiène des villes, défauts dont la surveillance à son avis devait incomber à l'Ecole de Médecine.

Badurski pouvait d'ores et déjà espérer un succès de sa « *Propositio* ». C'est que son mémoire fut remis à la « Commission d'éducation » qui fut en réalité le premier ministère de l'Instruction publique en Europe. Cette commission avait été fondée en 1773, à sa tête se trouvait depuis 1776 un jeune homme actif, imbu de principes les plus éclairés, un véritable précurseur de la Révolution, Hugon Kollontaj (lisez Collontaille). Né en 1750, élève de l'Université de Cracovie, docteur ès lettres depuis 1768, peu après promu à Rome docteur en droit et en théologie, en 1772 nommé à Bologne membre de l'Institut bolognaise et à Rome membre de l'Association des sciences libérales, il devint, à l'âge de 24 ans, chanoine de Cracovie.

En 1775, le roi Stanislas ainsi que son frère Michel, archevêque-primat de Pologne lui confièrent le relèvement de l'Université de Cracovie. Tâche ardue contre laquelle s'étaient brisés au XVIII^e siècle, les efforts des évêques et des chanceliers de la République : Lipski, Zaluski et Soltyk.

Au printemps de 1777 Kollontaj se mit au labeur. Il se fixa à Cracovie, porta les revenus de l'Université de 5.000 à 70.000 zlotys, introduisit en 1778 une nouvelle organisation à la Faculté des Lettres et soumit à l'étude les projets de Badurski. Le 15 mai 1778, la Commission d'Education les accepta en principe, tout en décidant pour le moment de confier aux membres de la Faculté de médecine le contrôle des pharmacies de Cracovie et d'étudier ensuite quel bâtiment se prêterait le plus pour un hôpital universitaire.

Les années suivantes de nouvelles forces arrivèrent à la Faculté : un piariste, reçu en 1776 à Rome, docteur ès lettres, en médecine et en chirurgie, Raphaël Czerwiakowski, et un médecin, Jean Tuszek. Le premier, fut nommé professeur de chirurgie. Jaskiewicz, puis deux autres, Trzcinski et Jean Snia-decki, celui-ci une des plus pures gloires de la médecine polonaise, se joignirent au groupe. De sorte que lorsque les réformes définitives furent proclamées, on pouvait espérer que ceux qui les mettraient en exécution, mèneraient à bien leur tâche.

Sur quoi, le 7 janvier 1780 Kollontaj, inaugura le premier hôpital clinique à Cracovie ; le 29 Czerwiakowski, commença son cours de chirurgie. Le 28 avril furent annoncées les grandes lignes de la réforme de l'Ecole de Médecine, et le 2 octobre tout a été mis au point. Ce jour là, la réforme de l'Université fut instaurée par Kollontaj même, en présence de toutes les autorités « solennissima festivitate », avec le plus solennel éclat.

Dorénavant, l'Université de Cracovie, devait se composer de quatre Facultés ou collèges : celui de la théologie, du droit, de la médecine, de la physique. Au Collège de médecine, existaient les chaires d'anatomie, de chirurgie, d'accouchements, de physiologie, de pathologie, de matière médicale, de chimie et de botanique, Cinq professeurs, trois « vice-professeurs », deux assistants s'occupèrent de ce travail. A cela se joignirent l'hôpital de médecine et

de chirurgie, les locaux de dissection, le laboratoire de chimie. Le professeur Badurski (pathologie) touchait comme traitement 6.000 zlotys, plus 2.000 pour la clinique, Czerwiakowski (chirurgie) 4.000 plus 2.000 pour l'enseignement clinique.

L'école de Médecine ne constituait pas cependant à elle seule, le collège médical. Deux autres écoles se pressaient autour d'elle : l'école des barbiers et l'école des pharmaciens.

L'organisation était parfaite. Mais, détail très important, il n'y avait pas d'élèves. On s'adressait alors à la municipalité de Cracovie, et celle-ci obligeait les maîtres barbiers d'envoyer tous les apprentis barbiers, à l'école qui avait été créée exprès pour eux. Czerwiakowski y fit les cours.

Pendant six ans l'Ecole de Médecine de Cracovie se trouvait sous la direction de Kollontaj et chaque année elle progressait.

En 1786 Kollontaj céda sa place à Oraczewski, insuffisant à plus d'un égard. En 1790 celui-ci fut fort heureusement supplanté par Jean Sniadecki. La brillante intelligence de celui-ci, son vaste génie, annonçaient à l'Ecole un nouvel essor, quand la guerre (1792-1794) avec la Prusse et la Russie, toujours rapaces, et fortement inquiètes à cause de la tendance de la Pologne à la réorganisation arrêta de nouveau le cours des événements. Une défaite vint, en 1794 Cracovie, tomba sous le joug autrichien, mais l'ancien foyer culturel ne s'éteignit pas définitivement. Après une courte période de transition il se ralluma, et depuis il n'a pas cessé de rayonner.

Nous n'entrerons pas dans tous les détails concernant l'histoire de l'Ecole de Médecine cracovienne. Nous en ferons cependant ressortir les plus intéressants.

Curieuse est la manière dont Kollontaj, remplit les bancs vides de son école.

« Après avoir obtenu du gouvernement » — écrit Kollontaj à un de ses amis, — « la création des deux écoles de médecine (celle de Cracovie et celle de

Wilno), après avoir trouvé des professeurs, nous manquions d'élèves. On avait signalé déjà ce fait à Stanislas Auguste en 1782. en ce qui concernait Wilno, le même fait pouvait m'être reproché en ce qui touchait Cracovie ».

Alors une idée fort heureuse lui germa dans la tête.

Comme les villes manquaient de médecins, comme c'était souvent aux bergers et aux rebouteux qu'on s'adressait en cas de maladies, Kollontaj suggéra au roi, d'ordonner en 1784 à toutes les municipalités que chacune envoie sans tarder à l'école de Médecine de Cracovie, pour la fin de septembre 1784, un jeune homme, âgé d'au moins 15 ans, et sachant suffisamment le latin. Selon le degré de son instruction générale il mettrait plus ou moins de temps à conquérir le grade de médecin, chirurgien ou officier de santé. Les villes qui ne se conformeraient pas à cet ordre, encourraient des pénalités sévères.

Ce n'est pas seulement des élèves que les villes devaient fournir. On les obligea aussi de pourvoir à la subsistance de ces jeunes gens. On évalua à 200, puis à 240 zlotys, les frais de vivres, de logement et d'entretien d'un élève et à la date du 30 septembre 57 élèves couvrirent les bancs de l'Ecole de Médecine de Cracovie. Un an après ce chiffre avait triplé. L'âge de ces élèves variait entre 15 et 25 ans, par exception il y avait un élève de 11ans, un de 14 ans, un de 34 ans. Un seul (25 ans) était marié.

Puisqu'on parle du mariage nous enregistrerons ici un fait se rapportant à l'un des professeurs de l'école et jetant une note plutôt gaie dans notre histoire.

Un des premiers professeurs de l'école, le chirurgien Czerwiakowski était moine (piariste). Tels ses collègues du moyen âge il s'adonnait avec enthousiasme à l'anatomie, à la chirurgie et à l'obstétrique. Il fit ses études à Rome, puis à Paris (chirurgie) et à Berlin (accouchements). Le frère du roi, l'archevêque Poniatowski, paya les frais de ses études, la Commission d'Education le nomma à son poste encore avant son arrivée à Cracovie. Puis pour faire preuve

de son zèle, il fit dès les premiers instants de son séjour à l'ancienne capitale une conférence sur les instruments de chirurgie. En peu de temps il conquist l'estime et la sympathie générales.

Or, il arriva, qu'appelé auprès d'une jeune malade qui selon une lettre de Kollontaj, avait été abandonnée comme incurable par tous les confrères de la localité, il la guérit et s'en éprit. « Cela fait pitié — écrivait son toujours bienveillant chef à l'archevêque Poniatowski, — de voir ce savant depuis que l'affection a pénétré son cœur. Le poste de professeur oblige Czerwiakowski à un travail permanent et pondéré, l'équilibre de l'âme lui est indispensable pour la préparation de ses leçons, et malheureusement ses peines de cœur lui enlèvent souvent tout calme. Plusieurs fois en m'expliquant son état, en dépeignant le chagrin qui le dévorait, il pleurait à chaudes larmes. Il ne sait que parler le langage de désespoir et ne trouve aucune issue. Il ne parvient pas à saisir une planche de salut. »

Cette description nous ferait songer à une hyperbole d'églogues, à un écho de Théocrite, Virgile ou au moins Gessner, comme on en trouve tant dans les représentations de l'amour au XVIII^e siècle, si la réalité ne lui avait pas donné un fond sincère. C'est que notre chirurgien était prêtre et comme tel ne pouvait songer au mariage. Kollontaj, un des esprits les plus éclairés de la Pologne, conçut un autre projet, bien hardi et témoignant autant de la clarté de ses idées que de la bonté de son cœur. Il osa proposer à l'archevêque de demander au pape de libérer Czerwiakowski de ses vœux et de le rendre à la vie civile. C'est ce qui arriva ; notre savant obtint la permission de quitter les ordres sans se mettre en désaccord avec l'Eglise et avec la Faculté. Il épousa la jeune fille et conserva sa chaire d'anatomie, chirurgie et obstétrique, au plus grand bien de la science et de sa patrie.

Czerwiakowski rencontra aussi quelques difficultés à propos d'autopsies et de dissections. Là aussi Kol-

lontaj se montra défenseur de la science et assura à l'anatomiste toutes les facilités du travail.

Le professeur Skobel qui tenait ces détails de la famille de Czerwiakowski écrivait en 1838 : « les premières leçons de Czerwiakowski furent troublées par plusieurs énergumènes quine voulant pas tolérer la dissection des cadavres, menaçaient de tuer le professeur. Les autorités furent obligées de lui donner une garde militaire. Au bout d'un certain temps, cette animosité s'apaisa ».

A partir de 1782, les cours d'anatomie et de physiologie furent confiés à Vincent Szaster. Son prédécesseur se confina à la chirurgie. Szaster aussi fut merveilleusement aidé de Kollontaj. Dans ses comptes-rendus, et dans ses lettres à l'archevêque, qui représentait alors après le roi la plus haute autorité de l'université, ce jeune maître (il n'avait que 32 ans) réclama avec insistance que les hôpitaux fournissent des cadavres à l'Ecole et que les autorités religieuses permettent même aux gardiens de cimetières d'en vendre à l'Ecole de Médecine, à fin de dissection !

Largeur de vue qui ne peut que nous émerveiller de la part d'un prêtre.

Sous la direction de Kollontaj l'Ecole de Médecine eut plusieurs fois l'occasion de se montrer propagatrice d'idées lumineuses. Telle fut son attitude dans la question de la sorcellerie. On sait que le xviii^e siècle ne répudiait pas du tout la croyance en magie. Le célèbre professeur à la Faculté de médecine de Vienne, le D^r de Haen, a écrit en 1775 « De magia liber » et en 1776 « De Miraculis liber » qui reconnaissent tout à fait la sorcellerie. Or l'école de médecine de Cracovie a précisé dans le discours inaugural du professeur Jaskiewicz de 1782, une attitude opposée. En 1791 la même Ecole exprima le désir de voir admises au doctorat toutes les religions, chose qui à ce moment n'existait pas dans la plus grande partie de l'Europe.

Sous la direction d'Oraczewski l'Ecole était moins brillante. Le nombre de ses élèves diminua, les fonds

destinés à l'entretien des étudiants décreurent. Surgirent des discussions entre les professeurs. Badurski qui pendant quelque temps avait été payé par l'ingratitude et qui ensuite commença de nouveau à se dévouer à l'œuvre dont il avait été un des créateurs, quitta définitivement l'université. D'ailleurs sa santé déclinait. Peu après il mourut (17 mars 1789).

Mais sous Jean Sniadecki, successeur d'Oraczewski, l'état de choses s'améliora de nouveau.

Quel a été le bilan de cette Ecole ? Szumowski l'établit avec netteté.

Excessivement nécessaire, vu qu'aussi aux trois autres Universités de la Pologne la Faculté de médecine était négligée, l'Ecole de médecine de Cracovie a avant tout donné les bases de l'instruction médicale à un nombre considérable d'élèves. Nous disons les bases, car dans beaucoup de cas, l'Ecole ayant subi une interruption de son fonctionnement, les élèves ont été obligés d'achever leurs études ailleurs.

Szumowski évalue à 250 le nombre de ces élèves. A peine 17 finirent leurs études à Cracovie (9 élèves en médecine, 3 licenciés, 5 chirurgiens). Une certaine partie abandonnèrent non seulement l'école, mais aussi l'étude de la médecine à cause de cette fermeture.

Par contre, parmi ceux qui persistèrent, quelques-uns inscrivirent leurs noms fort glorieusement dans le livre de la science polonaise. Tel fut surtout André Sniadecki, un des plus éminents médecins et philosophes polonais du XIX^e siècle. Tels furent François Kostecki et Sébastien Girtler, tous les deux ensuite professeurs d'Histoire de la médecine à l'Université de Cracovie. Jean Wojcicki, après avoir servi comme chirurgien dans l'armée de Kosciuszko, devint un favori du dernier roi de Pologne, Stanislas Auguste. C'est dans ses bras qu'expira le roi. Rodolphe Dolasinski a passé une grande partie de sa vie aux champs de bataille. Chirurgien dans l'armée de Kosciuszko, puis professeur de chirurgie et d'obstétrique à l'Université de Cracovie, il a dirigé les hôpitaux mili-

taires en 1812 et 1813 et fut décoré de la Légion d'honneur polonaise après la bataille de Mojaïsk, de la Légion d'honneur française après le siège de Modlin. Zarczynski acquit une des plus vastes clientèles en Pologne. Homme d'une intégrité rare et d'un grand dévouement, il passait souvent des nuits entières auprès de ses malades et n'hésitait pas de leur donner lui-même les médicaments si les soins de la famille étaient incomplets.

Un autre mérite de l'école c'est d'avoir existé avec le concours des forces polonaises seules. Szumowski souligne avec raison le contraste entre l'Ecole de Cracovie et celle créée presque en même temps à Wilno. L'Ecole de Wilno fut organisée et dirigée au début (1775-1800) par les médecins et professeurs appelés du dehors. Or son bilan est inférieur à celui de Cracovie.

Passons en revue les œuvres des professeurs cracoviens. Badurski a laissé un ouvrage sur la variole. Il s'y montre un partisan modéré de la variolisation (la vaccination fut découverte par Jenner vingt ans après). Deux conférences du même auteur dont l'une encore manuscrite, traitent de l'hygiène des nourrissons (1787). Lucy a donné « De peste » (1775), Jaskiewicz « *Dissertatio inauguralis medica sistens pharmaca regni vegetabilia* » (1775), Szaster Vincent « *Physica Aristotelico-Thomistica* » (1775 et 1776) ainsi que « De la forme des enterrements utile pour la société (1783), Szaster Jean « *De venæ sectione nociva in febris inflammatoriis* » (1780).

Czerwiakowski mérite une place à part et il nous semble même qu'un certain nombre de ses ouvrages non publiés présenteraient un intérêt scientifique assez considérable pour qu'on les fasse imprimer actuellement aux frais de l'Académie des Sciences et des Lettres de Cracovie.

Ce savant publia en 1779 « le Traité des instruments de chirurgie », en 1791 « La dissertation sur la noblesse, utilité et nécessité de la chirurgie dans la vie humaine, à l'armée, aux accouchements et à la méde-

cine ». C'est une conférence où se déroule en même temps un tableau intéressant de l'existence de l'école de médecine de Cracovie. En 1816 parurent les premiers chapitres de son « Manuel de petite chirurgie », ouvrage auquel Zembrzuski a consacré des pages fort élogieuses dans son « Tableau de l'histoire de la chirurgie militaire polonaise ». (En polonais, Varsovie, 1929).

En manuscrit Czerwiakowski a laissé « La dissertation sur les qualités d'un bon chirurgien », 1789). « La Science des accouchements pour les femmes (1780) ». Règles d'obstétrique pour les barbiers » (1781). Discours à l'ouverture de l'école d'anatomie (1781). « Des médicaments en général (1782) ». De l'obstétrique en général » (1781). « Des maladies locales » (1785). « Enseignement pour les parents en ce qui touche les nourrissons » (1804). « Sur les maladies en général ». « Le traité de chirurgie ». « Le traité d'obstétrique », deux ouvrages ornés de belles gravures.

Au total, plus de 3000 pages manuscrites sont restées de la main de Czerwiakowski.

Il faut y ajouter encore deux traductions du français : la « Chirurgie » de Clerc (1804), et les « Eléments de physiologie » de Lieutaud (1776).

François Scheidt a publié en 1786 le volume « De l'électricité dans les corps terrestres », Trzcinski excessivement prolifique, élève de l'Université de Strasbourg, donna en 1787 la « Dissertation de l'emploi médical de l'électricité ». Antoine Szaster traita de la question de remplacer dans les fièvres la quinine bien coûteuse, par l'écorce de l'angusture, moins chère, et étudia la valeur thérapeutique de cette écorce. En 1820, il publia un travail clinique fort intéressant « Des forces guérisseuses de la nature ».

Dans tout ce qui concerne la médecine, l'Ecole de Cracovie suit le progrès. « L'inventaire de l'Ecole de chirurgie dressé en 1785 », œuvre manuscrite de François Kostecki, nous laisse une idée fort avantageuse de l'instrumentation de cette école. (On y trouve

entre autres un microscope acheté en 1758 à Paris, chez Ligan de la Fond). L'école ne néglige rien de ce que la science révèle de nouveau. L'électricité vient d'être découverte par l'immortel Volta et l'Italie et la France étudient avec ardeur la valeur thérapeutique de cette discipline. L'école de médecine de Cracovie s'associe zélément à ce groupe. Les découvertes des gaz de l'atmosphère par Priestley et Lavoisier révolutionnent les cerveaux, le roi Stanislas Auguste envoie à l'Université des dissertations de Lavoisier. On agite en Angleterre la question de l'angusture, l'archevêque Poniatowski délègue à Edimbourg Antoine Szaster pour qu'il en achète là-bas une quantité « qui non seulement suffirait pour les médecins et chirurgiens des palatinats, et des régiments de la Pologne, mais dont on pourrait encore détacher un large bloc et offrir aux médecins parisiens afin qu'ils pussent l'expérimenter aussi ». Une charmante manifestation de l'amitié franco-polonaise.

L'école maintient aussi d'une façon très remarquable la dignité des sciences médicales. N'oublions pas que c'est elle, par l'intermédiaire de Badurski, qui a obtenu le contrôle des pharmacies à Cracovie. C'est elle qui réclame de larges mesures d'hygiène dans l'organisation de la voirie de la capitale. Quand on propose de rendre publiques les examens de doctorat, elle se déclare contre cet étalage de la science, et obtient gain de cause.

Par contre, elle insiste sur la nécessité de rendre les études le plus complètes possible. Ainsi la durée des cours d'obstétrique pour les sages-femmes est portée par elle à trois ans. L'enseignement clinique y passe au premier plan. Excessivement intéressantes sont les pages de Czerwiakowski concernant l'exercice clinique de la chirurgie. Szumowski souligne avec raison que l'École de médecine de Cracovie a été une des premières en Europe à organiser l'enseignement clinique de la médecine. Beaucoup d'Universités allemandes n'y sont parvenues que vingt et vingt-cinq ans plus tard. (Heidelberg, 1815, Erlangen, 1824.)

Nous relèverons encore quelques détails concernant les rapports franco-polonais. Nous avons vu déjà qu'un nombre de professeurs et médecins cracoviens avaient étudié ou complété leurs études en France, à Paris, ou à Strasbourg. Nous y ajouterons Markowski qui fut envoyé en 1789 à Paris, pour se spécialiser en chirurgie. Mais l'enthousiasme révolutionnaire en emporta chez lui sur la chirurgie. Pendant sept ans, il suivit les différents cours chirurgicaux et courut les divers clubs politiques. Quand Oraczewski devint ambassadeur de la Pologne, l'école de Cracovie lui demanda (Novembre 1791) de convoquer Markowski chez lui et de lui intimer l'ordre de rentrer à Cracovie. En février 1792, Markowski se tenait prêt au départ, mais selon les données ultérieures il resta encore longtemps à Paris, toujours à titre politique.

L'auteur de ces lignes a trouvé ses traces encore en 1794 : au moment du procès de la malheureuse princesse Rosalie Lubominska, guillotinée le 30 juin, Markowski y est dit « Médecin de toutes les prisons de Paris ». Il a cherché à adoucir le sort de sa compatriote et d'après les notes de prison de Madame de Duras, fit preuve d'un fort bon cœur (1).

Les recherches de Szumowski et de notre collègue et ancien président, Dorveaux, ont établi que Jaskiewicz, professeur à l'Ecole de médecine de Cracovie, a été nommé le 22 août 1781, membre correspondant de l'Académie Royale de Sciences, de Paris. Précédemment, le 17 février 1781, il avait présenté à ladite Académie un compte rendu minéralogique de son voyage en Europe. Plus tard, en 1784, Jaskiewicz envoya à l'Académie une collection des minéraux polonais.

A Cracovie, nous trouvons à l'École de médecine à la période qui nous intéresse, deux professeurs d'origine française : Camberlin et Lucy. Depuis

(1) Madame la duchesse de Duras : *Journal des prisons de mon père*. Paris 1889, p. 124-5. — C. Stryjenski : *Deux victimes de la terreur*. Paris 1889, p. 81-2.

1785 jusqu'à 1794, les fonctions de prosecteur étaient remplies par Marc Cambon dont le nom fut défiguré dans certains documents en Campen (1). Il touchait d'abord 1000 zlotys par an, puis (1786) 1400 et 1800. Etabli d'abord à Mons, où il fit entre 1778 et 1780 trois synchronotomies (2), Cambon publia en 1795, en polonais, un Traité de myologie.

Parmi les élèves de Cracovie, nous rencontrons un nom français, celui de Brenteval. Augustin Brenteval habitait la petite ville de Babimost ; il est probablement né en dehors des frontières de la Pologne, car un certificat des humanités présenté afin d'obtention de l'entrée à l'école est mentionné comme obtenu *extra Regnum Poloniæ*. Il fut reçu chirurgien en 1788.


Nous mentionnerons encore comme intéressant le détail, que la correspondance des professeurs de l'École de médecine de Cracovie se faisait souvent en français. Ainsi les Archives de l'Ecole contiennent 46 lettres de Vincent Szaster à Jean Sniadecki, rédigées en français.

Le français fut aussi une langue reconnue comme obligatoire pour tous les élèves chirurgiens (séance du 27 octobre 1785).

Ainsi, à beaucoup d'égards, l'École de Médecine de Cracovie servait d'un lien solide entre la culture des deux nations sœurs, France et Pologne.

(1) KOSMINSKI écrit : Kambon.

(2) KOSMINSKI. — Le dictionnaire des médecins polonais (en pol.), Varsovie, 1885, p. 239.



DOCUMENTS

Théophraste Renaudot, son bureau d'adresse et le père de Montaigne.

Comme chacun sait, notre illustre confrère Théophraste Renaudot, a organisé en 1629, à Paris, rue de la Calandre, l'enseigne du *Grand Coq*, le premier « bureau d'adresse », le premier bureau de placement et de publicité. Depuis le 14 octobre 1612, il était pourvu d'un brevet royal lui donnant le privilège exclusif « de faire tenir bureaux et registres d'adresse de toutes les commodités réciproques des sujets du roi » ; et le 30 mars 1628, il obtenait un brevet de « maître et intendant des bureaux d'adresse de France ».

Renaudot a été devancé, non dans l'exécution, mais dans la conception de son bureau d'adresse par le père de Montaigne ; voici, en effet, ce que dit ce dernier au Livre 1^{er} des *Essais* Ch. XXIV. « *D'un défaut de nos polices* ».

« Feu mon père, homme pour n'estre aydé que de l'expérience et du naturel, d'un jugement bien net, m'a dict autrefois qu'il avait désiré mettre en train qu'il y eut es villes, certain lieux désigné, auquel ceulx qui auroint besoin de quelque chose se pussent rendre et faire enregistrer leur affaire à un officier estally pour cet effect : comme. « Je cherche à vendre des perles ; Tel veult compaignie pour aller à Paris : Te s'enquiert d'un serviteur de telle qualité ; Tel d'un maistre. Tel demande un ouvrier : qui cecy, qui cela, chascun selon son besoing. » Et semble que ce moyen de nous entreadvertir apporteroit non légère commodité au commerce public, car à tous coups, il y a des conditions qui s'entrecherchent et pour ne s'entr'entendre laissent les hommes en extrême nécessité. »

Renaudot, né en 1584, a pu lire les *Essais* parus en 1580 (1^{re} édition en deux livres) et en 1588 (2^e édition en trois livres) : s'il en a eu connaissance, il a toujours eu le grand mérite de mettre à exécution et de rendre pratique l'idée du père de Montaigne, idée qui a bien fait son chemin depuis 1580.

Dr J. BERGOUNIOUX.

BIBLIOGRAPHIE

Comptes - Rendus

X... *Le Dr Prunelle maire de Lyon à la suite des événements de juillet 1830*, Progrès médical, n° 36, 6 septembre 1930, p. 1504-1510.

Le Dr Prunelle, dont le crayon de Daumier a immortalisé le crâne hirsute, et la silhouette ventrue, était né en 1777 à la Tour-du-Pin.

Après de bonnes études à Vienne et à Lausanne, il alla en 1794 suivre les cours de médecine à Montpellier, s'y lia avec le Pr Dumas, et fut nommé en 1797, aide bibliothécaire de l'école. Appelé en 1799 en Egypte pour y combattre la peste, les croisières anglaises ne lui permirent pas de se rendre à son poste. Après avoir parcouru l'Espagne il vint à Paris, où Millin l'attacha aussitôt à la Rédaction de ses *Annales*. Partisan de Locke et de Condillac, il fit l'un des premiers connaître en France, dans la *Décade philosophique*, les doctrines de Kant, de Fichte et de Schelling.

Il devint en 1803, bibliothécaire à l'école de Montpellier, et en 1807 il enseigna l'histoire de la médecine et la médecine légale.

On profita de ses opinions libérales pour lui enlever en 1815 les clefs de la bibliothèque. Accusé d'être le principal instigateur des troubles qui suivirent à Montpellier la représentation du *Nouveau seigneur du village*, il fut dénoncé au conseil de l'Instruction publique par l'auteur sifflé et par le recteur, et suspendu de ses fonctions le 3 mai 1819 ; deux mémoires qu'il publia pour se justifier amenèrent sa destitution complète.

Fixé à Lyon, il s'y fit une clientèle brillante et ses convictions orléanistes lui valurent d'être nommé maire provisoire de Lyon par le lieutenant général Bachelu. Le 7 août 1830, il était installé

dans ses fonctions et commençait à discourir à la gloire de la royauté constitutionnelle. Il y voyait « l'avantage de réaliser les vœux républicains en conservant la stabilité et la force inhérentes à l'unité des gouvernements monarchiques » ; se félicitait de l'avènement d'un prince qui avait « élevé sa famille de façon à nous promettre une longue série de rois-citoyens », et engageait ses administrés à montrer une « allégresse calme et majestueuse ». De maire de Lyon, Prunelle devint bientôt député de l'Isère. Il faut espérer qu'il n'apporta point à la gestion des affaires publiques la même insouciance que pour sa fortune personnelle, car il laissa à sa mort 233.000 francs de dettes. Mais les contribuables sont toujours là pour entretenir les politiciens déchus. Lorsqu'en 1839 Prunelle coupable d'avoir voté pour l'hérédité de la pairie et contre l'adjonction électorale des capacités, fut abandonné par ses électeurs, on le nomma inspecteur des Eaux de Vichy, où il mourut d'apoplexie le 20 août 1853.

TERRACOL, *Le rôle de la Faculté de médecine de Montpellier dans la genèse et les progrès de l'oto-rhino-laryngologie*, La Vie Médicale, 11^e année, n° 20, 25 octobre 1930, p 1009-1018.

Au XI^e siècle, nombre d'élèves de Montpellier ne dédaignent pas d'aller chercher à Salerne un complément d'instruction. Au XIII^e, parmi ces pèlerins de Salerne, il faut signaler Arnaud de Villeneuve, qui traita, en son *Breviarium*, de la thérapeutique otologique. Bernard de Gordon, Mondeville, Guy de Chauliac, eux aussi, s'occupèrent des maladies de l'oreille. Au XVI^e siècle, les progrès de l'anatomie spéciale marchent de pair avec ceux de l'anatomie générale : Vésale, qui étudia à Montpellier, découvre l'enclume et le marteau. A Montpellier encore passe le Hollandais Koyter, prosecteur de Fallope, et qui s'y lie avec Rondelet et Rabelais ; il emportera de France les matériaux d'un livre sur l'oreille. Citons encore au XVII^e siècle du Laurens nommé en 1603 chancelier de l'Université Montpel-liéraine ; Lazare Rivière, qui préconise le poil de chien pour extraire les puces de l'oreille ; au XVIII^e, Vieussens, auteur d'un *Traité nouveau de la structure de l'oreille* (1714), où il revendique contre Valsava la priorité de certaines découvertes ; au XIX^e Bouisson, et Mouret, mort en février 1928.

HÉLÈNE METZGER, *Newton, Stahl, Boerhaave et la doctrine chimique* (Bibliothèque de philosophie contemporaine), Paris. Alcan, 1930, 332 p. in-8°.

On sait que Boerhaave fut un grand médecin. Son autorité,

comme chimiste, ne fut pas moins grande en son temps. Et je signale à ceux qu'intéresse la personnalité du maître de Leyde les chapitres très nourris que M^{lle} Metzger consacre à ses conceptions chimiques sur la nature du feu, l'air, l'eau, la terre, et les réactifs qu'on appelait alors les *menstrues*.

H. LECLERC, — *La Scabieuse, Scabiosa succisa, L., Courrier médical*, 20 juillet 1930, p. 409-411.

Urbanus per se nescit pretium scabiosæ,

disait l'Ecole de Salerne; et l'on voulait voir dans ce mot urbain, qui signifie ici citadin, une allusion au pape Urbain II sous le pontificat duquel fut composé le poème salernitain ! Quant aux adeptes de la doctrine des signatures, ils voyaient dans le capitule écaillé de la plante l'indice certain de ses vertus contre la gale (*scabies*), et les morsures de serpents. Thibault Lespleigney, du Four de la Crespelière lui attribuent encore d'autres propriétés; Guainero, Turquet de Mayerne et Paré la préconisent contre les bubons ou charbons pestueux, d'où son nom de chasse-bosse. Et je passe sur le reste. Mentionnons toutefois la légende qui lui valut, en raison de ses racines courtes et tronquées, le nom de Mors-du-diable : « au temps où l'Archange Saint Michel livrait bataille au diable, il employait la scabieuse pour panser ses blessures; l'ennemi du genre humain se sentant près d'être vaincu, tourna toute sa fureur contre l'innocent végétal et en mordit la racine à belles dents » la cuydant détruire à cause de la vertu qui est en elle. »

Satan est à tout le moins parvenu à la faire rayer de la pharmacopée. Cependant, Bourquelot et Bridel ont extrait de cette racine un glucoside, la *scabiosine*, qui donne à l'extrait fluide de cette dipsacée des propriétés expectorantes.

M. BOUVET, J. CAROLLES, *Amulettes protectrices et fétiches guérisseurs*, Courrier médical, n^{os} 31, 32, 33, 34, 3, 10, 17, 24 août 1930, p. 443-444, 459, 471, 483.

NEUBURGER. — *The médecine of the Ancient Mexicans*, Medical Life, New-York, n^{lle} série, n^o 119, août 1930, p. 405-415.

NEUBURGER. — *Ferdinand Edler von Leber, His Services in the Abolition of torture in Austria*, *ibid.*, p. 416-422.

LEMAY. — *Le chocolat médicament*, Courrier médical, 80^e année, n° 35, 31 août 1930, p. 489-490. — Fernand Cortez importa, dit-on, de chocolat du Mexique en Espagne en 1528. Le *tchocolalt* des mexicains était un horrible mélange de cacao grillé (*cacahuatl*), de piment, de rocou, de poivre indien, de farine de maïs. Les Espagnols amendèrent et édulcorèrent la formule, et l'usage du chocolat passa en Italie, en Flandre et en France. Cependant, Lemery prétend que le cacao fut apporté en Europe par Christophe-Colomb, d'une île d'Amérique appelée *Carate*; si bien que la marque la plus estimée en garda le nom de *Caraque*. On en fit d'abord un médicament. Deux moines espagnols le présentèrent comme tel à Alphonse Louis du Plessis, archevêque de Lyon, frère aîné de Richelieu. Mazarin et le duc de Gramont mandèrent plus tard d'Italie deux cuisiniers experts à préparer ce breuvage. Par lettre patente datée de Toulouse (28 mai 1659), enregistrée en février 1666, Mazarin concéda à un sieur Chaliou le privilège de la fabrication et de la vente du chocolat dans tout le royaume. Chaliou fit fortune à Paris. Marie-Thérèse, épouse du Grand Roi, raffolait de cette friandise. La Faculté daigna l'approuver officiellement en 1661. Du Four de la Crespillère, en 1671, en fit l'éloge en mauvais vers. D'abord apanage des distillateurs-liquoristes, la vente du chocolat fut bientôt accaparée par les apothicaires et épiciers, sous prétexte qu'on l'appelait « chocolat de santé ». Les cacaos les plus estimés étaient le Caraque, le Berbiche, et le cacao des Îles. Les formules variaient : chocolat à la cannelle, à la vanille, au girofle, mais le goût public ne changea pas. Grimod de la Reynière et Brillat-Savarin célèbrent les vertus de ce produit. L'un des fabricants les plus réputés fut de Bauve, chocolatier du Roi : il offrait aux nerveuses sont chocolat antispasmodique à la fleur d'oranger ; aux personnes irritables, le chocolat au lait d'amandes ; aux petits maîtres, le chocolat ambré !

DE LA BASTIDE. — *De la survivance des cultes antiques dans les croyances et les coutumes populaires*, Bull. et mém. de la Soc. archéol. et hist. de la Charente, 1929, p. 43-56.

Comme l'a montré Fustel de Coulanges, la Cité antique était régie par la religion familiale et civique, soumise aux Mânes, aux dieux de la ville ou de la famille, dont la faveur ou la colère se traduisaient par des bienfaits ou des calamités. Le monde moderne n'a point encore secoué la tutelle de l'au-delà. En Limousin, persistent les vieux rites funéraires destinés à

apaiser le défunt : le cadavre est lavé, bien habillé ; les femmes profèrent au moment des funérailles, des lamentations modulées ou « sielements », et les assistants se prodiguent en éloges rétrospectifs. En quelques villages, aucune bête ne doit être sortie de l'étable ou attelée tant que le mort n'a pas quitté sa maison. Le cercueil est placé les pieds au Levant. Les repas funéraires collectifs tendent à disparaître, et ne réunissent plus que les proches. Les visites au cimetière sont de rigueur les jours des Rameaux, de la Toussaint et des Morts. Il faut aborder la tombe par la tête, et prier de ce côté, devant l'inscription, qui est toujours à l'extérieur. Aux petits dieux antiques ont succédé d'autres protecteurs qu'il est toujours bon de se concilier : les saints locaux. Le nom importe peu au pèlerin : il s'agit du saint *du lieu* : le saint de Saint-Julien, de Mazières ou de Massignac. La maladie est le fait d'un saint malveillant, ou *nâtre*. Le sorcier se charge de l'identifier par le jet d'épingles au fond d'un seau d'eau. Alors, il faut aller faire ses dévotions au sanctuaire indiqué. Les saints les plus nâtres sont ceux de Massignac, de Mazières, celui de la Fontaine Sainte-Roche à Chabanais, et surtout celui d'Etricoren Etagnac : Saint Pardoux. Un mécréant, qui, voici quelque quarante ans jeta sur le fumier la statue du bienheureux, fut frappé de congestion ; et le curé d'Etagnac dut venir en personne relever, laver l'effigie et la replacer dans la niche. Beaucoup de fontaines sont placées sous l'égide d'un saint guérisseur : le suppléant doit déposer une pièce de monnaie sur le bord ; et celui qui vole l'argent hérite la maladie. Si le patient ne guérit pas, c'est qu'une pie a dérobé l'objet brillant. La croyance aux fées, aux loups-garous, aux jeteurs de sorts, est toujours enracinée du côté de Brillac.

J. PLAYFAIR MAC MURRICH. — *Leonardo da Vinci, The anatomist*, préface de G. Sarton, Baltimore, Williams et Wilkins Company, 1930, XX 266 p., in-8° (publications de l'Institut Carnegie).

Cet admirable ouvrage, magnifiquement illustré, sera, pour les seiziémistes, le digne pendant du beau livre de Hunger sur Charles de l'Escluse. La vie et les amitiés de Vinci, les sources de ses connaissances anatomiques, ses manuscrits et sa méthode, sa doctrine anatomophysiologique, le canon morphologique qu'il adopta, le détail de ses travaux ostéologiques, myologiques, angiologiques, splanchnologiques, neurologiques, embryologiques, ses théories sur l'anatomie comparée,

ses recherches botaniques, autant de chapitres auxquels les admirateurs de Léonardo ne sauront désormais se dispenser de recourir.

LEDOUX. — *Pour l'histoire de la tuberculose, deux précurseurs, les D^{rs} J. Bruchon et F. Coutenot*, mém. de la Soc. d'émulation du Doubs, ix^e s., vol. IX, 1929, p. 112-117.

En 1855, puis en 1866, Villemin proclama l'inocubilité de la tuberculose, que Laënnec estimait n'être qu'une diathèse spécifique et spontanée. Koch démontra en 1882 l'existence du bacille spécifique. Mais, au nom de la simple observation clinique, Just. Bruchon (qui ignorait vraisemblablement les travaux de Villemin), affirmait le 18 août 1858 devant la société de médecine de Besançon, la transmission de la phtisie, sous l'influence de la cohabitation, par les crachats, les produits de l'exhalation pulmonaire, et, partant, la nécessité de mesures prophylactiques. Cependant, ce n'est qu'en 1891 que le D^r Coutenot proposa à la commission administrative de l'hôpital de Besançon d'affecter à l'isolement des tuberculeux deux salles, qui furent ouvertes le 1^{er} novembre 1891. Besançon devançait Paris, car c'est seulement en décembre 1910 que furent inaugurés à l'Hôpital Laënnec les services spéciaux des D^{rs} Léon Bernard et Rist.

SAINT-AUBIN. — *Une intéressante figure médicale du vieux Reims, le D^r Pierre Dubourg-Maldan*, Progrès médical, n^o 43, 25 octobre 1930, p. 1766-1775.

Né à Charenton (Seine), le 20 mars 1807, Dubourg-Maldan se destina d'abord à la pharmacie, fut reçu interne en pharmacie des hôpitaux de Paris, où il se lia avec Bouchardat. Ce dernier l'engagea à faire ses études médicales, et Maldan soutint sa thèse doctorale le 6 juin 1836. Installé à Reims, il épousa une veuve qui lui donna pour beau fils le futur D^r Victor Lemoine, géologue rémois réputé. Tout dévoué aux humbles, à la clientèle ouvrière, Maldan fut l'apôtre de la fraternité : et assez pour sauver, en dépit de sa dignité d'orateur de la Loge mac., deux prêtres de la cure de Saint-Jacques que menaçait une émeute populaire. En 1848, il est membre de la commission provisoire qui, le 27 février, proclame la République, et maintient l'ordre au péril de sa vie. Jusqu'aux élections municipales du 30 juillet. Battu comme candidat à la Constituante, les électeurs tenant à le conserver à Reims, il refuse de figurer sur la liste des élections municipales, et est nommé en 1849, professeur

de chimie à l'Ecole de médecine, fonctions interrompues, au 2 décembre, par quelques jours d'incarcération préventive. En 1853, il devient professeur d'histoire naturelle, et se résigne à prêter serment à l'Empire. En 1854, il succède à Hector Landouzy comme directeur de l'Ecole, il reçoit en 1869 la croix de la Légion d'honneur. En 1870, il lui faut subir les horreurs de l'invasion prussienne, puis les ennuis de l'occupation, qui ne cesse qu'en mars 1872. Démissionnaire en mars 1881, il mourut dans la nuit du 11-12 avril 1881. Professeur assidu, médecin charitable, Dubourg-Maldan fut aussi un historien de valeur, un enragé bibliophile, dont la disparition mit en deuil l'Académie nationale de Reims à laquelle il était agrégé depuis 1864.

D^r Paul DELAUNAY.

DAVIDE GIORDANO, *Senatore del Regno, chirurgo primario dell'ospedale civile di Venezia. M. E. del R. Istituto di Scienze, lettere ed arti.*

Scritti e discorsi pertinenti alla storia della medicina e ad argomenti diversi, Milano, 1930.

Ce superbe ouvrage illustré de 91 gravures dans le texte, a été édité par les soins de la « Rivista di Terapia moderna e di Medicina pratica » sous la direction du P^r Piccinini et du D^r L. Zoja.

Le P^r Piccinini et le D^r L. Zoja ont pensé qu'il était intéressant pour les historiens de réunir en un volume les nombreuses publications et les discours du P^r Giordano. Ce que sa modestie l'empêchait de faire ses amis l'ont fait, et nous ne pouvons que nous en réjouir.

Nous connaissions déjà la plupart des belles communications de notre Président de la Société internationale d'histoire de la médecine ; comme l'anatomie des vivants, l'hôpital civil de Venise, Pietro Sivos de Poitiers et surtout ses recherches sur Ambroise Paré.

A ces importants travaux sont venues s'ajouter des pages charmantes comme l'éloge d'Antonio Scarpa prononcé lors de l'inauguration de son buste, l'Italie dans la médecine et la chirurgie contemporaines, les grands chirurgiens dans le roman où le P^r Giordano montre combien est vaste son érudition.

Dans l'éloge de Bassini qu'il prononça à Venise le 26 octobre 1924 il est un passage d'une envolée lyrique que nous nous en voudrions de ne pas reproduire ; Bassini du haut de

la Tour Eiffel admire le panorama de Paris, et la description de ce panorama est si fidèle qu'on ne peut s'empêcher d'admirer la précision.

« Je le revois, écrit-il, je le revois là haut sur la plateforme
« de la haute tour où le vent soufflait et où l'esprit allait
« comme le vent se perdre dans la vue du Paris immense,
« en haut le Panthéon où reposent les grands hommes, en bas
« vers la Seine, la coupole des Invalides, majestueuse dans
« son antique et discrète dorure, et plus à droite, à l'extré-
« mité d'une grande avenue, au centre d'un cirque verdoyant,
« la statue de Pasteur ; au-dessus d'un bas-relief palpitant de
« prospérité champêtre, d'où la mort se sauve en grinçant des
« dents, siège Pasteur, son visage ayant le calme solennel de
« de celui qui a bien rempli sa journée, les mains reposant
« sur les genoux..... et cherchant plus loin à travers le
« gris ardoisé des toits, Bassini devinait la présence de l'Ins-
« titut Pasteur, à travers la verdure des tilleuls et des mar-
« roniers, avec la crypte où repose l'homme extraordinaire
« grâce auquel on prépare aujourd'hui et on distribue les vac-
« cins qui guérissent ».

Ces lignes étaient à citer en entier... Je regrette seulement de ne pas pouvoir citer d'autres passages non moins aussi beaux, mais le cadre restreint de cette analyse ne le permet pas.

L'ouvrage se termine par l'éloge de Giacomo Boni et par les discours prononcés à l'inauguration du monument d'Enrico Arnauld, à la réunion de Venise de la Société Italienne d'histoire critique des Sciences médicales et naturelles, à la xiv^e exposition internationale des arts et au Palais ducal le 3 juin 1923. Comme on le voit « Scritti e Discorsi » sont à lire en entier avec soin.

Tout dernièrement, à Venise, le Pr Giordano me disait, avec cet humour que nous lui connaissons tous : « Mes amis n'ont pas voulu attendre pour publier mon testament littéraire »... Nous devons tous nous en réjouir et nous espérons que ce superbe volume sera suivi de plusieurs autres qui feront comme celui-ci les délices des historiens. Du reste, le culte du passé n'est-il point le meilleur stimulant de la vie, et, le Pr Giordano n'a-t-il pas prononcé avec juste raison lui-même lors de l'inauguration du buste d'Antonio Scarpa cette parole fort juste dont nous devons tous nous inspirer ?

« Ove fiorisce il culto dei morti, e intenso fermento di nuova vita ».

Dr Raymond NEVEU.

Ch. RICHET, *L'œuvre de Marey*. Progrès médical, n° 28, 12 juillet 1930, p. 1242-1246. — Bourguignon de Beaune, et reçu en 1856 interne des hôpitaux de Paris, Marey s'adonna de bonne heure à la physiologie. Mécanicien habile, il construisait déjà une foule d'instruments qui lui valurent un jour l'honneur inespéré d'une visite de Donders, et la collaboration de Chauveau. A l'âge de 33 ans, il publiait sa *Physiologie médicale de la circulation du sang*, œuvre capitale qui révélait aux cliniciens le sphymographe (le premier, après celui, inutilisable, de Vierordt) et le cardiographe. Après Helmholtz et Ludwig, Marey appliqua, en la perfectionnant, la méthode graphique à tous les phénomènes physiologiques, en particulier l'étude du mouvement. Ainsi devint-il, avec son *fusil photographique*, le précurseur du cinématographe. De l'Institut Marey sont sorties d'innombrables découvertes. Marey a encore étudié la morphologie expérimentale, la transmission héréditaire des phénomènes acquis. En lui, l'homme, simple, modeste, spirituel, était à la mesure du savant. Sa mort, survenue en 1904, a mis le monde scientifique en deuil.

R. E. RIEGEL, *Early Phrenology in the United States*, medical Life (New-York). — Nouvelle Série, n° 118, juillet 1930, p. 361-376. — A l'origine du mouvement phrénologique aux États-Unis, on trouve d'abord les conférences que Spurzheim vint faire dans l'été de 1832 à Boston, où il mourut en novembre ; puis la tournée de propagande entreprise en 1838-40, par George Combe, chef de l'École phrénologique d'Edimbourg. Mais la doctrine avait déjà été introduite en Amérique par Charles Caldwele, professeur à l'Université de Transylvanie, qui était venu entendre en France en 1821 les leçons de Spurzheim, et en fit le sujet de nombreuses conférences à « Transylvania University », en 1821-22.

UZUREAU, *A la Faculté de médecine d'Angers, 1777*. Archives médicales d'Angers, 34^e année, n° 7, juillet 1930, p. 113. — Lors de sa fondation, la Société royale de médecine s'agrégea un certain nombre de Facultés ou Collèges de médecine de province, entre autres la Faculté d'Angers, qui remercia. Une lettre de Lassone (14 octobre 1777), au doyen de cette Ecole l'assure que du projet de réunir les docteurs angevins pour conférer des maladies régnantes et de divers points de médecine pratique, la Société royale a lieu d'« espérer suite d'observations intéressantes ».

D^r Paul DELAUNAY.

Marcel FOSSEYEUX. — *Il y a cent ans, Paris médical en 1830*, petit in-18 carré de 104 pages. Paris, Le François, 1930.

Cette charmante petite plaquette réunit les qualités qu'on est accoutumé de trouver dans les livres de M. Marcel Fosseyeux : la clarté de l'observation unie à la richesse d'une documentation précise et avertie.

L'ouvrage, qui donne une excellente description de la vie médicale parisienne en 1830, commence par un chapitre sur la profession médicale, puis sont indiquées tour à tour les principales adresses des médecins de Paris sur la rive droite et la rive gauche de la Seine. Vient ensuite un chapitre pittoresque sur les maisons de santé. Un dernier chapitre sur l'activité scientifique des sociétés médicales se termine par l'indication des principales publications de 1830.

En lisant ce livre très vivant on a l'impression qu'on conduit alternativement : le baron Alibert, Andral, Baudelocque, Broussais, Cruveilhier, Dumeril, Dupuytren, Orfila, Trousseau, etc., etc...

Pareille étude m'apparaît dans l'Histoire de la Médecine un peu comme l'est en anatomie une tranche du corps mettant en évidence les rapports de l'anatomie topographique. Il serait à souhaiter que d'autres auteurs fassent ainsi, à différentes dates de l'histoire, des tableaux analogues.

D^r LAIGNEL-LAVASTINE.

Le Secrétaire général, Gérant,

Marcel FOSSEYEUX.

MAY 5 1931

XXIV, Nos 11 et 12

Novembre-Décembre 1930

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ FRANÇAISE
D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE



PARIS
CHEZ LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL
3, Avenue Victoria (IV^e)
1930

SOMMAIRE

CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ
Pr MENETRIER. — <i>L'Enseignement de l'Histoire de la Médecine à l'Ecole de Santé et à la Faculté de Médecine de Paris</i>
D ^r MAUCLAIRE. — <i>La Maladrerie d'Origny-Sainte-Benoite en 1760</i>
D ^r G. RAILLIET. — <i>Une Epidémie de Suette Miliare dans le Porcien au XVIII^e siècle</i>
D ^r R. GOULARD. — <i>Apothicares embastillés</i>
DOCUMENTS
BIBLIOGRAPHIE
TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXIV

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE

Fondée en 1902

EXTRAIT DES STATUTS ET DU RÈGLEMENT

La Société comprend des Membres honoraires, des Membres perpétuels, des Membres donateurs et des Membres actifs.

Est membre perpétuel celui qui a versé une somme *au moins trois cent cinquante francs*.

Est Membre donateur celui qui a versé une somme *d'au moins six cents francs*. Il fait de droit partie du Conseil.

Pour devenir Membre actif, il suffit d'être élu, après présentation par deux Membres de la Société; de payer une cotisation annuelle de 25 francs.

La Société tient ses séances *le premier samedi de chaque mois*, à 5 heures, au foyer des Professeurs de la Faculté de Médecine, sauf pendant les mois d'août et de septembre.

Elle publie un *Bulletin* qui est adressé à tous les Membres, sauf le cas de non-paiement de cotisation.



CHRONIQUE DE LA SOCIÉTÉ

Séance du 8 Novembre 1930.

Présidence de M. BARBILLION.

Etaient présents : M^{me} Metzger, MM. Bérillon, Brodier, Bénard, Dorveaux, Genot, Guelliot, Fosseyeux, Hahn, Hervé, Laignel-Lavastine, Jeanselme, Le Gendre, Mauclair, Menetrier, Mieli, Molinery, Neveu, Regnault, Sevilla, Trenel, Torkomian, Vinchon.

Décès. — M. le Président fait part du décès de M. André LERI, médecin des hôpitaux, survenu pendant les vacances; frappé en pleine maturité à 55 ans, son activité s'était étendue sur la psychiatrie, la neurologie et l'ostéopathologie. Il annonce également la mort récente de P. BUSQUET, bibliothécaire de l'Académie de médecine, qui avait collaboré à notre Bulletin. Ces deux communications sont accueillies par des regrets unanimes.

Candidats présentés :

MM. KERTESZ (D^r Adalbert), de Budapest, actuellement 36 bis, rue des Cendriers (xx^e), par MM. Barbillion et Brodier.

PINA (D^r Louis), Assistant de la Faculté de médecine, Rio de Bonfim, 348, Porto, Portugal, par MM. A. Mieli et Barbillion.

Dons. — M. Brodier offre à la Bibliothèque un livre de M. le D^r Lacassagne, sur l'Histoire de l'internat des hospices de Lyon, et M. Dorveaux, un petit livre du D^r Fournier sur les Saints médecins, paru en 1885.

Communications :

M. le Dr F. REGNAULT rend compte d'excursions faites en Eure-et-Loir avec une société de savants préhistoriens et signale des statues ignorées de saints guérisseurs, et des fontaines guérisseuses.

M. le Dr HERVÉ donne lecture d'une lettre curieuse d'Ange Guépin, médecin nantais dont il résume le rôle scientifique et les conceptions sociologiques. M. le Dr René BESNARD, signale qu'il existe sur la famille d'A. Guépin une notice à la Bibliothèque nationale.

M. le Dr BARBILLION lit une étude très documentée sur le voyage au Levant de Tournefort. La mission envoyée dans le Levant par ordre de Louis XIV devait se poursuivre jusqu'en Afrique, comprendre l'Egypte et ne se terminer que sur les côtes de Barbarie, mais une épidémie de peste dut la faire renoncer à ces projets et le Soleil d'Or, vaisseau de guerre qui ramenait l'expédition, revint à Marseille par Livourne le 3 juin 1702, après 28 mois de péripéties et d'absence ; ce sont les résultats scientifiques de cette mission que M. BARBILLION a relatés, mettant en relief les qualités d'organisation et l'énergie du grand botaniste.

.*.*

Note. — La remarquable communication de M. Hervé sur Guépin nous remet en mémoire le récit d'une curieuse opération de cataracte congénitale que pratiqua Guépin à Nantes en 1841. Nous en avons lu les détails dans le *Magasin Pittoresque*.

Le jeune Pierre Jubineau était âgé d'environ une dizaine d'années quand Guépin décida de l'opérer malgré l'avis contraire d'autres médecins spécialistes. Le jour de l'opération arrivé, l'enfant fut placé devant une fenêtre. Mais l'oscillation perpétuelle de ses yeux était effrayante. Guépin tenant son bistouri comme

une plume à écrire pratiqua avec une extrême dextérité une incision en forme de V. Le cristallin est énucléé. Le tout a duré 20 secondes. L'enfant pousse un cri : il voit. On ferme les volets et le chirurgien applique une compresse d'eau fraîche sur l'œil opéré. Au bout de trois jours, la cicatrisation est complète et Guépin commence ses expériences. Comment l'enfant voit-il ? comment interprète-t-il les distances ? les couleurs ?

L'enfant apercevant le sol avait une peur horrible de tomber à terre mais le vide de la balustrade d'un balcon lui causait un effroi plus grand encore. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs jours, après lui avoir fait comprendre que les barreaux de la balustrade étaient en fer et ne pouvaient se rompre, qu'il se décida à s'appuyer et à regarder au loin. Il avait une grande joie à descendre et à monter les escaliers sans s'appuyer à la rampe.

On lui enseigna à reconnaître les couleurs. Le rouge et le bleu furent les premières qu'il distingua d'une manière convenable. Il prenait pour du noir ce qui n'était que le creux de certains objets.

Des dessins plans lui paraissaient en relief. Sa démarche restait hésitante et il levait ses jambes comme si ses pieds eussent dû éviter un obstacle...

J'ai simplement voulu souligner tout l'intérêt qui s'attache à la personnalité trop oubliée de Guépin en résumant cette observation d'une opération de cataracte congénitale et je ne puis que me joindre à nos collègues qui ont chaleureusement félicité M. Hervé de sa si intéressante communication.

D^r MOLINÉRY.



Assemblée Générale du 6 décembre 1930.

Présidence de M. le D^r BARBILLION.

Etaient présents : M^{me} Metzger, MM. Avalon, Bénard, Brodier, Dagen, Dardel, Delaunay, Fosseyeux, Gidon, Laignel-Lavastine, Hervé, Jeanselme, Moinet, Mousson-Lanauze, Menetrier, Neveu, Pouchet, Rouvillois, Sieur, Tersian, Trenel, Weisgerber.

Excusés : MM. Le Gendre, Mauclair, Vinchon.

Décès. — M. le Président fait part du récent décès de notre collègue polonais, TRZEBINSKI, Professeur à l'Université de Wilno ; cette communication est accueillie par des regrets unanimes.

Candidats proposés :

MM. BLOOM (A.), 16, Chareh-el-magrab, Le Caire (Egypte), par MM. Fosseyeux et Barbillion.

CHARENTON, externe à Cochinchine, par MM. Boissier et Fosseyeux.

Don :

Le D^r G. Hervé offre à la Société, pour ses collections de portraits, deux photographies :

1^o L'une, de son maître le P^r Mathias-Duval, avec dédicace « à son ami et collaborateur, G. Hervé », et datée de 1881.

2^o L'autre, plus rare, est celle du D^r Jacques-Léon Aronsson, né à Metz, le 2 mai 1793, mort le 8 septembre 1861, chirurgien de l'hôpital civil et agrégé à la Faculté de Strasbourg, qui fut le médecin et l'ami de la famille de M. Hervé.

Ce médecin éminent, a dit Michel Lévy dans la notice qu'il lui a consacrée, « a occupé pendant près de quarante ans le premier rang dans la pratique médicale de Strasbourg et de nos départements de

l'Est, et ce long, cet invariable succès, il l'a dû exclusivement à la sympathique estime de ses confrères, à la confiance spontanée des familles, au double ascendant du talent et du caractère ». Appelé souvent en consultation jusqu'en Allemagne et en Italie, le Dr J.-L. Aronsohn était médecin-consultant du roi Louis-Philippe, membre du conseil de salubrité du Bas-Rhin, de la commission de surveillance de l'asile de Stephansfeld, médecin des épidémies, etc.


Renouvellement du Bureau. — M. le Président annonce que les pouvoirs du Bureau sont renouvelés par 59 voix, dont 42 votes par correspondance.

Le nouveau membre du Conseil élu en remplacement de M. le Dr Variot décédé est M. le Pr Tanon.

Communications :

M. le Dr Delaunay relate la vie d'une *famille de médecins bretons* aux XVIII^e et XIX^e siècles les de la Bigne de Villeneuve.

M. le Pr Jeanselme résume l'important rapport qu'il a fait au Congrès de Rome sur *les moyens de défense contre la lèpre au moyen âge* dans les divers pays d'Europe; sa communication est suivie d'une discussion. M. le Dr R. Bénard met en doute la diminution progressive de la virulence de la maladie et croit à la confusion possible au moyen âge de la syphilis et de la tuberculose avec les lèpres véritables; M. le Pr Jeanselme répond à ces deux objections; il estime notamment que si le mot « lepra » a pu prêter à confusion chez les auteurs profanes, les médecins au contraire connaissaient d'une façon parfaite les signes cliniques de l'éléphantiasis.



**L'ENSEIGNEMENT DE L'HISTOIRE DE LA MEDECINE
A L'ECOLE DE SANTÉ
ET A LA FACULTE DE MEDECINE DE PARIS**

Par P. MENETRIER

C'est pendant la Révolution, lors de la fondation de l'Ecole de Santé, continuée ensuite par notre actuelle Faculté de Médecine, que fut instauré en France et à Paris l'enseignement de l'histoire de la médecine.

Car ni l'ancienne Faculté de médecine de Paris, ni aucune autre en France ne possédait de chaire d'Histoire de la médecine.

Et à vrai dire la chose eût pu paraître parfaitement inutile, l'enseignement tout entier étant essentiellement historique.

Les auteurs étudiés et commentés, Hippocrate, Galien, Rhazès, Avicenne, morts depuis des siècles étaient bien réellement plus du domaine de l'histoire que de celui de l'actualité.

D'ailleurs un décret de l'Assemblée législative en date du 18 août 1792, en supprimant toutes les corporations enseignantes, avait dans notre pays, rompu tout lien entre le passé et l'avenir.

Cet avenir fut réalisé, quant à la suite d'un rapport de *Fourcroy* au nom du comité de *Salut public*, et d'*Instruction publique*, un décret de la *Convention nationale* ordonna l'Etablissement de trois *Écoles de Santé*, à Paris, Montpellier et Strasbourg (14 frimaire an III; 4 décembre 1794), destinées à « former des officiers de Santé pour le service des hôpitaux militaires et de Marine. »

Dans le plan général de l'enseignement tracé par le *Comité d'Instruction publique*, était spécifiée l'importance des connaissances historiques à donner aux élèves : Il y était dit : article 6 : « Joindre les travaux de notre siècle, aux travaux des siècles qui l'ont précédé; article 7 : « récapituler l'art en entier, en en présentant le tableau historique, pour montrer ce qu'il a fait, indiquer ce qu'il n'a pas fait, avouer ce qu'il n'a pu faire. »

Et en effet sur les 12 chaires créées à l'Ecole de Paris, la douzième était consacrée à l'enseignement de l'*Histoire de la Médecine*, qui d'ailleurs était joint à celui de la *Médecine légale*. Mais comme il y avait pour chaque chaire deux professeurs, l'un put se consacrer à la médecine légale tandis que l'autre se chargeait de l'histoire de la médecine.

Pour cet enseignement, les membres du Comité d'Instruction publique : C. A. Prieur, Mathieu, Planchard, Bailleul, A.-L. Thibeaudeau, Lalande, Mercier, Barailon, et Fourcroy rapporteur avaient même élaboré un programme qui mérite d'être reproduit :

Article 1^{er}. — Naissance de l'art de guérir en Egypte et ensuite dans la Grèce. Introduction à cette histoire.

2. — Les Médecins Grecs : Hippocrate, analyse de ses écrits ; ses connaissances médicales et chirurgicales ; ordre qu'on doit suivre en lisant cet auteur.

3. — L'Ecole d'Alexandrie. Naissance de l'anatomie ; Hérophile et Erasistrate.

4. — Etat de l'art de guérir chez les Romains ; Celse, Cœlius Aurelianus, Galien, etc.

5. — Examen continué des auteurs grecs dans l'empire romain ; Arétée, Alexandre de Tralles, Paul d'Egine.

6. — Les Arabes ; Rhazès, Avicenne, Albucasis. Epoque de la petite vérole, de la rougeole, du spina ventosa.

7. — L'art de guérir depuis le xi^e siècle jusqu'au xv^e. L'Eléphantiasis, les léproseries.

8. — Etat de l'art de guérir dans le xvi^e siècle. Le mal vénérien, le scorbut, la suette.

9. — Renaissance de l'anatomie en Italie ; Mundinus, Bérenger de Carpi, Vésale, Fallope.

10. — Progrès de l'art de guérir dans le xvi^e siècle. La chimie, la botanique, la matière médicale, les accouchements. Les écrivains praticiens.

11. — Le xvii^e siècle ; l'anatomie perfectionnée, l'anatomie comparée ; la physiologie.

12. — Le xviii^e siècle : perfectionnement de l'art ; les observateurs ; de l'art d'observer et des expériences en général ; règles à suivre pour faire de bonnes observations.

13. — L'art hippiatrice ; examen des auteurs qui ont écrit sur cet art.

14. — Des charlatans.

Comme on le voit, le programme proposé par le Comité d'Instruction publique était très complet ; serait encore parfaitement acceptable aujourd'hui, et montrait un louable souci d'accommoder les connaissances historiques à l'étude de la médecine pratique.

Quand l'Ecole fut constituée, la douzième chaire ; de *médecine légale*, et *d'histoire de la Médecine*, fut attribuée à *Lassus*, professeur et *Mahon* adjoint.

P. Lassus membre de l'ancienne Académie royale de Chirurgie, avait autrefois publié une histoire de l'Anatomie. *Essai ou discours historique et critique, sur les découvertes faites en anatomie par les anciens et les modernes. Paris 1783.*)

Mais il ne professa ni l'histoire de la médecine, ni la médecine légale, car la mort de *Chopart* survenue peu après lui permit de prendre à sa place la chaire de pathologie externe.

Mahon (*Paul Augustin, Olivier*) n'enseigna d'ailleurs pas davantage l'histoire de la médecine, car il préféra remplacer *Lassus*, à la médecine légale. Il avait cependant écrit une « *histoire de la médecine clinique depuis son origine jusqu'à nos jours* » qui ne fut publiée qu'après sa mort en 1804.

Le premier professeur d'histoire de la médecine de l'Ecole de Paris fut donc en réalité le second titulaire de la chaire *Goulin* nommé le 2 messidor an III (21 juin 1795).

Goulin (Jean), ainsi arrivé professeur à l'âge de 68 ans (il était né à Reims le 10 février 1728) était peu médecin et surtout érudit. Il connaissait le latin, le grec, l'arabe, et avait écrit et publié, soit sous son nom, soit pour d'autres, un nombre considérable d'ouvrages sur : l'histoire de la médecine, les biographies médicales (notamment dans l'Encyclopédie méthodique), des ouvrages didactiques ou de vulgarisation médicale, etc., etc. Il n'avait très probablement jamais exercé la profession médicale, et avait dû prendre le grade de docteur dans quelque Faculté de province n'ayant pas les moyens de payer à Paris les frais d'une réception coûteuse.

Goulin se livra avec zèle à l'enseignement de l'histoire de la médecine. Son cours rédigé mais non imprimé, formait quatre volumes in-folio se terminant l'an 279 av. J.-C. à l'Ecole d'Alexandrie. Le cinquième volume avait pour titre : « *Chronologie pour l'histoire de la Médecine* ».

Pierre Sue, son biographe et son ami faisait le plus grand cas de ces ouvrages. Goulin mourut le 11 floréal an VII (30 avril 1799) à l'âge de 71 ans.

Après sa mort, ses manuscrits, une trentaine de volumes, dont le cours d'histoire de la médecine ont été acquis par la ville de Reims, et conservés à la bibliothèque municipale, ou fort heureusement ainsi que me l'a dit M. Guelliot, ils ont pu être préservés des bombardements et incendies de la guerre.

Après la mort de Goulin, le sous-bibliothécaire de l'Ecole (*Moreau de la Sarthe*), posa sa candidature pour lui succéder. Il ne fut pas nommé et la place fut attribuée à *Cabanis*.

Cabanis (Pierre-Jean-Georges), est né Cosnac près Brives, le 5 mai 1757. Après une jeunesse agitée, il voyagea en Allemagne et en Pologne, et se décida

pour la médecine après avoir essayé de la littérature. Il fut reçu docteur à la Faculté de Reims. Epris de nouveautés, il fut un moment attiré par les doctrines de Mesmer.

Très lié avec les hommes politiques au début de la Révolution, il fut l'ami et le médecin de Mirabeau, dont il raconta la dernière maladie dans : « *Le journal de la maladie et de la mort d'Honoré-Gabriel Victor Riquetti de Mirabeau. Paris 1791.* »

A Condorcet, il aurait fourni le poison qui lui permit d'échapper à l'échafaud.

Il joua un rôle important dans la réorganisation des Ecoles de médecine, et fut nommé d'abord adjoint à la *Chaire de Clinique de perfectionnement* en nivôse an V (1797). Le cours qu'il professa sur le perfectionnement de la médecine fut entièrement consacré à Hippocrate. La première et la dernière leçon seules en ont été publiées. C'était un véritable cours d'histoire de la médecine. Peu après, il passa en l'an VI à la chaire de clinique interne comme adjoint de Corvisart. Mais dès que la chaire d'Histoire de la médecine devint vacante il la demanda, comme convenant mieux à ses tendances littéraires et philosophiques. Il avait été en 1795 lors de la création de l'Institut par la Convention, nommé dans la classe des *Sciences morales et politiques*, section de l'analyse des sensations et des idées. C'est là qu'il produisit en mémoires successivement présentés à ses collègues, les éléments de son œuvre capitale : « *Rapports du physique et du moral de l'homme.* »

Un peu plus tard, quand en 1803 et pour des raisons politiques cette classe de l'Institut fut supprimée, Cabanis en compensation fut nommé à celle de Langue et littérature française (aujourd'hui l'Académie française) et c'est là qu'il prononça l'éloge de Vicq-d'Azyr.

Quant à ses fonctions de professeur d'histoire de la médecine, à vrai dire il ne les remplit guère. Ses nombreuses occupations, les charges et les honneurs qui lui avaient été conférés, et surtout sa mauvaise

santé ne lui en laissant guère le loisir. Il songea même à abandonner sa chaire et ne la conserva que sur la sollicitation de ses collègues ; tenant du moins à laisser son traitement à la disposition de la Faculté.

Mais si au cours de son professorat, Cabanis ne pratiqua guère l'enseignement de l'histoire de la médecine, du moins il illustra l'Ecole de médecine parisienne, et la chaire qui lui était confiée d'un reflet de sa gloire littéraire et philosophique.

Il mourut à Melun le 5 mai 1808, et quelques jours après ses restes furent solennellement portés au Panthéon.

A partir de ce moment commence, pour la chaire d'Histoire de la médecine, une période malheureuse, mêlée d'avatars incertains et de suppressions prolongées, qui ne prit fin que soixante ans plus tard.

Sans doute, l'exemple de Cabanis, laissant tomber l'enseignement qui lui était confié, avait-il persuadé les pouvoirs publics de son peu d'utilité, car il ne fut pas pourvu à son remplacement, et le ministre, soucieux d'économies, décida de supprimer la chaire. L'Ecole avait alors été érigée en *Faculté*, le 17 mars 1808 ; elle fut rattachée à l'Université impériale le 11 janvier 1809 et dépendit dès lors du Ministère de l'Instruction publique.

Et pourtant, dans la conception primitive du Comité d'Instruction publique, lors de la création de l'Ecole de Santé, l'enseignement de l'Histoire avait paru chose tellement nécessaire que, outre la chaire d'Histoire de la Médecine proprement dite, deux autres chaires encore venaient la compléter.

Une première avait été confiée à Thouret, le directeur de l'Ecole, qui en plus de ses fonctions administratives, devait faire un enseignement : « *de la doctrine d'Hippocrate et des cas rares.* »

Thouret (*Michel-Augustin*), était né en 1749 à Pont-l'Evêque. Docteur de la Faculté de Caen, il avait été agrégé en 1774 à la Faculté de médecine de Paris. Etroitement mêlé au monde politique révolutionnaire,

parmi lequel son frère Jacques-Guillaume Thouret, joua un rôle de premier plan, jusqu'à la guillotine inclusivement, il avait avec Fourcroy contribué à la création et à l'organisation de l'*Ecole de Santé*, dont il fut nommé directeur. Il conserva ce titre jusqu'au jour où l'Ecole fut transformée en Faculté, et fut alors notre premier doyen. Il mourut le 19 juin 1810.

Absorbé par ses fonctions administratives, Thouret n'eut, lui non plus, ni le temps ni le goût de se livrer à l'enseignement.

Mais il est intéressant de rappeler que cette chaire destinée à l'enseignement de la doctrine d'Hippocrate avait tenté la jeune ambition de Laennec. C'est sans doute ce qui lui avait fait choisir le sujet de sa thèse inaugurale précisément intitulée : « *Propositions sur la doctrine d'Hippocrate relativement à la médecine pratique.* » Il s'était particulièrement adonné à l'étude de la langue grecque. Et quand en 1809 l'institution du concours fut établie pour le recrutement des chaires, il se préparait avec ardeur à briguer la succession de Thouret, dont il escomptait la vacance.

Mais après la mort de Thouret, qui lui non plus n'avait fait aucun enseignement, le ministre jugea bon en 1811 de supprimer la chaire, dont le maintien n'était d'ailleurs pas désiré par le Conseil des professeurs.

Ainsi, Thouret n'eut pas le successeur illustre, qui plus profitablement pour la postérité, dût s'adonner au perfectionnement de la médecine clinique, mais dût aussi attendre encore douze ans avant d'entrer à la Faculté.

D'autre part, et dans l'organisation de l'*Ecole de Santé*, le bibliothécaire, qui avait rang de professeur était chargé d'un cours de *bibliographie*, science naturellement conjointe à l'Histoire de la Médecine.

Ce fut d'abord *Pierre Sue*, qui occupa ces fonctions depuis la fondation de l'Ecole, jusqu'en 1808 où il remplaça *Leclerc* à la chaire de Médecine légale.

Pierre Sue était né le 28 décembre 1739 à Paris. Il

était fils d'un chirurgien, et appartenait à une véritable dynastie chirurgicale. Il fit lui aussi ses études de chirurgie, fut prévôt du *Collège*, et membre de l'*Académie royale de Chirurgie*. C'est après la suppression de ces institutions de l'ancien régime qu'il entra à l'Ecole de Santé comme bibliothécaire. A lui incomba la charge écrasante de constituer la bibliothèque, avec les vestiges des bibliothèques de l'Académie de chirurgie et du Collège de chirurgie, de l'ancienne Faculté de Médecine, des dépôts nationaux, des doubles de la bibliothèque nationale et des autres bibliothèques de Paris, etc., etc.

Et il eut le mérite insigne de mener ce travail à bonne fin et rapidement. Après quoi il commença son cours de *bibliographie* et le continua tous les ans, régulièrement jusqu'en 1808, époque où il fut remplacé dans ses fonctions par *Moreau*.

Pierre Sue avait publié de nombreux travaux de chirurgie, et quelques ouvrages d'histoire; notamment : « *Essais historiques, littéraires et critiques sur l'art des accouchements. Paris 1779.* » et : *Anecdotes historiques, littéraires et critiques sur la Chirurgie.* » Ainsi que des Eloges de personnalités notoires : *Bichat, Chopart*, etc.

Quand *Pierre Sue* passa à la chaire de *Médecine légale*, les fonctions de bibliothécaire furent assurées par *Moreau*, son adjoint, mais celui-ci n'eut pas le titre de professeur, et l'enseignement officiel de la *bibliographie* fut supprimé.

Ainsi de 1808 à 1810 disparurent toutes les institutions d'enseignement historique dont les fondateurs de l'Ecole de Santé l'avaient dotée à son origine, *Chaire d'Histoire de la Médecine, Chaire de doctrine Hippocratique, Chaire de bibliographie*.

Toutefois et pour un temps, la disparition ne fut pas complète, car le nouveau bibliothécaire *Moreau*, pour ne pas laisser périliter l'enseignement inauguré par son prédécesseur, fit bénévolement, et sous le titre de répétitions, un véritable cours de *bibliographie médicale*.

Moreau de la Sarthe (Jacques-Louis), était né à Montfort, près de Mons en 1771.

D'abord officier de santé dans les armées de la République, une blessure à la main droite le força de renoncer à cette carrière. De nombreux articles de critique et quelques ouvrages, le firent connaître et il fut nommé sous-bibliothécaire à l'Ecole de médecine. Puis bibliothécaire en remplacement de Sue.

Après avoir, pendant plusieurs années, professé bénévolement, ainsi que nous venons de le dire, il obtint en 1814 le titre de professeur d'Histoire de la Médecine, et il y joignit en 1817 celui de professeur de bibliographie médicale.

Ainsi reparut la *Chaire d'Histoire de la Médecine* de la Faculté de Paris. Mais ce ne fut pas pour longtemps.

En 1822, le gouvernement de la Restauration profita des désordres qui avaient éclaté, lors de la séance solennelle de rentrée des cours pour fermer, puis supprimer la *Faculté de Médecine* considérée comme un foyer dangereux d'idées libérales.

Et quand la Faculté fut rouverte et réorganisée par ordonnance royale du 2 février 1823, *Moreau de la Sarthe* partagea la proscription dont furent frappés les *Desgenettes*, les *Pinel*, les *Vauquelin*, les *Chaussier*, etc., et la chaire d'*Histoire de la Médecine* disparut avec lui.

Moreau mourut le 3 juin 1826, et ne put ainsi comme ses collègues survivants après la Révolution de 1830, bénéficier d'une réintégration qui eut peut-être déterminé la restauration de son enseignement.

Voilà donc terminée la première période de l'histoire de la chaire d'Histoire de la Médecine à l'*Ecole de Santé*, puis à la *Faculté de Médecine* de Paris.

Illustrée par un grand nom, celui de *Cabanis*, elle ne paraît avoir fourni, sauf au temps de *Goulin*, qu'un enseignement assez intermittent, mais qui se trouvait dans la réalité, complété par celui des autres professeurs, qui tous, et chacun dans sa spécialité, faisaient une place importante aux considérations his-

toriques, et regardaient encore les écrits des anciens, d'Hippocrate surtout, comme ayant une utilité actuelle dans l'étude et dans la pratique de la médecine.

Il ne semble pas d'ailleurs qu'on eût songé à cette époque à donner une consécration effective à l'enseignement de l'Histoire de la Médecine. Ainsi dans les premiers jurys d'examens constitués à l'Ecole de Santé à partir de 1795, nous ne voyons pas figurer le nom de Goulin, le professeur alors en titre.

En 1803, un décret du premier Consul rétablit le doctorat, et dans les examens nécessaires pour y accéder, il n'est nulle part question de l'Histoire de la Médecine. Même la médecine légale qui comme enseignement était jointe à l'histoire, figure sans elle mais avec l'hygiène au cinquième examen de doctorat.

Il en fut de même, à plus forte raison quand en 1825, les examens furent de nouveau modifiés, puisqu'à ce moment il n'y avait plus de chaire d'Histoire de la Médecine.

On doit supposer toutefois, qu'à propos d'autres matières, les candidats pouvaient être éventuellement et comme il arrive d'ailleurs encore aujourd'hui, interrogés sur des questions concernant l'histoire des doctrines anciennes, ou la personnalité de médecins illustres du passé.

Si à vrai dire de cela nous n'avons pas la preuve, nous savons du moins que jusqu'en 1837, la thèse inaugurale était suivie de quelques aphorismes d'Hippocrate sur lesquels le candidat était interrogé.

Ces aphorismes furent alors remplacés par quelques propositions de médecine et de chirurgie, puis en 1882 par une série de questions, sur les diverses branches de l'enseignement. Enfin en 1884, cette addition à la thèse qui était devenue une pure formalité fut définitivement supprimée.

Nous remarquerons d'autre part, que même alors que la chaire d'Histoire de la Médecine n'existait plus, on voit dans les sujets de thèse donnés au concours de l'agrégation figurer des questions manifestement historiques. Ce qui nous semble prouver que si l'en-

seignement de l'histoire n'était plus donné dans une chaire spéciale, du moins chaque professeur pouvait-il, quand le sujet s'y prêtait, joindre à son cours des éclaircissements historiques.

Ainsi par exemple, au concours d'agrégation de 1823 fut donné le sujet suivant :

An antiquorum doctrina de crisibus et diebus criticis admittenda? An in curandis morbis et præsertim acutis observanda? » qui fut traité par Andral.

Au concours de 1826 :

« *An hippocratica doctrina de constitutionibus medicis comprobanda? An in curandis morbis et præsertim acutis observanda?* » candidat : Martin Solon.

En 1829 :

« *An antiquorum vel recentiorum quorundam doctrina de diathesibus comprobanda? An in curandis morbis observanda?* » candidat Mailly.

En 1835 quand les thèses sont désormais en français (depuis 1832). J. Pelletan eut pour sujet à traiter : « *de la nature médicatrice* », et Gouraud : « *La doctrine des crises est-elle fondée ?* ».

Nous citerons enfin la thèse de concours de Jaccoud en 1863 : « *De l'humorisme ancien comparé à l'humorisme moderne* ». Où avec sa prodigieuse érudition Jaccoud traça en un raccourci saisissant, l'histoire de l'humorisme depuis Hippocrate jusqu'à Andral.

D'ailleurs et pendant la période où la chaire d'histoire de la médecine demeura supprimée, nous avons la preuve que du moins cette partie de l'enseignement ne fut pas complètement abandonnée. Car d'une part, on peut légitimement admettre que des professeurs ayant publié des ouvrages historiques, comme Broussais par exemple, avec son « *Examen des doctrines médicales* », ne pouvaient manquer d'en tirer parti dans leurs cours.

Et d'autre part nous savons que quelques-uns, firent réellement un véritable enseignement de l'histoire de la médecine.

Tel Andral, qui, professeur de Pathologie générale consacra ses cours des années 1852 à 1856 à ce

d'enseignement. Ce cours d'Andral, nous en connaissons une partie par la publication qu'en fit un de ses auditeurs le Dr Tartivel, dans le journal l'*Union Médicale*, sous le titre suivant : « *Histoire de la médecine depuis Hippocrate jusqu'à nos jours. Analyse du cours professé à la Faculté de Médecine de Paris pendant le premier semestre 1853-54, par M. Andral professeur de Pathologie et de Thérapeutique générales.* »

La partie du cours publiée, comprend la médecine grecque ancienne d'Hippocrate à Galien, et se termine avec les œuvres de ce dernier, donnant seulement dans la dernière leçon un aperçu de l'influence ultérieure de Galien et de ses doctrines sur la médecine du moyen âge.

Dans une communication à l'avant-dernier *congrès d'Histoire de la Médecine*, j'ai raconté comment j'avais par fortune retrouvé chez un bouquiniste des carnets de notes d'Andral, correspondant au matériel réuni pour ce cours, et j'en ai publié un fragment inédit intitulé : « *Ebauche d'une histoire de l'humorisme* ». D'après ces notes, il semble que le cours d'Andral s'étendit jusqu'au VII^e siècle de notre ère. A ce moment, Andral mit fin à son enseignement et renonça en même temps à sa chaire.

Un peu plus tard, en 1865, un certain nombre d'agréés de la Faculté, érudits et soucieux de maintenir la tradition des études historiques, s'entendirent pour faire une série de conférences, concernant les médecins illustres du passé. Parmi eux nous relevons les noms de Verneuil, Broca, Tarnier, Follin, Trélat, Axenfeld, Lorain, Le Fort, etc. (Ces conférences furent publiées l'année suivante en 1866).

De plus et en dehors des cours et conférences, faits officiellement à la Faculté et que nous venons de mentionner, des cours particuliers, y furent également professés à l'Ecole pratique.

Ainsi Dezeimeris bibliothécaire de la Faculté, auteur du *Dictionnaire historique de la Médecine*, qui avait dans ses lettres sur : « *l'histoire de la médecine et la nécessité de son enseignement* » réclamé le rétablis-

ment de la chaire supprimée, fit aussi des cours particuliers sur ce sujet.

De même *Bouchut*, dont il nous reste en témoignage une *histoire de la médecine*, particulièrement intéressante, en ce que l'auteur à la fois érudit et praticien de grande valeur a su apporter à l'exposition des antiques doctrines médicales toute la compétence d'un homme parfaitement au courant de la pathologie et non pas seulement par lectures, mais par observation directe. Ce qui est rare parmi les historiens.

Enfin *Daremberg*, dont nous parlerons ci-après, et qui d'ailleurs à cette période enseigna non à la *Faculté de Médecine* mais au *Collège de France*.

Ainsi et pendant une longue période de temps, si l'enseignement officiel de l'histoire de la médecine demeure suspendu, ou plus exactement, si la chaire à ce destinée, demeure dans les limbes des hésitations ministérielles, l'initiative privée, et de nombreuses bonnes volontés compétentes y suppléèrent.

D'ailleurs et depuis longtemps le rétablissement de cette chaire était réclamé dans la presse et dans le corps médical.

En 1830, *Jules Guérin* dans un rapport sur les questions relatives à l'organisation de la Faculté de Médecine disait : « La chaire d'histoire de la Médecine doit, éclairée par l'esprit philosophique de notre époque, jeter le plus grand éclat sur la science et raviver des germes ensevelis dans des débris ignorés. C'est moins l'histoire des livres que des choses qu'elle aura pour objet, et s'il est vrai que le cercle des erreurs soit aussi borné que le cercle des vérités, ce serait déjà rendre un grand service à la médecine que de l'avertir et de la garantir par les révélations de l'histoire du retour des erreurs passées ».

Bien d'autres plaidoyers furent faits en faveur de cette cause. Toutes les autorités furent invoquées. Dezeimeris avait adressé ses lettres demandant le rétablissement de la chaire, à la Faculté, au ministre, et même à la chambre des députés. Le tout sans résultat.

Et ce fut grâce à l'initiative privée que cette fâcheuse situation prit fin et que la chaire d'histoire de la Médecine put être enfin et définitivement rétablie à la Faculté de Médecine de Paris.

En 1869 un généreux donateur *Salmon de Champotran*, maître des requêtes au Conseil d'Etat légua par son testament une somme de 150 000 francs pour la création et le maintien perpétuel à la Faculté de Médecine de Paris, d'une *Chaire d'histoire de la Médecine et de la chirurgie*. Il avait exprimé le désir que le Dr *Cusco*, chirurgien éminent, lettré, doublé d'un savant en fut nommé titulaire. Mais celui-ci modestement refusa, faisant valoir que l'homme le plus qualifié pour ce poste par son savoir immense, et ses innombrables travaux, était *Darembert*.

Le 6 janvier 1870 la Faculté fut autorisée à accepter ce legs. Un décret du 9 mars porta création de la chaire et un autre du 2 mai nommait *Darembert* professeur d'histoire de la médecine et de la chirurgie.

Darembert (*Charles-Victor*) était né à Dijon en 1817. Après de fortes études littéraires, il commença sa médecine à Dijon et fut interne à l'Hôpital de cette ville. Puis il vint à Paris, en 1836 et suivit les cliniques hospitalières où il eût pour maîtres J. Cloquet, Andral Velpeau, Bouillaud.

Le 20 août 1841 il soutint sa thèse de doctorat, dont le titre : *Exposition des connaissances de Galien sur l'anatomie, la physiologie et la pathologie du système nerveux*, annonce déjà l'orientation future de sa carrière.

Cette thèse, il l'avait préparée non seulement par la lecture des livres et des manuscrits, mais en outre par ses études anatomiques au Muséum. Il y fut en effet pendant trois ans, aide particulier de *de Blainville* et de *Gratiolet*, et il en profita pour vérifier les descriptions anatomiques de Galien en disséquant des animaux et surtout des singes. Et il put en conclure que le grand anatomiste de Pergame avait décrit avec une irréprochable exactitude les parties de ces animaux,

mais qu'à coup sûr et ainsi qu'il avait déjà été soutenu, il n'avait pas disséqué de cadavres humains. Opinion d'ailleurs admise par Vésale, et ensuite par Cuvier, de Blainville, etc.

En 1843, il publia la première édition de sa traduction des *œuvres choisies d'Hippocrate*. Puis il fut chargé l'année suivante par Villemain, ministre de l'instruction publique d'une mission médico-littéraire en Allemagne. Il y resta trois ans et en rapporta de nombreux textes inédits d'Hippocrate, Rufus d'Ephèse, Oribase, Galien, ou concernant l'Ecole de Salerne. En 1846, il publia et traduisit le traité du pouls attribué d'ailleurs faussement à Rufus d'Ephèse.

La même année il fut nommé bibliothécaire de l'Académie de Médecine, à laquelle il devait par la suite appartenir comme membre associé. Et en 1850, il fut chargé de la direction de la bibliothèque Mazarine.

Pendant dix ans envoyé en nouvelles missions il fouilla les principales bibliothèques de l'Europe, fit quatre voyages en Allemagne, huit en Angleterre, quatre en Italie, deux en Belgique, deux en Suisse, rapportant une abondante moisson de documents et de précieuses découvertes qui furent consignés dans des rapports officiels inscrits au *Journal de l'Instruction publique*, ou publiés avec des notices sur les manuscrits, en édition de textes grecs et latins, ou encore dans la collection salernitaine, etc., etc.

En 1847, Daremberg fit un cours au *Collège de France* sur : « *l'histoire et la littérature des sciences médicales* », dont la première leçon fut publiée dans l'*Union médicale* et qui fut interrompu par suite des événements politiques de 1848.

Daremberg était étroitement lié d'amitié avec Littré. Les deux savants historiens se fréquentaient surtout pendant la saison d'été en villégiature au village du Mesnil-le-Roy près Maisons-Laffitte entre la forêt de St-Germain et la Seine. C'est là que furent composés un grand nombre de ses ouvrages.

En 1864, il fut de nouveau chargé par le ministre de l'instruction publique d'un cours d'histoire des scien-

ces médicales au *Collège de France*, et le continua les années suivantes.

Quelques unes de ses leçons furent publiées dans les journaux (*Résumé de l'histoire de la médecine depuis les origines jusqu'au VII^e siècle*, *Union. Med.* 1865. *du VIII^e siècle au XV^e*, 1866, *du XV^e au XVI^e*, 1866, etc. etc). Et ce cours a fourni la matière de sa grande *histoire des Sciences médicales* parue en 1870.

Entre temps, Daremberg avait encore produit un nombre considérable de travaux, dont nous citerons seulement :

Les œuvres anatomiques physiologiques et médicales de Galien (1854-56) traduites et annotées et dont deux volumes seulement ont paru. Car la biographie commentée du grand médecin de Pergame qui devait faire le troisième volume ne fut pas publiée. Et Laboulbène dit en avoir vainement cherché le manuscrit, sans pouvoir le trouver ni à la bibliothèque de l'Académie de médecine où sont conservés les papiers de Daremberg, ni chez le fils de ce dernier, ni chez son éditeur.

La deuxième édition des œuvres choisies d'Hippocrate, 1855.

L'Ecole de Salerne, 1857.

Les œuvres d'Oribase, texte grec et traduction française en collaboration avec Bussemaker, 1851-1862.

La médecine dans Homère, 1865.

Recherches sur l'état de la médecine durant la période primitive de l'histoire des Hindous, 1867.

Etat de la médecine entre Homère et Hippocrate, 1869.

Histoire des Antiquités grecques et romaines, avec Saglio.

Et un nombre considérable d'inédits manuscrits grecs, latins ou français, recueillis dans les principales bibliothèques de l'Europe.

La nomination, le 2 mai 1870, de Daremberg comme professeur à la Faculté de Paris et son installation dans la chaire restaurée d'histoire de la médecine et de la chirurgie, était donc le couronnement d'une admirable carrière scientifique.

Elle ne fut malheureusement que cela, car déjà la santé du savant historien était fortement compromise.

Il ne put commencer son enseignement qu'après la guerre, pendant laquelle, il usa ses dernières forces en assistant Paul Broca dans l'ambulance installée durant le siège de Paris au quai Malaquais.

C'est le 11 novembre 1871 qu'il fit à la Faculté sa première leçon. Il avait choisi pour sujet : « *Démonstration historique de la supériorité des méthodes d'observation expérimentale sur la méthode à priori.* » A ce moment, il était visiblement malade, et, nous rapporte Laboulbène, il disait à ses auditeurs : « En entendant ma voix un peu haletante, en voyant mon visage fatigué, vous devinez que ce n'est pas l'inquiétude, mais la souffrance... »

Il était en effet atteint d'une grave maladie du cœur et des gros vaisseaux, qui alla s'aggravant de jour en jour.

Il mourut au Mesnil le 24 octobre 1872. Ce fut pour nous une perte irréparable. Son enseignement, s'il eût pu durer quelques années, eût jeté un lustre incomparable sur notre Faculté, et donné à la chaire nouvelle une orientation et un prestige la plaçant d'emblée au premier rang.

Car la renommée de Daremberg était universelle. Les historiens de tous pays reconnaissaient sa maîtrise. Et j'ai plaisir à rappeler qu'en une des dernières réunions du Comité de notre *Société internationale d'histoire de la médecine*, le Pr Sudhoff le proclamait le premier des historiens médicaux du XIX^e siècle.

Au mois de décembre 1872, la Faculté présenta une liste de trois candidats à la chaire devenue vacante par la mort de Daremberg. C'étaient *Lorain*, *Bouchut* et *Maurice Raynaud*, qui tous trois en même temps que savants médecins étaient à des degrés divers pourvus de titres littéraires et historiques.

Ce fut *Lorain* qui fut nommé en janvier 1873.

Lorain, né à Paris en 1828 est surtout connu pour ses travaux scientifiques, notamment sur le pouls et la température dans les maladies. Il avait soutenu une

campagne ardente pour la réforme des études médicales par les laboratoires.

Il avait participé aux conférences d'histoire de la médecine faites à la Faculté en 1865 et donné une étude sur *Jenner et la vaccine*.

Dans son nouvel enseignement, Lorain ne crut pas que sa mission consistât à faire étalage d'érudition. Il prit l'esprit scientifique moderne comme critérium de la valeur des doctrines anciennes et exposa les révolutions qui s'étaient faites dans la médecine depuis moins d'un demi-siècle sous l'influence des progrès de la médecine expérimentale et des applications des sciences physico-chimiques.

Le cours de *Lorain*, homme sympathique à la jeunesse des écoles, nous dit *Corlieu*, fut goûté et suivi.

Mais un an après, le 24 octobre 1875, il mourut subitement chez un pauvre malade du faubourg Saint-Antoine. Après la mort de Lorain, la suppléance de la chaire fut confiée à un agrégé. Ce fut *Bouchard* qui prit pour sujet de son cours *l'histoire des maladies vénériennes*.

Trois agrégés se portèrent candidats à la succession de Lorain : *Parrot*, *Ball* et *Maurice Raynaud*.

Parrot (*Marie-Jules*) qui fut nommé, était né à Excideuil (Dordogne), le 10 novembre 1829. Originaire du Périgord, pays où la paléontologie a été particulièrement riche en découvertes, *Parrot*, nous dit *Ballet*, avait autant de goût pour la préhistoire que pour l'histoire et il lui fit place dans son enseignement, qui fut d'ailleurs de courte durée, car le 6 février 1879, il passa par permutation à la chaire nouvellement créée de *Clinique des maladies infantiles*. Et ce sont ses mémorables travaux de pathologie infantile qui pour la postérité ont illustré son nom.

Laboulbène (*Joseph-Alexandre*) succéda à *Parrot* dans la chaire d'histoire de la médecine.

Né à Agen le 25 août 1825, *Laboulbène* manifesta dès sa jeunesse un goût très vif pour l'histoire naturelle.

Il vint à Paris en 1845 faire ses études de médecine ;

fut nommé interne des hôpitaux en 1850; obtint la médaille d'or à la fin de son internat; passa sa thèse en 1854 et fut ensuite nommé agrégé et médecin des hôpitaux.

Elève de Rayer, il fut avec Charles Robin et Claude Bernard parmi les fondateurs de la Société de Biologie.

Laboulbène s'était surtout adonné aux travaux d'anatomie pathologique, de parasitologie, de médecine clinique et d'entomologie, et avait publié d'innombrables mémoires sur ces divers sujets.

Quand il fut nommé professeur d'Histoire de la médecine, il s'adonna consciencieusement à son enseignement et conserva sa chaire jusqu'à sa mort le 10 décembre 1898.

Parmi ses leçons publiées, on peut citer : « *L'ancienne Faculté de médecine de Paris.*

L'histoire du journalisme médical.

L'histoire des livres Hippocratiques.

Galien et son œuvre.

La médecine Arabe et l'Ecole de Salerne.

Celse et son œuvre.

La médecine à Rome.

Paracelse et Van Helmont.

Les anatomistes anciens et la renaissance anatomique au XVI^e siècle.

Harvey et la circulation du sang.

L'ancienne Académie de chirurgie.

Sydenham et son œuvre.

Laennec, etc., etc.

Quand Laboulbène dût interrompre son enseignement, étant tombé malade, et comme Trousseau, préludant au cancer de l'estomac par une phlébite qui l'immobilisa, je fus comme agrégé, chargé de sa suppléance, et je pris pour sujet de mon cours *l'histoire de la médecine depuis les origines qu'au XVI^e siècle.*

Après la mort de Laboulbène, la chaire d'histoire de la médecine fut successivement confiée à des médecins éminents qui, spécialisés dans les diverses

branches de l'art médical, adaptèrent leur enseignement historique à leurs études de prédilection.

Ce furent d'abord trois neurologistes :

Brissaud (1898 à 1900).

Déjerine (1901 à 1907).

Ballet (1908 à 1909).

Brissaud (*Edouard*) était né à Besançon le 15 avril 1852. Elève de Charcot, il s'était particulièrement adonné à des travaux d'anatomie pathologique et de neurologie. Esprit fin et original, très cultivé et d'une intelligence exceptionnelle, Brissaud avait toutes les qualités requises pour faire un remarquable professeur d'histoire de la médecine. Mais il ne fit que passer dans cette chaire, car nommé en 1898, il l'abandonna en 1900 pour l'enseignement de la *Pathologie interne*.

Déjerine qui lui succéda était à ce moment un des maîtres de la pathologie nerveuse, aussi son enseignement fut-il à peu près exclusivement consacré à la neurologie.

Déjerine était né le 3 août 1849 à Plainpalais, près Genève. Après avoir fait ses études dans cette dernière ville, il vint à Paris apprendre la médecine, il fut successivement interne des hôpitaux, médecin des hôpitaux et enfin professeur. Il avait été l'élève préféré de Vulpian.

Il est universellement connu pour ses beaux travaux sur le système nerveux, *Hérédité dans les maladies du système nerveux*. *Sémiologie du système nerveux*. *Traité d'anatomie du système nerveux, maladies de la moelle épinière*, etc., etc.

Il resta à la chaire d'histoire de la médecine jusqu'en 1907, passa alors à la *Pathologie interne* et termina sa carrière comme professeur de *Clinique des Maladies du système nerveux*.

Ballet (*Gilbert*) était né à Ambazac (Haute-Vienne) le 27 mars 1853. Il commença ses études de médecine à Limoges, les continua à Paris où il fut successivement interne, puis médecin des hôpitaux, puis agrégé.

Elève de Charcot, il était au moment de sa nomination professorale spécialisé en psychiatrie, et avait longtemps comme agrégé suppléé le professeur Ball à la *Clinique des Maladies mentales*.

Dans sa leçon d'ouverture du cours d'histoire de la médecine le 13 mars 1908, Ballet montrait l'importance du point de vue psychologique dans l'étude de l'histoire, il disait : « l'histoire, celle de la médecine comme l'autre n'est-elle pas surtout une psychologie, on ne peut même pas dire qu'elle ne soit pas quelque peu une psychologie pathologique. »

Si le temps le lui eût permis, sans doute Ballet nous eût-il laissé des travaux historiques conçus à ce point de vue original, et faisant apparaître l'histoire sous une face nouvelle, mais il quitta sa chaire dès l'année suivante, pour retourner à la *Clinique des maladies mentales* devenue vacante par la mort du titulaire.

Le Pr *Chauffard* clinicien éminent prit pour un temps la chaire d'histoire de la médecine. Il fit sa première leçon le 19 mars 1909 et choisit pour sujet : « *de l'Invention médicale* ». Question qu'il considérait comme préface de son enseignement. « Je n'en connais pas, disait-il, de plus attachante, ni de plus variée, de mieux faite pour nous présenter le reflet fidèle des grandes personnalités médicales, l'expression la plus profondément vivante de leur nature intime, car chaque homme de science travaille et découvre à sa façon à la fois avec son intelligence et son tempérament particulier. C'est l'homme entier qui se livre dans son œuvre. » Et son cours de cette année porta sur *l'histoire de la tuberculose*.

En 1911 *Chauffard* abandonna la chaire d'histoire de la médecine, pour passer à la *clinique médicale de l'hôpital Saint-Antoine* où ses leçons eurent le grand succès que l'on sait et jetèrent un lustre nouveau sur notre vieille Faculté.

Mais il ne renonça pas tout à fait à ses études d'histoire de la médecine et nous l'avons encore entendu il y a quelques années à l'*Académie de Médecine*, nous

tracer un magnifique tableau de la vie et de la carrière du grand clinicien anglais *Sydenham*.

Letulle fut nommé en 1911 à la place que venait d'abandonner *Chauffard*.

Letulle (Maurice) était né à Mortagne (Orne) en 1853. Il vint à Paris faire ses études de Médecine, fut successivement interne des hôpitaux, médaille d'or, médecin des hôpitaux en 1883, agrégé en 1886, membre de l'Académie de Médecine en 1908.

Il s'était spécialement adonné aux études d'anatomie pathologique, et la plus grande partie de ses publications ont porté sur cette branche importante de la science médicale.

Il fit sa première leçon le 9 janvier 1912 et la consacra à une revue des diverses méthodes applicables à l'histoire de la médecine. Puis exposant le sujet de son enseignement de l'année il disait : « De quelle manière pourrais-je le plus sûrement me rendre utile aux élèves ? Pour cette année, j'ai choisi les *Maladies des voies respiratoires étudiées au point de vue de leur histoire*. En demandant sur ce point précis à nos prédécesseurs tout ce qui peut servir à l'instruction pratique des étudiants du ^{xx}e siècle, en comparant sans relâche les faits, les doctrines, les auteurs du passé, aux observations, aux idées théoriques, aux hommes même de la période contemporaine, il m'a semblé que j'aiderais mes auditeurs à mieux comprendre la médecine et à la mieux pratiquer... L'Histoire telle que je la comprends, celle que je désire enseigner ne doit avoir rien de rébarbatif, rien de compliqué. Je la veux tout au contraire attrayante, épisodique, illustrée même. Par dessus tout je la conçois pratique à la façon de la médecine propédeutique, à l'instar de la petite chirurgie... Nous apprendrons ensemble quelque belle histoire d'un de nos grands aïeux... nous mettrons en lumière la vie et l'œuvre d'un travailleur inconnu ou tombé dans l'oubli. Nous aurons peut-être même parfois la joie de pouvoir réhabiliter la mémoire de quelque victime de l'injustice ou de la partialité... » Quand survint la guerre en 1914, le ^{Pr} *Letulle* qui

malgré son âge avait voulu reprendre les fonctions de médecin militaire dût laisser de côté l'enseignement de l'histoire de la médecine.

Puis en 1917 quand la *chaire d'anatomie pathologique* devint vacante, Letulle permuta et se consacra dès lors à un enseignement qui avait été le but principal de sa carrière scientifique.

A ce moment sans doute en raison des circonstances, et peut-être aussi, de la tendance si souvent manifestée par le ministère de l'Instruction publique à considérer l'histoire de la médecine comme un enseignement superflu, la chaire d'histoire de la médecine demeura sans titulaire, et le resta jusqu'en 1919.

C'est à cette date en 1919 que je fus nommé professeur d'*histoire de la médecine et de la Chirurgie* à la Faculté de Paris. C'est pourquoi j'arrêterai ici cette histoire de la chaire que j'occupe actuellement, et la biographie des médecins éminents qui y ont successivement professé.

Et je terminerai par quelques renseignements sur la manière dont j'ai organisé mon enseignement.

Ma première leçon fut faite le 20 novembre 1919 et consacrée à commémorer le centenaire de la publication du livre immortel de Laennec, le traité « *de l'Auscultation médiate* ». Voulant par là montrer comment le rôle du professeur d'histoire de la Médecine était de magnifier en faisant connaître leurs œuvres, nos gloires médicales nationales. « C'est là, disais-je le premier devoir de notre enseignement, et j'ajouterais volontiers à l'imitation de notre vieux Joachim du Bellay : la chaire d'histoire de la médecine de la Faculté de Paris doit avoir pour devise : *la défense et illustration de la médecine française.* »

Elle doit aussi et surtout servir à enseigner l'histoire de la médecine, où plus exactement l'histoire de la science médicale, en montrant à travers les âges et depuis les origines toutes les étapes parcourues, les essais mêlés d'erreurs, peu à peu corrigées par le travail, l'expérience et les intuitions de quelques esprits géniaux grâce auxquels elle s'est constituée

dans la forme que nous connaissons aujourd'hui, et qui n'est elle même qu'une étape dans la voie illimitée du progrès.

Comme, dans notre Faculté l'enseignement de l'histoire de la médecine n'assujettit les élèves à aucune obligation, et n'a pas la sanction des examens, j'ai pensé qu'il devait être assez détaillé pour satisfaire la curiosité de ceux qui s'intéressent aux choses du passé et qu'il n'était par conséquent pas nécessaire de le condenser pour le faire complètement en une année.

Aussi ai-je réparti l'exposition de cette histoire depuis les origines, jusqu'à nos jours en un cycle de quatre années consécutives.

J'ajouterai qu'à la chaire d'histoire de la médecine est désormais annexé un *Musée d'histoire de la médecine*.

Ce musée dont j'annonçais la création dans mon discours au *Congrès international d'histoire de la médecine* tenu à Paris en 1921, est installé à la Faculté dans la salle Debove. Il a été créé par une décision du conseil de la Faculté qui en a confié la direction au professeur d'histoire de la médecine.

Ses débuts à vrai dire, furent, faute de ressources pécuniaires assez pénibles. Mais en recherchant dans les collections de la Faculté tous les objets pouvant intéresser l'histoire je pus constituer un embryon de Musée qui peu à peu s'est développé, grâce aux dons qui nous furent faits, par quelques-uns de nos collègues de la Faculté, de l'Académie et de notre Société d'histoire de la médecine, qui nous ont permis d'augmenter le nombre des objets intéressants et de remplir nos vitrines. Et tout cela fut rangé, classé et organisé par notre collègue Neveu, archiviste de la Société d'histoire de la médecine, que je ne saurais trop remercier de son dévouement.

Enfin l'ère des premières difficultés se trouvera désormais terminée grâce à la générosité de notre regretté collègue et ami le P^r Gilbert qui nous a légué ses admirables collections et des sommes importantes

pour l'organisation du Musée, qui désormais portera le nom de « *Musée Gilbert* ».

J'ai dans le bulletin de la Société française d'histoire de la médecine (janvier 1928) sous le titre :

« *Le P^r Gilbert et l'histoire de la médecine. Collections médicales et legs au Musée de la Faculté* », donné une description des principaux objets renfermés dans ces collections et qu'il serait trop long de reproduire ici. Je rappellerai seulement que la collection de médailles, portraits de médecins, ou à sujets médicaux est certainement une des plus belles du monde, et renferme notamment une série des jetons des doyens de l'ancienne Faculté de Médecine de Paris, sinon complète, du moins la plus considérable qui existe.



LA MALADRERIE D'ORIGNY-SAINTE-BENOITE EN 1760

Par M. le P^r MAUCLAIRE



Les gravures représentant une maladrerie ne sont pas nombreuses. En voici une qui nous montre celle d'Origny-Sainte-Benoite, vers 1760.

Elle avait été fondée par une Abbesse de l'Abbaye royale, d'Origny au moment des grandes épidémies de lèpre, c'est-à-dire vers le XII^e ou XIII^e siècle.

Peut-être que les bâtiments représentés ici n'étaient plus les bâtiments primitifs. Ils auraient été reconstruits pour servir d'hôpital pour isoler les malades au moment des grandes épidémies de peste, de typhus ou pour loger les voyageurs, les vagabonds et les mendiants si nombreux autrefois.

La maladrerie était située à un kilomètre du village d'Origny-Sainte-Benoite contre une montagne

ou falaise. Son isolement était bien réel. On voit passer devant elle un chemin assez large allant de Thenelle à Neuville. Il est probable que ce chemin n'était pas aussi large primitivement.

La maladrerie était à deux cents mètres des bords de l'un des bras de la rivière l'Oise. Il y avait de plus une source tout près des bâtiments, source probablement réservée aux lépreux (source de l'Eaubermaude).

La Maladrerie telle que nous la voyons en 1760, était composée de plusieurs bâtiments. Deux bâtiments regardaient le midi. C'étaient les salles de malades. Une chapelle dédiée à saint Lazare regardait à l'est. On voit plusieurs clochers et un pigeonier. Il y a tout contre plusieurs autres petits bâtiments. A droite du chemin on voit une dizaine de maisonnettes à toits rouges en tuiles, dites maisonnettes des lépreux.

Plus à droite de la route se trouve à trois cents mètres le village de Neuville dépendant aussi de l'abbaye d'Origny-Sainte-Benoîte. Si l'isolement de cette Maladrerie était assez réel, il n'en n'était pas ainsi dans bien d'autres villages ou bourgs ayant une maladrerie.

Dans une localité proche d'Origny-Sainte-Benoîte, à La Ferté-sur-Peron, la maladrerie était le long d'une route tout contre l'Eglise. Dans quelques bourgs c'est le village qui s'est rapproché de la maladrerie. Mais en général, celle-ci n'était pas en pleine campagne.

La maladrerie d'Origny-Sainte-Benoîte avait reçu de nombreux biens, — prairies, terres labourables — ferme de Viermont, bois, soit 216 hectares.

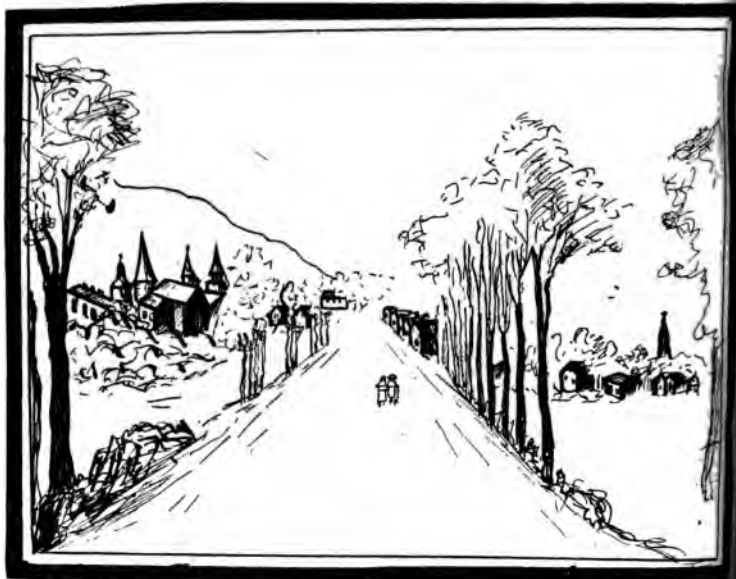
En 1696, ils furent par ordonnance royale transmis à l'Hôtel-Dieu d'une petite ville voisine, Crécy-sur-Serre qui devait en échange recevoir huit malades de la seigneurie d'Origny.

En 1737, l'Abbesse, Eléonore de Rohan de Soubise, protesta en vain contre cette décision.

Au bout de 182 ans de protestation, en 1878, survint une transaction par laquelle une somme fut

donnée aux bureaux de bienfaisance des trois communes dépendant de l'ancien abbaye (Origny-Sainte-Benoite, Le Mont d'Origny et Neuville).

La Maladrerie tomba en ruines ; elle est citée dans le terrier de 1735 mais elle ne l'est plus dans le terrier de 1776 rédigé par l'intendant notaire Delamotte (1).



Au moment de la Révolution tous ses biens furent vendus, comme biens nationaux. Il n'en reste plus aucune trace.

La figure ci-contre est la reproduction d'un tableau peint vers 1750, par un chanoine de l'Eglise Saint-Waast d'Origny, tableau qui est maintenant en la possession de M. H. Briet, notaire honoraire de la localité.

(1) Archives Départementales de l'Aisne, H. 1470.

UNE ÉPIDÉMIE DE SUEITE MILIAIRE DANS LE PORCIEN AU XVIII^e SIECLE

par le D^r G. RAILLIET, de Reims.

L'histoire épidémiologique de la suette miliaire se trouve remarquablement exposée en deux travaux, l'article *Suette*, de Léon Colin, dans le *Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales*, et le mémoire de Thoinot et Hontang, dans la *Revue d'Hygiène* de 1887.

Le premier comporte un tableau des épidémies de suette observées en France depuis 1712, date de l'apparition initiale de la maladie, et le second une carte mettant en évidence les départements atteints depuis 1821. D'après le tableau comme d'après la carte, le département des Ardennes serait resté indemne, alors que tous les départements voisins ont été plus ou moins touchés :

Aisne, en 1718 (Saint-Quentin), 1726 (Guise), 1759 (Guise), 1768 et 1769 (Saint-Quentin), 1838 (arrondissement de Laon), 1849 et 1866 (1);

Marne, en 1750 (Sermaize), 1843, 1849, 1854;

Meuse, en 1849.

En Belgique, la suette a été observée pour la première fois en 1838, suivant Meyne, et n'y aurait reparu qu'en 1849, étroitement liée alors au choléra, dans les arrondissements de Liège, Namur et Mons.

C'est vraisemblablement en connexion avec cette épidémie belge qu'en 1849 la suette fait une incursion en territoire ardennais. Les archives du Conseil

(1) Les épidémies de 1726, 1759 et 1769 ne sont signalées que dans le *Nouveau Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques*, dit *Dictionnaire de Jaccoud*.

de Santé des armées contiennent en effet un rapport de Lecœur qui, à l'hôpital militaire de Givet, aurait observé quelques cas fort graves, puisque deux furent mortels (L. Colin). Or, fait singulier, la suette, maladie essentiellement rurale, qui épargne volontiers les villes et, dans celles-ci, d'une façon presque absolue les agglomérations telles que collèges et casernes, n'est signalée que deux fois dans les garnisons, à la Fère et à Givet, en cette même année 1849.

On ne connaissait aucun document relatif à la suette dans la région ardennaise avant cette date, hormis le passage que Jean Taté, greffier de l'Hôtel de Ville de Château-Porcien (1), consacre dans sa *Chronique* à l'épidémie de 1718 et qu'il nous paraît utile de reproduire ici.

En 1718, Château-Portien a été attaqué d'une maladie pestilentielle au mois de juillet, qui a duré environ quinze jours ; et en deux ou trois jours qu'elle a commencé, l'on a compté plus de cinq cents malades ; plusieurs sont morts en dix ou douze heures de temps, et deux ou trois jours ou plus tôt on étoit mort ou guéri. Les sueurs étoient le seul remède pris à point pour cette maladie. Elle a couru plusieurs contrées et villes du royaume en cette année et depuis on la nommoit la Suetie et on a fait des imprimés pour les remèdes d'icelle. Il est mort à Château dix-huit ou vingt personnes en dix ou quinze jours de temps, dont six en un jour, et parmi les morts M. le Curé de la paroisse. Le bruit courut alors dans la province que la peste étoit en ce pays-ci, et personne n'osoit presque plus y aborder. La peur a fait plus de mal que la contagion : des prêtres et un capucin de Rethel venus exprès n'étoient occupés qu'à administrer les sacrements jour et nuit et on ne sonnoit plus pour porter le saint Viatique, ni même pour les morts. Les villages voisins en ont été aussi attaqués. En cette année grande chaleur et sécheresse.

Aucun doute ne peut subsister — Taté l'écrit en toutes lettres — il s'agit bien d'une épidémie de Suetie. La maladie était encore peu connue puisqu'elle

(1) Henri JADART. — *Chronique de Jean Taté, greffier de l'Hôtel de Ville de Château-Porcien (1677-1748). Revue de Champagne et de Brie.* 2^e série, 1888 à 1890.

ne sévissait en France que depuis six ans. Après Montbéliard elle avait gagné Dunkerque en 1713. Selon G. A. Doléris (1), elle serait apparue en 1718 dans le Vimeu d'où elle aurait parcouru la Picardie et une partie de la Flandre. C'est à cette époque qu'un foyer éclate à Château-Porcien et aux alentours.

Si intéressante soit-elle, la narration de Taté reste un peu sommaire. Grâce à M. le Dr Meugy, de Rethel, nous en possédons une autre, plus précise et plus détaillée.

Le manuscrit de Jean Taté avait donné lieu à un certain nombre de copies. Or quelques copistes ne se bornèrent pas à transcrire avec fidélité le texte initial : ils y ajoutèrent des annotations. L'un de ces manuscrits « revu et augmenté », signé d'un Pierre Marandel, de Lalobbe, ayant échoué entre ses mains, le docteur Meugy en a extrait les passages originaux pour les publier dans la *Nouvelle Revue de Champagne et de Brie* (2). La description que Marandel donne de l'épidémie de 1718 est frappante de vie et de vérité. Nous ne la reproduirons pas telle quelle, puisque nous nous proposons de l'étudier en détail, par comparaison avec les traités contemporains.

EPIDÉMIOLOGIE. — Date d'apparition. — L'épidémie éclate généralement au printemps ou en été « à l'époque, dit Marchoux (3), où les travaux des champs deviennent plus intenses. » N'est-ce pas ce qu'écrivit explicitement notre auteur ? *Nous devons remercier Dieu de ce que cette maladie a passé si vite à la veille d'une moisson où d'abord l'on croyoit que les grains resteroit en campagne faute d'ouvriers en voyant la quantité de malades qui tomboit journellement, même dans tous les villages voisins.* Jean Taté spécifie que la maladie est apparue « au mois de juillet. »

(1) *Nouveau Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques.*

(2) Dr MEUGY. — Les additions de Pierre Marandel à la chronique de Jean Taté. *Nouv. Rev. de Champ. et de Brie*, avril 1929, p. 100-122.

(3) MARCHOUX. — La Suette, in t. XVI du *Traité de pathologie médicale* de Sergent, Ribadeau-Dumas et Babonneix, p. 193-216.

Evolution, marche et durée de l'épidémie.

— « Quand la suette se développe dans une région qui n'en avait encore jamais subi les atteintes (région vierge et non vaccinée) elle y éclate avec une étonnante puissance de diffusion ; des centaines d'individus sont pris en même temps » (Dieulafoy) (1) : « ... en deux ou trois jours qu'elle a commencé, l'on a compté plus de cinq cents malades », note Taté.

Et l'après une courte période où l'on n'observerait que des cas bénins s'ils ne passaient inaperçus, apparaissent de nombreux cas mortels. *L'on en a enterré six en un jour dont M^e Jean Launois, docteur et curé de laditte ville a été du nombre; ce qui a causé une grande tristesse aux peuples... Ces morts précipitèrent une telle alarme que l'on défendit de sonner les cloches ni même tinter pour porter le Saint Viatique au malade. Il y avoit un Capucin de Retel qui nuit et jour avec le prêtre de la paroisse administrait les sacrements au malade.*

Certains cas sont d'emblée foudroyants : quelques malades sont morts en dix ou douze heures de temps.

Puis la léthalité devient de plus en plus forte; enfin dans une dernière période plus prolongée le nombre des cas bénins se multiplie.

« L'épidémicité atteint son apogée en huit jours, puis elle décroît » (Dieulafoy). D'une façon générale, la durée totale dépasse rarement deux mois. *Cela dura que quinze jours*, note Marandel.

« L'épidémie prend... toujours naissance dans un foyer endémique qui, parfois, est presque latent, et de là elle envahit des contrées qu'elle n'avait pas encore visitées » (Dieulafoy). Il semble que Wasigny ait été le foyer de l'endémie initiale. *A Vuasigny elle a paru d'abord et y a été sept à huit mois.* Ceci confirme la tendance de la suette à se perpétuer comme une endémie tenace en certains foyers conscrits (L. Colin).

Répartition et gravité de l'épidémie. —

(1) DIEULAFOY. — *Manuel de pathologie interne*, t. IV, 1898.

Nous avons vu ce qu'il en était pour Château-Porcien. J. Taté écrit succinctement que « les villages voisins en ont été aussi attaqués ». Marandel précise qu'à Wasigny pendant ce temps *il y est mort environ quarante personnes de plus robuste de cette maladie. Et à Nouvion en Portien où il y est mort aussi plusieurs personnes de laditte maladie en deux mois de temps on en conte 26 ou 27 de mort. A Lalobbe la maladie y a fort peu régné, il y a eu quelque malade mais Dieu mercy il n'y en a pas eu de mort.*

ETIOLOGIE. — Conditions atmosphériques. — 1718 eut un été très sec, au point que plusieurs personnes moururent de soif dans les champs. *Les chaleurs ont commencé à la Saint-Jean et ont fini à la Saint-Luc, sans pleuvoir que deux ou trois jours au commencement de la moisson, qui a été sur la fin du mois de juillet.*

Age. — *Les vieillards et les enfants n'en étoient pas attaqué.* Sans doute la suette atteint tous les âges, mais les auteurs font observer que les âges extrêmes sont beaucoup moins touchés. G. A. Doléris en particulier dit que l'atteinte des enfants est relativement rare avant dix ans, ainsi que celle des vieillards après 60 ans.

Constitution. — Les traités s'accordent à noter que les individus de robuste constitution sont plus exposés que les autres aux atteintes de l'épidémie. Marandel signale expressément qu' (à Wasigny) *il y est mort environ quarante personnes de plus robuste.*

Peur. — Si Marandel n'en parle pas, J. Taté dit « que la peur a fait plus de mal que la contagion ». S'il est toujours exact que le moral influence le physique, on ne retient plus guère de nos jours ce facteur étiologique par lequel certains auteurs expliquaient naguère l'immunité relative des enfants, inconscients du danger.

SYMPTOMATOLOGIE. — *Elle prenait par une sueur sans grande fièvre, un petit mal de tête...* « La maladie, écrit Dieulafoy, débute quelquefois avec des prodromes, tels que... céphalalgie..., mais habituelle-

ment les sueurs éclatent d'emblée comme symptôme de début ».

La plupart avoient grand faim... « La soif est ardente » dit le maître parisien qui ne parle pas de la faim. La plupart des auteurs insistent au contraire sur l'inappétence. Seul, Doléris remarque que quelquefois le besoin de manger se fait sentir avant la convalescence « mais il faut se méfier, ajoute-t-il, de la tendance qu'ont d'ordinaire les paysans à manger quand même, parce qu'ils s'imaginent que la diète compromet immédiatement leur existence ».

... et deux jours après, même le lendemain, il y paroissoit comme une roujolle par tout le corps. « Du deuxième au quatrième jour de la maladie... l'éruption apparaît... Cet exanthème est, suivant le cas, morbilliforme, scarlatiniforme, etc...; il varie avec les épidémies... Les épidémies de suette miliaire sont souvent précédées ou accompagnées de rougeole, de scarlatine; souvent même la rougeole et la suette paraissent être associées. Je dis « paraissent », car dans la majorité des cas il s'agit non pas d'une association de deux maladies, mais d'une *suette à forme rubéolique* ». (Dieulafoy.)

Ceux qui sont mort ont eu de convulsion au cerveau et presque tous une décharge au cerveau, et certains sont morts en dix ou douze heures de temps. « ... parfois... les symptômes du début revêtent une telle violence que la mort peut survenir dès les premiers jours au milieu d'accidents cérébraux, délire, coma (forme maligne précoce) » (Dieulafoy), ou même en quelques heures.

L'on étoit suffoqué aussy par le sang qui remontoit à la tête et presque tous après leur mort le sang leur sortoit par la bouche, narrine et oreille, et le sang couloit sous le tombeau. Le début de ce passage (*l'on étoit suffoqué*) se réfère sans nul doute à ce symptôme important de suette que constitue la constriction épigastrique. C'était « une oppression vive, dit Guéneau de Mussy, une sensation pénible de resserrement qui avait son siège au niveau de la partie infé-

rieure du sternum et de la région épigastrique, retentissait douloureusement dans la région correspondante du rachis et se prolongeait quelquefois jusqu'au cou et aux épaules... » *Le sang qui remontait à la tête* évoque en outre la congestion de la face observée par les auteurs. L'ensemble du passage implique une forme hémorragique, rarement signalée : « Dans quelques circonstances, des hémorragies apparaissent et doivent faire craindre un redoutable pronostic ». (Dieulafoy.)

PRONOSTIC. — L'apparition de l'exanthème était considérée comme un signe favorable : ... *la roujolle paraissant, qui étoit signe de guérison quand on se conservoit*. On estime actuellement que le pronostic reste réservé durant les deux premières périodes de la maladie (Marchoux.)

Le traitement aurait également eu une influence sur la maladie, puisque si l'on prenait *les métiques* en temps et à dose convenables, *l'on étoit guéri en vingt-quatre heures*.

DIAGNOSTIC. — « Depuis on la nommoit la Suette » dit J. Taté, mais, sur le moment, *la maladie étoit incogneu au médecin* ; ignorance en vérité bien légitime, puisque aucune description n'en avait encore paru (1). *Les uns la traitoit d'épidémie, d'autres de bullition de sang, d'autres enfin de roujolle pourpre*. Cette dernière remarque appuie sur l'importance de l'éruption et justifie la discussion de Dieulafoy au sujet de la rougeole et de la scarlatine.

TRAITEMENT. — Intimement mêlée à la description de la maladie, la question est traitée avec ampleur.

D'abord, alitement, sudation, boissons copieuses. *L'on se mettoit au lit et l'on faisoit suer les malades en donnant du vin mellé d'eau ou de tisane, et plusieurs sans autre remède ont été guéri*. Les sudorifiques ont été depuis condamnés.

(1) La première description française, celle de Bellot : *An febris putrida Picardis Suette dicta sudorifera* ? date de 1733. Le traité d'Alioni qui relate l'épidémie initiale de 1712 ne parut qu'en 1758, à Turin.

Puis la diète. *Il ne falloit point manger, quoy que la plupart avoient grand faim, mais seulement prendre du bouillon...*

Le refroidissement devait être redouté, et pour cela *il ne falloit point non plus changer de linge, car certains sont morts pour avoir mis du linge blanc.* D'où la nécessité pour les malades de macérer dans des draps humides, imprégnés de sueur, fétides et mal-propres.

La purgation et l'émétique. *Les médecins et chirurgiens trouvèrent à propos de purger les malades d'abord par médecine où l'on donnoit les métiques et par lavement, ce qui a très bien réussi et cela étant donné d'abord et à propos, l'on étoit guéri en vingt-quatre heures.* Les cathartiques et l'émétique à dose vomitive ont constitué pendant longtemps la médication la plus généralisée.

La saignée était plus discutée. La montée de sang à la tête et la possibilité d'hémorragies semblaient la légitimer. *C'est ce qui a fait dire aux médecins que la saignée étoit utile.* C'étoit également l'avis des consultants parisiens et rémois. *Ceux de Paris et de Reims qui ont été consulté ordonnoit les saigné, mais comme les ordonnances sont venus sur la fin de la maladie, ceux qui étoient malade n'ont pas voulu que l'on en fasse expérience sur eux, en ayant vu tant d'autres guéris sans seigné.* On voit ici les malades qui regimbent devant le traitement. Peut-être leur appréhension se justifiait-elle par des saignées mal faites : *L'on a seigné quelque femme fort mal qui ont été guéris.*

L'auteur donne enfin son opinion propre sur cette thérapeutique critiquée : *Je crois que la seigné auroit été bonne d'abord s'il n'y avoit pas eu de sueur, mais autrement elle seroit dangereuse, car la maladie étoit fort maligne, prenant en diverse façon suivant le tempérament.* Est-ce que ce profane, encore tout jeune lors de l'épidémie, ne témoigne pas, en cette dernière phrase, du meilleur sens clinique ?

En ultime ressort, on a recours aux moyens spirituels. *L'on a obtenu une permission de monseigneur*


l'archevêque pour faire des prières publiques. On avoit résout d'aller en procession à Notre-Dame de Liesse, mais comme il n'y avoit point de ricairo, Monseigneur n'a pas voulu le permettre, attendu qu'il ne falloit pas laisser la paroisse sans prêtre, de peur qu'il n'y eût des malades...

Cette longue discussion prouve que les médecins n'avaient pas encore reçu les instructions officielles, les imprimés relatifs au traitement de la maladie, dont parle J. Taté. Mais elle démontre les tentatives loyales, quoique trop souvent vaines, des praticiens pour sauver leurs patients.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de comparer à cette thérapeutique celle que nous pouvons opposer à la suette aujourd'hui.

Le traitement, dit Marchoux, « est purement symptomatique. Les diurétiques, les tisanes, le lait, se recommandent pour lutter contre la déperdition aqueuse ». C'est dire que de nos jours on évite de favoriser la sudation. « Un symptôme contre lequel il convient de lutter, c'est la constipation... Autrefois les médecins ne manquaient pas de purger leurs malades au début de toute maladie infectieuse... Il nous semble que c'était là une utile précaution... Contre l'hyperthermie, les enveloppements humides ou la balnéation tiède amènent d'heureuses sédations... A part les cas particulièrement graves, pour lesquels une médication symptomatique reste trop souvent inefficace, les malades guérissent assez facilement et l'hygiène suffit à leur permettre de recouvrer la santé ».

On ne saurait plus élégamment avouer l'impuissance de la thérapeutique actuelle. Soyons donc indulgents envers nos prédécesseurs qui multipliaient les efforts en vue de guérir leurs malades, sans oublier tellement le *Primum non nocere*.



APOTHICAIRES EMBASTILLÉS.

Par le D^r Roger GOULARD, de Brle-Comte-Robert.

Six apothicaires, ou garçons-apothicaires, furent enfermés à la Bastille, aux XVII^e et XVIII^e siècles, pour des motifs divers.

I. — NAUDIN (1).

Pierre Naudin, maître-apothicaire à Paris, fut conduit à la Bastille, en vertu d'une lettre de cachet signée à Saint-Germain-en-Laye, le 17 avril 1660, par Louis XIV et contresignée de Lionne. Le dossier, qui le concerne, ne donne aucune indication sur les motifs de cette incarcération. Naudin fut mis en liberté sur ordre contresigné Lionne, le 3 mai suivant.

II. — LINCK (2).

Christian Heinrich Linck, garçon-apothicaire, était originaire de Leipsick, en Saxe, où son père exerçait la médecine et possédait une grosse fortune. C'était un grand jeune homme, âgé de dix-neuf ans environ, bien fait, mais de caractère fort triste. Son père l'avait envoyé faire ses études dans diverses villes d'Allemagne, et finalement à Paris, où il fréquenta l'Ecole de médecine, les hôpitaux et le Jardin royal des Plantes. Il était logé chez M. Charras, apothicaire, fils de défunt Moyse Charras, le fameux médecin, rue des Boucheries, faubourg Saint-Germain.

(1) Bibliothèque de l'Arsenal. *Archives de la Bastille*, 12412.

(2) Arsenal : 5133-5134.

RENNEVILLE (De). — *L'Inquisition française ou Histoire de la Bastille*.

Un jour, il fut averti qu'à cause de sa nationalité, il n'était plus en sûreté en France, de graves dissensions ayant éclaté entre la maison d'Autriche et Louis XIV, à la suite de la mort du roi d'Espagne. Il voulut savoir à quoi s'en tenir, et demanda à Madame, princesse Palatine, belle-sœur du Roi de vouloir bien le renseigner à ce sujet. Celle-ci l'assura que lui et ses compatriotes ne couraient aucun danger d'être inquiétés. Or, le lendemain, 5 septembre 1702, le garçon apothicaire était conduit à la Bastille. Loir, exempt de la prévôté de l'Hôtel, qui l'avait arrêté, remit au gouverneur une lettre de d'Argenson, lieutenant général de police, en attendant que parvint la lettre de cachet signée par le Roi et contresignée Pontchartrain. Linck fut enfermé dans la calotte de la tour du coin. Il était accusé d'espionnage au profit des ennemis de la France, et spécialement, du roi de Pologne qui était, aussi duc de Saxe (1).

Linck fut libéré, le 13 mai 1703, sur ordre contresigné Pontchartrain, après avoir fait « soumission par écrit à M. Loir, exempt, comme quoy il sortira incessamment de Paris et du Royaume, pour se retirer dans son pays ». Il s'engagea aussi, selon les règlements de la Bastille, de ne donner « aucune nouvelle à parens ny amis » de ses deux compagnons de captivité, qui avaient été le fameux Constantin de Renneville, auteur de *L'inquisition française ou histoire de la Bastille*, sorte de mémoires où les mensonges et les calomnies abondent, et Antoine Sorel, un malheureux prêtre dévoyé.

III. — BENGUÉ (2).

C'était aussi un garçon-apothicaire.

Jean-Baptiste Bengué entra à la Bastille, le 2 mai 1749, sur ordre signé Louis, contresigné d'Argenson.

(1) Le 30 août précédent, un de ses amis intimes Christophe Landré, dit Anschutz, qui était son compatriote, avait été arrêté et embastillé pour le même motif. Tous deux étaient soupçonnés de complicité.

(2) Arsenal : 11692-12484-12581.

La lettre de cachet qui le concernait et qui était datée de Marly, le 1^{er} mai, présentait cette particularité tout à fait exceptionnelle d'avoir été écrite tout entière à la main (1).

Bengué était impliqué dans la même affaire que le trop fameux Latude, qui était, lui, garçon chirurgien. Voici, en résumé, de quoi il s'agissait :

On était en 1749. Maurepas venait d'être exilé à Bourges, sur les instances pressantes de la marquise de Pompadour. Celle-ci craignait la vengeance du ministre disgracié. Latude — qui s'appelait alors Danry — imagina, pour faire fortune, la machination suivante. Il envoya, le 28 avril, à la favorite, une boîte explosive, puis il partit, aussitôt après pour Versailles, avec l'intention de la prévenir qu'il venait de surprendre deux hommes qui, en proférant des menaces contre la marquise, avaient jeté à la grand' poste un paquet suspect portant son adresse. En effet, la petite boîte parvint à Versailles, le lendemain. Quesnay, médecin du Roi, l'ouvrit et reconnut qu'elle était inoffensive. On chercha, quand même les auteurs de l'envoi. Daury, habilement interrogé, fut vite démasqué. Il fut arrêté, le 1^{er} mai, ainsi que son intime ami Bengué, garçon apothicaire, lequel était soupçonné de lui avoir fourni l'alun et le vitriol qu'on avait trouvés dans la boîte. Le 15 juin, Danry disculpa entièrement Bengué, et avoua être seul coupable. Le garçon apothicaire quitta la Bastille, le 17 juin suivant, sur ordre contresigné d'Argenson, son innocence ayant été pleinement reconnue (2).

IV. — HOUEMART (3).

Il était « épicier-apothicaire ». C'était « un mauvais sujet qui avait la tête un peu fêlée. » Ravaisson donne sur lui les détails suivants. Houdemart avait de complicité

(1) Cette lettre de cachet se trouve à l'Arsenal (11692).

(2) Le couvercle de la boîte de Danry est, aussi, à l'Arsenal (11693).

(3) Arsenal : 11787, fol. 16. Bibl. Nationale : fonds français (manuscrits) 14058, fol. 73. — RAVAISSON : XVI, p. 254 et suivantes.

avec Quéret de Méry, marchand mercier, et Guéhéneuc, commis des domaines, voulu négocier un prétendu bon du Roi, pour la troisième place de fermier général qui deviendrait vacante. Le sieur Bourgoin, huissier-priseur, demeurant à Paris, rue de la Verrierie, s'offrit à acheter ce bon pour la somme de cinquante mille livres, qu'il consentit à déposer chez le sieur Boursier, notaire. Trois reconnaissances, deux de vingt mille livres, l'autre de dix mille, furent signées par Boursier, auquel Bourgoin reconnut devoir, pour garantie, cinquante mille livres. Ces trois reconnaissances devaient être payées par Bourgoin, quand il serait en possession du bon et pourvu de la place de fermier général. Méry prit une des reconnaissances et Guéhéneuc, les deux autres. Houdemart ne reçut que des promesses verbales de ses complices. Peu après, le pot aux roses fut découvert, et il fut établi que le fameux bon du fermier général n'avait jamais existé que dans l'imagination des trois compères. Ceux-ci furent arrêtés et embastillés.

Houdemart entra à la Bastille, le 17 août 1752, sur ordre contresigné d'Argenson. Comme il parut être le moins coupable de ses complices, il fut relâché le 15 septembre 1752, plus d'un mois avant Méry et Guéhéneuc. L'ordre de sortie, daté du 3 septembre, était contresigné d'Argenson.

V. — MESLIER (1).

Martin Meslier, apothicaire, fut accusé d'avoir tenu contre le Roi, et la marquise de Pompadour des propos séditieux. Il fut incarcéré à la Bastille, le 20 avril 1760 (2) sur ordre contresigné Phelypeaux.

Comme il fut reconnu que Meslier était ivre, quand il attaqua le Roi, les ministres et la favorite, il fut bientôt relâché, et quitta la Bastille, le 14 juillet sui-

(1) Arsenal : 12568. Bibl. Mazarine : 2368.

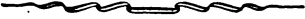
(2) M. Funck Brentano dit, par erreur ; le 8 mai 1760. (Les lettres de cachet, p. 351).

vant sur ordre du Roi, daté de la veille, à Versailles, et contresigné Phelypeaux.

VI. — RICHARD (1).

Apothicaire à Phalsbourg, Bernard Richard était le frère du sieur Vincent Richard, lequel se faisait appeler comte Robert de Paradès, et disait être mestre de camp de cavalerie. Bernard Richard prétendait être l'homme d'affaires de Vincent. Tous deux n'étaient au vrai, que des aventuriers, et étaient fortement soupçonnés de trahir le Roi. Bernard et Vincent furent embastillés, le 5 mai 1780, sur ordre de Louis XVI, contresignés Sartine, lieutenant général de police. Bernard, moins coupable que son frère, fut relâché le 14 juillet suivant ; Vincent, le 15 mai 1781. Ce dernier dut signer une « soumission comme quoy il prendroit le nom de Richard (et ne prétendrait plus au titre de comte de Paradès), qu'il ne sortiroit pas du Royaume, et qu'il n'approcheroit pas de la Cour, ni d'aucun port de mer, de plus près de quarante lieues. »

(1) Arsenal : 12452. Bib. nat. 14058. La Bastille dévoilée : IV, p. 18.



DOCUMENTS

Deux contrats d'apprentissage

de compagnon-chirurgien.

(xviii^e siècle)

Fut présent en sa personne, M. Roch Jouanin, bourgeois de la ville de Moulins-en-Bourbonois estant de présent en cette ville, au nom et comme tuteur de Claude Jouanin son fils et de deffunte Thérèse Marie Molier vivant sa femme, lequel a reconnu et confessé avoir baillé et délaissé à tiltre d'apprentissage pour deux années consécutifs à commencer du premier jour de juin prochain et finiront à pareil jour et promet faire jouir à Jacques Jouanin son fils maistre-chirurgien demeurant en cette ville de Brie-Comte-Robert à ce présent et acceptant la personne de Claude Jouanin aussy son fils aagé de dix-sept ans ou environ à ce présent et de son consentement auquel ledit Jacques Jouanin a promis et sera tenu apprendre son art et mestier de chirurgien, à le rendre capable de gagner sa vie en fin dudit temps, sy audit apprentif ne tient, et de le nourrir, coucher et blanchir, loger pendant ledit temps, lequel apprentif sera tenu d'obéir à sondit frère son maistre en toutes choses licittes et honestes sans quitter son service à peyne de tous despens dommages et interests. Ce bail fait moyennant la somme de deux cens vingt livres sur laquel ledit Jacques Jouanin a recognu avoir reçu de sondit père la somme de cent livres

dont il s'est tenu content. et le surplus montant aussy à somme de cent livres ledit sieur Roch Jouanin s'est obligé payer audit Jacques Jouanin son fils ou au porteur en desdites deux années qui sera au premier juin mil six cent quatre vingt deux. et sera tenu de mettre ces présentes bonne forme es mains dudit Jacques Jouanin sans diminution. Car ainsy, sy comme promettant, obligeant et renonçant. Et est passé en l'estude du tabellion royal à Brie-Comté-Rob soubzigné, le vingt-neufiesme jour de may mil six cens quatre vingt après midy (en) présence de Nicolas de Frontigny Louis Desagneaux, clerks demeurant audit Brie tesmoins ont signé à ce requis. Soit scellé et contrôlé suivant l'esdit

JOHANNYN (Claude), JOUANNIN (Roch), JOHANNYN (Jacques)
DESAGNEAUX, DE FRONTIGNY, BERTHOD (tabellion).

II

Fut présent en sa personne François Bouquet, aagé dix huit ans ou environ, fils de deffunt honorable homme Charles Bouquet maistre escrivain demeurant à Joinville et Anne Hodier à présent sa veuve émancippée par justice et jouissance de ses droits sous l'autorité de M. Jean Bouquet prebtre vicair en l'Eglise de Brie-Comtrobert, son oncle curateur demeurant audit Brie, lequel en la présence et consentement dudit sieur Bouquet son curateur pour faire son profit s'est mis en apprentissage et service de ce jourd'hui pour deux ans suivants et consécutifs qui finiront à pareil jour et honorable homme Antoine Gilles, maistre-barbier et chirurgien demeurant audit Brie et lieutenant du premier chirurgien du Roy à ce présent et acceptant, auquel Bouquet le Gilles a promis et s'est obligé apprendre l'art et mestier barberie et chirurgie et le rendre capable de gangner sa vie fin dudit tems, sy audit apprentif ne tient, et de le nourrir coucher chauffer et blanchir pendant lesdites deux années. Lequel apprentif sera tenu d'obéyr audit Gilles son maistre

(1) Minutier de M. Roger Liébard, notaire à Coubert, canton de Brie Comte-Robert.

touttes choses licittes et honestes sans quitter son service à peyne de tous despens, dommages et interests. Ce bail fait moyennant la somme de trois cens livres sur laquelle a esté présentement payé la somme de soixante-quinze livres acceptées et receues par ledit Gilles dont il s'est tenu content, et le surplus sera payé sçavoir soixante quinze livres dans quinzaine et le restant d'husy en un an à quoy ledit François Bouquet s'est obligé et s'oblige par ces présentes et de mettre autant de ces présentes en bonne forme sans diminution. Car ainsy, sy comme promettant, obligeant et renonçant. Fait et passé en l'estude du tabellion royal à Brie-Controbert soubzigné, le douziesme jour de mars mille six cens quatre vingt avant midy, en présence de Nicolas de Frontigny et Denis Chasteau, clerks demeurant audit Brie tesmoins qui ont signé. Soit scellé et controllé selon l'esdit (1).

A. GILLES,
BOUQUET, CHASTEAU.

BOUQUET,
DE FRONTIGNY,
BERTHOD (tabellion).

Communiqué par le docteur R. GOULARD (de Brie-Comte-Robert).

(1) Minutier de M. Roger Liébard, notaire à Coubert.



BIBLIOGRAPHIE

COMPTES-RENDUS

D^r Jean BATARD. *Un malade de talent, H. Heine*. Lyon, Rose et Rion, 42, quai, Gailleton, 1930, in-8°, 83 p. et portrait.

H. Heine, ce poète singulier, dont Th. Gautier a pu dire que si le clair de lune allemand argentait l'un des côtés de sa physionomie, le gai soleil de France dorait l'autre, mourut à 56 ans, le 13 février 1856, miné depuis sa jeunesse par l'avarie, dont le D^r J. B. nous retrace avec soin les progrès et le fatal aboutissement. Après avoir constaté dans sa famille de lourdes hérédités, surtout chez son père qui fut un instable psychique, il nous le représente en proie aux céphalées, puis aux troubles oculaires, soignés par Sichel, enfin à l'ataxie locomotrice, soignée par Gruby ; entre temps ce sont des cures à Luchon, à Cauterets (1841), à Barèges (1845), mais toute la thérapeutique de l'époque est impuissante ; et bientôt c'est l'eczéma, c'est l'atrophie des muscles, et pour seul soulagement, la morphine ; mais chez ce névropathe, l'intelligence reste lucide jusqu'au bout ; il y a deux hommes en lui, l'un qui souffre, l'autre qui se regarde souffrir avec une ironique pitié. Ce fut un malade admirable, ainsi que l'avait déjà noté le D^r Eifer, dans son article sur l'ataxie de H. Heine. Sa vie de débauche, sa liaison avec sa maîtresse indigne, Mathilde Mirat, apparente sa destinée avec celle de Baudelaire, atteint du même mal, mais qui fut soigné, semble-t-il, plus énergiquement.

M. le D^r J. B. après avoir retracé les péripéties de sa maladie ne manque pas de relater sa fin, et de rappeler le cas curieux de télépathie de C. Selden, à qui une vision donne le presentiment très net de la mort de son ami. C. Mauclair, vient d'écrire une « vie humiliée » d'H. Heine ; c'est bien le terme qui convient à cet esprit, qui voulait s'élever si haut, et que le destin ramenait sans cesse aux pires misères, à ce perpétuel état de « moribondage » et à sa « tombe de matelas », avant qu'il n'ait trouvé au cimetière Montmartre sa demeure éternelle.

Marcel FOSSEYEUR.

PÉRÈS J. *Les sciences exactes*, in. T. XIII de l'*Histoire du Monde*, dirigée par E. Cavaignac. III^e partie. Paris, E. de Boccard, un vol. in-8°, de 196 p., 1930.

On sait quel bel effort de synthèse représente l'*Histoire du Monde* publiée par E. Cavaignac, le professeur bien connu de l'Université de Strasbourg.

Le tome XIII est consacré à la civilisation européenne moderne. La science y tient naturellement une large place.

La III^e partie du Livre XIII est une histoire des Sciences exactes, mathématiques, astronomiques, physiques.

M. Pérès, professeur à l'université d'Aix, a résumé le développement de ces sciences depuis la Grèce jusqu'à Henri Poincaré et Einstein en passant par l'algèbre symbolique arabe, la mécanique céleste de Copernic, Képler et Galilée, l'invention du calcul différentiel et intégral, le calcul des probabilités, les travaux de Newton, Leibnitz, Lagrange, Laplace, Legendre et Cauchy.

Dans un dernier chapitre l'auteur isole quelques caractéristiques du développement contemporain des sciences mathématiques, analyse et théorie des fonctions, calcul fonctionnel, théorie des groupes, physique mathématique.

Se souvenant du beau travail de synthèse du maître français de l'histoire des sciences, Paul Tannery, M. Pérès se demande quelle est la tendance actuelle de l'esprit scientifique. Autrefois la tendance était de faire des théories déjà constituées le cadre dans lequel devait entrer de gré ou de force toute la philosophie naturelle. Aujourd'hui un sage scepticisme sait s'accommoder de théories en apparence contradictoires, mais dont les diverses explications peuvent coexister, car elles ne se meuvent pas sur le même plan. Les origines de cette disposition d'esprit apparaissent dans l'œuvre d'Henri Poincaré. Ce dernier nous montre en particulier que les obscurités du traité d'électricité de Maxwell disparaissent si l'on prend pour guide la proposition suivante, dont il est superflu de relever l'importance et qui sera ma conclusion : un phénomène, qui admet une explication mécanique, en admet une infinité ; il importe donc peu de développer telle ou telle solution particulière ; la question primordiale est celle de *possibilité* d'une explication.

On voit l'intérêt de ce volume, qui se termine sur une note un peu inquiète en raison du réalisme utilitaire de notre époque rendant difficile la spéculation libre et désintéressée de la pensée. Mais la pensée est ailée et elle en a vu d'autres.

D^r LAIGNEL-LAVASTINE.

METZGER (H.). — *La chimie*, in T. XIII de *l'Histoire du Monde, dirigée par Cavaignac*, IV^e partie, 1 vol. in-8° de 169 p. Paris, E. de Boccard, 1930.

Le volume de M^{me} Metzger fait suite à celui de M. Perès. Il contient une vue panoramique sur le développement de la chimie depuis le début du XVII^e siècle jusqu'au dernier quart du XIX^e.

Après une description pittoresque d'un laboratoire de chimie au XVII^e siècle, M^e Metzger expose clairement les grands thèmes généraux des chimistes de l'âge héroïque avant Lavoisier : doctrines de Paracelse et de Van Helmont, œuvre de Robert Boyle, tendances de Nicolas Lemery, théorie de Stahl, influence de Newton, école de Boerhaave, découverte des gaz.

L'œuvre capitale et géniale de Lavoisier est bien mise en évidence ; la chimie scientifique est née.

Dans la seconde partie de son livre l'auteur dit en quelques mots quels furent les principaux faits qui, depuis le début du XIX^e siècle jusque vers 1870, vinrent modifier la théorie chimique de Lavoisier.

Après l'analyse de quelques travaux de l'époque de Berzélius c'est l'étude des poids atomiques et de la constitution de la matière, l'essor de la chimie organique et l'introduction de la physique dans les recherches chimiques : cristallographie, analyse spectrale, thermo-chimie. Je me rappelle le grand plaisir intellectuel que j'ai pris à la lecture de l'Essai de mécanique chimique de Berthelot et je sais gré à l'auteur d'avoir rappelé le texte original des trois grands principes des travaux moléculaires, de l'état initial et de l'état final, et du travail maximum.

Après quelques mots sur la chimie industrielle moderne qui aurait mérité davantage, M^e Metzger termine par d'excellentes fiches biographiques sur tous les chimistes qu'elle a cités et par une courte mais judicieuse bibliographie. On reconnaît bien là la technicienne des livres qu'est M^e Metzger.

D'autre part son livre répond bien à l'esprit de synthèse qui doit dominer l'histoire des sciences, car il permet d'un coup d'œil de mesurer le chemin parcouru depuis l'époque de la Renaissance, où la jeune chimie, qui n'avait pas encore acquis droit de cité dans la science, dispersait ses efforts en recherches de détails plus ou moins habilement reliés à de vastes systèmes métaphysiques jusqu'à nos jours, où elle est devenue, en même temps qu'un chapitre prépondérant de la science théorique, une puissance pratique extrêmement importante.

D^r LAIGNEL-LAVASTINE.

L'édition Karl Sudhoff des œuvres de PARACELSE. — Theophrast von Hohenheim gen. Paracelsus sämtliche werke. I. Abteilung, Medizinische, naturwissenschaftliche und philosophische Schriften, herausgegeben von Karl Sudhoff, Bd I, II, III, X, XI, XII, Druck und Verlag von R. Oldenbourg, München und Berlin, 1929, 1930, 1930, 1928, 1928, 1929..

Or l'homme est un ciel, c'est-à-dire tous
les hommes sont un ciel, c'est à-dire pro-
viennent d'un seul limbe.

(*Liber paramirum*, Traité sixième).

On sait que Karl Sudhoff, un des plus grands historiens actuellement vivants des sciences médicales, s'est adonné, de bonne heure, à l'étude de Paracelse, puisque son ouvrage fondamental, la *Bibliographia Paracelsica*, date de 1894. La plus grande partie de sa vie a été consacrée à l'étude des manuscrits et des éditions des œuvres de cet auteur. Il était logique que ce travail gigantesque ait pour couronnement une nouvelle édition critique. La publication de celle-ci fut fortement retardée d'abord par la guerre mondiale, ensuite par la crise économique, mais, grâce aux éditeurs, O. W. Barth d'abord puis R. Oldenbourg, divers volumes furent imprimés. C'est quelques-uns de ceux-ci (ceux que nous avons eus en mains) que nous désirerions présenter au lecteur français.

Auparavant, pour bien faire comprendre l'intérêt de cette édition, qui, disons-le tout de suite, constitue un vrai chef-d'œuvre, nous expliquerons brièvement deux points : a) pourquoi cette édition était nécessaire? ; b) quel intérêt elle offre, en d'autres termes, quel intérêt offre l'étude de Paracelse ?

a) Pour comprendre l'intérêt d'une édition critique de Paracelse, il faut rappeler quelques traits de la vie extraordinaire de ce penseur qui constitue une personnalité absolument unique dans l'histoire des sciences. On sait que Paracelse (1493-1541) mena une vie des plus étranges (de notre point de vue d'homme du xx^e siècle) et qu'il faudrait bien se garder de qualifier *a priori* de pathologique, comme ont l'habitude de le faire les Homais de la psychiatrie. Pour échapper au dogma-

tisme des écoles (surtout au galénisme scolastique) et dans le but de s'instruire, il parcourut presque toute l'Europe, en contact étroit avec ce qu'on pourrait appeler les « connaissances populaires » de son temps (art des métaux, de la fonderie, des mines, des alchimistes, des empiriques médicaux et vétérinaires, des discours de bonne aventure, de la magie et sorcellerie, de la thérapeutique balnéaire, fréquentation des Bohémiens, des bourreaux, etc.) À part son très court professorat à Bâle, d'où il fut chassé par la cabale des officiels, il n'eut pour ainsi dire jamais de résidence fixe. C'est ainsi qu'en dehors des vingt-huit pièces imprimées qui parurent de son vivant, il laissa des manuscrits un peu partout, et Karl Sudhoff nous apprend qu'un stock important parvint en la possession des princes de Bavière, à Neuburg sur le Danube, qui le conservèrent pieusement (T. I). On sait qu'après la mort de Paracelse, Huser donna la première édition sérieuse des œuvres de cet auteur, publiée de 1589 à 1591 en onze volumes in-quarto. En réalité Huser avait prévu l'impression de quatorze volumes, mais il ne put mettre complètement son projet à exécution et les trois derniers volumes ne furent imprimés à Strasbourg qu'en 1605, les onze premiers ayant été imprimés à Bâle. A ceci il faut ajouter l'édition in-folio éditée à Strasbourg (1603 et 1605) et la réimpression de 1616-1618.

Jusqu'à la présente édition de Karl Sudhoff, l'édition Huser, quasiment introuvable en librairie (sauf à des prix astronomiques) était la meilleure, avec celle de Strasbourg, que l'on puisse utiliser.

Nous savons, cependant, aujourd'hui, grâce à l'incomparable érudition critique de Karl Sudhoff, qu'elle était loin d'être parfaite et qu'en outre elle était incomplète. En effet l'éminent historien a eu la patience de rechercher autant que cela lui a été possible les manuscrits dont s'était servi Huser. Inutile d'ajouter qu'il faut être pour cela technicien paléographe, car il ne faut pas oublier que les manuscrits de Paracelse, qui connaissait assez mal le latin (ce dont il se flattait), sont écrits en allemand du xvi^e siècle avec des abréviations tout à fait personnelles, des signes alchimiques et cabalistiques également tout à fait personnels et dont certains restent une énigme pour Karl Sudhoff lui-même. Le nombre des manuscrits utilisés par cet auteur est de deux cents.

Au cours de ses innombrables recherches dans les archives et les bibliothèques d'Europe, Karl Sudhoff a vu tout ce qui reste des manuscrits (originaux, copies, traduction jusqu'à celles en turc et arabe) de Paracelse. Il a trouvé des inédits et

établi que certains écrits (surtout théologiques) ayant été détruits ne nous étaient pas parvenus.

Bien entendu, comme cela existe pour les textes de l'antiquité, il y a, pour un même texte, diverses variantes. Aussi chaque volume de la nouvelle édition Karl Sudhoff contient en appendice un appareil critique.

Enfin il fallait établir une standardisation de l'orthographe et c'est ce qu'a fait l'auteur qui donne à la fin de l'*Introduction* du tome I les règles qu'il a suivies.

Nous allons donner plus loin le contenu des tomes annoncés en tête de cette revue générale. Nous devons indiquer, toutefois, qu'ils ne représentent pas la totalité des volumes parus fin 1930. Jusqu'à maintenant ont paru, en effet, les volumes I à III et VI à XII, mais l'ensemble de l'édition comportant 14 volumes sera vraisemblablement terminé avant l'automne de 1931, un volume d'index général devant suivre à brève échéance, lequel sera dû à la collaboration de plusieurs savants.

*
* *

Répondre maintenant à la deuxième question posée plus haut : « Quel intérêt y a-t-il à posséder une bonne édition de Paracelse ? » nous entraînerait beaucoup trop loin s'il s'agissait d'y répondre de façon un peu complète. Nous nous contenterons donc de quelques remarques seulement. Faisons observer d'abord qu'il n'y a pour ainsi dire rien sur Paracelse en langue française. Nous faisons exception pour la remarquable entreprise, commencée peu avant la guerre, par un occultiste, Grillot de Givry, qui projetait de donner une traduction complète (en une quarantaine de volumes) des œuvres de Paracelse. Deux volumes de cette traduction (*Liber paramirum*) ont seuls paru (chez l'éditeur parisien Chacornac); ils sont excellents, d'après l'opinion compétente de Karl Sudhoff; mais, par suite de la mort de Grillot de Givry, cette traduction commencée n'aura malheureusement pas de suite, à ce qu'on nous a dit.

Paracelse est un auteur d'une interprétation extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, pour un esprit médical contemporain non rompu par la pratique de l'histoire des sciences à la souplesse d'esprit qu'exige l'investigation de mentalités tout à fait étrangères à la nôtre. Il n'en allait d'ailleurs pas autrement des médecins de son temps formés à

l'école du galénisme. De là découlent les nombreuses erreurs d'interprétation qui ont cours sur la doctrine de Paracelse.

Tout d'abord, sa conception de la *science* lui est tout à fait personnelle. Alors qu'avant lui et après lui la science a été considérée comme quelque chose d'objectif, comme un ensemble de connaissances auxquelles chaque individualité scientifique est susceptible d'apporter un complément, Paracelse, rejetant la tradition avec la violence inouïe de langage que l'on connaît, prétendait s'en rapporter à sa seule *expérience* personnelle. Seulement, cette expression n'a pas du tout, chez cet auteur, le sens qu'on lui donne ordinairement.

Sans doute, Paracelse avait observé de ses yeux beaucoup de phénomènes que les « docteurs » de son temps dédaignaient, mais ce n'était là pour lui, que l'*apparence* des choses. Professant un animisme intégral (que l'on ne trouve que chez certains néo-platoniciens), il n'y a que des forces immatérielles dans la nature, émanation de Dieu, et ces forces immatérielles, ce n'est que grâce à des métaphores, à des analogies, qu'on peut en parler, parce qu'en elles-mêmes elles sont inconnaissables. De là toute une série de termes étranges (Yliaster, duelech, leffas, etc.), pour désigner des entités dont les phénomènes perceptibles ne sont que le reflet.

C'est pourquoi, lorsque Paracelse parle de corps chimiques, tels que le soufre ou le mercure qu'il ordonnait dans certaines maladies, à la place des décoctions végétales compliquées, alors en usage, ou lorsqu'il fait jouer un rôle à de pareils corps dans le mécanisme de telle ou telle maladie, il n'est pas tout à fait exact d'en faire le précurseur de la chimiothérapie ou de la chimie biologique ! En effet, le soufre, le mercure représentés aux yeux de Paracelse tout autre chose que ce que nous entendons actuellement sous ces vocables ; il s'agissait, en effet, pour lui, de l'*esprit* du soufre, de l'*esprit* du mercure, lesquels étaient en réalité non des corps inertes, mais des sortes d'êtres vivants.

De même, professant un réalisme absolu, Paracelse admettait l'identité des mots et des phénomènes, que nous disons être *représentés* par ces mots. Ainsi, un tempérament cholérique ou mélancolique ne doit pas être entendu, comme une définition, mais comme une force analogue au soufre ou au mercure ! Dans le même sens, la médecine est un *être*, une force de la nature.

La maladie constitue aussi un être naturel en rapport avec tous les autres objets de la nature, en particulier avec le ciel ; à chaque maladie correspond *dans la nature* un remède. Ce sont

là des êtres complémentaires l'un de l'autre comme l'homme et la femme.

Le médecin a pour mission de découvrir les relations existant entre les maladies et les remèdes cachés dans la nature. C'est là, disait Paracelse, au grand scandale de la faculté, un art qui n'est pas susceptible de s'enseigner, le médecin devant procéder par instinct.

D'ailleurs, pour lui, la *force médicatrice* domine tout, à tel point que, malgré le titre d'un de ses plus célèbres ouvrages, il n'admet pas la chirurgie en tant que technique opératoire. Il n'admettait pas que l'on extrait les corps étrangers des blessures, à moins qu'on ne puisse le faire avec les doigts et proscrivait l'emploi de tout instrument (bistouri ou cautère) à l'exception de la lancette. C'est là une conséquence logique, quoique absurde, en fait, de son animisme intégral. Par là on mesure encore mieux combien la médecine moderne, essentiellement mécaniste, est éloignée de Paracelse. Nous ne parlons pas, bien entendu, de ses doctrines astrologiques et de sa crédulité, à l'égard de certaines légendes.

La vie chez les êtres animés est, d'après lui, sous la dépendance d'une force spéciale qui est l'*archée* ; Paracelse l'appelle l'« alchimiste du corps ». C'est elle qui préside au développement embryologique, qui dirige l'assimilation. Chaque organe a son *archée* particulier. On sait le développement que Van Helmont a donné à cette doctrine. Il faut s'empresse d'ajouter que, fidèle à son *animisme universel*, les objets dits inanimés ont aussi, d'après Paracelse, leur *archée*. La terre a, par exemple, un *archée* propre qu'il appelle *Vulcanus*.

Paracelse ne voit partout que des forces, des idées, des ames ; par la moindre description concrète dans ses écrits et cependant, il avait beaucoup observé.

Quoique la simple esquisse précédente ne vise pas le moins du monde à être complète, le peu que nous en avons dit suffit à montrer sa place unique dans l'histoire de la médecine. Sa mentalité, qui rappelle parfois, il faut bien le reconnaître, la *mentalité « primitive »*, de Lévy-Bruhl, est tout à fait à l'opposé du mécanisme contemporain. Seulement, il ne faut pas oublier que celui-ci est déjà, depuis un certain temps, battu en brèche ; et, à ce point de vue, en dehors même de l'intérêt qu'offre Paracelse pour la structure même de l'esprit humain, cet auteur est loin d'être aussi éloigné de nous qu'il ne paraît. C'est ce qui explique le renouveau d'étude qu'on observe pour ses œuvres en Allemagne. Celui-ci s'est traduit par la création récente à Munich d'une *Société paracelsienne* (*Paracelsus*

Gesellschaft) à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir et qui publie un périodique consacré à des travaux ayant trait à cet auteur.

..

Après avoir indiqué l'intérêt de la nouvelle édition Karl Sudhoff de Paracelse, il nous reste à dire un mot des volumes déjà publiés que nous avons eus à notre disposition (1).

Remarquablement bien présentés au point de vue édition (belle reproduction en format réduit des frontispices des éditions originales, divers portraits de Paracelse et reproduction de manuscrits), chaque volume est précédé d'une introduction de Karl Sudhoff et suivi d'un appareil critique. Une table analytique facilite les recherches.

Le tome I donne l'édition d'un certain nombre de courts traités : 1° Onze mémoires sur l'origine, les causes, les signes et le traitement de quelques maladies (hydropisie, phthisie, ictères, colique, apoplexie, etc.). Objections et compléments; 2° Fragments du livre des cinq essences nommé « *Volumen medicinae Paramirum de medica industria* » (*Paramirum primum*); 3° Le livre de l'enfantement des choses sensibles dans la raison (De l'enfantement de l'homme. Des caractéristiques de l'homme); 4° Un petit livre (*Philosophia*) de *generatione hominis*; 5° Deux compléments sur la podagre.

Dans le tome II on trouvera les mémoires suivants :

1) *Herbarius*, des vertus curatives de l'hellébore, de la persicaire, etc. — 2) Le premier livre des choses naturelles. De la thérébentine, de l'hellébore noir et blanc, de la persicaire acre, du sel, de l'herbe de la Saint-Jean, de la pierre aimantée, du soufre, du vitriol, de l'arsenic. — 3). Nouveau complément sur la thérébentine, avec un mémoire sur le miel. — 4). Fragments relatifs aux vertus des herbes et aux forces médicales d'autres substances naturelles. — 5) Des bains naturels (thermes). — 6). Des eaux naturelles. — 7). Fragments sur le vin et un petit livre De *lithiasi* (le plus ancien écrit sur la théorie du tartre). — 8). Le sixième, septième et neuvième livre de médecine. (a) Médecine des maladies du tartre ou de

(1) Dans ce qui suit, tous les titres français sont, bien entendu, traduits par moi de l'allemand; les titres latins étant laissés tels quels. Il faut noter que la plupart des travaux ayant un titre en latin sont néanmoins écrits en allemand.

la pierre avec leur thérapeutique. — (b). Les maladies qui privent de la raison. — (c). Causes et thérapeutique des contractures et paralysies).

Le tome III débute par la reproduction d'un chef-d'œuvre de *Hans Holbein le jeune*, dessin connu sous le nom de « *Jeune homme au chapeau mou* » et qui n'est autre que le portrait de Paracelse à l'âge de 32 ou 33 ans.

M. Karl Sudhoff, dans son *Introduction*, fait remarquer que ce volume III est la suite logique du précédent en ce sens qu'après avoir traité surtout des ressources de la thérapeutique tirées du règne végétal et des eaux naturelles, il va être surtout question maintenant de produits agissant par voie chimique, mais toujours dans le sens spécial que nous avons indiqués. Nous n'insisterons pas sur l'histoire critique des éditions et des manuscrits qui ont servi à établir le texte des quatorze traités ou fragments édités dans ce volume et dont le plus important et le plus connu est constitué par les neuf livres des *Archidoxes*. En voici la liste : 1). Des trois premiers principes. — 2). *De viribus membrorum*, six livres incomplets. — 3). Le livre *De mineralibus*. 4). *De transmutationibus metallorum*, seulement le 9^e et 10^e livre, *De cementis* et *De gradationibus*. — 5). Neuf livres *Archidoxis*. — 6). Les deux livres *De renovatione et restauratione* et *De la vie longue*. — 7). *De vita longa, libri quinquæ* avec des fragments originaux en allemand. — 8). *Liber præparationum (De præparationibus)*. Fragment. — 9). Mode d'action et nature *Spiritus vitrioli*. — 10). *Libellus de Xylohebeno* (bois de gaïac). — *De ruptura compendium*. — *De mumia libellus*. — 11). Lettre de Hohenheim à Erasme de Rotterdam [Il s'agit d'une consultation médicale en latin adressée fin 1526 à Erasme que Paracelse avait connu chez l'imprimeur-éditeur Frobenius à Bâle. Le manuscrit original reproduit en fac-similé phototypique a été retrouvé par Sudhoff à la bibliothèque municipale de Breslau]. — 12). *Scholia et observationes in Poëmata Macri (De virtutibus herbarum...)*. — 13). Tableaux synoptiques des types de maladies les plus générales. — 14). Fragments relatifs à l'anatomie et à la physiologie [ces expressions désignant chez Paracelse tout autre chose que ce que nous entendons par ces termes, à savoir l'étude de la constitution *essentielle* au sens philosophique du mot].

Le tome X, en tête duquel se trouve une reproduction du portrait de Paracelse pour le Tintoret, contient : 1) Consultation médicale pour Adam Reissner de Mindelheim (1535). — 2). Le premier livre de la grande chirurgie (1536) avec ses

compléments. — 3). Trois nouvelles consultations pour la famille de Zerotin, mars 1536. — 4). Prédiction relative aux 24 prochaines années, août 1586. — 5). Essai mantique (1536?).

Le tome XI (avec en tête un portrait de l'auteur à 45 ans) comprend : 1). Dédicace des trois livres aux états de Carinthie (24 août 1538). — 2). Le livre des maladies du tartre. — 3). Sept plaidoyers. Réponse à quelques calomnies de ses envieux (1537-38). — 4). *Labyrinthus medicorum errantium*. — 5). Pratique mantique des années 1537-1541. [astrologie]. — 6). Consultations et travaux analogues des années 1537-1541.

Le tome XII débute par la reproduction du célèbre portrait de Paracelse à l'âge de 47 ans. Il contient des écrits extrêmement curieux en ce qu'ils montrent bien l'animisme universel de Paracelse. — 1). *Astronomia magna* (1537-38). Compléments à l'*Astronomia magna*.

En particulier à noter : a) De la connaissance des astres ; b) *De probatione magiæ* ; c) *De divinatione* ; d) *Ars signatoria*. — 3). Interprétation des portraits des papes (1532-33).

Il est bien entendu que tous ces écrits, dont on ne saurait donner ici une analyse complète, sont écrits en allemand du xvi^e siècle, les titres seuls de quelques fragments ou mémoires en latin ne devant pas faire illusion sur ce point.

Comme nous le disions au début, cette édition réalise un chef-d'œuvre en son genre. Le Pr Karl Sudhoff peut être légitimement fier du monument d'érudition exacte qu'elle constitue.

Dr R. MOURGUE.

Dr Jean GROZIEUX DE LAGUERENNE : Guy Crescent Fagon, archiâtre de Louis XIV, surintendant du Jardin royal des Plantes (1638-1718). Paris, Arnette 1930, in-8°, 137 p.

Une polémique récente autour du livre de Louis Bertrand, sur Louis XIV a donné un regain d'actualité aux médecins du grand Roi, parmi lesquels Fagon est à la fois le plus connu et le plus discuté. Son prétendu portrait par Jouvenet, au Louvre a été reconnu faux, malgré l'obstination des conservateurs qui, comme chacun le sait, sont infaillibles ; il n'est autre que celui de son confrère Raymond Finot. Mais à part ces quelques données nouvelles, était-ce bien la peine de recommencer la thèse de P. Eloy, sur Fagon, parue chez Vigot, en 1918, ignorée semble-t-il de l'auteur, et peut-être de son Jury ? On resasse indéfiniment les mêmes études sans beaucoup de lumières nouvelles, au lieu de s'engager dans quelques recherches originales. Tous les ans ou à peu près, ne refait-

on pas une thèse sur Ambroise Paré sans que la Faculté paraisse s'en lasser.

Marcel FOSSEYEUR.

D^r Paul LE GENDRE. — *Du Quartier Latin à l'Académie* (Réminiscences) suivies du « Crin-crin d'un Mire ». Editions médicales, N. Maloine, Paris, 1930.

Dans ce délicieux volume de M. LE GENDRE, on retrouve vivante dans « mes années d'apprentissage » toute la période médicale parisienne qui suivit la guerre de 1870. Et ce titre, qui fait se souvenir de Wilhem Meister, allèche le lecteur qui n'est pas déçu. Les tableaux qui remplissent « Impressions professionnelles » sont d'un Piétro Longhi littéraire de la médecine. Et derrière les descriptions pittoresques on voit s'esquisser le sourire de l'humaniste et aussi le front sérieux de l'auteur de « la déontologie médicale » dont les exemplaires se vendent mieux que beaucoup de romans. Enfin le « Crin-Crin d'un Mire » est un titre amusant de saveur moyen-âgeuse, mais il sous-cote la valeur de cette veine de poésie intime, qui des *Juvenia* de *Germinal* aux *Tristia* de *Nivose* par les *Virilia* de *Messidor* et les *Senilia* de *Brumaire*, coule tout le long de la vie du médecin honnête homme, qui sut exprimer dans une langue pure les grands sentiments éternels.

D^r LAIGNEL-LAVASTINE.

D^r BARBILLION. — *Etudes critiques d'histoire de la médecine*. Baillière, in-18° de 239 p., 1930.

Ce charmant petit volume est comme un itinéraire pour avion d'histoire de la médecine où ne sont indiqués que les grands parcs d'atterrissage, d'Hippocrate à Laennec.

L'auteur, qui s'est montré excellent historien dans sa jeunesse, quand il publia en 1886 son *Histoire de la médecine et philosophe*, quand à l'âge mûr il exprima sa pensée dans *Vivre, penser, mourir*, en 1924, a réuni aujourd'hui une série d'études unies par l'idée directrice de montrer les parcelles de vérité que de grands médecins ont successivement dégagées de la gangue médicale traditionnelle.

Lisez les chapitres si attachants sur les livres hippocratiques, Aristote biologiste, la phtisie dans l'œuvre d'Aretée de Cappadoce, la lettre d'Alexandre de Tralles sur les helminthes, le jugement des lépreux de Guy de Chauliac, la lithotomie de Pierre Franco, Baillou et le rhumatisme, Sydenham et l'opium, Nicolas Andry et l'orthopédie, La Fontaine et le quinquina,

Astruc et son *de morbis veneris*, Senac et son *Traité de la structure du cœur*, La Condamine et l'inoculation variolique, Vicq d'Azyr, ses éloges et son album du cerveau, Cabanis philosophe médecin plus que médecin philosophe, Lamarck et le transformisme, Jenner et la vaccine Corvisart et Napoléon, Larrey et l'ophtalmie épidémique d'Égypte, Broussais et Laennec, le père de la médecine moderne.

De cette lecture très facile, on sort l'esprit reposé, enrichi, et tout prêt à lire demain un autre livre de Barbillion.

D^r LAIGNEL-LAVASTINE.

M. GILLES. — *L'ornithothérapie*, Revue pratique de biologie appliquée de Hallion, 23^e année, n^o 10, 8 novembre 1930, p. 294-300.

L'ancienne pharmacopée recourait volontiers au monde emplumé : les recettes merveilleuses abondent dans Dioscoride, que commenta plus tard Mathiolo, dans Pline ; Elles se transmettent à la thérapeutique médicale avec Albert le Grand ; à celle du xvi^e siècle, survivent au xvii^e siècle grâce à Ettmüller, Charas, Lémery, Lazare Rivière, et même au xviii^e en dépit des sarcasmes de Buffon. Les médecins de Montpellier conseillent gravement d'appliquer sur la région précordiale, en manière d'épithèmes, des pigeonneaux fendus tout vifs en deux, et saupoudrés de poudres confortatives ; et l'on sait que cette pratique a subsisté dans la médecine populaire, où l'on ne néglige point de placer sur le front des méningitiques un volatile coupé en deux. — On a voulu voir aussi dans quelques-unes de ces coutumes le prélude de notre opothérapie : erreur comme le marque judicieusement M. Gilles, car notre opothérapie ne s'inspire que des propriétés de l'organe : l'opothérapie hépatique peut utiliser le foie d'un animal quelconque, au contraire dans l'ancienne croyance, il s'agit de communiquer, par analogie, les vertus de l'animal donneur, ses instincts utiles, ses forces, ses privilèges sensoriels.

ERRATUM

P. 5. Notice sur le D^r Brunon ; au lieu de beau-père de Guardia, lire *gendre*.

P. 44. Id. au lieu de Grancher, lire *Guardia*.

TABLE DU TOME XXIV

BARBILLION (D^r). — Philippe Hecquet (1661-1737)....	143
BELLIN DU COTEAU (D^r) et M. BERGERON. — L'Histoire de l'Education Physique dans ses rapports avec la Médecine.....	215
BUGIEL (D^r). — L'Ecole de Médecine de Cracovie pendant la Révolution.....	332
DELAUNAY (D^r P.). — En marge du VIII^e Congrès international d'Histoire de la Médecine.....	295
FOSSEYEUX (M.). — Le VIII^e Congrès international d'Histoire de la Médecine, compte-rendu des travaux.	288
— Souvenirs Médicaux d'Italie.....	308
GOULARD (D^r R.). — Quelques maîtres chirurgiens briards (suite).....	6
— Apothicaires embastillés.....	389
HERVÉ (D^r G.). — John Hunter et ses travaux de Génétique	229
— Quelques documents sur Corvisart.....	239
HERVÉ (D^r G.) et Général A. FAES. — L'hygiène militaire au XVIII^e siècle dans une petite place forte d'Alsace, Fort-Louis du Rhin.....	57
LAIGNEL-LAVASTINE (D^r). — Le VIII^e Congrès d'Histoire de la Médecine, discours prononcé au banquet de clôture.....	286
— Consultation médicale sur la blessure de Tristan.	329
LAIGNEL-LAVASTINE (D^r) et J. VIÉ. — Les idées psychiatriques de Saint Vincent de Paul.....	91
LE GENDRE (D^r P.). — L'hôpital général et la jeune école médicale de Vienne en 1847.....	76

MAUCLAIRE (D ^r). — La Maladrerie d'Origny-Sainte-Benoite en 1760.....	388
MENETRIER (P ^r). — Comment Aristote et les Anciens Médecins hippocratiques ont-ils pu prendre connaissance de l'anatomie humaine....	254
— L'Enseignement de l'Histoire de la Médecine à l'Ecole de Santé et à la Faculté de Médecine de Paris.....	362
MOLINÉRY (D ^r R.). — La lithiasé du Cardinal Prince Louis de Rohan.....	12
RAILLIET (D ^r G.). — Une épidémie de Suette miliaire dans le Porcien au XVIII ^e siècle.....	36
SALLET (D ^r A.). — Un grand médecin d'Annam : Hai-Thong Lang Ong (1725-1792).....	170
TRÉNEL (D ^r). — Une page du procès de la Maréchale d'Ancre : le médecin Montalte, l'imputation de judaïsme et l'oblation du coq.....	105, 179
TORKOMIAN (D ^r V.). — Un manuscrit arménien sur le traitement de la peste au moyen de la fève de Saint-Ignace.....	24
VIDAL (D ^r Ch.). — Quelques mots sur P. Borel.....	155

Le Secrétaire général, Gérant,
Marcel FOSSEYRUX.

